VOYAGE

AUX GRANDS LACS

DE

L'AFRIQUE ORIENTALE

PAR

LE CAPITAINE BURTON

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR Mme H. LOREAU

ET ILLUSTRÉ DE 37 VIGNETTES

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

—

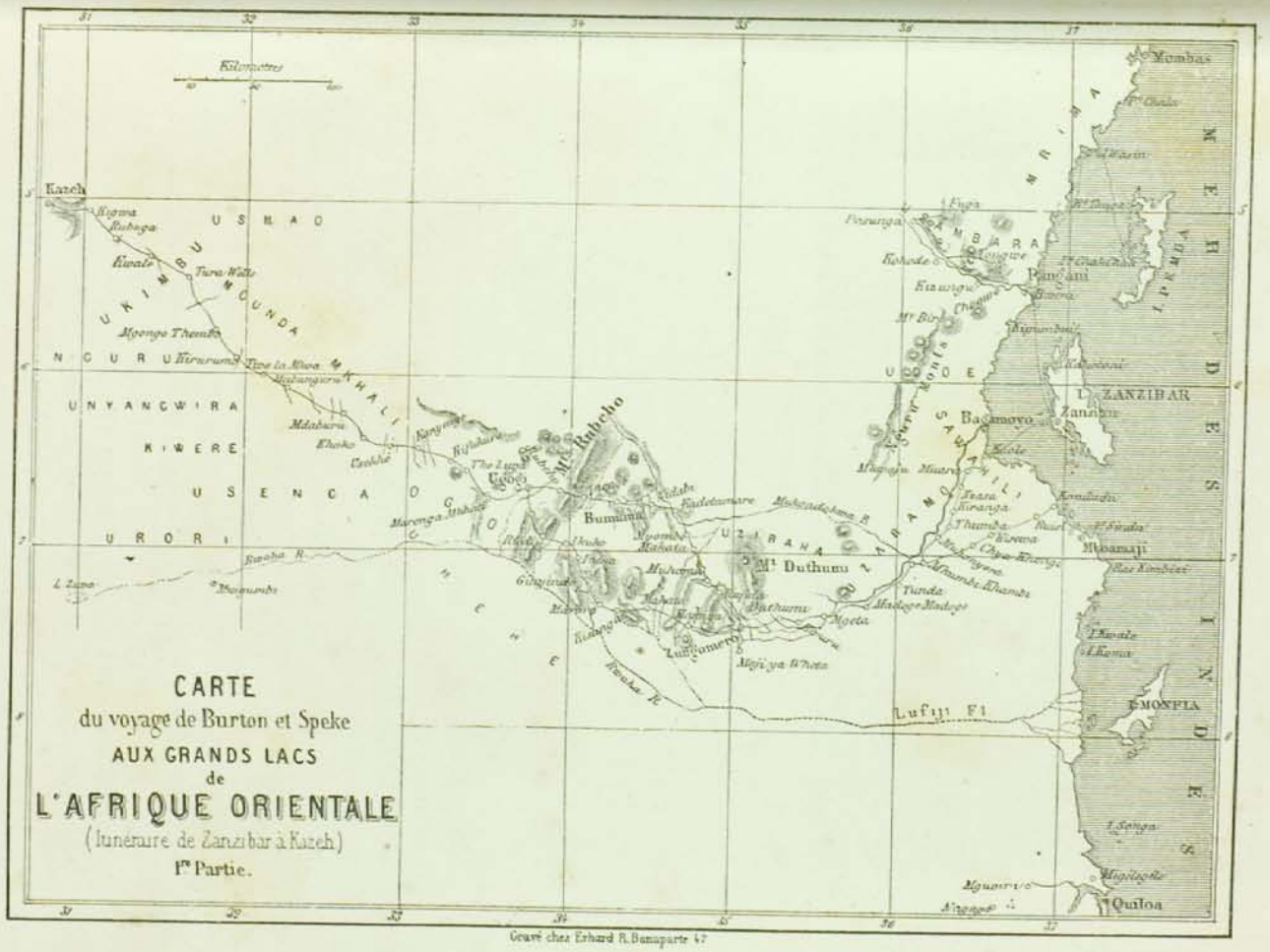
1862

3025

D'aucuns sont nés pour découvrir les îles lointaines.

(SHAKSPEARE.)

Ces pages ont été écrites sous la tente ou sous la feuillée, dans le simple but de dépeindre ce que nous avions sous les yeux ; elles n'ont d'autre ambition que d'être exactes, et réclament l'indulgence du public en s'appuyant des paroles de Bacon : « N'exigez pas de profondes recherches d'un homme accablé de travail et de soucis, ne lui demandez pas les résultats merveilleux qui sont la prérogative de la science. »



CARTE

du voyage de Burton et Speke

AUX GRANDS LACS

de

L'AFRIQUE ORIENTALE

(Itinéraire de Zanzibar à Kazeh)

Ire Partie.

Gravé chez Erhard R. Bonaparte 47

Zanzibar vue de la mer.

CHAPITRE I.

Départ de Zanzibar.

Le 16 juin 1857, à midi, après la dépense de poudre qui chez les Orientaux annonce chaque événement, depuis la naissance d'un prince jusqu'au départ d'un évêque, la corvette *l'Artémise* quitte le port de Zanzibar, et par sa lenteur nous permet de jeter un long regard d'adieu sur les mosquées et les maisons blanches des Arabes, sur les cases des indigènes, les cocotiers du rivage, et les grandes lignes de girofliers qui zèbrent les collines rutilantes. Le souffle embaumé de l'océan Indien nous pousse vers la côte ; le soleil, d'où s'épanchent des flots de lumière, fait étinceler autour de nous l'azur, où la mer est profonde, et le vert éclatant des bas-fonds qui séparent les îles enchantées de Koumbéni et de Choumbi : la première couverte de grands bois, l'autre garnie d'un épais fourré.

La grève se confond avec l'océan ; la ligne rouge des écueils s'engloutit peu à peu dans les vagues ; la terre passe de l'éme-

raude au brun et au violet ; la cime des arbres paraît sortir des flots, puis nager à leur surface ; et quand l'ombre transparente du soir enveloppe le ciel et la terre, une crête vaporeuse, pareille au contour indécis d'un nuage, est tout ce que nous apercevons de Zanzibar.

Je ne m'arrêterai pas pour dire que Zanzibar n'est point « gouvernée par un roi, sujet du Portugal, » suivant les propres termes de l'*Encyclopédie ;* que cette île n'est pas davantage située dans le golfe d'Ormus, ainsi que paraissent le croire les bureaux de poste de l'Inde, ni un rocher de la mer Rouge, une dépendance du Niger, ou même une projection du cap des Tempêtes, comme se le figurent des gens casaniers, dont les notions géographiques sont quelque peu nébuleuses.

L'Artémise est une espèce de factotum, une corvette de dix-huit canons, sortie des ateliers de Bombay, construite en bois de teck, ayant de vastes flancs, et la marche plus sûre que rapide. Notre défunt allié, le saïd Séid, celui que nous avons à tort qualifié d'imam de Mascate[1], l'avait prêtée si souvent au colonel Hamerton, qu'elle en a gardé le nom de *yacht du consul*. On vient cette fois de l'armer pour un voyage à la côte : ses vergues, ordinairement baissées, ont repris l'horizontale ; ses mâtereaux, enfouis dans la cale, ont été remis en place ; on a réparé ses agrès, tendu ses vieilles voiles, et son équipage ordinaire (quelques esclaves, se défendant à grand'peine contre une légion de rats et des myriades de blattes) a été porté au grand complet, c'est-à-dire à vingt hommes.

Sa Hautesse, le saïd Médjid, qui, après la mort de son père, a pris le titre de sultan de Zanzibar et du Sahouahil, vint à bord, accompagné de ses quatre frères[2], et m'honora de trois

1. Ce prince arabe, dont les possessions, limitrophes de la Perse, ont Quérimbé pour frontière méridionale, était ignoré en France avant la campagne d'Égypte. En 1817, il quitta Mascate, siége héréditaire de sa puissance, pour se fixer à Zanzibar où, sans abandonner le gouvernement de ses États, il se fit planteur et dirigea lui-même les huit mille esclaves qui cultivèrent pour lui la canne à sucre, le girofle et le café. Très-connu depuis les traités qu'il fit d'abord avec l'Angleterre, ensuite avec la France en 1844, on lui donnait en Europe le titre d'imam que lui conteste le capitaine Burton, du moins dans le sens que nous y attachons ; d'après ce dernier, le saïd Séid n'aurait eu qu'une autorité politique et non religieuse ; il aurait joint à l'action du monarque celle du propriétaire et du négociant, mais non les priviléges du pontife. (*Note du traducteur.*)

2. Deux de ces princes, les saïds Jamshid et Hamdam, moururent de la petite vérole avant notre retour ; un troisième, le saïd Bargash, devint prisonnier d'État à Bombay, où il dit un dernier adieu à l'ami de son illustre père.

lettres de recommandation : l'une pour Mousa-Mzouri, doyen des trafiquants de l'Ounyanyembé ; les deux autres pour les Arabes fixés dans cette province, et pour tous ceux de ses sujets que nous trouverions sur notre chemin.

L'Artémise portait le personnel de notre expédition, à savoir : le capitaine Speke et moi, deux jeunes métis de Goa, deux nègres chargés de nos armes, enfin huit Béloutchis désignés par le sultan pour veiller sur nos jours.

Le colonel Hamerton, consul de Sa Majesté Britannique et agent de la Compagnie des Indes à Zanzibar, malgré l'état de faiblesse où il se trouvait (il ne sortait de sa léthargie qu'après le coucher du soleil), avait cru devoir nous conduire jusqu'au rivage, et surveiller notre départ de cette côte inhospitalière. Il était accompagné de M. Frost, l'esculape attaché au consulat, qui n'administrait dans les maladies de foie que de légères doses de morphine et une abondante quantité de sucre.

D'après l'avis du colonel, je me hasardai à modifier le plan que nous avait tracé le comité expéditionnaire de la Société de géographie[1], plan qui avait été conçu d'après les données des révérends de Mombas. M. Erhardt, l'un des membres les plus énergiques de cette malheureuse mission, avait à son retour à Londres, en 1855, offert d'explorer une vaste nappe d'eau, presque aussi étendue que la mer Caspienne, et que, sur les renseignements de divers indigènes, il plaçait au cœur de l'Afrique intertropicale. Par cette méditerranée, à laquelle il prêtait la forme d'une limace, M. Erhardt prolongeait l'ancien Maravi, ou Moravim, des Portugais et des atlas classiques, jusqu'au nord de l'équateur, et submergeait ainsi des provinces et des royaumes fort connus depuis un demi-siècle. Enfin le missionnaire proposait de se rendre à Quiloa, l'un des ports méridionaux de la côte de Zanguebar, et d'y aborder avec une pacotille de quinze cents francs[2]. Il avait

1. « L'expédition a pour but de pénétrer dans l'intérieur du continent. Elle partira de Quiloa, ou de tout autre point de la côte orientale d'Afrique, et se rendra au lac Nyassa, dont vous aurez à déterminer la position, l'étendue, la profondeur, etc. » (*Instructions de la Société géographique de Londres au capitaine Burton*, 1er octobre 1856.)

2. M. Erhardt ne devait pas ignorer l'insuffisance d'un pareil chiffre : il lui en avait coûté cette somme pour aller, dit-on, de Pangani à Fouga, c'est-à-dire pour faire un trajet de sept ou huit jours de marche. Les plus humbles colporteurs du Sahouahil se seraient à peine contentés de cette pacotille de quinze cents francs. Même d'après l'idée réduite qu'il se faisait de la distance, M. Erhardt avait à

raude au brun et au violet ; la cime des arbres paraît sortir des flots, puis nager à leur surface ; et quand l'ombre transparente du soir enveloppe le ciel et la terre, une crête vaporeuse, pareille au contour indécis d'un nuage, est tout ce que nous apercevons de Zanzibar.

Je ne m'arrêterai pas pour dire que Zanzibar n'est point « gouvernée par un roi, sujet du Portugal, » suivant les propres termes de l'*Encyclopédie ;* que cette île n'est pas davantage située dans le golfe d'Ormus, ainsi que paraissent le croire les bureaux de poste de l'Inde, ni un rocher de la mer Rouge, une dépendance du Niger, ou même une projection du cap des Tempêtes, comme se le figurent des gens casaniers, dont les notions géographiques sont quelque peu nébuleuses.

L'Artémise est une espèce de factotum, une corvette de dix-huit canons, sortie des ateliers de Bombay, construite en bois de teck, ayant de vastes flancs, et la marche plus sûre que rapide. Notre défunt allié, le saïd Séid, celui que nous avons à tort qualifié d'imam de Mascate[1], l'avait prêtée si souvent au colonel Hamerton, qu'elle en a gardé le nom de *yacht du consul*. On vient cette fois de l'armer pour un voyage à la côte : ses vergues, ordinairement baissées, ont repris l'horizontale ; ses mâtereaux, enfouis dans la cale, ont été remis en place ; on a réparé ses agrès, tendu ses vieilles voiles, et son équipage ordinaire (quelques esclaves, se défendant à grand'peine contre une légion de rats et des myriades de blattes) a été porté au grand complet, c'est-à-dire à vingt hommes.

Sa Hautesse, le saïd Médjid, qui, après la mort de son père, a pris le titre de sultan de Zanzibar et du Sahouahil, vint à bord, accompagné de ses quatre frères[2], et m'honora de trois

1. Ce prince arabe, dont les possessions, limitrophes de la Perse, ont Quérimbé pour frontière méridionale, était ignoré en France avant la campagne d'Égypte. En 1817, il quitta Mascate, siége héréditaire de sa puissance, pour se fixer à Zanzibar où, sans abandonner le gouvernement de ses États, il se fit planteur et dirigea lui-même les huit mille esclaves qui cultivèrent pour lui la canne à sucre, le girofle et le café. Très-connu depuis les traités qu'il fit d'abord avec l'Angleterre, ensuite avec la France en 1844, on lui donnait en Europe le titre d'imam que lui conteste le capitaine Burton, du moins dans le sens que nous y attachons ; d'après ce dernier, le saïd Séid n'aurait eu qu'une autorité politique et non religieuse ; il aurait joint à l'action du monarque celle du propriétaire et du négociant, mais non les priviléges du pontife. (*Note du traducteur.*)

2. Deux de ces princes, les saïds Jamshid et Hamdam, moururent de la petite vérole avant notre retour ; un troisième, le saïd Bargash, devint prisonnier d'État à Bombay, où il dit un dernier adieu à l'ami de son illustre père.

lettres de recommandation : l'une pour Mousa-Mzouri, doyen des trafiquants de l'Ounyanyembé ; les deux autres pour les Arabes fixés dans cette province, et pour tous ceux de ses sujets que nous trouverions sur notre chemin.

L'Artémise portait le personnel de notre expédition, à savoir : le capitaine Speke et moi, deux jeunes métis de Goa, deux nègres chargés de nos armes, enfin huit Béloutchis désignés par le sultan pour veiller sur nos jours.

Le colonel Hamerton, consul de Sa Majesté Britannique et agent de la Compagnie des Indes à Zanzibar, malgré l'état de faiblesse où il se trouvait (il ne sortait de sa léthargie qu'après le coucher du soleil), avait cru devoir nous conduire jusqu'au rivage, et surveiller notre départ de cette côte inhospitalière. Il était accompagné de M. Frost, l'esculape attaché au consulat, qui n'administrait dans les maladies de foie que de légères doses de morphine et une abondante quantité de sucre.

D'après l'avis du colonel, je me hasardai à modifier le plan que nous avait tracé le comité expéditionnaire de la Société de géographie[1], plan qui avait été conçu d'après les données des révérends de Mombas. M. Erhardt, l'un des membres les plus énergiques de cette malheureuse mission, avait à son retour à Londres, en 1855, offert d'explorer une vaste nappe d'eau, presque aussi étendue que la mer Caspienne, et que, sur les renseignements de divers indigènes, il plaçait au cœur de l'Afrique intertropicale. Par cette méditerranée, à laquelle il prêtait la forme d'une limace, M. Erhardt prolongeait l'ancien Maravi, ou Moravim, des Portugais et des atlas classiques, jusqu'au nord de l'équateur, et submergeait ainsi des provinces et des royaumes fort connus depuis un demi-siècle. Enfin le missionnaire proposait de se rendre à Quiloa, l'un des ports méridionaux de la côte de Zanguebar, et d'y aborder avec une pacotille de quinze cents francs[2]. Il avait

1. « L'expédition a pour but de pénétrer dans l'intérieur du continent. Elle partira de Quiloa, ou de tout autre point de la côte orientale d'Afrique, et se rendra au lac Nyassa, dont vous aurez à déterminer la position, l'étendue, la profondeur, etc. » (*Instructions de la Société géographique de Londres au capitaine Burton*, 1er octobre 1856.)

2. M. Erhardt ne devait pas ignorer l'insuffisance d'un pareil chiffre : il lui en avait coûté cette somme pour aller, dit-on, de Pangani à Fouga, c'est-à-dire pour faire un trajet de sept ou huit jours de marche. Les plus humbles colporteurs du Sahouahil se seraient à peine contentés de cette pacotille de quinze cents francs. Même d'après l'idée réduite qu'il se faisait de la distance, M. Erhardt avait à

l'intention de louer une vingtaine de porteurs, de se joindre avec eux à la première caravane, d'atteindre sa nappe d'eau, et de lancer une pirogue aventureuse sur cette caspienne, qui, suivant sa propre carte, ne pouvait pas être franchie en moins de vingt-cinq jours.

M. Erhardt et M. Krapf, également de la mission de Mombas, passèrent en effet quelques heures à Quiloa, où ils reçurent un excellent accueil; mais ils s'étaient trompés, et avaient trompé les autres, en disant qu'ils prendraient cette escale pour point de départ. Le lieutenant Christopher, de la marine des Indes, qui avait visité la côte en 1843, les engagea prudemment à éviter, au contraire, les environs de Quiloa. Le conseil était sage: un an à peine avant notre arrivée, les notables de cet ancien comptoir avaient fait assassiner, par les Vouangindo, un trafiquant arabe qui cherchait à pénétrer dans l'intérieur.

A l'époque où les missionnaires recevaient l'avis du lieutenant, j'exprimais à la Société géographique le désir de former une expédition, afin de déterminer les limites de la mer d'Oujiji, d'examiner les produits de cette région, et d'en étudier les peuplades. Je cite textuellement les paroles de ma demande pour que l'on sache bien quel était le but que je me proposais. Quiconque s'embarque aujourd'hui pour l'est de l'Afrique est censé partir à la recherche des sources du Nil, et quand on revient sans les avoir trouvées, quel que soit le prix des découvertes que l'on ait faites, on n'en passe pas moins pour avoir manqué son voyage.

La Société de géographie accepta mon projet; elle obtint du

franchir six cent quarante kilomètres, à explorer un lac d'environ cinq cents kilomètres de large, dont la longueur lui était inconnue, et cela avec une suite de vingt hommes. En 1802, alors que l'étoffe et la rassade avaient en Afrique une valeur double de celle qu'elles ont aujourd'hui, les noirs pombeiros envoyés par M. Da Costa, surintendant de la factorerie de Cassangé, emportèrent pour les frais indispensables de leur voyage plus de douze mille francs en marchandises. Soit que M. Erhardt connût l'insuffisance de sa demande (et il eut tort de ne pas fixer un chiffre plus raisonnable), soit qu'il ne s'en doutât pas (et il aurait dû être mieux informé), cette fausse estimation devait être fatale aux voyageurs futurs. Avec cinq mille livres (cent vingt-cinq mille francs) au lieu de mille que lui accorda le gouvernement anglais, l'expédition dans l'est de l'Afrique aurait pu explorer tout le centre du continent, au lieu d'être condamnée par le manque de subsides à revenir sur ses pas lorsque, ayant triomphé de la maladie, résisté aux privations, établi la discipline dans ses rangs, elle n'avait plus qu'à poursuivre sa route pour obtenir les résultats féconds dont son voyage était susceptible.

ministère des affaires étrangères la somme de mille livres pour les frais de l'entreprise; et feu la cour des directeurs de la Compagnie des Indes, que rien ne put persuader de contribuer aux dépenses, m'accorda généreusement deux années de congé, afin que je pusse commander l'expédition. D'après les ordres que je reçus en même temps, je devais me présenter à lord Elphinstone, gouverneur de Bombay, et au lieutenant-colonel Hamerton, qui, par sa longue expérience et la faveur dont il jouissait à Zanzibar, pouvait nous être d'un grand secours. C'est lui qui nous détourna de pénétrer dans l'intérieur par la route de Quiloa; nous devions, disait-il, rencontrer une vive opposition dans cet établissement, trop éloigné de la capitale pour que le saïd y exerce un contrôle efficace, et dont la population, composée de métis arabes et de Vouasahouahili, est violemment hostile à tous les étrangers. Par ce motif, il me conseilla de débarquer en face de Zanzibar, et de franchir, sous bonne escorte, les tribus maritimes encore sous l'impression du châtiment terrible que le meurtre de M. Maizan avait attiré à son auteur.

Je me rendis d'autant plus volontiers à ce conseil que, pendant un séjour préliminaire que j'avais fait à Zanzibar, des voyageurs arabes m'avaient assuré que le Maravi, ou lac de Quiloa, est distinct de la mer d'Oujiji, qu'il est loin d'en avoir l'étendue, que les caravanes ne vont pas de l'un à l'autre, et qu'en explorant le plus petit des deux, je perdais la chance de découvrir le grand lac. En outre, le sentiment général des Zanzibarites, celui des marchands chrétiens que j'avais blessés en me renseignant sur l'extraction du copal, la vente de l'ivoire et la culture du sésame; l'opinion des Battias (Hindous du Coutch), qui abusent systématiquement du pavillon anglais pour couvrir leur commerce d'esclaves; celle des Arabes, qui ne se rappellent que les intrigues politiques des missionnaires de Mombas; enfin le résultat désastreux des efforts du docteur Krapf, et la tendance des indigènes à voir dans chaque innovation quelque nouveau malheur, m'avertissaient suffisamment de ne pas suivre la voie qu'avait choisie M. Erhardt.

Je dois dire ici qu'avant mon départ d'Angleterre la Société des missions de Londres m'avait remis une lettre pour un de ses employés, M. Rebmann, le dernier membre de cet établissement de Mombas qui a, dit-on, dépensé 300 000 francs pour n'obtenir

que le plus chétif résultat. Au début, les missionnaires, ayant fait preuve de zèle, avaient joint à leur œuvre apostolique certaines découvertes qui attirèrent l'attention des géographes européens. Malheureusement le docteur Krapf, leur supérieur, eut le tort d'avancer que l'imam de Mascate ne possède pas un pouce de terre entre l'île d'Ouassin et l'embouchure du Pangani. « Ce territoire, qui est une plage très-basse, habitée par les Vouaségoua, et le principal marché où Zanzibar s'approvisionne d'esclaves, ajoutait le missionnaire, appartient, du 4° 30′ au 5° 30′ latitude sud, au roi d'Ousoumbara. »

Imprimées dans le *Journal de la Société géographique de Londres* (p. 203, vol. I), les lignes précédentes furent répétées dans les *Proceedings* (p. 106, vol. XXIII), où l'on fit observer que cette partie de la côte avait passé jusqu'alors pour être à l'imam de Mascate. Les Orientaux sont chatouilleux sur les questions de territoire. Le fait avancé par le docteur était diamétralement faux; les représentants des nations rivales à Zanzibar ne manquèrent pas de s'emparer de cette assertion et d'en exagérer la portée. Le consul d'Angleterre, dont cette erreur sapait l'influence, en rendit compte à son gouvernement; le docteur Krapf s'éloigna du théâtre de ses découvertes géographiques, mais le said et toute sa cour n'en gardèrent pas moins le souvenir de ce regrettable incident, comme le prouve la démarche suivante : lorsqu'il fut question de notre arrivée, Mouhigy-el-Din, chaféi kazi de l'île de Zanzibar, dépêché sans doute par l'autorité supérieure, alla trouver le colonel Hamerton et le pria d'affirmer, sous serment, que notre expédition n'avait rien de commun avec les Hollandais, ainsi que les Zanzibarites désignaient les missionnaires. Je fus donc, malgré moi, contraint de n'avoir aucun rapport avec M. Rebmann : je me serais aliéné le consul en agissant autrement, et les Arabes auraient profité de l'occasion pour nous desservir afin de prouver leur zèle.

Le 1er juin 1857, à six heures du soir, *l'Artémise* s'arrêtait à la hauteur de Wale-Point, langue de sable peu élevée au-dessus de la mer, couverte de buissons épais, et située à quatre-vingt-quatre milles du petit port de Bagamoyo. Notre maître voilier, Mohammed-ben-Khamis, jeta l'ancre dans une eau profonde, et laissa filer la chaîne au double de la longueur requise. Il y avait un motif à cette mesure de prudence : les rades de ces parages

Port de la ville de Zanzibar.

sont ouvertes, le fond vaseux s'élève par une pente insensible, et le flot se retire de plus de trois mètres; avec une pareille côte en vue, les coups de vent d'est, accompagnés de ras de marée, surtout à l'époque des syzygies, sont redoutés avec raison par les navires à trait carré.

Il y a quelque chose de frappant dans le premier aspect de la Mrima[1], ainsi que les habitants de Zanzibar nomment cette portion de la côte d'Afrique. A l'est, l'océan Indien, ridé par son *anerithmon gelasma*, s'étend à l'infini; au couchant, brisé par une raie d'écume, il bouillonne sur un détritus de corallines et de madrépores, découpe le rivage, y forme des criques profondes, des bayous, des marigots, où, après avoir épuisé leur furie contre des banquettes de sable et de rochers noirs, des masses d'un conglomérat bruni par le soleil, appelées *diabolitos*, et de vigoureuses estacades disposées en croissant, les vagues s'endorment au sein d'eaux mortes pareilles à des nappes d'huile.

Bien que dépassant à peine la surface de la mer, les pointes et les îlots formés par ces courants n'en sont pas moins chargés d'une végétation luxuriante, résultat du soleil des tropiques et des ondées copieuses qui suppléent à la profondeur du sol. Des forêts de mangliers rouges et blancs couvrent les bords des lagunes; à la marée basse, l'amas conique de racines qui supporte chaque arbre est mis à nu; les jeunes scions, terminés par des grappes d'un vert brillant, s'élèvent au milieu des adultes; les fleurs lilas et les feuilles succulentes d'une espèce de convolvulus rampent sur la nappe blanche, dont elles retiennent le sable; et des huîtres, groupées à fleur d'eau, sont appendues au tronc des palétuviers.

Au-dessus de la mer est une épaisse muraille de verdure, où des massifs d'arbres chauves, inclinés par les vents périodiques, révèlent la position des établissements qui s'éparpillent sur la côte ainsi que les faubourgs d'une cité populeuse : nous en avons compté trente sur un espace d'environ trois milles. Çà et là des monticules dénudés percent le manteau vert du rivage, dont ils varient la couleur monotone de leur teinte rubigineuse (l'Afrique orientale est presque partout d'un sol rouge); enfin derrière l'alluvion, qui sur une largeur de trois à cinq milles compose le

1. Mrima, colline, terrain montueux.

littoral, se dresse une ligne bleue qu'on aperçoit de Zanzibar : ce sont les dunes qui constituaient jadis le fond de la baie, et qui maintenant servent de frontières aux indigènes.

A cette esquisse ajoutez le bruit des vagues, le cri des oiseaux de mer, le bourdonnement continu des insectes qui s'apaise au coucher du soleil; et dans le profond silence des nuits du tropique le mugissement du crocodile, la voix retentissante du héron nocturne, les clameurs et les coups de feu des habitants, qui, aux grognements qu'ils entendent, reconnaissent que l'hippopotame franchit la berge et se dispose à visiter leurs récoltes.

Nous restâmes pendant dix jours à la hauteur de Wale-Point, où nous retenaient nos préparatifs de voyage. Après d'inutiles efforts pour ajourner le départ, Séid-ben-Sélim, métis arabe, désigné, malgré lui, par Sa Hautesse pour diriger notre caravane, nous avait précédés à la côte, afin de réunir les porteurs dont nous avions besoin. Le malheureux petit homme, effrayé jusqu'aux larmes des périls de la route, et de cette idée qu'en participant à notre expédition il encourait la haine de ses compatriotes, avait néanmoins accepté le denier à Dieu (cinq cents dollars[1], avancés par le consul), et la promesse d'une ample récompense, en beaux écus sonnants, ainsi que d'une montre en or, s'il se conduisait bien. Le colonel m'avait averti, à cette occasion, de toujours me défier d'un métis.

Accompagné par un banian du Coutch, appelé Ramji, dont il sera question plus tard, Séid-ben-Sélim était parti le 1er juin pour la terre ferme; il avait loué des porteurs; mais ceux-ci, en apprenant qu'ils étaient aux gages d'un Mouzoungou, c'est-à-dire d'un *blanc*, avaient pris la fuite sans restituer leur salaire. Bref, on eut beaucoup de peine à se procurer trente-six hommes: il en aurait fallu cent soixante-dix, ou à peu près. Ainsi l'exige la nature des valeurs africaines : étoffes de coton, rassade et fil de cuivre, dont nous dépensâmes soixante-dix charges en vingt et un mois de voyage.

Convaincu, en outre, que le gibier, plume et poil abonderait sous nos pas, nous avions pris dix mille capsules, quarante caisses de balles, de plomb et de mitraille, chacune de quarante

1. Le dollar, dont il sera toujours question dans le cours de cet ouvrage, est celui de Marie-Thérèse, d'une valeur de cinq francs vingt centimes. (*Note du traducteur.*)

livres, six boîtes et deux barils de poudre fine, en pesant cinquante, et vingt kilos de poudre commune, à l'usage de l'escorte ; quantité que l'on supposait indispensable, en raison de la perte immense que, dans ces parages, le vol et l'humidité font subir aux munitions.

Nous étions à l'ancre depuis deux jours, lorsqu'une barque indigène conduisit à notre bord Ladha Dahma, receveur des douanes à Zanzibar, qui, pour être agréable au colonel Hamerton, son protecteur, s'arrachait à ses occupations afin d'aviser à notre départ. Ayant appris que les Arabes se hâtaient de former leurs caravanes avant que les offres libérales des blancs eussent corrompu les *pagazi*, ou porteurs, Ladha proposa de faire partir immédiatement nos trente-six hommes, avec ordre de nous attendre dans le K'houtou, province située au delà des tribus rapaces de la côte.

Ces trente-six porteurs [1], dont la charge en marchandises s'élevait à six cent cinquante-quatre dollars, accueillirent cette proposition avec joie ; ils aimaient mieux voyager sous la simple escorte de deux esclaves, que d'accompagner un blanc, protégé par une suite nombreuse et bien armée.

Quant au transport de nos bagages personnels, et de la cargaison nécessaire pour traverser la zone maritime [2], le receveur de la douane nous conseilla d'acheter des ânes. On fouilla non-seulement Zanzibar, mais les ports de la côte, et nous eûmes trente bourriques, tant bonnes que mauvaises, que l'on équipa de grands sacs de toile, et de bâts arabes composés de vieux fourreaux de fusil rembourrés avec de la paille. Il fallut, jusqu'à ce que l'on trouvât de nouveaux porteurs, laisser derrière nous une grande partie de nos munitions, le bateau en fer [3], qui nous avait rendu tant de services dans notre voyage à Mombas, et des marchandises pour trois cent trente-neuf dollars.

1. Le salaire de ces pagazi était de cent vingt-quatre dollars, plus une ration quotidienne d'une livre et demie de grain par tête.

2. Cargaison, dont la dépense atteignit, par suite du gaspillage, la somme de deux cent quatre-vingt-quinze dollars.

3. A l'épreuve du feu, de l'eau et des vers, ce bateau n'avait pas même perdu un seul clou en parcourant les bas-fonds et les canaux émaillés de récifs de l'île Verte ; les Arabes ne pouvaient assez admirer sa grâce élégante, la rapidité de sa marche, l'aisance avec laquelle il obéissait à la manœuvre, et l'appelaient *El-Sharradah* (le fugitif). Que d'ennuis et de misères il nous aurait épargnés, si nous l'avions eu pour notre exploration du Tanganyika !

Les Hindous se chargerent de nous expédier ces articles, et reçurent cent cinquante dollars pour le loyer de vingt-deux porteurs; ceux-ci devaient partir dans les dix jours : onze mois s'écoulèrent avant que nous les vissions apparaître. Les caravanes se succédaient, venant de la côte, et nos banians apathiques n'en prétextaient pas moins de l'absence de pagazi pour expliquer leur manque de foi.

Il est certain que nos préparatifs ont été faits trop à la hâte; mais j'avais de puissantes raisons pour précipiter mon départ; car le moindre délai pouvait nous être fatal.

Durant notre bref séjour près de Wale-Point, le capitaine Speke, assisté de Mohammed-ben-Khamis, qui avait lu son *Norrie*[1] en Angleterre, releva, malgré l'avis du colonel (c'était, d'après celui-ci, compromettre l'expédition), releva, dis-je, la latitude de Kaolé, de Bagamoyo, et celle de l'embouchure du Kingani, principale artère de cette partie de l'Afrique. On alla plusieurs fois aux lieux fréquentés par les hippopotames, visites peu fructueuses, dont le résultat fut d'endommager la guigue de la corvette, qui, brusquement soulevée, montra dans sa quille deux trous correspondant aux défenses qui s'y étaient introduites. Pendant ce temps-là, je me rendais à Kaolé toutes les fois que c'était possible, pour y faire des croquis, prendre des notes, presser nos préparatifs, et recueillir le caquetage, qui, en Orient, représente le labeur de la dernière classe du peuple.

Le petit bourg de Kaolé, abréviation de Kaolé-Ourembo, qui, dans l'ancien dialecte de la côte, veut dire paraître belle, est le type du village maritime de cette région, où, depuis Quiloa jusqu'à Mombas, on ignore ce qu'est une ville en maçonnerie.

Vous abordez à la basse marée, sur un sable vaseux d'une largeur de huit cents mètres, où, lorsque la mer est grosse, on vous porte au moyen d'une espèce de sofa en bois, suspendu au flanc du navire ou du bateau qui vous amène. Arrivé à l'endroit où le flot s'arrête, vous mettez pied à terre au milieu des exclamations des hommes, des cris aigus des femmes, des remarques naïves de la jeunesse. Un chemin étroit, frayé au travers d'une jungle épaisse, entremêlée de champs de millet, gravit une pente escarpée et vous conduit à une palissade.

1. Auteur de plusieurs *pilotes* (ouvrages nautiques).

A l'intérieur de cette enceinte vous trouvez une douzaine d'habitations, faites de boue et d'un clayonnage de mangliers, enveloppées de leur toiture, divisées en plusieurs compartiments, et séparées de leurs voisines par une série de grandes cours, soigneusement closes, destinées aux enfants et aux femmes. Ce genre de maison ne comporte pas de fenêtres; mais le toit volant, formé de jauli, grosses nattes de cocotier, s'élève au-dessus de la muraille, de sorte que l'air puisse pénétrer dans les chambres. Le rebord de la couverture, que soutiennent de vigoureux poteaux, abrite un large banc d'argile couvert de nattes, et sert d'atelier, de boutique et de parloir. Quelques-uns de ces logis ont un second étage partiel, espèce de soupente servant de chambre à coucher ou de resserre aux marchandises. Autour des plus vastes sont groupées des masses de hangars et de huttes africaines, dont la forme caractéristique est celle d'une meule de foin.

Lorsque le temps est calme et la porte fermée, il est impossible à un Européen de séjourner dans ces cavernes; néanmoins les indigènes s'y barricadent tous les soirs, pour se mettre à l'abri des voleurs et de la visite des bêtes sauvages.

Le seul édifice en maçonnerie que possède l'établissement est la *Gourayza*, fort carré bâti avec de la chaux et de la coralline, et dont la partie basse, employée comme magasin par les banians, est couronnée d'une terrasse à créneaux, où veillent les gens du guet.

Dans les villes de garnison la majeure partie des habitants se compose des hommes de la troupe et de leurs familles. Venus, dans l'origine, du Mekran et des environs de Guadel, ces soldats ont gardé le nom de Béloutchis, bien qu'à peu d'exceptions près ils soient tous natifs de l'Oman. Autrefois leurs grands-pères, qui mouraient de faim chez eux, passèrent à Mascate, avec l'intention d'acheter des chevaux, du blé, du sel, et y restèrent; ils y étaient devenus marins, journaliers, fakirs, portefaix, barbiers, glaneurs de dattes, voleurs et mendiants, quand Ben-Hamed l'aïeul du saïd actuel, conçut l'idée brillante de leur mettre un mousquet à la main, et de leur conférer la dignité d'*askar*, c'est-à-dire de soldats, pour faire rougir ses compatriotes de leur insubordination. Le fils d'Hamed disciplina ces mercenaires, et profitant de l'antipathie qui existait entre les deux races, em-

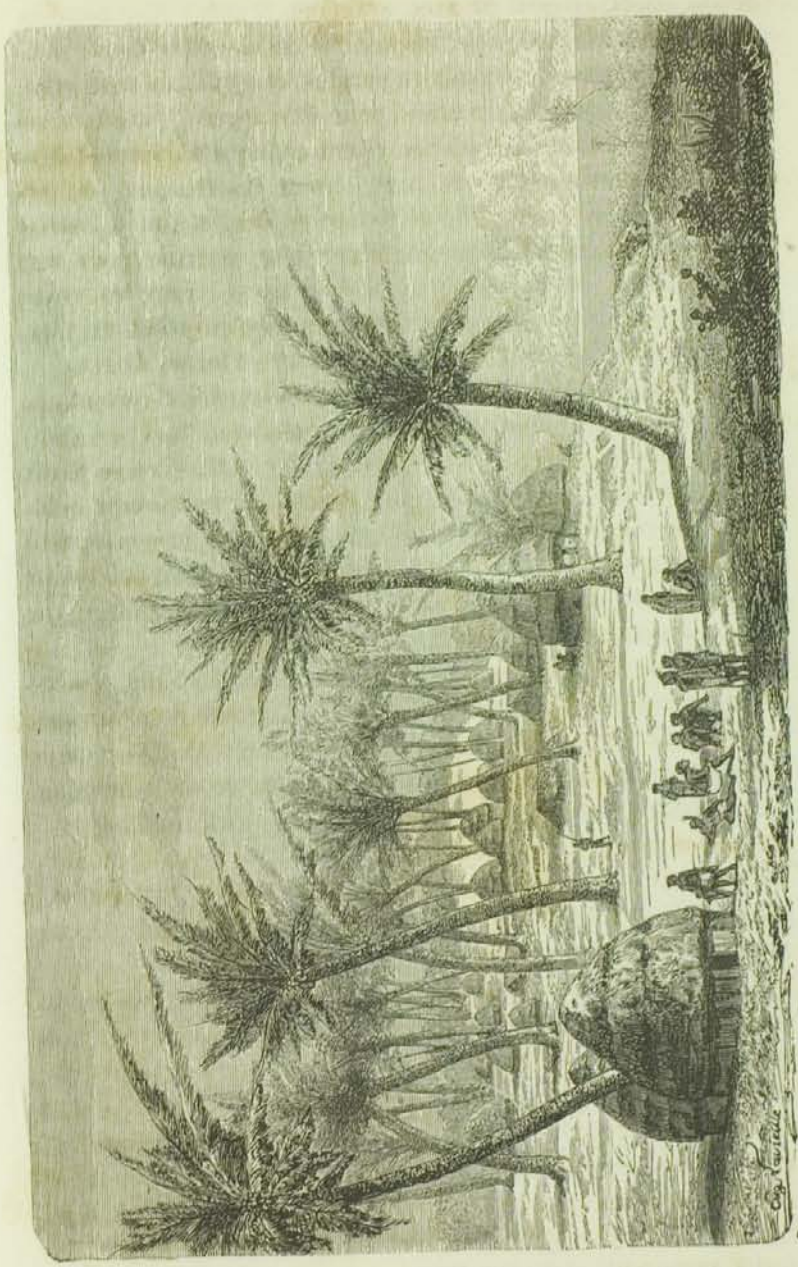
ploya ses nouvelles troupes à contenir la partie la plus remuante de ses sujets, ce qu'il fit avec avantage.

Les Béloutchis, toutefois, inspirent à ces derniers moins d'estime que de haine ; bruyants en paroles, et d'humeur tapageuse, ils passent auprès des Arabes pour être légers, pareils à ces oiseaux qui battent de l'aile et crient autour d'un serpent dont ils redoutent l'attaque. Ce sont, disent les Omanis, de ces hommes qui portent les bienfaits sur le dos, et qui, à l'instar des femmes, étalent leurs griefs sur leur poitrine pour que chacun les aperçoive. Esclaves de leur panse, vous les voyez se réunir en foule autour de la chèvre qu'on vient de tuer, et se repaître pendant des heures de la vue d'un sac de riz.

Cantonnés dans l'île ou sur la côte, les Béloutchis reçoivent une paye mensuelle de deux dollars et demi à cinq dollars ; en campagne ou en mission extraordinaire, leur solde s'élève à dix dollars ; système sensé qui ne leur permet pas de devenir indépendants comme les cipahis de l'Inde. En outre, le service actif ne leur répugne jamais, puisque c'est pour eux l'occasion d'avoir une plus forte paye, qui d'ailleurs s'augmente du brigandage, car ils ont, en pareil cas, droit de rapine et de tuerie.

Au camp, ils sont commandés par un *djémadar*, qui, assisté d'un *moullah*, — quelque panier percé, conservant de ses prospérités mortes un peu de lecture, d'écriture et de calcul, — vole le régiment et l'administration avec l'insouciance de l'impunité. Ce djémadar, qui non-seulement donne les ordres, mais distribue les grades, jouit d'une autorité positive. Il en était ainsi des colonels dans l'armée indostane avant que la centralisation, tombant sur le pays comme une peste, absorbât tout pouvoir et déversât le blâme sur ceux qui l'avaient perdu.

Les Béloutchis sont, en somme, une copie effacée des bachibouzouks (ou têtes folles), et bien inférieurs, comme enfants perdus, aux Arnautes et aux Kourdes. Ils passent leur vie, comme le faisaient autrefois les soldats anglais dans l'Inde, à boire de la bière, tant qu'ils en ont, à fumer, à jouer, à disputer. Les plus jeunes se battent entre eux, brûlent de la poudre et jouent tout ce qu'ils possèdent ; les barbes blanches racontent les merveilles du Béloutchistan, dont les glaces et les neiges, les fruits savoureux, les eaux transparentes, ne trouvent que des incrédules.



Un village de la Mrima.

Le reste de la population est composé de Vouamrima [1], tribu de sang mêlé arabe et africain établie au bord du rivage, et dont la vie s'écoule au milieu d'une aisance relative, alimentée par deux sources fécondes : le détroussement à l'amiable des caravanes qui reviennent de l'intérieur, et la culture (au moyen de leurs esclaves), de vastes champs de légumes et de céréales, dont les produits se vendent au marché de Zanzibar et s'exportent jusqu'en Arabie.

Les Vouamrima forment une race de bas titre ; ils ne savent que manger, fumer et boire; les visites, la danse, l'intrigue et la débauche absorbent le reste de leur temps. Ils pourraient avoir du coton, du café, recueillir du copal, soigner leurs cultures, en multiplier le rapport à l'infini; mais tant qu'il lui reste une poignée de grain dans son coffre il n'est pas un d'eux qui consente à toucher une houe.

La partie féminine de la population étant beaucoup plus nombreuse que la partie masculine, on comprend ce qui advient de cette différence numérique : les jours de fêtes, ces dames, la figure et les cheveux teints en jaune, se livrent, gorgées de bière, à des danses impromptues qu'elles exécutent en plein vent, pénètrent chez vous sans façon, et vous demandent à boire, comme si elles étaient de la rue Cadet, ou élevées à Crémorne.

Les clans de la côte sont gouvernés par des chefs ou dihouans, appelés *chomhoui*, qui dépendent de Zanzibar, et dont partout

1. En kisahouahili, et dans les idiomes qui s'y rattachent, le nom éveillant l'idée première ne s'emploie qu'avec un préfixe qui en modifie le sens. *Ou* signifie région, contrée : *Ouzaramo*, région de Zaramo. (Néanmoins plusieurs noms de pays échappent à cette règle, tels que Mrima, K'houtou, Fouga et Karagouah.) *M*, ou devant une voyelle, et devant un h aspiré, *mou*, synérèse probable de mtou (homme) indique l'individu : *Mzaramo*, un habitant de l'Ouzaramo *. Le pluriel se forme en remplaçant l'*M* par Voua, racine de *Vouatou*, qui signifie peuple : *Vouazaramo*, tribu de l'Ouzaramo; *Vouamrima*, peuplades de la Mrima. Enfin la syllabe *ki* annonce quelque chose appartenant à la contrée, et désigne particulièrement l'idiome : *Kizaramo*, langue du *Zaramo; Kisahouahili*, langue du Sahouahil (partie de la côte orientale d'Afrique). Nous avons cru devoir garder cette forme concise, dont l'abandon aurait nécessité des périphrases nombreuses et fatigantes.

* Devant un nom de fruit, l'*M*, abréviation de *mti* (arbre), indique la souche d'où le fruit émane : *bouyou*, calebasse; *mbouyou*, calebassier. Parfois c'est au produit que l'M s'ajoute, pour désigner la plante, quand cette production est caractéristique : *Sandarousi* copal ; *Msandarousi*, arbre à copal.

le nombre est en raison inverse de l'importance des localités qu'ils exploitent. Ces tyranneaux jouissent du privilége de frapper des amendes, de lever des taxes, d'imposer des tribus; ils ont en outre certains avantages distinctifs : l'autorisation, par exemple, de porter un turban, et des patins en bois, nommés kabkabs; ils peuvent s'asseoir sur une chaise, sur un sofa, le recouvrir d'une mkéka, ou belle natte de couleur, tandis qu'un simple mortel, qui se permettrait un pareil luxe, encourrait une amende de quelques chèvres, d'une vache ou d'un bœuf.

A la ngoma kou, danse nationale par laquelle on célèbre tout événement dans ce pays orgiaque, le chomhoui a seul le droit d'exécuter la *morris*, l'épée nue devant la multitude charmée. Un homme ordinaire, surpris en conversation criminelle avec la femme d'un chef, doit cinq esclaves au noble mari, sous peine d'être vendu lui-même; dommages-intérêts qui se réduisent à une seule tête, lorsque l'épouse est celle d'un plébéien.

Revêtu d'une pareille dignité, le chomhoui suppose naturellement qu'il doit vivre, lui et sa famille, de la moelle de la terre, et sans que la sueur ait à couler de son front. Lorsque les temps sont durs, il fait une razzia de bétail humain chez la plus faible des tribus voisines, et remplit sa bourse par la vente du troupeau. Mais ce qui surtout alimente ses revenus, ce sont les caravanes qui reviennent de l'intérieur d'où elles ramènent des esclaves, et rapportent de l'ivoire. Il est interdit formellement au chomhoui, par le saïd de Zanzibar, de forcer les étrangers à descendre au port qu'il gouverne; aussi ne paraît-il en rien faire; il se contente de réunir ses parents, ses amis, une armée de clients et de serfs, qui vont jusqu'à deux cents milles au-devant des voyageurs, et qui, sous prétexte de leur éclairer la route, employant tour à tour la violence et la ruse, la séduction ou la menace, amènent la caravane à choisir le village où elle est attendue. Elle paye au gouvernement de huit à quatorze dollars par frasilah (18 kilos) d'ivoire; le chomhoui en extorque, pour son trésor privé, six autres sous divers noms techniques; plus un dollar pour l'ougali, potage de maïs ou de millet (un droit de soupe); un autre pour l'usage des eaux (le pourboire.)

Une fois ces taxes acquittées, le propriétaire de la marchan-

dise est passé aux mains crochues d'un Banian[1], dont le chomhoui a touché un pot-de-vin, qu'il appelle son riz (les épices), et l'Indou achète pour dix-huit ou vingt dollars, ce qui en vaut au moins cinquante. Si le malheureux vendeur a la sottise de préférer le numéraire aux articles d'échange, comme il est incapable de distinguer un centime d'un dollar, il y perd encore plus que de troquer son ivoire contre les objets de pacotille que lui destine le commerce. Est-il expert en matière d'étoffe et de rassade, on le place entre ces deux alternatives : remporter son ivoire ou bien se laisser voler.

Tel est le système en vigueur; les détails diffèrent suivant les lieux; mais c'est partout le même principe : le travail et la perte pour le sauvage, les profits pour l'homme de la côte, les Vouamrima et leurs chefs. Il en résulte, de la part de ceux-ci, une méfiance hostile à l'égard des étrangers qui, en altérant les bases du négoce, pourraient porter atteinte à ce régime lucratif. Ces coutumes de rapaces expliquent le morcellement de la population parquée dans de chétives bourgades, où la convoitise lui fait oublier les avantages et la sécurité dont jouissent les communes importantes.

Le dixième article du traité de commerce, conclu entre Sa Majesté Britannique et Sa Hautesse, le saïd de Mascate et de Zanzibar, le 31 mai 1839, garantissait aux habitants de la Mrima le monopole de l'ivoire et du copal sur toute la côte africaine, à partir de Tangata (5° 38′ environ, latitude méridionale) jusqu'au port de Quiloa, situé vers le septième parallèle au sud de l'Équateur. C'est probablement l'esprit jaloux des nations européennes, toujours préoccupées des desseins ambitieux de leurs voisines, qui inspira cette mesure prohibitive.

Outre les Béloutchis et les Vouamrima, les établissements de la côte renferment ordinairement quelques Vouashenzi (indigènes des provinces de l'intérieur), qui viennent y remplir les fonctions de journaliers, et qui, parfois, oubliant la distance qui sépare le tien du mien, y laissent leurs têtes, dont on décore les poteaux placés à l'entrée du village.

1. Il s'agit ici des caravanes d'indigènes; on verra plus loin avec quel courage ces porteurs d'ivoire franchissent la distance et les obstacles, et si la paresse et la nonchalance proverbiales du nègre tiennent à sa nature ou à l'institution qui le fait esclave. (*Note du traducteur.*)

En temps de paix, on voit à Kaolé bon nombre de Vouazarâmo qui se reconnaissent à leur coiffure particulière : un ou deux rangs de petites boules, faites avec de l'ocre et de la graisse, terminant les tortillons qui leur entourent la tête. Ils attachent sur l'étranger leur regard fixe, à la fois enfantin et farouche, et lorsqu'on me déposa sur la plage ils s'enfuirent par un motif qui s'expliquera plus tard.

La population flottante de la Mrima comprend encore quelques Banians [1], qui, non moins patriotes que les Anglais, s'efforcent d'importer dans l'est de l'Afrique les vaches, les épices, les coutumes et les vêtements de leur pays.

Ma première visite à Kaolé me fit entrevoir à l'horizon toute une série de difficultés imprévues. Mon escorte ayant été jaser dans le village, en revint à demi folle de terreur. Zahri, un de leurs frères d'armes, qui connaissait la Terre de la Lune, leur avait affirmé qu'il fallait au moins cent gardes, plusieurs canons, et cent cinquante mousquets pour conjurer les périls de la route. D'après Toulsi, un Indou, ils auraient à franchir, pendant trois jours, un territoire dont les habitants, perchés sur les branches, décochent aux voyageurs des flèches empoisonnées, qui ne manquent jamais leur but ; et le prudent Toulsi les avait adjurés, sous peine de mort, de ne pas approcher des arbres, chose difficile dans un pays de forêts. Le chomhoui principal avait cru devoir les avertir que les chefs des Vouazaramo venaient d'adresser, aux fonctionnaires de la côte, six lettres où ils défendaient à l'homme blanc de s'introduire dans leur pays. Ladha-Damha leur avait insinué que les indigènes cachaient leurs provisions, et que l'homme ne pouvait vivre sans manger.

On ne parlait plus autour de moi que des périls de l'intérieur ; j'appris que le rhinocéros triomphe de deux cents hommes, que l'éléphant vous attaque pendant la nuit, et qu'une hyène fait plus de ravages que le tigre du Bengale. En vain, répondis-je, qu'un fusil aux mains d'un homme vaut mieux qu'un canon entre celles d'un lâche, qu'on ne meurt qu'une fois, que les Vouazaramo ne savent pas écrire, que si l'on ne doit pas trouver de vivres on peut en emporter, et que la poudre et les balles ont eu

1. Lors de notre passage, il y en avait une cinquantaine à Kaolé et dans les environs.

souvent raison de l'éléphant, de l'hyène et du rhinocéros; le vent soufflait contre moi. Tout à coup le motif de ces rumeurs finit par prendre un corps et par se révéler : notre djémadar et ses huit Béloutchis éprouvaient le besoin de s'adjoindre un renfort de quatre hommes, augmenté d'un *oustad*, ou apprenti tailleur.

La garnison de Kaolé, se trouvant alors sans emploi, ne demandait pas mieux, grâce au tout-puissant dollar, que de fournir le contingent voulu; et comme les périls du voisinage rendaient indispensable une garde supplémentaire, le djémadar Yarouk offrit de nous accompagner pendant les premiers jours avec trente-quatre de ses hommes, dont la protection fut loin d'être gratuite.

De son côté, le Banian Ramji, commis de la douane à Zanzibar, possédait quelques esclaves qu'il appelait ses *fils*, et dont il ne savait que faire. Il m'accorda la grâce de m'en louer une dizaine moyennant trente dollars pour six mois, et par tête ; c'était le prix qu'on les aurait vendus.

Puisque nous avions des ânes, il nous fallait des âniers; l'officieux Banian m'en procura cinq, à raison de six dollars pièce : le double de leur valeur vénale. Je ne puis pas dire que cet aigrefin m'ait trompé ; je voyais clair à son opération ; mais il y a de ces moments où il est sage de laisser croire qu'on est dupe. Je louai les hommes, je payai tout ce qu'on voulut, et me contentai de faire des vœux pour que M. Ramji fût un jour à ma place.

Sur ces entrefaites, M. Frost, l'air grave et la voix doctorale, m'apprit que la santé du consul exigeait qu'on s'éloignât de la côte. Il n'y avait pas à répliquer; je dis une fois de plus qu'il me paraissait étrange de n'administrer que de la morphine pour une maladie de foie ; et j'avisai au débarquement de nos effets. M. Frost, après m'avoir répondu que ses doses étaient des plus légères, voulut bien prendre les deux manuscrits dont je le priais de se charger : l'un était pour John Blackwood, l'autre pour le docteur Shaw, membre de la Société de géographie, et tous les deux devaient être envoyés à leur adresse par l'entremise du Foreign-Office.

Comme le premier arriva sain et sauf, tandis que le second (un rapport détaillé sur le commerce et les produits de Zanzibar) fut perdu, je ne puis pas croire que cette perte fut involontaire.

Le colonel Hamerton m'avait répété plusieurs fois que mes questions et mes recherches excitaient la jalousie des négociants, étrangers et indigènes; que tout le commerce de Zanzibar suivait la même conduite que lors du voyage de M. Maizan : les chrétiens à cette époque avaient alarmé les Indous, qui à leur tour avaient agi sur les populations de la côte, et le meurtre de ce malheureux jeune homme en était résulté. Ces gens à courte vue, s'effrayaient de la concurrence, et ne voulaient pas que le pays fût ouvert; sans prévision d'avenir, et ne pensant qu'à eux-mêmes, ils ne pouvaient comprendre que le développement des ressources générales pût tourner à leur propre bénéfice.

Il y eut néanmoins à cet égoïsme étroit d'honorables exceptions, parmi lesquelles je dois citer M. Bérard, agent de MM. Rabaud frères, de Marseille, qui, d'après les ordres de ceux-ci, me seconda de tous ses efforts, et M. Samuel Masury, de Salem, à qui j'ai dû gratuitement divers objets de première nécessité, alors que la moitié de l'Afrique me séparait de toute civilisation. La bonté dont je fus l'objet de la part de ces hommes généreux contrastait singulièrement avec la malveillance des autres, malveillance qui finit par obliger le consul de menacer un individu de châtiment personnel, s'il ne cessait d'exciter les soupçons des indigènes, et d'envenimer leur inquiétude.

Mes comptes vérifiés et acquittés, j'allai faire mes adieux au colonel, cet homme au cœur ardent, chez qui la mort avait déjà marqué son empreinte. Il me donna ses derniers conseils, me dit d'aller droit devant moi, sans souci des hommes chaussés de pantoufles, gens peu avares d'opinions, et de tâcher autant que possible de me concilier les Arabes. Puis il parla de lui-même, de sa fin prochaine, qu'il envisageait avec bonheur, résultat de ses convictions religieuses; il exprima l'espérance d'avoir la mer pour sépulcre si je restais quelques jours à Kaolé, et m'annonça, malgré mes prières, sa détermination de rester auprès de la côte jusqu'à ce qu'il pût apprendre que nous avions franchi l'Ouzaramo. Courage sublime, dont l'exemple est rarement donné aux hommes!

Je quittai *l'Artémise* après ce touchant adieu, et me rendis à Kaolé, où je débarquai d'une manière définitive. Le soir même, les Béloutchis, conduisant les ânes, et dirigés par le capitaine

Speke, furent envoyés à la première station, de peur qu'un plus long séjour dans ces lieux à demi civilisés ne les démoralisât complétement. Nos Pagazi[1], dont la figure ouverte et riante me prévenait vivement en leur faveur, avaient déjà quitté la côte, leur centre d'attraction. Je passai la soirée dans le sombre intérieur du fort avec Ladha Dhama, qui me fit une dernière mercuriale au sujet du développement de cette partie de mon crâne que les Français appellent la bosse de la témérité. « Ne pouvais-je pas, disait ce prudent personnage, être un grand Sahib en restant dans le Coutch ou le Guzerat? N'y avait-il personne là-bas dont j'enviasse l'existence? Les Sahibs T. ou B. par exemple, qui se contentent de tuer des cochons, et ne possèdent pas, même en leur propre langue, les premières notions d'un compte en partie double? »

Le matin du même jour, ce respectable collecteur de douanes causait avec son digne commis; j'étais présent et j'insistais pour leur faire insérer dans l'estimation de ce qui m'était nécessaire, la somme requise pour acheter un bateau sur la mer d'Oujiji.

« Est-ce qu'il y arrivera? » demanda le collecteur à son subordonné, employant pour cette question le dialecte du Coutch, dont il supposait, avec l'inconséquence d'un Indou, que je ne comprenais pas un mot.

« Assurément non, » répondit l'autre; « qu'est-il, je vous le demande, pour traverser l'Ougogo? »

Je m'abstins de les faire rougir; l'organe de la honte occupe une place énorme dans les crânes orientaux, et acquiert, surtout chez les naturels de l'Inde occidentale, un volume hors de toute proportion. Mais le soir, quand je fus seul avec Ladha, je ne manquai pas de lui dire que j'étais bien résolu, non-seulement à traverser l'Ougogo, mais à explorer le lac; et je profitai de la circonstance pour lui montrer que je comprenais l'idiome du Coutch, et même le doit et l'avoir de ses gros livres de compte.

Un chant de mort qui soudain éclata dans la nuit, brisa notre conversation. « O mon fils! O l'espoir de mes jours! O le plus cher de tous les frères! O mon époux, mon époux! » criaient des voix déchirantes. Nous courûmes à la porte de la Gourayza : le fils unique du vénérable Oukouéré, qui remontait le Kingani avec

1. Portefaix indigènes.

cinq serviteurs pour une opération commerciale, avait vu chavirer sa barque sous les coups d'un hippopotame vindicatif, et s'était noyé avec deux de ses esclaves.

« Insaf karo ! » s'écria le Banian, avec lequel j'avais discuté mainte et mainte fois la question de savoir s'il est permis de tuer un hippopotame ; « Insaf karo ! (soyez sincère), avouez que c'est le commencement des malheurs que votre présence doit attirer sur le pays ! »

Je ne pus lui opposer que les lieux communs de la polémique : « Celui qui, par son commerce d'ivoire, poussait au massacre des éléphants, devait-il blâmer qu'on tuât un hippopotame ? Et comment un homme qui s'interdisait comme illégitime le meurtre de cet amphibie, était-il prêt à ruiner son semblable pour vendre, avec plus de bénéfice, les défenses de cet animal sacré ? »

Mon auditeur accueillit avec dédain ces observations futiles ; comme vous le feriez, révérend père, si j'osais faire observer à Votre Seigneurie que, primat de l'Église et siégeant à la chambre haute, vous ne suivez pas absolument la trace de certains pauvres qui, dites-vous, ont été vos prototypes, et que vous aimez à nous proposer pour exemples.

Lorsque Ladha m'eut quitté, mes forces m'abandonnèrent ; il me sembla, dans le silence de cette obscure Gourayza, que je restais le jouet du sort. Tous les ennuis que j'avais eus depuis mon départ d'Europe, me revinrent à la mémoire : au Caire, j'avais reçu de la Compagnie des Indes l'ordre de retourner à Londres pour déposer comme témoin devant une cour martiale ; les termes de la missive étaient, comme toujours, tellement absurdes, que je ne crus pas devoir leur obéir au mépris des instructions de la Société géographique ; mais je connaissais le résultat de cette désobéissance.

Avant de quitter l'Égypte, une entrevue avec le comte d'Escayrac de Lauture m'avait permis d'examiner une expédition fort bien organisée par Séid-Pacha, dont on connaît les goûts militaires ; et le contraste présenté par ces préparatifs et ceux de l'exploration anglaise, m'avait impressionné désagréablement.

A Aden, je m'étais assuré les services d'un vieil ami, le docteur Steinhauser, médecin civil de la station, qui, profond naturaliste, habile praticien, et doué des qualités d'esprit et de cœur les plus rares, eût été pour moi d'un secours inappréciable dans une

contrée pestilentielle où tout devait être plaies et bosses, où le titre seul de docteur a sur le peuple une magique influence, et qui promettait un champ vierge aux études scientifiques. Le gouverneur de Bombay avait lui-même désigné Steinhauser pour remplir cette mission ; mais la mauvaise santé du docteur ne lui permit pas de me suivre ; et j'eus, au lieu d'un ami, un compagnon qui m'était étranger

La guerre avec la Perse avait empêché l'équipement du vaisseau, qui, d'après les ordres de la cour des Directeurs, devait croiser sur la côte orientale d'Afrique, et servir de point d'appui à toutes les opérations engagées dans ces parages.

On n'avait pu trouver, à la Présidence de Bombay, un seul officier de marine qui fût alors disponible ; et bien qu'à Londres on m'eût parlé d'un *sergeant* de l'Observatoire, capable de diriger les observations astronomiques et météorologiques, un petit nombre d'Indous efflanqués fut tout ce que j'aperçus dans les salles désertes du bungalou de Colaba.

Mais de véritables malheurs m'attendaient à Zanzibar ; Sa Hautesse, le saïd-séid, notre allié, avait fait, à diverses reprises, les offres les plus libérales au colonel Hamerton ; il voulait avoir la carte des routes que suivent les caravanes dans l'Est de l'Afrique, et avait été sur le point de demander à l'Angleterre des officiers qui pussent se charger de ce travail, s'engageant à leur fournir des hommes, des fonds, et l'appui de son énorme influence : il mourut six semaines avant notre arrivée.

Le colonel Hamerton lui-même, qui, grâce à un mérite et à des qualités exceptionnels, avait acquis sur les Arabes un empire absolu, fut contraint par ses douleurs croissantes, de ne plus sortir pendant mon séjour à Zanzibar, ce qui laissa le champ libre à tous mes opposants.

Enfin l'expérience m'avait appris que nous abordions sur cette terre inconnue dans une saison pernicieuse, alors que le retrait des eaux, après la mousson, en faisait un foyer de mal'aria. Notre départ précipité, nous forçait en outre à négliger certaines mesures qui, par la suite, nous auraient épargné mille ennuis.

J'aurais voulu que tous nos arrangements, tous nos marchés eussent un caractère officiel ; qu'ils fussent enregistrés au consulat, qu'on y eût spécifié tout ce qui concernait les Béloutchis, les rations, les présents, la quantité de poudre qui leur é aient

dus, leur droit de chasse, — c'est-à-dire celui d'effrayer le gibier avant qu'il fût à portée de fusil, — la récompense de leurs services, et les punitions dont ils pouvaient être passibles. L'état de santé du colonel ne permettait pas d'y songer; et sans son concours je ne pouvais rien obtenir à ce sujet, dans un pays où ces mesures administratives sont totalement étrangères, par conséquent antipathiques à ceux qui auraient dû les prendre.

Pardonnez-moi, lecteur, ces ennuyeux détails qui me sont tout personnels; mais nous voilà compagnons, pour ne pas dire amis, pendant une ou deux heures; il est indispensable que je vous mette au courant de certains faits, qui, puériles en eux-mêmes, n'en méritent pas moins d'être relatés, puisqu'ils feront que nous nous entendrons mieux. Au reste, je vous dirai avec l'auteur de *Our village* :

« Autrefois clerc d'Oxenford, et maintenant exilé, j'écris tout ce que je vois et entends. »

Portrait du feu saïd de Zanzibar.

CHAPITRE II.

Zanzibar et la Mrima.

L'étymologie du mot Zanzibar est curieuse; son origine persane prouve que, dès les premiers jours de l'art nautique, les Iraniens formaient une nation plus maritime que Vincent et beaucoup d'autres ne l'ont imaginé. Il est évident que Zanzibar (équivalent de Nigritie), est tiré de *zang*, qui signifie nègre, et de *bar* qui veut dire région. Les Arabes, dont le syllabaire ne possède pas le *g* dur ont, en écrivant, changé le nom primitif en celui de *zanjibar*, que toutefois ils prononcent *zangbar*, et qui

pour eux est resté synonyme de *Moulk el zounouj*, ou terre des noirs.

On retrouve les vestiges de ce mot zanjibar jusque chez les premiers géographes; Ptolémée parle d'un territoire nommé *zingis*, ou *zingisa*, qu'avec son inexactitude ordinaire, il place au nord de l'équateur.

Suivant le Cosmos indicopleustes, la partie de la mer des Indes qui baigne la Barbarie, était appelée *zinguim*[1]; et, dans les temps modernes, le pays des Zounouj a été mentionné par une foule d'écrivains.

Les géographes ne s'accordent pas sur les limites du Zanzibar; pour le plus grand nombre il s'étend du cap Delgado (10° 41' lat. Sud), jusqu'à l'équateur, ou, pour parler plus exactement, jusqu'à l'embouchure du Voumbo ou Vouebbé Ganana, (15' lat. sud,) inscrit dans nos cartes sous les noms de Juba, et de Govind, corruption de Gob-ouen, qui, dans le dialecte du Somal, signifie grande jonction.

M. Cooley[2] rectifie la grave erreur de l'historien portugais de Barros, qui en donnant pour limite septentrionale au Zanzibar l'embouchure du Vouebbé, plaçait cette dernière au 9° lat. N., ce qui étendait le Zanzibar jusqu'aux environs du cap Gardafui.

D'après M. Guillain[3] les Asiatiques diffèrent également d'opinion sur les frontières du pays des Zounouj; quelques-uns, El-Masoudi, par exemple, y comprennent toute la côte, depuis l'embouchure de la Juba jusqu'au cap Corrientes (23° 48' lat. S.) tandis qu'El-Idrisi et Ibn-Séid en séparent Sofala.

Autrefois le nom de Zanzibar s'appliquait indistinctement à la côte, à l'île et à sa capitale; aujourd'hui on ne l'emploie, sur les lieux, que pour désigner cette dernière. Les Arabes et les indigènes appellent l'île de Zanzibar tout simplement *Kisikoua* (île par opposition à *Bar el Moli* (continent) qu'ils donnent à la côte de Zanguebar.

Il n'y a pas de nom moderne qui comprenne l'ensemble de la côte orientale d'Afrique au sud de l'Équateur. Le mot *Sahouahil*

1. Le nom de Sinus barbaricus paraît avoir désigné chez les Romains la bande de terre appelée ensuite Zanzibar, et qui alors était habitée par des anthropophages, d'où il est possible que descende la tribu actuelle des Vouadoé.
2. Inner Africa laid open, p. 111.
3. Documents sur l'histoire de l'Afrique orientale, Ire partie, p. 213.

(rivages) qui s'y appliquait jadis, ne se donne plus actuellement qu'à la région située au delà du pays des métis Somali, et que ses différents ports : Lamou, Brava et Patta, ont fait surnommer Bar-el-Banadir ou terre des havres.

Au sud de Mombas, qui constitue la frontière méridionale du Sahouahil, la côte s'affaisse tout à coup, prend le nom de Mrima, ou la colline, et le conserve jusqu'au delta du Roufidji, dont la population est appelée Vouatou-voua-Roufidji [1], ou simplement Vouaroufidji.

Si Mombas et Quiloa [2], situées sur ses frontières nord et sud, ont rempli dans l'histoire de longues pages émouvantes, la Mrima proprement dite n'a que son nom pour toute légende. Elle est peuplée de négroïdes musulmans, que les Arabes appellent Alh Maraïm, et qui se donnent le nom de Vouamrima, pour se distinguer des païens de l'intérieur, tribus qu'ils désignent par le terme générique de Vouashenzi (vaincus ou serfs), nom particulier d'une race d'ilotes des montagnes de l'Ousoumbara.

Les Vouasahouahili, métis d'origine africaine, sémitisés comme les Moplahs du Malabar, par le sang arabe, sont relégués actuellement dans l'île de Zanzibar, au nord de Mombas, et dans les environs de Quiloa.

La population de la Mrima se divise en deux familles, ayant entre elles des liens de parenté : les mulâtres arabes et les clans maritimes. Les premiers sont, pour la plupart, de la secte de Bayazi ou Khariji; les seconds professent la doctrine d'el Shaféi; et les uns et les autres, bien que les plus mauvais musulmans de tout l'Islam, n'en ont pas moins assez de fanatisme pour être dangereux.

Hommes des clans et métis reconnaissent l'autorité nominale du sultan de Zanzibar; mais ils jouissent de leur autonomie, ont leur franc parler dès qu'ils sont à quelques milles de la côte, et ressentent une haine profonde pour tous les employés de l'ad-

1. Clans du Roufidji.

2. Avant la conquête des Portugais, les géographes arabes mentionnent cinq établissements sur la côte depuis Quiloa jusqu'à Magadoxo : Lamou, Brava, Marka, Mélinde et Mombas. Mais on ne trouve pas sur les cartes du capitaine Owen un seul nom depuis l'embouchure du Pangani jusqu'à la hauteur de l'île de Monfiah.

ministration, qu'ils regardent comme leurs ennemis personnels. Ils ont également pour les Arabes de sang pur, qui traversent la Mrima sans jamais s'y arrêter, une antipathie qui s'accroît des rivalités commerciales; la présence de ces étrangers leur paraît un empiétement sur leurs droits, et ils profitent des moindres occasions pour nuire à ces intrus, faire échouer leurs projets et les éloigner de l'intérieur. Comme leurs ancêtres, ils détestent les Européens, et craignent surtout les Anglais qu'ils appellent Beni Nar (fils du feu) : « Ardent comme un Ingrez, » est passé chez eux en proverbe; et dans leurs chants, leurs contes et leurs récits traditionnels, ils prédisent la conquête du territoire qui a senti le pied d'un blanc.

Le mulâtre arabe est dégénéré de corps et d'esprit; à la troisième génération il se rapproche du nègre tout autant que le païen de l'intérieur. On a vu de ces métis, qui s'étant montrés dans le pays de leurs grands-pères, ont couru le risque d'y être vendus comme esclaves[1]. La partie supérieure de la face, y compris les narines, offre bien chez eux tout le développement du type sémitique; mais ils sont prognathes, ont les lèvres tuméfiées et pendantes, le menton faible et fuyant; toutefois leur crâne est légèrement arrondi, et ne présente pas l'élongation que l'on rencontre chez celui du nègre.

Paresseux et dissolu, bien qu'intelligent et rusé, l'Arabe de la côte reçoit peu d'instruction; lorsqu'il a sept ans on l'envoie à l'école, d'où il sort vers sa dixième année, sachant à peu près lire le Coran, et tracer quelques lignes d'une ancienne écriture, plus imparfaite que le cufique. C'est à l'idiome maternel qu'il applique ces caractères, et comme rien n'est moins approprié au langage qu'il veut rendre, il en résulte que pour déchiffrer son grimoire un expert devient indispensable. Quelques prières et quelques psaumes complètent son bagage scientifique. Sa langue maternelle ne lui fournit d'ailleurs aucun livre, à l'exception d'un court traité de géomancie, et de quelques fragments de la sagesse des nations africaines.

Une fois sorti de l'école, notre bambin aide à son père soit aux champs, soit au comptoir, et s'adonne à la boisson et aux

1. Même les créoles de sang pur qui naissent sur la côte, ou dans l'île de Zanzibar, perdent le tempérament sec et nerveux qui caractérise leurs ancêtres, et deviennent lymphatiques et charnus comme les Banians.

intrigues. Usé par les excès (nulle constitution, sous ce climat, ne résiste à la débauche) il se marie à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans. Complétement étranger au pays de ses ancêtres, il ne va guère à Zanzibar, où la contrainte que lui impose une demi-civilisation, la gravité des manières orientales, et le peu d'estime qu'on y fait de la peau noire, le fatiguent et l'irritent. Ce mépris le fait d'autant plus souffrir qu'il est vain de sa naissance : pour lui le point d'honneur consiste à porter, comme preuve de son origine, un turban et une longue tunique jaune, que l'on nomme dishdashéh.

Les Vouamrima se rapprochent encore plus des païens de l'intérieur que les mulâtres, moins éloignés de la souche paternelle que tous ces clans de la côte. Les Arabes de sang pur renient toute parenté avec eux, et les considèrent comme une race de gentils. Plus ignorants que les métis, plus débauchés, plus apathiques, plus inertes encore, ils aiment par-dessus tout la vie indolente et sensuelle.

Comme leurs voisins, les Somalis, ils ne paraissent pas destinés aux travaux de l'intelligence. On ne connaît parmi ces derniers qu'un savant : le chéik Jami, de la ville d'Harar ; et le kasi Mouhiyy-el-Din, de Zanzibar, est le seul lettré des gens du Sahouahil. Je ne dirai pas l'étude, mais la moindre tension d'esprit rend presque idiotes ces races au cerveau faible. Impossible de leur faire répondre oui ou non à la question la plus simple ; demandez à l'un de ces hommes où habite sa tribu, il vous désignera un point éloigné, bien qu'il soit actuellement sur les lieux dont on parle. Interrogez-le sur un fait, il se perdra en mille détails insignifiants, et vous dira tout au monde, excepté la chose que vous avez besoin de savoir. Il m'est arrivé maintes fois, dans les premiers jours de mon voyage, de rassembler les chefs pour en obtenir les renseignements nécessaires : noms de bourgades, distance d'une étape à une autre, état du pays, ressources qu'il pouvait m'offrir, etc. ; et bien que ces hommes, les premiers de leurs villages, fussent à la lisière des contrées dont il était question, contrées qu'ils traversaient tous les ans, c'est à peine s'ils m'ont dit une seule chose qui fût exacte. La veille ils doublaient les distances, le lendemain ils les réduisaient de moitié ; rarement ils me donnaient les mêmes noms, et plus rarement encore ils m'indiquaient les stations dans l'ordre où elles se trouvent

sur la route. On comprend, dès lors, combien il est difficile de s'éclairer sur le pays. Je résolus bientôt de ne plus m'adresser aux indigènes, mais d'interroger les Arabes, et je n'eus pas à m'en repentir.

D'une teinte plus foncée que les métis de la côte, les Vouamrima sont en général d'un bronze jaunâtre, de nuance terne. Ils portent le fez, ont autour des reins une draperie qui tombe à mi-cuisse, et qui, chez les gens riches, est en indienne ou en cotonnade à carreaux; un pan de même étoffe leur couvre les épaules.

Il est rare que les hommes paraissent en public sans être armés d'un sabre, d'une lance, ou tout au moins d'un bâton; et la possession d'une ombrelle les rendant heureux et fiers, on les voit rouler des tonneaux sur la plage, ou y faire toute autre besogne à l'ombre de cet objet de luxe.

Le costume des femmes est composé d'une robe étroite, ou d'une pièce d'étoffe qui, prenant au-dessous des bras et tombant jusqu'à la cheville, rappelle le fourreau qu'ont porté les Européennes il y a une cinquantaine d'années; rien de plus disgracieux que ce vêtement qui écrase la poitrine, et ne dissimule pas assez l'étroitesse des hanches.

Au dehors la femme libre se distingue de l'esclave par un morceau de cotonnade qui lui couvre la tête. Comme chez les Bédouins et les Persans de l'Iliyat, les femmes de la Mrima sortent sans voile, même après leur mariage. Leur collier favori est un fil de dents de requin; leurs oreilles, dont le lobe acquiert une dimension prodigieuse, sont ornées d'un rouleau de feuilles de coco de nuances diverses, d'un disque en bois, d'une plaque de copal, et à défaut de ces objets, d'une noix de bétel ou d'un petit fagot de paille. Egalement percée, la narine gauche, porte une épingle d'argent, de cuivre ou de plomb, voire un morceau de manioc.

Leur chevelure, ainsi que leur corps, est abondamment graissée d'huile de coco ou de sésame. Parfois elles se rasent complétement la tête; parfois elles n'y enlèvent qu'une bande au-dessus du front et derrière les oreilles. Quelques-unes se contentent de rogner leurs cheveux; les autres les portent dans toute leur longueur, qui n'excède presque jamais dix ou douze centimètres. La coiffure est alors artistement formée d'un double

rouleau, s'élevant de chaque côté de la tête comme les oreilles d'un ours; ou bien d'un nombre considérable de tire-bouchons, massés par côtes longitudinales, ayant entre elles une raie profonde, et donnant au crâne l'aspect d'un cantaloup. Les élégantes se font, en guise d'accroche-cœurs, de petits tortillons indisciplinés qui, roides comme la queue d'un porc, s'échappent de leurs pommettes saillantes.

A l'époque où leur chevelure moelleuse et frisée, ressemble à une toison d'astracan, où les joues ont cette rondeur, la peau cette vie, cette texture qui n'appartient qu'au jeune âge, beaucoup de ces femmes ont des traits chiffonnés, une grâce naturelle et piquante, un regard plein de caresses qui, à la longue, pourraient être d'une extrême séduction. En vieillissant, leurs charmes prennent cette solidité particulière qui caractérise les beautés de Mullingar; presque toutes sont alors d'une laideur repoussante. L'Anglaise, dit le proverbe castillan, doit être vue à la fenêtre, la Française à la promenade, l'Espagnole en tout lieu, l'Africaine n'est bonne à voir que dans l'ombre.

Presque tous les enfants portent le gracieux costume de l'Apollino, et beaucoup d'entre eux ont cette gentillesse amusante que nous admirons chez les jeunes chiens.

L'existence des gens de la Mrima est très-simple : ils se lèvent de bonne heure; les hommes se rendent à leur comptoir, à leur barque ou à leur plantation. Le plus souvent ils passent la matinée à flâner de porte en porte. Ignorant toute étiquette, ils entrent chez vous brusquement, parfois en criant : « Hodi! hodi! » pour s'annoncer, parfois n'en prenant pas la peine; ils déposent leur lance dans un coin, et sans qu'on les y invite, s'asseyent ou s'étendent par terre, jusqu'à ce que, fatigués de l'entretien ils s'en aillent sans même vous dire adieu. La vie, que les Européens prennent tant à cœur, et qu'ils remplissent de tant d'efforts, n'est pour eux qu'un rêve où l'on tambourine, on danse, on boit, on jase, on a des aventures.

Les produits enivrants qui jouissent du plus de faveur parmi les Vouamrima sont le toddy, que ces derniers appellent tembou; le mvinyo, qu'ils en extraient par distillation; le pombé, sorte de bière faite avec du millet; l'opium, le chanvre, et de temps à autre quelques stimulants étrangers qu'ils achètent à Zanzibar. Quant à leur régime, une épaisse bouillie de farine de millet ou de

maïs forme le fond de leur nourriture, comme dans toute cette partie de l'Afrique. Ils mangent deux fois par jour : le matin en se levant, et au coucher du soleil.

Ainsi que les Arabes de Zanzibar, les Vouamrima accommodent le riz avec de la noix de coco râpée, et font des gâteaux avec la pulpe de cette noix qu'ils mêlent à diverses farines. Ils fourrent, au reste, du coco partout; l'abus de ce fruit, qui passe pour très-réfrigérant, leur donne, dit-on, des rhumatismes et d'autres maladies. Toutefois, si en cuisine ils en font un usage immodéré, jamais ils ne le mangent cru; et l'homme bien posé que l'on surprendrait croquant cette noix au naturel, serait un objet de raillerie pour tous ceux qui l'entourent.

De même que les Arabes qui, sous l'influence des préceptes vouahabites, envisagent la pipe comme un objet impur, les hommes de la côte fument rarement; ils chiquent le tabac, qu'ils mélangent avec de la chaux.

Au moral, deux traits principaux caractérisent les Vouamrima, ainsi que tous les gens du Sahouahil : une prudence qui va jusqu'à la couardise, et qu'ils tiennent du sang maternel, et un développement inusité de l'organe de la ruse et du mensonge, qui résulte de la greffe du Sémitique sur l'Africain.

Les Arabes, fort amateurs d'étymologies de convention, font plaisamment dériver le nom de Msahouahili des mots *sahoua hilah* (qui a trompé), et nos coquins s'en vantent : « Ne sommes-nous pas du Sahouahil? » disent ces maîtres fourbes quand on leur reproche leur astuce frauduleuse. Menteurs par système, ils mentent sans motif, sans nécessité aucune, alors qu'ils sont certains d'être promptement confondus, et que la vérité leur serait plus profitable. « Vous en avez menti » n'est pas pour eux une insulte, et revient souvent dans leurs dialogues. Ils n'ont pas encore découvert, avec le fripon civilisé, que la probité est la meilleure de toutes les politiques.

Ce n'est pas chez eux un effort de l'intelligence, une ingéniosité de l'esprit, un calcul inspiré par la crainte ou l'intérêt, c'est un instinct local, l'un des effets divers de la folie humaine Les serments les plus sacrés n'ont à leurs oreilles aucun sens ; ils respirent une atmosphère de dissimulation, d'intrigue et de fourberie dont ils s'imprègnent, et gaspillent, à propos des moindres choses, une livre de grain ou un mètre d'étoffe, assez d'iniquité

diplomatique pour gagner une couronne. Aussi traîtres que menteurs, le sel est pour eux sans signification, et la reconnaissance n'a pas de nom dans leur langue.

Bien qu'elle soit arabisée depuis longtemps, cette population de la Mrima et du Sahouahil a conservé maintes coutumes de l'état le plus sauvage. Ainsi que chez les Vouazégoura, tribu de la même partie de l'Afrique, et chez les Bangala de Cassangé, l'oncle jouit du droit de vendre ses neveux, droit imprescriptible qui s'exerce en dépit des père et mère dépossédés, et qui a l'approbation générale : « Comment ! s'écrie le public, un homme resterait dans le besoin, tandis que ses frères et sœurs ont des enfants ? » L'oncle, ainsi encouragé, fait usage de ce droit odieux sous le plus léger prétexte, alors que les parents n'osent s'en servir que parvenus au dernier degré de misère.

Par une contradiction qui ne s'expliquerait pas si elle ne prenait sa source dans leur peu de foi à la vertu des femmes, les Vouamrima considèrent le fils de leur sœur comme le représentant le plus sûr de leur famille, et le désignent pour leur héritier de préférence à leurs propres enfants.

Très-superstitieux, ils n'entreprennent jamais rien sans consulter un mganga, qui, chez les tribus païennes, cumule les fonctions de prêtre, de médecin et de sorcier. Le croassement d'une corneille, perchée au sommet de leur case, leur annonce l'arrivée d'un hôte. Si un certain oiseau, dont le plumage est noir, fait entendre son cri à l'avant d'une caravane, les porteurs disent qu'il y a du sang sur la route ; ils retournent sur leurs pas, attendent que la perdrix sonne le départ, et seront parfois quatre ou cinq jours avant de se remettre en marche. Les individus rencontrés le matin portent bonheur, s'ils sont en nombre pair ; c'est un mauvais présage lorsque le nombre est impair ; le jappement du renard est aussi de fâcheux augure.

Les esprits forts exploitent ces folles croyances, dont je ne cite pas la millième partie ; et le scepticisme ne venant pas ainsi qu'en Europe faire contre-poids à la crédulité générale, le fonds commun de préceptes et d'idées n'est qu'un amas de superstitions absurdes.

Comme je l'ai dit plus haut, la principale industrie des Vouamrima est le pillage des caravanes. Les tribus laborieuses et commerçantes, que l'on trouve au sud de Quiloa, ne s'arrêtent

que peu de jours sur la côte; mais les habitants de l'Ounyamouézi, dont nous traverserons le territoire, y restent de quatre à six mois, retenus par les délices d'une civilisation relative. Parmi eux, bon nombre de vétérans ont surmonté l'effroi que leur inspirait la mer, et portent maintenant leur ivoire à Zanzibar, où ils occupent un quartier spécial.

Lorsque la caravane n'a plus que deux étapes à faire pour arriver au port, celui qui la dirige s'arrête jusqu'à ce que les cadeaux promis par les entremetteurs soient arrivés et reçus. Il vit, pendant ce temps-là, aux dépens de ceux avec lesquels il doit traiter; d'où il résulte qu'il prolonge les délais autant que possible.

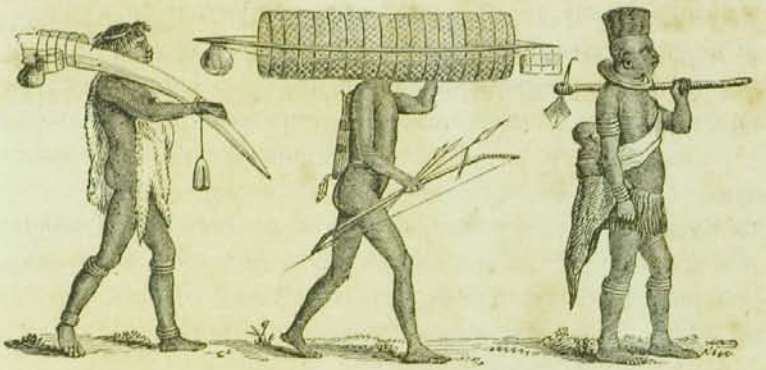
Quand il n'y a plus de prétexte pour la retenir, la caravane se remet en marche, et fait son entrée dans le village où elle est attendue. Après avoir satisfait aux prétentions vexatoires du chef de la bourgade, acquitté les droits du saïd, que l'autorité locale touche en duplicata, le malheureux nègre s'adresse à un Banian.

C'est en général le soir que les marchés se brocantent; l'opération serait impossible à un civilisé, jamais il n'y tiendrait : il ne faut pas moins de quatre mois pour vendre un lot d'ivoire. Chaque défense est déposée sur le sol; l'acheteur place sous les deux extrémités de jolies étoffes appelées oreiller en langage commercial, et recouvre la dent d'un troisième morceau d'indienne : c'est le profit du vendeur, une amorce qui n'entame pas l'affaire.

Après quelques jours de bombance, où le riz et le beurre fondu, le sucre et les friandises ont été abondamment fournis, on commence à débattre l'achat : l'Indou s'exaspère de la demande qui lui est faite, il pousse les hauts cris, jette à la porte le vendeur, qui lui rend ses coups avec usure. Il sait que l'Africain ne sera jamais satisfait de la première offre, quelque libérale qu'elle puisse être, et débute par lui proposer le quart de ce que vaut sa marchandise; après mainte et mainte parole, il ajoute un autre quart, et tandis que le nègre hésite, il lui jette quelque méchante guenille qui termine le marché.

La moindre allusion à un tarif serait repoussée par les deux parties avec un égal dédain; le marchandage fait les délices du nègre; et le Banian, qui connaît sa supériorité, compte sur cette passion africaine pour faire un bénéfice que lui rognerait un

régime plus honnête. On essayerait vainement de transformer ces habitudes; si méprisables qu'elles paraissent aux négociants de Londres, cette façon de traiter les affaires est honorée en Afrique, où elle jouit de l'estime que donne partout la consécration du temps.



Porteur d'ivoire. Porteur d'étoffe. Femme de l'Ousagara.

CHAPITRE III.

Vallée du Kouingani et de la Mgéta.

Ce fut un beau spectacle à voir lorsque les Béloutchis avec leurs mousquets baissés, leurs boucliers, leurs sabres et leurs dagues, sortirent de leurs cantonnements en longue file d'un seul homme de front, précédés de leur drapeau rouge et de leur chef, le vieux Mohammed, aux nobles traits et à la barbe blanche. Ils venaient au nombre d'une centaine, à peu près le tiers de la garnison, nous faire leurs adieux à Mgoudé ou Kouingani, petite bourgade située à une heure et demie de Kaolé, où mon compagnon se trouvait déjà, et qui devait être notre point de départ définitif.

Accompagné de Ben-Sélim, de Valentin, mon domestique, de trois de nos Béloutchis, et de deux esclaves, j'amenais le reste de nos bagages au moyen de trois ânes de l'Ounyamouézi, achetés le matin même à la douane. C'est à grand'peine qu'on avait chargé ces baudets : leurs coups de pieds, leurs ruades, leurs cabrioles avaient empêché d'assujettir leurs fardeaux, et les méchants coussinets que, pressés par le temps, j'avais été forcé de prendre, mal sanglés avec des cordes pourries, ne devaient pas

retenir les deux cents livres qu'ils avaient à porter. Une fois sur la route, nos bêtes, tantôt refusèrent de marcher, tantôt s'enfuirent à toute vitesse, et mirent à se débarrasser de leur charge une persistance qui exaspéra mon Goanais. Vers le coucher du soleil, une de ces brutes s'embourba jusqu'au ventre, sur quoi mes Béloutchis s'esquivèrent sans s'inquiéter de notre embarras.

Ce léger incident était significatif pour un homme qui allait avoir à gouverner une bande presque entièrement composée de Béloutchis et d'ânes. Toutefois l'excitation du départ, l'émotion qu'éveille une terre inconnue, les détails du paysage, éloignèrent les prévisions mélancoliques.

Au sortir de la petite palissade de Kaolé, le sentier se dirige vers le sud-ouest; il serpente sur un terrain sablonneux, fourré d'épines et de buissons, qui, en certains endroits, ferment le passage; un peu plus loin, il gravit un coteau, où florissent les cocotiers et l'arrow-root, et domine un territoire pareil à ceux que les voyageurs ont trouvé en Cafrerie : une nappe de sable, couverte d'humus, émaillée çà et là d'une rizière, de bouquets de mangoustans, et d'autres grands arbres, plantés comme dans un parc. On traverse un marécage tapissé d'herbe, un fond sableux, qui est rempli d'eau quand les pluies sont copieuses, on passe au milieu de cultures d'une végétation luxuriante, et l'on arrive à Kouingani.

Tel est ce que les Arabes appellent *nakl*, ou marche préparatoire; première station, d'où les porteurs qui trouvent leur charge trop lourde, les chefs qui la croient trop légère, peuvent revenir à Kaolé, et remédier à l'état des choses.

Un petit nombre de cases, en forme de ruches, groupées sans ordre autour d'un espace circulaire, et parmi lesquelles se trouve un bandani, vaste hangar à toit de chaume qui sert de maison commune, composent tout l'établissement de Kouingani. A l'extérieur, de vieux cocotiers mal venus, des mangoustans à demi sauvages, le papayer, le cotonnier, le basil, la canne à sucre, une plante ressemblant à la sauge, et l'*hibiscus edulis*, diversifient l'aspect des rizières, des champs de sorgho, et de *cajanus indicus*. La flore est celle du Malabar; l'architecture est particulière à l'Afrique.

Nous passâmes la journée du 28 juin à Kouingani, où j'eus

la visite de Ramji et de deux Battias; l'un de ces derniers était armé d'un sabre, d'une petite dague et d'une javeline, équipement peu en rapport avec ses occupations commerciales. Quant au commis de la douane, il était né pour être soldat; il avait pris une part active aux opérations militaires de l'ancien saïd sur la Terre-Ferme; et, en 1844 ou 45, défendant Kaolé où il était assiégé par trois mille Vouazaramo, il avait, n'ayant plus de balles, chargé son canon et ses mousquets avec des baguettes aiguës. Les Européens, résidant à Zanzibar, l'appelaient *Rush*, qui veut dire meurtrier. Ses compatriotes déclaraient que c'était un fin matois, parvenu avec l'argent des autres, ce dont j'avais la preuve.

Les nuits sont peu agréables à Kouingani : la chaleur y est étouffante, les moustiques y abondent, et j'avais oublié la poudre insecticide, plus nécessaire ici que partout ailleurs.

Le second soir de notre séjour, voyant à sa mine abattue que mon Djémadar était sous le poids d'une vive inquiétude, j'envoyai chercher le Mganga; je promis un fez au magicien pour que la prophétie fût bonne, et je rassemblai nos Béloutchis afin qu'ils l'entendissent.

Le Mganga, sombre vieillard d'un rang supérieur, ainsi que l'indiquaient ses nombreux colliers et l'étoffe qui lui ceignait la tête, parut bientôt avec un sac, formé d'une natte, et faisant l'office de trousse. Il vint s'asseoir en face de moi, et débuta par réclamer ses honoraires; ici, comme ailleurs, pour me servir des paroles de Cléon à l'égard de Tirésias : la gent devineresse est avide d'argent.

Lorsque j'eus satisfait à sa demande, il prit une petite gourde qui lui servait de tabatière, et s'administra solennellement une prise. Il tira ensuite une gourde plus grande, où se trouvait un charme puissant, que mon œil profane ne pouvait contempler; tout ce que je puis dire, c'est que la gourde, secouée à plusieurs reprises, rendit un son vulgaire, comme si elle avait été pleine de cailloux et de métal. Après l'avoir posée sur le sol, le devin sortit de son sac deux cornes de chèvre massives, réunies au moyen d'une peau de serpent, que décorait un faisceau de clochettes en fer, d'un galbe assez curieux. Il saisit une de ces cornes de la main gauche, et, de la main droite, imprima à la pointe de la seconde un mouvement de rotation. Lorsque celle-ci

eut pirouetté plusieurs fois, il la dirigea de mon côté, puis vers lui-même; enfin vers les assistants, frappés de crainte et de respect. Il hocha la tête, marmotta quelques paroles insaisissables, continua de remuer les lèvres, et agita son corps, en ébranlant de temps en temps ses clochettes avec violence. Quand il se fut animé du souffle prophétique, mis en relation, par l'extase, avec l'esprit des morts, il ouvrit la bouche et employa le même style que ses confrères de toutes les latitudes :

« Entreprise favorable; beaucoup de bruit, mais peu de sang. »

Ben-Sélim, enchanté, déclara qu'il avait eu la même prédiction d'un Mganga de Zanzibar.

« Avant de s'embarquer sur la mer d'Oujiji on devait tuer une poule multicolore, ou un mouton, et en jeter le cadavre dans le lac. Plein succès; abondance d'ivoire et d'esclaves; heureux retour auprès de sa femme et de sa famille. »

Ce fut ensuite à M. Ramji de nous donner des conseils : nous ne devions pas omettre, dit-il, de nous fortifier dans notre kraal, d'y apposter des sentinelles, de nous entourer la tête d'un mouchoir dès qu'arriverait la nuit, d'éviter de prendre l'air trop matin; nous devions nous abstenir d'aliments inconnus, et creuser de nouveaux puits, les Vouazaramo ayant l'habitude de jeter, dans les citernes, un sort à l'adresse des voyageurs. Il fallait avoir soin d'entraver les ânes, de bien examiner leurs cordes, et de leur fournir trois livres de grains par jour. Il était dans le vrai; mais comme les prescriptions hygiéniques faites aux troupes françaises que l'on envoie en Chine, le conseil était aussi bon qu'impraticable.

La soirée se termina par une fête : Yousouf, l'un de nos mousquetaires, alla prendre sa viole asiatique, et en racla de façon à rassembler toute la jeunesse. Le bouffon de la compagnie figura d'abord en danseuse, et imita la jeune fille avec une perfection rare. Après la pantomime de rigueur, largement exprimée, il rentra dans son rôle, se planta sur la tête, se trémoussa des hanches, toujours la tête en bas, s'assit tout disloqué, imita la voix du chien, du chat, du singe, du chameau, de la jeune esclave, et finit par me contrefaire à ma barbe, avec une impudence sans égale. Je lui donnai un dollar pour sa peine; et chassant de race, il en mendia un second.

Ayant enfin réglé nos comptes, reçu nos trois derniers baudets,

chargé nos bagages, non sans difficulté, je serrai la main au vieux Mohammed, ainsi qu'aux autres dignitaires, et montant sur mon âne, je donnai l'ordre de partir.

La chose était moins facile que je ne l'imaginais : le guide et l'escorte, les ânes, les esclaves parurent s'entendre pour susciter de nouveaux obstacles, et il était plus de quatre heures du soir quand nous sortîmes de Kouingani.

Entre autres circonstances, Rahmat, un Béloutchi qui m'avait accompagné à Fouga, et dont je ne voulais plus, mit son mousquet à l'épaule et me visa en criant : « Je vais le tuer. » Yarouk, son djémadar, saisit le canon du mousquet, — peut-être celui-ci n'était-il pas chargé, — et Rahmat, grondant tout bas, s'éloigna en rampant.

Nous nous mettions en marche, lorsqu'on aperçoit un négroïde enturbané; on lui demande de nous indiquer le chemin, il refuse, Mabrouki le frappe au visage, et il se trouve, à la consternation générale, que le frappé est un chef : d'après notre djémadar il en résultera du sang.

Au bout d'une heure et demie nous dressons nos tentes; nous sommes à Bomani (l'estacade), village frontière de la juridiction de Bagamoyo. Sur la route que nous avons suivie jusque-là, et qui franchit les dunes de l'ancienne baie, des lambeaux de forêt et de jongles séparent de vastes clairières mises en culture, parsemées de cases, tantôt isolées, tantôt réunies, et où de modestes jeunes filles nous saluaient quand nous passions près d'elles.

Ici la végétation est mi-africaine, mi-indostane. Le mbouyou, qu'on appelle aussi calebassier, pain de singe, mohouana dans le sud, kouka dans le nord, enfin le baobab, l'*adansonia digitata* des savants, y est beaucoup plus ramassé, plus bulbeux que sur la côte, où son énorme tronc s'allonge en colonne. Ses ramilles courbées par le vent, et trop lourdes pour reprendre l'horizontale, le font ressembler à un parasol gigantesque, protégeant les plantes sauvages qui croissent autour de lui. Il paraît y avoir deux variétés de cet arbre colossal; toutes deux ayant le même tronc, mais le feuillage et le port différents. Le mbouyou ordinaire a la feuille longue, et présente une masse convexe; l'autre qui est plus rare, — je ne l'ai rencontré que dans les monts de l'Ousagara, — porte une petite feuille, de la même couleur

que celle de l'indigotier sauvage, et sa ramée dressée vers le ciel, est concave [1].

Dans les bas-fonds, où le sol est riche, croît le mgoudé ou mparamousi (*taxus elongatus*), l'un des types les plus parfaits de la beauté arboréale ; sa tige élancée, conique, sans nœud, sans fissure, droite et lisse comme un mât, de treize à quatorze mètres de hauteur, et d'un jaune verdâtre, frais et clair, ayant parfois à sa base deux ou trois colonnes s'élevant de la même souche, est couronnée d'une cime en forme de parachute, et d'un vert d'émeraude éclatant.

Le mvoumo, d'où l'on tire une liqueur enivrante, un hyphénée tortillard, proche parent de celui d'Égypte et d'Arabie, se hérisse des pétioles de ses frondes mortes, et se ramifie en une série d'Y. Son fruit oval, d'un rouge jaunâtre, et de la grosseur de la tête d'un enfant, est mangé par les naturels, même avant sa maturité; il passe pour être la nourriture favorite de l'éléphant. Dur et fibreux, ce fruit, lorsqu'il est très-mûr, acquiert un léger goût de pain d'épice, d'où l'arbre qui le porte a reçu le nom de *gingerbread-tree* [2].

L'oukhindou, nommé aussi brab (*phenix sylvatica*), dont les palmes fournissent la matière première des nattes et des jupes que l'on voit dans l'intérieur, prospère dans tout le pays; ce qui prouve que le dattier s'y naturaliserait aisément.

Le nyara (*chamerops humilis*) abonde dans cette région maritime, où l'on trouve encore le mboungo-boungo, et le mtogoué, variétés du strychnos qui produit la noix vomique, et dont les plus beaux spécimens croissent dans le voisinage de l'eau. Parvenu à sa maturité, le fruit de ces arbres, qui a la couleur d'une orange, et l'écorce très-dure, renferme de gros noyaux, couverts d'une pulpe jaune, ayant une saveur aigre-douce qui rappelle le goût de la mangue et flatte agréablement le palais. On mange ce fruit sans péril aucun, les noix,

1. Cette dernière espèce est commune dans le centre de l'Afrique, elle abonde aux environs de Koukahoua, capitale du Bornou, qui lui emprunte son nom. « Çà et là, écrit Barth en parlant de la frontière dévastée des Marghis, un baobab dresse ses branches nues, et semble par son attitude exprimer son désespoir, car il aime la demeure du nègre. » Celui-ci recherche à son tour les feuilles naissantes et le fruit légèrement acide du baobab, qui lui permettent d'assaisonner ses aliments et de donner un peu de saveur à son breuvage. (*Note du traducteur.*

2. Arbre à pain d'épice.

qui contiennent le principe vénéneux, étant trop dures pour être digérées.

La mtoungouja (*punneria coagulens* du Dr Stocks), nommée par les Indous jangli-bengan, ou aubergine des jongles, tolouané par les Africains du sud, et par les Béloutchis panir, ou fromage, de la propriété qu'a cette plante de faire cailler le lait, croît spontanément dans toute la Mrima, aussi bien que dans le Somal.

Deux espèces de ricin y poussent également à l'état sauvage : le mbono (*jatropha curcas?*) le goumpal de l'Inde, variété à large graine, dont l'huile fétide infecte la lampe où on la brûle, et qui, dans cette région, n'en est pas moins employée par tout le monde en qualité de cosmétique. L'autre espèce est le palma-christi, et s'emploie en médecine. Les indigènes en font griller la fève, l'écrasent, en y ajoutant un peu d'eau chaude, et recueillent l'huile à mesure qu'elle apparaît à la surface. Les Arabes, avec raison, préfèrent celle-ci quand elle est extraite à froid. Abandonnées à elles-mêmes, ces deux plantes atteignent jusqu'à six mètres de hauteur.

Le 30 juin une nouvelle haite me donna l'avant-goût des amertumes qui nous attendaient. Nous étions à Bomani, où l'on étouffe; le soleil y brûle, des nuées de moustiques y rendent les nuits intolérables; cela n'empêche pas les caravanes de s'y acoquiner, afin de retarder, jusqu'à la dernière heure, les longues journées de marche, et les courtes rations.

Bien que je fusse convaincu de la vérité de ce principe, que pour explorer ces parages il faut aller le plus vite, et revenir le plus lentement possible, je ne pus décider ma troupe à s'ébranler. En Asie deux départs ordinairement suffisent; en Afrique il en faut trois : le petit départ, le grand, et le départ définitif. Les uns réclamaient du tabac, je leur cédai mon cavendish; les autres des cordes pour leurs guitares, je leur fermai la bouche avec de la rassade; et tous, âniers de naissance, jetaient les hauts cris d'avoir à conduire un âne . ils se disaient offensés!

Notre guide, un Mzaramo que nous avaient procuré les banians Ramji et Ladha, refusait de nous conduire après avoir touché pour cela vingt dollars. Mes Béloutchis en tiraient les plus sinistres présages, et leur mauvais vouloir s'en augmentait encore : « Ces Nazaréens, disaient-ils, ne doivent pas marcher sous

notre étendard. » Il ne fallut rien moins, pour les faire taire, que la menace d'envoyer une balle au premier qui répéterait ces paroles. Enfin des bruits extravagants circulèrent de nouveau, et ces cœurs de lièvre, à barbe noire et à prunelle flamboyante, défaillirent sous l'influence de la peur : les païens devaient placer des barrières sur la route, y creuser des piéges, s'emparer de ma personne, et m'enfermer dans une caisse. P'hazi-Mazoungéra, l'assassin de M. Maizan, avait réuni plusieurs milliers d'hommes, et les Vouazaramo se levaient en masse pour s'opposer à notre passage. En vain leur répétais-je le proverbe arabe : « qui en doit vivre cinquante, ne meurt pas à trente ans », ils se posaient en victimes, marchant au sacrifice.

Entre autres inconvénients, ces bruits ridicules avaient celui de placer mes hommes dans un état de surexcitation qui les disposait à dégainer, et à tuer sous les moindres prétextes : il suffisait d'une querelle parmi les gens d'un village, pour faire rester mes braves accroupis sur leurs talons, œil au guet, mèche allumée, depuis le coucher du soleil jusqu'aux premières heures du jour.

Une autre fois, c'est une hyène qui pénétra dans le camp pendant la nuit; il en résulta une confusion qu'un massacre général eut à peine justifiée. Bref les horreurs qui nous menaçaient étant racontées devant un esclave que nous avions loué en route, le malheureux prit la fuite. C'était le commencement de la désertion; elle ne devait pas s'arrêter là. On jugera de l'étendue de ce mal contagieux qui fait le désespoir du voyageur, dans cette partie de l'Afrique, lorsqu'on saura qu'il n'est pas un des hommes de notre caravane, depuis l'Arabe qui la commandait jusqu'au plus infime de la bande, qui n'ait déserté, ou n'en ait fait la tentative.

A propos d'esclaves, je dois dire comment il s'en trouvait parmi nos gens : il n'existe pas d'autres serviteurs à Zanzibar, ni dans toute l'Afrique orientale; le Kisahouahili n'a pas même de mot pour exprimer un serviteur à gages; il faut donc nécessairement avoir recours aux esclaves. Je payais ceux que j'avais loués, et je les traitais comme s'ils avaient été libres; mais il n'était pas en mon pouvoir d'empêcher Ben-Sélim, et les autres, d'acheter qui leur plaisait. « Nous avons la loi pour nous, me disaient-ils, et de plus l'agrément du consul. » Tout ce que je pouvais faire était de veiller à ce que leurs esclaves ne fussent

ni mal nourris, ni mal traités; et la chose était facile : aucun n'était assez fou pour détériorer son bien. Je n'ai jamais négligé, toutefois, de redire que les Anglais se sont voués à la suppression de la traite, et, comme bien on pense, j'ai refusé tous les esclaves qui m'ont été offerts en échange de mes présents.

Nous partîmes enfin de Bomani le 1er juillet. Conduire un troupeau de bœufs sauvages n'eût pas été plus difficile; néanmoins, à force de menaces, de promesses, de douceur et de violence, de compliments et d'injures, telles que *bakour*, c'est-à-dire *chat*, nous parvînmes à faire sortir nos gens de leurs cases; et après s'être fâché, adouci, exaspéré, depuis six heures du matin jusqu'à trois heures du soir, nous réussîmes à ébranler cette bande aussi paresseuse qu'ingouvernable.

J'avais donné des ordres pour la protection des bagages : deux Béloutchis devaient accompagner chacun des ânes, l'un devant, l'autre derrière. En cas d'attaque, ceux qui se trouvaient près du chef de file quitteraient leur bête et rejoindraient l'avant-garde, où marchait le capitaine Speke, tandis que les autres se rallieraient autour de mon étendard, placé aux derniers rangs. Nous aurions eu de la sorte un corps pouvant prendre l'offensive, et une réserve, entre lesquels nos ânes seraient restés sains et saufs. Mais en dépit de tous mes soins, mes calculs stratégiques n'aboutirent qu'à une débandade, qui fut complète lorsque nous arrivâmes au petit village de Mkouajou la Mvouani[1].

Nous avions traversé une forêt ombreuse, où il arrive souvent que les caravanes s'égarent des champs fertiles, situés au versant d'une pente douce; puis un vallon, dont le flanc opposé était garni d'herbe luxuriante, d'arbres majestueux, de buissons épais, et où ma petite armée ne présentait plus qu'une ligne brisée de mousquetaires, d'esclaves et d'ânes s'éparpillant à l'aventure.

Ainsi que tous les autres, l'établissement de Mkouajou la Mvouani est composé d'un petit nombre de cabanes, d'un hangar public, d'un magnifique citronnier à l'ombre duquel on flâne, on jase, on décortique le grain, on tisse des nattes, et qui est au centre du village. Comme on trouve ici des provisions abondantes et que l'eau, bien qu'elle y soit dure et vaseuse, y est commune, les voyageurs y font souvent une dernière halte pour

1. Nom qui signifie tamarin des pluies.

nettoyer leurs armes, et s'affermir contre la pensée des Vouazaramo.

Cette station est la dernière du ressort de Bagamoyo ; son vieux chef, le rusé Changahéra, me céda les services de maître Vouazira, son neveu, qui reçut soixante-dix dollars pour nous accompagner et nous servir d'interprète.

La journée passa comme à l'ordinaire : on tua un serpent ; un coup de feu, qu'on entendit au loin, alimenta la conversation pendant quatre ou cinq heures ; les fils de Ramji eurent soin de perdre les haches, les serpes, les houes dont on les avait pourvus, afin de se mettre dans l'impossibilité de prendre part à la construction du bivac ; enfin le soleil était couché depuis longtemps avant que j'eusse décidé les Béloutchis à compter les ânes et à les entraver.

La nuit précédente, Ben Sélim s'était chargé de trois porteurs de l'Oungourou, qui, trappés nouvellement par Séid, avaient été mis à la chaîne pour les empêcher de prendre la fuite. Notre Arabe prétendait ne pas dormir ; mais les mauvais dormeurs sont les pires gens du guet : une fois que le sommeil les gagne on ne peut plus les réveiller ; bref nos trois Vouangourou, avaient disparu au point du jour, emportant une hache, plusieurs serpes, et le fusil de leur gardien.

Quand on l'eût félicité de sa bonne fortune, — il arrive parfois qu'au moment de s'évader les fugitifs coupent la gorge à leur maître, ou lui crèvent les deux yeux, — le vigilant Sélim envoya ses esclaves à la recherche des fuyards, recherche qui, dans les jongles, ne pouvait qu'être illusoire. Nos Vouangourou, craignant pour leurs oreilles, si l'on venait à les reprendre, n'étaient pas restés dans les environs. Ils ne se trouvaient d'ailleurs qu'à trois jours de leur village ; et la seule chance défavorable qu'ils eussent à courir, c'est que, rencontrés par des Vouashenzi avant d'avoir pu se débarrasser de leurs fers, ceux-ci, tentés par le précieux métal, ne vinssent à les capturer de nouveau, et à les revendre à la première caravane.

A mesure que la journée s'avançait, le pauvre Sélim avait la mine de plus en plus piteuse : ses esclaves ne revenaient pas ; et bien qu'ils fussent nés dans sa famille, et qu'il fût pour l'un d'eux une espèce de beau-frère, il avait grand'peur qu'ils n'eussent également déserté. Aussi fut-il ravi quand, après la nuit close,

apparurent ses gens, qui n'avaient pas trouvé les autres, mais qui rapportaient leurs personnes. Quant à moi, bien que la disparition de nos déserteurs fût une perte assez lourde, je ne fus pas fâché d'être débarrassé de leur présence.

Le lendemain, nous commençâmes avant le jour à recharger bêtes et gens pour le troisième départ, et à sept heures et demie nous étions sur le chemin, tout humide de rosée. En sortant du village, on traverse un coin de jongles, et l'on se trouve au milieu de cultures, où des habitations éparses, non entourées de haies, sont cachées par des arbres touffus.

Le sentier, qui alors se déploie parallèlement au bassin du Kouingani, courant du nord-ouest au sud-est, franchit des marécages au fond noir, fourrés de grandes herbes et d'énormes roseaux, où les ânes, pesamment chargés, enfoncent jusqu'aux genoux. Un sable rouge et copallifère revêt le sommet des collines; sur le bord du chemin apparaissent, pour la première fois, les khambi ou kraals fortifiés, qui témoignent du peu de sécurité des voyageurs, et de la répugnance qu'éprouvent les caravanes à bivaquer dans les villages. Ces kraals sont composés de cabanes circulaires et de *bouthies*, hangars allongés dont le toit de chaume, ou d'herbe, est soutenu par des pieux rustiques, solidement enfoncés dans le sol, et reliés entre eux par des lanières d'écorce. Une profonde enceinte d'épines, soigneusement close à l'approche de la nuit, entoure la totalité du camp, et forme un obstacle infranchissable aux jambes et aux pieds nus.

A mi-chemin de l'étape que nous avions à faire, le sentier rejoint la route de Mbouamaji; il est alors un peu moins étroit et moins rude, laisse sur la droite un district montueux, appelé Dounda ou la colline, tombe de l'ancien rivage dans le vallon alluvial du Kingani, se relève, et nous conduit à Nzasa, dont le nom signifie plaine, et qui est le premier district de l'Ouzaramo indépendant.

Mes hommes se disposaient à occuper le Bandani, situé au centre du village, quand Ben-Sélim, découvrant un énorme tambour prêt à donner le signal du combat ou de la danse, prit la fuite et ne s'arrêta qu'après avoir entraîné tout son monde dans un petit bois voisin, propice aux embuscades. J'y reçus la visite de trois p'hazi, ou chefs : Kizaya, Toumba Ihéré, ou la gourde vénéneuse, et Kombé la Simba, ou la peau de lion. Il

venaient savoir si je voyageais dans un but pacifique, ou plutôt, comme le leur faisait craindre le nombre de nos mousquets, si je ne venais pas venger le meurtre de mon frère, le Mouzoungou [1]. Lorsqu'ils se furent assurés que mon humeur n'avait rien de belliqueux, ils me dirent que j'étais obligé de faire halte et d'envoyer un message au chef du territoire limitrophe pour lui annoncer mes intentions.

Comme en pareille circonstance le premier jour ne compte pas, que le second s'emploie à décliner ses projets, son origine et son but aux anciens, accroupis en conclave, et qu'il faut attendre le troisième jour pour que votre message soit glissé à l'oreille du chef, je répondis, par l'entremise de Ben-Sélim, que je n'étais pas obligé de me soumettre à leurs coutumes; que cependant je consentais à payer pour me dispenser de les suivre.

Le cas était nouveau; mes trois chefs avaient besoin d'en conférer. Tandis qu'ils délibéraient sur cette proposition fascinatrice, Yousouf, l'un des plus turbulents de mes Béloutchis, s'avisa de dégainer contre une vieille femme qui refusait de lui vendre du grain. Celle-ci, transformée par la fureur en noire Méduse, se précipita dans le conseil; incident qui ne rassura pas les p'hazi à notre égard. Dès que l'émotion fut un peu calmée, le principal des trois chefs, prenant la parole, demanda quel motif pouvait amener un blanc dans leur pays, et, sans reprendre haleine, prédit à ses collègues la ruine de leur commerce, la perte de leurs revenus, de leur territoire, de leur liberté. « Je suis vieux, poursuivit-il d'une voix pathétique, ma barbe est grise, et pourtant je n'ai jamais vu pareil malheur.

— Ces blancs, répliqua Ben-Sélim, ne font nul trafic; ils n'achètent ni ne vendent, ne s'inquiètent pas de la valeur des choses, et ne convoitent aucun profit. Qu'avez-vous à perdre d'ailleurs? Les Arabes vous enlèvent tout ce qui en vaut la peine, les Vouasahouahili vous prennent le reste, et le tribut que vous recevez se borne à une paire de bouvillons, quelques pièces de cotonnade et une demi-douzaine de houes. »

Cette réplique, appuyée d'un cadeau extravagant (à cette époque l'ignorance où j'étais du pays m'avait fait confier ce

1 M. Maizan, dont le supplice est décrit un peu plus loin.

genre d'affaires à la probité de Séid), cette réplique éloquente toucha le cœur des trois chefs ; ils me qualifièrent de Mouroungouana Sana, l'équivalent africain du mot gentilhomme, dont la traduction littérale est : « vraiment libre, » et me firent escorter par Kizaya jusqu'à moitié de la vallée du Kingani.

Sur les quatre heures du soir, le tambour qui avait effrayé mon Arabe se fit entendre, les femmes se réunirent et exécutèrent une danse de cérémonie avec une vigueur exceptionnelle. De petites créatures dodues, à la peau marron, aux yeux saillants, la tête garnie d'un chaume plâtré d'argile, vêtues d'une ceinture et d'une profusion de disques blancs et de colliers, le haut de la poitrine couvert d'une petite bavette en verroterie, appelée thando, les poignets, les chevilles, les bras au-dessus du coude, serrés d'anneaux en fil de cuivre disparaissant dans la chair grasse, et, affreuse perversion du goût! les amples mamelles violemment abaissées par des cordes, ces créatures, dis-je, formèrent une ligne qui avança, recula, se tordit convulsivement, et poussèrent des hurlements prolongés, qui, suivant l'expression du poëte :

Déchiraient l'air de leur bruit outrageux.

Elles s'interrompirent pour recevoir les quelques rangs de perles vertes que je leur jetai, en signe de gratitude. L'un de ces fils étant tombé, je m'inclinais pour le reprendre, quand Séid me souffla vivement à l'oreille : « N'en faites rien : qu'ils puissent dire que vous ne vous courbez pas, même pour ramasser des perles. »

Dans la soirée, je descendis au bord du fleuve, qui traverse une plaine toute luxuriante de tabac, de sorgho, de riz, de patates douces, et que parsèment agréablement des cases éparses et des hameaux nombreux. Le Kingani coule en cet endroit sur un vaste lit de sable, et peut avoir cinquante mètres de largeur dans sa partie courante; le bac dont est pourvu chaque village prouve à la fois qu'il n'est guéable nulle part, et qu'il est possible de le remonter jusque-là, bien que les crocodiles et les hippopotames en rendent la navigation dangereuse. Ses eaux, d'une teinte bistrée, lavée de rouge, ont une saveur douce et molle, comme celles des rivières alimentées par la pluie.

De même que tous les cours d'eau de cette région, le Kingani

est extrêmement poissonneux; il renferme surtout en abondance une espèce de silure d'un vert foncé, que les indigènes appellent Kambari, et qui change de nom suivant les localités. Muni de cirrhes charnues, cet énorme *chabot* paraît être omnivore, et ne sent que la vase.

Le roulement des tambours qu'on entendait au loin, les cris sauvages qui étaient poussés de toute part, mirent nos gens sur les épines, et les tinrent éveillés toute la nuit, en leur suggérant tantôt des idées de combat, tantôt de plaisir; bruit et clameurs qui, après examen, se trouvèrent n'avoir d'autre but que d'éloigner les hippopotames.

Dans l'empressement que chacun mit à partir dès le point du jour, on oublia un de nos ânes, et les autres furent tellement mal chargés que la fatigue de la route se doubla par la chute de leurs fardeaux. Comme nous descendions la côte boisée qui domine la rivière, mon escorte s'imagina voir un drapeau blanc franchir le vallon herbu où nous allions arriver. Ce drapeau est l'enseigne que déploient les Chombouis dans leurs expéditions, pour se distinguer des Arabes, dont l'étendard est d'un rouge sanglant; et mes Béloutchis de ressentir un nouvel effroi, qui ne se dissipa qu'avec leur folle vision.

Après avoir fait quelques milles sur un terrain onduleux et découvert, que des bouquets d'arbres jetés çà et là faisaient ressembler à un parc, après avoir traversé des lits de torrents au fond de rocaille ou de fange, le sentier nous mit en face d'un paysage pour ainsi dire coquet. Au bord de la route un *Mzimou*, la case au fétiche, cabane minuscule d'un pied de hauteur, renfermait, comme toujours, les offrandes des fidèles : quelques épis de sorgho, un peu de bière dans une gourde brisée; puis des tombes païennes attirèrent notre regard.

Partout ailleurs, dans l'est de l'Afrique, les membres épars d'un squelette, un crâne moussu, quelques os calcinés, derniers restes d'un malheureux accusé de sorcellerie, sont les seuls vestiges qu'on aperçoive des morts; mais dans l'Ouzaramo la tombe, surtout quand il s'agit d'un chef, ressemble aux sépultures de la Mrima. C'est un parallélogramme d'un peu plus de deux mètres de longueur sur un mètre vingt centimètres, dont le sol, purgé d'herbe est enclos d'une palissade, et planté de deux perches qui indiquent la position de la tête et des pieds du défunt; une brèche

est pratiquée dans la longueur de la palissade, et permet de s'y introduire, bien qu'avec peine. Le corps n'a pas d'orientation spéciale; au centre de l'enclos est une pièce de bois transformée par un ciseau primitif en un buste qui ressemble à celui d'un babouin, et dont le turban, formé d'une guenille blanche, annonce que c'est un homme.

Mes Béloutchis saluent ces tendances idolâtres par des crachats, accompagnés d'anathèmes qui, traduits littéralement, sonneraient mal à des oreilles européennes. L'abomination de l'iconisme est soigneusement évitée sur les tombes musulmanes; celles que nous rencontrons sont formées, pour la plupart, d'un ovale entouré de pierres brutes et jonché de cailloux, suivant la coutume des Vouasahouahili; plusieurs morceaux de bois fichés en terre montrent que le défunt est tourné vers la Mecque; et de même que chez les Djingas de l'Afrique occidentale, les débris d'une tasse ou d'un bol de porcelaine sont déposés sur la fosse en l'honneur du trépassé. Dans l'île de Zanzibar, des assiettes, des soucoupes et autres objets de même nature sont scellés dans les pierres sépulcrales.

Le nombre de ces tombeaux fit pâlir le visage de mes noirs compagnons. Ils précipitaient leur marche en proférant de lugubres « la haoul! » et hochaient la tête sous l'influence de fâcheux pressentiments, lorsque des cris poussés à l'avant-garde, les avertirent de se disposer au combat, ce qu'ils firent, en commençant par mendier un peu de poudre. Ben-Sélim, violemment ému, dépêcha son camarade Ouazira, pour s'informer de ce qui se passait. Mvirarou, seigneur du village voisin, avait coupé la voie en y apostant une douzaine d'hommes; il exigeait un tribut, et prétendait que Kizaya n'avait pas le droit de faire avancer notre bande avant de s'être arrêté pour lui en donner avis.

Le capitaine Speke, dont la suite n'était composée que de Bombays, et de quelques Béloutchis, fit observer aux guerriers de Mvirarou qu'il avait payé le tribut à Nzasa, et pouvait dès lors voyager en toute franchise. On n'en persista pas moins à lui barrer le passage; les Béloutchis commencèrent à préparer leurs mèches, à lancer les injures; la lutte paraissait imminente, lorsqu'on aperçut mon étendard qui tournait la colline, suivi d'un corps d'armée grossi par l'éloignement. Ébranlé à cette

vue, l'ennemi fit un pas en arrière; maître Ouazira en profita pour ouvrir le feu de son éloquence, et foudroyant les Vouazaramo, les rejeta sur le bord du sentier, d'où ils nous contemplèrent bouche béante.

L'orateur, tout fier de ce résultat, revint à nous en soufflant sur ses doigts, comme s'il avait tenu un mousquet, et railla mes Béloutchis, qui, dans un accès de fanfaronnade, m'offraient de conquérir toute la province et de m'en faire le sultan.

Vers la fin de l'étape, on franchit un ruisseau peu profond, à l'eau froide, transparente et saumâtre, qui va se jeter dans le Kingani. Le zèbre et le coudou apparaissent dans la plaine qui se déroule à nos pieds; la pintade, la perdrix, la caille, un pigeon vert, le cuculidé, que les Hindous appellent faisan de Malabar, deviennent de plus en plus nombreux. La caravane s'engage sur un terrain entièrement dépourvu de pierre, dont le sous-sol, rouge et fertile en copal, est revêtu d'une couche de terreau noir, bourbeux pendant les pluies, craquelé en temps de sécheresse, d'où nous arrivons à Kiranga-Ranga, la première des stations de l'Ouzaramo qui soit vraiment dangereuse. C'est un district montueux, couvert de petits villages, qui du milieu des arbres, dominent les bas-fonds cultivés, où les voyageurs bivaquent auprès des puits.

Avant de s'établir dans le kraal, nos Béloutchis, ceux que nous a donnés Sa Hautesse, et la garde temporaire que Ladha nous a fait prendre, commencent par se quereller. Ces deux corps rivaux, dont l'irritation est passée à l'état chronique, donnent cours à leur bile avec un bruit semblable à celui des corneilles qui reviennent à leur repaire. Au plus fort de la dispute les treize hommes de la garde provisoire se lèvent tout à coup et reprennent sans rien dire le chemin de leur cantonnement.

D'après Ben-Sélim, non-seulement ils avaient résolu de ne pas dépasser Kiranga, mais cette désertion devait être le prélude de beaucoup d'autres, qui nous auraient fait perdre les deux tiers de nos forces. Je fis appeler immédiatement les djémadars; j'écrivis en leur présence une lettre où je rapportais la conduite de leurs hommes, et je l'adressai au consul, dont ils redoutaient le pouvoir, et qu'ils supposaient toujours en rade de Kaolé. Voyant la bastonnade en perspective, le djémadar Yarouk mit

le sabre à l'épaule, saisit son bouclier, courut après les fugitifs, et les ramena tous les treize.

C'était un bel échantillon du montagnard béloutchi que ce Yarouk : un homme de grande taille, au corps sec, à la forte charpente, à la peau brune, hâlée par le vent et le soleil, trouée par la petite vérole, aux traits aquilins, au visage rude, ayant à la ceinture un arsenal, et dont la main ne semblait être au repos que sur une arme quelconque.

La journée du 4 juillet fut passée à Kiranga-Ranga. Nous avions perdu deux ânes, un troisième avait une entorse des muscles dorsaux, et les autres étaient si fatigués de leur charge, augmentée la veille de la chair d'un coudou, qu'un jour de halte devenait indispensable. Je profitai de la circonstance pour visiter les environs. Partout des champs de riz, de maïs, de manioc de la plus grande richesse; dans les endroits non cultivés, le carissa carandas, la salspareille, le mûrier blanc des Indes, et les fleurs rouges de l'hibiscus edulis. Au bord de la rivière, le mparamousi gigantesque élève son épaisse ramée, dont la brise agite les feuilles, alors que tout est calme à sa base. Le bombax forme des cépées où quatre ou cinq tiges, sorties des mêmes racines, ont chacune deux ou trois mètres de tour; ses branches coniques, font un angle droit avec le tronc qui les porte, et le feuillage y est distribué par petits groupes. Le msoukoulio, inconnu à Zanzibar, y présente un massif de verdure, auprès duquel les plus beaux chênes de l'Angleterre ne paraîtraient que des nains. Pas une trace de gibier pourtant dans cette futaie colossale! peut-être à cette époque préfère-t-il se cacher dans l'herbe, encore trop verte pour qu'on y mette le feu.

C'est à Kiranga-Ranga que nous commençâmes à être assaillis par le mauvais temps. La mcho'o, fortes averses qui tombent dans ce pays-ci entre la masika, ou mousson printannière, et la vouli, ou mousson d'automne, s'établit régulièrement et dura jusqu'à notre sortie de la région maritime. Il fallut donc s'éloigner de Kiranga, malgré la bienveillance des p'hazi qui nous envoyèrent des chèvres et du grain, bienveillance payée toutefois par mon Arabe, qui ne refusait rien aux hommes, et ne permettait pas aux femmes de le quitter les mains vides.

On nous interdit l'entrée des villages dans cette partie de la province, bien qu'ordinairement les Vouazaramo accueillent les voyageurs qui sollicitent leur hospitalité captieuse. Des jeunes filles sont placées près de l'étranger pour le servir; mais si par hasard un membre de la commune tombe malade, ou s'il arrive dans le pays un accident quelconque, ces jeunes servantes sont questionnées sévèrement sur la moralité de leur hôte, et une réponse défavorable à celui-ci est la source de violences et d'extorsions. Ainsi que les Vouagogo, les Vouazaramo se montrent jaloux de leurs femmes, contrairement à l'usage des autres indigènes de cette partie de l'Afrique. Néanmoins, là comme en d'autres pays, l'argent est un baume qui guérit l'honneur blessé et ferme les plaies du cœur.

Partis de grand matin, le 5 juillet, nous traversons les champs de Kiranga-Ranga, puis une jongle épaisse, qui tantôt couronne la vallée, tantôt plonge au bord des étangs où s'abreuve tout le district. Après avoir marché pendant trois heures et demie, nous gagnons la station de Toumba-Ihéré, appelée ainsi du chef que nous avons quitté la veille. Nous y voyons des cocotiers qui surgissent d'une végétation fétide, et pour la dernière fois le mangoustan, dont le feuillage possède encore toute sa richesse, mais qui n'est plus ici qu'un arbre dégénéré, bien loin des magnifiques proportions qu'il acquiert à Zanzibar.

Plusieurs caravanes descendant à la côte se trouvaient à Toumba-Ihéré lorsque nous y arrivâmes. Les esclaves qu'elles amenaient de l'intérieur étaient liés par le cou, de manière à former la chaîne; l'un d'eux, qui s'obstinait à déserter, fut attaché à un pieu fourchu, dont la bifurcation lui serrait le visage; on le fouetta si rudement, qu'il tomba lorsqu'on défit ses liens, et qu'il lui fut impossible de se relever. Ces malheureux avaient l'air peu satisfaits de leur sort, néanmoins ils étaient en assez bon état. Quant aux porteurs, ils se baignaient dans les étangs, et nous regardaient sans effroi.

En pareille circonstance notre querelle quotidienne ne pouvait nous manquer. Riza, l'un des Béloutchis, leva sa dague sur l'un des esclaves de Ben-Sélim, et l'esclave pointa son mousquet sur le soldat. Un tumulte effroyable s'en suivit; le maître, la face livide et contractée comme celle d'un cholérique, arriva en poussant des cris aigus; et les armes furent remises à leur place,

vierges de sang, comme celles de Nym, de Bardolph et de Pistol[1].

L'humidité, la chaleur et les miasmes, commençaient à nous éprouver rudement; le capitaine Speke sentait approcher la fièvre; et la fatigue de la marche, avec un pareil malaise, nous empêchait, en arrivant au kraal, de passer la revue de la caravane; il en résulta qu'un âne chargé de riz vint à disparaître; et que les haches, les cordes, les entraves ne se trouvaient plus quand il fallait s'en servir.

En sortant de Toumba-Ihéré nous foulons une terre rouge, zébrée de champs cultivés et de jongles, immédiatement remplacées par un grand bois, où le msandarousi acquiert son entier développement. Cette forêt, l'une des mines les plus riches en copal, est criblée de fosses de soixante à quatre-vingt-dix centimètres de profondeur, sur trente de diamètre. La pluie tombe en larges gouttes, et les ânes, qui glissent à chaque pas sur cette terre grasse et trouée, perdent continuellement leurs charges. Enfin vers midi, nous entrons dans les champs fertiles qui forment l'enceinte du Mouhogoué, l'un des districts les plus redoutés de l'effrayant Ouzaramo. Le péril toutefois se borne pour nous à la levée en masse de toutes les femmes, qui sortent de leurs villages, afin de nous contempler et de se moquer de notre face pâle.

« Que penseriez-vous de ces hommes blancs pour maris? leur demande l'interprète.

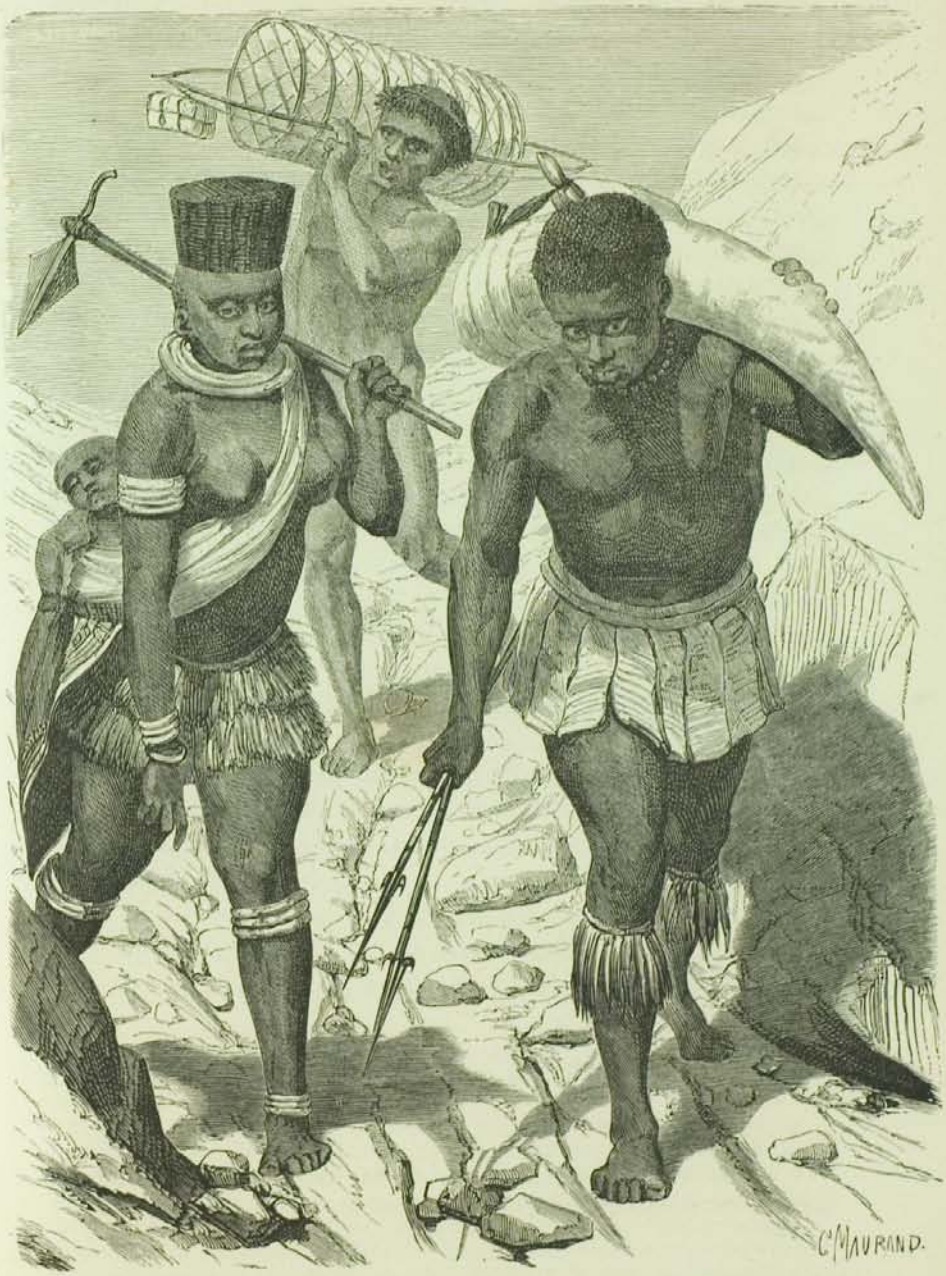
— Avec de pareils machins sur les jambes? Fi donc! »

Et cette réponse unanime est accompagnée d'éclats de rire.

Au delà de Mouhogoué, tout n'est que jongle et forêt, grands arbres surgissant d'un sable rouge, copallifère, et protégeant de leur ombre des plantes et des massifs couverts de fleurs. Nous traversons un marécage rempli de roseaux et d'herbes acérées, un lit de rivière émaillé de flaques d'eau noire et stagnante; puis le terrain s'élève, se rabaisse, et nous gagnons les kraals du Mouhonyéra.

Ce dernier district est à la lisière du plateau qui forme la terrasse méridionale du Kingani; la falaise de l'ancien rivage y est

1. Personnages d'une comédie de Shakespeare : *The merry wives of Windsor.* (*Note du traducteur.*)



Nègres porteurs.

marquée par des bancs de galets, dont la ligne suit le versant nord de la côte où nous nous arrêtons. On puise de l'eau, dans la vallée, au fond de sept ou huit mares, où elle contracte, par la végétation qui s'y décompose, une saveur douceâtre et visqueuse.

Peu habitée, par suite de son climat insalubre, cette région abonde en animaux sauvages. Les guides se préoccupent des lions, et le fisi ou cynhyène, dont la voix se fait entendre aussitôt que la nuit arrive, menace l'existence de nos ânes.

Le fisi, qui est le ouaraba du Somal, le wildehonde ou chien sauvage du Cap, le loup d'Afrique, est nombreux dans cette contrée, où il joue le rôle de nettoyeur[1]. Bien que de grande taille et de force imposante, il est rare que cette hyène ose attaquer l'homme éveillé ; mais le surprend-elle endormi, elle le mord à la face, et arrachant le morceau, lui fait une blessure plus affreuse que l'ours lui-même en scalpant sa victime. Trois de nos ânes périrent de la morsure du fisi ; pour tous les trois l'assaut fut nocturne, accompagné d'un cri retentissant, et les pauvres bêtes eurent la croupe si horriblement déchirée, qu'elles ne purent y survivre. C'était, il est vrai, des ânes de Zanzibar ; ceux de l'Ounyamouézi, lorsqu'ils sont libres, se défendent avec succès, des pieds et des dents, contre l'hyène, et, si l'on en croit les naturels, comme le zèbre, ils tiendraient le lion à distance.

Nous trouvons dans les bois du Mouhonyéra des singes gris à face noire[2], qui perchés sur les branches, nous regardent avec un sérieux imperturbable ; leur curiosité satisfaite, ils se laissent glisser jusqu'à terre, et s'éloignent en faisant des bonds, comme des lévriers qui folâtrent.

Vu du plateau où nous sommes, le paysage est inquiétant ; la plaine d'un vert sombre qui se déploie sous la brume présente les pires couleurs du Guzerat et du Téraï. A cette époque, où

1. Le fisi est le *canis pictus*, *le cynhyena venatica* de Delegorgue : Voir les nombreux détails que celui-ci en a donnés dans son voyage dans l'Afrique australe. (*Note du traducteur.*)

2. Cette partie de l'Afrique renferme de nombreuses espèces de singes ; le thoumbiri ou thoumbili, dont il est ici question, paraît être le *langour* de l'Inde. Il est à longue queue ; sa taille varie de celle du lapin à celle du lévrier. On le trouve en abondance dans les jongles et près de l'embouchure des rivières. Les indigènes en prennent quelquefois de jeunes et les apprivoisent. Certains gourmands européens l'ont fait cuire à Zanzibar, et affirment que sa chair est excellente ; mais, comme dans la plupart des contrées primitives, le singe est respecté des habitants de cette région, à cause de sa ressemblance avec l'homme.

l'humidité de la saison pluvieuse, chargée des poisons d'une terre fétide, est aspirée par un soleil dévorant, c'est un lieu mortel pour le voyageur qui n'est pas acclimaté. Au loin, à l'occident, un cône peu élevé, le Kidounda, brise l'horizon, d'un bleu livide, et l'œil fatigué ne se repose que sur les montagnes du Douthoumi, qui dressent au nord de ce monticule leur muraille coiffée de nuages.

D'après certains renseignements, nous devions marcher pendant huit jours avant de trouver des vivres; il y avait bien, disait-on, quelques villages sur la route, mais il était douteux qu'on pût y rien obtenir; d'où la nécessité de séjourner à Mouhonyéra. Ben-Sélim, qui, dans sa terreur des Vouazaramo, nous avait fait partir de Mouhogoué en toute hâte, y renvoya l'un de ses esclaves pour y acheter du grain; l'esclave y resta jusqu'au soir, et ne rapporta que soixante livres de sorgho, chétive ration pour quatre-vingt-dix-huit affamés. Le choix du pourvoyeur avait en outre, blessé les Béloutchis, qui convoitaient pour eux-mêmes les bénéfices de l'emploi. Deux d'entre eux, Yousouf et Sélih-Mohammed, vinrent après le départ du commissionnaire jurer qu'ils n'avaient pas à eux tous une once de grain, et se récrièrent sur les privations qu'il leur fallait subir.

Je fis semblant de croire à leurs paroles; mais une demi-heure après, m'étant rendu près d'eux, tout leur empressement à cacher quelque chose et à s'asseoir sur leurs sacs, ne parvint pas à dissimuler une provision de riz d'une centaine de livres, dont la qualité dénonçait la provenance.

Après avoir fait réparer le kraal, qui avait été brûlé par la caravane précédente, comme il arrive fréquemment, je laissai le capitaine Speke avec sa fièvre; et le fusil à la main, j'allai battre le pays, afin de nous procurer de la viande, qui nous manquait depuis quelques jours.

Les Béloutchis, pendant ce temps-là, fourbirent leurs armes avec une tranche de noix de coco séchée; ils se tissèrent, avec les feuilles vertes du palmier nain, des sandales analogues aux sparteilles des Pyrénées; firent des mèches de mousquet avec des fibres de baobab, et des cordes pour les ânes avec la filasse d'un aloès que les Arabes de cette région appellent *bag*, les Somalis *hig* ou *haskoul*, et les naturels *moukongé*. L'ananas

croît, à l'état sauvage, à trois marches de la côte; mais l'emploi de ses fibres textiles est ignoré des indigènes.

Ismaël, l'un de nos hommes, a la fièvre; il va de mal en pis malgré tout ce qu'on lui fait prendre; et deux de ses compagnons éprouvent des symptômes alarmants.

Pendant la première semaine, marchant comme des tortues, nous entendîmes chaque soir le canon de *l'Artémise;* en cas de besoin, la proximité de ce navire nous assurait un refuge. Tout à coup les décharges cessèrent : le colonel Hamerton, dont la maladie s'était aggravée subitement, avait quitté Kaolé pour retourner à Zanzibar, où il venait de mourir à bord de la corvette. On me l'écrivit aussitôt; mais le porteur de la dépêche, avec la légèreté qui caractérise les Africains, ne me trouvant plus à l'endroit où il avait cru me rejoindre, laissa le paquet dont il était chargé au p'hazi du village, et s'en fut d'où il venait. Les Orientaux, d'ailleurs, tiennent pour avéré qu'il peut être honnête, mais qu'il n'est jamais bon d'apporter de mauvaises nouvelles.

Ce fut un voyageur qui l'apprit à mes hommes; et ce triste événement défrayait toutes les conversations que je l'ignorais toujours; enfin l'un des Béloutchis rassembla tout son courage, et m'informa de la perte que j'avais faite. Ne sachant trop si je devais le croire, j'en parlai à Ben-Sélim; cela ne faisait pas le moindre doute, m'affirma celui-ci; mais les raisons qu'il me donna étaient trop africaines pour me convaincre : il lui était tombé sous la main trois pièces de drap endommagées par les rats, signe de mort infaillible; le drap était écarlate, et la couleur désignait incontestablement la nation du défunt.

Si nous avions retardé notre départ de huit jours, la mort du consul aurait été fatale à notre expédition. Il n'avait fallu rien moins qu'une lettre officielle du colonel, lettre un peu verte, pour déterminer la cour de Zanzibar à prendre les mesures qui devaient assurer notre réception sur la côte, et l'appui des chefs dont nous franchirions le territoire. Ainsi qu'on l'a vu plus haut, les Banians éprouvaient une extrême répugnance à ouvrir la région du copal et de l'ivoire aux pas d'un Européen. Trompés par mon attitude, ils avaient espéré un instant que la crainte de la fièvre avait refroidi mon ardeur, et ils avaient été péniblement surpris en apprenant le contraire. Les Béloutchis au-

raient sacrifié leurs oreilles pour rentrer dans leurs foyers, et m'auraient tourné le dos, quand même nous n'aurions eu que trois ou quatre jours de marche pour arriver au lac. Sans l'intervention du consul, mille obstacles nous auraient entravés au début, et auraient fait échouer notre entreprise; c'est tellement vrai, que Ben-Sélim profita de la circonstance pour insinuer qu'il ferait bien de retourner à Zanzibar, afin d'y engager des porteurs; il voulait tout bonnement savoir si les dispositions du saïd n'étaient pas changées à notre égard, par suite de cette mort; et je lui défendis de s'éloigner.

Toutefois ce n'était pas seulement par intérêt que je regrettais le colonel; sa bienveillance avait formé pour moi un contraste de bon augure avec la triste réception qui m'avait été faite à Aden, en 1855, alors que la froideur des uns, la rivalité des autres, contrecarrant mes projets, avaient amené les événements tragiques de Berbérah [1]. Le colonel Hamerton nous avait reçus plutôt comme des fils que comme des oiseaux de passage; il avait employé tous les instants que lui laissait la maladie à favoriser notre cause; il en avait fait la sienne, et avait refusé jusqu'au dernier moment de quitter un poste d'où il pouvait nous être utile. Excellent philologue, orientaliste profond, serviteur dévoué de la chose publique, disciple de la vieille école anglo-indienne, c'était un de ces hommes dont la mort est une perte réelle pour le pays qui les possède. Il avait sur les Orientaux une influence sans borne, fondée sur le respect que leur inspiraient sa droiture, son honneur chevaleresque, son énergie, son désin-

1. Au commencement d'avril 1855, le capitaine Burton arrivait à Berbérah, port du Somal, situé sous 10° 26' lat. N. Il s'y trouvait en compagnie des lieutenants Herne, Speke et Stroyan, avec lesquels il devait traverser l'Afrique de l'est au sud-ouest. L'accueil qu'il reçut fut empreint de froideur, mais cependant pas de nature à éveiller les soupçons; la célèbre foire annuelle tirait à sa fin, et nos voyageurs, désirant en voir la clôture, retardèrent leur départ, qui pouvait être immédiat. Le 12 avril, l'individu qui gardait le camp déchargea son mousquet sur trois cavaliers, qu'il prit pour les éclaireurs d'une razzia. Il n'en résulta aucun mal, et l'affaire parut s'arranger; mais dans la nuit du 19, les Européens furent attaqués par des forces considérables. La mêlée dura jusqu'au jour, où la répartition du butin absorba les assaillants. Échappés par miracle, Herne et Burton gagnèrent le rivage, et se jetèrent dans une barque indigène dont ils avaient fait prévenir le patron; le lieutenant Speke les y rejoignit, couvert de onze blessures; et l'on y rapporta le cadavre du lieutenant Stroyan, dont un coup de lance avait traversé le cœur, un autre l'abdomen, et qui avait eu le front ouvert d'un coup de sabre. (*Note du traducteur.*)

téressement. Chrétien dans l'âme et dans ses actes, puisse le ciel être sa demeure !

Le 8 juillet, cinq jours après avoir quitté Mouhonyéra, nous arrivons à un endroit que les Arabes désignent sous le nom de vallée de la mort et de séjour de la faim. Le sentier plonge à travers un fourré d'herbes tranchantes, de buissons, d'arbres épineux poussant dans le sable, rencontre çà et là des champs de sorgho, épars dans le hallier, et laisse à gauche la colline du *Ngourou*, nommée ainsi parce qu'un homme qui portait une charge de ce poisson[1] y fut assassiné par les Vouazaramo.

Il y avait près de trois heures que nous étions en marche lorsque nous trouvâmes un kraal en ruines, situé au bord d'un torrent à demi desséché, dont la rive est plantée d'arbres, et qui va rejoindre le Kingani. L'eau du ravin était fangeuse; le sol, noir et moite, exhalait une odeur fétide. C'était un de ces jours où tout est fureur et désolation : d'épais nuages, fouettés par le vent, lançaient d'énormes gouttes de pluie qui faisaient balles et s'enfonçaient dans la terre détrempée. Les arbres, secoués par la tempête, se courbaient en gémissant; les oiseaux s'éloignaient avec des cris sinistres, les bêtes fauves se précipitaient dans leurs tanières, et nos ânes, la tête basse, et tout tremblants, présentaient leur croupe à la tourmente.

Impossible de rien trouver dans cet endroit maudit; et nos gens, prévoyant la disette, mangèrent double ration, comme il arrive presque toujours en pareil cas. J'avais fait distribuer le riz qui nous restait; ils cuisinèrent jusqu'au soir; ce qui n'empêcha pas Yousouf, un djémadar subalterne, dont les amis disaient : langue de miel, cœur de fiel, de venir solliciter son congé et celui de ses hommes, sous prétexte qu'ils souffraient de la faim.

En dépit de notre faiblesse croissante, nous marchâmes le lendemain pendant sept heures, au milieu d'une plaine sauvage, mais prodigieusement fertile, située sur la rive droite du Kingani, et mouchetée çà et là de cultures, de jongles et de marais.

1. Le ngourou, appelé kounad par les Arabes, est le seer-fish des Anglo-Hindous, nom tiré du persan *shir*, qui veut dire lion, et qui fut donné au kounad en raison des dents tranchantes dont ses mâchoires sont armées.

Comme la veille, nous arrivâmes à un kraal délabré, établi près d'un coude formé par la rivière.

Ce jour-là nous avions eu l'ombre d'une aventure : à l'endroit où divers sentiers, venant de la côte, rejoignent la route principale de Mbouamaji, notre avant-garde avait trouvé cinquante Vouazaramo qui lui barraient le passage, et qu'appuyait une réserve accroupie sur la gauche. Le chef de cette escouade s'était avancé, avait tranquillement déchargé les porteurs qui formaient la tête de notre colonne, et d'un signe avait ordonné à la caravane de s'arrêter. Rumeur parmi nos Béloutchis, dont les exclamations retentissantes et l'anxiété nerveuse formaient un contraste fâcheux avec le sang-froid de nos adversaires. Leur émotion allait croissant, lorsque Ouazira, étant arrivé, adressa la parole au chef. Dès qu'il eut promis de l'étoffe et de la rassade, la barrière vivante s'ouvrit et nous regarda passer. Je la contemplai à mon tour, et j'admirai les formes pures et athlétiques de ces jeunes guerriers, qui, dans une attitude martiale, tenaient d'une main un grand arc, de l'autre un carquois rempli de flèches, dont le fer aigu et barbelé venait de recevoir une nouvelle couche de poison.

Après une nuit passée à Tounda[1], au milieu d'une végétation excessive, et sous l'influence morbide de la rivière, je m'éveille tout abattu : la tête me fait mal, les yeux me brûlent, j'ai dans les extrémités des frémissements pénibles. La fatigue incessante, l'humidité, le froid, le soleil, la pluie, la mal'aria, l'inquiétude, la perspective d'un échec imminent, tout se réunit pour m'accabler.

Mon compagnon a triomphé des premières atteintes du mal ; mais Ben-Sélim a été pris cette nuit d'un violent accès de fièvre. Il demande en grâce un peu de repos : seulement un jour, seulement une heure! Un instant de plus à Tounda peut nous être fatal ; et faisant placer le malade sur un âne, je donne l'ordre de partir immédiatement. C'est à grand'peine que l'on charge nos bêtes ; elles se couchent plus volontiers qu'elles ne marchent.

On est enfin parti ; le chemin traverse une ravine profonde,

1. Nom qui veut dire *fruit*, et qu'on a donné par antithèse à cet endroit totalement dépourvu d'arbres fruitiers

parcourt un terrain pestilentiel, couvert de cannes sauvages, et d'une espèce de chiendent que parsèment d'énormes baobabs, et que déchirent des clairières giboyeuses. Après avoir marché pendant quelque temps, je vois le drapeau rouge de l'avant-garde demeurer stationnaire, et au détour du sentier j'aperçois la caravane qui s'installe dans un groupe de cases, appelé Bana Dirounga, du nom de son chef. On s'arrêtait trop tôt; j'avais décidé qu'on irait jusqu'à Dégé la Mhora, nom qui veut dire le grand oiseau des jongles, et désigne le village où M. Maizan fut assassiné. Ben-Sélim et Ouazira proposaient d'y passer furtivement avant le jour; mais l'endroit était précisément trop dangereux pour témoigner de la crainte, et je rejetai ce conseil; c'est alors que mes deux diplomates s'avisèrent de me conduire à Bana Dirounga, et de me donner le change en me faisant accroire que c'était Dégé la Mhora.

Nous passâmes tout un jour dans ce hameau caché dans l'herbe, et protégé par des broussailles. Lorsque les habitants nous aperçurent, ils s'enfuirent dans le hallier; puis ils reprirent courage un peu avant la nuit, et se décidèrent à rentrer dans leurs cabanes. Cependant leur chef nous regardait avec défiance; il avait peur de nos mousquets. Je parvins toutefois à dissiper ses craintes. Lorsqu'il fut rassuré, il nous offrit d'aller informer le chef voisin de notre mission pacifique, dont on avait dénaturé le caractère; offre généreuse qui mit du baume au cœur de Ben-Sélim, de Ouazira, et même du Djémadar.

Le lendemain, j'étais si faible que, pouvant à peine me soutenir, je fus obligé de monter à âne; il y avait seulement dix jours que nous avions quitté Kaolé.

Après une demi-heure de marche, au milieu d'une campagne relativement découverte, nous passâmes près d'un hameau entouré d'une forte palissade, qui appartenait jadis à Mazoungéra, et qui est maintenant à son fils Hembé, ou Corne de buffle. De nombreux rapports sur nos intentions belliqueuses avaient fait faire à celui-ci des préparatifs de combat : les femmes étaient parties du village, et quelque vingtaine de beaux jeunes gens, armés d'arcs et de lances, admirablement postés derrière la palissade, n'attendaient qu'une menace de nos mousquets pour nous décocher leurs flèches empoisonnées, qui auraient à coup sûr dispersé toute ma bande.

Une halte fut commandée par le tremblant Sélim, qui, en pareille occurrence, se serait volontiers précipité dans mes bras, ou dans ceux de mon compagnon; et les fils de Ramji, aussi pâles que des nègres peuvent l'être, permirent à cinq ou six ânes de jeter bas leurs fardeaux. Hembé s'approcha, suivi de deux ou trois hommes; tandis qu'il parlait avec Sélim et Ouazira, l'âne sur lequel j'étais monté fut entraîné par le Béloutchi qui le tenait à la bride, et qui le fit courir à toutes jambes. Le chef, accompagné cette fois d'une escorte imposante, vint nous rejoindre à la station voisine, appelée Madégé-Madogo. Je prétextai de ma fièvre pour ne pas le recevoir; il alla trouver Ben-Sélim, en obtint une lettre de recommandation pour les chefs de la Mrima, où ceux-ci étaient priés de protéger certains esclaves que ledit Hembé envoyait à la côte pour y acheter de la poudre; et l'affaire n'eut pas d'autre suite.

Quelques lignes sur l'horrible mort du premier Européen qui ait franchi cette portion de la rive africaine, doivent trouver ici leur place, dès que nous citons l'endroit où le meurtre fut commis.

Vers la fin de 1843, M. Maizan, élève de l'École polytechnique, et alors enseigne de vaisseau, conçut le projet d'explorer les grands lacs du continent africain, projet qui reçut, en 1844, l'approbation du gouvernement français. Arrivé à Bourbon, le jeune enseigne se rendit à Zanzibar avec M. Broquant, accrédité auprès de Sa Hautesse, en qualité de consul. Malgré son âge, l'audacieux voyageur avait toute la science nécessaire pour rendre ses recherches fructueuses, et se trouvait muni de tout ce qui pouvait faciliter son entreprise. Toutefois son matériel, par sa richesse même, était de nature à éveiller la cupidité des sauvages, ainsi que le prouva l'assassin en portant à son cou la pomme dorée qui couronnait la tente de sa victime, et en faisant une tabatière de la boîte en or d'un chronomètre dont il avait retiré le mouvement.

Notre voyageur avait certes commis une imprudence en augmentant ses bagages d'un service de table complet, et de superfluités du même genre; mais il avait eu raison de se pourvoir de tous les éléments de confort. Quand il s'agit de parcourir un pays où l'on ne trouve aucun des objets les plus indispensables, quiconque a l'expérience des voyages emportera tout

ce qui peut lui être utile, quitte à s'en séparer plus tard, et à se réduire, s'il le faut, à la besace du pèlerin. Il est toujours facile de se débarrasser du superflu; et le meilleur moyen de se préparer à la dure, est de jouir de toutes ses aises, tant que la chose est possible.

M. Maizan arrivait à Zanzibar à une époque fâcheuse; on y parlait des projets ambitieux de la France, toujours soupçonnée de vouloir s'établir dans les divers ports de la côte, et les Banians tremblaient pour leur commerce. Voyant dans l'entreprise du jeune enseigne les préliminaires de l'expédition qu'ils redoutaient, ils usèrent probablement de leur influence sur les Vouamrima, qui, à leur tour, agirent sur leurs frères de l'Ouzaramo, et obtinrent qu'on les débarrassât du voyageur.

Toujours est-il que, voulant apprendre le kisahouahili, M. Maizan avait passé huit mois à Zanzibar lorsqu'entra dans le port un vaisseau français, qui lui fit quitter la ville en toute hâte, dans la crainte d'un rappel. M. Broquant l'avait prévenu de se défier d'un fripon qui avait toute sa confiance; le colonel Hamerton l'avait averti du danger que lui faisaient courir l'éclat de ses instruments, et le nombre de ses caisses, que l'on supposerait pleines de dollars; non-seulement il n'écouta pas ces conseils, mais il se rendit trois fois à la côte avant son débarquement définitif, et donna de la sorte à ses ennemis le temps de mûrir leurs projets. Il s'abaissa aux yeux des Arabes en prenant pour frère, suivant la coutume des nègres, un indigène de l'Ounyamouézi; et, craignant le retard que lui ferait subir l'apathie des Orientaux, il se mit en marche sans attendre l'escorte que lui avait promise le Saïd.

C'étaient là de graves imprudences; mais une faute bien plus grande, fut de se confier seul, et sans armes, au chef d'une tribu sauvage, ainsi que les Européens en ont la fatale habitude. Combien de fois, dans l'Inde anglaise, n'a-t-on pas eu à déplorer des morts, qui auraient attristé une victoire, et dont la seule cause était cette insouciance du péril, ou cette fausse honte, qui empêche les hommes supérieurs de pourvoir à leur propre sûreté, dans la crainte que les médiocrités qui les entourent, ne viennent à les railler de leur prudence.

Lorsque les pluies de 1845 eurent cessé, M. Maizan alla prendre terre à Bagamoyo, petit comptoir situé en face de Zanzibar; lais-

sant dans ce village, les quarante hommes de son escorte privée, notre voyageur partit, malgré les conseils de son frère d'adoption, avec deux ou trois hommes seulement, et un natif de Madagascar ou des Comores, appelé Frédéric, pour aller voir Mazoungéra, chef des Vouakamba, sous-tribu de l'Ouzaramo, fixé à Dégé la Mhora. Il fut accueilli avec une feinte cordialité qui l'abusa complétement, et resta dans ce village sans concevoir le plus léger soupçon.

Au bout de quelques jours, passés dans les meilleurs termes avec son faux ami, le jeune homme fut mandé par Mazoungéra; celui-ci lui reprocha les cadeaux qu'il avait faits à d'autres chefs; et sans rien vouloir écouter, l'Africain, saisi de fureur subite, s'écria en regardant son hôte : « Tu vas mourir à l'instant. » Un corps de sauvages, portant deux longues perches se précipita, dans la case. Frédéric, sauvé par l'épouse du chef, criait à son maître de courir vers cette dernière et de la toucher afin d'être inviolable. Mais on se hâta d'éloigner la libératrice; on attacha l'infortuné, par les bras et les jambes, à l'une des perches dont les esclaves étaient munis, on lui fixa la tête par une corde qui lui passa en travers du front, et il fut porté à cinquante mètres du village, auprès d'un baobab que j'ai vu. Mazoungéra lui trancha d'abord toutes les articulations, pendant que retentissait le chant de guerre, et que le tambour battait une marche triomphale. Puis, entamant la gorge de sa victime, et trouvant son couteau émoussé, l'infâme s'arrêta pour en aiguiser le tranchant, et termina son œuvre sanglante, en arrachant la tête, avant que la décollation fût complète.

Ainsi mourut à vingt-six ans un galant homme, plein de cœur, de savoir et d'avenir, dont le seul défaut était la témérité, ainsi qu'on appelle, trop souvent, l'esprit d'initiative, lorsque la fortune ne sourit pas au courage.

Quant à Mazoungéra, il fut trompé dans son attente. Le supplice, conseillé par le mganga, avait pour objet de faire avouer au martyr où il avait caché ses trésors; mais l'intrépide voyageur, au milieu de ses gémissements, ne prit la parole que pour implorer le pardon de ses fautes, et proférer le nom des amis dont il avait négligé les conseils.

Un dernier espoir restait au meurtrier : celui d'attirer les hommes qui étaient à Bagamoyo, de leur faire apporter les ba-

gages du jeune enseigne, et de les dévaliser ensuite ; il échoua également dans cette tentative ; et chercha un autre moyen d'utiliser son crime. Sur ces entrefaites, Snay-ben-Amir, un négociant de Mascate, dont je parlerai plus tard, était arrivé à Dégé la Mhora, avec une caravane nombreuse ; Mazoungéra lui demanda un tribut énorme, et pour l'y décider, lui montra le couteau qui avait tué M. Maizan ; mais Snay-ben-Amir, n'était pas homme à se laisser intimider, et l'assassin en fut encore pour ses menaces.

Peu de temps après, Frédéric, de retour à Zanzibar, fut examiné par le consul de France ; il est probable que l'instruction eût amené la découverte du complot, si le Malgache ne s'était enfui de la forteresse où on l'avait incarcéré, et n'avait disparu mystérieusement. On prétend qu'il habite aujourd'hui les bords du Tanganyika, où il vivrait à Maroungou, sous le nom arabe de Mohammed. Sa fuite servit de prétexte aux ennemis du saïd pour insinuer que ce prince avait été complice de la mort du voyageur, et ils répandirent le bruit que Mazoungéra était vassal du souverain de Zanzibar, ce qui est notoirement faux.

En 1846 le capitaine Guillain, commandant le brick de guerre, *le Ducouédic*, fut chargé, entre autres choses, d'insister pour qu'on châtiât sévèrement l'assassin du jeune Français. Vainement Sa Hautesse répondit qu'il lui était impossible d'atteindre le meurtrier. Celui-ci avait été vu sur la côte depuis la perpétration du crime, et l'on n'accepta pas les excuses de la cour de Zanzibar. A la fin le Saïd envoya sur la terre ferme trois ou quatre cents mousquets, tant esclaves que mercenaires, commandés par Djouma Mfoumbi, alors dihouan de Saadani, et par Bori, qui devait lui succéder. La petite bande avait franchi la côte ; elle s'avançait vers l'intérieur, sans que rien eût entravé sa marche, lorsqu'elle rencontra les Vouazaramo, commandés par Hembé, fils de Mazoungéra, qui, après deux jours d'escarmouches, fut blessé par une balle et prit la fuite ; mais son père n'avait pas attendu cet échec pour disparaître, et le seul résultat de l'expédition fut la capture du malheureux qui avait battu le tambour. On ramena celui-ci triomphalement à Zanzibar, où les diplomates le firent passer pour Mazoungéra. Pendant deux ans il fut enchaîné devant la porte du consulat français, puis transféré dans l'enceinte du fort, et attaché à un canon, placé sous un hangar, où il ne pouvait ni se tenir debout, ni se coucher. Il a vécu ainsi pendant onze

ans, et à sa mort, arrivée en 1858, Zanzibar a perdu l'un de ses lions.

Suivant les indigènes, qui ont dans cette croyance une foi pleine et entière, après la mort du jeune Français, la route qui, du rivage, conduit à Dégé la Mhora, fut longtemps interdite par un dragon, animé de l'esprit du supplicié. Quant au lecteur il se réjouira d'apprendre que, si l'assassin a évité le châtiment que lui réservaient les hommes, il n'a pas échappé à la justice divine. Ce misérable est sans cesse accompagné du spectre de sa victime; les tourments qu'il en éprouve lui ont fait fuir la scène du meurtre; il erre aujourd'hui, vieux et désespéré, sans savoir où traîner sa folle douleur; et sa tribu, qui depuis son forfait, n'a cessé de décliner, marche rapidement à une ruine complète.

La fermeté que le gouvernement français a déployée en cette occasion, a déjà porté d'heureux fruits, et contraste singulièrement avec les procédés de l'Angleterre en pareille circonstance. Rahmat, l'assassin du capitaine Milne, parcourt librement les montagnes qui sont en vue d'Aden : en châtiant le meurtre infâme d'un loyal serviteur on aurait fait hausser le prix des denrées, que nous vend cette charbonnière de l'Est, et la Grande-Bretagne s'est sagement abstenue. Le meurtrier du lieutenant Stroyan, habite en toute sécurité les environs de Berbérah, quand il aurait suffi de quelques dollars pour se faire livrer sa tête. Une parodie de blocus, officiellement qualifié d'opération active, fut tout ce qu'on infligea aux Somalis pour leur trahison envers des étrangers qui étaient leurs hôtes; et quand les habitants de Berbérah offrirent des dommages-intérêts, équivalant aux pertes qu'ils avaient causées, le gouvernement central, par un effet de l'omniscience et de l'omniprésence qui lui sont particulières, décida que l'indemnité, admise en pareil cas dans tout l'Orient, ne devait pas être acceptée par ceux à qui elle était offerte, en ce sens qu'ils ne la méritaient pas! Tel est le système adopté depuis quelque temps par la plus orgueilleuse des nations, pour se faire respecter dans un pays où elle n'a de force que le prestige qui l'entoure. Les Arabes de l'Yémen ont formé leur opinion, d'après cette conduite singulière, et qualifient les Anglais de *Sahib hilah*, c'est à dire gens de peu, fourbes et intrigants. Plus sages que nous, ils n'accepteraient pas les entraves et

les soucis de la subordination, sans l'appui certain de leurs chefs, unique dédommagement que l'autorité puisse offrir.

A Madégé Madogo[1], où nous arrivons le 12 juillet, nous bivaquons sous un énorme sycomore ; nos soldats y passent la nuit dans des transes continuelles, s'imaginant toujours entendre un léopard, un crocodile, ou un hippopotame. Le lendemain, nous partons dès le lever du soleil, et traversant des futaies, des jongles, des broussailles, mouchetées de fondrières le long des bords sinueux et boisés du Kingani, nous atteignons, après trois heures de marche, une station insalubre, appelée Kidounda (la petite colline) d'une éminence qui forme la limite du territoire.

Le paysage est saisissant : l'eau du fleuve, jaune et rapide, resserrée au fond d'un lit qui n'a pas cinquante mètres de large, coule au pied d'énormes berges surchargées d'un fouillis toujours vert, et d'où s'élèvent des arbres majestueux. Les cases des cultivateurs se groupent dans la plaine, où elles sont disposées de manière à garder les moissons luxuriantes ; et l'œil se repose de ce tapis monotone sur le terrain accidenté qui, au sud du fleuve, paraît en avoir constitué l'ancienne rive.

Un petit chef, appelé Mvirama, suivi d'un petit nombre de guerriers, s'approche de nous, et demande du riz à mes hommes, qui le lui refusent aigrement. Les Vouazaramo, à cet endroit de la frontière, se mélangent avec les tribus de l'Oudoé, du K'houtou, de l'Ousagara, et ne sont plus redoutés des voyageurs.

De Kidounda, le sentier franchit un terrain sablonneux, jonché de galets, parfois distribués en lignes ; il descend des côtes abruptes de formation siliceuse, dont la masse se déchire pour constituer de larges dalles, et traverse le Manyora, torrent au lit rocailleux, où abondent des roches de quartz d'un blanc de neige, des blocs erratiques de hornblende, des fragments de syénite grise et rose, qui s'entassent sur des quartiers de grès, formant conglomérat. Le chemin serpente dans l'herbe, s'enfonce dans les broussailles, entre dans la forêt, s'éloigne du Kingani, dont jusqu'à présent il ne s'était pas écarté, laisse le fleuve sur la droite, traverse un nouvel espace couvert de sable, et gravit

1. District dont le nom signifie *petits oiseaux*, et qu'on nomme ainsi par opposition avec le territoire qui le borne à l'ouest, et qui s'appelle Madégé Makouba, c'est-à-dire les *grands oiseaux*.

une croupe onduleuse, adossée à la Mgéta, rivière permanente, qui prend sa source dans les montagnes du Douthoumi, draine la partie supérieure de la vallée, et se jette dans le Kingani.

Impossible de franchir à gué cette portion de la Mgéta, grossie par les dernières averses ; mais les caravanes qui nous avaient précédés y avaient jeté un pont, formé d'arbres abattus sur les deux rives, attachés avec des lianes, et pressés les uns contre les autres par la force du torrent. Nos hommes, perchés sur les troncs et sur les branches de cette arche rustique, se passèrent de main en main les ballots et les caisses, tandis que les ânes, poussés du haut de la berge, traversèrent le courant sous une grêle de pierres et de coups de bâton. Soudain, au milieu du tumulte, un cri plus fort domina tous les autres : mon fusil à deux coups, mon beau fusil pour la chasse à l'éléphant, venait de disparaître dans l'eau tourbillonnante. Gaëtano plongea sans hésiter : la rivière avait quatre mètres de profondeur, le fond en était composé de sable mouvant et de racines, et la rapidité du courant avait une force considérable. Je crus devoir dire adieu à mon pauvre fusil, et me consolai en pensant que l'expédition avait franchi, sans encombre, la partie la plus dangereuse de la route. En dix-huit jours, malgré la fièvre, et maint obstacle, nous avions fait cent dix-huit milles, et gagné le K'houtou, district où les caravanes se réunissent en pleine sécurité.

Pour en revenir à mon fusil, qui, par parenthèse, était déjà tombé à l'eau précédemment, il se trouva bel et bien perdu; je n'en fus pas moins reconnaissant à Gaëtano de ses efforts, d'autant plus que les indigènes ignorent l'art de plonger, et que pas un n'aurait eu le courage d'affronter le *genius loci* que représente le crocodile.

Ayant repris notre marche le 15 juillet, nous entrâmes sur le territoire situé à l'angle formé par la jonction de la Mgéta et du Kingani, sorte de delta couvert de jongles épaisses, qui s'élèvent de bas-fonds herbus, fréquemment inondés. Tout à coup, néanmoins, nous débouchons dans une vaste clairière, où les arbres géants de la côte succèdent aux mimosas, aux buissons, aux épines du hallier. Des gnous énormes, que les porteurs regardent avec crainte, affirmant que ces animaux chargent parfois les caravanes, bondissent de toute part, et frappent le

sol en agitant leur épaisse crinière. Des antilopes de différente espèce, entre autres des caamas, sont groupés sur divers points, ou forment des bandes nombreuses qui se dirigent du côté de l'eau. La voix familière de la perdrix retentit dans chaque cépée, et les branches, où reposent les pintades, semblent émaillées de fleurs. De petits crâbes de terre se glissent dans les trous du chemin où butte la caravane, et les fourmis dont nous dérangeons les colonnes pressées, attaquent nos hommes, qu'elles font courir, gambader et se démener de la façon la plus burlesque.

Après six heures de marche sans aucun incident, si ce n'est qu'un Béloutchi mit, sans le vouloir, quatre onces de plomb dans la tête de l'âne qu'il protégeait, nous entrons à Kirourou, bourgade fangeuse et délabrée, enfouie dans un champ de sorgho, dont les chaumes résistants me flagellent de manière à me renverser de ma bête.

Je trouve une cabane dans ce village, qui est peuplé de Vouak'houtou; je m'y installe, et je jouis pour la première fois de l'atmosphère tiède et enfumée qu'on a dans ces logettes. Au dehors, un brouillard glacial, des averses diluviennes, alternent avec des coups de soleil qui vous brûlent, la terre semble putréfiée, et les jongles exhalent une odeur cadavéreuse. Mon compagnon bivaque dans la vase, sous sa tente, où l'eau suinte de toute part, et y contracte les germes de la fièvre dont il faillit mourir chez les Vousagara.

En dépit du danger que les hyènes, les léopards les crocodiles font courir à nos ânes, il faut passer deux jours à Kirourou : la violence de la pluie et la profondeur des fondrières ne permettent pas de le quitter.

D'après les indigènes, le nom de *Kirourou*, qui désigne tout le district, et veut dire feuille de palmier, fut donné à ce territoire en souvenir d'un voyageur, qui, ne sachant pas qu'il y avait de l'eau dans le voisinage, mâcha des palmes d'hyphéné pour éteindre sa soif, et en mourut.

Ma fièvre augmente; l'un des Béloutchis me propose un *hammam*, sorte de bain de vapeur d'une forme primitive, dont on fait usage dans toute l'Asie centrale. J'accepte; il me fait asseoir sur l'un des tabourets nains que l'on trouve chez tous les indigènes, me revêt d'un monceau de fourrures, et introduit sous cette

charge écrasante un pot rempli de charbons, sur lesquels brûle une pincée d'encens; l'efficacité de ce moyen est restée problématique

J'engage, à Kirourou, six porteurs jusqu'à la première station voisine, afin de soulager nos ânes qui n'en peuvent plus. Le chef de la bourgade est poli ; mais les habitants ne vendent leur grain qu'avec difficulté.

Le 18 juillet nous nous remettons en marche sur un sentier qui fait pâlir quand on songe à sa longueur : l'herbe est épaisse, le hallier touffu, et la rosée qui tombe de chaque feuille, de chaque brin d'herbe, jusqu'au milieu du jour, détrempe le sol, dont elle fait une boue grasse et noire.

La route devient de plus en plus mauvaise, les racines des arbres s'entrelacent dans la fange; des buissons, des herbes gigantesques se pressent en fouillis compact sous des hyphénés tortus, variés de msoukoulio et de mparamousi; et l'on ne quitte le fourré que pour des landes de mimosa, ou d'horribles savanes, déchirées par des crevasses profondes remplies d'une eau bourbeuse. Trois fois nous avons à franchir des fondrières, de cent mètres à un mille de large, où les porteurs enfoncent jusqu'aux genoux, et où l'on est obligé de me tenir sur mon âne. Ces bourbiers, produits par l'absence d'écoulement des eaux pluviales, ont parfois un mètre et demi de profondeur, et ne s'assèchent que lorsque le soleil et la bise en ont fait évaporer l'eau fétide. A l'époque où nous sommes on ne voit en ces lieux que fange et pourriture; le regard ne se repose qu'à l'horizon, où bleuissent les montagnes du Douthoumi, dorées de temps à autre par un rayon de soleil.

Vers la fin de l'étape, je me mis à la tête de la caravane, et traversant de nombreux villages, entourés de champs de sorgho, j'arrivai à l'établissement de Séïf-ben-Sélim, un coquin fieffé, comme il le prouva plus tard. Natif de l'Oman, c'était un homme de grande taille, aux traits fins, à l'air vénérable, et dont la vieillesse prématurée venait de sa passion pour la bière de Sorgho. Un long séjour dans l'Ounyamouézi l'avait mis en hostilité ouverte avec ses confrères, surtout avec un Sélim-el-Sahouafi, qui appuyé de quelques autres négociants, avait persuadé à Mpagamo, chef d'une bourgade voisine, de s'emparer de Séïf, et de le chasser du canton, après l'avoir fait assister au pillage

puis à la destruction de ses magasins. Complétement ruiné, Séïf s'était retiré dans le Douthoumi, avait rassemblé un nouveau fonds de commerce, principalement en esclaves, et traitait ces malheureux avec tant de dureté qu'on lui prédisait une mauvaise fin. C'est alors que j'arrivai chez lui ; ses premières paroles furent pour dénigrer Ben-Sélim, qu'il déclara complétement incapable de conduire nos affaires. Il s'interrompit en voyant que je dormais.

Sur ces entrefaites arriva mon compagnon, tellement épuisé par la fatigue et la maladie, que c'est tout au plus s'il avait la force de parler. Notre Arabe, les Béloutchis, les porteurs, les esclaves et les ânes apparurent graduellement, chacun pouvant à peine se traîner, et tous ayant été, tour à tour, embourbés jusqu'aux oreilles. C'était Ouazira qui nous avait servi de guide ; accoutumé qu'il était à barboter dans la vase, il avait mieux aimé prendre la ligne droite que de faire un détour pour éviter le marécage.

La fièvre, qui commençait à se généraliser parmi nous, et qui pour moi dura vingt jours, nous arrêta près d'une semaine à Douthoumi. Les accès en avaient peu de violence, si on les compare à ceux des fièvres du Sind, et néanmoins, ils m'abattirent complétement. Pendant toute la durée de la crise, et longtemps après sa fin, j'éprouvais la sensation bizarre d'un dédoublement dont j'avais la certitude ; c'était bien moi, tel que je m'étais toujours connu, mais formant deux personnes, qui se contredisaient et se disputaient sans cesse. Les nuits étaient sans sommeil, et ne m'en apportaient pas moins l'affreuse vision d'animaux impossibles, de sorcières atroces, de gens monstrueux dont la tête sortait de la poitrine, et qui me donnaient d'épouvantables cauchemars.

Plus sérieusement pris encore, le capitaine Speke était foudroyé par le mal, qui, chez lui, était permanent, et paraissait affecter le cerveau, comme eut fait un coup de soleil. Ben-Sélim était en convalescence ; mais les deux Goanais, dont la fièvre avait surtout pour origine une goinfrerie chronique, y cédaient totalement, et ne se seraient jamais relevés, si on ne les avait contraints à secouer leur apathie.

La mal'aria n'était pas, du reste, la seule cause de nos souffrances ; contraint d'employer tous les ânes comme bêtes de

somme, j'avais dû sacrifier nos montures, au moment où les premières atteintes du mal nous les rendaient le plus précieuses. Il avait fallu marcher, en dépit de notre faiblesse; franchir de longues distances, parfois d'une seule traite, sous le soleil ou la pluie, à travers la boue et les miasmes putrides.

Ce n'est pas qu'il nous fût agréable de voyager à âne; cet exercice ne mérite nullement en Afrique la réputation dont il jouit parmi nous. Ici maître Aliboron joint, à son entêtement proverbial, les quatre péchés capitaux de la race chevaline : il bronche, s'effraye, se cabre, et se dérobe. Saisi d'impatience dès qu'il vous a sur le dos, il rue, pirouette, s'emporte, se gonfle jusqu'à ce qu'il ait rompu ses sangles. Il est affolé par le vent, et se précipite sous les arbres dès que le soleil prend de la force. Livré à lui-même, il dédaigne le sentier, recherche les trous, les fondrières, les ravins avec obstination; et si vous avez besoin de faire plus de deux milles à l'heure, ce n'est pas assez de l'homme qui le tire par la bride, il en faut un second pour le frapper jusqu'à ce que l'on arrive. La rondeur de ses flancs, la brévité de son échine, son manque d'épaules, joints à la roideur de ses jambes droites, et au maigre bât sur lequel vous êtes perché, bât tout au plus assez large pour un enfant ou un singe, en font la monture la plus détestable.

Au début nous avions des baudets de Zanzibar, véritables ânes de selle; mais ces animaux délicats, bientôt écorchés, ne tardèrent pas à mourir; et nous en fûmes réduits aux koromas, ou bêtes à demi sauvages de l'Ounyamouézi.

Toutefois, les inconvénients que pouvaient avoir nos montures n'approchaient pas des tribulations que nous causaient les ânes de somme; impossible d'obtenir des esclaves de les sangler convenablement, d'équilibrer les fardeaux, et nos bagages tombaient dans chaque fondrière, roulaient au fond de chaque ravin; pendant ce temps-là nos Béloutchis s'asseyaient en murmurant, et nous laissaient avec leurs djémadars et Ben-Sélim, nous tirer d'affaire comme nous pouvions.

Chargés de l'arrière-garde à tour de rôle, le capitaine et moi, nous n'arrivions souvent au kraal que dans l'après-midi; les cordes qui nous servaient pour attacher nos ânes, étaient régulièrement volées, afin de m'obliger à en acheter d'autres; jamais nos animaux ne furent enfermés pendant la nuit; et

quand nous étions malades, personne ne prenait la peine de les compter. Cette négligence, qui nous fit perdre plusieurs bêtes, menaçait l'expédition d'une ruine complète; il en résultait pour nous un sentiment d'amertume impossible à décrire; chaque matin m'apportait de nouvelles anxiétés, chaque jour, en s'éteignant, me présageait un lendemain pire encore. Mais au fond du désespoir, disent les Arabes, est l'espérance; et malgré la tristesse des nuits, dont l'inquiétude éloignait le sommeil, nous n'abandonnâmes pas un instant la résolution de tout sacrifier, jusqu'à la vie même, plutôt que de renoncer à nos projets.

Le district de Douthoumi, l'un des plus fertiles du K'houtou, est formé d'une plaine composée d'une terre noire, mêlée de sable, et qui est écrasée par une végétation impénétrable, dans tous les endroits où la cognée ne l'a pas ouverte. Cette plaine est arrosée par un cours d'eau permanent, du même nom, qui prend sa source au nord-ouest, et va tomber dans le Mgazi, où néanmoins il ne se déverse pas tout entier : une partie de son contenu, distribuée dans les champs par des rigoles profondes, va rejoindre, à certaines époques, la Mgéta et le Kingani.

Au nord, le district de Douthoumi est borné par des montagnes, qui, vues de loin, paraissent taillées à pic, mais dont le versant méridional projette une série d'éperons qui s'abaissent graduellement, et finissent par se confondre avec la plaine. Ces montagnes, de formation primitive, ainsi que l'annonce leur crête dentelée, hérissée de pointes, se dirigent vers le nord-nord-ouest, et vont se relier, d'après nos guides, à la chaîne principale de l'Ousagara, qu'elles rejoignent à une distance de quatre jours de marche. Il est probable qu'elles forment le soutènement méridional du Ngourou, ou Ngou, région montagneuse située à l'ouest de Saadani. C'est, dit-on, dans les montagnes du Douthoumi que le Kingani prend sa source; le fleuve, sorti d'une crevasse, ou d'une caverne, placée dans l'est de la chaîne, est grossi par les affluents qui descendent du versant méridional, tandis que la Mgéta prend naissance à l'occident de la ligne de séparation des eaux, et en contourne la base au sud.

La froide température de cette crête, enveloppée de nuages, dont la coiffe ne se déchire que dans les jours d'une pureté ex-

ceptionnelle, influe nécessairement sur les régions inférieures; les vents du nord-est et du nord-ouest, refroidis en balayant cette crête brumeuse, tombent en rafales glacées sur la plaine, où malgré le soleil qui la brûle pendant le jour, le thermomètre descend la nuit à 18° centigrades. L'eau se congèle, dit-on, sur les hauteurs, dont néanmoins le climat n'est pas insalubre; les chèvres, la volaille et les moutons y abondent; on y trouve du bétel, à ce que rapportent les Arabes, et le sorgho, le sésame, le manioc, la patate douce, le concombre, le touraï (luffa acutangula), les fèves, le bananier et la canne à sucre y prospèrent ainsi que dans la plaine[1]. Les jongles qui garnissent le pied de la montagne sont peuplées d'éléphants, de rhinocéros, et renferment un nombre considérable de coudous et de gnous, dans les parties où l'herbe est moins haute. Une espèce de ngolé (petit dendraspis), fréquentent les patriarches de la forêt, et le cri du mongous [2], auquel les indigènes trouvent le même charme que les Européens à celui du grillon, se fait entendre le soir dans les fourrés.

Cette région piémontaise, située vers le nord, à peu près à six heures de marche du Douthoumi, et qui porte le nom de Magogoni intérieur, est traversée par le Mdimou, canal profond et naturel, dont les eaux, non permanentes, se versent dans la Mgéta. Les vallées fertiles que renferment les plis du versant méridional sont, à ce que je suppose, d'après les renseignements que j'ai recueillis à cet égard, habitées par les Vouakoumbakou et les Vouasouop'hanga. Les points les plus élevés, dont la

1. Nous ne pouvons pas contester cette assertion, rien ne nous y autorise; nous ferons remarquer seulement que le bétel est originaire des parties les plus chaudes du globe; que la canne à sucre appartient également à la zone torride; on peut bien il est vrai la cultiver jusque dans le midi de l'Europe; mais si l'on considère qu'il lui faut, pour réussir, une végétation active de onze à douze mois, on se demande comment elle pourrait prospérer dans une région où toutes les nuits sont froides et où l'eau se congèle. Enfin le bananier dont l'évolution exige environ dix-huit mois, se cultive au fond des vallées, pour l'abriter du vent, même dans les pays équatoriaux; et ceux que nous possédons ne quittent jamais la serre chaude. (*Note du traducteur.*)

2. Le Mongous, que les Africains appellent kitoukoua ou bien oungouichiri, est très-commun dans la région maritime, et rare partout ailleurs. Les Vouak'houtou prétendent qu'il protége leurs cabanes contre les rats et les serpents, et l'apprivoisent quelquefois; l'affectueux petit animal leur est d'autant plus utile que le chat domestique leur manque. Le kitoukoua est plus petit que le mongous de l'Inde, et les sombres annelures de sa robe sont à la fois plus marquées et plus régulières.

hauteur paraît être de neuf cents à douze cents mètres, serviraient d'asile à une tribu de Vouarougourou, contraints de s'y défendre, à la fois, contre les rigueurs du climat et la rapacité de leurs voisins.

En 1857, le fléau du pays était un nommé Kisabengo, mzégoura de basse extraction, qui après avoir enlevé l'Oukami[1], au dihouan Ngosi, ou Kingarou, s'est élevé à la dignité de shéné khambi, ou grand chef. Soutenu par les Vouazégoura, ses compatriotes, et par la population musulmane de Houindé, petite ville de la côte, dont les habitants sont chasseurs d'hommes, il a transféré presque tous ses sujets au marché de Zanzibar; puis l'article venant à manquer sur ses terres, il a été le chercher dans l'ouest, et a porté la désolation jusque de l'autre côté du val de la Moukondokoua.

Les tribus, réfugiées dans les montagnes n'en sont pas moins restées hospitalières, et admettent les étrangers dans leurs bourgades; il y a même chez elles une caverne qui est un lieu de pèlerinage pour les Vouazaramo; d'après les indigènes un p'hépo, l'âme d'un mort (c'est-à-dire un revenant), habite le fond de cet antre, où il fait un bruit effroyable, désigné dans le pays sous le nom de kouréro ou de bokéro, et qui doit être produit par quelque rivière souterraine. Cette supposition est d'autant plus vraisemblable qu'il y a dans cette grotte un bassin, rempli d'une eau magique, où les femmes se plongent pour devenir plus fécondes, et où les hommes sacrifient des moutons et des chèvres pour obtenir d'heureux combats et d'abondantes moissons.

Les montagnards de la chaîne du Douthoumi possèdent un langage particulier, dont les différents dialectes ont, à ce que disent nos guides, d'étroits rapports avec le kik'houtou.

Malgré l'insalubrité du Douthoumi, les Arabes y séjournent quelquefois assez longtemps, dans le but d'y brocanter une bonne affaire en esclaves, de réparer leur fortune, et d'acquérir le moyen d'entreprendre un voyage dans l'intérieur. Cet état de choses entretient des hostilités perpétuelles entre les chefs de la province; il ne s'écoule pas un mois sans que des champs ne

1. Territoire qui commence au flanc oriental de la chaîne de Douthoumi, et s'étend vers la mer.

soient ravagés, des villages détruits, et leurs malheureux habitants capturés et vendus.

Pendant notre séjour, l'un de ces pillards, appelé Manda, petit chef d'un village minuscule, avait, en dépit de la présence des troupes du saïd, enlevé cinq des sujets de Mgota, son voisin, dont il avait dévasté le hameau. J'expédiai contre lui une escouade de nos hommes, et j'eus la satisfaction, non-seulement de rendre les cinq captifs à leurs foyers, mais d'arracher à l'esclavage deux vieilles femmes décrépites, qui me remercièrent avec des larmes de joie.

Cet acte de justice accompli, je préparai, bien que d'une main tremblante, et la tête saisie de vertige, un rapport et des comptes pour la Société géographique. Ces notes, ce rapport, et divers papiers, entre autres une requête pressante pour avoir des médicaments, furent adressés au colonel Hamerton, en cas de malheur à M. Cochet, consul de France, et confiés à Yarouk, l'un de nos Djémadars; je recommandai celui-ci à Sa Hautesse pour la place de commandant de Bagamoyo, qui était alors vacante, et je congédiai notre escorte de Kaolé, dont le désir de retourner à la côte se manifestait par de vives clameurs; du reste je n'avais pas le moyen de l'entretenir plus longtemps.

Outre les deux cargaisons d'étoffe, de fil de cuivre et de verroterie qui nous suivaient, j'avais été pourvu par Ladha Damha d'un approvisionnement de cotonnade blanche et bleue, de quelques jolis articles de toilette, de vingt mille rangs de perles de porcelaine de toutes couleurs, d'aiguilles et de divers objets de quincaillerie, destinés à payer les frais de la traversée de l'Ouzaramo. Estimées deux cent quatre-vingt-quinze dollars, ces marchandises devaient nous conduire jusqu'à la fin du troisième mois : elles ne durèrent pas plus de trois semaines. La peur avait rendu Ben-Sélim plus que généreux envers quiconque lui avait tendu la main, et livré à lui-même par suite de ma fièvre, il avait permis à ses esclaves de détourner à leur bénéfice tout ce qu'ils avaient pu prendre.

Dans l'impossibilité de nous pourvoir du nombre de porteurs qui nous était nécessaire, Ladha Dhama avait eu l'heureuse idée de convertir dix-huit pièces de calicot en sorte de housses pour les ânes; l'étoffe ne garda pas longtemps cette destination primitive, et servit bientôt de literie à nos gens. Une

preuve, d'ailleurs, que nos biens n'allèrent pas toujours à qui de droit, c'est que les treize hommes de notre escorte, dont la dépense devait diminuer les bagages en proportion des nôtres, furent obligés de porter à cinq le nombre de leurs ânes, qui dans l'origine se réduisait à deux; et que les fils de Ramji, eurent cinq morceaux d'étoffe à donner pour une chèvre.

Pour en revenir aux Béloutchis de Yarouk, ils nous quittèrent le 21 juillet, au milieu d'une décharge de mousqueterie générale. Leur départ fut pour moi une véritable délivrance; c'était le rebut de leur corps; ils ne pensaient qu'à manger, ne faisaient rien, opprimaient les faibles, et semblaient avoir pris à cœur de rendre le nom de Béloutchi aussi méprisable qu'odieux.

J'avais eu soin d'apporter de Zanzibar quatre hamacs; suspendus à de longues perches, ils formaient l'espèce de litière que les Indous et les Portugais appellent manchil, et qu'on nomme tipoia dans l'ouest de l'Afrique; mais il fallait des porteurs; Seïf-ben-Sélim consentit à me louer six esclaves; je lui donnai les dix dollars qu'il demandait pour cela ; et le 24 juillet, me sentant la force de supporter le voyage, couché dans ma manchila, je donnai l'ordre à la caravane de se remettre en marche. Elle traversa les champs du Douthoumi, franchit un canal aux berges escarpées, au lit fangeux, où l'on enfonce jusqu'aux genoux, même pendant la sécheresse, et entra dans les cultures qui bordent les collines détachées de la montagne.

Ces mamelons de forme conique, ainsi qu'à la lisière des Ghattes de l'Inde, plus malsains que la plaine elle-même, ne sont pas habités; des bois touffus en tapissent les rocailles de la base au sommet, et la route, quittant la région cultivée, présente au voyageur tout ce qu'il a rêvé de plus horrible sur la nature africaine. C'est un mélange confus de broussailles et de grands arbres, qui vous enserre de toute part, et qui n'est pas moins triste à la vue qu'effrayant pour l'imagination. La terre, noire et grasse, ne déchire cette couche épineuse que pour se voiler d'herbes roides et tranchantes, ayant quatre mètres de hauteur, et dont chaque lame a deux centimètres de large. D'énormes épiphytes couvrent les arbres de la racine au faîte, les enveloppent d'un linceul impénétrable, et se réunissent en masses compactes, qui représentent des nids gigantesques. Le sentier disparaît, *tué*, suivant l'expression des indigènes, par un amas de

lianes rampantes, qui se tordent, se courbent, se dressent dans tous les sens, accrochent, enlacent, étreignent tout ce qui les environne, et finissent par étrangler jusqu'au baobab lui-même.

Le sol, toujours saturé d'eau, exhale une odeur d'hydrogène sulfuré; on peut croire, en maint endroit, qu'un cadavre est derrière chaque buisson. Des nuages livides, chassés par un vent froid et furieux, se heurtent et crèvent en larges ondées; ou bien un ciel morne et lourd enveloppe la forêt d'un voile funèbre. Même par le beau temps, l'atmosphère de ces lieux sinistres est d'une teinte blafarde et maladive; et ses brumes, en concentrant les rayons du soleil, ne laissent passer qu'une chaleur moite et suffocante. Il en résulte un alanguissement physique, une prostration morale dont on ressent l'effet dans tous ces climats qu'une humidité perpétuelle, tour à tour froide et chaude, rend aussi insalubres que désagréables.

Enfin, pour que rien ne manque à l'odieux tableau qui, du centre du K'houtou, se déploie jusqu'à la base des monts de l'Ousagara, de misérables cabanes, entassées au fond des jongles, abritent quelques malheureux, amaigris par un empoisonnement continu, et dont le corps et les membres, déformés par les ulcères, témoignent de l'hostilité de la nature envers la race humaine.

Le sentier, qui rampe au milieu de cette plaine fétide, passe à côté de salines peu profondes, situées sur la gauche; ces salines, d'après les Arabes, sont à sec pendant les pluies, et contiennent de l'eau pendant la saison sèche.

Tout à coup nous sommes en face d'un rempart de sorgho, dont la canne est plus résistante que les rotins d'une jungle indienne; cette muraille franchie, nous entrons et nous logeons à Bakéra, joli petit village entouré d'un cercle de papayers et de bananiers, où des colombes jouent entre elles.

A notre retour, en 1859, une couche d'herbe épaisse se balançait à la place où chaque habitant de cette bourgade avait son toit et son foyer. L'Africain a pour les murs de pierre une horreur superstitieuse; il est resté à demi nomade sous l'influence de ce penchant au vagabondage, qui persiste chez l'homme tant qu'il n'est pas maîtrisé par la civilisation. Bien que de nos jours on ait découvert des traces d'habitations fixes dans la corne orientale, entre le parallèle d'Harar et les bords du Zambèze, l'intérieur de l'Afrique ignore la maçonnerie, et ne possède rien

d'analogue à ce que l'on nomme une cité ; les cercles minuscules employés par les géographes pour désigner une ville, et que nous retrouvons sur les cartes où les théoriciens nous représentent l'Afrique, nous trompent sur la nature des lieux qu'ils caractérisent : les noms qui les accompagnent ne spécifient pas même un village : ils s'appliquent à des saltanats, des territoires, des fiefs ou des provinces.

Le lendemain, reprenant notre course à travers des bas-fonds et des rizières, où chacun des ânes s'embourba, ou jeta sa charge, nous atteignîmes les avant-postes du Zoungoméro ; plusieurs caravanes y avaient dressé leurs tentes, et l'on y voyait des piles d'ivoire, ainsi qu'une foule de porteurs. Les nôtres, qui nous avaient précédés, s'étant logés plus loin, nous poursuivîmes notre marche, malgré la longueur de la route que nous avions déjà faite. Comme nous approchions du hameau où nos pagazi étaient casés, nous trouvâmes plusieurs de nos gens qui venaient à notre rencontre. Aussitôt les armes s'agitèrent, chacun brandit sa lance, fouetta l'air de son sabre, et se précipita, en hurlant, dans toutes les directions, faisant pleuvoir les coups sur des ennemis imaginaires, ainsi qu'on peut l'observer dans une basse-cour, lorsque les poules se permettent une joyeuse fantasia. Nous avions mis quatre semaines pour venir de la côte, à peu près le double du temps ordinaire, et nos porteurs supposaient que les Vouazaramo nous avaient égorgés.

Le Zoungoméro, qui forme la tête de la vallée de la Mgéta, est, comme le district précédent, une plaine au sol noir mêlé de sable, d'une fertilité prodigieuse. Fermée de toute part, excepté au levant, par où les eaux s'écoulent, cette plaine est limitée au nord par les pics du Douthoumi, à l'ouest par les éperons de l'Ousagara, lisière inculte et déserte, bien que le pays soit populeux jusqu'à sa base ; enfin, au sud par des cônes détachés, de même formation, dont les flancs escarpés et rocailleux sont garnis de bois épais. La brise de mer s'y fait vivement sentir, et, grâce à l'influence maritime, le kosi, ou vent du sud-ouest, continue parfois à souffler jusqu'à la fin de juillet ; mais où s'arrête la brise, l'atmosphère est étouffante.

Les premières heures du jour, dans le Zoungoméro, apparaissent à travers un brouillard laiteux, qui forme un cercle de nuages ; des cumulus et des nimbes, venus de l'est, envahissent

graduellement les hauteurs du Douthoumi; quand la pluie est imminente, une couche épaisse de stratus coupe la montagne et s'étend au-dessus de la plaine. A toutes les phases de la lune, il pleut une ou deux fois par vingt-quatre heures, et lorsque les nuages éclatent, un soleil ardent aspire la putridité du sol. La première partie de la nuit est d'une chaleur suffocante; puis le brouillard se condense, et vers le point du jour la rosée est tellement copieuse qu'elle devient fatale même aux gens du pays; il suffirait de suspendre la marche avant que l'atmosphère ait eu le temps de s'échauffer pour donner la fièvre à toute une caravane.

L'humidité pénètre, oxyde, corrode tout ce qui n'en est pas préservé; le bois pourrit, le fer se ronge, les habits se trempent, la poudre se délite, le cuir devient gélatineux, le carton se liquéfie. Les livres et les collections noircissent; les capsules, garanties à l'épreuve d'un bain prolongé, ne détonnent plus, dès qu'elles ont quitté leur épaisse enveloppe de métal et de caoutchouc, et les ressorts des poires à poudre se rompent subitement comme un tuyau de plume roussi. Nous avions une quantité considérable d'allumettes chimiques, bois et bougie de première qualité; ni les unes ni les autres ne peuvent servir; la partie inflammable s'en détache au plus léger contact, et la boîte qui les renferme n'est plus qu'une masse de pâte. Je recommande aux futurs explorateurs de cette région de s'en tenir à l'ancien morceau de phosphore dans une petite fiole d'huile d'olive, qui leur servira d'allumette, et de lanterne au besoin. Toutefois, lorsqu'on est accompagné de mousquetaires, il est toujours facile de se procurer du feu; leur sac est forcément garni d'un briquet et d'une provision de coton, ou de bombax, trempé dans une solution de poudre ou de salpêtre, dont ils composent leurs mèches.

Le Zoungoméro n'en est pas moins le grand bandari, ou centre commercial de l'est, comme l'Ounyanyembé et l'Oujiji dans les régions suivantes. Situé sur la route principale qui du bord de la mer conduit au lac, il est traversé par les caravanes d'aller et de retour; et pendant la saison des voyages, c'est-à-dire de juin en avril, des bandes, composées parfois de quelque mille hommes, s'y arrêtent chaque semaine[1].

1. Les caravanes de Quiloa prenaient jadis le chemin du Zoungoméro, et les porteurs de l'Ounyamouézi ont fréquemment suivi la même direction, en sens inverse, pour se rendre à ce dernier port.

L'eau s'infiltre dans ses cases; on y est en compagnie de volailles, de pigeons, de rats, de souris, de serpents, de lézards, de sauterelles, de blattes, de moustiques, de mouches, d'araignées hideuses, sans parler des essaims d'abeilles qui en chassent les habitants, et de l'incendie qu'on peut toujours y craindre; mais le sorgho y abonde, par conséquent la bière; le bhang et le datura y croissent naturellement, et ajoutent leur puissance aux charmes de l'ivresse.

Le bhang est une variété du chanvre indien, le benj des Arabes, le fasoukh des Africains du nord, le dakha de ceux du sud. Il y en a devant la porte de chaque hutte des vallées de l'Afrique orientale; comme dans tous les climats chauds, la fibre dégénère, et la plante n'est estimée que pour ses propriétés narcotiques. Les Arabes en font sécher la feuille au soleil; ainsi que les Africains, ils la fument dans de grands narghilés dont le fourneau contient un quart de livre; seulement ils y mêlent du tabac, et les indigènes l'emploient seul. Africains et Arabes ignorent l'art de faire avec cette plante les diverses préparations connues sous le nom de hashish, momiya, ganja, sébzi, charas et maajun. Ainsi que le bhang sauvage du Sindh, qu'affectionnent les kalandars, les fakirs, et autres pieux mendiants, celui dont nous parlons contracte les muscles de la gorge et produit une toux violente qui, après quelques inhalations prolongées, se termine par des cris convulsifs. Chose singulière, cette toux est contagieuse, et l'exemple du premier qui la fait entendre est immédiatement suivi par tous les autres; il est présumable, néanmoins, que ces sons grotesques ne sont pas totalement involontaires; les gamins eux-mêmes s'efforcent de les émettre, afin de se donner de l'importance en annonçant qu'ils fument du bhang.

Le datura stramonium, que les Arabes et les Vouasahouahili appellent *mouranha*, croît spontanément dans les plaines bien arrosées; il porte ici, comme dans l'Inde, une grande fleur blanchâtre, que remplace une capsule hérissée de pointes, désignée vulgairement sous le nom de pomme épineuse[1]. Les indigènes, et

1. Le stramonium, qui croît dans nos champs, et qui d'ailleurs se rencontre partout, si ce n'est peut-être en Australie, porte également en France le nom vulgaire de pomme épineuse. Rien n'est plus joli que ces capsules de la grosseur d'un œuf, lorsque desséchées sur la tige, elles ont en se dépouillant de leur parenchyme, mis à nu les nervures qui en constituent les épines. On sait com-

ceux qui les visitent, en font sécher les fleurs, les feuilles, l'écorce de la racine, où les propriétés de la plante sont, dit-on, le plus concentrées, et les fument dans une pipe ordinaire, ou dans un narghilé. D'après les gens du pays, c'est un remède souverain contre l'asthme et la grippe, dont il guérirait la toux, en détendant les muscles. L'horrible usage que les empoisonneurs de l'Inde font du datura est complétement inconnu des Vouashenzi ; mais dans leur ignorance des propriétés vénéneuses de cette plante, ils sont fréquemment victimes de ses effets.

La viande est rare dans le Zoungoméro ; le seul bétail que l'on y rencontre est amené par les Vouanyamouézi, qui le dirigent vers la côte ; il est impossible par conséquent d'y avoir du laitage. Le prix d'une chèvre, d'un mouton, ou de deux volailles est d'une shoukkah, deux mètres de calicot, d'une valeur d'un franc vingt-cinq centimes Les œufs et les fruits, papayers, bananiers, cocos et citrons, n'ont pas de cours déterminé. En général la shoukkah représente également huit rations de sorgho non décortiqué, cinq gâteaux de tabac, pesant environ trois livres, et quatre mesures de riz, dont les voyageurs, qui se dirigent vers l'ouest, devront s'approvisionner avant d'aller plus loin. Il en résulte que la dépense quotidienne d'une caravane nombreuse est d'un dollar, à un dollar et demi d'étoffe, au prix du marché de Zanzibar.

Toutefois la valeur des denrées est sujette à de grandes fluctuations, et, à quelque prix que ce soit, les habitants ne les vendent qu'avec difficulté.

Les avantages qui décident les caravanes à passer par le Zoungoméro, y attirent également une légion d'espèces de courtiers, qui tout en attendant les marchands d'ivoire, s'amusent à saccager le pays, où ils s'abattent comme une nuée de sauterelles. Aussi les Vouak'houtou, race timide, qui n'ont pas, comme les Vouazaramo, de sultan pour les réunir et les grouper autour de lui, ont-ils été chassés graduellement des lieux qu'ils habitaient. On n'en trouve guère plus de trois ou quatre familles dans les plus gros villages, où ils occupent de misérables cabanes, les

bien, même sous notre climat, cette plante narcotique est vénéneuse. Bien loin de croître dans les plaines arrosées, comme dans le Zoungoméro, elle pousse en Europe dans les terrains arides, les décombres, les lieux incultes, et se nomme encore herbe aux sorciers, ou endormie. (*Note du traducteur.*)

meilleures cases ayant été prises ou incendiées par les pillards. Ceux-ci, criminels évadés, esclaves marrons, hommes libres sans sou ni maille, escrocs fuyant la misère, le fouet, ou la corde, résolus et bien armés, sont nécessairement plus forts que ceux qu'ils envahissent; quand la menace ne suffit pas, c'est le mousquet à l'épaule, l'arc tendu, le sabre ou la lance au poing qu'ils s'installent dans les maisons, prennent les femmes, les enfants, s'emparent de tout, mettent le feu au village, et en vendent les habitants à la première caravane, ni plus ni moins que s'ils étaient dans les provinces indépendantes de l'Inde.

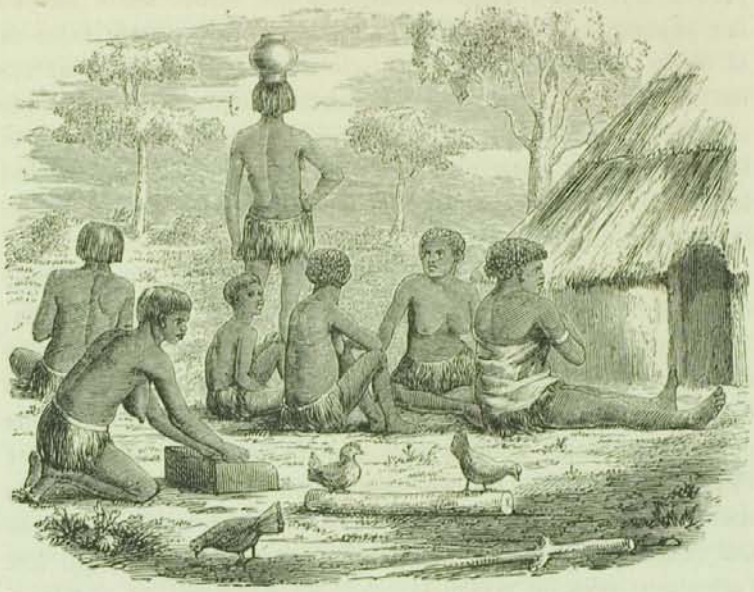
Il est rare, du reste, qu'il soit nécessaire à ces flibustiers d'avoir recours à la violence; les Vouak'houtou, persuadés que leurs oppresseurs n'agissent qu'en vertu des ordres du sultan de Zanzibar, dont ces bandits se prétendent les délégués, ne leur opposent qu'une résistance passive, et se contentent de cacher leurs familles dans les broussailles. Voilà comment, vers la fin de l'année, on trouve à peine quelques mesures de grain sur cette terre d'une fécondité merveilleuse.

Ainsi que je l'ai mentionné plus haut, cet indigne abus de la force est réprouvé par le saïd. Lorsque certaines limites sont dépassées, on dépêche de l'île sur la côte un Banian, avec mission d'avertir les chombouis que le fait concerne, et de leur ordonner de prendre des mesures qui mettent un frein à ces désordres. Mais quelle influence peut avoir cet émissaire, quand on sait qu'il a lui-même équipé l'une ou l'autre de ces bandes contre lesquelles il porte plainte; et comment espérer la fin d'un état de choses que veulent maintenir ceux qu'on charge de le réformer? Le gouvernement de Zanzibar en est donc réduit à l'impuissance, et le temps seul peut remédier à tous ces maux.

Les Vouak'houtou parlent souvent d'envoyer une députation à Sa Hautesse pour solliciter de sa faveur un corps permanent de Béloutchis qui les protége; mais pas un d'entre eux n'ose abandonner sa case, dans la crainte de n'en retrouver que les ruines. Ce serait, en outre, s'exposer à la vengeance des bandits qui tueraient les députés au passage; et si on leur échappait, courir le risque d'être pris et vendus par les Vouazaramo. Enfin, en supposant que les Vouak'houtou réussissent dans leur démarche, les Béloutchis ne rempliraient-ils pas, à leur égard, le rôle de l'homme qui, dans la fable, assiste le cheval contre

le cerf? Les Arabes qui connaissent ces mercenaires, ont trop de sagesse pour accepter leur protection.

Nous sommes, comme on le voit, sur le sentier de la traite, si différent de celui qui traverse les tribus libres de l'Afrique méridionale. L'odieux négoce paralyse tout sentiment; le voyageur ne peut pas même témoigner sa pitié, quelle que soit la misère qu'il rencontre : il faut qu'il fasse souffrir s'il ne veut pâtir lui-même. C'est en vain qu'il offre un prix élevé des objets indispensables : on les lui refuse, et par la bonne raison que les denrées ont été prises, ou pourront l'être. Si l'étranger n'entre pas de vive force dans une case, il restera sans abri malgré l'orage; s'il n'impose pas de corvée, personne ne lui viendra en aide, et s'il ne brûle et ne pille, il mourra de faim, même en pleine abondance. Telle est la réaction de ce trafic abominable, qui détruit tout ce qu'il y a de justice et de bonté dans le cœur de l'homme.



Femmes vouak'houtou.

CHAPITRE IV.

PREMIÈRE ZONE.

Détails géographiques et ethnologiques [1].

La première partie, ou zone maritime, de la région africaine dont nous nous occupons, s'étend du rivage de l'océan Indien (36° 40′ longitude est) jusqu'aux montagnes de l'Ousagara (35° 8′), ce qui lui donne, mesurée à vol d'oiseau, une largeur de quatre-vingt-douze milles géographiques. Bornée, dans l'autre sens, par le Kingani et le Roufidji, sa longueur moyenne peut être évaluée à cent dix milles, et son inclinaison à peu

1. Voir, pour de plus amples détails, *The Journal of the R. geographical Society*, vol. 29, 1860.

près à un mètre vingt centimètres par mille. Deux bassins la composent : celui du Kingani, à l'est ; au couchant celui de la Mgéta, et de ses nombreux tributaires. Le premier de ces bassins, qui est aussi le plus important, forme l'Ouzaramo ; le second, beaucoup moins considérable, renferme le K'houtou, et le territoire fort restreint d'Ouziraha. Les indigènes subdivisent le premier en trois districts : les basses-terres de Tounda, du Douthoumi et du Zoungoméro.

La route que nous avons prise suit constamment, à peu d'exceptions près, les vallées fluviales du Kingani et de la Mgéta, qu'elle parcourt dans toute leur longueur. Lorsqu'elles sont peu chargées, les caravanes indigènes traversent ordinairement cette région en quinze jours, y compris une halte. Des deux côtés de la route, dont la plus grande hauteur, indiquée par l'eau bouillante, est de cent mètres au-dessus du niveau de la mer, s'élèvent les coteaux onduleux qui caractérisent la Mrima. Ces rampes inégales ne présentent aucune éminence qui fixe l'attention ; près du rivage la pente en est brève et rapide ; à mesure qu'on s'en éloigne elles se déroulent en vagues plus allongées ; dans les deux cas elles sont couvertes d'une végétation luxuriante, produite par un humus de la plus grande richesse.

De hautes futaies, qui parsèment les grandes herbes, çà et là des fourrés impénétrables, d'où s'élève une masse de verdure couronnant des arbres gigantesques, donnent à cette région, en certains endroits la physionomie d'un parc. Le sentier qui va d'un village à l'autre, serpente au milieu de cette nature féconde ; il plonge de temps en temps sous des voûtes épaisses, dont les branches attardent les porteurs, et où le sol, détrempé par les eaux, qu'il conserve long-temps après la pluie, répand dans l'air une humidité visqueuse et morfondante. Rien de plus propre à une embuscade que ces défilés, où quelques hommes résolus peuvent facilement détrousser une caravane, soit en l'attaquant par derrière, soit en lui fermant le passage, et c'est avec terreur que les marchands traversent ces lieux.

La route y est souvent coupée par de profonds ruisseaux, qui, entièrement à sec pendant les grandes chaleurs, ne peuvent être franchis à gué à l'époque des moussons.

Les champs cultivés sont nombreux : le maïs, le tabac, le

sorgho, le sésame, le manioc, la patate douce, la fève, et divers autres légumes y prospèrent. L'ananas croît à l'état sauvage; le mangoustan, le cocotier, le papayer, le jacquier, le bananier, le citronnier se rencontrent çà et là dans les districts voisins de la côte; les terrains bas sont abondamment couverts de riz.

Chaque hameau est caché dans l'herbe, ou dans les broussailles; le chant du coq, dont l'oreille est frappée sur presque toute la route, prouve que les bourgades sont nombreuses; toutefois elles sont peu importantes, et maigrement peuplées.

L'inclinaison a lieu vers l'océan Indien, comme pour toute la côte orientale d'Afrique. L'eau abonde, même à distance des rivières; elle s'échappe du sol en minces filets, et va se déposer dans des fosses, qui ont depuis quelques centimètres jusqu'à trois mètres de profondeur.

Les pluies, fort copieuses, débutent en mars, à peu près un mois plus tôt qu'à Zanzibar, et leur durée est la même que dans l'île. On souffre moins du climat sur les hauteurs que dans la vallée; mais la température y est encore étouffante.

Quand on a franchi les corallines, le calcaire, le tuf, et le conglomérat caillouteux du rivage, on trouve un grès de formation primitive. Des blocs erratiques d'une belle hornblende noire, et des roches de même essence, dont on fait dans le pays des meules à aiguiser, des plaques à moudre le grain, abondent dans le lit des rivières, où les indigènes prennent également l'argile dont ils font leurs poteries. Près de la côte le sous-sol est composé d'une terre bleue, grasse et compacte; et plus loin, d'un gravier rutilant et quartzeux.

Un riche humus, brun ou noir, varié çà et là, ou revêtu de sable blanc, forme la couche supérieure, et présente en quelques endroits des filons d'argile rougeâtre. Des coquilles d'eau douce en parsèment la surface, et des crabes font leur terrier dans ce sol meuble, où il est rare que la pierre apparaisse.

Les bêtes bovines sont inconnues dans la Mrima, où les moutons, les chèvres et la volaille sont extrêmement communs. Près des jungles on protége ces animaux contre l'once et le léopard, en les enfermant dans d'énormes cages en bois, qui, par propreté, sont construites sur une espèce de pilotis.

Les vallées fluviales de la Mrima, rappellent, sur presque tous les points, les traits physiques de la côte et de l'île de Zanzibar;

toutefois l'aspect général, modifié par le climat, présente quelque léger changement. Près du rivage, le bassin du Kingani, forme une vaste bande sinueuse, où serpente le fleuve, dont le lit est maintenant trop profond pour changer. A peu près au milieu de l'étendue qu'embrasse le regard, des collines, des crêtes pierreuses surgissent du terrain onduleux, tandis qu'une plaine basse et continue, forme la tête de la vallée.

En maint endroit, surtout près des criques, des espèces de chaussées, tantôt convergentes, tantôt divergentes, indiquent par des bancs, ou des nappes de galets et de coquilles marines, l'exhaussement séculaire du sol, et l'abaissement du fleuve à son niveau actuel. Ces falaises, qui, de loin semblent couronnées de monticules arrondis, couverts de grands arbres, sont préférées à tout autre lieu comme siége d'établissement.

Sous l'influence d'une température à la fois chaude et humide, la végétation, dans les terrains bas où la pression atmosphérique est excessive, acquiert une force exceptionnelle. L'herbe, surtout dans les sols noirs et marécageux, s'élève à près de quatre mètres, et donne des tiges de la grosseur du doigt. Les jungles qu'elle forme sont si épaisses que la terre y disparaît totalement, et qu'il est impossible de les franchir en dehors du sentier; même où celui-ci existe, le voyageur n'avance que de vive force au milieu de ce fourré, dont les roseaux le flagellent en se redressant, ou le blessent de leurs chaumes inclinés et rompus. L'Africain n'en sort pas sans que la plante de ses pieds, qui a la dureté de la corne, ne soit tranchée; et parcourir, même à âne, ces couloirs herbeux, où la rosée vous glace le corps et les jambes, tandis que le soleil vous brûle la tête et la poitrine, est une rude épreuve, surtout pour un malade.

Cette végétation excessive, qui voile parfois les ravins et les rivières, se montre avec les pluies, et disparaît au bout d'un mois de sécheresse, brûlée par les chasseurs, plus souvent encore par accident. Lorsque l'incendie offre quelque danger, on a coutume de l'éteindre avec des rameaux feuillus.

Telle est la variété de ces herbages, qu'en certains endroits le voyageur y découvre chaque jour quelque nouvelle espèce.

Les arbres sont rares dans les lieux où les eaux séjournent longtemps; ceux qu'on y rencontre se trouvent sur des tertres, où ils échappent aux effets d'une immersion prolongée, immer-

sion qui en désorganisant les plantes est la cause de l'odeur fétide exhalée par le sol. Dans les parties promptement à sec, de grands bois et des massifs d'arbrisseaux parsèment d'immenses terrains tapissés d'herbe, que parcourent des troupeaux de gnous et d'antilopes, et qu'ils font ressembler à nos parcs, ainsi que je l'ai déjà mentionné.

La chaleur est étouffante dans le fond du val, où ne pénètre pas la brise de mer, qui pourtant se fait sentir jusqu'aux dernières limites du bassin de la Mgéta.

Vers le Zoungoméro, la pluie ne cesse qu'au mois de janvier, seulement pendant quinze jours. On aurait tort néanmoins de croire que la végétation dépérit sous cette averse perpétuelle; le soleil, même à l'époque de sa plus grande déclinaison, brille à travers le brouillard. Son éclat est maladif, il est vrai; mais sa chaleur n'en est pas moins excessive, et de nombreux orages, d'une extrême violence, témoignent de l'excès d'électricité que renferme l'atmosphère. Plus à l'ouest, un vent qui vous coupe, descend des crêtes rocheuses du Douthoumi, et l'on a froid.

Les maladies principales de la vallée, sont des ulcères graves et des fièvres, généralement tierces. La *mkoungourou*, fièvre locale, qui affecte tous les étrangers, même ceux des régions voisines, débute par le refroidissement des doigts et des orteils; le frisson envahit bientôt les jambes, de vives douleurs se déclarent dans les épaules, et dans la tête, où elles occupent la partie frontale; les yeux sont brûlants, et l'on éprouve une irritabilité nerveuse accompagnée d'une prostration complète.

A ces symptômes préliminaires, dont la durée est d'une à trois heures, succèdent des nausées qui annoncent la période brûlante; la tête s'enflamme, les mouvements du cœur se précipitent, ils deviennent plus forts, la soif s'exaspère, les yeux sont pressés par un poids qui les écrase, et il arrive souvent qu'une toux convulsive ajoute à ces souffrances. D'étranges visions apparaissent au malade, et une loquacité qui tient du délire, atteste l'excitation du cerveau. Une extrême faiblesse dans les membres, des bourdonnements dans les oreilles, et le vertige, persistent fréquemment après l'accès, qui se termine par des sueurs abondantes. Enfin le manque de sommeil et d'appétit, un accablement profond, une fièvre continue, accompagnée de battements dans les tempes, d'éruptions de différents caractères, d'une enflure

douloureuse des pieds, et d'ulcérations dans la bouche, préludent à la convalescence. Cette fièvre terminale, qu'enlève aisément une médication bénigne, se prolonge parfois pendant trois semaines.

Un nombre considérable de sentiers, dont la côte est le point de départ, forment un triangle, et viennent se réunir au centre de l'Ouzaramo, où l'endroit de leur jonction est appelé *Makoutaniro*. Celui dont nous avons parlé jusqu'à présent, est l'une des plus suivies d'entre les routes qui, de Bagamoyo et de Kaolé, serpentent vers l'intérieur. Sa course est au sud-ouest, jusqu'à ce qu'il rejoigne le tronc principal, qui à partir de Mbouamagi va directement au couchant. Les caravanes divisent ce chemin en treize étapes; mais un bon marcheur peut le parcourir en une semaine.

Nous ne croyons pas devoir nous excuser de la longueur des détails qui vont suivre; l'ethnologie est en Afrique, sinon le seul caractère important, celui du moins qui présente le plus d'attrait. Tout ce qui a rapport aux habitudes, aux idées, au négoce, à l'état social de ces races nouvelles, est digne de fixer l'attention, et a besoin d'être minutieusement décrit. Il y a peu de chose dans la topographie de cette portion de la péninsule qui puisse intéresser, si ce n'est la satisfaction que donne le triomphe du vrai sur les opinions fausses, et l'importance qui, à cette époque où l'homme paraît tendre à la dignité d'animal voyageur, s'attache aux découvertes.

Le sujet exclut toute prétention littéraire; située sous la même latitude, ayant toute l'année, pour ainsi dire, la même température, cette région, où les gradins et les plateaux de la chaîne côtière succèdent aux vallées alluviales, est nécessairement monotone. Un même sol, des produits pareils, des arbres et des rochers qui se ressemblent, ne fournissent pas les matériaux d'un récit piquant et varié.

L'antiquaire et l'historien y seraient encore plus malheureux; ils n'y trouveraient ni monuments ni souvenirs; à peine quelques traditions; pas d'annales, pas de ruines qui témoignent d'une splendeur éteinte, et qui intéressent à la fois le voyageur et ceux qui lisent ses ouvrages. Cette partie de l'Afrique n'a pas même de travaux utiles, à défaut d'œuvres d'art : un canal ou une écluse a toujours dépassé les bornes étroites de sa ci-

vilisation; elle est également dépourvue de cette pompe barbare qui caractérise les cours sauvages de la partie occidentale. Mais le peuple qui l'habite offre des traits nouveaux; ses manières sont étranges, son fétichisme étonnant, son commerce étendu, son état social plein d'un intérêt douloureux. Malheureusement la délicatesse des oreilles civilisées, qui ne permet pas de reproduire certains détails, même sous la gaze des langues anciennes, mutile le physiologiste, et enlève au sujet ses particularités les plus saillantes. J'ai souvent regretté, puisque le mauvais latin et le grec ne suffisent plus à voiler, comme autrefois, les faits d'histoire naturelle, tant humaine qu'animale, que les savants ne nous aient pas fourni un langage symbolique, pouvant tout dire sans blesser l'honnêteté.

La zone dont il s'agit, a pour principaux habitants les Vouazaramo, les Vouak'houtou et les Vouaziraha. On y trouve encore les Vouazégoura et les Vouadoé, mais leurs tribus sont peu nombreuses, et leur établissement dans le pays date d'une époque récente.

Comme toutes les peuplades de cette côte, les Somalis, les Gallas, les Vouangindo, les Vouamakoua et les Cafres, les Vouazaramo se sont trouvés en contact avec une civilisation assez puissante pour les corrompre, sans être assez forte pour les subjuguer; et bien qu'agriculteurs, ils sont plus redoutés des caravanes, que pas une des tribus qu'elles rencontrent depuis l'Océan jusqu'aux lacs. Leur territoire est borné à l'est par l'étroite lisière musulmane de la région maritime, à l'ouest par les Vouak'houtou, au nord par le Kouingani, au sud par les tribus riveraines du Roufidji.

Ils se prétendent parents des Vouakamba, tribu semi-nomade, établie depuis quelques années au nord-ouest de Mombas. Leur dialecte prouve néanmoins qu'ils sont étrangers à cette horde errante, et les rallie aux Vouak'houtou.

Il est impossible de se faire une idée, même approximative, du nombre de familles qui composent les tribus dans cette partie de l'Afrique; celle des Vouazaramo présente une quantité de subdivisions, dont les principales sont les Vouakamba et les Vouap'hangara.

Comparés à la population de la côte, les Vouazaramo, qui souvent prononcent Vouazalamo, sont grands, bien faits et vigoureux; toutefois sous le rapport physique, ils le cèdent à la plu-

part des tribus de l'intérieur. La nuance de leur peau varie énormément, ce qui vient de la quantité d'esclaves importés dans le pays. Ainsi que les Arabes, c'est à la teinte la plus foncée qu'ils donnent la préférence; leurs chefs sont en général d'un noir de jais; il est rare d'en trouver de couleur claire.

Jamais le Mzaramo n'est circoncis, à moins qu'il n'adopte l'islamisme. Le tatouage est également exceptionnel dans la tribu, où l'on remarque, cependant, quelques figures ornées de trois cicatrices linéaires, allant du bas de l'oreille aux coins de la bouche, ainsi qu'on le voit chez les Mashali de la Mecque. C'est de la coiffure que les Vouazaramo tirent leur cachet national: leur épaisse toison est recouverte d'un enduit formé de terre ocreuse et micacée, venant des montagnes, et délayée, à consistance de miel, avec de l'huile de sésame ou de ricin. Avant que cette couche de pommade soit sèche, on l'attire avec les doigts au bout de la chevelure, divisée en une foule de petits tortillons, qui entourent la tête d'un cercle horizontal. Cette masse roide et gluante, partagée en une double ligne de petites houppes, l'une au-dessus, l'autre au-dessous de l'oreille, donne à celui qui la porte l'air d'être affecté de la plique polonaise. Il faut cependant convenir que ces guirlandes de gouttelettes rouges, encadrant une peau luisante et noire, produisent infiniment d'effet.

Lorsque cette coiffe argileuse est complétement sèche, on ne parvient à l'enlever qu'à force d'eau chaude — le savon n'est pas connu dans l'Ouzaramo — et surtout d'un peignage persévérant qui s'exécute avec les doigts.

Les femmes sont couronnées du même chaume que les hommes; toutefois leur coiffure présente différents styles : une raie partant du front, et s'étendant jusqu'à la nuque, divise ordinairement les cheveux en deux grosses touffes demi-circulaires, qui se tiennent droit au-dessus de l'oreille; tantôt cette coiffure est colorée, tantôt elle ne l'est pas, suivant le goût de la personne. Chez quelques autres de petites houppes se dressent de chaque côté de la tête, au-dessus de la bosse de la circonspection, et simulent des oreilles d'ours.

En général les Vouazaramo ont la face en losange, les yeux légèrement obliques, le nez épaté, les lèvres tuméfiées et pendantes, la mâchoire en avant, la barbe rare. L'odeur sébacée qu'exhalent toutes ces races, et qui chez eux est suffocante, sur-

tout pendant et après une surexcitation morale ou physique, rattache ces négroïdes au nègre, et les sépare du Galla, du Somali et du Madécasse. Leur traits sont durs et grossiers, leur physionomie est sauvage, leur regard fixe, leur démarche indolente et décousue. L'importance pleine de gravité qui caractérise l'Arabe, et l'allure fanfaronne de l'Indou leur sont également étrangères.

La tribu des Vouazaramo est riche en albinos; nous en avons remarqué jusqu'à trois en un jour. De la même teinte que les Européens d'une complexion très-blanche, ces malheureux ont la figure dépourvue de poils, la peau rugueuse, sillonnée de grandes rides, marquées d'un rouge plus foncé que le reste; les cheveux courts, frisés par petites boucles et de la nuance d'un cocon de ver à soie; les lèvres rouges, la pupille grise, et le blanc des yeux lavé de rose. Ils paraissent très-sensibles à la lumière, surtout au soleil, qui les couvre de cloches, au point de les défigurer. Leurs traits sont du reste d'une laideur peu commune, et leur stature paraît au-dessous de la taille moyenne. Toutefois leurs compatriotes n'ont aucun préjugé à leur égard, et se contentent de les appeler Vouazoungou, c'est-à-dire *hommes blancs*.

En général assez riches pour se procurer de l'étoffe, les Vouazaramo ont presque tous des vêtements; il n'en est guère parmi eux qui ne puissent se donner, au moins une écharpe de calicot dont ils s'entourent les hanches, et qu'ils colorent en jaune sale avec une terre ocreuse, extraite de leur sous-sol. De longues ceintures et des colliers de grains de verre, ou de porcelaine de diverses couleurs, des disques blancs, composés de la base d'un coquillage, et qui se portent seuls sur le front, par couples sur la poitrine, ainsi qu'un bracelet massif de zinc ou d'airain, forment le complément de leur toilette. A ces différentes parures, s'ajoute le mgohouéko, bijou particulier aux membres de la tribu, et qui, à l'usage des deux sexes, consiste en une cravate de deux à trois centimètres de large, faite de perles blanches et noires, ou jaunes et rouges, séparées à courte distance par des barres transversales de teintes diverses.

Jamais les hommes ne paraissent en public sans un déploiement d'armes dont ils font parade; ce sont, quand ils n'ont pas de mousquets, des arcs et des flèches empoisonnées, des lances et des *simés*, grands couteaux pareils aux dagues des

Somalis, et qu'ils fabriquent eux-mêmes avec du fer qu'on leur apporte.

La plupart des chefs sont vêtus avec élégance : un turban d'une forme tout africaine, entoure leur fez brodé, et par sa blancheur éclatante forme un heureux contraste avec la peau noire, et la barbe courte et fourchue qu'il surmonte; une écharpe de cotonnade aux vives couleurs, ou d'étoffe arabe à carreaux, est drapée autour des hanches. Quelques-uns, toutefois, lui préfèrent la grande tunique et le gilet qu'affectionnent les esclaves de Zanzibar.

Les femmes sont aussi bien mises que les hommes, chose assez rare dans l'est de l'Afrique. Beaucoup d'entre elles ont la jambe arquée par la pesanteur des cruches d'eau qu'on leur fait porter dès l'enfance; débarrassées de leur charge, elles mettent dans leur démarche une affectation curieuse. Jamais elles ne se voilent la figure, et n'éprouvent aucune honte en présence des étrangers.

L'enfant est porté dans un morceau d'étoffe qui le retient sur le dos de la mère.

Les cases des Vouazaramo sont bien supérieures, comme dimensions et comme architecture, à celles des Vouak'houtou, même à toutes les huttes que l'on voit en deçà de l'Ounyamouézi. Elles ressemblent, pour la plupart, à une vacherie européenne d'humble espèce, ou au bungalou indien des possessions anglaises. Les murailles des plus pauvres sont faites d'un torchis grossier, dont le colombage est formé de tiges de sorgho; les plus riches sont construites avec de grands feuillets d'écorce de myombo et de mkora, soutenus par une forte charpente, et reliés au moyen de lattes de bambou, fixées par des cordes ligneuses.

La lourde toiture, souvent pourvue d'un double chaume composé d'herbe et de roseaux, projette ses bords autour de l'édifice, de manière à former un auvent assez élevé pour abriter un homme debout. Cet auvent, maintenu par une longue pièce de bois transversale, repose sur des troncs d'arbres écorcés et polis avec soin, fourchus par le haut, et profondément enfoncés dans la terre. A la marge extérieure de la vérandah qui en résulte, sont de gros madriers, placés en ligne et servant de siéges.

Des cloisons, faites avec la tige de grandes herbes, divisent

l'intérieur de ces cases en plusieurs pièces, qui, n'ayant pas de fenêtres, sont forcément obscures.

La liste des objets qui les meublent se compose d'un lit, ou plutôt d'un banc, ayant un mètre vingt centimètres de longueur, sur quarante-cinq centimètres de large, et où les deux époux tâchent de se trouver à l'aise ; d'un billot formant tabouret, et d'un grand mortier en bois. Différents vases de terre noire, des gourdes, des cuillers de coco, y représentent les ustensiles de ménage. On y voit, à côté de vieux habits, des pierres à aiguiser, des armes, des filets, et en certains endroits des nasses en osier parmi les engins de pêche.

Le classique moulin à bras des Orientaux n'existe pas dans cette région; le grain est moulu sur une feuille de granite ou de syénite, dont le plan est incliné, et qui est tantôt mobile, tantôt fixée à la terre avec un ciment argileux.

Le plafond, c'est-à-dire l'intérieur de la toiture, est revêtu d'une couche de suie grasse et brillante qui, pendant la saison pluvieuse, n'empêche pas l'eau de pénétrer; et le sol, battu par les gens de la maison, y remplace le carrelage ou le plancher. Quant à la porte, elle est faite avec des tiges de sorgho pressées les unes contre les autres, et maintenues par cinq ou six barres de bois attachées avec des lanières d'écorce.

Il y a, par village, de quatre à douze de ces chaumières importantes; le reste est composé de cabanes en forme de ruche, ou de meule de foin, architecture normale de la hutte africaine. Dans les endroits où l'ennemi est à craindre, les bourgs sont entourés de palissades; chacun des établissements qui les composent n'a qu'une seule entrée, masquée par une forte charpente que l'on dérange pour livrer passage au bétail, et à laquelle on arrive par un couloir pratiqué entre deux estacades.

Turbulents, impétueux, querelleurs et opiniâtres, les Vouazaramo étaient, naguère encore, le plus grand des obstacles qui empêchaient de pénétrer dans cette partie de l'Afrique ; mais la prise de Kaolé, ainsi que des autres ports de la côte, par le Said Séid , ayant ouvert le pays aux caravanes, ils ont apprécié les bénéfices que leur donne ce nouvel état de choses, et peu à peu sont devenus plus traitables. Ils ont néanmoins de fréquentes disputes avec les voyageurs. Les P'hazi, ou chefs de districts, demandent, comme droit de passage, une certaine quantité

d'étoffe aux marchands qui se dirigent vers l'intérieur; et de ceux qui en reviennent, exigent du bétail, des houes en fer et des haches : en un mot tout ce qu'ils peuvent en obtenir. Si on refuse de satisfaire à leurs exigences ils placent en embuscade les hommes de leur village, qui décochent aux récalcitrants quelques flèches empoisonnées. Jamais, toutefois, ils n'essayent d'anéantir une caravane, ainsi que le font les Vouagogo; et la mort de l'un d'eux suffit pour les disperser tous.

Les Vouazaramo ont résisté jusqu'ici avec avantage aux flibustiers qui désolent le K'houtou, et sont en lutte fréquente avec les établissements de la côte. Il arrive quelquefois aux jeunes gens de la tribu de partir en secret pour Mbouamaji, ou pour Bagamoyo, de pénétrer dans les maisons par une voie souterraine, et d'y prendre la nuit tout le butin qu'ils peuvent faire. Les habitants de ces villages ont vainement essayé de prévenir ces attaques en donnant à leurs cases des fondations en pierre, ou composées de troncs d'arbres; la dextérité des pillards, supérieure à tous les moyens qu'on lui oppose, a fait dire que les Vouazaramo étaient en possession d'un charme appelé ougoumba, et qui a la vertu de plonger ceux qu'on veut assaillir dans un sommeil dont rien ne peut les tirer. Quand le voleur est pris *flagrante delicto*, sa tête est placée immédiatement au bout d'une perche qui va orner la porte du village; et il n'est pas rare de voir, au même lieu, une demi-douzaine de ces débris humains, soit ensanglantés, soit blanchis par le temps.

Quelquefois, mieux disposés qu'à l'ordinaire, les Vouazaramo consentent à servir de porteurs; si dans cette occasion l'un d'eux vient à mourir, sa charge est confisquée par sa famille, qui réclame en outre le prix du sang, comme s'il eût péri de mort violente.

La manière dont ils se conduisent chez eux, à l'égard des étrangers, dépend de la faiblesse ou de la force qu'ils leur supposent; il en résulte que les caravanes se réunissent avant de franchir leur territoire, et malgré cette précaution, elles ne le traversent jamais sans crainte.

Les chefs des Vouazaramo n'ont de puissance que par leur fortune, ou leur mérite personnel. Ils forment une classe où le pouvoir est héréditaire, et se divise entre des individus de cinq ordres différents : le chef du village, qui s'appelle P'hazi; le

Mouéné goha, son conseiller principal; et, au-dessous d'eux, les anciens, partagés en trois degrés : les Kinyongoni, les Chouma et les Kahouamboua.

Le P'hazi, à moins qu'il ne jouisse d'une influence exceptionnelle, est tenu de partager avec son ministre les objets qu'il extorque aux voyageurs. Il occupe en général un petit village à lui seul, où il est avec sa famille, possède de grands domaines, et surveille personnellement le travail de ses esclaves. Excepté en cas d'adultère et d'ouchahoué, c'est-à-dire de magie noire, la coutume ne lui permet pas de vendre ses sujets; le plus souvent même le dernier de ces crimes est puni du bûcher. Il y a telles parties de la route qui, pour bornes milliaires, ont un ou deux tas de cendres, où des fragments d'os noircis, mêlés à des charbons éteints, racontent le drame funèbre qui s'est passé là. De temps en temps, à côté des cercles plus larges où le père et la mère ont brûlé, un tas beaucoup plus petit annonce qu'un enfant a partagé leur sort, pour empêcher qu'il ne suive la même voie que ses parents.

L'examen des faits, et la condamnation qu'ils entraînent, appartiennent tout entiers au Mganga, prêtre et docteur, qui inflige à l'accusé l'épreuve du baga ou kyapo, c'est-à-dire de l'eau bouillante : si la main du prévenu, au sortir de la chaudière, porte les marques de la moindre brûlure, le crime est prouvé et la sentence mise à exécution.

Comprenant d'instinct l'infériorité de l'ordre social qui les régit, les indigènes de cette partie de l'Afrique, ont établi entre eux certaines coutumes qui ont acquis force de loi; tel est le *saré* ou serment fraternel. Ainsi que le manred d'Écosse, le mounh bola bhaï de l'Inde, et autres institutions analogues, que l'on retrouve chez tous les peuples primitifs d'un caractère éminemment sociable, le saré tend à réunir les hommes que les intérêts divisent, à neutraliser les haines, à diminuer les querelles, à éteindre les discordes si fréquentes dans les sociétés barbares, surtout à venir en aide au faible qui a besoin d'alliance. En fait, c'est donner à l'individu le moyen de se choisir des parents, au lieu de permettre à la nature de les lui imposer; la faiblesse des liens de famille entre les frères, nés de la polygamie, a contribué, sans aucun doute, à propager cette coutume.

A l'usage exclusif des hommes, la consécration du saré, varie

suivant la tribu qui le pratique : chez les Vouazaramo, les Vouazégoura, et les Vouasagara, les deux frères, placés sur la dépouille d'un animal, sont assis face à face, les jambes allongées, celles de l'un emboîtant celles de l'autre ; leurs arcs et leurs flèches sont déposés transversalement sur leurs cuisses, et l'officiant brandit un sabre au-dessus de leur tête, en vociférant l'anathème contre celui des deux qui manquerait à la fraternité. On immole ensuite un mouton ; l'une de ses parties, que l'on a fait rôtir, le plus souvent c'est le cœur, est apportée aux héros de la fête ; les deux frères, s'étant fait l'un à l'autre une incision près du creux de l'estomac, prennent un morceau de la viande qu'on leur présente, et le mangent arrosé du sang fraternel.

Chez les Vouanyamouézi, et les Vouajiji, c'est au côté gauche, ou au-dessus du genou que cette incision est faite ; chacun des frères reçoit sur une feuille le sang qui en découle chez celui qui l'adopte, le mélange avec de l'huile ou du beurre, et le fait pénétrer dans ses veines en en frictionnant la plaie béante. La cérémonie se termine par un échange de petits présents ; et le lien qui en résulte a d'autant plus de puissance qu'on est persuadé que la mort ou l'esclavage serait le châtiment du parjure.

Les Arabes, à qui leurs préceptes religieux interdisent le goût du sang, accomplissent les rites du saré par procuration. Quant aux foundi, ou facteurs de caravanes, ils fraternisent, même avec les Vouashenzi, toutes les fois que cette parenté peut leur devenir utile.

Les indigènes de cette région n'osent pas s'approprier les objets qu'ils trouvent sur la voie publique, surtout s'ils supposent qu'ils peuvent appartenir à l'un des membres de leur peuplade. Comme à l'égard de la rupture du saré, ils croient qu'une calamité infaillible attend celui qui s'empare d'un objet perdu. Une montre, appartenant à l'expédition, tomba dans les jungles du Zoungoméro ; elle fut ramassée par les gens du pays, et nous fut rendue, soigneusement enveloppée d'herbe et de feuilles. Toutefois l'expérience nous a fait regretter que la crainte superstitieuse qu'inspirent les objets trouvés ne soit pas plus générale.

Nous traiterons plus tard de la religion en vigueur dans cette partie de l'Afrique. Les Vouazaramo sont du reste, ainsi que leurs congénères, peu tourmentés par leurs croyances. En ma-

tière spirituelle, aussi bien qu'au temporel, une seule chose les dirige : l'ada, c'est-à-dire l'usage. Le sceptique le plus endurci, le blasphémateur le plus audacieux n'excite pas en Europe une indignation plus grande que ne le ferait, dans ce pays-ci, l'homme assez fou pour changer un iota même au titre de la coutume.

Il n'y a chez ces peuples ni cérémonie à l'occasion des naissances, ni purification pour la nouvelle accouchée. Dans les cas d'avortement, ou d'enfant mort-né, on dit de celui-ci qu'il est retourné en terre, sa véritable demeure. Lorsqu'une femme est morte en couches, ses parents exigent une certaine somme de « celui qui a tué leur fille. »

Ni à Zanzibar, ni sur la Terre-Ferme, la tête de l'enfant n'a de bandage qui la presse. Les jumeaux, que les indigènes appellent *jouapacha*, et les Arabes *shoukoul*, sont vendus, ou exposés dans les jongles, ainsi que chez les Ibos de l'Afrique occidentale. Si le poupon vient à mourir, un animal est tué, et c'est l'occasion d'un festin auquel chacun prend part. Dans quelques tribus la mère du petit défunt accomplit une sorte de pénitence : on la fait asseoir en dehors du village, et là, barbouillée de graisse et de farine, elle est exposée aux quolibets des habitants qui rivalisent, à son égard, de propos et de gestes injurieux.

Dans l'intention d'assurer la vie de leurs fils, les pères font serment que le nouveau-né ne se rasera pas avant d'atteindre l'âge viril; les mères se couvrent d'amulettes, suspendent à leur cou des morceaux de bois, qu'elles attachent à des lanières de peau de serpent, ou s'entourent la tête de chapelets aux grains de formes diverses ; quand elles portent le bébé, qu'elles laissent bien rarement seul, elles ont à la main un kirangozi (littéralement gardien ou guide), formé de deux bâtons de quelques pouces, et entouré d'un fil de perles bicolores. Cet objet, vendu par le mganga, est placé pendant la nuit sous la tête de l'enfant, et porté dans le jour par la mère jusqu'à ce que la petite créature ait passé le premier âge. On se pourvoit également du kirangozi pour protéger ses biens contre les sortiléges, et les esprits malfaisants.

La croyance au mauvais œil, qui se retrouve chez presque tous les peuples, et qui, pour les Arabes, les Vouamrima et les Vouasahouahili est un acte de foi, est complétement ignorée des tribus de l'intérieur.

Un nom est donné à l'enfant sans autre cérémonie baptismale qu'une orgie de pombé, débauche qui célèbre également la naissance d'un fils, lorsque le besoin d'un mâle se fait sentir dans la famille. Sans préjugés nationaux, les habitants de cette région africaine choisissent de préférence le nom des étrangers qui les visitent[1], ils vont même jusqu'à offrir un mouton aux négociants qui passent, pour que ceux-ci consentent à leur prêter leur nom. C'est par centaines que l'on compte dans le pays les Said, Séid ou Médjid ; pendant nos dix-huit mois de séjour dans l'intérieur des terres, chaque enfant, né sur la ligne que nous avons parcourue, s'est appelé *Mouzoungou*, c'est-à-dire l'*homme blanc*, et quelques-uns l'*englishman*.

Ainsi que dans le midi de l'Afrique, l'allaitement se prolonge jusqu'à la fin de la seconde ou de la troisième année ; faut-il

1. Le docteur Livingstone a trouvé cette coutume dans la région qu'il a parcourue. Beaucoup de nouveau-nés, qui vinrent au monde sur sa route, portèrent le nom de Ma-Robert, qu'on avait donné à sa femme ; il en est d'autres qui reçurent l'appellation des objets que la peuplade voyait pour la première fois, et se nommèrent *Gun* (fusil), *Wagon*, etc. En l'absence d'étrangers ou d'objets nouveaux, les enfants, les lieux et les années portent dans cette région le nom du fait public ou du phénomène dont la tribu vient d'être témoin. Déjà Mungo-Park avait observé le même usage dans la partie de la péninsule qu'il a visitée.
(*Note du traducteur.*)

attribuer à cet usage la santé robuste des enfants de ces tribus? La seule difformité qu'on rencontre chez eux, est le développement de la région ombilicale, dont la saillie est quelquefois de plusieurs pouces, encore ce défaut qui tient à l'absence d'un traitement convenable, disparaît-il après la puberté.

Les femmes conservent la faculté de l'allaitement jusqu'à un âge qui paraît voisin de la vieillesse. Tant que l'enfant n'est pas assez fort pour aller et venir sans danger, il est porté, non sur la hanche comme en Asie, mais sur le dos, qui est à nu pour que le nourrisson ait plus de chaleur. Un morceau d'étoffe ou de pelleterie, dont les bouts se rejoignent sur la poitrine maternelle, le soutient et le recouvre. Il reste d'ailleurs, comme les jeunes singes, presque toujours accroché à sa mère durant sa première enfance; la conformation africaine y pourvoit en lui fournissant un siége qui lui rend la chose facile. Plongé dans l'espèce de poche qui le maintient, la seule partie de lui-même qu'il expose aux regards est sa petite tête, pareille à un coco, et percée de petits yeux ronds, noirs et saillants, d'une fixité perpétuelle.

Comme dans certaines parties de l'Afrique australe, le Kidogo, pauvre bébé à qui les deux incisives de la mâchoire supérieure percent avant celles d'en bas, est abandonné, vendu ou mis à mort, dans la conviction qu'il porterait malheur à sa famille. Cette croyance est partagée par les Vouasahouahili, et même par les Arabes de Zanzibar; les premiers tuent le pauvre Kidogo; les Arabes, après une khitmah, ou lecture du coran, lui font jurer, en lui inclinant la tête, de ne pas nuire à ceux qui l'entourent. Il est bon de rappeler que, même en Europe, la prévention contre les enfants qui naissent avec des dents, n'a pas entièrement disparu.

Chez les Vouazaramo la polygamie n'a d'autres bornes que la difficulté de subvenir aux frais des épousailles et aux besoins de la famille. Lorsqu'il y a incompatibilité d'humeur, le mari présente un fragment de tige de sorgho à l'épouse qu'il répudie; si c'est une femme de sens, elle part immédiatement; si elle n'a pas l'air de comprendre, on la met à la porte, et le divorce est prononcé.

Du reste, pour les affaires matrimoniales, même dans la période qui précède le mariage, on ne dépense guère plus de poésie

que pour l'acquisition d'une chèvre. La demande est faite par un ami du jeune homme qui s'adresse au père de la future; lorsque ce dernier consent, il débute non pas par consulter sa fille, — pareille démarche le ferait passer pour fou, — mais par obtenir le plus possible : de six à douze pièces d'étoffe, quelquefois davantage, sans parler d'un cadeau préliminaire qu'on appelle kiramba ou kilemba, c'est-à-dire turban (l'équivalent d'épingles). Toutefois ces valeurs forment une sorte de douaire qui retourne au mari, lorsque l'épouse meurt sans postérité; si elle laisse des enfants, il appartient à ceux-ci pour lesquels sa famille le conserve.

Les exigences du père ayant été satisfaites, la mère vient à son tour établir ses prétentions; elle réclame pour sa fille un kondavi, large ceinture en perles bicolores qui se porte sur la peau; une moukajya, écharpe qui entoure les hanches, et de quoi faire un véréko, cette espèce de poche où la jeune femme mettra ses nourrissons.

Dans les provinces de l'intérieur, le douaire est constitué en bestiaux, et varie de quatre à cinq chèvres à une douzaine de vaches.

La question capitale, bien et dûment réglée, la jeune fille est remise à l'époux qui l'emmène dans sa case; la danse, le tambour et l'orgie célèbrent cet heureux hymen, et c'est au père qu'appartiendront les enfants, nés de cette union légale.

Lorsqu'un individu, homme ou femme, est à l'article de la mort, ses amis se réunissent; quelquefois la partie féminine de l'assemblée gémit, hurle, sanglote et chante; mais leur douleur est en général aussi peu démonstrative que légère. Comme dans ces tribus il existe une crainte effroyable des esprits, la plupart des gens se hâtent de se débarrasser du défunt, qu'ils ont toutefois laissé mourir sur la kitanda, où couchait le ménage; et ils s'empressent d'éloigner les objets qui lui ont appartenu.

Les Vouazaramo, plus civilisés que leurs voisins, donnent la sépulture à leurs trépassés; chez eux les morts sont étendus dans la fosse, couverts des vêtements qu'ils portaient durant leur vie. La tombe qu'on leur élève a été décrite dans les pages précédentes.

Quelques lignes suffisent pour détailler l'industrie de l'Ouzaramo. Un peu avant la grande masika, la terre est dépouillée

des herbes qui la couvrent, et la semence est déposée au fond d'égratignures pratiquées à la houe. Lorsque la pluie est arrivée, commencent les fouilles des sables copallifères, dont le produit est vendu aux caravanes, ou transporté à la côte dans de petits sacs en natte, d'un poids léger, appelés makanda, et qui sont achetés par les Banians. La vente, l'achat, la troque, le revendage, les débats qui s'ensuivent, constituent pour l'Africain les plus hautes jouissances intellectuelles qu'il ait jamais rêvées, et il ne manque pas une occasion de les pousser à l'excès.

Après les pluies d'automne, pendant l'ayzab, ou mousson du nord-est, on met le feu aux grandes herbes des vallées et des plaines; chacun prend son arc et sa lance, et tue indistinctement tout ce qui porte plume et poil. Cette opération, qui se répète chaque année, explique pourquoi le gibier est si rare dans ce paradis de l'animal.

Lorsqu'enfin tous ces genres d'industrie lui manquent, le Mzaramo se dirige vers la côte, où, malgré sa mauvaise réputation, il trouve de l'ouvrage, et s'emploie comme journalier.

Immédiatement après les Vouazaramo, nous trouvons les Vouak'houtou, dont le territoire s'étend des rives de la Mgéta aux monts de l'Ousagara, et des highlands du Douthoumi, aux bords du Roufidji. On peut leur appliquer la plupart des observations précédentes; ils sont toutefois inférieurs à leurs voisins au moral comme au physique. La teinte sombre et fuligineuse de leur peau, jointe à d'autres signes de dégénérescence, témoigne des effets pernicieux du climat qu'ils subissent.

Bien qu'on trouve parmi eux des individus ayant sur la poitrine de petites cicatrices en relief, d'un dessin compliqué, ils n'ont pas de tatouage qui les caractérise. Leur coiffure est à peu près la même que celle des Vouazaramo, dont ils ont pris la calotte argileuse, et ne diffère que par la dimension des touffes de cheveux. Quelques-uns, peut-être originaires de la tribu des Vouahiao, peut-être des districts du sud, ont les incisives limées en pointes, coutume exceptionnelle dans cette région, et qui fait ressembler leur denture aux crochets des reptiles.

Les Vouak'houtou, ainsi que la plupart de leurs congénères, ont les paupières chassieuses, et rougies par une ivresse permanente, et ne semblent pas avoir d'autre plaisir que de danser et de chanter pendant une partie de la nuit.

Aucun d'eux, à peu d'exceptions près, n'est assez riche pour se procurer du calicot ou de l'indienne; une petite jupe en fibre de baobab, attachée par une corde qui fait le tour de la taille, constitue leur vêtement principal, et se réduit parfois chez les femmes, à un tablier que son étroitesse rendrait complétement inutile sans le fragment de peau de chèvre qu'il recouvre. Un morceau de cuir carré, porté sur la poitrine, et dont on s'abstient souvent, complète ce costume qui est celui du plus grand nombre. Les bijoux sont les mêmes que chez les Vouazaramo, seulement beaucoup plus rares.

Leur régime est également très-pauvre; n'ayant pas de beurre, c'est avec de l'huile de sésame ou de ricin qu'ils graissent leur maigre bouillie. Les rivières leur fournissent des loches d'étang, et parfois il leur arrive de tuer une pièce de gibier. Les chèvres, les moutons et les volailles qu'ils élèvent, ne sont pour eux que des objets de commerce qu'ils vont troquer sur la côte; et bien que les abeilles soient tellement nombreuses dans le pays qu'elles viennent s'établir jusque dans les villages, ils n'ont pas encore de ruches.

Ainsi que dans la Mrima, le nombre des chefs du K'houtou paraît être en raison inverse de celui des habitants. Chaque district a non-seulement son P'hazi, qui a son Mouéné Goha, mais ses chefs subalternes : les Chandoumé, les Mouhouingé, et les Mbara. Tous ces personnages vivent principalement de leurs terres, dont ils vendent les produits aux caravanes; ils sont trop faibles, trop timides, pour exiger le tribut qui a maintes fois ensanglanté l'Ouzaramo; le seul usage qu'ils font de leur pouvoir est de tyranniser leurs sujets, et d'organiser de temps à autre une petite razzia pour voler ceux de leurs voisins.

La traite et l'accusation de magie aidant, rien n'est plus précaire que l'existence de ceux qu'ils administrent; personne, dans leur village, n'est à l'abri du bûcher, surtout les vieillards, qui ne sont jamais sûrs de ne pas y monter le lendemain.

Courtois à l'égard des voyageurs, ces tyranneaux, qui n'ont de puissance que pour le mal, sont complétement incapables de les servir, même auprès des gens de leur tribu.

On a employé les Vouak'houtou comme porteurs; mais leur mauvaise foi est si grande, ils ont déserté avec tant d'audace

qu'on ne peut pas se fier à leur engagement, surtout dans un pays où le salaire est touché d'avance.

Chez eux, du reste, la propriété est sans garantie aucune; l'homme a sur les enfants de sa sœur un droit imprescriptible, et, quand il vient à mourir, ses frères et ses parents dépouillent ses veuves et ses orphelins de tout ce qu'ils possèdent.

Rien de plus fangeux, de plus sale que les hameaux du K'houtou. Quelques misérables huttes, disséminées çà et là, composent toute la bourgade; à peine si l'ouverture en est plus grande que celle d'un toit à porc, et le chaume qui les couvre descend tellement bas, qu'on ne peut s'introduire qu'en rampant sous la voûte qu'il forme à l'extérieur. Les unes présentent de simples cônes, les autres sont pareilles à une meule de foin, ou ressemblent aux anciennes ruches : elles ont depuis douze mètres jusqu'à vingt-cinq mètres de tour.

Parfois celle des chefs a des dimensions considérables; la charpente en est formée de jeunes arbres auxquels s'entrelacent des branches flexibles, et ce clayonnage reçoit extérieurement, aussi bien qu'à l'intérieur, une couche épaisse de mortier fait d'argile rouge ou grise. Quelquefois une seconde muraille entoure le premier cylindre, ce qui constitue deux maisons l'une dans l'autre. La toiture de ces grandes huttes, composée de perches et de menues branches couvertes d'herbes, ou de feuilles de palmier, est revêtue d'un chaume relié par des lanières d'écorce; les bords en sont maintenus par des pièces de bois transversales que soutiennent des piliers fourchus, et le tout est supporté par un arbre situé au centre de la case. Il suffit de quelques instants, lors d'une pluie abondante, pour que cette couverture recroquevillée par le soleil, laisse passer une quantité d'eau qui détrempe le fond de la hutte.

L'intérieur de la cabane est divisé, par des claies, en autant de niches qu'il est nécessaire pour loger les pigeons, abriter les vivres, et servir de chambre à coucher. L'ameublement est le même que dans toute cette région.

Tous ces villages ont une ceinture épaisse de grandes herbes, qu'on laisse croître à dessein, pour que les habitants s'y réfugient en cas d'attaque; certaines cabanes ont même une double sortie pour faciliter la fuite. Au centre de la commune se trouve ordinairement un arbre touffu qui prête son ombre aux flâneurs,

couchés dans des hamacs à peine assez larges pour contenir un enfant, et qu'entourent les esclaves, qui rient et se disputent en écrasant le sorgho dans de grands mortiers en bois.

C'est tout au plus si l'on peut dire que ces bourgades sont permanentes; il suffit de la mort du chef pour qu'on les abandonne, et, quelques mois après, l'herbe ondule au-dessus des murailles et des toits carbonisés.

La seule branche des Vouak'houtou digne de fixer l'attention est celle des Vouaziraha, qui habitent les basses terres situées au delà du défilé de Mabrouki, sous la même latitude que les premiers degrés des monts de l'Ousagara. Ils se distinguent des précédents par la barbe, qui, chez eux, est plus longue, plus fournie qu'on ne le voit en général dans cette région; mais leur aspect maladif est le même que celui de leurs congénères.

Restent pour mémoire les Vouazégoura et les Vouadoé; ceux-ci ont leur véritable résidence entre les Vouatondoué, ou tribus du Saadani, qui habitent la côte, et les Vouak'houéré, proches voisins du K'houtou. Au nord ils sont bornés par les Vouazégoura, au sud par le Gama et le Kingani. Leur district, arrosé par le Gama, produit une grande quantité de grain, mais est dépourvu de bétail; ils apportent à Zanzibar du sorgho, du maïs, et un peu de chakazi ou copal vert.

Les Vouadoé formaient autrefois une tribu florissante, la terreur du voisinage; défaits par les Vouakamba, qui les premiers portèrent atteinte à leur prestige, ils leur opposèrent une telle résistance, que les vainqueurs furent contraints d'évacuer le pays, et allèrent se fixer à quatorze marches du théâtre de leurs succès, dans un terrain situé au nord-ouest de Mombas, terrain qui, paraît-il, s'appelait autrefois Mérémongao. C'est pendant la lutte qu'ils soutinrent alors que les Vouadoé commencèrent à devenir anthropophages[1], coutume qui a rendu leur nom terrible même aux yeux des Africains. Un jour, au milieu d'un combat où la victoire allait encore leur échapper, ils se mirent, en présence de leurs adversaires, à faire rôtir et à manger les morts. Cette manœuvre fut couronnée de succès : les Vouakamba, qui ne redoutaient pas les coups de l'ennemi, reculèrent devant l'idée de lui servir de pâture, et s'éloignèrent du champ de bataille.

1. Il est probable qu'ils revenaient à cette coutume.

Village du K'houlou.

On crut un instant que les Vouadoé allaient recouvrer toute leur puissance; mais ils succombèrent sous les attaques des Vouazégoura, nouvellement armés de mousquets, attaques auxquelles se joignirent les razzias des habitants de Houindé. Il y a environ dix ans, leur faiblesse était devenue si grande, que Djouma Mfoumbi, chef de Saadani, leur imposa un tribut annuel, dont ses fils héritèrent. Enfin, décimés par la famine en 1857, la plupart franchirent le Kingani, et se fixèrent aux environs de Sagésèra et de Dégé la Mhora, sur un territoire qui leur fut concédé par les Vouazaramo.

Les Vouadoé sont loin de présenter un type uniforme; il en est de grands et de bien faits, dont la peau est de couleur claire, d'autres qui l'ont à peu près noire. Leur marque distinctive consiste, chez les femmes, aussi bien que chez les hommes, en deux longues cicatrices linéaires, allant des tempes jusqu'au bas de la figure. Ils s'enlèvent fréquemment l'angle interne des deux incisives médianes de la mâchoire supérieure, pratique qui est presque générale dans cette région. Leur aspect est sauvage; leur costume formé de peaux assouplies, qu'ils teignent en jaune avec de l'écorce et des fleurs de mimosa, du moins à ce que je suppose. Ils sont armés de lances, d'arcs et de flèches, ont en outre le *simé*, grand couteau à double tranchant, une espèce de massue qu'ils appellent *roungou*, une petite hache de bataille qu'ils nomment *shoka*, et le grand bouclier de cuir. On dit qu'ils boivent dans des crânes humains, auxquels ils ne font subir aucune préparation.

Leur chef s'appelle Mouémé, ses conseillers privés Makounga[1] (?), et les anciens M'ana Mirao (?).

Chez les Vouadoé, les sultans, quand ils meurent, sont assis, presque nus, avec tous leurs colliers et leurs bracelets, dans une fosse qui est assez peu profonde pour que l'index puisse faire saillie au dehors.

Avec les hommes, deux esclaves de sexes différents sont enterrés tout vifs; l'un est pourvu d'une serpe, afin de couper du bois pour son maître dans le froid empire des morts, l'autre est assise sur un petit tabouret, et supporte la tête du défunt

1. Ce signe dubitatif annonce que le fait indiqué n'est qu'à l'état de renseignement, et que le voyageur n'a pu obtenir de certitude à son égard.

qu'on lui pose sur les genoux. Quelques tribus ont aboli cette coutume atroce, et, d'après les Arabes, elles enterrent un chien à la place des deux esclaves.

Les subdivisions des Vouadoé sont nombreuses, mais nullement intéressantes.

Bien que les Vouazégoura ne soient pas sur la ligne que nous avons parcourue, nous ne pouvons nous dispenser d'en parler, en raison de l'importance du rôle qu'ils jouent dans le sombre drame de la vie africaine. Ils occupent les terres qui, de la rive méridionale du Pangani, descendent au cap d'Outondoué, et sont bornées au couchant par les montagnes de Ngourou. Pacifiques dans l'origine, la possession des armes à feu a transformé leurs habitudes; leurs chefs, bien approvisionnés de poudre, s'en servent pour enlever les enfants de leurs voisins et capturer les malheureux qu'ils peuvent saisir. C'est ainsi qu'ils alimentent d'esclaves le marché de Zanzibar, et ce trafic n'est pas nouveau. Il y a vingt ans les Vouazégoura, qui, pendant une famine, avaient été achetés pour quelques mesures de grain, par des métis arabes, se révoltèrent contre leurs maîtres; ils se retirèrent dans les jungles, y furent rejoints par des mécontents et des malfaiteurs, et ouvrirent les hostilités. La guerre se poursuivait avec rage, et durait depuis six mois, lorsque le gouverneur de Zanzibar, oncle maternel du said, débarqua, suivi d'un corps de mercenaires, et parvint à étouffer la rébellion en mettant à prix la tête des révoltés, et en les donnant à qui pourrait les prendre.

Il faut encore, disent les Arabes, s'assurer de la personne de Kisabengo, le Mzégoura dont nous avons cité les exploits; tant que sa tête ne décorera pas le bout d'une perche, ils prétendent que la route sera dangereuse. Kisabengo leur fait payer un tribut exorbitant, et ils en parlent dans l'amertume de leur cœur.

L'organisation des Vouazégoura s'éloigne de la coutume africaine; au lieu d'être soumis à un chef héréditaire, c'est à la voix la plus haute, à la main la plus ouverte, au bras le plus fort qu'ils obéissent. Il en résulte des conflits perpétuels qui ensanglantent le territoire, une sorte de fièvre qui pousse d'abord à se procurer des armes, c'est-à-dire à la traite qui permet de les acheter. Sans cesse occupés à se nuire, tous ces prétendants se

réunissent pour attaquer le chef dont ils convoitent les sujets ; et se tournent de nouveau les uns contre les autres dès que leur part du butin les met à même de le faire. Bref, les Vouazégoura forment une race perdue, qui restera odieuse tant qu'on ne remplacera pas son abominable trafic par une industrie honnête qui pourvoie amplement à ses besoins.

Mabrouki. Indigène au repos.

CHAPITRE V.

HALTE DANS LE ZOUNGOMÉRO.

Composition de la caravane.

Obligés de compléter notre caravane, et d'attendre l'arrivée des vingt-deux porteurs que l'on m'avait promis, il nous fallut passer près de quinze jours dans le Zoungoméro, cette terre où couve la pestilence, et où nous faillîmes être noyés. L'étroit corridor qui circule entre les deux charpentes de ces doubles cases, dont l'une sert d'étui à l'autre, composait notre unique logement; pour toiture nous avions un tamis, pour murailles un crible, pour plancher une fondrière. A l'extérieur, il soufflait du sud et du sud-ouest un vent périodique et morfondant; l'averse tombait avec la continuité des pluies du nord de l'Irlande; la végétation pourrissait sous ce déluge, et les bords de la Mgéta, couverts d'un fouillis vaseux, dont nous n'étions qu'à une por-

tée de pistolet, y ajoutaient leur quote-part de miasmes empestés. Nos Béloutchis, épuisés d'avance par les fatigues de la marche, ne tardèrent pas à en ressentir les effets; comptant toujours sur les services des autres, ils avaient passé toute une semaine à la pluie avant d'avoir le courage de se bâtir un hangar, et en étaient presque arrivés à la révolte parce qu'on leur laissait faire l'abri dont ils avaient besoin. Ils préféraient passer leur temps à piller les indigènes, à se quereller avec les esclaves, et à médire de Ben Sélim; trois d'entr'eux furent même accusés d'insultes envers les femmes des Vouak'houtou; il est vrai qu'on ne pût en fournir la preuve, sans quoi nous étions résolus à faire fouetter les coupables, ou à les chasser du camp.

Le 27 juillet, Séif Ben Sélim retourna dans le Douthoumi avec ses trente esclaves qui avaient fait main basse sur les moutons, les chèvres et les poules des villageois. Il m'avait offert de transporter nos bagages jusqu'aux montagnes de l'Ougogo, et me demandait soixante dollars; ces conditions me paraissant exorbitantes, je ne voulus accorder la somme que pour la route entière. Séif refusa; il organisait, disait-il, un voyage dans l'intérieur. Je n'en voulus rien croire, sachant qu'il avait volé Mousa Mzouri, trafiquant indou, qui lui avait confié le transport d'une cargaison importante. Il disait vrai néanmoins, car, plus tard, nous le rencontrâmes se dirigeant vers le lac.

Pendant sa visite, il m'avait prié avec instances de lui donner des drogues, du thé, du café, du sucre, des épices, etc.; l'état de nos provisions, considérablement diminuées par l'imprévoyance des Goanais, qui les gaspillaient ni plus ni moins que s'ils avaient été près d'un bazar, ne me permettait pas de satisfaire à ses désirs. Ce refus, joint à celui que j'avais fait d'engager ses esclaves, ayant fâché notre homme, il s'en vengea en débauchant neuf de mes Pagazi, auxquels il affirma que j'avais l'intention de les vendre. Comme les fugitifs emportaient non-seulement la moitié de leurs gages, qu'ils n'avaient pas gagnés, mais divers objets, entre autres le sabre de Vouazira, j'envoyai trois de nos mousquetaires à leur poursuite, avec mission de reprendre les articles volés, et, en cas de résistance, d'employer la force pour les ressaisir. Ils me rapportèrent quelques lignes de Séif, où celui-ci disait que la perte de quelques pièces de calicot n'étant rien pour moi, il n'obligerait pas les déserteurs à

me restituer l'étoffe qu'ils m'avaient prise, mais qu'il me renvoyait le sabre, dont je pouvais avoir besoin.

Cet homme est le seul qui, à notre égard, ait fait exception à l'hospitalité généreuse et loyale des Omanis. Je portai plainte de sa conduite au séid Médjid; mais le bras de Sa Hautesse n'est pas encore assez long pour atteindre le K'houtou.

Les cinq porteurs que j'engageai dans le Zoungoméro élevèrent à cent trente-deux le chiffre des individus qui composaient notre caravane, et firent partie de l'escouade dirigée par Vouazira. Celui-ci, qui aimait la bière, et qui ne s'en privait pas, était un objet de dégoût pour nos scrupuleux musulmans, dont pas un ne voulait manger avec lui.

C'était un bon interprète; il parlait cinq langues avec facilité, chose, il est vrai, qui, dans son pays, n'a rien d'extraordinaire, et quand il était à jeûn, il faisait l'ouvrage de trois hommes; mais c'est une race dangereuse que celle des polyglotes, ainsi qu'il est prouvé par les annales de l'Inde; je me défie d'un oriental qui possède deux langues; s'il en parle trois, je suis édifié sur son compte. Fidèle en outre à son origine mi-servile, sa mère était de l'Ouzaramo, son père un métis du Zanguebar, Vouazira commença bien et finit mal. Presque toujours ivre, il passait continuellement de l'apathie à la violence, et cherchait noise à tout le monde dès qu'il ne dormait plus. Il avait de grosses dettes sur la côte; et nous n'étions pas dans l'Ounyamouézi, que des lettres y arrivèrent pour solliciter des Arabes son arrestation immédiate; heureusement pour lui qu'il n'y a pas de recors dans la province.

Au moment de quitter le Zoungoméro pour entrer dans les montagnes, permettez que je vous présente mes hommes, afin de gagner vos sympathies au malheureux qui avait à les conduire.

Ben Sélim devrait passer d'abord; mais son portrait a paru dans Blackwood[1], et il ne mérite pas qu'on s'en occupe une seconde fois; rappelons seulement qu'il est fils d'un Arabe et d'une indigène, que son père était gouverneur de Quiloa, et que lui-même a été chef du port de Saadani. Il est accompagné de quatre esclaves, sans compter la jeune Halimah, dont les charmes puissants et la physionomie carline absorbent toutes ses pensées

1. Livraison de février 1858.

chaque fois qu'il les détourne de lui. Cependant, un jour la voix gémissante de la favorite me parvint à l'oreille avec accompagnement de vigoureux coups de bâton; il s'agissait d'une peccadille; mais ne voulant pas médire, je passe à Mabrouki, esclave d'un chéik arabe, qui me l'a prêté pour cinq dollars par mois, et dont j'ai fait mon serviteur particulier. C'est le type du nègre à encolure de taureau : front bas, petits yeux, nez épaté, large et puissante mâchoire, pourvue de cette force musculaire qui caractérise les plus voraces d'entre les carnivores.

Mabrouki est à la fois le plus laid et le plus coquet de la bande; il rafolle de parure. D'un caractère détestable, il tombe d'un excès de colère, ou d'orgueil, dans un excès d'abattement et de servilisme. Paresseux et maladroit, il gâte, brise ou dérange tout ce qu'il touche; il a fallu lui interdire de s'occuper d'autre chose que de mener les ânes, ou bien de dresser les tentes. C'est Bombay, son compatriote, le servant d'armes du capitaine, qui m'a procuré ce trésor. Tous deux, au reste, avaient parfaitement débuté; j'étais dans l'admiration en les voyant braver le soleil à midi, et ronfler tranquillement par les nuits les plus froides, sans autre précaution contre la bise qu'un feu mourant sous la cendre. Ému de pitié, en un moment fatal, je jetai sur leurs épaules deux couvertures anglaises, qui instantanément les démoralisèrent. Ils apprirent à rester au lit le matin, et comme on les obligea d'en sortir, leur dos arrondi, leur corps replié sur lui-même, ne se montrèrent plus que soigneusement enveloppés dans la crainte de l'air humide; enfin, à chaque halte, ils se firent une case hors de la portée de la voix, pour que personne ne les appelât à l'ouvrage.

Les Anglais, règle générale, ne savent pas se servir des Orientaux : nous commençons par leur imposer le plus possible, nous croyons à la durée de ce travail excessif; mais les forces s'épuisent, l'indolence et l'apathie de ces hommes à bout d'haleine, contraste avec leur activité première, nous en ressentons de l'humeur, et nous les renvoyons. Toutefois nos deux camarades, Mabrouki et Bombay, revinrent avec nous à Zanzibar, et nous nous quittâmes en bons termes, surtout avec le dernier, qui, après un accès de lubies, infiniment trop long, redevint ce qu'il était au début : actif et honnête; chose aussi rare que précieuse dans ce pays de l'improbité.

Par égard pour ceux de mes lecteurs qui ont séjourné dans l'Inde, et qui connaissent par expérience le caractère du métis portugais, je ne donnerai qu'un léger croquis de Valentin et de Gaétano. C'est à Bombay que je les ai pris à mon service, moyennant un gage mensuel de vingt roupies. De cette race de parias qui, natifs de Goa, de Daman, et de Diou, s'en vont, dès leur bas âge, gagner quelque salaire en qualité de bonnes d'enfants, de marmitons et de buttrels dans les cités opulentes de l'Inde anglaise, nos deux hybrides ont de grands défauts : un orgueil de caste, un mépris des hérétiques et des infidèles qui les mettent souvent en péril ; un besoin de paraître et de dominer, un penchant irrésistible au vol qui se manifeste à l'égard des habits, des étoffes, des médicaments et des provisions de bouche; une extrême répugnance à ne pas mentir; une prodigalité excessive du bien d'autrui, une tenacité singulière à tout ce qui leur appartient; un physique déplorable, une voracité qui les conduit à l'indigestion quotidienne, enfin une habitude de la saignée, désastreuse avec leur tempérament débile, et qu'on ne peut essayer de leur faire perdre sans qu'ils n'en soient malades. Mais nos Goanais ont leur mérite : Valentin a toute l'adresse manuelle, toute la promptitude d'esprit qui caractérisent l'Indou; il lui a suffi de quelques jours pour connaître la langue du pays, de manière à se faire comprendre, pour savoir se servir du chronomètre et du thermomètre de façon à nous être utile; disons néanmoins que son penchant à la gasconnade empêche qu'on ne s'en rapporte à ses calculs. Enfin, non moins industrieux qu'intelligent, il fait aussi bien une couture, qu'un potage, ou qu'une sauce au cari.

Gaëtano a des soins curieux près d'un malade ; et, chose merveilleuse! un mépris absolu du danger : il retourne seul, du soir jusqu'au matin, chercher ses clefs qu'il a laissées dans les jungles; il se jette dans une mêlée d'indigènes, avec une insouciance que fait ressortir sa faiblesse, sépare les combattants, et ne manque jamais de transformer leur colère en gaieté.

Certes il m'a causé bien de l'exaspération; mais il avait beaucoup souffert. La fièvre chez lui prenait la forme cérébrale, parfois même celle de l'épilepsie; et comme il devenait de plus en plus écervelé, plus sale, plus négligent, plus prodigue, plus enclin à faire prendre le feu, et à l'entretenir, avec mon beurre

fondu, je ne peux m'empêcher de mettre ses torts sur le compte de ses maux.

On se rappelle que nous avons treize Béloutchis responsables de nos biens et de nos jours. Comme il a été dit en commençant, le colonel Hamerton leur avança une petite somme, destinée à les équiper, et leur promit, au nom du gouvernement britannique, une ample récompense, qu'ils devaient toucher à leur retour, si nous étions satisfaits de leur conduite. Ils portent l'ancien mousquet, le sabre du Coutch, une ou deux lames de Damas, le bouclier de cuir des Indous, orné de son clinquant habituel, une grande dague, appelée khandjar, une quantité de mèches, de briquets, de tashdans, ou sacs à poudre et à plomb, judicieusement distribués sur leur personne.

Conduits par le djémadar Mallok, ils partirent de Zanzibar, au nombre de sept, à savoir : Mohammed, Shahdad, Ismaël, Bélok, Abdoullah, Dervaysh, et Sidi Djélaï. A Kaolé, leur chef assez inquiet de l'insuffisance de son escorte, enrôla Khoudabakhsh, Mousa, Goul Mohammed, Riza, et un garçon tailleur appelé Houdoul.

Notre djémadar n'a plus qu'un œil. Suivant le proverbe sanscrit, la loyauté d'un borgne est aussi rare que la fidélité d'une coquette, et Mallok justifie le proverbe indou. Il a de beaux traits, malgré la petite vérole dont il est un peu grêlé, mais son œil ne regarde jamais en face, et l'on remarque autour de ses lèvres quelque chose qui inspire la défiance. Le premier au festin, le dernier au combat, il n'en crie pas moins par-dessus les toits qu'il aime mieux se battre que manger. Il déploya d'abord une activité sans égale ; mais au bout de quelques jours le zèle avait fait place à la mauvaise humeur; et le mécontentement se transforma en insubordination à mesure que notre homme s'éloigna de Zanzibar ; il redevint humble et soumis quand, au retour, nous nous en rapprochâmes, et il me quitta en versant des larmes de crocodile.

Mohammed est l'un de nos vétérans : sans barbe grise une caravane n'est pas en règle, et nous avons deux de ces barbons ; je n'ai jamais pu deviner à quoi ils nous servaient, si ce n'est à paralyser l'élan de notre jeunesse en lui inspirant d'avance les froids calculs de l'âge. Vieux soldat, vieille bête, c'est le cas ou jamais de le dire. En Europe, la vieillesse n'a rien de vénérable chez un simple soldat; ses cheveux gris sont la preuve qu'il n'a

pas su gagner d'avancement, ou qu'il a mérité de le perdre. C'est encore plus sûr en Orient, où la rareté des compétiteurs permet de faire une fortune plus rapide; on peut sans crainte, y classer les vétérans parmi les fripons ou les imbéciles; et bien qu'on recherche leur escorte, l'expérience démontre qu'ils ne valent pas mieux qu'on ne l'avait supposé.

Mohammed a un corps de fer, une âme de cire. Dans leur déception de ne pas trouver de cervelle derrière ses rides, ses camarades le comparent à une noix verreuse, et ne lui en cachent pas leur surprise. «Eh quoi, s'écrient-ils à sa barbe, des cheveux gris et pas de bon sens! » Au lieu de s'équiper avec les quinze dollars du colonel, il a fait emplète d'un jeune homme, qu'il est sur le point de troquer pour une jeune fille, malgré les remontrances de ses amis. Au commencement il avait pris de lui-même le rôle de conciliateur; il s'en acquittait assez bien, mais mon refus d'enrôler son esclave, et de lui en donner le salaire, transforma ses bonnes dispositions en humeur chagrine et querelleuse, au point qu'il finit par dégaîner contre son djémadar. L'offense était grave, et je fus contraint de la punir de la bastonnade, qu'administra Khoudabaksh, toutefois en particulier.

Shahdad est notre homme à bonnes fortunes. Il est franchement laid : court et trapu, nez retroussé, petits yeux de cochon, barbe en broussaille. Une chevelure, qui projette ses ondes roides et noires sous un fez écarlate minuscule, exagère le volume de son énorme tête. Cependant il ravage tous les cœurs, à l'aide de son *zézé*, guitare formée de la moitié d'une gourde emmanchée d'une latte, où s'attache une corde unique; il gratte là-dessus je ne sais quelle notes rapides, qu'il accompagne de sa voix suraiguë; et jamais l'organe de Rubini n'a produit en Europe l'effet émollient et fascinateur qu'obtient ce fausset criard sur les femmes de cette région.

Pendant un long séjour qu'il a fait à Bombay, il a meublé son intelligence de la langue et de la fourbe indoustanes. Il est à peu près le seul, parmi les Orientaux, à qui je me souvienne d'avoir entendu prononcer le *th* comme un véritable cockney[1]. Ses relations intimes avec les Anglo-Européens, et son expérience

1. Natif de Londres.

de la facilité avec laquelle ils se laissent prendre pour dupes, ont singulièrement développé ses dispositions à l'escroquerie, au péculat et à la révolte.

Son frère Ismaël, ou plutôt son cousin (dans ce pays-ci, tous les gens de même tribu s'appellent frères), est atteint d'une maladie chronique; et malgré ses joues creuses, son corps émacié, et nos prières de retourner à la côte, il nous a suivis jusqu'à la Terre de la Lune où il est mort.

Bélok est un aigrefin; d'origine servile, ayant les traits grossiers, la bouche grande, les lèvres pendantes, il joint à cela un air insolent et madré, qui prévient contre lui, pour peu qu'on soit physionomiste. Ses camarades ont raison de citer, à son propos, la phrase arabe : « Que Dieu me protége du mendiant enrichi et de l'esclave libéré! » Comme Mohammed, il a placé ses fonds en un pauvre jeune homme qui travaille pour tout le monde; et toute la bande supporte les insolences du maître afin de ne pas perdre les services du valet.

Ainsi qu'il arrive à certaines gens sans valeur, Bélok emploie son peu d'esprit à faire le mal, et réussit admirablement où des hommes d'une vaste intelligence ne manqueraient pas d'échouer. Grâce à lui, ses camarades furent bientôt, à l'égard les uns des autres, comme les passagers d'un navire : à la fin du premier mois, la société se divise en deux bandes adverses; le second n'est pas terminé que les deux coteries se fractionnent; après le troisième, il n'existe plus que des couples isolés parmi des solitaires.

Abdoullah est le type du bon jeune homme. C'est une chose touchante que de lui entendre raconter, d'une voix brisée par l'émotion, le départ d'un fils unique, arraché à sa vieille mère pour aller trouver une tombe sur la terre africaine; d'écouter les excellents avis de cette mère, et les résolutions, non moins excellentes, de ce fils respectueux. S'il était permis au musulman de traiter un pareil sujet, il est capable d'appeler sa favorite : sa chère âme, son trésor! A la prière, il ne manque jamais de se placer derrière le djémadar, que son grade, — honneur oblige —, a forcé d'acquérir une teinture des formes dévotieuses.

J'ai pour la vertu abstraite une vénération profonde; à l'état concret, je ne peux guère m'empêcher de la suspecter, et le bon jeune homme justifia mes soupçons, en allant, de ma part, de-

mander à Ben Sélim de la rassade qu'il convertissait en achats personnels.

Il y a peu de chose à dire sur le compte de Dervaysh. C'est un garçon de vingt-deux ans, dont le front bombé surmonte deux yeux de furet, un nez et un menton pointus : un visage exprimant la quintessence de la curiosité. Dervaysh est le frère, c'est-à-dire l'espion du djémadar; son principal trait caractéristique est une répugnance invincible à obéir à l'ordre qu'on lui donne, par cela seul que c'est un ordre. Il me fit d'abord dépenser beaucoup de paroles; puis il eut la fièvre, en resta longtemps accablé, fut guéri par nos drogues, et à dater de cette époque il mit dans toute sa conduite une roideur silencieuse qui contrastait plaisamment avec l'intempérance de langue qu'il avait autrefois.

Bien qu'il se donne la qualité de Béloutche, Sidi Djélaï n'en est pas moins fils de Cham; l'injure toutefois qui lui est la plus sensible est de s'entendre appeler nègre. Il revêt ses longues jambes, arquées et osseuses, d'un pantalon de calicot très-collant, qui en fait valoir toute la difformité, et dans l'orgueil que lui inspirent ses moustaches, dont la longueur le distingue de ses congénères, il les tortille en croc avec la fierté d'un espagnol; mais s'il est fier, notre homme est loin d'être brave.

Khoudabaksh était fait par la nature pour être le meilleur de la troupe, c'est le plus mauvais de nos garnements. D'une taille élevée, d'une charpente vigoureuse, d'une physionomie calme et grave qui annonce du sang-froid et de la persévérance, il paraît créé pour l'état militaire, et son aspect martial prévient en sa faveur. Mais il est intraitable, se querelle à tout propos et engage la lutte, alors même qu'il est sûr d'être battu; c'est le plus imprévoyant des hommes : je l'ai vu envoyer une charge de poudre dans les mollets de guerriers indigènes qui dansaient en face de lui. Son penchant inné à la médisance, à l'intrigue et à la révolte en font un des membres les plus dangereux de l'expédition; il fraye avec Bélok, dont il partage les idées et les goûts; c'est l'instigateur de tout méfait, et sa présence devient intolérable.

Mousa, grand vieillard décharné, à la peau d'un brun sombre, est la contre-partie de Mohammed, la barbe grise. Un long séjour à Mombas lui a fait oublier le persan; il ne parle plus qu'un patois mékrani, et le kisahouahili, auquel il donne la préférence,

comme le font tous ses frères d'armes. Vieux soldat, il supplée par la ruse à la force qui lui manque; voyageur expérimenté, il a grand soin de lui-même, porte un léger mousquet, part à la fraîcheur, presse le pas pour s'assurer la meilleure case, et ne pense jamais qu'à lui. On le méprise en raison de sa douceur. Si Mohammed est regardé comme un sot, Mousa est considéré comme une vieille femme. Il s'inquiète peu, du reste, de l'opinion des autres; il s'occupe de ses repas, de sa pipe, de son beurre fondu, de la natte qui lui sert de couchette, et sachant qu'il supportera mieux le voyage que les novices qui le raillent, il dépouille toute fausse honte et jette l'orgueil au vent.

Goul Mohammed est un homme comme il faut : il a les traits droits et purs de l'ancien type grec, la peau d'un brun rougeâtre, la couleur par excellence, et une barbe asiatique de la plus belle dimension. L'esprit n'est pas moins civilisé que le corps : c'est un savant à la mode orientale, versé dans la théologie, dans la médecine et l'histoire naturelle; un géopraphe, qui, lors de son arrivée à Marka, prit la peine d'aller visiter la Juba, par curiosité scientifique. Malheureusement il est mélangé de montagnard bétoutchi, et de sang des plaines du Sind, mélange qui réunit, dit-on, les mauvais côtés des deux races. Goul Mohammed, en somme, est courageux et fourbe, flatteur et médisant, honorable et déshonnête, facile à vivre, et sec de cœur.

De nos Béloutchis il ne reste plus que Riza, et le garçon tailleur Houdoul; le premier est d'une insignifiance complète; le second est caractérisé par une peau défectueuse, une bouche qui paraît toujours ouverte, et renferme le ratelier d'un vieux lapin. Il est persuadé que toutes les fois qu'on parle dans une langue étrangère c'est pour médire de lui. Sa première querelle sur ce chapitre fut avec les Goanais dont il ne comprenait pas le langage; repoussé avec perte, il m'accusa des mêmes torts auprès de ses camarades, et finit par comprendre le capitaine Spèke dans les reproches qu'il me faisait à cet égard.

Viennent ensuite, par droit de préséance, les *fils de Ramji*, c'est-à-dire les huit esclaves que celui-ci m'a prêtés, et qui nous servent d'interprètes, de guides et de soldats. Ils ne quittent jamais leur mousquet, l'ancien fusil de rempart, chargé d'une once de poudre, leurs vieux sabres, qui jadis ont appartenu à la ca-

valerie allemande, ni les petits sacs en cuir et les grandes cornes suspendus à leur ceinture, et qui contiennent leurs munitions. La plupart d'entre eux s'intitulent *mouinyi*, c'est-à-dire maîtres, parce que dans le principe ils étaient libres, et que si leurs parents, qui les ont donnés en gage au banian Ramji, ont oublié de les retirer, ils n'ont cependant pas été vendus.

Kidogo, leur chef, qui était parti avant nous pour escorter nos porteurs, a sur eux une énorme influence ; ils l'admirent et semblent fiers de lui. C'est du reste un homme d'une supériorité réelle. *Natione magis quam ratione barbarus;* il a une puissance, une fixité de résolution qui, au milieu de ces Africains à l'esprit mobile, le font ressembler à un sage, et imposent à ces écervelés. Son point d'honneur consiste à ne jamais revenir sur ses paroles ; ses moindres mots doivent avoir force de loi ; et, suivant l'expression africaine, il est doué d'une large tête, c'est-à-dire qu'il possède une grande estime de lui-même, qualité précieuse qui rend l'homme indépendant, et le fait jouir du libre essor de toutes ses facultés.

Maître Kidogo est petit et mince, il a la peau d'un noir d'ébène, et porte le cachet de sa tribu : celle des cannibales de l'Oudoé. Il a la barbe en pointe, le front saillant, les lèvres minces, un œil éteint, d'une insignifiance particulière quand on l'observe, d'une étrange fixité, lorsque personne ne le regarde, et dont ceux qu'il commande éprouvent la fascination. Humble dans son attitude, la tête inclinée d'un air méditatif, il parle peu ; sa voix est douce, harmonieuse et plaintive ; jamais il ne discute ; il concède tout ce que vous lui demandez, puis au moment où vous croyez le tenir, il articule un *mais*, qui ramène le débat à son propre point de vue. L'occasion exige-t-elle qu'il sévisse, il est d'une véhémence, d'une colère qui terrifie nos porteurs et les subjugue. Marié dans l'Ounyamouézi, où il a femme et enfants, il connaît à merveille leur langage, leurs coutumes, et n'hésite jamais, lorsqu'il le juge nécessaire, à soutenir ses ordres d'un coup de bâton, ou à sortir sa lame du fourreau et à poursuivre le récalcitrant, comme il le ferait d'un chat sauvage.

J'avais ordonné à nos différents chefs de venir tous les soirs dans ma tente, pour discuter ensemble l'itinéraire du lendemain. Kigodo rendit cette mesure illusoire par la hauteur dont il accabla ses collègues, qui n'osaient plus parler devant lui.

Comme chef, il aurait eu raison ; mais décidé à ne faire que ce qu'il voulait, on comprend que sa qualité d'esclave le mît, à l'égard des autres, dans une position très-fausse.

A peine admis dans le conseil, il exigea que lui, et ses frères, fussent envisagés comme soldats, et refusa de reconnaître la suprématie du djémadar. Sur la réponse qui lui fut faite, que tout le monde ne pouvait pas être sultan, il se retira avec un : très-bien ! accompagné d'un coup d'œil significatif. A compter de ce jour-là on n'eut plus qu'à se plaindre de ses hommes, leur humble politesse se changea en insolence, ils découvrirent que sans eux j'aurais été contraint de revenir sur mes pas, et firent les importants ; ils prirent un air martial, méprisèrent toute besogne, jurèrent de ne porter aucun fardeau, refusèrent de charger les ânes, de les conduire, et ne voulurent s'occuper que de l'achat des provisions. Ils s'arrogèrent le droit de commander aux porteurs, et le privilége de voler ce qui leur faisait envie. Ils burent sec, et nous mirent souvent dans l'embarras par leurs façons cavalières avec les femmes. Inutile de se plaindre, ils ne répondaient à nos paroles que par la menace de déserter.

Aimant mieux tout subir que de compromettre le succès de l'entreprise, je résolus d'avaler jusqu'au fond du calice, mais avec l'espoir de prendre un jour ma revanche. Malgré cela j'ai plus d'une fois manqué de résignation. Les Orientaux recommandent au voyageur de mettre sa dignité dans sa poche et de la garder pour quand il sera chez lui. En Occident nous avons d'autres principes ; notre premier devoir est de commander le respect pour nous-mêmes, pour nos successeurs et pour le pays que nous représentons.

Je dois avouer, qu'en revenant, Kidogo nous rendit de grands services ; mais il les fit payer : lui confier quelque chose était, suivant l'expression arabe, le donner en garde à un singe ; le seul remède qu'il y eût à ses extorsions, fut de lui interdire de toucher à quoi que ce soit.

Les huit hommes que dirige Kidogo sont fractionnés en deux groupes ; l'un se compose de quatre fils de dihouans, à savoir : Bouyouni, Hayja, Mboni et Jako : c'est l'aristocratie ; Shéhé, Mbarouko, Oulaydi et Khamisi représentent la plèbe.

Nous avons cinq ânes ; fort insignifiants de leur nature, il y

a peu de chose à en dire, si ce n'est qu'ils sont encore moins supportables que les fils de Ramji. Entêtés et vicieux comme des mules, fainéants et voraces, vaniteux et braillards, insolents et querelleurs, c'est la réunion la plus complète des vices de l'esclavage.

Au dernier rang, fort peu au-dessus des ânes, même de leur propre aveu, sont nos trente-six porteurs. Quelques détails à leur égard ne seront pas inutiles.

La première chose à faire, quand on désire former une caravane, est de construire un khambi, c'est-à-dire un kraal. Le propriétaire de marchandises, en dressant sa tente dans la plaine, et en y plantant son drapeau, annonce qu'il est dans l'intention de voyager. L'obligation de le déclarer publiquement vient de ce que, chez les Vouanyamouézi, le porteur qui persuade aux autres de se mettre au service d'une caravane est responsable de tout ce qui peut leur advenir, et, en cas de mort de l'un d'eux, ou d'accident quelconque, est frappé d'une amende proportionnelle à la gravité du sinistre; il en résulte que personne ne voudrait concourir à l'enrôlement, si l'on n'était à couvert par la déclaration du voyageur. Ceci réglé, de petits chefs, et leurs parents, se présentent avec un nombre de recrues plus ou moins considérable, quelquefois avec tous les mâles de leur village, dont ils conservent la direction.

L'engagement terminé, reste à choisir un guide ou kirangozi. Dans cette région les guides ne forment pas une classe particulière; quiconque jouit d'une certaine influence, a déjà fait le voyage, et connaît bien les lieux, peut prétendre à cette dignité. Le kirangozi fait un cadeau à ceux qu'il dirige, afin de s'assurer leur obéissance, et paye le mganga, ou docteur, pour que celui-ci l'approvisionne de talismans, qui prémunissent la caravane contre les dangers de la route. En marche il doit toujours précéder la colonne; celui qui le dépasse est frappé d'une amende. S'il vient à s'égarer, s'il allonge les étapes, ou s'il les fait trop courtes, s'il n'arrête pas à l'endroit convenable, ou ne part pas à l'heure voulue, il subit les reproches, et souvent les injures de ceux qu'il mène. Il jouit, en échange, du vain plaisir de commander, a l'avantage plus réel d'être mieux nourri que les autres, et de recevoir à la fin de la route une gratification, qui toutefois est facultative; son fardeau est moins lourd que celui

des simples porteurs, et son gage fréquemment assez fort pour lui permettre un esclave.

Le seul moyen de diriger ce troupeau têtu, est de soutenir le kirangozi envers et contre tous, de lui confier, autant que possible, la distribution des vivres, et le partage de la viande qui se donne de temps à autre.

Les porteurs sont presque tous de grands garçons efflanqués, à la jambe sèche et nerveuse du léopard; quelquefois, néanmoins, on trouve parmi eux la grosse tête, l'encolure de taureau, la poitrine large et profonde, les extrémités robustes qui caractérisent le hammal de Stamboul. En général leur bande est tachetée de barbes grises, qui, suivant l'expression du pays, ont un penchant à s'adosser aux murailles; il faut cependant reconnaître que, chez ces races, l'homme d'un certain âge qui sait gouverner ses forces, résiste beaucoup mieux que la jeunesse: et les Arabes, ainsi que les Africains, blâmeraient une caravane qui n'aurait pas de vieux pagazis.

Lorsque le voyageur a complété sa bande, il distribue la cargaison, dont le partage donne toujours beaucoup de peine : chacun a son caprice, et doit choisir son fardeau, ou l'accepter librement. Charger les porteurs exige autant d'expérience que d'adresse; celui qui sait les prendre leur fera consentir à recevoir un objet que, de la part d'un autre, ils refuseraient en grognant. Ils détestent les caisses, à moins qu'elles ne soient assez légères pour qu'on puisse en mettre une à chaque bout d'une longue perche, ou bien assez lourde pour exiger deux hommes et se balancer entre eux.

Ne donnez pas de fardeau qui soit au-dessous du poids de rigueur, surtout s'il s'agit d'un article qui se dépense, et décroît d'une manière sensible avant la fin de la route; celui dont la charge est trop légère, non-seulement devient paresseux, mais excite la jalousie de ses camarades.

L'étoffe est roulée de manière à former des pièces compactes d'un mètre cinquante centimètres de longueur, sur un diamètre de cinquante à soixante centimètres; une natte grossière, faite avec les feuilles du dattier sauvage, la protége contre le frottement et la pluie. Pour que ces rouleaux, pareils à de grands traversins, gardent leur forme, et pour faciliter leur empilement, on les enferme, chacun, dans une espèce de bourriche, composée de

branches flexibles, écorcées et râclées avec soin. Outre les armes et la cantine, la charge d'un porteur est de trente-cinq kilogrammes environ, peut-être au maximum.

La verroterie est placée dans des sacs de cotonnade, étroits et longs, recouverts de nattes, cordés et emballés comme les rouleaux d'étoffe; moins élastique, moins facile à porter que cette dernière, il est rare que son poids excède vingt-cinq kilos par charge.

Les fils de métal sont en bottes circulaires, attachées aux deux bouts d'une perche; celle-ci, formée généralement de la côte médiane d'une feuille de palmier, est fourchue à l'extrémité qui lui sert de base, et porte à son point d'appui un coussinet d'herbe, une guenille ou un morceau de cuir. La charge des fils de cuivre, est la plus légère; celle d'ivoire la plus pesante.

Il n'y a dans ce pays-ci que les plus petits objets qui se portent sur la tête; encore cette pratique n'est-elle guère à l'usage que des femmes et des enfants. Le propriétaire de la cargaison, chef suprême de la caravane, n'a pas de fardeau, cela va sans dire; toutefois en cas d'évasion ou de maladie d'un porteur, il n'hésite pas à prendre la charge de celui-ci, lorsque autrement il courrait la chance de la perdre. D'ordinaire il suit la caravane avec ses esclaves, et l'un de ses associés, afin de prévenir l'écartement des traînards qui pourrait être la cause de pertes considérables. Il en résulte qu'il supporte la chaleur et les fatigues de la marche plus longtemps que ceux qu'il emploie.

Ainsi qu'on vient de le voir, le chargement est composé de cotonnade, de grains de verre ou de porcelaine, et de fils de métal, qui, dans ce pays de troque, servent de monnaie courante, et suppléent aux espèces. Quelques lignes suffiront pour faire comprendre la difficulté d'un pareil moyen d'échange; nous renvoyons à l'appendice ceux qui voudraient avoir à cet égard de plus amples détails.

Il n'y a pas moins de quatre cents variétés de perles, dont plusieurs ont quatre noms différents; les plus communes, celles qui représentent la monnaie de billon, sont en porcelaine blanche, et valent à Zanzibar, terme moyen, cinq francs les trois kilos. Les plus recherchées sont rouges (de l'écarlate recouvert d'émail), et s'appellent samsam; on les nomme aussi *kimara p'hamba* (qui rassasie), parce que les hommes cèdent leur dîner

pour les obtenir, et *ravageuses des villes*, parce que les femmes ruinent leurs maris pour en avoir. Il en existe de quinze grosseurs diverses; leur prix à Zanzibar est de soixante-dix à quatre-vingts francs les dix sept kilos et demi.

On se procure la rassade auprès des Indous, qui la monopolisent, et la vendent sans être enfilée. C'est l'acheteur qui la monte; il se sert pour cela de fibres de palme, et y apporte tous ses soins; car le succès des affaires dépend beaucoup du bon effet des rangs de perles, d'autant plus flatteurs à l'œil qu'ils sont plus réguliers.

Les fractions du fil de verroterie, dont on fait le plus d'usage, sont le bitil et le khété, qui représentent nos sous et nos centimes. Le bitil se mesure du bout de l'index au poignet; le khété, d'une longueur de quatre bitils, fait deux fois le tour du pouce, et remonte jusqu'au coude, ou, ce qui est la même chose, fait deux fois le tour du cou.

Dix khétés composent le nœud, ou foundo, qui s'emploie dans les achats importants. Nos Goanais en dépensaient, néanmoins, de deux à trois, pour les menues emplettes quotidiennes, tandis que la ration d'un indigène est d'un khété par jour.

On ne saurait trop économiser les perles; un fonds de verroterie, dont on ne croit jamais voir la fin, s'épuise avec une rapidité désespérante; c'est tout au plus si la charge d'un homme va jusqu'au bout du mois.

Que devient cette prodigieuse quantité d'ornements! Il est difficile de le deviner; depuis des siècles on en importe dans le pays des milliers de tonnes, ce n'est pas une chose fragile, chaque indigène a sur lui tout son avoir, et cependant le tiers à peine de la population en possède une quantité suffisante. Il est possible que la demande en soit faite sur une vaste échelle par les tribus qui n'ont pas de rapport avec la côte, et que ces grains de verre aillent se disperser dans l'intérieur du continent.

L'Africain a gardé les goûts de son enfance; il y a trois siècles, il surprenait Vasco de Gama par son mépris pour l'or et pour l'argent, et par son avidité pour des babioles sans valeur. C'est encore le même enfantillage. Il est à la fois amusant et pénible de voir l'admiration profonde, l'ardente cupidité qu'éveille en lui ce misérable clinquant, dont il se lasse bientôt. Après avoir donné sa chèvre et son grain pour devenir l'heureux

possesseur d'un khété de verre ou de porcelaine, il le suspend à son cou pendant quelques jours, puis dégoûté de son acquisition, comme un enfant du jouet qui a fait son bonheur, il s'efforce de l'échanger contre un autre. Pas d'affaires, pas de marché sans verroterie, surtout lorsque les femmes y ont quelque intérêt. Nos belles civilisées se reprocheraient leur impuissance admirative, et se trouveraient froidement indifférentes aux charmes des diamants, si elles voyaient l'effet d'un rang de grains écarlates sur les Africaines de haute naissance.

Trois espèces de cotonnade sont importées dans la région qui nous occupe : le *merkani*, le *kaniki*, et *les étoffes ayant un nom*.

Le merkani, corruption d'américani, est le calicot de ménage, qui, appelé *domestic* en anglais, s'emploie pour draps et pour chemises; il est écru, et se fabrique dans les environs de Salem.

Par le mot kaniki on désigne la cotonnade bleue des Indes, qui est teinte avec l'indigo.

Les étoffes *qui ont un nom*, suivant l'expression africaine, sont des tissus de différentes couleurs, des quadrillés arabes et indous, coton pur ou bien mélangés de soie. Le plus commun de ces tissus est le barsati, indienne bleu-foncé, à large raie rouge qui, dans l'intérieur, représentant le dollar, est utile pour les cadeaux à faire aux chefs. Le dabouani, qui vaut le double, se fabrique à Mascate; il est à petits carreaux blancs et bleus, traversés de lignes rouges croisées de raies blanches et jaunes. D'un grand effet, cet article est réclamé par les chefs les plus importants, qui le gardent pour eux et pour leurs femmes; ils distribuent aux gens de leur suite le merkani, et le kaniki, dont ils prélèvent un certain nombre de mètres.

A l'époque où les Arabes commencèrent à les visiter, les indigènes se contentaient du kaniki le plus inférieur que vendissent les Banians. Lorsque les Américains s'établirent à Zanzibar, l'étoffe indienne céda le pas au merkani, qui maintenant approvisionne tous les marchés, depuis l'Abyssinie jusqu'à Mozambique. Néanmoins ces peuplades commencent à se dégoûter de ce produit aussi peu solide que peu flatteur; et en maint endroit, les indigènes, satisfaits de leurs peaux de chèvre et de leur vêtement d'écorce, préfèrent troquer leurs marchandises pour des perles et du fil de laiton, plus séduisants que le calicot écru.

Ce serait un avantage réel pour l'Angleterre, ou pour ses colo-

nies, que de fabriquer un article mieux en rapport avec les goûts et les besoins de ces peuplades; mais tant qu'il n'y aura pour faire concurrence au merkani que le coton bleu des Indes, il n'est pas probable que celui-ci triomphe du produit américain.

On ne se sert d'étoffe dans l'est de l'Afrique, que pour se vêtir; le costume en vogue y est une draperie plus ou moins large, d'une longueur fixe de quatre coudées : la braça des Portugais, la shoukkah des Arabes, que les Vouasahouahili appellent oungoua, et les tribus de l'intérieur oupandé ou loupandé.

Cette écharpe, qui entoure le bassin, fut probablement le premier costume des habitants de cette région, ainsi qu'elle l'a été des Arabes. La gravure empruntée par le docteur Vincent[1] à la topographie chrétienne (édition de Montfaucon), prouve que la shoukkah était d'un usage général, non-seulement en Égypte, mais en Éthiopie. Le retour des sectateurs de Mahomet à ce vêtement, pendant le pèlerinage de la Mecque, alors qu'ils se dépouillent des habits qu'enfanta l'esprit d'innovation, est une preuve de l'antiquité de la shoukkah au bord asiatique de la mer Rouge.

Sur la côte africaine, la braça de merkani vaut en général un franc trente centimes, prix qui, dans l'intérieur, s'élève jusqu'à cinq francs et plus.

Le kaniki, à peine meilleur marché sur la côte que le merkani, est loin d'augmenter dans une égale proportion; il est même sans valeur aucune auprès de quelques tribus.

La double shoukkah, près de quatre mètres, écharpe à l'usage des femmes, est appelée *doti*, et correspond à la tobé des Abyssiniens et des gens du Somal.

La pièce entière de merkani renferme de sept à onze doti, et s'appelle jourah ou gorah.

Après la rassade et l'étoffe, le principal article d'importation, dans cette partie de l'Afrique, principalement sur les lignes du nord, et dans la portion occidentale de la grande route du centre, est le sango, ou fil de laiton, nos 4 et 5. Il coûte à Zanzibar, lorsqu'il est bon marché, soixante francs la frasilah (dix-sept kilogrammes et demi), quatre-vingts francs lorsqu'il est cher. Pour le transporter dans l'intérieur on divise la frasilah en trois ou

1. Appendice au *Périple*, Ire partie.

quatre bottes, appelées *daur* par les Arabes et *khata* par les Africains; cette division a pour but de faciliter le chargement.

Arrivé dans l'Ounyanyembé, le fil de cuivre est transformé par des artisans spéciaux en kitindi, sorte de brassard composé de cercles parallèles, et qui s'étend du poignet jusqu'au coude; chacune de ses extrémités s'évase, afin de rendre le bijou plus gracieux, et surtout pour ne pas nuire au jeu de l'articulation; l'élasticité du métal le maintient à sa place. Le kitindi pèse environ trois livres; malgré ce poids énorme, (la vanité ne connaît pas la souffrance,) il est des femmes qui s'en chargent non-seulement les bras, mais encore les deux jambes.

Principalement à l'usage de la coquetterie féminine, cette parure est néanmoins adoptée par le sexe fort des environs du lac. Dans les monts de l'Ousagara, beaucoup d'hommes le portent réduit au quart ou à la moitié de sa dimension; mais ses bords, non évasés comme ils le sont ailleurs, paraissent presser les chairs d'une façon douloureuse.

A Kazeh, la valeur du kitindi est de deux à quatre shoukkahs; elle est de quatre ou cinq fois autant dans l'Oujiji, où la demande est beaucoup plus considérable.

Un certain nombre d'ânes complète notre personnel. J'en avais acheté cinq à Zanzibar pour monter les chefs de la caravane, y compris Ben Sélim et les Goanais; ils m'avaient coûté de quinze à quarante dollars. Sur les vingt-neuf ânes de bât que nous avions en partant, il n'en reste plus que vingt, et le décroissement rapide de leur chiffre commence à nous inspirer des inquiétudes sérieuses.

La liste suivante du matériel de l'expédition, matériel dont M. Francis Galton, l'un des explorateurs de l'Afrique Australe, m'a envoyé la note, donnera une idée de la masse d'objets qu'il nous faut traîner dans la montagne.

Provisions, etc. Douze barils d'eau-de-vie (nous en attendons quarante-huit); une caisse de cigares; cinq caisses de thé, pesant chacune trois kilogrammes; une petite balle de café; deux bouteilles de cari; une de gingembre, de sel gemme, de sel marin, de poivre noir, et de piment; une caisse de savon, une de conserves et d'épices; dix kilogrammes de légumes comprimés; deux cruches d'huile, une de vinaigre; dix kilogrammes de sucre (on peut se procurer du miel dans le pays).

Armes et munitions. Deux fusils à canons lisses, trois à canons rayés, une carabine, trois revolvers (le tout avec pièces de rechange), et trois épées. Chaque fusil est dans un fourreau en cuir à trois compartiments : pour la poire à poudre, le sac à balles, la boîte aux capsules, etc. Cinquante kilogrammes de poudre en plusieurs colis, dont deux en cuivre; trente kilogrammes de plomb; cent quatre-vingt-dix de balles durcies, fondues à l'arsenal de Bombay, distribuées par caisses de vingt kilogrammes, bien vissées pour prévenir le détournement de leur contenu. Vingt mille capsules; enfin des bourres.

Munitions particulières des Bêloutchis. Vingt kilogrammes de poudre, contenus dans quatre barils, un millier de balles, et autant de pierres à feu pour les fusils des esclaves; pareille quantité leur est destinée dans l'avenir, et les suit quant à présent.

Objets de campement. Un rowtie de cipaye[1], une petite tente longue, formée de deux voiles, destinée à couvrir les bagages, dans ce pays de pluies perpétuelles; une table, une chaise; une cantine en étain, munie de fourchettes, de couteaux, de marmites, de chaudron, etc.; une toile goudronnée pour préserver la literie; un coussin à air, deux couvertures imperméables (tout ce qu'il y a de plus utile), une couverture maltaise (excellente), cinq autres couvertures; un lit en liége; deux oreillers et une moustiquière. Courtes-pointes épaisses, ouatées et piquées, servant de matelas, avec oreillers et couvertures formant le coucher des Goanais; tous les serviteurs ont, du reste, une literie quelconque. Trois malles de vêtements; un sac de cuir renfermant un nécessaire de toilette; des livres, des albums, des agendas; un autre sac de cuir, cinq de toile remplis de différents objets; trois nattes servant de tapis

Instruments de précision. Un régulateur de poche, deux chronomètres, deux boussoles prismatiques avec leurs supports, un compas azimuthal, deux autres boussoles; un cadran solaire portatif; un pluviomètre, un appareil à évaporation, deux sextants et leurs caisses, avec sac de toile pour transport à dos d'homme; deux horizons artificiels; une petite provision de mercure; une lentille de poche; un baromètre de montagne (extrêmement dé-

1. Tente des cipayes de l'Inde, ayant la forme de celles de nos soldats

licat), prêté par la Société géographique de Bombay; quatre thermomètres; une ligne métrique de cent pieds anglais; une ligne de sonde; deux thermomètres à eau bouillante; une boîte d'instruments de mathématiques; un miroir; un télescope; une règle équerre de deux pieds, avec coulisse en cuivre; un pédomètre de poche de Dixie; une règle parallèle.

Papeterie. Une rame de papier écolier, neuf agendas, trois journaux de Lett, deux douzaines de crayons, six morceaux de gomme élastique, six livres de notes à feuillets métalliques, une boîte de pains et de cire à cacheter, deux grands carnets, plumes de fer et plumes d'oie, encre en poudre n'ayant pas besoin d'acide, trois bouteilles d'encre liquide; encre indigène, une bouteille; deux séries de tables météorologiques en blanc, quatre cylindres de ferblanc pour y serrer les papiers (très-mauvais; tout s'y couvre de rouille), almanachs nautiques pour 1857 et 1858, cartes de M. Cooley et de la mission de Mombas, cartes en blanc, tables astronomiques, livre de compte, portefeuille, casier en bois et en étain pour les plumes, etc.

Outils. Un grand tournevis, deux marteaux, une scie à main, dix kilogrammes de clous, deux étaux volants, une pierre à aiguiser, neuf haches (tous les porteurs en ont une), trente deux limes, neuf jembés et neuf mashas (houes et plantoirs des indigènes), un ciseau à froid, une paire de tenailles, un étau d'établi, douze vrilles de différente grosseur, une pierre à aiguiser avec monture et manivelle, six cognées, douze tarières de différent calibre, deux assortiments de mèches à pointe, avec leur monture, douze ciseaux, quatre à mortaise, deux assortiments de forets, quatre gouges de différente dimension, vingt-cinq kilogrammes de clous en fer, deux planes avec lames de rechange, trois scies à main, des vis et des écrous.

Nous présumions que tous ces articles nous seraient utiles dans l'Oujiji, où l'on manque de charpentiers.

Vêtements, literie et chaussures. Chemises de coton et de flanelle, turbans et bonnets de feutre. Disons par parenthèse que, ne pensant pas faire un aussi long voyage, nous partîmes de Zanzibar sans augmenter notre garde-robe; il en résulta que nous fûmes en loques bien avant notre retour, et cela dans un pays où la flanelle entre au moins pour moitié dans la lutte que l'on y soutient contre la mort. Le capitaine Speke en fut réduit à s'enve-

lopper de merkani, et je fus obligé de me faire un paletot de ma couverture. Enfin les Goanais, affublés de guenilles qu'un juif aurait refusées, réclamèrent de la cotonnade pour se vêtir à neuf.

Un voyage en Afrique n'est pas du tout l'occasion d'user ses vieilles hardes; les épines, et la mauvaise habitude de réempaqueter les habits avant qu'ils soient secs, rendent un double équipement indispensable à qui doit y séjourner. Cette garde-robe supplémentaire, au moins six chemises de flanelle, autant de larges pantalons et de cravates, devra être enfermée dans des caisses d'étain, et ne voir le jour qu'au moment où il faudra s'en servir.

La meilleure literie, dans cette contrée humide, serait un petit matelas de crin, deux couvertures, l'une épaisse, l'autre mince, et une moustiquière, que l'on mettrait dans l'oreiller; un sac de nuit contiendrait les effets de voyage, et tout cela, roulé dans une toile imperméable, ne formerait qu'un ballot, serré avec de fortes courroies.

Quant à la chaussure, les bottes d'ordonnance, pour la marche, les bottes à l'écuyère, lorsqu'on est monté, me paraissent ce qu'il y a de plus convenable; on les prendra au naturel, et d'un numéro plus large que si on devait les porter en Angleterre. Elles seront soigneusement protégées contre l'air extérieur, désastreux pour le cuir, et on les oindra de temps en temps avec de la graisse (non pas avec de l'huile). Sans cette précaution, elles deviendraient tellement dures qu'il serait impossible de les mettre, à moins de les tremper dans l'eau chaude, à la façon indienne, et de les distendre en les bourrant de paille.

Livres. Norie, Bowdich, les Tables lunaires de Thompson, les Tables de Gordon, l'Art de voyager de Galton, Manuel de l'observation, par Buist; Ce qu'il faut observer, par Jackson; Inspection militaire, par le même; Manuel de l'Amirauté; Vie animale, par Cuvier; l'Histoire de l'Homme, par Pritchard; la Trigonométrie de Keith, la Grammaire kisouahéli de Krapf, la Bible kinika du même, la Grammaire amharic d'Isenberg, la Géographie du Nyassi, de Cowley; ouvrages variés.

Articles de dessin. Une boîte complète d'aquarelle, une autre garnie d'encre de Chine, de sépia et de bleu de Prusse; trois albums, une chambre claire.

Boîte pharmaceutique indignement approvisionnée; quelques

drogues pour les indigènes sont avec les bagages. Une demande a été faite à Zanzibar pour qu'on nous envoie de la quinine, de la teinture de Warburg, de la morphine, de l'acide citrique et de la racine de chirayta.

Objets divers. Pâte arsenicale, et deux ballots de coton pour empailler les oiseaux; dix pièces de drap écarlate pour présents, (trois autres ont déjà été dépensées), quatre parapluies, trois couteaux pour les domestiques, deux douzaines de couteaux ordinaires, une corde en boyau de saumon, une douzaine de boyaux tordus, un demi-kilogramme de cire; boîte, avec fermoir en cuivre, pour transport; deux mille hameçons, quarante-deux paquets de lignes de pêche; deux lanternes (l'œil-de-bœuf des agents de police et une en corne), deux cuillers de fer pour fondre le plomb, une ménagère garnie de boutons, d'aiguilles, de fil, d'épingles, de soie, etc.; paumelle, douze aiguilles de voilier, deux paires de ciseaux, deux rasoirs, une pierre à repasser, deux pipes, une blague à tabac, un porte-cigares, sept boîtes de tabac en poudre, deux filtres, dont un de poche; un miroir, un petit nécessaire de toilette en étain, garni de savon, d'une brosse à ongles et d'une brosse à dents (très-utile); peignes et brosses, dix briquets.

Ainsi qu'on l'a vu au commencement de ce chapitre, il est impossible d'être plus mal que nous ne l'étions dans le Zoungoméro: un temps atroce, comme il arrive presque toujours au pied des montagnes; une succession d'averses furieuses, alternant avec des coups de soleil, dont l'ardeur aspirait une humidité fétide. Nos hommes, dispersés chaque jour dans les villages voisins, où l'inondation retenait un millier de voyageurs, buvaient de la bière, fumaient du chanvre, se querellaient sans cesse, et, par leur insolence et leur brutalité, excitaient des plaintes continuelles. Accablés par la fièvre, les deux Goanais, au contraire, ne pouvaient rester dehors; il fallut les admettre dans la case, déjà trop pleine de pigeons, de rats et de vermine.

Enfin, las d'attendre les vingt-deux porteurs qui n'arrivaient pas, nous préparâmes nos dépêches : elles devaient être remises à l'esclave de confiance d'un dihouan de la côte, installé ici comme agent du chef de Kaolé, et qui portait un nom remarquable : Chomhoui-la-Mtou-Mkou-Ouambélé, c'est-à-dire : Chef-grand-homme-ayant-préséance. Ces petits Jugurthas, dont le

pouvoir ne dépasse pas celui d'un hobereau de campagne, ont tous des titres d'empereurs. Jamais ce grand homme ne paraissait en public sans être ivre, et, d'après la liste qu'il m'avait donnée des étapes que nous avions à faire, (sur dix-huit, il n'y en avait pas une de correcte) j'hésitais à lui confier mes rapports et mes échantillons. Il accomplit néanmoins sa promesse; et les objets dont il s'était chargé étant arrivés sains et saufs, je m'empresse de lui faire ici amende honorable.

La fontaine qui bout, source thermale du K'houtou.

CHAPITRE VI.

Traversée de la chaîne côtière de l'Afrique orientale.

L'expédition quitta le Zoungoméro le 7 août 1857. Victimes de la malaria, nous étions tellement faibles, le capitaine et moi, que c'est tout au plus si nous pouvions nous tenir à âne. Qu'on s'imagine la fatigue du départ (je crus un instant que nous ne pourrions pas nous mettre en route); nos hommes ne se réunirent qu'à huit heures; au lieu de s'adresser à Ben Sélim pour la distribution des fardeaux, les premiers disparurent, emportant la charge la plus légère, ou prenant les ânes les plus faciles à conduire, et nous laissant bêtes et bagages, dont personne ne voulait plus.

Il y a cinq heures de marche du Zoungoméro central au premier gradin des monts de l'Ousagara, vers lesquels nous nous dirigions alors. En sortant des champs cultivés, on laisse à droite les montagnes des Vouigo. Il est probable que ces dernières tirent

leur nom des pêcheries[1] établies dans les eaux stagnantes épandues à leur base, ainsi que dans la Mgéta, qui arrose la plaine d'où elles surgissent.

A gauche du sentier, à une distance d'environ quatre ou cinq milles, s'aperçoit une ligne de mamelons coniques séparés les uns des autres; au pied de l'une de ces éminences, un peu plus importante que ses voisines, jaillit une source thermale, connue des indigènes sous le nom de Maji ya Ouhéta, ou *Fontaine qui bout*. Située sur un terrain en pente douce, incliné du sud au nord, cette fontaine est placée entre le pied du mamelon et une petite savane qu'entourent des bois impénétrables. L'eau surgit d'un sable blanc, çà et là tacheté de rouille, parsemé de gâteaux et de feuillets de tuf calcaire, déposés par la source, et où gisent des blocs erratiques, noircis par les vapeurs de l'eau bouillonnante; des fragments de grès et de quartzite, jonchent le terrain environnant, qui est brun, et sableux en différents endoits A l'horizon, un épais rideau de dattiers sauvages limite une vaste plaine, dont le sol bourbeux, tapissé d'herbe, est aussi mobile que l'onde. L'aire de la fontaine a environ soixante mètres de diamètre, et la chaleur, jointe à la mobilité du sol, empêche d'approcher du point d'ébullition.

D'après les indigènes, il arrive parfois que l'eau s'élance en jets puissants, et que des pierres calcaires sont projetées à une grande hauteur. Les animaux, à ce que l'on assure, ne veulent pas boire l'eau qui s'écoule de cette fontaine, et l'on raconte que des bêtes sauvages, embourbées dans la vase fumante, n'ont pu en sortir, et y sont mortes.

Laissant la Mgéta sur la gauche, nous passons, par un sentier presque invisible, au travers d'une herbe épaisse qui remplit une forêt, et nous débouchons dans les cultures opulentes de la frontière du K'houtou. Comme ensuite nous aurons trois longues marches à faire dans la solitude, les esclaves et les porteurs s'em-

1. Le vouigo africain ressemble à celui des régions occidentales de l'Inde; sur la côte, c'est une demi-lune formée de pieux perpendiculaires, assez courts pour tètre submergés par les grandes marées, époque où le poisson y entre, et dont l'ouverture est généralement du côté du rivage. Il y a quelquefois une demi-douzaine de ces pêcheries autour des principaux établissements; on les retrouve dans tous les districts de l'intérieur. Lorsqu'elles sont établies dans une eau stagnante, le courant s'y détermine au moyen d'une écluse, ou d'un barrage fait avec de grandes herbes.

pressent de s'établir dans les villages; mais la perspective de passer encore une nuit dans la plaine me désespère: je déloge mes hommes et finis par leur persuader d'aller coucher plus loin.

Du reste, les hameaux que je leur fais quitter sont misérables au delà de toute expression : quelques perches écartées par le bas, reliées à leur extrémité supérieure, et couvertes de tiges de sorgho, y forment la plupart des cabanes. Les rats dévalisent les champs, et les laboureurs, à leur tour, les déterrent et les mangent. A tous les coins du sentier, dont le sol est pareil à un crible, on trouve une cage de roseau ou de bambou, amorcée d'un peu de grain et destinée à prendre les petits oiseaux. Cette cage, appelée mtégo, est placée par terre, un enfant la surveille, et, sortant de sa cachette, ferme le piége dès que l'oiseau y est attiré par l'appât.

C'est ici que nous voyons le dernier cocotier.

Au delà des villages, qu'abandonne la caravane, on franchit six fois le lit sableux de la Mgéta, dont les rives escarpées et glissantes disparaissent sous une couche de broussailles et de grandes herbes; le chemin descend ensuite dans un fond graveleux, où la Mgéta serpente au pied de montagnes primitives et couvertes de forêts. On passe de nouveau trois fois l'eau bourbeuse et glaciale, qui, même pendant la sécheresse, vous monte ici jusqu'à la cheville, un peu plus loin jusqu'aux genoux, et l'on traverse des défrichements où nous voyons des porcs-épics et l'écureuil africain; ce petit animal aux allures petillantes, au poil épais et long, d'un brun foncé, piqueté de vert sur le dos, a la poitrine et le museau d'un rouge vif, ainsi que le bout des pattes.

Vers midi, nous nous éloignons du bord de la rivière et nous franchissons le premier degré des monts de l'Ousagara, degré qui s'élève de quatre-vingt-dix mètres au-dessus du niveau de la plaine. Ici nous avons atteint la frontière de la région des Ghattes, et nous campons à Mzizi Mdogo, ou le Petit Tamarin, ainsi qu'on appelle la masse de débris qui encombrent ce premier escarpement.

Aucune voix humaine, aucun vestige d'habitation : l'infernal trafic, et les maux qu'il engendre ont fait de ces lieux un désert où crient, hurlent et glapissent les bêtes sauvages. Nous y trouvons cependant les restes d'un kraal érigé par la dernière

caravane, et, harassés de fatigue, nous nous jetons sur l'herbe en attendant les porteurs.

Ce n'est que le soir qu'apparurent bêtes et gens. Deux ânes avaient été perdus; ceux qui les conduisaient, deux fils de Ramji, avaient mieux aimé s'asseoir à l'ombre, et causer avec les passants, que de s'occuper de la tâche qui leur était confiée. On se mit à la recherche des deux bêtes; elles furent retrouvées le lendemain; mais, comme on ne les avait pas déchargées pour passer la Mgéta, le sucre et le sel qui composaient leurs fardeaux avaient fondu; les cigares, la moutarde, le savon, étaient en pâte; le thé moisi, et la poudre compacte comme du pain de la veille.

Le changement de température opéra sur nous tous d'une façon merveilleuse; la force et la santé nous revinrent immédiatement, et les Goanais se débarrassèrent de la fièvre. Plus de bourrasques fouettant des pluies diluviennes, plus de brouillards visqueux voilant un sol fétide, plus d'humidité morfondante, plus de coups de soleil dévorants, de chaleur nauséabonde. Nous passions du climat meurtrier des bords de la rivière à l'air pur des montagnes, à la fois doux et balsamique. Nous avions un ciel bleu, une végétation d'un vert franc et varié, un horizon baigné d'azur. De beaux arbres, parmi lesquels le tamarin se balançait avec grâce, succédaient aux jungles épineuses, et le versant assaini des collines aux marécages entrecoupés de noullahs[1] et parsemés de flaques d'eau. Les rayons d'un soleil énorme, — nulle part je n'ai vu le dispensateur de la lumière se montrer sous un pareil volume, — s'épanchaient gaiement sur des blocs de quartz, tantôt jaunes et rouges, tantôt d'une blancheur éclatante. La brise de mer agitait le feuillage, où des lianes gracieuses avaient suspendu leurs guirlandes, et les strychnos leurs fruits gros comme des melons. Une foule de singes babillaient derrière les arbres, où ils jouaient à cache-cache, tandis que l'iguane exposait au soleil son armure écailleuse; des corbeaux à poitrine blanche, troublés à notre approche, s'envolaient en criant; les tourterelles roucoulaient dans les bois, les faucons planaient auprès des nues, le grillon chantait, comme la cigale italienne, à l'ombre des cépées; et du haut des airs, du flanc des collines, du fond des

1. Les noullahs sont des ravins profonds et larges qui déchirent les terres, et qui à sec en été, sont infranchissables pendant et après les pluies.

plis de terrain, éclatait la vie, révélée par des myriades de voix joyeuses.

Notre camp était situé près d'une petite rivière, agile et peu profonde, à qui, suivant l'expression du poëte,

« Les oiseaux mélodieux chantaient leur madrigal. »

Le soir le murmure de l'eau se mêlait aux soupirs de la brise, et le jappement du renard, la plainte de l'hyène, la voix du héron nocturne et de la grenouille mugissante, retentissaient de loin en loin à travers un silence d'une mélancolie indicible.

Au lieu des pluies glacées et des sanglots du vent, la lune, rayonnant au sein d'un air calme, étendait un voile argenté sur les collines rougeâtres; des étoiles sans nombre, suspendues comme des lampes à l'azur sans limites, scintillaient au-dessus du paysage endormi; et, pour mieux faire sentir le charme de ce tableau splendide, on entrevoyait la ligne fangeuse du Zoungoméro, surplombé d'un ciel morne, chargé de brume, fouetté par la bourrasque, inondé par des nuages qui n'osaient pas approcher de la montagne.

Nous passâmes vingt-quatre heures dans cet endroit salubre, et la caravane, bêtes et gens, ne s'inspira de la beauté du paysage que pour se forger de nouveaux motifs de division. Nos soldats, fatigués de se disputer entre eux, s'attaquèrent aux fils de Ramji, qui, soutenus par Kidogo, leur répondirent bravement. Les ânes se battirent toute la nuit, allèrent chacun de son côté, pendant le jour, contrairement à leurs habitudes moutonnières; et, comme les ennuis ne viennent pas plus seuls que les malheurs, Ben-Sélim, qui détestait les Béloutchis et qui en était détesté, prit en haine le reste de l'escorte, qui le lui rendit avec usure.

Tenant à ses esclaves comme à la prunelle de ses yeux, notre homme les avait fait inscrire sur la liste des porteurs; mais, il avait résolu qu'ils ne travailleraient que pour lui, et que leur besogne retomberait sur les autres. Il en résultait que sa tente était la première dressée, son feu le premier fait, et que, pour récompense, ses quatre esclaves étaient gorgés de miel, de curcuma et de beurre fondu, alors que personne ne pouvait s'en procurer. Tout le monde était en lambeaux, que ses enfants, comme il les appelait avec amour, se carraient à neuf dans notre

indienne, et il puisait aux ballots de rassade pour en orner leurs cous fuligineux. Il finit par pousser la faiblesse jusqu'à louer trois pagazis, plutôt que de permettre qu'on chargeât ces gras coquins d'un lit ou de quelques gourdes, ce qui mit le comble à l'insolence de ces drôles. Ils en vinrent à viser de leurs mousquets les Béloutchis et les porteurs, à frapper du couteau celui qui ne voulut pas leur céder son bois, et cela, sans encourir le moindre blâme. Enfin le cari s'épuisa, les cruches de sel se vidèrent, et l'on aperçut de temps en temps des bouts de cigares sur la route. Les Goanais accusaient les esclaves, qui accusaient les Goanais; il est probable que, cette fois, chacun avait raison.

Ce stupide favoritisme échauffa naturellement la bile de Kidogo, et les fils de Ramji travaillèrent de moins en moins. Quant aux deux chefs, leur bonne intelligence n'en parut point troublée : pas de querelles, pas une parole amère; le visage souriant, la haine au cœur, ils s'en tinrent à la médisance et à toutes les formes de détraction. Ben-Sélim me déclara qu'il ne serait heureux que lorsqu'il verrait le sabre de Kidogo brisé sur la place de Zanzibar, et les épaules de l'infâme lacérées par le fouet. Kidogo m'affirmait, de son côté, que l'Arabe était un lâche, sans expérience comme sans valeur, et m'insinuait que je ferais bien de m'en défaire. A la fin, cette double ritournelle devint si agaçante, qu'il fut interdit à Ben-Sélim de prononcer le nom de Kidogo, et réciproquement, devant leur chef exaspéré, qui ne pouvait pas, comme ces geignards, se plaindre, maudire et oublier dans la même heure.

Nous quittons le petit Tamarin le 9 août, réjouis par la vue d'un oiseau à bec rouge, à poitrine blanche, et à longues pennes caudales, qui nous paraît d'un heureux présage. Le sentier se dévide sur une série de coteaux escarpés, au sol rutilant, parsemé de roches et de pierres, maigrement tapissé d'herbe, et dont l'aloès, le cactus, l'euphorbe, l'asclépias géante et les mimosas rabougris, annoncent l'aridité. Le baobab y a cependant encore des proportions majestueuses, et l'on y voit de beaux tamarins, d'où ce territoire à pris son nom.

Appelé soubar par les Arabes zanzibarites, le tamarin s'étend de la côte au bord du lac; sa tige élevée, sa ramure étendue, qui, chargée de feuilles légères, répand l'ombre et la fraîcheur, en font l'un des plus beaux ornements du paysage. Son fruit aci-

dulé prévient sans aucun doute les affections bilieuses, ou tout au moins en atténue les effets. Les indigènes pèlent tout simplement cette gousse et l'écrasent dans des paniers d'écorce; il en résulte une pâte qui s'aigrit et ne tarde pas à se couvrir de moisissure. L'art d'en extraire une boisson enivrante leur est totalement inconnu.

Les Arabes, qui, dans leur cuisine, font grand usage du fruit du tamarin, le mettent sécher au soleil, et le pétrissent avec de l'huile et du sel; divisée en petites boules après cette opération, et préservée du contact de l'air, cette pâte se conserve pendant plusieurs années.

Des squelettes parfaitement nettoyés, çà et là des cadavres tuméfiés de porteurs, qui sont morts de faim ou de maladie, attristent la route. Une seule caravane, avec laquelle nous nous sommes croisés hier, a perdu cinquante de ses membres, tués par la petite vérole. Les restes de ces malheureux, que nous trouvons sous nos pas, évoquent à l'esprit d'horribles tableaux : des hommes qui chancellent, aveuglés par le mal, des mères les épaules chargées d'enfants, non moins hideux qu'elles-mêmes. Ils sont morts sur le chemin, à l'endroit où leurs forces les ont abandonnés. Aucun village n'a voulu les recevoir, aucun ami, aucun parent ne s'est arrêté pour eux; une fois tombés, ils sont restés seuls et pantelants, jusqu'à ce que le vautour, le corbeau, l'hyène ou le chacal ait terminé leur agonie.

Aux environs des kraals, sont des hangars détachés, qui, d'après les guides, ont pour objet d'écarter les malheureux que le fléau a saisis.

Comme on devait s'y attendre, la contagion a frappé plusieurs de nos hommes; ils sont restés en arrière, et probablement seront entrés dans les jungles, car malgré toutes nos recherches on ne les a pas retrouvés.

Nous avons marché péniblement pendant quatre heures et demie; il a fallu nous arrêter maintes fois pour recharger les ânes, qui se débarrassaient de leurs fardeaux. Près de la Mgéta, que nous avons dû franchir à six reprises différentes, le sentier disparaît sous les grandes herbes; et dans les jungles des bords de la rivière, le *dolichos pruriens* et la canne sauvage ont martyrisé les porteurs.

Resserrée entre ces roseaux, qui font muraille et surgissent

de la fange, ou par des berges escarpées et rocheuses, la Mgéta dégénère en un simple torrent, dont la largeur, à certaines places, est tout au plus de quatre à cinq mètres. Ses eaux rapides sont teintes en brun rouge par le sol ; elles coulent sur un lit sableux, rayé de lignes de quartz d'un blanc de neige, et qui renferme des quartiers de roche de formation primitive.

En sortant du marécage nous gravissons une échelle, formée des anfractuosités du roc, et des racines qui se tordent sur la pierre; elle domine la Mgéta, qui est à notre gauche, et où les ânes, pliant sous leur charge et se hissant sur la montagne comme de lourds scarabées, menacent de rouler à chaque pas.

A trois heures nous arrivons au kraal de l'Iguane, ainsi appelé du nombre de reptiles de cette espèce que l'on y trouve dans le voisinage de l'eau. C'est un endroit délicieux, égal au Petit Tamarin pour la pureté de l'air, et où les montagnes du Douthoumi, que l'on aperçoit à l'horizon, forment une admirable perspective.

Le lendemain, séjour au camp de l'Iguane : deux ânes ont été perdus, il faut les chercher; l'un se retrouve, l'autre est abandonné à son triste sort. Ceux que nous avons achetés à Zanzibar déclinent visiblement ; accoutumés à une herbe tendre et savoureuse, que l'on ne rencontre pas sur le flanc brûlé de ces montagnes, ils sont nourris de sorgho, et c'est pour eux vivre de café, à ce que dit Ben-Sélim. Quant aux ânes de l'Ounyamouézi, les pauvres bêtes cherchent leur subsistance dans les chaumes et les roseaux, bien heureux lorsqu'elles en trouvent.

Les maladies nous reviennent ; la fièvre arrache des beuglements à Shahdad ; Gaétano se plaint de rhumatismes, deux porteurs ont la petite vérole ; un troisième a le frisson. Nous partons cependant pour une marche forcée qui doit achever le passage des collines du Tamarin. Le pays est sillonné de canaux, mintenant à sec ; nous traversons une haute futaie, laissant à droite un ravin boisé, et nous déchargeons et nous rechargeons les ânes, qui se couchent tranquillement à chaque obstacle; il faut les relever, les pousser, dans un marais entrecoupé de ruisseaux, et les traîner sur les bords du Roufouta, ravin qui se dessèche pendant les grandes chaleurs.

Après avoir gravi la côte pour éviter une de ses courbes, le chemin plonge dans le torrent. D'après nos guides, le Roufouta, drain

collecteur des premiers degrés de la montagne, porterait dans la Mgéta les eaux des pentes qui l'environnent. Son lit profond, dont la largeur varie d'un à cinq mètres, serpente brusquement au milieu des collines ; il offre, à sa surface, une couche épaisse tantôt de sable, tantôt d'argile imbibée d'eau ; celle-ci, près de la source, forme un étroit filet de dix à quinze centimètres de profondeur ; elle est saumâtre ou potable suivant l'endroit où on la puise. La vase, à certaines places, en est teinte par une solution ferrugineuse, et offre des nuances irisées dans tous les points où elle renferme de l'eau stagnante. Dans les parties les plus étroites, les grandes herbes des deux rives se rejoignent au-dessus du ravin qui, après un brusque détour, se découvre de nouveau. En quelques endroits, les flancs du Roufouta sont formés de terre, ailleurs de blocs de syénite grise, qui, çà et là, en encombrent le lit.

Sur la droite, à la fin de notre étape, les montagnes dominent le torrent de leurs masses de grès, presque perpendiculaires. De toutes les fissures, il s'échappe des racines portant de grands arbres, couverts de parasites, étranglés par les lianes, et chargés de fruits énormes qui se balancent à des cordages ayant parfois dix mètres.

Les rives, dans leur portion la plus basse, et quand les roseaux ne les envahissent pas entièrement, sont parées de verdure éclatante, où le bambou s'incline au souffle de la brise.

Les cadavres se multiplient sur la route ; nos musulmans détournent les yeux, et profèrent à demi-voix un « la haoul ! » de dégoût ; l'un de nos porteurs, vieux et décrépit, les regarde, et verse des larmes sur eux et sur lui-même.

Vers deux heures, nous éloignant tout à coup du Roufouta, nous rampons au versant d'une montée roide et pierreuse, que nos ânes jonchent de leur corps et de leurs fardeaux ; enfin au sommet d'un mamelon, près de la base du défilé de Goma, nous trouvons les huttes solitaires des agonisants, et un vieux kraal, que nous restaurons pour la nuit.

De ce point élevé l'horizon est immense ; au loin, dans les plis boisés des montagnes, apparaissent les hameaux des Vouakagourou et des Vouakouivi, sous-tribus des Vouasagara. Les habitants en sont riches en bétail et en grain ; mais une triste expérience leur fait éviter les étrangers : Arabes ou gens de la côte,

Vouamrima et Vouanyamouézi. En des jours plus heureux, le chemin était bordé de gros villages, dont on ne voit plus la trace.

Un thermomètre de Cox m'avait été donné par le consul Hamerton; il le tenait de l'amiral Smyth, qui s'en était servi pour mesurer les Andes; le malheur voulut que cet instrument fût brisé au camp de l'Iguane. J'en possédais un autre de Newman, ainsi qu'un thermomètre de bain; au Roufouta, je m'aperçus que l'un et l'autre avaient été violemment tirés de leur boîte, les poignées même en avaient été arrachées. Quelques jours après, un troisième thermomètre à eau bouillante fut mis hors de service par la négligence de Gaétano. Pas un de nos instruments hypsométriques n'arriva jusqu'au lac. Nous sauvâmes toutefois deux thermomètres de bain, l'un de Newman, l'autre de Johnson, qui nous rendirent de grands services; l'un d'eux fut rectifié plus tard par l'eau bouillante, expérimentée au bord de la mer.

Je ferai observer qu'en de pareils voyages, où l'on ne peut pas se servir de la triangulation, et où il est difficile de transporter sans accident l'anéroïde et le baromètre de montagne, le thermomètre est la seule ressource qui reste. Il peut néanmoins causer beaucoup d'erreurs : l'élasticité du verre, surtout quand il est neuf, permet au mercure de descendre au-dessous de l'échelle graduée. Entre le niveau que donne un vase fermé et celui qu'on obtient à découvert, la différence est quelquefois d'un demi-centigrade, ce qui représente une altitude de cent cinquante mètres, et prouve combien il est faux qu'on puisse se servir d'un vase quelconque, ainsi que le prétendent plusieurs personnes. Enfin, excepté dans les instruments parfaits, l'air n'est jamais entièrement expulsé du tube, nouveau sujet d'erreur que signale entre autres le docteur Buist.

Encore un de nos ânes que nous laissons au Roufouta[1]; il ne peut plus se tenir debout, et regarde sa panse d'un œil inquiet, d'où les Béloutchis supposent qu'il aura mangé quelque plante vénéneuse.

Le 12, ayant à gravir la passe de Goma, j'avais décidé, de concert avec Kidogo et le Kirangozi, que les porteurs parti-

1. Premier étage de la chaîne de l'Ousagara, ainsi nommé par les Arabes du gave qui en reçoit les eaux, et dont il est question dans les lignes précédentes.

raient d'abord, et qu'après avoir déposé leur charge au sommet de la montée, ils reviendraient pour assister les ânes. Aucun n'ayant reparu, et le soleil étant au-dessus de l'horizon, nous nous mettons en marche. On presse le flanc de la montagne, qui se dresse à gauche, tandis qu'à droite bâille un abîme; on traverse une forêt, dont les arbres espacés laissent apercevoir les pentes inférieures, au sol couvert de bois, sillonné par les eaux, déchiré par les torrents, et l'on arrive au pied d'une côte abrupte. Le chemin s'engage alors sur une espèce de rampe, composée de mottes de terre, maintenues par des racines tenaces, et qui jonchée de blocs de schiste, de gravois micacé, de grès ferrugineux, s'élève à six cent quatre-vingt-un mètres au-dessus du niveau de la mer. On descend ensuite une pente beaucoup plus douce, ayant à sa gauche, au-dessous d'un précipice, un large espace où des cônes s'éparpillent, où des crêtes onduleuses se déroulent, et vont plonger leurs vagues décroissantes dans une ligne d'azur qui rappelle l'Océan.

Les restes d'un kraal, situés au sommet d'une colline appelée Mfouhouni[1], arrêtent la caravane. Un ruisseau d'eau pure coule au bas de cette colline, dont il porte le nom, et qui était jadis le siége d'une population nombreuse. Les razzias des gens de la côte, surtout les rapines des flibustiers de Vouindé, ont rendu ces lieux au chacal et à l'hyène, leurs premiers habitants. J'y ai passé la nuit à regarder les étoiles se coucher une à une, et percer d'un dernier scintillement la silhouette des grands arbres qui frangeaient l'horizon, me détournant de ce spectacle pour admirer Mabrouki, dont le sommeil n'était troublé ni par la flamme qui le rôtissait d'un côté, ni par le vent qui le glaçait de l'autre.

A notre départ du K'houtou, on avait distribué à tout le monde des vivres pour trois jours; il n'en fallait pas plus, disait-on, pour gagner Mouhama, où il serait facile de s'approvisionner. Chacun, suivant l'habitude, avait consommé ses rations le plus rapidement possible; le cinquième jour allait finir, et Mouhama se trouvait encore à une longue journée de marche. C'est pourquoi, le 13 août, nous chargeâmes dès l'aurore, avec un zèle

1. Cette colline tire son nom d'un arbre appelé mfouhou, qui s'y trouve en abondance, et qui porte un fruit comestible de la dimension d'une petite pomme sauvage, mais dont l'intérieur est presque rempli par le noyau.

Chaîne côtière de l'Afrique orientale.

trop ardent pour ne pas se refroidir. On monta le dernier degré de la Passe, dont le versant peu rapide fut aisément franchi. Des bois touffus en couronnaient le sommet ; des arbres sur toutes les hauteurs, une masse de verdure au fond de tous les ravins; mais du milieu des grandes herbes, parmi lesquelles se remarquait le cynodon dactylon (plante favorite du bétail indou), s'élevait une odeur nauséabonde. Un brouillard d'Écosse, épais et froid, couvrait la cime des montagnes, et vers dix heures le soleil, qui éclata tout à coup, fit souffrir cruellement cette bande d'affamés et de fiévreux.

Du plateau qui forme le point culminant du Roufouta, le sentier descend d'abord une côte rapide, et se déroule ensuite en des rampes largement inclinées, qui ne ressemblent en rien aux montées abruptes du versant oriental. Nous avions eu douze crêtes à gravir, quinze à descendre ; chacune séparée de la précédente par de profonds ravins, garnis d'arbres, où coulent des torrents, qui étaient alors à demi desséchés, et qui regorgeaient d'herbes aux émanations putrides.

Tous les quarts d'heure il fallait s'arrêter pour relever, pour recharger nos bêtes que leurs âniers abandonnaient dès quelles étaient par terre. La literie du capitaine fut retrouvée au bord du chemin, où elle avait été laissée par l'esclave de maître Vouazira. Le susdit esclave, acheté dans le Zoungoméro, avait juré entre les mains de son mganga qu'il s'abstiendrait de prendre la fuite, et avait gardé son serment pendant huit jours. Mais s'étant disputé avec l'un de nos hommes, il avait planté là sa charge et s'était sauvé, pour devenir probablement la proie des Vouakouivi.

Les pics sourcilleux qui rassemblent les nuages sont maintenant derrière nous, et les coteaux que nous descendons n'offrent plus qu'une herbe courte et brûlée par le soleil. Les traces des lions sont nombreuses, et l'on commence à revoir les cactus[1] et les aloès qui vivent dans les lieux arides.

Vers midi nous traversons la Zonhoué, petite rivière d'eau douce, qui coule en cet endroit sur un lit de vase et d'herbe, et

1. On trouve dans toute cette région un cactus à branches quadrangulaires, qui atteint des proportions énormes ; sur les montagnes escarpées qui entourent le Tanganyika, et dans l'Ounyamaouézi, la tige de ce cactus est dure et ligneuse, et ses rameaux, larges et charnus, qui s'épanouissent en forme de coupe, ont souvent jusqu'à six mètres de hauteur.

se dirige à l'ouest entre des bords élevés, couverts de buissons touffus. Deux heures après je tombe au milieu de notre avant-garde, qui a trouvé bon de faire halte et de décharger les ânes dans le lit desséché d'un torrent, que j'ai baptisé du nom de *Qui-va-trop-loin*, en mémoire de notre mésaventure. Mal renseigné par les Vouanyanouézi, Kidogo faisant fausse route, avait poussé en avant jusqu'à ce que les Béloutchis se fussent arrêtés au premier endroit qu'ils supposaient voisin d'une source. Comme tous les hommes peu énergiques, ils ne supportaient pas la soif, et rien n'occasionnait plus de murmures que ce cri désespéré : « L'eau est au loin! » Il en résulta que le soir du 13 août, ils se couchèrent sans souper, après avoir fait une étape de quinze milles.

Le 14, levés au point du jour, nous nous mîmes en route par une pluie battante, que fouettait le vent du sud-est, et revenant sur nos pas, nous arrivâmes, après une couple d'heures, à Zonhoué, petit village où nous aurions dû camper la veille. On envoya aussitôt chercher des vivres, qui finirent par arriver, mais lentement, et avec peu d'abondance. Le bruit qu'avaient fait les esclaves en détruisant la case de Ben-Sélim, qui s'était embrasée, avait effrayé les habitants; ceux-ci avaient pris la fuite, quelques-uns de nos porteurs s'étaient sauvés pendant la nuit, et la nécessité d'attendre les gens du village et de retrouver les fugitifs nous retint deux jours dans cet endroit malsain.

De nouveaux embarras devaient faire de Zonhoué l'une de nos stations les plus critiques. La mort d'un âne y réduisit à vingt-trois le nombre de ceux qui nous restaient; les Béloutchis, qui d'abord s'étaient contentés d'en occuper deux pour leurs bagages, en avaient pris deux autres, et ce jour-là précisément en accaparèrent un cinquième, sans compter qu'ils avaient mis leur poudre sur nos malheureuses bêtes, déjà beaucoup trop chargées.

Dans l'impossibilité de consentir à cette mesure, je proposai au djémadar de faire mettre en paquets, bien et dûment scellés, tous les effets de ses hommes, et de les confier à certains porteurs dont les fardeaux étaient réduits de moitié par suite de nos dépenses. Il imagina que c'était une ruse de ma part pour découvrir par quel moyen l'étoffe des Béloutchis avait triplé de volume. Fatigué en outre d'un voyage où les denrées manquaient

parfois, et supposant que la mort du colonel me laissait sans appui, mon borgne se sentit peu disposé à seconder mes efforts. Il accepta l'opium qui lui était offert pour gagner ses bonnes grâces; mais il revint en disant que ses soldats ne voulaient pas ouvrir leurs bagages.

Pendant que je m'expliquais avec leur officier, les Béloutchis apparurent, et avec un bruit indescriptible étalèrent pompeusement leurs vieux habits sur le sol, en criant qu'ils étaient des gens honnêtes. Je leur donnai mes raisons; et comme il arrive toujours en pareille circonstance, ils n'en devinrent qu'un peu plus déraisonnables. Le djémadar m'accusa de les faire jeûner; je lui défendis de mentir, sur quoi portant la main à la garde de son sabre, il me défia de répéter mes paroles. Accablé par la fièvre, je ne pus que lui prouver combien il était peu redoutable, en redisant cinq ou six fois les paroles interdites. Il tourna dès lors sa colère sur le timide Ben-Sélim, et s'éloigna pour s'en entendre avec ses hommes.

La conférence eut lieu à voix tellement haute que je n'en perdis pas un mot; c'était du reste l'intention des orateurs. L'un voulait prendre ma vie, au risque de mourir dans les fers. Suivant un autre, on pilerait tous les Nazaréens sans y trouver rien de bon; et chacun se plaignit de ne recevoir de ma part ni respect, ni aliments, et surtout de manquer de viande.

Leur conciliabule terminé, ils me députèrent Ben-Sélim pour me signifier qu'à l'avenir j'eusse à leur donner un mouton par jour; des hommes qui à Zanzibar mangaient de la viande une fois par an! La chose étant inadmissible, ils réclamèrent pour solde quotidienne trois shoukkahs au lieu d'une. J'en offris deux, vu la cherté des vivres; l'ombre de cette concession leur en fit demander quatre; et ma réponse ayant été négative, ils se mirent sur deux files, et s'éloignèrent pour s'occuper de leur départ.

Ces Béloutchis avaient reçu de nous maints témoignages de bienveillance. C'était la première fois qu'ils se plaignaient, par l'excellente raison qu'ils n'en avaient jamais eu de motif; l'un d'eux, attaqué de la dyssenterie, avait partagé notre cuisine, et tandis que nous nous traînions à pied, il faisait la route à âne; ce qui n'empêcha pas le mécréant de faire chorus avec ses camarades

Lorsque les hommes du djémadar m'eurent délivré de leur présence, je fis appeler les fils de Ramji, dont l'opinion m'était connue ; je savais par Ben-Sélim qu'ils disaient peu de mal de moi, et ne se plaignaient que de ma violence ; tandis que les Béloutchis, dans leurs entretiens privés, employaient à mon égard les injures les plus vives de leur vocabulaire. Instruits de l'état des choses, les esclaves jurèrent avec entraînement qu'ils nous resteraient fidèles ; et le soir même, rassemblés par Kidogo, ils convinrent entre eux de suivre l'exemple des Béloutchis dès qu'ils en auraient l'occasion. Je n'appris ce détail que quelques jours après ; toutefois je l'aurais su immédiatement que cela n'eût servi à rien.

Dans le cas où notre escorte nous eût abandonnés, le capitaine Speke et moi, nous étions résolus à enterrer nos effets, et à nous confier à nos porteurs ; mais l'orage se contenta de gronder.

Le lendemain, 17 août, on allait charger les ânes lorsqu'on vit arriver le djémadar suivi de Darvaysh et de Mousa la barbe grise ; ils s'approchèrent de moi l'oreille basse, me saisirent la main avec ardeur, et me supplièrent de leur donner un congé en bonne forme, afin que ce papier leur épargnât la honte, en déclarant qu'au lieu déserter leur chef, les malheureux étaient abandonnés par lui. A cette requête il n'y avait pas de réponse, et enfourchant mon âne, je m'éloignai sans rien dire.

Le chemin descendait une côte prolongée, garnie d'herbe et de broussailles, arrosée par plusieurs cours d'eau et s'inclinant à l'ouest. Vers midi, je me couchai, pris de défaillance, dans le lit sableux du Noullah-Mouhama, et gardant auprès de moi Vouazira et Mabrouki, je donnai l'ordre aux autres de rejoindre le capitaine, et de me rapporter un hamac aussitôt que l'on déchargerait. Ils venaient de partir, lorsque tout à coup j'aperçois nos déserteurs chargés de tous leurs bagages : paquets enfermés dans des guenilles et des dépouilles d'animaux, vieux pots de terre ébréchés, gourdes et calebasses graisseuses, etc. Ils m'emmenèrent auprès d'une mare, et témoignant un vif repentir, multiplièrent les excuses et sollicitèrent leur pardon.

A trois heures, le hamac n'arrivant pas, je remontai sur mon âne ; le chemin continuait à descendre une pente onduleuse, dominant un bas-fond mamelonné, qui me rappelait le Zoungoméro : un sol matelassé d'herbes putrides, le baobab, l'hyphéné,

le chamérops et le papayer; du sorgho et du maïs d'une végétation luxuriante, et à chaque pas des trous profonds creusés par les rats, et agrandis par les enfants qui cherchent ces rongeurs.

Nous trouvons deux petits villages, habités par des Vouangindo, et des Mandandou venus des environs de Quiloa; et nous apercevons, au flanc d'une montagne, le kraal où s'est arrêtée la caravane. Nos hommes se sont égarés de nouveau, après avoir été dispersés par des abeilles sauvages, ce qui arrive encore plus souvent dans cette région que dans l'Inde.

Le jour suivant débute par une harangue adressée aux Béloutchis; mes déserteurs renouvellent l'expression de leur repentir, et attribuant à l'opium et aux tentations du démon leur conduite peu militaire, ils promettent de s'amender, promesse qu'ils tinrent jusqu'aux frontières de l'Ougogi.

Toutefois, dans leurs meilleurs moments, ils n'en restent pas moins une engeance embarrassante : à part la frayeur qu'ils inspirent aux indigènes, ces mercenaires ne me paraissent bons à rien. Je les vois, il est vrai, sous leur plus mauvais jour; c'est à leur prince qu'ils ont juré obéissance, et comme il n'est pas d'Oriental qui puisse, ou qui veuille, servir deux maîtres, ils se dispensent à mon égard de leur seule qualité qui est un caractère facile. Comme homme ils n'ont aucune énergie, aucun ressort; dès les premières marches un peu rudes ils se plaignirent de la faim, de la soif, du froid et de la chaleur, qui les accablèrent tour à tour. Leur constitution, minée par le climat de Zanzibar, les rend sujets à une foule de misères, et la maladie les trouve plus mous qu'un paria. Au plus léger accès de fièvre, ils se jettent par terre en gémissant; dès que le soleil prend de la force, ils quittent l'arrière-garde, quelque péril qu'elle doive courir, se hâtent de gagner le gîte où ils espèrent trouver de l'ombre, et la fraîcheur des nuits les empêche de faire le guet, alors même qu'une attaque est imminente. Malgré leurs façons belliqueuses, leur bravoure est plus que problématique, et leur discipline n'est autre chose que de la crainte.

Quant à leur adresse, j'ai vu toute la garnison de Kaolé tirer pendant une heure sur une coquille plantée au bout d'un bâton, à une distance de dix mètres, sans l'atteindre une seule fois, et notre escorte a brûlé trente livres de poudre sans tuer deux anti-

lopes. Impossible, au reste, de leur confier des munitions : quand ils ne peuvent pas les vendre, ils les envoient aux moineaux.

Très-exigeants en fait d'égards, ils oublient que, suivant leur propre dicton, la courtoisie a deux têtes. Comme tous les Orientaux de race inférieure, ils sont d'une indiscrétion sans exemple, se mêlent de vos affaires, se mettent sans cesse en avant, et prennent une aune, quand on leur offre un pouce. Leur octroyer une faveur n'est à leurs yeux que la promesse, voire l'engagement de leur en accorder de nouvelles, et le premier refus que motive leur exigence efface dans leur esprit jusqu'à la trace d'une centaine de bienfaits. Pour eux la vie n'a d'autre objet que de manger et d'acheter des esclaves, d'autres plaisirs que l'ivresse et l'intrigue. Mendiants insatiables, et bravaches orgueilleux, fourbes à la voix tonnante, grossiers et hautains dans leurs manières, insolents et bas dans leur langage, enfin tellement passionnés pour la médisance, qu'ils se calomnient quand ils n'ont plus rien à dire sur le compte de leur prochain.

Avertis à plusieurs reprises par le capitaine, et par moi, du danger que leur conduite faisait courir à la gratification qu'ils espéraient, ils n'en réprimèrent pas davantage la violence de leurs propos. Avant d'arriver à la côte, ils semblaient reconnaître qu'ils n'avaient pas droit à nos éloges, et paraissaient d'eux-mêmes renoncer à toute récompense. Après mon départ ils n'en persuadèrent pas moins au consul d'adresser au gouverneur de Bombay, dans un rapport officiel « les justes réclamations de ces hommes, que les fatigues, les privations qu'ils avaient subies, *la fidélité*, *le courage soutenu* dont ils avaient fait preuve rendaient dignes du plus haut intérêt ! »

Nous passâmes trois jours à Mouhama, durée commune des haltes qui précèdent la traversée des lieux déserts, et que nécessite l'approvisionnement de la caravane. Le premier jour Kidogo fit apporter au kraal soixante livres de grains ; le second il dépêcha ses hommes dans toutes les bourgades voisines, afin de se procurer les trois cents livres nécessaires pour les cinq marches suivantes ; et le troisième il fit nettoyer et moudre le tout, de manière à être prêt à partir le lendemain.

Trois caravanes, formant environ cent cinquante hommes, affreusement maltraités par la petite vérole, nous rejoignirent ici, d'où elles partirent avant nous. L'une d'elles était dirigée par

Khalfan-ben-Mouallim-Sélim, et par son frère Id, Arabes de la côte, que nous retrouvâmes sur la route à deux reprises différentes. Sans que je l'en eusse prié, Khalfan me donna des nouvelles des vingt-deux porteurs que j'attendais toujours, et me débita sur eux autant de mensonges qu'il me disait de paroles. Il les avait laissés, disait-il, à Kidounda où les retenait la fièvre, et où ils se trouvaient sous les ordres d'un certain ben Djoumah, qui pouvait d'autant moins les conduire, qu'ils n'étaient pas même engagés. Enfin, lui et ses hommes répandirent sur leur passage, notamment dans les endroits où la population est soupçonneuse, une foule de propos sur nous et sur nos maléfices, qui témoignèrent de la vileté de sa bâtardise.

A Mouhama, point extrême du côté de l'ouest où les pluies d'automne se fassent sentir, la température est la même que celle du Roufouta : le matin d'épais brouillards, des nuages blancs arrachés à la calotte nébuleuse qui couvre les hauteurs ; pendant le jour un ciel pur, un soleil qui dévore, un vent du sud qui vous glace; et la nuit une humidité qui vous morfond.

La fièvre me reprit, dura sept jours et disparut, mais en me laissant une affection du foie dont je souffris dix mois sans repos ni trêve, et qui s'usa d'elle-même, ou céda aux médicaments que l'on finit par m'expédier. Un excès de fatigue, résultat d'une chasse infructueuse, joint à l'air méphitique de ces lieux, fit également reparaître la fièvre chez le capitaine Speke.

Deux autres de nos porteurs furent pris de la petite vérole; un âne mourut d'épuisement, un second fut lacéré par une hyène, un troisième ne pouvait plus se soutenir, et tous deux, en compagnie de la pauvre bête que les abeilles avaient piquée, restèrent à Mouhama, sous la protection de Mpambé, chef des Vouangindo.

N'ayant plus que dix-neuf baudets, je consultai Ben-Sélim pour savoir si nous ne ferions pas bien de laisser ici nos munitions et nos fils de métal, soit qu'on les cachât dans les jungles, suivant la coutume du pays, soit qu'on les déposât entre les mains du chef. Sélim approuva la proposition, Kidogo s'y opposa; j'écoutai celui-ci, et n'eus qu'à m'en réjouir. Il est certain qu'une fois dans les jungles, nos ballots auraient été perdus, et que le chef, dont la mine était celle d'un idiot rusé, ne pouvait inspirer nulle confiance. En effet, quelques mois plus tard, je donnai la commission à un Arabe de lui reprendre les trois ânes que je lui avais

laissés; il ne voulut pas les restituer, et prouva ainsi la justesse des soupçons de Kidogo.

Ayant à grand'peine recueilli les denrées suffisantes (la terre est craquelée par le soleil, et les habitants ont caché tout leur grain), nous commençons le 21 août le transit de la plaine longitudinale qui, s'inclinant vers l'ouest, sépare le Roufouta, premier degré de la chaîne, du second étage appelé Moukondokoua. Des lignes de montagnes basses ferment de tous côté l'horizon, et le sol est tranché par de profonds noullahs, qui accroissent de beaucoup nos fatigues ordinaires. Le palmyra[1], dont la colonne majestueuse est si difficile à escalader en raison du renflement qu'elle présente, donne au paysage un caractère nouveau. Répandu dans tout l'intérieur de l'Afrique, ce bel arbre étend son habitat jusque dans la région australe. Sur la ligne que nous suivons, c'est dans l'ouest de l'Ounyamouézi qu'on le trouve en plus grande abondance, et là seulement on extrait de sa fronde la liqueur enivrante qu'elle contient.

La plaine est extrêmement giboyeuse, mais nous sommes trop faibles tous les deux pour chasser; le capitaine Speke ne peut même pas nous suivre; et nos soldats, à qui nous avons prêté les fusils, n'ont rien tué. On voit ici la trace du mbogo (*Bos Caffer*) que l'on retrouve dans toute cette région, surtout dans les plaines où l'eau abonde.

Le mbogo est un bel animal, un peu plus grand que les bêtes bovines de taille ordinaire; son pelage, d'un brun obscur, ne présente jamais de taches; ses cornes épaisses, d'un brun noir, qui ont de trente à trente-sept centimètres à la base, sont divergentes, incurvées à la pointe, et, dans quelques individus, offrent entre elles un écartement de près d'un mètre; un canal étroit les sépare, et, avec l'âge, se remplit d'une masse solide et osseuse. Aussi borné que farouche et puissant, le mbogo, dont la préférence pour certains lieux est bien connue, fournit souvent un heureux coup aux chasseurs des caravanes; c'est avec l'arc et les flèches que le tuent les indigènes. On en mange la chair, bien qu'elle passe pour être échauffante et pour augmenter la sécrétion de la bile. Son cuir est préféré pour les courroies et les rênes à celui de l'espèce domestique.

1. Le mvoumo de l'Afrique orientale, le déleb du Nil supérieur, le borassus flabelliformis des savants.

Le voisinage du kraal nous est révélé par une aire considérable de fange desséchée et craquelée, portant les marques d'une vaste inondation. Nous traversons un terrain où campent de préférence les caravanes à leur retour de l'intérieur, et qui est situé au bord de la Makata, sorte de rivière, ou plutôt de canal, orienté de l'est au nord. Les rives marécageuses de cette eau dormante qui, malgré sa teinte brune, est potable, et qui se déverse, dit-on, après les pluies, dans la Moukondokoua, sont frangées d'énormes plantes aquatiques, parmi lesquelles on remarque des liliacées.

Après avoir passé la Makata, où l'eau nous monte jusqu'à la poitrine, nous arrivons, sur l'autre bord, au kraal que préfèrent les porteurs qui viennent de la côte, et qui, avec raison, évitent de commencer la journée par un travail pénible. Dans toute la contrée, chaque fois qu'un obstacle se présente, soit une rivière, une montagne, ou un endroit populeux, il se trouve deux khambis : un de chaque côté de l'obstacle, et généralement c'est au dernier qu'on se repose.

Ce soir j'ai tenté de réduire le bagage, toujours croissant, des fils de Ramji, qui, aux fardeaux empilés sur nos malheureux ânes, chargés d'un surcroît de vivres, ont ajouté leurs tambours, leurs nattes, leurs coqs et leurs poules, tandis qu'ils laissent par terre nos propres ustensiles. Ils m'ont répondu que, si nos bêtes ne pouvaient pas porter leurs effets, ils ne pourraient pas conduire nos bêtes; la réponse était claire; et, appelant à mon aide la prudence, vile qualité des faibles, je m'éloignai sans mot dire.

Les moustiques ont seuls troublé le repos de la nuit. Disons, toutefois, que ces pestes bourdonnantes sont moins nombreuses dans cette région que ne le ferait supposer la topographie des lieux, et que leur piqûre a moins de venin que celle de leurs congénères du Mozambique, ou de la partie occidentale de l'Inde. Le cousin vulgaire est ici d'une grande espèce, d'un brun noirâtre ou rougeâtre; il a pour habitat favori les bords marécageux des rivières, la marge des étangs bourbeux, et les criques de la région maritime ou de celle des lacs.

Poursuivant notre route, le lendemain, 22 août, nous sommes témoins de l'un de ces contrastes de la nature africaine, nature bizarre, qui, toujours excessive, se plaît à rapprocher les extrêmes,

et où il est rare que la beauté et la grâce ne soient pas brusquement remplacées par le hideux et le grotesque. Ce matin, nous étions sous le charme d'une vue splendide : au-dessus de nos têtes, des flocons vaporeux, se détachant sur un ciel d'une indicible pureté, recueillaient les premiers sourires du soleil, et s'irisaient de toutes les nuances de l'opale. De grandes lignes d'azur, brisées par les cimes castellées des rocs, fermaient l'horizon ; plus près de nous, les collines, d'un brun lavé de pourpre, serraient dans leurs plis une brume étincelante, dont l'éclat neigeux rappelait celui des glaciers ; la plaine, aux reflets d'or, prenait des teintes plus vives où le feu dévorait l'herbe, et des indigènes, propageant l'incendie, travaillaient avec joie, comme on le fait chez nous à la rentrée des moissons. Pour eux, la flamme chassait les animaux, préparait la récolte prochaine, et, suivant leur croyance, attirait la pluie sur leurs champs.

Des baobabs, des palmyras, des tamarins parsemaient le paysage et couronnaient des massifs de verdure baignés par la rosée, protégés par leur ombre. Là, des tourterelles roucoulaient sur les branches[1], des pintades faisaient retentir leurs clameurs, tandis que le pipit babillait dans les chaumes. La plus mignonne, la plus jolie des hirondelles rasait la terre, et opposait son vol rapide aux orbes que le vautour décrivait lentement près des nues.

Des bandes de zèbres, des troupeaux d'antilopes contemplaient curieusement nos porteurs ; ils font quelques pas en regardant en arrière, s'arrêtent de nouveau, et, terrifiés tout à coup, bondissent et s'enfuient comme en rêve. Le sentier se détourne brusquement vers le nord, tombe dans des lacis de roseaux fétides, où pourrissent des troncs d'arbres, et, perçant le fouillis des jungles, traîne ses replis tortueux vers le Myombo, qui, d'après nos guides, descend de la crête située en face du Douthoumi.

Rivière permanente, au cours torrentiel, le Myombo peut avoir quinze ou seize mètres de large à l'endroit où on le traverse. Ses

1. Ces oiseaux, que les indigènes appellent *houhoua*, sans doute par onomatopée, ressemblent à nos tourterelles. Le bruit qu'ils font dans les jungles paraît suffisant à un Européen ; mais les Arabes leur reprochent de ne pas gémir avec cette énergie qui fait l'admiration des Orientaux, pour qui ce roucoulement spasmodique a un intérêt mystérieux.

eaux brunes, qui nous montent jusqu'à la poitrine, se précipitent en bouillonnant sous une voûte épaisse, formée par les arbres dont elle porte le nom[1].

Après l'atmosphère embrasée de la plaine, où le soleil nous dévorait, l'humidité pénétrante de cette voûte obscure a quelque chose de foudroyant; on est comme empoisonné par l'air qui vous enveloppe, on frissonne de tous ses membres, et une sueur froide, pareille à celle qui précède les évanouissements, vous perle sur le front.

Les ânes sont déchargés, nous traversons la rivière, et, gravissant la rive gauche, nous nous installons dans un kraal qui en couronne le sommet, et où fument encore les feux de la caravane précédente.

Un nouveau porteur est atteint de la petite vérole, mais il n'en résulte pas de difficulté sérieuse; plus nos hommes sont surchargés, plus ils font preuve de courage; plus on les surmène, plus ils travaillent. Il est rare, d'ailleurs, que ce soit en route qu'ils tombent malades, bien qu'ils soient abattus pendant les jours de repos; mon compagnon explique ce phénomène par l'excès d'aliments, joint à l'absence d'exercice, qui caractérise les haltes; Ben-Sélim l'attribue aux fatigues, aux souffrances de la marche, dont l'effet se produit aussitôt que la surexcitation qu'elles avaient fait naître a disparu.

Le 23 nous partons au point du jour; il nous faut quatre heures et demie pour franchir la plaine latérale qui sépare les deux premiers étages de la montagne, formés par le chaînon du Roufouta et celui de la Moukondokoua. Le sentier serpente sur un sol aride, où l'on n'aperçoit de verdure que dans le voisinage de l'eau, puis s'enfonce dans une forêt de cannes d'où nous sortons à grand'peine.

Au débouché de ce fouillis, nous sommes frappés du son d'un

1. Le myombo, l'une des essences les plus remarquables des forêts africaines, paraît être inconnu aux habitants de Zanzibar. On le trouve néanmoins à partir de la Mrima, jusqu'au bord du lac. Ses fleurs verdâtres ont le parfum enivrant du jasmin des Indes; elles sont remplacées par une gousse volumineuse, renfermant dix ou douze feves d'un noir brunâtre, longues et dures, et comme enchâssées dans une pulpe rouge qui ressemble à de la cire à cacheter. L'écorce du myombo, d'une structure grossière, est employée dans la construction des cabanes et des kraals; on fait des cordes avec la fibre du liber; et le bois, dont on se sert pour le chauffage, produit ce que les Orientaux appellent un feu chaleureux, c'est-à-dire qui dure longtemps et qui donne une belle flamme.

tambour qui nous étonne vivement; on est loin de s'attendre à rencontrer un village dans un pareil endroit.

Tout à coup le chemin s'éparpille en un réseau tellement compliqué, que nous nous y égarons. Après avoir tourné longtemps sur nous-mêmes, nous retrouvons nos Béloutchis dans un champ de tabac qu'ils finissaient de dépouiller. Quelques-uns de nos porteurs sont restés en arrière pour entendre le tambour; ils nous conduisent, et nous arrivons aux ruines d'un village de Vouasagara, qui s'appelait Mboumi, du nom de son chef.

Les cases en sont dévastées par la flamme; le sol est jonché de filets, de pilons, de mortiers, de débris de meubles et d'ustensiles, et bien qu'on n'y voie pas de traces sanglantes, il est évident qu'une razzia s'est faite récemment dans ces lieux. Ben-Sélim est persuadé que ce désastre est l'œuvre de Khalfan, le jeune Arabe que nous avons rencontré à Mouhama; et toujours soupçonneux, il n'y voit d'autre intention que de soulever contre nous les habitants de la montagne. Kidogo, dont le jugement est plus sûr, observant que ces ravages ont au moins dix jours de date, les attribue aux chasseurs d'hommes de Vouindé, qui, soutenus par Kisabengo, chef des brigands d'Oukami, infestent la contrée avec quatre ou cinq cents mousquets.

Deux malheureux, cachés dans les broussailles, n'osent pas s'approcher de ces ruines, où ils avaient hier leur demeure; le démon de l'esclavage règne dans cette solitude qu'il a faite, et la leur interdit. Serait-il possible que, par une loi inexplicable, dans les lieux où la nature a tout disposé pour le bonheur de l'homme, celui-ci, condamné à la misère, dût être l'artisan de sa propre infortune?

La nuit est passée par nos compagnons à battre du tambour, à chanter au milieu de ces débris, où ils glanent ce que la bande de Khalfan ou d'un autre y a laissé. Il est vrai que la crainte d'être surpris par les quelques villageois cachés dans le voisinage les aurait empêchés de dormir.

Après avoir perdu encore un de nos ânes qu'une hyène a déchiré, nous nous remettons en route le lendemain assez tard, et longeant la rive droite de la Moukondokoua, nous atteignons la place où cette rivière est guéable. Les roseaux, les grandes herbes à la tige épaisse et roide, qui dégouttent de rosée, nous causent un froid mortel; la piste vaseuse est glissante, et bêtes

et gens sont affolés par la morsure de petites fourmis rouges et d'une énorme fourmi noire. Les premières traversent le chemin en colonnes serrées, comme une armée en campagne; à leur grosse tête on reconnaît les défenseurs de la république; il est probable qu'elles sont parties pour une expédition guerrière. Bien qu'elles ne sautent pas, elles s'attachent en un clin d'œil à la cheville de ceux qui les effleurent en passant.

La seconde, qui ressemble à nos grosses fourmis de bois, se nomme dans le pays *choungou founda* ou *siyafou*, de l'arabe siyaf; sa longueur est de vingt-cinq millimètres, et sa tête de bouledogue est pourvue de fortes mâchoires qui lui permettent de détruire les rats, les serpents et les lézards. Elle habite les lieux humides, le bord des rivières, celui des eaux stagnantes où elle se creuse des galeries; jamais sa demeure ne s'élève au-dessus du sol. On la trouve éparpillée dans les chemins qu'elle occupe sur une étendue de plusieurs milles; comme toutes les fourmis, elle ne connaît ni la crainte ni la fatigue; elle se précipite au-devant du danger sans la moindre hésitation, et rien, si ce n'est la flamme ou l'eau bouillante, ne peut la chasser du lieu qu'elle envahit. Sa piqûre, qui n'est que le prélude de son repas, vous brûle comme le fer rouge; et lorsque, ramassée sur elle-même, elle vous tord les chairs, qu'elle ronge avec avidité, vous lui arrachez le corps sans lui faire lâcher prise. Le termite est son aliment de prédilection; une de ses congénères de grande espèce, couleur de gingembre, et appelée *maji m'oto*, c'est-à-dire eau bouillante, à cause de la sensation que vous produit sa morsure, est son plus grand ennemi.

Dans cette jungle pestilentielle, nous sommes poursuivis par la tsétsé qui s'attache à nos porteurs. L'habitat de cette mouche, fléau de l'Afrique australe, avait été limité, par le docteur Livingstone, aux régions situées au sud du Zambèze. Nous la trouvons ici à plus de sept degrés au nord de ce fleuve. Il ne saurait y avoir aucun doute à cet égard; l'échantillon que nous avons rapporté, soumis à M. Adam White, du Musée britannique, a été reconnu pour la véritable glossina morsitans, qui, d'après M. Petherick, s'étendrait jusqu'à huit degrés au nord de l'équateur. Notre expédition l'a rencontrée depuis l'Ousagara jusqu'au bord du lac, et c'est en général dans la ceinture de jungle qui

entoure les champs qu'elle établit son séjour[1]; il est rare de la voir dans les terrains cultivés. Plus persistante même que la mouche d'Égypte, elle reviendra cinq ou six fois à la charge, malgré tous vos efforts, et vous ne pouvez la tuer que par un coup sec et rapide. Son suçoir aigu, dont la longueur lui permet de traverser la toile épaisse des hamacs, lui a fait donner par les habitants des environs de Quiloa le nom de kipanga, ou petite épée. La piqûre de cette arme venimeuse est aussi pénible que celle du taon de nos climats, et laisse une trace qui ne disparaît qu'au bout de quelques jours; elle est néanmoins sans danger pour les hommes; et l'Africain, dont la peau nue s'est durcie au grand air, n'y fait pas attention.

Il est difficile de deviner pourquoi cette peste a été mise dans un pays éminemment propre à l'agriculture et à l'élève du bétail, si ce n'est pour exercer le génie de l'homme, en lui faisant un devoir de s'en débarrasser. Peut-être un jour, à l'époque où cette terre féconde acquerra de la valeur, y introduira-t-on un oiseau qui exterminera la tsétsé, et deviendra pour l'Afrique le don le plus précieux qu'elle aura jamais reçu.

Après une heure de marche, le sentier que nous suivons (un tunnel percé dans les jungles, et tellement bas qu'il faut souvent y décharger les ânes) nous fait aboutir au gué de la Moukondokoua. La vue est assez agréable : l'eau brune et rapide, divisée par une île située au-dessus de l'endroit où l'on passe, a environ trente mètres de large et coule entre deux franges de roseaux, qui se détachent sur un fond de verdure, où s'élèvent de grands arbres. Les deux bords sont également mauvais; de la berge escarpée et fangeuse les porteurs glissent dans la rivière où ils enfoncent, au grand dommage de leurs fardeaux; le gué les mouille ici jusqu'au genou, là jusqu'à la ceinture; ils abordent à une piste d'hippopotame, remplie de vase, où gisent pêle-mêle des racines, des branches, des souches, des troncs d'arbres, et s'engagent dans une fondrière qui serait impraticable sans le matelas de roseaux qui la tapissent, et qui ont versé par l'effet de leur propre poids.

Après avoir passé à dos d'homme la rivière et le marais, nous

1. Voir, sur cette mouche remarquable, les faits cités par le Dr Livingstone, p. 92.

gravissons une côte, et nous en descendons à peu près dans l'état des mânes qui viennent de franchir le Styx.

Je renvoie Kidogo, avec un certain nombre de porteurs, pour assister Ben-Sélim qui est chargé de l'arrière-garde. Il promet d'obéir, mais il se trompe, et continue son chemin, au lieu de retourner sur ses pas.

Longeant de nouveau la Moukondokoua, cette fois sur la rive gauche, nous tournons tantôt la base, tantôt l'épaule des montagnes, nous en escaladons les contre-forts pierreux (des collines tapissées de jungles, où la piste est plus inégale et plus roide que jamais), et nous retombons dans les lagunes, les marécages pleins d'herbe, les bourbiers de toute espèce qui bordent la rivière. Enfin, après une marche totale de six heures, nous arrivons au kraal; il est en pente, à la base de la muraille qui ferme au nord le bassin herbu où la Moukondokoua, dont la largeur n'a plus ici que onze ou douze mètres, précipite ses eaux troubles et sombres.

Nous sommes dans le district de Kadétamaré, qui jadis était pour les caravanes un lieu d'approvisionnement, et qui leur fournissait du bétail, chose exceptionnelle dans les petits cantons de l'Ousagara. A peine installés, j'envoie à la recherche des vivres; on n'en trouve d'aucune sorte; quelques indigènes qui viennent de Roumouma, où ils ont été querir du grain, apprennent à nos émissaires qu'il y a famine dans le pays.

Notre unique pédomètre, un instrument breveté, de la forme d'une montre, se brise à Kadétamaré, sans doute par l'effet du climat. Porté par le capitaine, il donnait un chiffre exagéré, mais constant, réglé sur le pas militaire de quarante-cinq centimètres; confié à Bombay ou à d'autres, il s'affola au point de marquer parfois vingt-cinq milles au lieu de treize, et devint alors plus qu'inutile. Je conseille aux futurs explorateurs de ces régions, comme le meilleur moyen de mesurer les distances, deux de ces petites brouettes, nommées perambulantes, qui peuvent être menées chacune par un seul homme; j'insiste sur le nombre deux, car il est impossible de se fier à un seul instrument. Dans le cas où ces brouettes viendraient à se détraquer ou à se perdre, il faudrait mesurer le temps qu'exige la marche, estimer la vitesse de cette dernière, ce qui, joint aux diverses orientations données par la boussole, donnerait un calcul approximatif. Rec-

tifiés par la latitude, toutes les fois que l'état du ciel le permettrait, et par quelques longitudes aux stations cruciales, ces calculs fourniraient des matériaux pour établir une carte d'une exactitude satisfaisante, lorsqu'il s'agit d'un pays où quelques milles de plus ou de moins n'ont aucune importance.

Bien que protégés contre l'air extérieur, nos autres instruments ne réussirent pas mieux que le pédomètre; d'une montre de prix, et de trois chronomètres de poche que nous avions au départ, nous en fûmes réduits à trouver l'heure au moyen d'un cadran solaire de douze sous. Nous n'étions pas débarqués depuis quinze jours que, malgré tous les soins du capitaine, nos montres variaient de manière à ne plus pouvoir servir pour relever la longitude. Deux d'entre elles, fournies par Baker et par Barraud, s'arrêtaient sans motif apparent; la troisième, de Parkinson et Frodsham, qui, appartenant à l'observatoire de Greenwich, m'avait été confiée à la recommandation du capitaine Belcher, eut le verre cassé, par la négligence de Gaétano, et perdit son aiguille à secondes. Nous y remédiâmes en comptant les mouvements du balancier; mais elle se dérangea le 9 novembre, la veille du jour où nous devions camper à Djihoué la Mkoa.

Espérons que nos mécomptes serviront d'exemple à nos successeurs, et qu'ils ne se muniront pas d'instruments assez délicats pour être dérangés par la moindre secousse; le capitaine brisa le grand ressort de sa montre en sautant d'un canot, ressort qui, de l'épaisseur d'un cheveu, ne pouvait être remplacé que par un artiste habile. Un chronomètre fixe, mis dans une caisse suspendue entre deux hommes, pour lui conserver la position horizontale, durerait beaucoup plus que tous les instruments de poche.

Nous lisons toutefois dans le relèvement des côtes d'Afrique du capitaine Owens, que sur neuf de ces chronomètres il n'en est pas un seul qui n'ait varié d'une manière sensible. Le meilleur serait encore d'acheter une demi-douzaine de montres d'occasion, de les faire revoir et nettoyer avec soin, et de n'en faire marcher qu'une à la fois. Montées en or, ce serait un cadeau très-présentable à offrir aux Arabes; et sous ce point de vue même, elles constitueraient une économie réelle, en obviant à la nécessité où l'on peut être de se séparer d'objets de plus grande valeur.

Le dérangement de notre dernier chronomètre nous jeta dans une consternation profonde; mais lorsque notre pauvre cerveau, troublé par le soleil et par la fièvre, se ranima au souffle vivifiant des montagnes, nous nous souvînmes d'un moyen aussi prompt que facile de remplacer les instruments qui nous faisaient défaut. Je n'ai pas besoin de dire que la seule manière de relever la situation d'un endroit est d'établir la différence qu'il y a entre l'heure de Greenwich, par exemple, et celle du lieu dont il s'agit, différence qui, après certaines corrections, est convertie en espace et donne la longitude. Ce problème étant donné, voici par quel moyen nous arrivâmes à le résoudre : nous fendîmes une balle de quatre onces, nous insérâmes entre les deux moitiés une ficelle qui eut un mètre vingt centimètres à partir du point de suspension au centre du poids, et nous l'y fixâmes en reconstituant la balle à coups de marteau. L'extrémité libre de la ficelle fut attachée à une lime triangulaire, faisant l'office de pivot, et celle-ci fut liée fortement à une branche, aussi abritée du vent que possible. L'heure du lieu fut reconnue en prenant la hauteur d'une étoile, ou d'une planète, avec le sextant; celle de Greenwich par la distance de cette étoile ou de cette planète, à la lune; et les vibrations de notre pendule nous rendirent le même service qu'une montre, en nous donnant les secondes qui s'écoulaient entre nos différentes observations.

Peut-être me suis-je déjà trop étendu sur le sujet qui nous occupe; néanmoins, je crois utile de continuer ici la relation des malheurs qui arrivèrent à nos instruments. Nous avions deux boussoles de Schmalcalder, qui, lorsque le carton, une fois acclimaté, ne se recroquevilla plus contre les glaces, nous fut d'un bon usage : l'une d'elle fut écrasée par le capitaine, l'autre par un marinier de l'Oujiji pendant notre excursion sur le lac. Il ne nous resta, pour revenir, qu'une seule et unique boussole, présent de mon vieil ami le général Monteith; elle avait survécu à un voyage en Perse et à deux expéditions dans l'est de l'Afrique; elle existe encore, et durera bien plus qu'une foule de ces articles brillants que l'on trouve aujourd'hui dans le commerce. Enfin, une boussole de marine ne tarda pas à s'engourdir, et ses oscillations devinrent trop lentes pour être utiles.

Nous partîmes de Kadétamaré, le 25 août, pour remonter la vallée fluviale de la Moukondokoua. Suivant nos guides, cette ri-

vière formerait le cours supérieur du Kingani, qu'elle rejoindrait dans l'Ouzaramo. Elle se fraye un passage à travers la chaîne qui porte son nom, par une vallée transversale, perpendiculaire à la direction de la montagne, et si bien disposée, qu'on dirait plutôt que celle-ci a été faite pour le val qui la draine, que cette tranchée pour la montagne dont elle reçoit les eaux.

Une ceinture de pics élancés, où de toute part on voit paître le bétail et monter la fumée des cases, entoure la vallée de la Moukondokoua. Pénétrés par le froid, qui, la nuit, s'élève de ce bassin, trempés par la rosée qui dégoutte des grandes herbes, nous traversons quelques champs de sorgho et de tabac, tandis que les villageois effrayés se hèlent d'une montagne à l'autre; et nous arrivons, après une marche d'une heure et demie, à un nouveau gué de la rivière. Recevant moins d'eau ici que dans la partie inférieure de son cours, la Monkoudokoua est plus étroite et moins profonde qu'au premier endroit où nous l'avons passée; néanmoins, la place où l'on aborde est tellement vaseuse, que les chutes se multiplient pour nos bêtes, et qu'en inspectant nos bagages, quelques jours après, nous les trouvâmes tout humides et couverts de moisissure.

On s'étonnera de ce que nous n'avons pas mieux surveillé des serviteurs dont la négligence nous était bien connue; hélas! tout ce que nous pouvions faire était de nous maintenir sur nos ânes; la fièvre m'avait repris à Katédamaré, et le capitaine n'avait pas cessé de l'avoir depuis sa seconde attaque.

Suivant la rive droite de la rivière, et traversant des terrains cultivés, des bois, de grandes herbes, nous remontons la vallée qui s'élargit graduellement, et où les mulots abondent d'une façon toute spéciale. Nous franchissons des marais, des noullahs, des éperons de la montagne, des langues de terre au sol rude, épineux, escarpé, et nous tombons dans un ravin, coupé de grandes mares, qui soumettent à de cruelles épreuves les porteurs et les ânes; les deux bords en sont couverts de jungles épaisses, ou de longs rubans de vase liquide, fermentant sous un soleil impitoyable.

De là, prenant au midi, nous traversons les montagnes dont les flancs, garnis d'herbe qu'on brûle, sont enveloppés de fumée, tandis que sur la rive gauche s'ouvre la vallée, où s'élève une forêt de palmiers et de grands arbres de différente espèce.

Vers deux heures, je gagne un cirque entouré d'épines, que nos gens appellent Mouinyi; l'arrière-garde n'y arrive que quatre heures après; et l'épuisement des ânes, réduits maintenant à dix-sept, rend une halte indispensable.

Voilà deux jours que les Béloutchis manquent de grain, du moins ils le prétendent. Plus prévoyants, les hommes de Kidogo et les porteurs avaient mis en réserve une partie de leur ration quotidienne, et, au dernier village, ils ont acheté un mouton.

Ce matin, quelques-uns de nos gens, conduits par Vouazira, se sont dirigés vers la montagne pour y chercher des vivres. Aucun d'eux n'avait pris d'armes, afin d'inspirer plus de confiance aux indigènes; ils sont revenus à midi les mains vides; ils racontèrent qu'à leur vue les montagnards s'étaient enfuis, déclarant qu'ils avaient l'habitude de mettre à mort tous les hommes libres qui, en dehors de la route, posaient le pied sur leur territoire; que cette fois, néanmoins, la vie des contrevenants serait épargnée. Mais Ambari, l'un des esclaves de Ben-Sélim, présenta l'aventure d'une manière toute différente : à l'apparition de nos hommes, le cri de guerre avait retenti de bourgade en bourgade, et tous les villageois, y compris les enfants et les femmes, s'étaient rangés en bataille. Nos braves, au lieu d'entrer dans les hameaux, s'étaient précipités dans les jungles, et avaient descendu la montagne si rapidement, que la plupart avaient le corps et les membres déchirés par les épines.

Sur ces entrefaites, Bélok et Riza, deux Béloutchis, battirent le briquet, et partirent, mèche allumée, à la conquête des provisions qui leur étaient refusées. « Ah! bah! leur cria Kidogo d'un air railleur, sont-ce des hommes ou des femmes que vous allez chercher? Nous verrons bien. » Effectivement, après avoir fait cent mètres, nos deux mousquetaires réfléchirent, firent volte-face, et nous revinrent comme ils étaient partis.

Jadis un véritable jardin, la chaîne de la Moukondokoua est aujourd'hui le théâtre de luttes sanglantes et d'un pillage continu. La violence, la cruauté des agresseurs ont transformé le caractère des habitants, devenus cruels à leur tour, et leur ont appris à se venger sur les faibles des maux qu'on leur inflige.

Le 27 août nous nous remettons en marche, sous l'empire de difficultés croissantes. La dernière étape nous a coûté un âne; Mouhina, l'un des âniers, se plaignant de la fièvre, obtint de

Kidogo, à mon insu, la permission de monter sur sa bête, et s'est enfui avec elle; perte d'autant plus sensible que les baudets qui nous restent peuvent à peine se soutenir, tant leur faiblesse est grande. D'autre part, nos hommes affamés, et d'ailleurs transis par le froid qui résulte de l'évaporation, pressent le pas sans s'inquiéter de ceux qu'ils laissent en arrière. Le sentier n'a jamais été plus pénible; il tourne des saillies pierreuses et couvertes de broussailles, des éperons à angles rentrants, où il se brise, et plonge dans la vallée, dont le sol, qui est ferme sur la droite, s'étend devant nous en fondrières de près de deux milles : marécages provisoires où ils dépendent des eaux pluviales, permanents dans les bas-fonds qui reçoivent les eaux supérieures. A notre gauche, sur les éminences escarpées qui bordent la montagne, se dressent les buissons touffus des cactus et de l'aloës du Somal; l'autre côté représente en miniature les lagunes maritimes, les criques et les bayous de la verte Zanzibar.

Après trois heures de marche, nous arrivons à un point où le sentier, formant un angle droit avec la rivière, escalade une échelle de rocaille dont les assises posent sur un sol mouvant; divers porteurs y perdent pied, ainsi qu'un âne, et roulent avec leur charge au travers des buissons, jusque dans les roseaux qui tapissent le marais.

Laissant alors à droite le bassin de la Moukondokoua, nous nous engageons dans le lit d'un ruisseau torrentiel d'environ cent mètres de large, où nous ne trouvons qu'une profonde couche de sable, et qui occupe le centre d'un plateau de plus en plus étendu. L'aspect des lieux, qui diffère entièrement, nous offre parfois de ravissantes échappées. Cette nappe sableuse et brillante, où les bœufs ont marqué leurs traces, est encaissée par des bords peu profonds; l'argile rouge de ces petites berges perpendiculaires supporte de puissants massifs de tamarins, de baobabs et de figuiers-sycomores, dont la verdure se détache sur le fond doré des chaumes qui se déploie derrière eux.

C'est dans cette région un arbre superbe que cette espèce de figuier; le tronc, composé d'un groupe de tiges soudées entre elles comme les piliers multiples d'une cathédrale, supporte une cime étalée, garnie d'un épais feuillage, couvrant de son ombre un espace de plus de cent soixante mètres de tour; mais son fruit, bien que mangé par les voyageurs, est une pauvre

baie, tout écorce et noyaux, et qui mérite bien peu le titre de figue.

Il existe ici deux variétés de cet arbre, qui, pareilles quant à l'ensemble, diffèrent par les détails; ainsi le mtamba, plus élevé que le précédent, porte de grandes feuilles charnues, et le fruit qu'il donne, au lieu d'être lisse comme celui du mkouyou, offre des excroissances. Chez les vieux arbres, les racines s'élèvent au-dessus du sol, en entraînant une masse de terre, qui, lorsque le bois est mort ou abattu, forme ces tertres dont le pays est couvert en certains endroits.

De vastes champs de millet, qui dans ce district remplace le sorgho, du maïs d'une végétation luxuriante, des fèves, l'espèce de phaséole connue sous le nom de voandzeia souterraine, du tabac et d'autres végétaux, prouvent que ce territoire est au delà des atteintes des ravisseurs de la côte.

Un bruit de tambour nous arrive d'une pente voisine; les Béloutchis prennent l'alarme et déchargent leurs mousquets, au grand mécontentement de l'irascible Kidogo : suivant lui toute dépense de poudre, dans cette région, est faite pour provoquer une attaque et non pour la prévenir.

Le lit que nous remontons se rétrécit rapidement; vers sa source nous le trouvons encombré de quartiers de roche, d'où s'échappe un filet d'eau la plus douce et la plus pure. Le lieu de campement est situé sur la rive gauche; il s'appelle Ndabi, probablement d'un petit arbre tortu qui s'y trouve en grand nombre; le fruit de cet arbre a l'aspect d'une groseille de nuance pâle, et une saveur de gomme délayée dans de l'eau bourbeuse.

J'envoie immédiatement aux provisions; elles sont rares, par conséquent fort chères. Bombay, parti avec le désir de se procurer un mouton, échoue dans son entreprise; les Béloutchis, plus heureux, en ont un pour six shoukkahs. L'un des principes de Kidogo, principe dans lequel il est encouragé par Ben-Sélim, est de ne vouloir acheter de provisions qu'à bas prix, quelque nécessaires qu'elles soient d'ailleurs, dans la crainte qu'une fois élevé le tarif ne se maintienne au même taux, et ne s'impose aux futurs voyageurs dont il peut faire partie. Il en résulte que nous, et nos domestiques, nous devons nous contenter de deux œufs et d'une poignée de millet.

29 *août*. Nous quittons Ndabi après un jour de repos. L'air est

tellement glacial au sommet d'un éperon que nous gravissons d'abord, que l'un de nos porteurs reste engourdi sur l'herbe comme s'il allait mourir de froid. Le sentier s'allonge sur un terrain onduleux, et va rejoindre un épais fourré de cactus, d'euphorbes[1], d'aloès et d'épines, ayant pour base un sol d'un rouge de brique. De là nous entrons sur un autre plateau également ondulé, où croissent des baobabs rabougris et tordus par le vent, et où se remarquent des champs, aux sillons tracés avec le plus grand soin. Partout du bétail, des troupeaux de bœufs et de moutons. Le sol en quelques endroits est couleur de rouille, à d'autres places, d'une blancheur éblouissante qui provient de détritus de granite; le mica brille au soleil comme de l'argent, et une herbe soyeuse, que le vent incline, est dorée par la chaleur.

Ce plateau aboutit à un escalier de roches, qui, parfois gigantesque, parfois manquant tout à coup et laissant un vide béant sous vos pieds, a pour base le bassin du Roumouma. Cette rivière, affluent ou bifurcation de la Moukondokoua, draine les montagnes placées au sud-ouest du district du même nom, tandis que le cours principal, ayant sa source dans les highlands des Vouahoumba, charrie les eaux des terres situées à l'occident.

Nous arrivons donc, ou plutôt nous tombons au bord de ce torrent qui bouillonne au milieu des blocs de rocher entre des rives d'une terre rouge, couvertes de broussailles et de roseaux. Notre guide s'est égaré; pour trouver le kraal, nous remontons le bord de l'eau, à travers des cultures soigneusement piochées, et qu'arrosent des rigoles pratiquées au-dessus de terre.

Le kraal est placé dans un fond, entre le ravin et la montagne; il y a peu de temps qu'il était occupé, ainsi que le prouvent la braise encore fumante, et sa malpropreté insigne. J'ai laissé nos ânes sous la protection de notre Arabe; ils n'arrivent qu'à la chute du jour, et le cœur est brisé de les voir.

Roumouma est un lieu de halte favori, en raison de l'abondance relative de ses denrées. Nous y avons passé deux jours pour ras-

1. Le mtoupa, le buisson laiteux de l'Inde, l'épurge (*euphorbe lathyris*), atteint en Afrique les proportions d'un arbre; en certains endroits il forme autour des villages de grandes murailles d'un éclat métallique, impénétrables même au soleil, et d'un heureux aspect. Les Vouanyamouézi en font cuire les rameaux sous la cendre, comme nous les pommes de terre, en extraient le suc dont cette préparation a enlevé l'âcreté, et l'emploient comme stimulant dans la cure des ophthalmies.

sasier nos porteurs qui mouraient de faim, les remettre de leurs fatigues, réparer les sacs, les bâts, les licous et autres pièces du harnachement des ânes. Ici, pour la première fois, nous voyons les indigènes descendre en foule de leurs montagnes, avec des volailles, de petites chèvres bien faites, des moutons efflanqués, et de beaux bœufs du prix de douze shoukkahs; en outre ils ont sur la tête des corbeilles remplies de voandzéia, de millet, de fèves et d'arachides [1].

Les Vouasagara de Roumouma sont petits, noirs et imberbes; ils portent les cheveux rejetés en arrière, et formant une frange de maigres tortillons qui descend jusqu'à la nuque. On voit peu d'étoffe parmi eux; le plus grand nombre est vêtu d'un morceau de peau de chèvre placé en bandoulière, comme nos chasseurs portent le carnier. Ils ont des boucles d'oreille formées d'un rouleau de cuivre ou de zinc, dont le poids fait acquérir au lobe des dimensions monstrueuses. Des bracelets en cuivre ou en zinc, des chaînes de fer dont les anneaux sont oblongs, et qui leur entourent les chevilles, complètent leur parure. Ils sont armés d'arcs et de flèches, de lances, d'asségaïs à longues têtes en fer, et ont un bouclier en cuir de bœuf, de trois pieds de longueur sur un de large, décoré de bandes rouges et perpendiculaires, tracées sur un fond noir.

Leur chef, un petit homme grisonnant, appelé Njasa, est venu me rendre visite; il a les yeux rougis par la boisson, la bouche énorme, la barbe claire, la peau couleur de suie, et la chevelure flottante. Une antique indienne rouge et bleue, retroussée à la taille, une guenille de même étoffe, jetée sur l'épaule, et de nombreux colliers composaient ses vêtements. Il insista pour accomplir la cérémonie du *Saré*, avec Ben-Sélim, qui, d'après sa reli-

1. L'arachide, que les Arabes appellent *soumboul el sibal* ou spicanard de singe, les habitants de la côte, *njougou ya nyassa*, les Vouayamouézi, *karanga*, les Indous *bouiphali* ou fruit de terre; enfin la noix de cochon des anciens explorateurs de la colonie du Cap, le *bikhan* des Mahrattes, qui l'emploient dans confiserie commune, au lieu d'amandes, dont elle simule le goût, s'étend sur le sol, et produit sous terre des fruits placés de distance en distance. On la sème avant les pluies, et la récolte a lieu six mois après, c'est-à-dire à la mi-juin. Les Arabes font frire l'amande avec de la crème légèrement salée; ils l'emploient, en outre, dans la confection de différents mets très-nutritifs et en retirent une huile fort estimée. Quant aux Africains, c'est en voyage surtout qu'ils la consomment. Le prix de l'arachide varie suivant son plus ou moins d'abondance; on peut, terme moyen, s'en procurer deux livres pour un khété de perles de corail.

gion, ne pouvant pas avaler de sang, délégua ses pouvoirs à maître Vouazira. Les deux frères, assis en face l'un de l'autre, écoutèrent le sermon qui leur fut adressé pendant qu'un second officiant tenait un sabre nu au-dessus de leur tête; cette homélie vouait à la mort ou à l'esclavage celui des deux qui manquerait à ses devoirs fraternels. Un peu de sang, recueilli avec le doigt sur une ouverture faite à la place où l'on suppose le cœur, s'échangea entre les deux frères, et la cérémonie fut terminée. Le chef, en souvenir de cet acte solennel, fit présent d'une jolie chaîne de pied à Vouazira, qui, en échange, lui donna un peu de notre étoffe.

La température du Roumouma, entièrement différente de celle que nous avions près de la côte, ne nous en éprouva pas moins. Pendant la nuit, le thermomètre, sous l'influence de la rosée, tombait, dans nos tentes, à 8° ou 9°, et c'était un froid glacial pour des hommes demi-nus, couchant à la belle étoile. Pendant le jour, il marquait de 27° à 32° à l'ombre; le soleil était brûlant, et le vent du sud courait avec fureur, sous un ciel plus pur que celui de Grèce ou d'Italie. Parfois, surtout le matin et le soir, au dire des habitants, la cime des montagnes est voilée de brumes épaisses, de nuages compactes ou déchirés, qui, en certains jours, s'étendent sur la plaine et se répandent en averses d'où résulte la fièvre.

Le capitaine Speke eut une nouvelle attaque bilieuse, dont il attribua le retour à un excès de dévotion pour une certaine bosse de bœuf. Deux de nos porteurs manifestèrent des symptômes de petite vérole; diverses maladies affectèrent plusieurs esclaves, y compris la belle Halimah, et quelques-uns de nos domestiques. Valentin se plaignait d'une rage de tête incessante; et avec ses joues bouffies, et sa peau d'un jaune terne, il avait l'air d'un trépassé. A la fin, devinant son mal, un de nos porteurs lui appliqua des ventouses, et il recouvra immédiatement la force et l'appétit.

2 *septembre*. Malgré tous ces maux, nous nous remettons en route pour Marenga Mk'hali; c'est-à-dire l'*eau saumâtre*. Passant à gué le Roumouma, au-dessus de la place où il reçoit le mince tribut du Marenga, nous franchissons des collines pierreuses, des fouillis de broussailles parsemés de baobabs, de mimosas, de ricin, d'aubergine, et remontant peu à peu d'un bas-fond, nous

traversons des champs épars, où l'on cultive du sorgho, du millet, et des légumes.

Pour la première fois nous voyons des ruches; suspendues aux branches des arbres dont le feuillage est épais, elles doivent à leur forme le nom de *mazinga*, ou canons, que leur ont donné les gens de la côte; ce sont en effet des cylindres en bois, fermés aux deux bouts avec de l'herbe et du mortier, et percés, dans le milieu, d'une ouverture ovale.

Le concombre, la citrouille et le melon d'eau croissent ici naturellement; nommée *johh* par les Arabes, et *tikiti* sur la côte, la pastèque prospère dans tout l'intérieur, où elle forme l'un des aliments préférés des indigènes. On la sème avant la saison pluvieuse; elle est récoltée six mois après, et achève de mûrir sur les toits du village. Ici, comme en Cafrerie, le melon d'eau est fade, charnu et coriace, rempli de semences, et n'a de commun que le nom avec le fruit délicieux des Égyptiens et des Afghans. Lorsqu'on le fait bouillir, sa chair rouge est douceâtre et nauséeuse; on le considère néanmoins comme très-salubre, et les indigènes se régalent de ses graines torréfiées et pilées. Mélangées aux racines et aux légumes sauvages, ces graines suffisent à un Africain de cette région pour s'empêcher de mourir, et cela pendant six mois.

Vers dix heures du matin, nous trouvons Khalfan dans un vaste kraal situé sur une montagne qui domine le Marenga du côté de l'est, et qui est couverte de villages. Sa caravane est en train de charger, elle va partir, et nos hommes jettent des regards d'envie sur les huttes confortables qu'elle est sur le point de quitter; mais c'est la petite vérole qui a motivé la halte de cette caravane; je m'empresse de franchir le ruisseau, et d'atteindre une colline opposée, dont le vent balaye le sommet; c'est là que nous nous installons.

J'avoue que la place était mauvaise : des bourrasques furieuses, 12° seulement pendant la nuit; pas d'ombre pendant le jour, un ciel de feu ; l'eau saumâtre du Marenga (la seule que nous eussions), était séparée de notre bivuac par une distance considérable; enfin des légions de fourmis blanches y ravagèrent notre literie et nos parapluies; c'était la première fois que cette maudite engeance nous faisait réellement souffrir.

Les termites, que les naturels nomment *chounga mchoua*, pul-

lulent dans les terres rouges, dans les lieux frais et humides cette région, qu'elles purgent des détritus dont ils sont encombrés; à vrai dire, il est certaines parties du pays, qui, sans elles, deviendraient impénétrables. La puissance destructive dont elles sont pourvues, à cet effet, dépasse tout ce que l'on peut imaginer; il leur a suffi d'une seule nuit pour perforer un banc d'argile, dur comme la pierre, et le percer comme un crible, pour transformer en une masse de fange des bottes de roseaux placées sous nos lits, pour ronger des courroies, mettre en pièces nos parasols, entamer des ballots d'étoffe, et détruire les nattes qui servaient à envelopper la literie des domestiques.

Les indigènes se vengent des termites en assouvissant sur eux leur passion pour la nourriture animale; ils font bouillir l'espèce la plus grosse et la plus grasse, la mêlent à leur pâtée insipide et la mangent avec délices.

On dirait que les termites ne sont qu'une masse d'eau organisée; même dans les lieux les plus secs, ils n'éprouvent aucune difficulté à délayer l'argile pour en construire les galeries tubulaires où ils dissimulent leur présence. Ce phénomène a été expliqué en disant qu'en vertu d'une force qui leur est propre, ils combinent l'oxygène de l'air avec l'hydrogène que renferme leur nourriture, mais ce n'est là qu'une hypothèse[1].

Arrivés à l'état parfait, ces insectes, munis d'ailes, forment, généralement à la chute du jour, des essaims vaporeux qui tourbillonnent ainsi que la fumée d'une pipe ; ils descendent à quelques mètres de l'endroit où ils ont surgi, et se dépouillent aussitôt des fines membranes qui leur ont donné le moyen d'aller fonder une colonie nouvelle.

Il existe également, dans l'est de l'Afrique, une fourmi brune, à demi transparente, qui ressemble aux termites par l'extérieur

1. « J'enfonçai la boule d'un thermomètre à trois pouces dans la terre, dit le docteur Livingstone, le mercure marqua près de cinquante-six degrés centigrades; cette atroce chaleur ne faisait qu'activer les fourmis noires. Notre maison avait été bâtie sur un poudingue ferrugineux très-dur, pour la préserver des fourmis blanches; celles-ci n'y vinrent pas moins; et non-seulement elles purent, malgré l'effroyable sécheresse, délayer le sol pour y former leurs galeries, mais lorsque nous ouvrîmes leur demeure nous y trouvâmes une humidité surprenante. Auraient-elles le moyen de créer de l'eau en combinant l'oxygène avec l'hydrogène des végétaux dont elles se nourrissent? » Les fourmis de nos climats ont, au contraire, la faculté d'assainir l'endroit qu'elles habitent en l'asséchant par une sorte de carbonisation, lorsque l'humidité des lieux l'exige. (*Note du traducteur.*)

mais qui en diffère par les habitudes, et les surpasse en voracité, quelque difficile que cela paraisse. Elle ne bâtit pas de galeries, comme ses congénères; elle travaille, à l'air libre, isolément, déchire sa proie de ses mandibules puissantes, et l'emporte dans le trou qu'elle occupe.

Il est rare que, dans ce pays-ci, les termites élèvent leurs constructions à plus d'un mètre; dans le Somal au contraire ce sont de véritables tourelles, qui constituent l'un des traits les plus frappants du paysage.

A Marenga Mk'hali, nous touchons au territoire des Vouahoumba, dont la rapine est le métier, ce qui n'empêche pas les Béloutchis de se dispenser de faire le guet. Ce matin, Kidogo nous harangue pour nous indiquer la conduite à suivre dans cette région périlleuse : la caravane, dit-il, ne doit pas s'éparpiller suivant sa triste habitude; il faut qu'elle marche en colonne serrée, que l'avant-garde s'arrête dès qu'elle sera séparée du corps principal, et que l'arrière-garde s'empresse de rejoindre la tête de la colonne aussitôt qu'elle en sera requise par le son du barghoumi, corne de coudou qui est la trompe de ces parages.

Il crie dans le désert, pensais-je en écoutant Kidogo; l'expérience a prouvé que je pensais juste.

Nous avons à franchir la plaine latérale qui sépare la Moukondokoua, seconde terrasse de la chaîne de l'Ousagara, du Roubého, qui en forme le troisième gradin. Au Marenga Mk'hali, situé sous le vent des deux crêtes orientales, où viennent se briser les moussons, l'œil ne rencontre plus ces nappes de verdure monotone, qui l'ont fatigué jusqu'ici, et l'odorat n'est plus offensé par les effluves mortels d'une végétation putride; la rosée est moins forte, les nuages sont moins nombreux à la cime des montagnes, les stratus moins fréquents au-dessus de la plaine, et il est rare que l'on ait de grandes pluies en dehors de la saison. C'est un climat salubre; l'élévation des lieux, sept cent soixante-deux mètres au-dessus du niveau de l'Océan, les met à l'abri des fièvres qui couvent dans les vallées, sans atteindre le point où la dyssenterie et les affections de poitrine exercent leurs ravages.

L'eau est rare après Marenga Mk'hali; d'où la nécessité, pour les caravanes, de faire ce qu'elles appellent une *tirikéza*, c'est-à-dire une marche qui comprend la seconde moitié du jour.

Dans la langue du Sahouahil, *kou tirikéza* ou *tilikéza* est l'infinitif d'un verbe neutre, dont le sens est : *marcher après-midi;* les Arabes en ont fait un substantif[1], et celui-ci désigne, pour l'Africain, la plus rude épreuve qu'on puisse lui infliger.

Dès onze heures toute la bande est en mouvement, bien qu'on soit encore loin du départ ; les ballots sont attachés aux perches, les ustensiles empaquetés, les tentes repliées, les tabourets enlevés par les porteurs et les esclaves. On s'est désaltéré, on a rempli les gourdes, et la caravane quitte le kraal. La chaleur, en passant tout à coup de l'ombre au soleil, est bien autrement sensible que dans les étapes du matin, où elle arrive par degrés. Le ciel est en flamme, le sol fume où il est tapissé d'herbe, étincelle où il est nu ; l'air embrasé vous sèche les yeux. La caravane supporte ce supplice jusqu'à ce que son ombre s'allonge sur la terre. Dans le désir où l'on est d'abréger la course du lendemain, qui conduira près de l'eau, la tirikéza est toujours d'une longueur exceptionnelle. Souvent la lune brille avant que les pagazis atteignent le kraal, où ils arrivent, la face déchirée par les épines, les pieds lacérés par les cailloux et les souches, parfois la jambe foulée ou démise à la suite d'une chute dans les trous de mulots, et les terriers d'insectes.

Il est une heure, quand nous quittons le bivuac ; une bande nombreuse d'indigènes vient en armes assister à notre départ, avec l'intention de nous critiquer; nos hommes relèvent le gant, et, pour intimider les railleurs, se livrent à une espèce de fantasia, où ils déploient un semblant de férocité parfaitement réussi.

Nous partons enfin ; ce sont d'abord des pentes escarpées et rocailleuses, des crêtes revêtues de buissons, où nos malheureux ânes, à la recherche du moindre carré d'ombre, se précipitent et s'arrêtent. Comme ils ont dans le caractère une opiniâtreté peu commune c'est à grand'peine qu'on les déloge ; quand on y parvient, les maudites bêtes jettent leur fardeau de dépit, et l'on avance avec une lenteur désespérante.

Arrivés au sommet d'un col étroit, nous voyons tout à coup se déployer un vaste bassin fermé à l'horizon par une ligne d'a-

1. Les voyageurs ont, de la même manière, fait du verbe *kou honga* qui signifie *payer*, le nom du tribut que les chefs leur extorquent sous prétexte de droit de passage.

zur. Les porteurs nous indiquent ces montagnes avec un respect mêlé de crainte : elles servent de repaire, disent-ils, aux féroces Vouahoumba.

Le versant occidental de la passe nous conduit à un endroit que le feu a nettoyé par places. Soudain le cri s'élève que des hommes nous attendent pour nous couper la route; et nous nous jetons dans un fouillis d'épines, couvrant un sol argileux et rouge qui a la consistance du rocher. On traverse un noullah dont la direction est au nord, et, surprise agréable, il se trouve un peu d'eau ocreuse et rouillée dans l'une des fosses qui en découpent le fond. De ce noullah, descendant toujours, nous tombons dans une lande hérissée de buissons chétifs, entremêlée de petites savanes, et déchirée, comme tout le pays que nous voyons dans cette marche, par de profondes tranchées qui portent les eaux des montagnes du sud, aux terrains bas qui gisent au nord. Vers six heures nous gagnons une clairière située au milieu d'une jungle épaisse, et nous nous y installons.

La plainte menaçante de l'hyène et l'effroi qu'elle inspire aux ânes rendent le sommeil très-difficile. La soif se fait vivement sentir, et l'implacable égoïsme qu'elle éveille apparaît surtout chez les Béloutchis : l'un d'entre eux a cinq gourdes pleines d'eau, et en refuse une gorgée à Ismaël que la fièvre dévore.

C'est Shahdad, le pinceur de guitare, qui conduit mon âne; pour jouir de l'entretien de ses amis, il traîne ma bête au milieu des épines, et le fait avec tant de verve, que mes vêtements sont en loques. Je lui substitue Mousa, la barbe grise, qui me supplie bientôt, avec des larmes amères, de le relever de ses fonctions. Il a l'habitude de courir vers le kraal, où on se repose à l'ombre, et le pas boiteux de ma monture, qui retarde cette jouissance, le met dans un vrai désespoir. La charge est commise au tailleur, qui répond que je l'insulte, qu'il est mousquetaire et non pas un ânier. Je m'adresse au bon jeune homme, le pieux Abdoullah, qui en profite pour me faire chaque jour, de sa voix humble, une nouvelle demande d'étoffe, de rassade de gourdes, de sandales, et finalement d'un certificat pour le consul, un chiffon de papier qui atteste ses vertus. Je le renvoie pour me confier à Mabrouki, le nègre au cou de taureau, qui, sous l'influence de la manie du commandement dont sont dévorées toutes les natures serviles, force ma bête à courir, et l'entraîne

à tort et à travers dans les crevasses du chemin où elle et moi nous faisons deux chutes fort graves.

4 septembre. La journée débute par une heure de démêlés avec les broussailles, auxquelles succède une descente rapide sur un sol rouge, pavé de rochers qui nous obligent à mettre fréquemment pied à terre, exercice peu agréable après une nuit où l'on n'a pas fermé l'œil. Au loin s'étend une plaine ondulée, bordée vis-à-vis de nous d'une frange de montagnes : un de ces horizons qui se confondent avec le ciel, et dont les lignes vaporeuses, adoucies par la distance, ont un charme indicible. Des champs étendus et variés, de nombreux troupeaux s'aperçoivent dans les fonds, entrecoupés de noullahs, tandis que sur les pentes se dessine la forme oblongue du tembé[1], que nous voyons pour la première fois.

Le commencement de septembre est ici le cœur de l'hiver, c'est-à-dire de la saison féconde; en été, sous le soleil dévorant, l'herbe se décolore, et la seule teinte qui en varie la nuance est l'ombre du nuage qui passe; les arbres, si ce n'est au bord des noullahs, perdent leurs feuilles et se dessèchent, les animaux sont des squelettes ambulants, tout dépérit à l'exception des mouches, des fourmis et des épines.

Après avoir franchi de profonds ravins, dont l'inclinaison est N. E. et N. N. E., nous descendons une échelle de quartiers de roche, et nous arrivons à un kraal dégoûtant, situé au bord d'une tranchée pierreuse qui draîne les hauteurs et les crêtes occidentales; on y trouve des sources qui, dans toute l'étendue où leur influence se fait sentir, couvrent le sol d'une herbe nutritive.

Comme nous devons séjourner dans cet endroit, c'est à qui de nos hommes doublera le pas et devancera tous les autres pour s'approprier les meilleurs abris. Le djémadar, et trois porteurs qui ne peuvent plus marcher, n'apparaissent que vers la chute du jour; mon compagnon, très-souffrant d'un accès de fièvre bilieuse, arrive plus tard encore. Jamais Valentin n'a été aussi abattu, et Gaétano répète plus souvent qu'à l'ordinaire son éternel *ang douk'hta!* (que le corps me fait mal!) Pour comble de malheur, un âne s'est perdu pendant la dernière marche; Kham-

1. Habitation africaine, dont il sera parlé plus loin.

sin, la bête que je montais, ne peut plus ni boire ni manger par suite de la perte d'une dent qu'il s'est cassée en luttant avec ses camarades, et il est devenu si faible que j'ai été contraint d'en prendre un autre. Celui-ci est le dernier de nos ânes de Zanzibar; pauvre bête, dont l'échine n'est qu'une plaie! elle baisse la croupe, me glisse entre les jambes, et a tous les symptômes d'une fin prochaine.

Le bassin d'Inengé, que nous venons d'atteindre, est situé au pied du Roubého, dont le nom signifie *passe tortueuse*, et qui forme le troisième étage de la chaîne de l'Ousagara. La température est celle du Roumouma : une fournaise pendant le jour, une glacière pendant la nuit. Qu'on se représente un entonnoir où s'engouffrent alternativement les rayons du soleil des tropiques, et les vents froids qui passent au-dessus des crêtes brumeuses.

Les habitants des villages qui nous dominent, s'empressent de venir troquer leurs grains et leurs bestiaux contre nos perles et notre étoffe. Pour la première fois, depuis la côte, nous pouvons acheter du miel, du beurre, et chose encore plus précieuse du lait frais ou caillé. Il faut avoir été soumis au régime prolongé du sorgho et du millet, relevé dans les grandes occasions d'un plat de fèves à l'eau claire, pour comprendre la joie que produisit parmi nous la vue inespérée de ces jattes de lait, de beurre et de miel, dont l'apparition fait époque dans notre voyage.

Cette aubaine fut célébrée par un bruit de tambour et des psalmodies qui se prolongèrent fort tard; elle venait d'autant plus à propos que nos hommes n'avaient parlé, pendant toute la route, que du péril dont les menaçait les Vouahoumba, et ils avaient besoin d'une circonstance heureuse qui remontât leur moral.

Le lendemain matin arrivèrent quatre cents porteurs qui se dirigeaient vers la côte sous la direction d'Isa-ben-Hidji, et de trois autres négociants arabes. On se rendit quelques services : manquant d'étoffe, Hidji et ses confrères ne pouvaient plus nourrir ni leurs esclaves ni leurs porteurs; nous leur donnâmes trois pièces de calicot américain ; ils nous firent présent de trois livres de riz d'une blancheur de neige, de quelques livres de sel, et y ajoutèrent une chèvre en échange d'un peu de tabac parfumé, et d'assa fœtida. Infusé dans je ne sais quelle préparation, l'assa

fœtida est appliqué sur les blessures; administré à l'intérieur, il passe pour guérir une foule de maladies.

Je fis en outre l'achat de quelques mètres de corde, et l'acquisition de deux ânes pour diminuer les vides qui s'étaient faits parmi les nôtres. Ces deux baudets, qui me furent vendus chacun dix dollars, payables à mon retour, étaient de l'Ounyamouézi; l'un d'eux me porta jusqu'au lac, et me ramena jusqu'à l'Ounyanyembé; quant à l'autre, qui avait perdu l'œil droit et qui était d'une vigueur peu commune, bien qu'il eût été châtré, les mauvais traitements l'avaient rendu tellement vicieux, que les Béloutchis le nommèrent le diable borgne. Ce pauvre diable portait, en surcroît de diverses choses, quatre-vingts kilos de plomb et de poudre, qui ne l'empêchaient pas de bondir comme un chevreuil. On n'avait à lui reprocher que sa mauvaise tête; mais ce fut au point qu'au bout de quelques jours, personne ne voulant ni le charger ni le conduire, on lui rendit la liberté.

Sachant que les Omanis qui fréquentent cette ligne se font scrupule d'accepter les services d'un déserteur, et croyant de mon devoir d'être encore plus sévère à cet égard, j'avais donné des ordres précis, pour que tout fugitif que l'on trouverait dans ma caravane, fût immédiatement reconduit à ceux qui l'avaient engagé. Mais les Arabes de la côte, et les gens du Sahouahil, ignorent cette loyauté commerciale, et offrent sans honte une prime à la désertion. Rien de plus difficile que de faire comprendre aux habitants de ce pays-ci le rapport qui doit exister entre l'acte et la parole, et malgré mes recommandations positives, malgré le renvoi de sept ou huit déserteurs que je fis reconduire sous escorte, il y en eut un neuvième qui fut gardé à mon insu.

Ben-Sélim avait fini par obtenir d'Isa la cession de trois porteurs, qui, les uns pour huit shoukkahs, les autres pour deux morceaux d'étoffe et trois bracelets, consentirent à nous suivre dans l'Ounyanyembé.

Notre Arabe avait en outre augmenté sa suite personnelle de Zahouada, qu'un chef de l'Ouzaramo lui avait donnée comme souvenir. C'était une créature d'une trentaine d'années, luisante et noire comme une botte vernie, avec un front saillant, de petits yeux rouges, une bouche affreuse où s'éparpillaient quelques

dents longues et fortes, un corps énorme, des jambes grêles et droites comme des quilles, un fort vilain ensemble malgré son nom, car Zahouada signifie *don charmant*. Toutefois le moral était supérieur au physique; la pauvre femme était patiente, dure à la fatigue, laborieuse à l'excès, respectable dans toute la force du terme africain. Elle avait été prise immédiatement pour épouse par le vieux Mousangési, caricature de polichinel. Un jour, après l'avoir trouvée dans les jungles, où elle se promenait peut-être avec quelqu'un, Mousangési la maltraita si cruellement que je prononçai le divorce. Délivrée de ses liens matrimoniaux, Zahouada eut une longue série d'aventures, et n'en revint pas moins saine et sauve à Zanzibar, où elle fait l'ornement du harem de Ben-Sélim.

A Inengé celui-ci crut devoir acheter une nouvelle esclave appelée Sikoujouhi, c'est-à-dire *qui ne sait pas*, virago dont la corpulence athlétique avait porté la valeur à six shoukkahs, plus une botte de fil de laiton. Dès son jeune âge on lui avait troué la lèvre supérieure, afin d'y insérer un fragment d'os. Son nouveau maître essaya de la guérir de cette beauté en scarifiant les deux bords de la fente, et en y appliquant du sel; mais les muscles distendus n'en persistèrent pas moins à saillir au delà du nez comme un bec d'ornithorinque. Cette parure, tout africaine, aurait fourni un nouvel exemple d'aberration à l'ingénieux auteur de l'*Anthropometamorphosis*[1].

Qui-ne-sait-pas avait des mœurs à faire frémir; Goha, le plus vigoureux et le plus brutal de nos porteurs, espérant en faire une honnête femme, l'épousa légitimement, et la répudia au bout de huit jours avec un souverain mépris. Elle lui donna d'abord deux rivaux, bientôt douze, répandit le désordre parmi la caravane, brisa tout ce qu'on lui confiait pour s'en décharger plus vite, et — le moindre défaut d'une femme galante est de

1. Métamorphose de la forme humaine, histoire des folies cruelles de la mode, des charmes de convention, des ridicules élégants, des beautés repoussantes, en un mot, de tous les procédés, qui, chez la plupart des peuples, ont été mis en usage pour façonner le corps de l'homme, contrairement au type que s'est proposé la nature; avec planches où sont représentées ces déformations, tant affectées que réelles, suivies de l'étude des monstruosités indigènes et nationales, d'une justification de la beauté naturelle et de son honnêteté, et de la généalogie du bel Anglais. Scripsit J. B. Cognomento Chirosophus, M D. " In nova fert animus, mutatas dicere formas. " London, printed by William Hunt, anno dom. 1653

l'être, — elle déserta si lâchement, que Ben-Sélim finit par la céder pour quelques poignées de riz, à un voyageur, qui, le lendemain la tête en sang, vint se plaindre d'avoir été trompé.

Non-seulement Ben-Hidji et ses compagnons eurent l'obligeance de suspendre leur marche pour veiller aux préparatifs de notre traversée du Roubého, mais ils me rendirent une foule de bons offices, me donnèrent des conseils pour empêcher la désertion, me signalèrent les endroits où elle est contagieuse, me fournirent de précieux renseignements sur l'Ougogo et l'Oujiji, mirent à mon service leur demeure de Kazeh, lavèrent la tête à notre guide au sujet de sa paresse, lui rappelèrent qu'il devait chaque soir entourer le kraal d'une palissade, et suivant l'usage, y apporter de l'eau et du bois. Enfin ils reprochèrent à Kidogo de permettre à ses hommes de charger nos ânes de leurs bagages, et aux Béloutchis de se plaindre perpétuellement de la nourriture.

Ceux-ci avaient oublié depuis longtemps les promesses qu'ils m'avaient faites; comme autrefois, ils saisissaient la moindre occasion de me gruger sous prétexte de la cherté des vivres, et en réalité pour faire la traite. A Roumama ils déclarèrent qu'une shoukkah par jour les faisait mourir de faim. Ben-Sélim se chargea de leur en donner la valeur en nature : cinquante livres de fèves et une ample ration de bœuf et de mouton. Ils répondirent qu'ils ne mangeaient pas de fèves. A Inengé ils manquèrent de farine; et comme les habitants n'apportèrent que du grain, ils se livrèrent au désespoir. J'envoyai chercher leur djémadar, et lui dis en présence des Arabes, que voulant profiter du retour de ces messieurs à la côte pour purger ma suite des mécontents, je renvoyais Bélok, Ismaël, Khoudabaksh et le musicien Shahdad. Ceux-ci consultés, affirmèrent qu'ils aimaient mieux mourir que de se déshonorer en me quittant ; et le soir même, comme je l'ai su plus tard, ils adressaient par écrit une plainte déchirante à leur commandant en chef, lui disant qu'il les avait jetés dans l'abîme de l'affliction, et que leur sang retomberait sur sa tête.

Le capitaine prépara ses dépêches, ses cartes et ses rapports pour le secrétaire de la Société géographique ; j'écrivis au consul et au collecteur des douanes pour leur réclamer les médicaments et les cordiaux que j'attendais, je les priai d'y joindre de l'étoffe

et des grains de verre pour une somme de quatre cents dollars, dont je leur envoyais la traite sur mon banquier de Bombay, et le tout fut confié aux Arabes qui nous quittèrent le 2 septembre. Je leur recommandai instamment de ne pas répandre le bruit de nos souffrances; ils partirent, et je les vis s'éloigner avec tristesse; grâce à eux, nous avions entendu encore une fois des paroles sympathiques, et nous en avions éprouvé un soulagement réel.

Restait maintenant à franchir le Roubého ; tremblants de fièvre, saisis de vertige, assourdis par la faiblesse, nous regardions avec stupeur le sentier perpendiculaire : des racines, des quartiers de roche, se dressant au milieu d'un fouillis de plantes inextricables, et qu'il nous fallait gravir. Enfin le 10 septembre, rappelant tout notre courage, nous commençons l'escalade de cette passe que l'on a qualifiée de terrible. Le capitaine est si faible qu'il faut trois hommes pour le soutenir; moins énervé, je n'ai besoin que d'un seul appui. Nous tournons deux feuillets du rocher, véritables murailles dont la base est garnie d'herbe verte, arrosée d'une eau limpide; c'est là que nous devrions faire halte; personne n'y a conduit les ânes, qui auraient tant besoin de nourriture. Un fourré d'épines est franchi, et nous nous trouvons en face d'une grande côte, presque droite, formée d'une terre meuble parsemée de pierres roulantes, où nous voyons nos porteurs accrochés comme des singes, et nos bêtes culbutant à chaque pas.

Tandis que nous gravissons péniblement cette pente où nous coulons avec le sol, forcés à chaque instant par la toux, la soif et la fatigue de nous coucher, le sayhah, ou cri de guerre, retentit d'une montagne à l'autre, et des files d'indigènes, armés d'arcs et de lances, affluent comme des fourmis noires, et couvrent tous les chemins.

Les Vouahoumba, qui guettaient le départ de la caravane, et se proposaient de lui couper la route, ont profité de l'occasion pour faire main-basse sur le bétail et pour dévaster les villages d'Inengé. Nous l'apprenons d'individus qui, armés jusqu'aux dents, passent auprès de nous avec rapidité. Djélai, fou de terreur, propose un sauve-qui-peut général, et pour sa part abandonne à leur sort les blancs qui, portant la marque d'Abel, sont dans cette terre de Caïn voués d'avance à toutes les infortunes.

Khoudabaksh, le brave des braves, attaqué d'un léger accès de

fièvre, gémit comme une mère à qui on a enlevé son fils, et demande à boire en pleurant comme un veau. Les Béloutchis qui forment l'arrière-garde, sous la conduite du djémadar, ont le mousquet à l'épaule, et menacent de tirer sur l'une des bandes qui couvrent la montagne; par bonheur Kidogo s'en aperçoit, court les rejoindre et prévient l'effusion du sang.

Nous reposant à chaque pas, nous cramponnant à ceux qui nous traînent, nous arrivons, après six heures de marche, au sommet de la passe terrible, où nous nous asseyons au milieu de plantes aromatiques et d'arbrisseaux pleins de séve, qui doivent leur fraîcheur à la rosée.

La vue qui se déploie à nos regards est saisissante, elle nous frappe d'autant plus qu'elle nous remet sous les yeux les périls que nous avons eu à vaincre, et dont le souvenir fait frissonner. Au premier plan, des éclats gigantesques, détachés de la montagne, surgissent de la végétation qui borde l'abîme; plus loin, des gorges tapissées de bois, des forêts suspendues au flanc du roc, et dont les plis noircissent dans l'ombre. Par delà ces arbres, que l'on croirait voisins, et qui ne forment plus qu'un manteau où chacun est confondu, s'étend le bassin fauve d'Inengé, parsemé de villages quadrangulaires, zébré de lignes d'un vert tendre qui annoncent des cours d'eau, tacheté par la silhouette mobile des nuages, et marqueté de noir où la flamme a récemment dévoré l'herbe. Un soleil, d'un éclat indescriptible, revêt d'une couche d'or l'épaisse fumée qui voile la première partie de la plaine, tandis qu'au loin poudroie l'atmosphère qu'il embrase, et que se découpe, enveloppée d'azur, la crête des monts que nous avons franchis la veille.

Ravivés par l'air qui se précipite et roule dans la passe, nous nous remettons en marche, sur un terrain facile et onduleux, orné de cactus, de mimosas, d'herbe fraîche, d'arbrisseaux verdoyants, et nous arrivons à un sale petit khambi[1], situé dans un creux, flanqué de hauteurs où apparaissent plusieurs villages.

Nous fûmes contraints de nous arrêter dans cet endroit, qu'on appelle le Grand-Roubého, par opposition à la crête suivante. Le capitaine avait non-seulement la fièvre, mais un délire qui dura deux nuits, et dont la violence fut telle qu'il devint nécessaire

1. Kraal fortifié.

d'éloigner les armes du malade. L'empreinte de la mort était sur son visage, et les Béloutchis n'en clabaudaient pas moins pour continuer la route, en disant que le froid leur était désagréable.

Le 12 septembre la fièvre céda; le malade, rendu à lui-même, fut le premier à demander que nous nous remissions en marche. N'y voyant qu'une preuve de son courage, et doutant de sa force, j'hésitais à le faire, lorsque le bruit du tambour donna le signal du départ, sans que j'en eusse été prévenu. Les porteurs s'éloignèrent immédiatement, je les fis rappeler; ils répondirent que c'était la coutume de leur race, de ne jamais revenir sur leurs pas; excellent principe qu'ils observaient strictement quand il servait leur dessein. Il fallut s'y résoudre; un hamac fut préparé, on y étendit le capitaine, et la caravane quitta le kraal.

Le sentier court au flanc d'un mamelon, escalade une pente moins longue, mais aussi roide que la passe terrible, et nous amène à la *passe tortueuse*, c'est-à-dire au petit Roubého, qui forme le sommet du troisième et dernier étage des monts de l'Ousagara. Cette crête, la plus occidentale de la chaîne, s'élève à dix-sept cent trente-huit mètres au-dessus du niveau de la mer, et constitue la principale ligne de faîte de cette partie du continent.

A Inengé la pente de la montagne est encore au sud-est; au-delà du Roubého, la direction change, et s'incline au sud-ouest. Quelquefois néanmoins le drainage des deux versants porte ses eaux dans l'océan Indien : celui de la côte ascendante par la Moukondokoua et le Kingani, celui du flanc opposé par le Rouaha et le Roufidji.

Une scène animée nous attendait au petit Roubého : des cris furieux s'échappaient d'une masse grouillante d'individus plus ou moins noirs, que je reconnus aussitôt pour nos porteurs; les lances et les dagues étincelaient au soleil, les bâtons jouaient dans l'air, avec un mouvement de fléau, qui promettait la rupture de plus d'un crâne. A une distance de quelques mètres, l'œil farouche, la main droite sur la poignée d'une hache, passée à la ceinture, la main gauche serrant un arc et deux ou trois javelines, se tenaient immobiles, dans une attitude martiale, quelques hommes vigoureux, épiant ce qui allait advenir. Au milieu de la foule, ainsi que la troupe de Ramsay, entourée par la cavalerie française, se dressaient et s'affaissaient tour à tour les formes tra-

pues et grasses de maître Vouazira et de ses quatre Vouak'houtou, qui menaçaient de tuer tout le monde : « En avant! Bois-de-Vache! En avant! Soupe-de-Poisson! Frappe Beau-Trépas! Mors! Sans-Richesse! Mors! »

A la fin, c'est du nez qu'ils saignaient, une intervention un peu active sauva ces enfants perdus.

Fallait-il admettre dans le kraal les malades atteints de la petite vérole? Tel était le sujet de la querelle. Les porteurs avaient posé la question; et maître Vouazira, égaré par des libations copieuses, avait saisi ce prétexte pour faire preuve d'héroïsme.

En général, mieux vaut laisser leurs disputes s'user d'elles-mêmes, que de chercher à les calmer; tranché trop tôt, le serpent s'irrite et n'en devient que plus venimeux. Au contraire, lorsque la fureur s'est épanchée, il suffit d'une légère punition pour faire rentrer les gens en eux-mêmes, et pour qu'à l'avenir ils soient tranquilles. Veut-on arranger leurs affaires, on s'expose à gagner les horions qui incombent aux pacificateurs des querelles domestiques. C'est vainement que vous chercherez l'origine et les faits de la cause dans un pays où tout n'est que mensonge. Rien de plus facile que de rendre la justice à la façon des Gallois, qui n'interrogent que l'une des deux parties; mais, dans cette région, qui veut écouter la plainte et la défense ne sait plus auquel entendre. Peut-être serait-il sage d'admettre, en pareil cas, le système d'un capitaine de l'armée des Indes qui, chargé de la police à Hydérabad, crut de son devoir de décourager les tendances processives d'une partie de la population; un exemple de cette doctrine n'est pas ici hors de propos.

Deux individus se présentent devant le susdit capitaine; leur costume oriental est singulièrement endommagé; l'un porte un bandage mis avec soin autour de la tête, l'autre s'est barbouillé l'œil et l'oreille de quelques gouttes de sang. Ils expriment leurs émotions par un bruit de tamtam, accompagné de cris aigus :

« Faryad! faryad! »

Après cette interpellation, les paroles suivantes sont adressées à l'un des deux plaideurs :

« Voyons, l'ami, quelle est ta plainte?

— Oh! Sahib! oh! protecteur du faible! cet homme que voilà est entré dans ma maison, il m'a battu, a dit des injures à ma ma et à ma sœur; il m'a volé mon pot d'airain; mon....

— Assez! assez! crie le juge; attache-le fortement (il s'agit du défendeur) et donne-lui trois douzaines de coups de ta propre main. »

Le plaignant ne se le fait pas répéter, empoigne son adversaire, et l'exécute vigoureusement. Les trente-six coups bien appliqués par la partie adverse, le défendeur est détaché, et reçoit la question suivante :

« Et maintenant, l'ami, qu'as-tu à nous dire?

— O mon seigneur et maître, ô dispensateur de la justice, que de mensonges dans la bouche de cet homme! que d'abominations n'a-t-il pas débitées! Regarde plutôt! (Il désigne le sang qui lui peinture l'oreille.) C'est lui qui m'a rencontré dans la rue, il m'a jeté par terre, m'a foulé aux pieds, m'a....

— Assez! assez! crie de nouveau l'équitable juge; attache-moi ce coquin-là (il s'agit du plaignant) et donne-lui trois douzaines de soufflets. »

Cette fois, comme la première, les trois douzaines sont appliquées en conscience, et depuis lors défendeur et plaignant n'ont plus donné de besogne au juge.

Au sommet du Roubého, nous ne trouvons qu'un village de Vouasagara, *nettoyé* peu de temps après — suivant l'expression euphonique de l'Inde — par une caravane qui avait à venger la mort d'un de ses porteurs. Nous passons tout un jour à la cime de la montagne, où nous avons une foule d'inconvénients. Il faut aller à plus d'un mille chercher l'eau, qui s'échappe d'un étang ferrugineux; la pluie alterne avec les coups de soleil, une brume épaisse roule au fond des ravins, se précipite dans tous les creux, et le soir les vents hurlent et se réunissent autour de nous. Cependant ni les fils de Ramji ne veulent porter le hamac de mon camarade, ni Ben Sélim ne consent à ce que ses esclaves s'en chargent. Nul ne veut obéir; tous nos ordres sont immédiatement contrecarrés.

Les hommes, disent les Persans, baisent un âne quand l'intérêt le commande; j'essayai donc près de Kidogo de ces douces paroles qui passent, en Orient, pour être plus fortes que les chaînes, et je fis une telle dépense de miel que le transport du capitaine me fut gracieusement octroyé.

Le 14 septembre nos têtes chaudes, sensiblement refroidies par la température, quittent la crête du Roubého, et nous commen-

çons à descendre, non plus le versant de l'un des chaînons de la montagne, mais celui de la chaîne elle-même. L'étroit sentier serpente sur une terre rouge, couverte de grosses touffes de cactus, de mimosas au léger feuillage, et après quarante-cinq minutes de marche nous trouvons un kraal, situé dans une gorge marécageuse et verdoyante, où un ruisseau paresseux arrose du millet, des gourdes[1] et des melons d'eau, qui appartiennent à la population d'un village éloigné.

Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai la force de passer les porteurs en revue et d'examiner leurs charges. On a dépensé en trois mois la moitié de la cargaison qui devait nous défrayer pendant un an. Je fais appeler Ben Sélim, et je lui communique mes inquiétudes; en véritable Arabe, il me déclare, sans la moindre émotion, que nous avons suffisamment d'étoffe pour atteindre l'Ounyanyembé, où nous serons rejoints par les vingt-deux porteurs que nous attendons toujours.

« Et qu'en savez-vous? lui dis-je.

— C'est Allah qui possède la science, répond mon homme; les pagazis arriveront quand il le faudra. »

Ce fatalisme est contagieux, et comme Ben-Sélim, je ne m'inquiétai plus de rien.

Le 15 septembre, après avoir fait partir les bagages d'avance, et attendu le retour des porteurs, qui reviennent chercher mon compagnon, je me mets en route vers midi, par un soleil dévorant, que tempère la brise de montagne.

Sortant du fond plein d'herbe où elle était enfouie, la piste borde une côte boisée, traverse un chaume entouré d'une forêt garnie de broussailles, et passe au milieu d'arbres touffus, épars çà et là ou réunis en bouquets plus ou moins importants; ces arbres au feuillage plus sombre que les ifs des cimetières, émaillés de fleurs d'un rose tendre, croissent sur un sol bruni et desséché, où ils protégent contre la chaleur des massifs d'arbustes d'un vert d'émeraude aussi exactement dessinés que s'ils l'avaient été de main d'homme. La savane s'étend jusqu'au bord d'une descente à pic, d'où l'on découvre tout à coup, par delà

1. Ces gourdes, appelées dans le pays *moungounya*, sont comestibles et fort estimées des indigènes, qui les mangent bien avant qu'elles aient acquis toute leur grosseur; selon quelques-uns, elles diffèrent un peu de la *cucurbita lagenaria*, spécialement employée comme bouteille.

les rochers, les buissons, les ravins obscurs, les crêtes nues, les plis verdoyants de la montagne, le plateau de l'Ougogo et le désert qui le précède.

Le paysage est imposant : reculé par l'excessive transparence de l'atmosphère, l'azur forme au-dessus de nos têtes une voûte d'une profondeur exceptionnelle ; devant nous, jusqu'à l'horizon qui s'incurve au couchant, sont des plaines où surgissent quelques mamelons détachés; les vapeurs mouvantes que le soleil embrase les font ressembler à des flots jaunes parsemés d'îles et rayés de noir, sur les bords des cours d'eau, où les buissons et les jungles remplacent les tiges desséchées de la canne, principal produit du sol.

Rien d'attrayant dans ce premier aspect de l'Ougogo, rien de l'exubérante fécondité qui caractérise les tropiques : une terre sauvage, âpre nourrice d'hommes farouches, dont la pensée rembrunit l'horizon. Ceux qui, après quelques mois de séjour dans les vallées herbues de l'Himalaya, au bord de lacs transparents caressés par la brise, voient, des derniers degrés qu'ils vont descendre, les plaines fétides où les attend la fièvre, comprendront sous l'empire de quels sentiments nous nous engageâmes sur la pente d'argile rouge et de calcaire étincelant, incrustés de silex d'un vert olive, que descendait le sentier. Au pied de cette côte irrégulière se trouve une longue terrasse qu'on appelle le troisième Roubého ; des Vouasagara y ont construit quelques villages et les ont entourés de petites pièces de maïs, de sorgho et de millet. Un peu plus bas est un mauvais kraal, établi sur un sol inégal : une bande étroite qui plonge vers un ravin, et où il faut camper en dépit de l'incommodité des lieux.

Nous y sommes retenus toute la journée suivante par la nécessité d'aller aux provisions, et par les disputes qui s'élèvent entre nos hommes. Les Béloutchis sont d'une humeur atroce : gais comme des grives quand l'air est tiède et qu'ils sont rassasiés, ils deviennent bourrus et querelleurs dès qu'ils ont faim ou froid. Deux d'entre eux ont dépassé le kirangozi pendant la dernière marche ; celui-ci furieux apporte son étendard à Ben-Sélim, et nous menace de ne pas le reprendre. On a beaucoup de peine à calmer sa colère, et l'on n'y parvient qu'à force de verroterie; mais quelques jours après, quand nous traversons l'Ougogo, notre homme, si jaloux de ses prérogatives lorsqu'il

n'a rien à craindre, me demande avec instances de lui donner une avant-garde.

Les fils de Ramji, non moins maussades que nos soldats, s'entendent avec les porteurs pour ne pas se charger du capitaine; et si Mabrouki et Bombay n'avaient pas montré plus de complaisance, nous aurions passé huit jours dans le plus affreux embarras.

Effrayés par les bêtes féroces, qu'on entend de tous les côtés, nos ânes se sont détachés pendant la nuit, et l'un d'eux s'est perdu.

Nous passons toujours d'une chaleur dévorante à un froid excessif : au matin, un brouillard, si épais qu'on y voit l'arc-en-ciel, roule jusqu'au fond des précipices; à midi le soleil nous force à chercher l'ombre, et pendant les vingt-quatre heures un vent de bise, attiré du haut de la montagne par la plaine embrasée, balaye le terrain où nous campons.

Je fais partir le capitaine, couché dans son hamac, et je me place à l'arrière-garde. Ben-Sélim, dont l'égoïsme et l'aigreur s'accroissent de jour en jour, s'éloigne furtivement et me laisse toute la peine. J'ignore où s'arrêteront les exigences et les caprices; notre Arabe n'est chaussé que de sandales, il ne peut pas voyager le soir; et les Béloutchis versent des larmes parce qu'on les oblige à porter leurs gourdes, ainsi que les peaux qui leur servent de nattes.

Le 17, vers deux heures, la caravane se remet en route, et nous nous dirigeons au nord-ouest, en bas d'une crête pierreuse, ayant à notre droite un gouffre boisé. Les pentes rapides, les plates-formes parsemées de plantes odoriférantes se succèdent, et nous tombons dans le canal supérieur du Mandama, ou Doungomaro, littéralement *val du Diable*. Dans la langue de la côte, Doungomaro est le nom d'un esprit du mal, suivant le sens qu'y attachent les Africains, c'est-à-dire le spectre d'un mort peu populaire de son vivant. Peut-être sont-ce les fils de Ramji qui baptisent de la sorte la tranchée où nous arrivons; toujours est-il que c'est une *via mala*, dont le sable est jonché de galets, de quartiers de roche et de rameaux épineux.

Après cinq heures de marche, nous trouvons les porteurs installés sur un terrain plus doux, et c'est à grand'peine que j'obtiens des fils de Ramji d'aller au-devant de ceux que la fatigue

retient en arrière; on sonne du cor, on décharge les mousquets pour guider les Béloutchis, qui malgré cela n'arrivent qu'à dix heures du soir.

Le 18 septembre nous suivons le Doungomaro, que nous quittons à différentes reprises pour tourner les quartiers de roche qui nous coupent le passage, et nous atteignons la partie inférieure de son lit, où des ruisseaux permanents, formés par l'exsudation des berges, arrosent une végétation odorante qui en tapisse le fond.

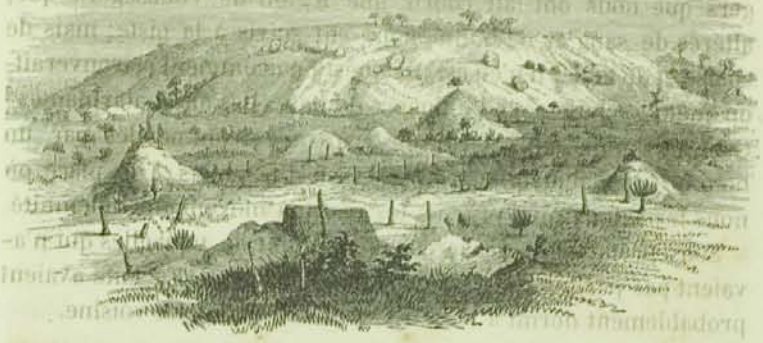
A mesure que nous approchons de la plaine, les difficultés s'accroissent et la scène devient plus pittoresque; le ravin, qui se resserre, déchire des rocs élevés de syénite grise et rose, rayée de quartz blanc, et incrustée de poudingues de hornblende noire, et de diabase. La crevasse, jonchée de blocs, est bordée de cactus nains, d'arbres épineux et rabougris, dominés par des pics, dont les flancs chargés de forêts se dressent dans l'air et nous ferment l'horizon. Plus loin, des rochers énormes, grillés par le soleil, noircis par les eaux, s'élèvent perpendiculairement à plus de trente mètres de hauteur; au fond de la ravine est une lame inclinée de roche brillante, offrant de larges fissures, des marches, des trous profonds et circulaires, de vastes coupes, des bassins taillés, creusés par les galets qu'entraîne le torrent, et polis et réguliers comme si on les eût forés au tour. Dans les endroits où l'eau séjourne un limon épais s'accumule et porte des touffes d'herbe et de roseaux, qui détournent la piste et la resserrent au pied des assises latérales. Peu à peu, l'angle d'inclinaison devient plus obtus, la crevasse s'élargit, les rives de pierre sont remplacées par des berges revêtues de gommiers, le sable mouvant contient des citernes, et le Doungomaro, transformé en rivière paisible, serpente dans la plaine, où il fuit vers le sud.

A midi j'aperçois, d'un brusque détour du sentier, ma tente qui s'élève sur la marge droite de la rivière, et qu'abrite un énorme figuier sycomore; c'est, au milieu d'une lande stérile, un endroit charmant, garni d'herbe et de mimosas, dont la cime au feuillage penné se déploie comme un parachute, et répand sur le sol une ombre transparente qui s'agite au souffle du vent.

Les seuls objets que nous ayons perdus en descendant la montagne, sont une chaise, une table, et une boîte à fusil contenant

plusieurs paires de bottes, appartenant au capitaine. Comme la table nous est absolument nécessaire pour nos calculs et nos esquisses, j'envoie à la recherche des susdits articles un détachement composé de maître Vouazira, de Mousa la barbe grise, et de quelques esclaves. Ils rapportent le récit horripilant des dangers que nous ont fait courir une légion de Vouasagara qui, altérés de sang et de butin, nous ont suivis à la piste; mais de chaise et de table, il n'en est pas question : comment retrouverait-on quelque chose sous l'influence de nouvelles aussi alarmantes? Quelques mois plus tard une caravane, commandée par un homme du Sahouahil, trouva les susdits objets à la place où nous les avions mis, et nous les restitua moyennant indemnité.

Sous prétexte de recherches, ou plutôt de nouvelles qui n'avaient pas permis d'en faire, maître Vouazira et sa suite avaient probablement dormi à l'ombre, à côté de la source voisine.



Djihoué la Mkoa ou la roche ronde.

CHAPITRE VII.

SECONDE ZONE.

Détails géographiques et ethnologiques.

La seconde zone, qui est formée de la région montagneuse, s'étend de la frontière occidentale du K'houtou, 35° 8′ long. E., jusqu'à l'Ougogi, province orientale de l'Ougogo, 33° 54′ de longitude, ce qui, en ligne droite, lui donne une largeur de quatre-vingt-cinq milles géographiques. Les caravanes d'indigènes, lorsqu'elles ne sont pas trop chargées, la traversent d'ordinaire en trois semaines, y compris trois ou quatre jours de halte. Il nous est impossible d'estimer sa longueur.

D'après nos guides, l'Ousagara serait la prolongation des montagnes de Ngourou ou Ngou, et s'étendrait au sud, en se divisant pour former le bassin fluvial du Roufidji ou Rouaha, jusqu'aux Highlands, dont on suppose que le Njésa de l'Ouhiao,

forme le point culminant. Cette chaîne correspondrait ainsi aux Ghattes de la partie orientale de l'Inde. Sa direction générale est du nord au sud ; elle se trouve du nord-ouest au sud-est dans la partie qui nous occupe, et forme un angle de 10° 12′ avec le méridien.

Les montagnes de l'Ousagara sont de premier ordre dans l'est de l'Afrique ; à vrai dire, elles constituent la seule chaîne importante que l'on y rencontre sur la ligne que nous avons suivie ; mais dans l'ensemble du système terrestre, elles se trouvent assez bas dans l'échelle orographique. La ligne de faîte, mesurée à l'eau bouillante, n'est qu'à dix-sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer ; ces montagnes renferment, toutefois, des pics dont l'altitude peut dépasser deux mille mètres, ce qui est celle de la portion habitée des Nilgherries.

Ainsi qu'on a pu le voir dans les pages précédentes, la chaîne de l'Ousagara est divisée en trois crêtes parallèles, que séparent de vastes plaines longitudinales.

Vue du côté de l'est, elle ne présente au regard qu'une ligne irrégulière de médiocre étendue, bornant au nord les plaines du K'houtou, et que remplace un premier gradin de collines insignifiantes. Vue du couchant, au contraire, la montagne, qu'on aperçoit dans son ensemble, forme un immense croissant dont la partie convexe est vis-à-vis le spectateur, et dont les pointes s'effacent à l'horizon. Le centre de cette demi-lune au profil monumental en est en même temps la portion la plus haute. Sur les flancs sont des cônes arrondis et massifs, qui par leur forme dénotent leur origine plutonienne, et les bassins intermédiaires sont produits par la dislocation des roches soulevées.

Dans l'intérieur de la montagne, la ligne offre l'irrégularité qu'on trouve en général dans les formations granitiques, et les rampes se déchirent et s'entre-croisent de la manière la plus confuse.

L'inclinaison des deux versants n'est pas non plus la même ; ainsi que dans toutes les chaînes côtières des péninsules, le flanc, qui regarde le rivage est le plus abrupte ; et non-seulement les pentes qui s'abaissent vers l'intérieur sont plus douces, mais elles se raccourcissent en raison de l'altitude que le plateau où elles tombent a au-dessus de la plaine qui sert de base à l'autre ver-

sant, d'où il résulte que l'allée est beaucoup plus difficile que le retour.

Après la verdure monotone qui l'a fatigué depuis la côte, l'œil se repose avec joie sur les teintes vives et variées que revêt l'Ousagara. Le sous-sol, mis à nu dans les ravins et les crevasses, est composé de granit, de schiste, de diabase, ou d'un grès vert ou brun, dont la strate puissante, redressée brusquement, fait saillie au-dessus du sol.

Dans les endroits plus élevés, la couche terreuse, fréquemment rayée de lignes de cailloux déposés par les eaux, varie de quelques pouces à trente pieds d'épaisseur ; elle est d'un rouge ocreux, souvent produit par la rouille et quelquefois micacé, ou bien d'un gris terne qui, provenant de détritus de feldspath, réunit tous les rayons du prisme, et devient au soleil d'une blancheur éblouissante.

Les plaines et les fonds sont couverts d'un terreau noir qui, après quelques ondées, se transforme en nappe de boue garnie d'une herbe épaisse, et qui présente pendant la sécheresse une croûte profondément craquelée revêtue d'un chaume blanchi.

Où la montagne est voilée d'un manteau de bois peu épais, le roc déchire la couche d'humus brun qui s'y est amassée, et le grès et la diabase apparaissent. Un bulime fossile a été trouvé à neuf cents mètres environ au-dessus du niveau de la mer, et de grandes achantines, que les indigènes appellent khohoua, gisent sur le sol. Au flanc des monts, surtout dans les pentes inférieures, sont épars ou accumulés des blocs erratiques, des quartiers de roches, des morceaux de quartz jaune, blanc, rouge ou rose, mêlés à des fragments irréguliers et à de petits nodules de kounkour calcaire. Où l'eau est profondément enfouie, des gommiers épineux, des mimosas clair-semés revêtent les plateaux et les pentes de toute cette partie de l'Afrique ; ce genre de forêt est le seul endroit qu'il soit agréable de parcourir. Quel contraste avec les plaines brûlées par le soleil, avec les herbages fétides, cachant le fond des marais, et où la végétation qui borde les ruisseaux ne tranche sur le vert général qu'en passant au plus vert.

Dans ces forêts charmantes on croirait toujours traverser une éclaircie ; en face de vous est bien un bois touffu ; mais les arbres s'écartent sur votre passage, l'ombre s'éloigne, et quand par un

beau jour le soleil brille, la scène est à la fois étrange et d'un effet imposant. Le sol, d'un rouge sombre, élevé à mi-corps des arbres, par les galeries des termites, oppose sa nuance tout africaine à la teinte claire du feuillage, dont la délicatesse permet d'entrevoir le bleu vif ou l'or flamboyant d'un ciel pur.

Lorsque l'eau est à peu de profondeur ou qu'un ruisseau est proche, la terre, douce et fertile, porte une végétation luxuriante et des arbres géants qui la distinguent des territoires de l'ouest.

Plus que tout autre l'Ousagara est le pays des fleurs; ses fruits nombreux ont une acidité particulière, à la fois agréable et saine; prévoyance de la nature dans tous les climats où les antiseptiques et les antibilieux sont nécessaires; malheureusement n'étant pas cultivés, ces fruits manquent de pulpe, et leur grosseur n'est pas en proportion du nombre ou du volume de leurs semences.

Au parfum délicieux du jasmin, à l'odeur forte et vivifiante d'une espèce de sauge qui se répandent dans la plaine, se joint la suave exhalaison des mimosas, dont les fleurs sont suspendues comme des boules d'or aux branches couvertes de feuilles.

Le tamarin, qui partout croît à l'état sauvage, est dans l'Ousagara un arbre gigantesque. Le myombo, le mfouhou, le ndabi et le mayagéa, dont une gourde de quarante-cinq centimètres, suspendue à la cime étalée, remplace la fleur rouge et charnue, y atteignent des dimensions exceptionnelles. Le baobab y est transformé en cabane, et un régiment s'abriterait à l'ombre du figuier sycomore, dont le versant occidental de la chaîne est l'habitat favori. Sur les pentes escarpées, où l'on voit çà et là des signes de culture au milieu d'herbe verte ou desséchée, croissent des mimosas au tronc svelte, qui s'échelonnent en amphithéâtre comme les ombrelles dans une foule.

Vallées, terrasses ou plateaux, quelle que soit leur altitude, sont fertilisés par un lacis de torrents, de ruisselets, de cours d'eau de toute espèce, qui se rapprochent, se réunissent et fuient vers la rivière où vont tomber toutes les eaux du bassin.

D'étroites ceintures de jungle isolent les terres cultivées; les villages sont peu nombreux sur la route, et il est rare qu'on les visite. Comme dans tous les pays de montagne, ils sont bâtis au sommet des crêtes et au versant des cônes, où les eaux pluviales ne s'accumulent pas, où l'air est pur, où les moustiques sont moins

nombreux et les ravisseurs moins à craindre. Les habitants en descendent, ainsi que nous l'avons vu, pour apporter leurs denrées aux caravanes. Toutefois, en y comprenant les difficultés de l'installation et les retards qu'elles apportent, il faut encore assez de temps pour approvisionner plus de cent bouches; et ce n'est guère qu'après trois ou quatre expéditions qu'on y parvient, lorsque la bande est complétement à court de vivres.

Dans la crainte que leur inspirent les Vouasagara, qui, dit-on, poussent l'audace jusqu'à déshabiller un homme endormi, les voyageurs bivaquent rarement près des villages. A toutes les stations il se trouve des khambis, vastes cercles d'épines où sont enclos des hangars, des huttes en chaume que l'on restaure ou qu'on refait en arrivant, lorsqu'ils sont endommagés ou abattus.

Comme dans tout l'est de l'Afrique, les chemins de l'Ousagara ne sont autre chose que des pistes d'animaux foulées par les caravanes, et le lit des torrents et des rivières est la passe favorite.

En maint endroit le flanc de la montagne est tellement rapide, qu'il faut décharger les ânes avant de s'y engager; c'est près de la ligne de faîte que se trouvent les pentes les plus roides; à l'étage inférieur elles sont généralement plus longues, par conséquent plus douces. Au fond de chacune de ces côtes, plus ou moins pénibles à descendre, est un canal bourbeux; et lorsque l'eau paresseuse qui s'y traîne n'est pas revêtue d'une herbe épaisse, les bêtes de somme y enfoncent jusqu'aux genoux dans la vase. On comprend combien la marche est retardée par ces obstacles, et le peu de distance que l'on franchit en certains jours.

La montagne est pourvue d'une eau abondante que l'on trouve délicieuse après la saumure dont on s'abreuve dans la région maritime, et qui l'est en effet toutes les fois qu'un long séjour sur des herbes aquatiques ne l'a pas rendue gluante et douceâtre. A mi-côte, les ruisseaux de l'étage supérieur forment des terrasses d'une étendue considérable et de l'effet le plus pittoresque, des nappes de sable d'un éclat éblouissant, parsemées de bassins d'eau pure et liserées d'une terre rouge que bordent les patriarches de la forêt; souvent des amas de verdure émaillent cette nappe étincelante et prouvent, par la grosseur des arbres

qu'ils arrêtent dans leur course, la violence du flot rougeâtre dont les averses emplissent les torrents supérieurs.

Plus bas, dans les ravins, des blocs et des feuillets de granit s'entassent au milieu d'une longue traînée de cailloux; à chaque pluie diluvienne, les eaux précipitées du faîte creusent davantage leur lit pierreux, dont les flancs se dressent de chaque côté sous une végétation touffue.

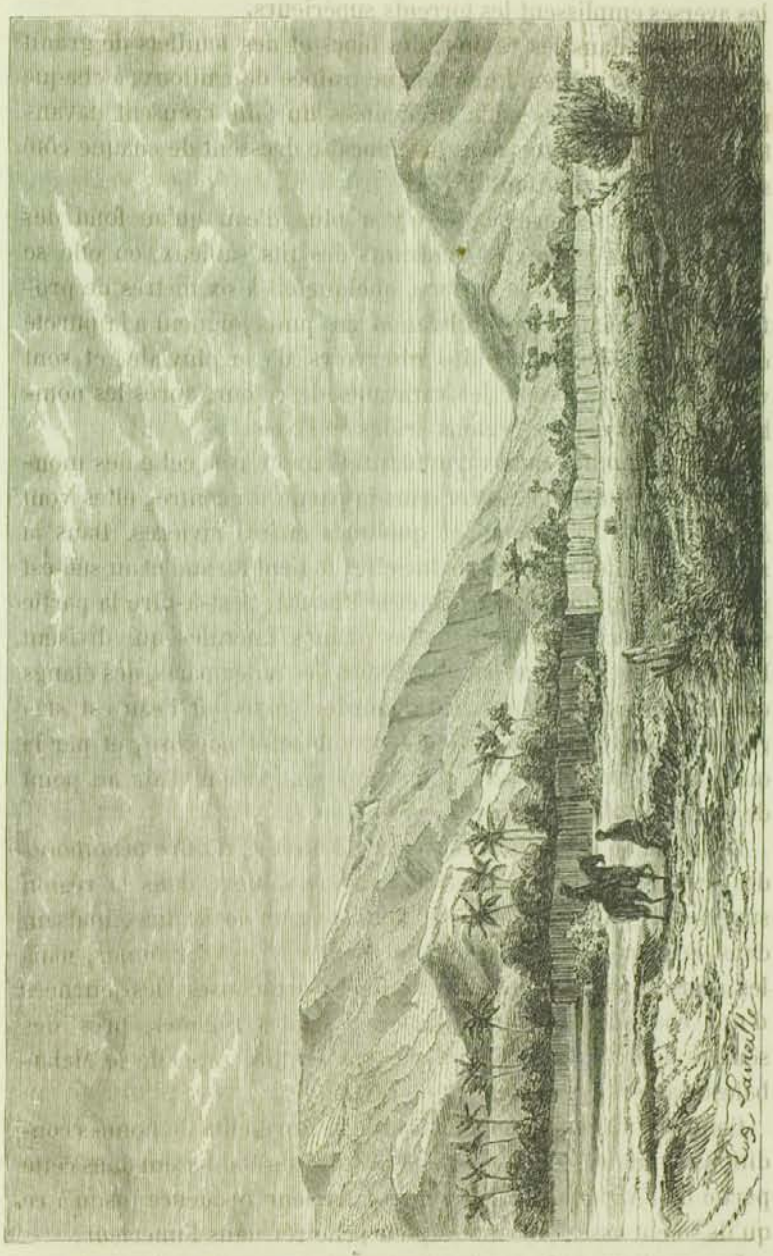
Pendant la sécheresse, il n'y a plus d'eau qu'au fond des citernes, dans les angles rentrants des lits sableux, où elle se trouve quelquefois à la surface, quelquefois à six mètres de profondeur. Alimentés par infiltration, ces puits joignent à la pureté des sources l'abondance des réservoirs d'eau pluviale, et sont vivement appréciés par les caravanes de retour, après les nombreuses tirikézas des régions arides de l'ouest.

La direction des eaux varie naturellement avec celle des montagnes; du côté de la mer et dans la partie du centre, elles vont à l'est grossir le Kingani et quelques autres rivières. Dans la section méridionale de la chaîne elles coulent au sud et au sud-est pour aller rejoindre le Mororo et le Rouaha, c'est-à-dire la partie supérieure du Roufidji. Dans les plaines latérales qui divisent l'Ousagara, et dans les bassins fermés de toutes parts, des étangs que la saison des pluies fait déborder, mais où l'eau est stagnante, sont creusés dans une terre noire et poreuse, et par la quantité de roseaux qui s'y décomposent vicient l'air au point de dégrader les habitants.

Le climat de l'Ousagara est froid et humide; il offre néanmoins des différences bien caractérisées : très-salubre dans la région supérieure, il est, ainsi que nous venons de le dire, malsain dans les bas-fonds; non-seulement l'air y est corrompu, mais les nuits y sont froides, les matinées brumeuses, les journées d'une chaleur étouffante. Dans les hautes régions, près des sources de la Moukondokoua, la température rappelle le Mahabaleshwar et les Nilgherries de l'Inde.

Comparé à l'Ounyamouézi, l'Ousagara présente de bonnes conditions sanitaires; si jamais les Européens s'établissent dans cette partie de l'Afrique, ils pourront y faire leur résidence jusqu'à ce qu'ils soient assez acclimatés pour pénétrer dans l'intérieur.

Le vent d'est, déflexion locale de la mousson du sud-est, chargé des vapeurs de l'océan et de celles qu'il a recueillies dans les val-



Paysage dans l'Ousagara.

lées, vient s'abattre sur le versant oriental, qu'il remonte, et, soulagé d'une partie de la pression atmosphérique, est subitement condensé par une température plus froide. De là ces pluies fréquentes et diluviennes, ces couches de nuages qui tous les matins voilent le sommet de la chaîne. A mesure que le soleil prend de la force, l'atmosphère s'échauffe et peut contenir une plus grande quantité d'eau; il en résulte un brouillard laiteux dans les fonds, tandis qu'à la crête des montagnes on ne voit plus que de légers cirrhus traînant sur un ciel pur. Quand vient le soir, le refroidissement graduel de l'air produit une rosée copieuse, dont l'effet est des plus pénibles à l'Européen.

La brise marine, qui pendant le jour se fait sentir à l'est de la montagne, est ignorée au couchant, où le climat est bien inférieur à celui des cimes du versant opposé.

Comme dans les monts Sahoualik et dans les degrés inférieurs de l'Himalaya, le soleil est brûlant pendant la sécheresse durant les pluies, c'est une succession d'orages, de tempêtes et d'averses, entremêlés de calmes étouffants et mornes, traversés de rafales, dont les sanglots particuliers annoncent combien l'atmosphère est électrique.

La masika, ou grande mousson, commence dès les premiers jours de janvier; elle dure trois mois et se termine en avril; à cette époque le vent d'est, qui a constamment soufflé depuis l'ouverture de la saison, vire au nord et au nord-ouest. Au mois d'août, arrive la vouli, qui s'arrête au flanc oriental; et comme dans les plaines de la région maritime, il tombe de fréquentes ondées pendant la période qui sépare les deux moussons.

Les habitants des parties inférieures de l'Ousagara ont les maladies de peau, les plaies ulcéreuses, toutes les misères qui sévissent dans les vallées. Ceux qui résident sur les hauteurs sont plus forts, mieux portants, sans échapper, toutefois, à la dyssenterie et aux affections de poitrine. La fièvre, moins violente dans les gorges ou sur le versant des montagnes qu'au sein des marais et des herbages, est néanmoins commune partout; c'est plutôt une attaque bilieuse, accompagnée de symptômes rémittents et fébriles, qu'une fièvre régulière; elle débute par le frisson, auquel succède une période brûlante, qui donne parfois le délire, et qui se juge par une transpiration copieuse. Cet accès dure de quatre à sept jours; alors même qu'il est peu grave, il est suivi

d'une grande faiblesse, du manque d'appétit, de la perte de sommeil et d'un profond accablement. La fatigue et l'exposition prolongée aux intempéries du climat exaltent singulièrement cette fièvre, qui, en pareille circonstance, vous lègue presque toujours une maladie cérébrale ou une affection des viscères.

Deux grandes lignes, suivies par les caravanes, traversent l'Ousagara de l'orient à l'occident : la Moukondokoua dans la partie septentrionale, et la Kiringahouana au midi. La première fut interdite jusqu'en 1856 par une famine chronique, résultat du voisinage des Vouasagara et des Vouahouindé à l'est, des Vouahoumba ou Vouamasaï au nord, et des Vouarori au sud-ouest. En 1858, les Vouasagara, après avoir assassiné, par une trahison infâme, Sélim-ben-Nazir, jeune Arabe appartenant à la famille royale de Zanzibar, tentèrent de piller une caravane où l'on ne comptait pas moins de sept ou huit cents mousquets ; mais, commandés par Abdoullah-ben-Nasib, chef énergique, surnommé Kisésa, les assaillis, loin de se laisser dépouiller, enlevèrent le bétail, brûlèrent les villages, et dévastèrent tout le Roubého, c'est-à-dire la partie ouest de la montagne.

Les Vouasagara se divisent en plusieurs sous-tribus, dont la plus importante est formée des Vouakouivi. Une petite horde, celle des Vouahéhé, réside au sud-ouest et s'étend dans les plaines situées au pied des monts. Turbulents et criards, les Vouasagara ont plus de violence que de courage ; leur arc à la main, ils se cacheront dans les jongles pour surprendre un homme attardé ; et loin d'assaillir le gros de la caravane, ils se tiennent sur la défensive, moyen le plus sûr de provoquer l'attaque.

Dans les lieux élevés, ce sont de beaux hommes, grands et robustes, dont la barbe est plus fournie que celle des autres indigènes ; mais dans les fonds, la race dégénère, et ils paraissent aussi dégradés que les Vouak'houtou.

Les femmes ont les membres parfaitement développés, mais la poitrine flasque et pendante, alors même qu'elles sont jeunes.

La couleur des Vouasagara est de nuances très-diverses ; on en trouve de presque noirs, et d'autres qui sont d'un brun chocolat ; toutefois on ne saurait attribuer cette variété aux seuls effets de la température et de la différence de niveau des régions qu'ils habitent.

Quelques-uns se rasent la tête; il en est d'autres qui portent la shoushah des Arabes, sorte de calotte plus ou moins grande; enfin c'est parmi eux que nous voyons, pour la première fois dans ces parages, l'ancienne coiffure des Égyptiens: les cheveux relevés sur le front ou bouclés et tombant jusqu'aux yeux, gardant toute leur longueur, et distribués en une multitude de petites torsades, composées chacune de deux mèches enlacées; la roideur de ces tire-bouchons les empêche de se confondre, et leur masse forme autour de la tête un rideau qui descend jusqu'à la nuque. Il n'est pas, à mon sens, de coiffure plus caractéristique et d'un plus grand effet, lorsque surtout elle est revêtue d'une couche d'ocre et de mica, ornée de verroterie, de boules de laiton et d'autres objets de même nature, qui s'agitent, flamboient, s'entre-choquent et résonnent au moindre mouvement de tête. Les guerriers et les jeunes gens y ajoutent des plumes d'autruche, de vautour, ou de geai aux vives couleurs. Dans quelques tribus un fil rougeâtre est mêlé à chacune des torsades. Il est rare qu'on peigne ces cheveux à fond, ce travail demandant un jour entier pour une chevelure de moyenne épaisseur. Dès lors on n'est plus étonné du nombre de poux qui infestent le pays.

Personne, excepté les chefs, ne porte ni turban ni bonnet. Hommes et femmes ont les oreilles singulièrement distendues; pratiqué avec une épine ou une aiguille, le trou percé dans le lobe est élargi au moyen d'un morceau de bois, d'un fragment de canne ou de plusieurs tuyaux de plumes, dont le chiffre s'élève peu à peu jusqu'à vingt; dans l'ouverture qui en résulte on place un disque de laiton, d'ivoire, de bois ou de gomme, un rouleau de feuilles de bétel, ou un morceau de noix d'arec. Ainsi déformée, l'oreille sert à divers usages qui n'ont rien de commun avec ses fonctions organiques, et porte souvent une tabatière, une corne à bouquin, ou autres menus objets. Lorsque la fente est vide, surtout chez les vieillards, ce lobe informe, pareil à la boucle d'un nœud coulant, tombe jusque sur les épaules.

Des cicatrices linéaires et confuses, pratiquées entre l'oreille et le sourcil, forment le signe caractériel de la tribu; quelques hommes, surtout dans l'est de la montagne, se liment les dents en pointe.

Le costume des Vouasagara est composé de la skoukkah, dont les deux bouts viennent s'attacher sur la poitrine, où quelquefois ils

sont maintenus par une corde, une lanière de cuir ou une torsade de fil d'airain; c'est l'ouzar de l'Arabe. En voyage cette draperie est réduite à sa dernière expression afin qu'elle ne gêne pas la marche. Elle est en cotonnade bleu foncé, ou de calicot écru, teint d'un jaune fade par les Vouasagara. Toutefois l'étoffe est le privilége de la richesse; la multitude porte un jupon court de fibre de baobab, et la dépouille assouplie des moutons et des chèvres.

Il est curieux que dans l'est de l'Afrique, où de temps immémorial on s'est couvert de pelleterie, et où certaines tribus font leurs tentes en peau de bœuf, on n'ait pas trouvé, ou même importé les premiers éléments de la tannerie, mis en pratique chez la plupart des sauvages. Aussitôt que la bête est écorchée, la peau, fixée avec des chevilles pour empêcher qu'elle ne se retire, est étendue au soleil, le poil du côté de la terre, et demeure ainsi jusqu'à ce qu'elle soit complétement sèche. Les trous nombreux que les chevilles ont laissés à la marge lui donnent un semblant d'ornementation; le poil est quelquefois enlevé, hormis une frange de six ou huit centimètres de large, qu'on réserve au pourtour; les élégants tiennent à conserver les jambes et la queue de l'animal. Ces peaux sont ensuite foulées et vigoureusement battues, afin de les assouplir. Une fois qu'elles sont amollies on les porte, et quelques jours après la graisse et la boue les ont presque tannées.

Cette espèce de manteau s'attache sur l'une ou l'autre épaule, soit au moyen d'une corde, soit en nouant les deux extrémités qui se rejoignent; il laisse à découvert toute une moitié du corps, et flotte au gré du vent. En route, lorsque la pluie commence, il est ôté, plié avec soin et placé entre le fardeau et l'épaule, de sorte qu'en arrivant au kraal le voyageur délicat puisse avoir un vêtement sec.

Parmi les femmes, celles qui appartiennent aux familles les plus riches, portent la tobé, draperie de quatre mètres de long, qui passe sous les bras, serre la poitrine, en même temps qu'elle la voile, et revient s'attacher sur la hanche. Les cotonnades foncées, les indiennes bleues, les étoffes quadrillées s'emploient de préférence au calicot uni.

La masse féminine est vêtue d'une jupe de peau courte et graisseuse, mais décente, et d'un plastron du même qui prend au

cou, et descend jusqu'à la taille; l'enfant est porté sur le dos et soutenu par une large bande, également en pelleterie.

Dans les classes les plus pauvres le costume des hommes et des femmes se borne à l'étroit fourreau d'écorce fabriqué, dans la région maritime, avec les fibres du dattier sauvage, dans l'intérieur, avec celles du baobab, et qui, serrant le bassin, tombe à mi-cuisse.

Les enfants n'ont qu'un lambeau de frange, en guise de tablier, vêtement analogue à la courroie nubienne. Où la rassade abonde, on le remplace par un *shagélé*, petite bavette carrée, faite avec des perles, et soutenue par un fil de verroterie, qui forme ceinture. Le shagélé présente une foule de modifications; chez quelques marmots c'est un assemblage de petites plaques d'étain de la largeur du doigt; les plus jeunes n'ont pour la plupart d'autre vêtement qu'une corde, avec ou sans perles, et qui fait le tour de la taille.

Ainsi que tous leurs congénères, les Vouasagara sont ornés de verroterie et de fil de laiton, et le poids et le nombre des bijoux est le signe de la richesse et de la respectabilité. Une bandelette de perles bleues et blanches leur entoure la tête, et des grains de verre ou de porcelaine en quantité considérable leur décorent la poitrine, les bras et les chevilles. Le kitindi, brassard en fil de laiton que nous avons décrit plus haut, s'étend parmi eux du poignet jusqu'au coude. Quelques élégants portent de petites chaînes, avec pendeloques de cuivre ou de zinc, et les riches ont plusieurs rangs de fil de cuivre au-dessus du genou.

Les Vouasagara n'empoisonnent pas leurs flèches, mais les barbellent cruellement d'épines aigues, fortes et longues, qu'ils fixent dans le fer profondément entaillé. Leurs lances et leurs javelines sont fabriquées avec les vieilles houes que leur apportent les Vouanyamouézi; la lame en est solidement attachée au bois par un anneau en cuir, fait d'un morceau de queue de vache, et qui, distendu avec effort et se resserrant ensuite, forme virole. La hampe de quelques javelines est renflée au milieu, probablement pour servir de *roungou*, sorte de massue en usage dans le pays. Il est rare que les hommes soient dehors sans une serpe de forme particulière, dont le manche dépasse la lame, qui, tranchante et pointue, se termine à angle droit.

On voit peu de boucliers sur cette ligne; celui des Vouasagara

peut avoir un mètre vingt de longueur, sur une largeur de trente à soixante centimètres, et se compose de deux bandes parallèles de cuir durci. Lorsque ces deux bandes, fixées au sol avec des chevilles, ont été suffisamment nettoyées, on les assemble par une couture longitudinale (quelquefois on les double), et on les colore en noir d'un côté, en rouge de l'autre. Une barre de bois, appliquée dans la longueur, maintient le bouclier, et permet de l'empoigner au centre, qui fait saillie pour que la main puisse s'emparer de la barre. La dépouille de l'éléphant, du rhinocéros ou de la girafe est celle qu'on préfère pour cet usage. Le bouclier commun est fait en cuir de bœuf; en général on y laisse le poil comme ornement, et de plus on le décore de queues de vache et de bandes de peau de zèbre. C'est un article de pacotille, mais qui cependant est à l'épreuve de la flèche de canne du pays.

Chaque village est gouverné par un simple chef, sous la suzeraineté plus nominale qu'effective du moutoua, chef principal du district. Ce dernier, que les Arabes honorent du titre de sultan, a pour vizir un mgosi, et pour conseillers tous les chefs de village, qui portent le nom collectif de vouabaha. Les chefs se distinguent de leurs sujets par le droit qu'ils ont d'ajouter un fez à leur coiffure, et de mettre un gilet sans manches qu'on appelle kisbao. Le trafic des esclaves est l'une des sources qui alimentent leur trésor; d'où il suit qu'on trouve beaucoup de Vouasagara au marché de Zanzibar.

Le moutoua est de plus très-favorisé par la coutume sur la chasse : tout éléphant qui vient mourir dans son district, bien qu'il ait été blessé dans un autre, lui appartient, à la seule condition de distribuer à ses fonctionnaires de petits présents d'étoffe et de verroterie; la viande est abandonnée aux gens du village, et l'ivoire est vendu aux caravanes.

Placés entre l'Ousagara et l'Ougogo, les Vouahéhé tiennent par leur extérieur des habitants de ces deux provinces; ils sont généralement laids, mais grands et vigoureux; et malgré leur physionomie ouverte, qui annonce un caractère sociable, une nature généreuse, ils n'en sont pas moins de francs pillards. Plus d'une caravane a été détroussée par eux, et sans les Vouarori, qui seuls y ont mis obstacle, ils auraient intercepté la route de l'Ougogo. Lors de notre retour, en 1858, aucun voyageur, à moins d'être enfermé dans un bon kraal, n'était à l'abri de leurs

rapines, et ils déployaient tant d'adresse dans leurs maraudes nocturnes, que ce n'était que le lendemain qu'on s'apercevait du vol.

Les Vouahéhé s'agrandissent les oreilles, ainsi que les Vouagogo; ils s'enlèvent un coin des deux incisives médianes de la mâchoire supérieure, et se font des brûlures de beauté sur l'avant-bras. Quelques-uns d'entre eux s'arrachent trois ou quatre incisives de la mâchoire inférieure; ce qui les fait reconnaître dans l'Ougogo de tous ceux qui les rencontrent.

Deux cicatrices linéaires, qui vont des pommettes aux coins de la bouche, forment le signe distinctif de la tribu. Le costume y est le même que chez les Vouagogo; et l'on y rencontre également beaucoup moins d'étoffe que de pelleterie.

Les femmes mariées s'y affublent d'une espèce de jupe ayant quelque chose de l'habit à queue d'hirondelle qui a fait l'orgueil de nos pères; les femmes riches ont non-seulement des kitindis à chaque avant-bras, mais encore au-dessus du coude. On reconnaît les jeunes filles à un bandage pareil au langouti indien, qui leur descend jusqu'aux genoux et s'attache à une ceinture de grosses perles en verre bleu ou en porcelaine jaune ou blanche; par-dessus ce bandage est un jupon en fibres de baobab, dont la longueur peut avoir quelques pouces.

Les hommes se ceignent la taille d'une petite corde soigneusement revêtue de fil de laiton. Aux armes des Vouasagara ils ajoutent le *simé*, couteau à double tranchant, dont la lame, d'un à deux pieds de longueur, est plus large que le manche, et se termine par un bout arrondi. De profondes cannelures circulaires empêchent la poignée de glisser dans la main, et la lame remise au fourreau sort à moitié de sa gaîne de cuir.

Les Vouahéhé font le commerce d'esclaves et possèdent de grands troupeaux de bœufs et de moutons, souvent pillés par les Vouarori, qu'ils n'osent pas attaquer.

Les villages de cette peuplade sont peu considérables et en fort mauvais état; c'est probablement pour qu'elles échappent à la vue de l'ennemi, qu'on y fait les cabanes aussi basses

Mgongo Thembo ou le Dos d'Éléphant.

CHAPITRE VIII.

Traversée de l'Ougogo.

Suivant l'opinion que le digne Ramji, commis de la douane, avait émise à son respectable chef, Ladha Dama, l'Ougogo, on se le rappelle, était l'extrême limite que nous dussions atteindre.

Avant d'y pénétrer, je m'arrêtai pendant trois jours, afin de donner à nos hommes le temps de reprendre des forces et de se procurer des vivres pour les quatre ou cinq marches que nous avions à faire dans le désert. Malgré l'abondance apparente des denrées, les indigènes ne voulurent d'abord céder leurs grains et leurs bestiaux qu'à des prix excessifs, et les Béloutchis se plaignirent d'avoir les dents trop longues. Sur ces entrefaites, je reçus la visite du sultan Ngoma Mroma, qui, sous prétexte de m'offrir ses services, venait tout bonnement pour m'exploiter;

il parla à tort et à travers, demanda tout ce qu'il aperçut, et m'engagea, dans son propre intérêt, à suivre la route du nord pour me rendre dans l'Ounyamouézi, route sur laquelle je n'aurais pas trouvé moins de huit chefs, plus avides les uns que les autres. Il arriva, par bonheur, qu'un éléphant vint mourir sur le territoire de Ngoma, et ce fâcheux disparut pour aller se gorger de la bête.

L'Ougogi, où nous nous trouvions alors, est à mi-chemin de l'Ounyanyembé, et les caravanes y arrivent à la fin du second mois, à dater de leur départ de la côte. La population de cette province offre un mélange des peuplades qui l'entourent; les Vouasagara se prétendent les possesseurs du sol; mais, de gré ou de force, ils ont permis à beaucoup de Vouahéhé de s'y établir, ainsi qu'à de nombreux Vouagogo, dont la plupart, en s'exilant, ont rendu service à leur pays natal.

Les plaines de l'Ougogi sont riches en grain, les montagnes en bestiaux, lorsque ceux-ci n'ont pas été pillés par les Vouarori, comme la chose avait eu lieu peu de temps avant notre passage. Les habitants vous apportent quelquefois du lait, des œufs, du miel et du beurre; mais le secret d'améliorer les produits qu'il frelate n'appartient qu'au fripon civilisé; le lait des Vouagogi n'est que de l'eau claire, le miel fermente, l'œuf est couvé, et le beurre fondu, rance et douceâtre à la surface, est amer un peu plus bas.

C'est un pays giboyeux; la pintade y abonde; on y trouve le chacal argenté, l'ocelot, et un hyrax pareil au lapin des Somalis. Dans la plaine on tue fréquemment l'éléphant, et la girafe, que les Arabes, ainsi que les gens du Sahouahil, ont appelée chameau du désert [1]. Il n'est pas rare de voir des traces de girafe dans les terrains incultes; mais cet animal a un parcours immense, et bien que sa piste soit assez fréquente, on ne le rencontre qu'accidentellement. Sa dépouille est convertie en boucliers et en sacoches; on fait de sa queue un chasse-mouche, et sa viande est pour les naturels un mets de prédilection.

Le gibier néanmoins a souffert dans l'Ougogi du séjour des

1. Nommée tigaou ou tigoua dans l'intérieur, la girafe a reçu des Arabes le nom de *damal el ouashi*, traduction littérale du kisahouahili *ngamia ya mouytou* (chameau du désert).

caravanes et de l'appétit des indigènes, qui tous plus ou moins chasseurs, ne laissent à leur proie qu'une chance très-faible d'échapper à leurs filets, à leurs flèches, à leurs trappes, à leurs meutes glapissantes.

Située à huit cent quarante mètres au-dessus du niveau de la mer, cette province jouit d'un climat chaud et salubre, qui après le froid pénétrant de l'Ousagara, nous paraît bien doux; les nuits y sont fraîches sans rosée; et des bouffées de vent qui, avec la régularité de la brise de mer, parcourent le lit sinueux du Doungomaro, viennent dans le jour tempérer l'ardeur du soleil.

Ainsi que le prouve notre faim dévorante, l'air vif de la montagne nous a rendu des forces; le capitaine Speke est assez bien pour nous rapporter deux perdrix et quelques-unes des pintades grasses qui, groupées sur les arbres, font retentir les rochers de leurs clameurs maternelles. Chacun s'est délivré de ses misères, points pleurétiques, frissons et malaises qui résultaient des fatigues de la route et de l'influence du climat. Les deux Goanais restent nos seuls malades; au lieu de s'acclimater, Gaétano s'affaiblit de jour en jour, et chaque accès de fièvre semble le prédisposer à une nouvelle attaque. Valentin me montre, en fondant en larmes, deux indurations dont il souffre à l'estomac, et déplore amèrement le sort douloureux qui l'arracha aux frais ombrages de Margao et de Panjim pour le jeter en pâture à la terre africaine.

Au moment de partir, je vois avec désespoir la décroissance de nos moyens de transport; nous n'avons plus que neuf ânes. Je trouve heureusement à engager quinze porteurs de la terre de la Lune; ils ont quitté leur chef après une querelle au sujet d'une femme, et obligés de franchir l'Ougogo pour retourner chez eux, ils n'osent pas s'y aventurer seuls, dans la crainte fort motivée d'être pris et vendus; aussi ont- ils accepté avec joie la proposition que je leur ai faite de porter nos effets jusqu'à l'Ounyanyembé. En voyage, comme à la guerre, un peu de chance vaut mieux que beaucoup de talent; et si les mariages sont fabriqués dans le ciel, comme le disaient nos pères, c'est à la porte voisine que doivent se pétrir les voyageurs en Afrique. Toutefois, malgré ce secours imprévu, nos hommes n'en sont pas moins un peu plus chargés qu'à l'ordinaire; à leur

fardeau habituel, se joignent des vivres pour six jours, et de l'eau pour vingt-quatre heures.

De l'Ougogi au zihoua (étang) qui marque la frontière orientale de l'Ougogo, il y a quatre stations; comme on ne trouve rien sur la route, et que pendant la sécherese on n'y rencontre d'eau qu'une seule fois, il est d'usage de franchir en quatre jours ce petit désert, qui s'appelle Marenga Mk'hali (eau saumâtre), et ne doit pas être confondu avec le district du même nom, qui fait partie de l'Ousagara.

22 *septembre*. Nous nous remettons en marche; il était bien entendu qu'on partirait à midi, mais on n'est prêt qu'à trois heures. Chacun se précipite hors du kraal, et j'appuie l'arrière-garde en compagnie de Ben-Sélim, du djémadar et de quelques fils de Ramji, qui, poussant les ânes, leur font prendre le grand trot. Cette allure se soutient pendant cent mètres, et produit la chute inévitable du chargement des baudets.

Avant de quitter l'Ougogi, la route serpente sur un terrain herbu où s'élèvent des baobabs. Des deux côtés apparaissent des hameaux quadrangulaires, et le bétail ne manque pas. Lorsqu'on a laissé derrière soi les champs et les villages, le sol rouge et sableux se couvre d'un hallier qui s'épaissit de plus en plus; l'horizon, à droite et à gauche, est borné par deux files de montagnes détachées qui forment les contre-forts de la chaîne du Roubého, et qui, s'éclaircissant peu à peu, s'étendent à l'ouest comme une patte de scorpion. La plaine s'incline doucement vers le même point, et n'est brisée que par un seul éperon de la montagne et par quelques pentes insignifiantes.

Des nuages épais couvrent la lune; à mesure que nous avançons les difficultés s'accroissent, les épines et les branches nous fouettent le visage et menacent de nous crever les yeux; les inégalités du sol amènent des chutes nombreuses, et le gémissement des hyènes rend les ânes fous de terreur. Bombay est le seul qui vienne au-devant de nous, les autres sont accablés de fatigue par la marche qu'ils ont faite sous un soleil brûlant. Vers huit heures, dirigés par les cris de nos hommes et par la flamme rouge de leurs feux, nous arrivons au kraal : un tapis d'herbe sèche formant clairière au milieu du fourré.

Jamais nuit plus belle ne fut passée au bivac; rafraîchi par le voisinage des montagnes, qui néanmoins nous préserve du

vent, l'air est doux et parfumé, comme il arrive toujours dans les forêts de cette région.

Le lendemain matin nous commençons de bonne heure la marche aride et longue que nous avons à faire. Sous le soleil qui nous dévore, je suis frappé de l'étrange coloration du paysage : au loin des chaumes dorés et brillants, tachetés d'un noir roux par des halliers dépouillés de feuilles comme nos buissons en hiver, et que porte un sol d'un rouge de brique. En approchant, les teintes se diversifient et s'avivent; sur la plaine rutilante gisent épars des blocs de granit gris, entourés et coiffés d'herbe blanche; dans les massifs, des baobabs empourprés et brunis par la pluie et le soleil, des épines d'un bronze cuivreux ou verdâtre, des troncs d'arbre morts d'un blanc pâle, et des gommiers, peut-être l'espèce azurée du Cap, dont la chaleur a fait tomber l'épiderme jaune, dressent leur tige bleu de ciel, rougie à hauteur d'homme, par les doubles galeries des termites.

C'est ici que j'apprends à connaître la variété des épines africaines, et à me faire une idée de ce fléau; les unes sont vertes et souples; les autres, longues comme le doigt, ligneuses, droites et fines, servent d'aiguilles dans le pays. Il en est de triangulaires, ayant à la base une glande de la grosseur d'une aveline; celle-ci est incurvée comme l'éperon d'un coq; cette autre, formée de deux crochets dos à dos, et que les voyageurs ont trouvée en Abyssinie et dans les karrous du Sud, est extrêmement abondante; enfin, l'*attends-un-peu*, une épine courte et large, qui se termine par une pointe aiguë et recourbée, et dont une variété plus petite, plus crochue, plus nombreuse, a la ténacité d'un hameçon, déchire sans difficulté les plus fortes étoffes, les draps les plus épais, jusqu'aux toiles cirées qui enveloppent la literie.

Poursuivant notre route au milieu de ces broussailles, et traversant des plaines où les glissades des éléphants dans l'argile actuellement pétrifiée annoncent que la terre n'a pas toujours été sèche, nous nous arrêtons un peu avant midi au pied d'une côte rapide qui, malgré la distance du Roubého, paraît être un promontoire de cette chaîne. Les porteurs passeraient volontiers la nuit à l'embouchure d'un torrent dont le lit, trop escarpé pour que l'on songe à en faire l'escalade, renferme des bandes de sable et quelques citernes profondes. Mais Kidogo les oblige à

partir, affirmant que si les ânes venaient à boire de cette eau saumâtre, ils périraient avant peu. Cette assertion, à laquelle je ne crus pas tout d'abord, me fut confirmée plus tard ; les Arabes de Kazeh m'assurèrent que les naturels n'abreuvent jamais leurs troupeaux en cet endroit. Peut-être y a-t-il entre les citernes quelque plante vénéneuse que l'eau y entraîne en passant ; personne n'a pu nous le dire ; en constatant le fait les Arabes ne l'ont pas expliqué.

Nous gravissons avec peine la face orientale de la passe ; elle nous présente deux échelles de pierres mobiles et de rochers de syénite grise, de diorite et d'hornblende entremêlés de quartz de différentes couleurs, de schistes micacés, et de feuillets d'un schiste talqueux brillant comme de la nacre. A mi-côte, nous trouvons une plate-forme de cinquante mètres environ dans sa plus grande largeur. Les creux de cette aire inégale et inclinée sont remplis d'une eau verte, presque noire, qui blesse à la fois la vue et l'odorat. L'eau pluviale, en y séjournant, corrompt l'eau des sources qui alimente ces puits, et transforme ces derniers en mares au fond bourbeux, frangées d'herbes soyeuses. Toutefois les caravanes se désaltèrent sans crainte à ces fosses du Marenga Mk'hali supérieur, dont l'eau, en dépit du nom qu'elles portent, est plutôt douceâtre et gluante que salée. Au bord de ces mares on voit des empreintes de buffles, d'antilopes, de girafes et de rhinocéros qui témoignent de l'inocuité de leur contenu. Parfois elles tarissent au fort de la sécheresse, et la soif décime les rangs des porteurs, qui ne sont pas habitués à l'abstinence en matière de boisson. Ils n'ont aucun moyen d'aspirer l'eau souterraine, et pas un d'eux ne connaît les plantes hydrophores, qu'un Africain du sud ne manquerait pas de découvrir[1]. L'eau est en général si commune dans cette partie du continent, que les naturels ne songent pas à s'y prémunir contre la soif.

Nous escaladons une autre pente escarpée, et nous bivaquons sur une petite terrasse, à mi-hauteur du plateau qui nous domine.

Le lendemain, 24 septembre (il devait y avoir tirikéza), nos

1. Voir le procédé dont se servent les Bakalahari pour puiser l'eau souterraine de leur désert (*Voyage du Dr Livingstone*, p. 59), et la description des plantes gorgées de sève qui croissent dans cette contrée aride, p. 55.
(*Note du traducteur.*)

mousquetaires, y compris les fils de Ramji, passent toute la matinée à jeter leur poudre au vent, sous prétexte de chasse : ils tirent des perdrix, des pintades, des antilopes, des perroquets, des floricans, mais ne rapportent pas une seule pièce de gibier. A leur retour ils n'en peuvent plus et sont d'une humeur massacrante; ceux qui ont des femmes les battent; ceux qui n'en ont pas donnent cours à leur bile en se querellant les uns les autres; Ben Sélim, malade et agacé, cherche noise à Khoudabaksh, et se plaint amèrement de ses pagazis, qu'il se pique de surcharger.

A deux heures, nous sommes néanmoins sur la dernière échelle de cette passe rocailleuse; elle nous conduit à quelques centaines de pieds au-dessus du petit désert; et c'est avec joie que nos hommes disent adieu aux montagnes.

Arrivés au sommet du Marenga Mk'hali, nous poursuivons notre marche à travers des jungles épineuses ou des plaines herbues, dont la terre noire, profondément crevassée, couverte çà et là de cailloux entraînés par les eaux, garde en maint endroit la trace des pluies qui l'inondent; d'énormes blocs de granit reposent à la surface du sol, et des deux côtés, mais plus importants sur la droite, s'élèvent des cônes bleus, dont les uns sont solitaires, et les autres jumeaux.

Nous entrons dans un bois d'épines couvrant une terre grasse et argileuse, colorée de jaune et de rouge; la caravane s'y arrête, et en est bientôt délogée par un essaim d'abeilles.

Lorsque le soleil, que jusqu'ici nous avons eu en face de nous, a disparu sous l'horizon, les porteurs demandent à camper dans une plaine couverte de baobabs, auprès d'une masse rocheuse, voilée de cactus et de mimosas; un ravin, dont les bords sont garnis d'arbres, est au pied de ces rochers, des animaux s'y rassemblent, et nos hommes en augurent que l'eau est à peu de profondeur. Kidogo fait de vains efforts pour les entraîner; si l'on s'arrête, dit-il, on ne pourra jamais gagner le Zihoua en une seule marche. Ils s'accroupissent néanmoins, fouillent le sable jusqu'à minuit, et quelques potées d'eau trouble sont l'unique récompense de leur peine.

Le 26 au matin, j'apprends que nous avons fait une perte qui me semble irréparable; lorsque nos hommes furent dispersés par les abeilles, l'un des porteurs profita de l'occasion pour déserter; dans son désir, disait-il, de rejoindre son patron Ab-

doullah, fils d'un banian fort connu, il s'était engagé pour quatre shoukkahs à porter l'un de nos fardeaux jusqu'à l'Ounyanyembé; c'est Ben Sélim qui a conclu cette affaire. Je lui parle de la fuite de son homme, il me répond qu'il n'en est pas étonné, que la figure de ce coquin lui a toujours déplu, et que peu confiant dans ses reliques il ne lui a remis d'avance que la moitié de ses gages; mais il l'a chargé d'une valise contenant l'almanach nautique, les memoranda et la majeure partie de notre provision de papier, de plumes et d'encre, bref ce qu'il y a de plus précieux dans nos bagages. Cette inconséquence n'a rien de surprenant de la part de Ben-Sélim, dont les querelles avec les hommes du djémadar et de Kidogo absorbent toutes les pensées.

On déclare unanimement que la valise ne se retrouvera jamais; c'est possible. J'envoie néanmoins Bombay, Mabrouki et l'esclave Ambari fouiller l'endroit où les abeilles nous ont attaqués. Mais il faut faire trois milles, la route est dangereuse, et mes braves aiment beaucoup mieux se reposer à l'ombre du premier buisson.

Désolés de cette perte, nous nous remettons en marche vers une heure et demie. La route se traîne sur une plaine monotone, parsemée de halliers dépourvus de feuilles, et nous amène, vers le soleil couché, auprès d'un kraal aride, où la caravane s'arrête.

Notre provision d'eau est très-bas; les Vouanyamouézi, chargés des cruches et des gourdes, y ont puisé à longs traits; et quand l'eau manque après une longue marche au soleil, dans ce pays altérant, la soif empêche de souper. Quelques-uns des porteurs prennent les gourdes et vont les remplir au zihoua qui est à plusieurs milles du kraal. Ils reviennent après quatre heures d'absence, et rapportent de l'eau, qui nous rend l'appétit et remet chacun de bonne humeur.

Comme on se prépare à dormir, Kidogo se lève et, aux cris chaleureux de : Manéno! Manéno! qui équivalent à notre exclamation parlementaire : écoutez! écoutez! il nous harangue en ces termes :

« O blancs, écoutez-moi! et vous enfants du Saïd, vous fils de Ramji, vous sombres descendants des ténèbres, soyez attentifs à mes paroles. Le voyage arrive à l'Ougogo. Prenez garde! prenez garde! (Gestes violents.) Vous ne connaissez pas les hommes qui l'habitent; ils sont maudits, trois fois maudits! (L'orateur frappe

la terre du pied.) Ne parlez pas à ces païens de l'intérieur, n'entrez pas dans leurs cases; ne trafiquez pas avec eux; ne leur montrez ni étoffe, ni bracelets, ni grains de verre! (Animation croissante.) Ne mangez pas, ne buvez pas avec eux; ne courtisez pas leurs femmes. (Accent frénétique.) Kirangozi, toi qui les guides, retiens tes fils! Ne permets pas qu'ils errent dans les villages, qu'ils achètent du sel en dehors du camp, dérobent des provisions, s'enivrent de bière, ou s'assoient près des puits! »

Et ainsi de suite pendant une demi-heure, tantôt avec violence, tantôt d'un air grave, jusqu'à ce que les chuchotements de l'auditoire, que la surprise avait rendu muet au début, vinssent arrêter les flots de son éloquence.

Le lendemain nous quittons le kraal de bonne heure et, nous précipitant hors des broussailles, nous entrons dans une plaine couverte de chaume, où bondissent avec grâce des troupeaux d'antilopes et de girafes; celles-ci, leur grand cou tendu, nous regardent curieusement, et prennent soudain la fuite d'un trot rapide, en faisant de longues enjambées de leurs membres lâches, que l'on croirait démis, et en secouant la tête comme si elles voulaient s'en défaire et la lancer devant elles.

Vers neuf heures nous gagnons enfin le bord du Zihoua. D'après ce que m'en avaient dit les Arabes, ce devait être un lac assez profond pour porter un vaisseau de ligne. Il est vrai qu'ayant interrogé Kidogo à cet égard, il m'avait répondu par l'équivalent du proverbe français : a beau mentir qui vient de loin; je ne fus donc pas surpris de ne trouver qu'un étang, qui dans l'Inde s'appellerait tout bonnement une pièce d'eau.

Situé à trois cent trente mètres au-dessus du niveau de la mer, le Zihoua occupe la partie la plus basse du Marenga Mk'hali, et constitue en effet le plus important des réservoirs d'eau pluviale que l'on trouve au nord de cette plaine déserte. Il serait impossible d'en fixer l'étendue : en septembre 1857, la nappe d'eau avait à peu près deux cent cinquante mètres de largeur, et le milieu seul n'en pouvait être franchi à gué. Le fond argileux, mis à nu par le retrait des eaux, percé d'un côté par le granit, formait un cercle vide autour de l'étang; et cette marge de terre se trouvait elle-même entourée d'une jungle épineuse et compacte. A notre retour, au commencement de décembre 1858, on ne voyait plus, même au centre du bassin, qu'une vase durcie,

profondément craquelée, poudreuse à la surface, et qui, au dire des voyageurs, était desséchée depuis longtemps.

Le Zihoua néanmoins est un lieu de rendez-vous pour les caravanes; les environs en sont peuplés d'éléphants, de zèbres, de girafes, qui vont s'y abreuver la nuit; dans le jour on y voit quelques sarcelles; de nombreux gangas, d'une grosseur remarquable et d'un sombre plumage, s'y rassemblent en poussant de grands cris, et le soir il est visité par des floricans, des pintades, des courlis, des tourterelles et des légions de petits oiseaux.

Lorsque le Zihoua est à sec, les voyageurs vont camper dans un fourré, situé, au nord-ouest, à près d'un mille de ses bords, non loin d'une clairière, où s'éparpillent de petits villages, et où l'on trouve une eau dure et bourbeuse dans des puits de six à huit mètres de profondeur.

Ainsi qu'il arrive dans toute cette partie de l'Afrique, la seule place de l'étang où l'on puisse prendre de l'eau, est un étroit bassin creusé dans l'argile et entouré d'une chaussée en terre ou d'un petit mur en pierres sèches. Pour y puiser, il faut en avoir obtenu la permission, usage antique et vénérable, qui remonte à Moïse : « Vous leur acheterez de la viande, afin que vous puissiez manger; vous leur acheterez aussi de l'eau, afin que vous puissiez boire. » (*Deut.*) Et comme la soif n'a pas plus d'oreilles que la faim, cette coutume inhospitalière a été souvent la cause de fatales collisions. Il y a quelques années, une caravane nombreuse fut anéantie dans un combat qui n'avait pas d'autre origine; dernièrement encore quelques hommes de la suite d'un Arabe, ayant puisé de l'eau avant d'en avoir débattu le prix, furent tués dans la lutte qui en résulta. En différents endroits j'ai vu les naturels nous suivre de peur que l'une de nos gourdes ne fut remplie frauduleusement. Ils vont jusqu'à jeter dans les citernes, après une certaine heure, de l'euphorbe, de l'asclépias, ou des solanées; et quand un puits ou une source n'est pas pour le village d'une utilité immédiate, on les recouvre de broussailles, afin d'en écarter les animaux et de prévenir l'évaporation.

C'est à partir du Zihoua que le *kouhonga* ou droit de passage est rigoureusement exigé; depuis la côte jusqu'ici, les chefs se contentent des menus présents que vous voulez bien leur faire. Dans l'Ougogo ce n'est plus un don qu'ils reçoivent, c'est un tribut

qu'ils imposent, et qui au besoin est prélevé par les armes. Nul ne cherche à l'éviter, dans la crainte de se voir plus tard fermer la route; les pagazis d'ailleurs refusent de vous suivre, tant que vous n'avez pas satisfait aux réclamations du chef; en cas de difficultés, ils jettent là vos bagages et disparaissent. Depuis que les Vouahoumba et les Vouamasai ont coupé la ligne du nord, pendant que les Vouarori exploitent celle du Sud, la route de l'Ougogo est la seule qui reste ouverte aux caravanes, et les chefs en abusent. Aucun tarif ne sert de base à leurs demandes; la somme est taxée d'après les marchandises et le rang du voyageur, dont la cargaison, au moyen de ses esclaves, est aussi bien connue du chef que de lui-même.

A vrai dire, l'exaction est bornée aux caravanes qui arrivent de la côte; celles de retour en sont quittes pour une ou deux têtes de bétail, un petit nombre de houes en fer ou quelques bagatelles de même espèce. Néanmoins l'expédition ne jouit pas toujours de ce bénéfice : condamnés d'abord à payer jusqu'à cinq shoukkahs à un seul chef, nous nous vîmes frappés du même tribut à notre second passage; il arriva bien que, sur notre réclamation, nous fûmes souvent dégrevés; mais quelques chefs nous répondirent que, n'ayant pas l'espérance de se retrouver en face d'un blanc, il était de leur devoir d'en tirer le plus possible.

Le kouhonga toutefois n'a pas lieu de nous indigner; il est dans cette région ce que la douane est en Europe; si le chef le perçoit nominalement, il est obligé par la coutume d'en distribuer la plus grande partie à sa famille, à son conseil, à ses serviteurs et aux anciens du village. Cet impôt supplée aux dons, soi-disant volontaires, qu'attendent le Baldérabba d'Abyssinie, le Mogasa des Gallas, l'Abban du Somal, le Ghafir et le Rafik des Bédouins, et qui virtuellement sont l'affirmation du pouvoir sur le terrain où il s'exerce.

Pas une de ces peuplades ne partage l'idée qui semble être admise par les Africains du sud, à savoir : que chacun a le droit de fouler gratuitement la terre de Dieu tant qu'il ne nuit pas aux propriétaires du sol. Ici, quand un voyageur hésite à payer le kouhonga, il s'entend dire par le chef : « Ce territoire est-il le vôtre ou le mien ? » Question qui prouve, chez celui qui la fait, le sentiment d'un droit peu contestable.

Mais cet usage, que sanctionnent les coutumes européennes,

est ici dénaturé par la traite, et y devient une source d'abus révoltants. Les Vouagogo tirent de l'étranger la plupart des objets qu'ils possèdent, et ne peuvent regarder sans envie les files de marchandises qui traversent leur district. Ils sont bien assez forts pour piller une caravane; mais la violence éloignerait les trafiquants, et leur fermerait toute communication pour la vente de leur ivoire. De là un compromis entre leurs intérêts et leurs désirs, compromis tacite, que leur bon sens les empêche d'enfreindre, au delà de certaines bornes. Les chefs perçoivent le kouhonga, les sujets poussent à la désertion des esclaves pour s'emparer des fugitifs; mais l'énorme intérêt que rapporte le capital engagé dans l'affaire laisse encore au marchand un bénéfice raisonnable, et les opérations continuent.

Toutefois les Arabes, trouvant que le mal augmente, cherchent à y remédier; quelques-uns voudraient que le Said envoyât dans l'intérieur de grandes caravanes militaires et qu'il frappât d'une lourde taxe tous les Vouagogo rencontrés dans ses États. Ils sont néanmoins assez sages pour murmurer tout bas, et pour s'abstenir de toute mesure qui ne ferait qu'aggraver la situation. Lorsque le mal dépassera certaines limites, ils ouvriront une autre route, ou reprendront l'ancienne, afin de rétablir l'équilibre qui aura été rompu.

Maintes difficultés nous attendaient au Zihoua. Un certain Maréma, chef d'un village nouvellement établi au nord-ouest de l'étang, vint nous voir aussitôt notre arrivée; il nous reprocha de bivaquer dans les broussailles, et nous montra le chemin de sa bourgarde. Nous lui répondîmes que cela nous détournerait de la route que nous voulions prendre. Sur quoi il réclama son tribut, qui, étant de fraîche date, fut nettement refusé par Kidogo. Il s'emporta et fit des menaces. Pour toute réponse, on alla chercher nos ânes et on les chargea devant lui; ce que voyant, notre homme changea de ton et passa de la violence à la mendicité. Kidogo lui donna deux pièces d'étoffe et quelques rangs de perles, aimant mieux faire un léger sacrifice et gagner les bonnes grâces de la population, que de s'exposer à une volée de flèches. Le calcul était bon, ainsi que le prouva bientôt l'arrivée des villageois, qui nous amenaient des bœufs, des moutons et des chèvres, nous apportaient de la volaille, des citrouilles, des pastèques, du miel, du lait caillé, du

petit-lait, et une grande quantité de farine de sorgho et de baobab [1].

Cette abondance de provende nous fit rester quatre jours sur les bords du Zihoua, et ce furent quatre jours de querelles entre Sélim et Kidogo. Le prétexte du différend était une avance d'étoffe que Sélim avait faite aux porteurs, sans consulter le fier esclave; et celui-ci, blessé dans son orgueil, usait de son influence pour arrêter la caravane. J'appris plus tard le motif réel de la dispute; on avait eu soin de me le cacher; mais les secrets, disent les Arabes, sont comme le musc, l'ail et le meurtre, ils se trahissent toujours, et Bombay, dont les paroles s'échappaient d'autant mieux qu'il essayait de les retenir, finit par dévoiler le mystère. Ben-Sélim avait jusqu'alors abandonné à Kidogo le soin de disposer de la cargaison; arrivé au Zihoua, il rentra tout à coup dans les devoirs de sa charge; d'où la colère de son rival qui se voyait dépouillé des honneurs et des bénéfices de l'intendance.

Les vents glacés de la nuit, les coups de soleil du jour avaient, en outre, multiplié les malades, et, comme il arrive chaque fois que les hommes souffrent, il en résulta de violentes querelles.

L'officieux Vouazira, en ordonnant à l'un des fils de Ramji, de prendre certains fardeaux qui chargeaient les épaules de Goha, l'un des Vouak'houtou qu'il commandait, ralluma la discorde. Après un torrent d'injures, Khamisi tira son sabre, et fut saisi par Vouazira, tandis que l'homme du K'houtou, qui dirigeait ma carabine sur Khamisi, était empoigné par Bombay. N'ayant plus rien à craindre, nos héros devinrent tellement braves, que je fus obligé de calmer leur bile avec une gaule.

Restait toujours à obtenir de Kidogo la permission de partir; je le fis demander six fois avant qu'il daignât se présenter; il fallut le traîner jusqu'à la natte où, à côté du djémadar, siégeait Ben-Sélim d'un air hautain et maussade. Mes trois chefs réunis, je leur ordonnai de s'expliquer; on parut s'entendre, puis Kidogo se leva pour aller rejoindre ses hommes. L'objet de cette réunion était de proposer aux fils de Ramji, les seuls qui maintenant

1. On fabrique cette farine avec la pulpe qui, sèche et dure lors de la maturité du fruit, entoure l'espèce de fève que renferme la gourde. Elle est d'une saveur aigre-douce, qui n'a rien de désagréable, sert aux indigènes à faire de la bouillie et des gâteaux grossiers, et passe pour être fortifiante, surtout chez les enfants.

pussent nous servir d'interprètes, de laisser à Ben-Sélim la lourde tâche de débattre, avec les chefs, la question du tribut. Nous aurions été fort en peine, si ce projet avait été mis à exécution; mais le complot échoua faute d'entente parmi les conspirateurs.

Il était résolu qu'on partirait le lendemain, lorsque notre bœuf rompit sa courroie et se jeta dans le fourré. Les Béloutchis et les porteurs l'y suivirent; mais les petites flèches de ces derniers, en se plantant dans sa croupe, ne firent que l'exciter davantage. Il fallut une balle pour arrêter le fugitif; et la caravane sollicita un nouveau jour de halte pour manger l'animal.

Qu'on ne dise pas que je m'arrête à des riens, le fait a plus d'importance qu'on ne l'imagine; le moindre délai est grave dans ce pays-ci : les valeurs s'épuisent, grâce au nombre de bouches que l'on traîne après soi; la saison tire à sa fin, la santé décline rapidement; on ne voit que des faces noires, assombries par la mauvaise humeur; on n'entend que des cris et des injures. Tous ces ennuis paraissent insignifiants lorsqu'on les retrouve dans ses souvenirs, mais on en souffre cruellement à l'heure où ils se produisent. Après tout, pour voyager en Afrique, l'irritation que font naître les obstacles, et qui, en vous surcexcitant, permet de réagir contre eux, est autrement nécessaire que la patience de Job.

Le 30 septembre, dernier jour de notre détention au Zihoua, apparut une caravane dirigée par Séid-ben-Mohammed, Khalfan-ben-Khamir, et autres Arabes de la Mrima. Ils nous apportaient des nouvelles de la côte, et bonne fortune merveilleuse! le porte-manteau que je croyais perdu, celui qui renfermait les livres, et que notre déserteur avait déposé dans l'herbe, à la place où j'avais dit de le chercher. Sa restitution fut d'abord assez difficile à obtenir; chez les Arabes le droit d'aubaine est compliqué, peu précis, et totalement contraire à nos principes. Toutefois deux shoukkahs furent données à l'homme qui s'était chargé du porte-manteau, et j'envoyai Ben-Sélim et le djémadar pour terminer l'affaire. Avec la valise, Ben-Mohammed consentit à nous céder pour trente-cinq dollars un vieil âne africain, plein de vigueur, malgré son âge, mais affreusement têtu, qui après avoir porté le capitaine jusqu'à la région du lac, se brisa le cœur en gravissant la montagne d'où nous découvrîmes le Tanganyika

Ben-Mohammed nous proposa, pour plus d'économie et de sûreté, de marcher de conserve; et, réunies, les deux bandes, présentèrent un effectif de cent quatre-vingt-dix hommes. Ces Arabes voyageaient commodément; le frère de Mohammed avait épousé la fille de Foundikira, sultan de l'Ounyanyembé; de sorte que, dans cette province, la famille était chez elle.

Tous les chefs étaient accompagnés de leurs femmes, beautés nombreuses, aux charmes opulents, vêtues, comme les tulipes, de jaune panaché de rouge; elles suivaient à pied leurs maîtres, et lorsque nous passions, faisaient preuve d'une modestie exotique, en abaissant leur voile sur des joues que nous n'avions nulle envie de profaner. Une multitude d'esclaves portaient une masse d'effets, de médicaments, de provisions de toute espèce; l'avant-garde, toujours la pioche et la cognée à la main, dégageait le sentier, nettoyait le kraal, dressait les tentes, qu'elle entourait d'un fossé d'écoulement, et d'un rideau de feuillage. Leur literie n'était pas moins complète que la nôtre, et ils avaient jusqu'à des volailles, portées dans des cages d'osier.

Cette caravane nous fut utile dans nos rapports avec les Vouagogo; mais elle s'arrangeait de manière à toujours passer devant nous, afin de s'adjuger les meilleurs kraals, où nous la trouvions établie derrière une palissade. Quand je demandais à nos hommes, pourquoi ils ne prenaient pas la même peine, ils me répondaient théâtralement : « Nos cœurs sont nos forteresses! » Pauvre défense contre l'ennemi, pensais-je.

D'après les conseils de Kidogo, j'avais choisi la ligne du centre, bien qu'elle nous obligeât de traverser l'Ougogo dans toute sa largeur; c'était le sentier battu, et l'on n'y trouvait pas plus de quatre sultans : Myandozi de Kifoukourou, Magomba de Kanyényé, Magourou-Mafoupi de K'hok'ho, et Kibouya de Mdabourou.

Nous avions quitté le Zihoua dans la matinée du 1er octobre. Après avoir traversé les savanes et les jungles des basses terres, où nous revîmes la girafe, nous avions suivi la crête d'un pli de terrain, et débouché sur le plateau de l'Ougogo. L'aspect en est particulier, mais n'a rien de séduisant : derrière nous sont les montagnes de l'Ousagara, coiffées de brouillard; leur versant, d'un bleu tendre, zébré de violet pourpre, ferme la plaine bistrée du Marenga-Mk'hali, rayée de brun par les jungles. Au

nord se voit une ligne tabulaire de collines rocheuses, dominées au loin par trois cônes, servant, dit-on, de retraite aux brigands vouahoumba. Au pied de cette ligne est une dépression profonde, un espace couvert d'un fourré brun, moucheté d'herbe jaune que l'éléphant seul habite, et où surgissent des mamelons détachés. Au midi, çà et là des roches, couronnées d'arbres, s'élèvent à quelques mètres au-dessus de la plaine. En face de nous un sol blanc ou d'un rouge foncé, pierre ou sable, maigrement revêtu de plantes mortes, d'herbe jaunie, de buissons bruns, se déploie sur une étendue de quatre milles, où s'éparpillent des villages quadrangulaires, et des baobabs grotesques malgré leurs dimensions imposantes.

Colosse végétal, le baobab est, relativement aux plantes ce que l'éléphant est parmi les animaux; son tronc conique et disproportionné s'appuie sur d'énormes racines, découvertes par les eaux, et dont les verrues monstrueuses mériteraient dans l'Inde une couche de vermillon. De ce cône informe, s'étendent, près du sommet, des rameaux gigantesques et noueux, dont la plus mince brindille est de la grosseur du doigt, et qui, s'inclinant vers la terre par l'effet de leur pesanteur, présentent dans leur ensemble la forme d'une coupole. Dans les lieux où l'on en prend l'écorce pour en tisser les fibres, la séve extravasée le recouvre de loupes, de cordons granuleux qui ressemblent à des cannelures faites de main d'homme. Souvent la masse principale est entourée de quatre ou cinq tiges de moindre taille, portées par la même souche.

Aujourd'hui, c'est-à-dire en octobre, les baobabs de l'Ougogo sont entièrement nus; mais à l'époque où renaît la végétation ils se couvrent d'un épais feuillage; et leurs fleurs d'une extrême délicatesse et d'un blanc virginal, qui, s'ouvrant au point du jour, sont tombées avant le soir, forment un contraste non moins frappant avec la structure grossière de leur feuille charnue, qu'avec leur bois colossal. Le jeune scion, quand il perce la terre, a déjà près d'un mètre de circonférence. Nous n'en avons pas vu dans l'Ougogo, où tous ceux que nous avons rencontrés étaient de moyenne grosseur. On arrache sans doute le jeune plant pour empêcher qu'il n'encombre le sol, et quand les adultes sont morts depuis assez longtemps pour être facilement abattus, on en fait du bois de chauffage.

A côté de ces masses dépouillées de feuilles, et d'une teinte morne, un mimosa ou une épine commence à montrer des promesses de verdure. Nous brûlons au soleil, comme à la flamme d'un immense feu de joie; un éclat pénible, réflexion du cristal qui s'étend au-dessus de nous, rayonne de la plaine embrasée; le sirocco soulève des nuages de poussière, et l'horizon est tellement loin, que, suivant l'expression arabe, on apercevrait un homme à trois marches de distance.

A Kifoukourou nous sommes accueillis par les tambours, les clochettes suspendues à l'ivoire, et les cris frénétiques de deux caravanes, campées en cet endroit; l'une appartient à Séid-Mohammed, qui nous attend pour profiter de notre escorte; la seconde, qui descend vers la côte, et qui comprend un millier de Vouanyamouézi, est dirigée par quatre esclaves de Sélim-ben-Raschid, négociant, établi à Kazeh.

Tous les gens du voisinage se pressent en foule pour jouir du phénomène que nous offrons; ils témoignent à notre égard cette curiosité avide dont on a eu l'exemple il y a quelques années, lors d'un crime abominable qui mit en émoi tout le royaume uni des rives de la Tweed au cap Land's End, occupa le crayon des artistes, la plume des écrivains, fit accourir les curieux, et se disputer, par les amateurs, la corde et les moustaches du meurtrier.

Toutefois, cette ardeur qui tranche si vivement sur l'apathie des hordes précédentes, me fait bien augurer des Vouagogo; la curiosité, chez les sauvages, est une preuve d'aptitude au progrès[1]. Dans l'Ougogo, et là seulement, je fus questionné par les chefs sur l'Ouzoungou (le pays des blancs), cette contrée mysté-

1. « Certains villages sont tellement envahis par les grandes herbes que c'est à peine si, du haut de mon bœuf, j'apercevais les cases au milieu desquelles je me trouvais, dit le docteur Livingstone; dans ces misérables hameaux, les hommes, peu émus de notre apparition, continuaient à fumer avec indifférence. Où des masses d'enfants, au contraire, se précipitaient sur nos pas pour regarder l'homme blanc, couraient après lui avec des gestes et des cris bizarres, montaient sur les arbres pour mieux le voir, et le suivaient à une distance de plusieurs milles, où les femmes, un bambin sur le dos, se pressaient à l'entrée de notre camp, et nous contemplaient pendant des heures entières; où les hommes faisaient une brèche à la haie du bivac, et s'en allaient disant à leurs voisins : « Je vais chercher mama pour qu'elle aussi voie l'homme blanc et ses bœufs; » en un mot où nous excitions une curiosité ardente, le village était un miroir de propreté, pas une herbe dans les jardins, on y cultivait du coton, des céréales, des légumes, du tabac, et près des cases il y avait des cages remplies de volailles entretenues avec soin. »

(*Note du traducteur.*)

rieuse, située au bout du monde, où les perles se ramassent dans la terre, et où les femmes tissent des cotonnades sans pareilles. Du jour où nous sommes entrés dans la province, jusqu'à l'heure où nous l'avons quittée, chaque village s'est transformé sur nos pas en essaims de curieux : hommes, femmes, et enfants nous accompagnaient, parfois pendant plusieurs milles, avec des hi! hi! hi! des explosions de rire, des cris et des insultes; ils nous suivaient d'un trot allongé, la plus disgracieuse de toutes les allures, et avec une pénurie de costume qui exposait à nos regards le spectacle le plus inconvenant. Les matrones, surtout les vieilles, réalisaient le type de la femme « un peu trop forte en gueule et fort impertinente; » également dans l'autre sexe, les vieillards se montraient les plus importuns, surtout les plus hargneux.

J'appris plus tard le motif de ces insolences : les deux métis arabes, Id et Khalfan, que nous avions rencontrés à Mouhama, et qui nous précédaient, avaient répandu sur nous des propos d'où résultaient ces invectives. A les en croire, nous n'avions qu'un œil, mais quatre bras, et nous étions remplis de *science*, c'est-à-dire de magie; nous laissions derrière nous la sécheresse, nous semions des graines de melons d'eau que nous avions préparées, et ces graines engendraient la petite vérole; nous répandions la mortalité parmi le bétail, au moyen du lait bouilli que nous avions fait durcir; nos fils métalliques, nos étoffes, nos colliers produisaient tous les maux; nous étions rois de la mer ce qui expliquait la blancheur de notre teint, et la souplesse de notre chevelure droite, phénomène incompréhensible pour cette race crépue et frisée. Enfin nous devions revenir l'année suivante prendre possession du pays.

Nos projets d'agrandissement territorial étaient chez eux une idée fixe. L'estime que les peuples font de leur berceau est partout en raison inverse de la valeur dudit objet; le patriotisme des montagnards est proverbial, et le maigre Bédouin, le Somali décharné, bien qu'ils jeûnent et qu'ils l'avouent, ne rencontrent jamais un voyageur sans croire qu'il vient observer la richesse de leur sol et convoiter leur désert. « Que va-t-il nous arriver? s'écriaient les Vouagogo, nous n'avons jamais vu d'hommes pareils! » Et ne pouvant pas nous interdire le passage, ils employaient tous les moyens pour nous détourner de

leur pays, nous empêchaient de puiser de l'eau, nous vendaient tout plus cher qu'aux autres, exigeaient qu'on leur payât même ce dont on ne voulait pas; néanmoins ils s'abstinrent de toute voie de fait.

C'était du reste, dans la caravane, à qui respecterait leur exigence; depuis Ben Sélim jusqu'aux porteurs, chacun allait au-devant de leurs caprices. Kidogo interdisait les observations astronomiques en présence de la multitude, ne voulait pas qu'on nettoyât le kraal, de peur de gêner les curieux, et ne consentit jamais à écarter les importuns, qui se plat-ventraient pour mieux voir dans nos tentes. Si par hasard j'envoyais un porteur leur dire de s'éloigner, on le recevait brutalement, et le pauvre diable, tout confus, nous suppliait de nous rappeler que c'étaient des Vouagogo.

Chaque caravane à son tour encourage leur insolence, tandis qu'un peu de fermeté les remettrait à leur place. Ils ne sont ni braves ni bien armés; tout leur prestige repose sur la destruction d'une caravane de l'Ounyamouézi, prouesse qu'ils accomplirent il y a quelque vingt ans, et dont la mémoire est consacrée par une centaine de légendes. C'était, du reste, contre nous seuls qu'étaient dirigées leurs insultes; nous en avons dit le motif. Ils aimaient nos Béloutchis, qui, fort bien avec les femmes, emportèrent au départ maints souvenirs galants sous forme de pastèques ou de chevreaux. Toutes les fois que Valentin, l'un des Goanais, se rendait à leurs villages, il y recevait bon accueil; on le faisait asseoir à côté du chef, sur un escabeau à trois pieds; et le peuple, en général, se plaignait de ce que la maladressse des gouvernants rendait le pays odieux aux voyageurs.

Fort heureusement pour nous plusieurs petits Vouagogo vinrent au monde sains et saufs pendant que nous traversions le pays; si d'aventure un enfant ou un veau fût mal venu, je ne sais pas comment se serait opéré notre retour. Chacun de ces nouveau-nés fut appelé Mouzoungou[1]; et il doit y avoir maintenant dans cette partie de l'Afrique une petite colonie de Blancs tout noirs.

Le payement du tribut nous arrêta un jour entier à Kifoukourou. Le matin Ben-Sélim, Kidogo et le djémadar étaient allés

1. Homme blanc.

trouver Miyandosi, qui ne daignait pas se déranger pour une affaire aussi mince. C'était le moins puissant des quatre chefs que nous devions rencontrer dans l'Ougogo; il est pillé par les Vouarori, qui habitent au sud-ouest, pillé par Magamba, qui occupe sa frontière occidentale; ses sujets sont pauvrement vêtus; ils ont peu de bijoux en comparaison des peuplades du centre, qui, assez fortes pour retenir les voyageurs, leur font payer l'eau et les vivres des prix exorbitants. Miyandozi n'en demanda pas moins quatre shoukkahs blanches, et six bleues, en surplus d'une écharpe de soie et coton que je fus contraint d'acheter aux fils de Ramji, et qu'il me fallut payer le triple de sa valeur. En échange, il envoya quatre mesures de grain d'une petitesse dérisoire.

Un grave accident faillit nous arriver pendant la nuit, et voici comme : les porteurs avaient dressé leurs fardeaux contre un baobab; ils s'ingérèrent d'en nettoyer les abords en incendiant l'herbe qui en entourait la base, et une boîte de poudre, heureusement à l'épreuve du feu, se trouva carbonisée par les flammes. On ne saurait avoir trop de surveillance avec de tels serviteurs; j'ai vu un esclave fumer un narghilé dont il avait attaché le fourneau à la caisse de poudre qu'il portait; et l'un de ses pareils, qui appartenait à Ben-Séif, eut l'ingénieuse idée, pour essayer son mousquet, de le décharger dans un tonneau de poudre, et se fit sauter avec plusieurs de ses camarades.

Nous partîmes de Kifoukourou le 3 octobre au milieu du jour; six heures après nous nous arrêtions à l'un de ces fourrés épineux et arides qui, dans tout l'Ougogo, séparent les territoires cultivés les uns des autres, et occupent environ la moitié de la superficie du sol. A cette époque de l'année de profondes crevasses déchirent les terrains bas, inondés pendant la saison pluvieuse; mon âne, conduit par le séduisant Shahdad, met le pied dans l'une de ces crevasses, me tombe violemment sur la jambe, et il m'en reste dans le genou un mélange d'engourdissement et de douleur qui a duré plusieurs mois.

Le 4 octobre nous poursuivons notre route dès le matin sur un sol raboteux couvert d'un épais fourré, suivi d'une plaine herbue et onduleuse qui s'étend jusqu'à la frontière du Kanyényé. Nous sommes le lendemain au centre même de ce district, où règne le sultan Magomba, et qui peut avoir un diamètre d'en-

viron dix milles. La terre en est argileuse et rouge, émaillée de petits villages, d'énormes baobabs et de mimosas rabougris. Dans les parties basses on y trouve de l'eau, soit dans des citernes de trois à quatre mètres de profondeur, soit dans le lit sableux de quelques ravins. Les troupeaux de vaches et de moutons y abondent, et le pays est aussi populeux, aussi cultivé que le permettent la nature nitreuse du sol et la rareté de l'eau potable : l'argent est souvent terni par la seule que l'on rencontre, ainsi qu'il pourrait l'être par des vapeurs sulfurées.

Nous fûmes retenus à Kanyényé pendant quatre jours au sujet de la taxe. Magomba était alors, comme nous le retrouvâmes plus tard, absorbé par un cas de magie noire. Tout le monde, néanmoins, s'accorde à dire que, bien que le meurtre et le pillage soient dans les coutumes de l'Ougogo, on y trouve moins de sorciers que dans aucune autre partie de cette région.

Magomba, le plus puissant de tous les chefs de la province, mit en jeu toutes les ressources de la diplomatie africaine pour me soutirer le plus d'étoffe possible. Il m'avait envoyé, lors de notre séjour au Zihoua, un messager, afin de m'exprimer son désir de voir des hommes de race blanche; la démarche était polie; mais la faveur des vents est accompagnée de poussière, dit l'Arabe, et je fus obligé de reconnaître la politesse par deux pièces de cotonnade. A notre arrivée chez lui, nous fûmes visités par les membres huileux du cabinet, et du conseil des anciens, qui voulaient avant tout nous présenter leurs hommages : quatre nouvelles pièces d'indienne. Vint après eux l'épouse principale, vieille horreur ayant plus de rides que de cheveux, pas un poil noir, pas une dent blanche, et entourée de ses femmes, non moins atrocement laides : impossible d'en être quitte à moins de six pièces d'indienne. Enfin, suivie d'une foule de courtisans qui se précipitèrent chez moi, apparut Sa Hautesse en personne.

De tous les chefs de l'Ougogo, Magomba est le seul qui entra sous ma tente; l'orgueil et la boisson me privèrent de la visite de ses nobles collègues. Il était d'un rang trop élevé pour se déranger en faveur des Arabes; mais la curiosité faisait taire à notre égard toute considération. Mon illustre visiteur était un vieux noir décrépit, ridé, ratatiné, dont le crâne chauve portait au-dessus de la nuque, et sur les côtés, quelques tire-bouchons épars d'un gris de fer. Une couche d'huile de ricin et une écharpe

de coton bleu, noircie par l'usage et la graisse, composaient tout son vêtement. Quelques rangs de verroterie lui ornaient le cou; de larges bracelets élastiques en fil de laiton lui décoraient les jambes; des anneaux d'airain, après lui avoir distendu les oreilles jusqu'à en faire éclater le lobe, se rattachaient sur son crâne au moyen d'une ficelle, et de vieilles sandales crasseuses et déchirées lui servaient de chaussure. Il chiquait avec force, et tout en crachant il m'adressa une foule de questions assez niaises, mais n'en sut pas moins m'exploiter habilement. Il demanda, et reçut pour sa part cinq shoukkahs soie et coton, qu'il me fallut acheter aux Béloutchis, et qui me coûtèrent bel et bien quatre shoukkahs bleues, dix de merkani et une botte de fil de cuivre. Bref, j'en eus à Kanyényé pour cinquante shoukkahs, valant dans le pays cinquante dollars, et formant près des deux tiers de la charge d'un porteur. Nous reçûmes en échange deux veaux d'une maigreur effrayante, qui nous furent amenés pompeusement par le prince héritier, lequel s'empara de l'occasion pour réclamer trois cotonnades.

Avant notre départ, Magomba fit jurer à Kidogo que ses blancs ne frapperaient pas la terre de sécheresse, et n'y répandraient pas quelque fatale maladie; il ajouta que notre sort était entre ses mains, et se prévalut avec raison de sa générosité. C'était se vanter du mal qu'il ne nous faisait pas; mais je suis intimement convaincu que, s'il nous eût attaqués, nous serions restés seuls, le capitaine et moi; tous ceux qui nous accompagnaient auraient eu la vie sauve en nous abandonnant, et nous serions morts tous les deux; six mousquets nous auraient servi autant que soixante. Toutefois je suis loin de partager l'opinion de M. Galton, à savoir que « la dernière expédition de Mungo-Park est pleine d'enseignements pour les voyageurs qui se proposent d'explorer les pays neufs à la tête d'une escorte nombreuse. » Soixante Béloutchis n'auraient pas empêché les Vouagogo de nous attaquer; mais six cents hommes déterminés, pourvus d'*armes à la gueule ardente*, suivant l'expression des indigènes, traverseraient l'Afrique dans toute son étendue, et n'y rencontreraient aucun obstacle.

Pendant nos quatre jours de détention à Kanyényé, il me fallut prodiguer les perles pour obtenir des habitants que nos porteurs et nos ânes pussent se désaltérer; c'était l'âpreté au gain, non la privation d'eau qui dictait leur conduite, j'en acquis la certitude.

Ils nous accordaient le droit de puiser autant d'eau que nous voulions; et ce droit une fois payé, ils entouraient les citernes et repoussaient nos hommes en leur disant d'aller chercher d'autres grains de verre.

Toute la caravane profita de cette halte forcée pour se charger de sel; et mon compagnon pour tuer des floricans, des perdrix, des pintades et quelques antilopes, dont un pallah d'un excellent fumet. De nombreux éléphants habitent la vallée qui sépare l'Ougogo des montagnes des Vouahoumba; mais nous n'étions assez forts, ni l'un ni l'autre, pour les y attaquer.

Peut-être quelques détails sur la chasse de cette partie de l'Afrique épargneront-ils nos mécomptes à ceux qui viendront après nous. Je partais avec de grandes espérances, je suis revenu sans en avoir réalisé aucune. Cette région forme un contraste frappant avec celle que traversa le docteur Livingstone, et où les animaux étaient si nombreux, et si peu farouches, qu'on pouvait se dispenser d'y emporter des vivres. Ici le gibier a disparu devant la cognée du bûcheron ou l'arc du chasseur. En certains endroits on peut marcher tout un jour dans des terrains incultes, pourvus d'eau et de nourriture, sans apercevoir une seule grosse bête aux approches de la route; et ce n'est qu'à de rares intervalles qu'on y entend la voix d'un oiseau.

Il n'en est pas de même, il est vrai, dans les plaines boisées du Douthoumi, les jungles et les forêts de l'Ougogi, les steppes de l'Ousoukouma, les halliers de l'Oujiji. Le lion et le léopard, l'éléphant, le rhinocéros, le buffle, la girafe, le gnou, le zèbre, le quagga et l'autruche y abondent; mais ces régions mortelles sont interdites à l'étranger; sans parler des miasmes putrides qui s'y exhalent, le manque de nourriture, la difficulté d'y avoir de l'eau, mille dangers réels ou imaginaires feraient infailliblement déserter les porteurs. Ici pas de chariots qui servent à la fois d'abri, de véhicule et de magasins comme dans les plaines du Sud; pas de vaisseau du désert, à qui la désertion est inconnue; pas d'autre moyen de transport que l'homme, indocile, entêté, défiant et peureux, dont il faut supporter la sottise, et flatter les caprices. Il est difficile, en outre, d'associer les travaux d'un voyage de découvertes, aux poursuites du veneur, qui exigent qu'on y emploie tout son temps; et la chasse pure et simple ne dédommagerait pas des frais d'une pareille entreprise. Il faut

donc s'en tenir à ce que le hasard vous offre dans les jours de halte; et la seule consolation qu'on ait souvent en pareil cas est la perspective de se venger sur les hippopotames et les crocodiles de la côte, en supposant que votre retour soit inscrit au livre du destin.

Vous ne trouvez pas d'ailleurs dans l'est de l'Afrique la variété qui distingue la faune du Cap. La liste des animaux que nous avons rencontrés n'est pas longue : nous avons aperçu les cornes de l'oryx; on a tué de loin en loin le caama, le springbok, le steinbok et le pallah. Toutefois la souiya, petite antilope fauve à cornes minuscules, et de la taille d'un lièvre est moins rare, ainsi que la souangoula ou souangoura, de la même famille, un peu plus grosse que le springbok, et dont, suivant les indigènes, la femelle seule aurait des cornes. Enfin, le capitaine Speke a vu dans le K'houtou une antilope à double armure qui lui parut ressembler au chouka-singa, le *tétracéros* du Népaul.

L'ornithologie n'est pas beaucoup plus riche; les oiseaux qui la composent ont pour la plupart une livrée sombre; et leur ramage, plus bruyant qu'harmonieux, est peu agréable pour un Européen, peut-être parce qu'il lui est étranger.

Le 8 octobre apparut une caravane nombreuse qui revenait de l'intérieur, et qui avait pour chef Abdoullah-ben-Nasib, de la côte. Cet excellent homme nous envoya tout d'abord une chèvre et quelques mesures du beau riz de l'Ounyanyembé, dont les caravanes de retour ne manquent jamais d'être amplement pourvues. Il vint nous voir avec plusieurs de ses compagnons, l'un d'eux par parenthèse me salua d'un *good morning*, dont je fus vivement surpris, et de lui-même il m'offrit de passer un jour à Kanyényé, pour nous laisser le temps de préparer nos dépêches. En outre, il me donna un de ses ânes de selle, et ne voulut recevoir en échange que quelques médicaments et un écrit où je constatais sa générosité. Ce cadeau m'était d'autant plus précieux que nos bêtes étaient réduites à cinq; on m'avait dit à Zanzibar que les ânes, dans l'Ougogo, étaient aussi communs que les chiens; mais Magomba n'en possédait qu'un petit nombre et ne voulut s'en défaire à aucun prix.

Ce ne fut pas encore à toutes ces bontés que se bornèrent les services d'Abdoullah : quelques-uns des porteurs et des esclaves de notre escorte avaient pris la fuite à l'instigation des Vouagogo;

il s'employa pour nous les faire retrouver. L'un d'eux, après avoir déposé son fardeau sur le chemin, avait disparu dans les jungles; une femme en avertit Kidogo, et l'on découvrit le fugitif dans un village voisin. Les habitants refusèrent de le livrer; Abdoullah envoya chercher quatre des principaux fonctionnaires de Magomba, et leur persuada de nous prêter un concours actif; ils s'emparèrent de notre homme, lui prirent son fil de laiton et ses neuf pièces de cotonnade, s'en approprièrent quatre, et m'en donnèrent cinq pour engager un autre porteur. On congédia le fugitif; mais cet acte de sévérité n'empêcha pas trois autres désertions d'avoir lieu le jour suivant.

Le 10 octobre, la marche fut à la fois pénible et désastreuse; partis de Kanyényé, dont nous avions quitté de bonne heure la plaine rouge et blanche, nous déchargeâmes sur un terrain où s'éparpillaient des touffes d'herbe et de mimosas, près de plusieurs étangs presque taris, mais encore entourés de chamérops et de quelques épines verdoyantes. Ces buissons offraient un refuge aux déserteurs, et c'est alors que nous perdîmes trois de nos hommes.

Dans la précipitation que nous avions mise à partir le matin, la pénurie de nos moyens de transport avait jeté le désordre dans la caravane, et lorsque vers deux heures on fit charger pour une tirikéza, les choses allèrent de mal en pis. Ben-Sélim et le djémadar se hâtèrent de prendre l'avance, laissant à Kidogo le soin de partager avec moi les embarras du départ; celui-ci, voyant le capitaine Speke étendu sous un baobab d'où il ne pouvait bouger, trouva bon de substituer à la monture vigoureuse de mon compagnon une misérable bête ne pouvant rien porter. Un Béloutchi, prié de se charger de notre gourde, refusa de la prendre, sous prétexte qu'il était malade; et quand on fut prêt à se mettre en marche, Kidogo, le seul à qui le chemin fût connu, partit d'un pas si rapide, qu'il nous laissa peu de temps après vaguer dans un labyrinthe de pistes d'éléphants, où les broussailles causèrent de sérieux dommages à nos habits, voire à notre épiderme.

A la fin, ayant retrouvé la bonne voie, nous traversâmes une plaine herbeuse, rayée de cours d'eau sableux qui se dirigent vers le sud, et que borde une végétation aromatique, où le palmier rappelle au voyageur les plaines de l'Ousagara. Au moment

où l'ombre du soir tombait sur nous comme un drap mortuaire, nous entrions sur un sol rouge et tourmenté qui limite la plaine à l'ouest; puis, gravissant une côte pierreuse et couverte d'épines, nous nous arrêtions à un niveau plus élevé que celui du point de départ. Les ânes tombaient, les gens maugréaient, la soif et le manque d'eau avaient aigri tout le monde.

Transis par le froid, le thermomètre marquait tout au plus 12 degrés centigrades, nous repartîmes au point du jour, et après trois heures de marche à travers un fouillis d'épines où s'élèvent des baobabs, rougis par le soleil, glissant et bronchant sur un sentier onduleux et crevassé, nous trouvâmes les porteurs arrêtés au bord de quelques citernes remplies d'une eau claire et douce.

Chacun gardait un silence rigoureux; j'en demandai la cause, et j'appris que les Arabes dont nous étions accompagnés tentaient une expérience qui, en cas d'échec, nous auraient causé milie embarras, beaucoup de frais et une perte de temps considérable: ils essayaient de franchir, sans payer les droits, le petit district d'Ousékhé, situé au midi de la route du désert, et cela malgré les hommes que le chef Ganza-Mikono aposte en général sur les hauteurs voisines, afin précisément d'empêcher la fraude.

Comme il n'y avait pas moyen, dans ces broussailles, de se procurer des vivres, on jugea plus sage de continuer la route ; et le soleil avait gagné le zénith avant que nous eussions atteints le district de K'hok'ho. Arrivée près de la demeure du chef de ce territoire, la caravane s'arrêta dans un chaume de millet, où elle campa sous un arbre touffu. Nous y étions à peine, que les hommes du village accoururent en poussant des cris frénétiques, et formèrent une ronde autour de nous; derrière eux apparaissaient des vieilles femmes, véritables sorcières, d'un aspect plus féroce encore, et déjà l'un des porteurs avait été battu aux environs du puits. Sans perdre un instant, Kidogo fit reprendre les bagages, et nous entraîna dans un hallier où nous n'avions plus rien à craindre; les Arabes étaient près de nous; et dans les broussailles, nous étions de force à nous défendre contre les Vouagogo.

Fatigués par la marche des deux jours précédents, les Béloutchis nous avaient refusé leur escorte. Aussitôt que nous fûmes installés, je fis tuer une chèvre; on en distribua aux porteurs et aux fils de Ramji; mais pas une bouchée aux mutins. Le châtiment fut cruel pour des hommes qui ont l'âme dans l'estomac;

ils passèrent leur temps en doléances, confièrent aux échos leurs projets de désertion, les discutèrent en quatre langues, afin qu'on ne pût en ignorer, et finirent par imposer silence à leur chef, qui osait les combattre. Ils se plaignaient de manquer de viande, et ils traînaient un bœuf et six chèvres, qu'ils avaient payés de ma cotonnade ! Je ne leur donnais, disaient-ils, ni beurre ni miel, ce qui les obligeait de *manger sec*, et les malheureux avaient reçu l'un et l'autre à Kanyényé. Il nous reprochaient de leur avoir fait faire une marche forcée pour nous procurer du laitage, et c'étaient eux qui avaient voulu gagner un endroit où l'on pût acheter des vivres. Les trois plus mauvaises têtes proposaient un départ immédiat; mais la majorité l'emporta, et la désertion fut remise au lendemain matin. Suivant leur habitude, Kidogo et ses hommes raillaient les fanfarons : « Vous partez ! s'écriaient-ils; savez-vous que la côte est loin, et que vous avez bon appétit. »

La nuit porte conseil; le jour suivant, nos déserteurs avalaient leurs paroles comme des panais beurrés : pas un mot de leurs projets, et l'air plus soumis, plus humble que de coutume.

Le district de K'hok'ho, appelé aussi Nyika, ou désert, passe pour être le point le plus difficile à franchir de toute cette province redoutée; son chef Mana-Miaha, plus connu sous le nom de Magourou-Mafoupi, ou courtes jambes, est le cauchemar des voyageurs. C'est un petit vieillard presque chauve, de nuance chocolat, et jambé comme un basset, d'où lui vient son surnom. Il porte une écharpe à carreaux autour des hanches, et un lé de pareille étoffe est jeté sur ses épaules. Chaque jour il passe de la dignité d'homme à l'état d'idiot, puis à celui de brute, avec la régularité d'une horloge. Impossible d'en rien obtenir : à jeun, c'est un bourru intraitable; quand la boisson l'a déridé, il ne veut plus entendre parler d'affaires. L'une de ses manies est de retenir les caravanes qui franchissent son territoire; il les oblige à labourer ses champs, et la corvée, à l'époque des semailles, est parfois de cinq à six jours.

On nous fit grâce de la pioche; mais il nous fallut subir le délai ordinaire; l'étiquette s'opposait à ce que nous pussions voir le despote le jour de notre arrivée; le lendemain matin, sa femme était souffrante; plus tard, Sa Hautesse faisait ses libations. Le second jour, le sultan accorda une audience à nos dé-

légués, les fit recevoir par deux membres du conseil, exigea deux tributs séparés pour nos caravanes, me taxa pour ma part à six charges de marchandises; on lui en offrit la moitié d'une, et il congédia brutalement nos émissaires. J'étais à ses yeux, disait-il, l'égal du saïd de Zanzibar, et il devait en conséquence me demander la moitié, non pas de la charge d'un porteur, mais de toute la cargaison. Le troisième jour fut employé par les Arabes à se débattre avec les ministres. Le tribut apporté et distribué, selon l'usage, en lots séparés, ayant chacun leur destinataire, Sa Hautesse, jusque-là silencieuse, indignée du peu de valeur d'un morceau d'indienne qu'on osait lui offrir, saisit une énorme cuiller de bois, et chassa les marchands de son auguste présence. On échangea de gros mots, et les Arabes me prévinrent de l'état désespéré des affaires. Je leur promis de les soutenir en cas d'attaque; mais cette promesse, qu'ils me payèrent d'une épaule de bœuf, devait être inutile.

Le jour suivant s'écoula dans une noble oisiveté; on vint nous dire que Leurs Seigneuries étaient en face de leurs pots de bière; nous comprîmes que toute la cour était ivre depuis le sultan jusqu'aux vizirs. Le cinquième jour on voulut essayer du même procédé, mais le bourru Kidogo, ayant pris la place du craintif Ben-Sélim, déclara que nous partirions le lendemain, quelle que fût la décision de Sa Hautesse : nos présents furent acceptés, et deux ou trois coups de mousquet nous apprirent enfin que nous étions libres de continuer notre route.

Ce tyranneau sans conscience avait reçu de nous une botte de fil de laiton, quatre shoukkahs d'étoffe arabe, huit de merkani, huit de cotonnade bleue et trente fils de perles de corail. Il demandait en outre quatre mètres d'étoffe à carreaux, ou bien double quantité de grains de verre et deux mètres de calicot écru. J'offris deux mètres de drap rouge, et ce fut une affaire réglée.

Les Arabes s'éloignèrent la rage au cœur, et les malédictions sous la langue; toutefois ils se continrent, malgré leur violence accoutumée, sachant bien que dans l'Ougogo il suffit d'une parole un peu vive, même à l'égard d'une femme ou d'un gamin, pour être frappé d'une amende qu'il faut payer en cotonnade.

Je fus heureux de quitter cette jungle maudite, où nous étions littéralement entassés; une caravane de Vouanyamouézi, arrivant de l'intérieur, était venue ajouter sa quote-part aux inconvénients

de cet odieux fourré ; pendant le jour nous étions harcelés par la tsétsé, par des abeilles et des taons d'une persistance incroyable, par des légions de fourmis noires, que l'eau bouillante parvenait seule à mettre en fuite, et qui en attendant nous infligeaient d'affreuses morsures, et affolaient nos ânes. Si les journées étaient d'une chaleur suffocante, les nuits étaient glaciales ; chaque matin, au réveil, nous trouvions quelque objet de prix endommagé par les termites ; et ma pauvre monture, la seule qui eût survécu aux fatigues de la route, fut tellement déchirée par une hyène que je fus obligé de l'abandonner ; j'appris plus tard qu'elle avait succombé presque aussitôt à ses blessures ; enfin les quinze porteurs que nous avions loués récemment, désertèrent ; ils couchaient dans le même kraal que les fils de Ramji, et s'enfuirent pendant le sommeil de cette garde peu vigilante. Comme toujours ils avaient laissé leurs fardeaux, afin de regagner leur demeure avec plus de rapidité. Fuyant à travers les jungles, pour éviter les chasseurs d'hommes, vivant de racines et d'herbes sauvages, ils devaient traverser en trois ou quatre jours le désert qui les séparait de leur pays.

Je réfléchissais à l'embarras où nous mettait cette désertion ; il était certain pour moi que la moitié de nos effets allaient rester par terre ; quelle ne fut pas ma surprise en les voyant disparaître comme par enchantement. La bonne volonté de nos hommes semblait être en raison de l'état fâcheux des circonstances ; et la charge de cent individus fut partagée entre cinquante porteurs, avec autant de promptitude que s'il se fût agi du contraire. Disons, pour être juste, que les Vouanyamouézi qui formaient le noyau primitif de la bande, et qui n'auraient pas soulevé une gourde gratis, ne refusèrent jamais d'augmenter leur charge quand il en résultait pour eux un accroissement de salaire.

Malgré la joie que nous éprouvions de notre départ de K'hok'ho, la journée du 17 n'en eut pas moins ses ennuis. Le capitaine, monté sur la bête que nous avait donnée Ben-Nasib, était à l'avant-garde. Je devais partir l'un des derniers, suivant notre habitude, et trouvant deux ballots qu'on avait omis d'emporter, je crus pouvoir les prendre en croupe. Je m'étais exagéré la force de mon âne ; je compris au bout de quelques instants qu'il me fallait mettre pied à terre, ou abandonner les précieux ballots, com-

posés d'habits et de chaussures. L'hésitation n'était pas possible et, malgré ma faiblesse, je franchis à pied la jungle épineuse. J'ai conservé de cette marche un souvenir peu agréable. L'ardeur du soleil, jointe à celle de la terre, les difficultés du chemin au milieu de ces épines, sur un sol noir et crevassé, m'obligeaient à me coucher toutes les demi-heures. Les gourdes furent bientôt mises à sec par le soldat qui m'accompagnait; et les fils de Ramji, lorsqu'ils vinrent au-devant de nous, cachèrent à mon approche l'abondante provision d'eau qu'ils apportaient à leurs camarades. Sarmalla, un ânier, le type de l'affreux noir lippu et maussade, dont le front bas et contracté, les yeux bridés, la moue saillante exprimaient clairement ce qui se passait dans sa mauvaise tête, me refusa net de puiser à sa gourde; la soif est moins endurante que la faim, et il eut à se repentir de ce procédé.

Comme je sortais des broussailles, je tombai au milieu d'un groupe de Béloutchis. Mes braves s'étaient emparés d'un homme appartenant à une caravane qui nous précédait, et tâchaient de lui persuader, moitié de gré moitié de force, de se charger de leur literie. J'avais positivement défendu, on se le rappelle, de détourner d'une façon quelconque les porteurs qui se trouvaient engagés; mais ces gens sans foi n'attachaient aucun sens à mes paroles. Je ne pouvais que les menacer de me plaindre à leur chef, et congédiant le pauvre porteur, qui tremblait sinon pour sa vie, au moins pour sa liberté, je lui fis rendre le tabac et les houes dont on l'avait généreusement débarrassé.

J'aperçus avec une véritable satisfaction la bonne figure de Sidi-Bombay; il m'amenait un âne, et m'apportait quelques gâteaux, plus des œufs durs. J'enfourchai la bête, et, poursuivant ma route, j'arrivai à la frontière du Mdabourou; ma tente y était plantée sous un énorme baobab, au milieu d'un kraal composé de huttes faites avec de grandes herbes, et protégé par des monceaux d'épines.

Le Mdabourou, quatrième division de l'Ougogo, premier district important de l'Ouyanzi, dont le territoire commence à l'ouest du K'hok'ho et va jusqu'à la frontière orientale de l'Ounyamouézi, est une dépression fertile, d'un rouge de brique, traversée par un lit de rivière large, profond et sableux, qui se dirige vers le sud, et où l'on trouve cinq réservoirs, abondamment pourvus d'eau, même pendant la sécheresse. Au-dessus des

jungles qui entourent ce district, apparaissent des cônes de médiocre hauteur, et derrière eux, la crête ondulée d'une rampe, que la distance vaporise, et fait ressembler à une mer d'azur.

Il nous fallut passer deux jours à Mdabourou. Nous y étions contraints par la nécessité de nous procurer des vivres pour une semaine, opération toujours difficile dans cette région, surtout en hiver; et par le tribut que nous avions à payer au sultan Kibouya.

Nous trouvâmes chez celui-ci moins d'avidité que n'en avaient eu ses collègues. Originaire de Kimbou, par conséquent étranger, menacé en outre d'une invasion, par cet affreux Magourou Mafoupi, il se contenta d'un présent qu'on pouvait estimer à dix-neuf shoukkahs, tandis que les autres avaient murmuré, en recevant plus du double. Mais il n'en montra pas moins l'orgueil qui caractérise les chefs de ces parages. Vieux, noir, et vêtu d'indienne sale, n'ayant d'autre bijou qu'un bracelet de quelques pouces de large au poignet droit, il ne daigna pas recevoir nos députés en l'absence de ses ministres, et, pendant les débats, soulevés par le tribut, il resta plongé dans un silence apathique, devant la porte de sa case, habitation malpropre située dans le vaste kraal qui constitue sa capitale.

L'affaire se termina, par la demande d'une belle écharpe de soie et coton pour l'épouse; et quand, en pareille occurrence, un homme a dit *ma femme*, c'est ici comme en Europe, on est infailliblement pris.

Kibouya, suivant la coutume des chefs de cette région, fit tous ses efforts pour nous retenir le plus longtemps possible; non-seulement cela donnait à ses sujets plus de loisir pour vendre leurs denrées, mais encore la présence de tant d'armes à feu pouvait modifier les dispositions de l'ennemi. Toutefois ces tentatives furent déjouées par Ben-Sélim, qui, avec la témérité des poltrons, se lança tête baissée à travers tous les obstacles, fit mettre le kraal en bon état de défense, et vagua toutes les nuits, comme une âme en peine, au milieu de nos dormeurs qu'il protégeait de son effroi.

J'engageai deux hommes de la caravane qui nous accompagnait; et Ben-Sélim, joignant tout à coup la prévoyance à l'audace, commença, bien qu'un peu tard, à se prémunir contre la désertion. Il est d'usage d'empaqueter le salaire des porteurs avec

les marchandises, et d'enchaîner le soir tous les ballots vis-à-vis de la tente du maître. J'avais en vain recommandé mainte fois de se conformer à cette coutume; la fuite de nos quinze Vouanyamouézi décidait enfin Ben-Sélim à faire preuve d'obéissance. Il fut en outre décidé que trois Béloutchis précéderaient la caravane, et que trois autres fermeraient la marche. Si les déserteurs, comme on l'a vu, n'emportent jamais leur charge, ils savent très-bien revenir sur leurs pas, ouvrir les ballots qu'ils ont laissés sur la route, et en extraire les objets qui leur appartiennent, d'où la nécessité d'une surveillance active.

Nos Arabes, pour un peu de plomb de chasse, qui dans ce pays-ci a beaucoup de valeur, se chargèrent du surplus de mes bagages; entre autres choses, de deux barils de poudre qui nous furent exactement rendus[1].

Il y avait deux jours que nous étions campés sur le territoire de Kibouya; nous n'avions pas encore toutes les rations nécessaires; et c'est tout au plus si avec une centaine de rangs de perles et dix-sept shoukkahs, nous pûmes obtenir une quantité de grain suffisante.

De la rouge vallée de Mdabourou trois lignes principales traversent le pays inhabité qui sépare l'Ougogo de l'Ounyamouézi. La première, en commençant par le nord, s'appelle Njia-T'houmbi, elle court à l'ouest-nord-ouest, et arrive à l'Ousoukouma; on y trouve plusieurs villages et deux sultans. La seconde, nommée Karangasa, ou Mdabourou, sera décrite dans les pages suivantes. La troisième, qui porte le nom d'Ouyanzi, part de K'hok'ho et traverse le territoire de Djihoué la Singa. Les porteurs l'évitent afin de ne pas mécontenter Kibouya dont ils s'attireraient la colère, s'ils s'écartaient de Mdabourou.

Ces trois lignes passent au cœur du Mgounda-Mk'hali, nom indigène qui, d'après les Arabes, signifie *plaine embrasée*. Comme le Marenga-Mk'hali, cette plaine déserte manque de sources et de rivières, et ses étangs, ses ravins et ses fosses ne contiennent d'eau qu'après les pluies. Sujet d'effroi pour le voyageur, sa mauvaise renommée ne sera bientôt plus que traditionnelle; chaque jour la torche et la coignée en restreignent les propor-

1. La poudre, dans l'Ounyanyembé, se vend deux shoukkahs, ou près de neuf kilogrammes d'ivoire le demi-kilo.

tions, et diminuent les souffrances qu'imposait sa traversée. Il y a quinze ans il fallait pour le franchir douze grandes marches et plusieurs tirikézas; il suffit maintenant d'une semaine.

La première moitié est la plus sauvage; et l'on dit que, même en cet endroit, des hameaux de Vouakimbou s'élèvent rapidement au sud et au nord de la route. En somme, bien que menacé de la soif, et de la mort de ses bêtes, le voyageur n'a guère autre chose à redouter dans cette plaine ardente que la fatigue des trois premières marches; et le contraste qu'elle offre avec le Marenga-Mk'hali vous cause une agréable surprise.

Ce désert a cent quarante milles de l'est à l'ouest: il est couvert de broussailles d'un vert d'émeraude pendant les pluies, et qui, pendant les chaleurs, n'offrent plus qu'un fouillis de brindilles sèches. Excepté sur le bord des noullahs, ces canaux torrentiels, qui tarissent dès qu'ils deviendraient utiles, les arbres manquent de nourriture, et le baobab lui-même se rabougrit. En certains endroits, le fourré impénétrable, ce qu'on appelle *le buisson* dans le midi d'Afrique, y alterne avec de frêles gommiers. On peut expliquer cette alternance par le plus ou moins de profondeur à laquelle l'eau gît au-dessous du sol. Des plantes grasses et toujours vertes : aloès, cactus et euphorbes, se mêlent aux gommiers et aux mimosas, concurremment avec une herbe rigide, parfois en touffes, ailleurs en nappe, que les bestiaux mangent quand elle est verte, et que brûlent les caravanes quand elle est sèche, pour favoriser la pousse nouvelle.

Le sol du Mgounda-Mk'hali est formé d'un détritus de quartz jaunâtre, que blanchit par places du feldspath réduit en poudre; dans les endroits fertiles, la couche supérieure est composée d'un terreau brun, parsemé de cailloux roulés; près des crevasses et des torrents, abonde un conglomérat siliceux d'origine moderne. Au sommet des plis de terrain, et dominant les arbres, reposent des blocs de granite et de syénite qu'on aperçoit de Mdabourou. L'œil est vivement frappé du contraste que forment ces roches, d'une masse imposante, avec la petitesse du tertre qui les supporte, et se repose sur les ondulations prolongées qui encadrent au loin, d'une ligne d'azur, la couche verte ou brune des premiers plans.

Dans toute cette plaine accidentée, les eaux s'écoulent vers le midi; en quelques rares endroits, elle s'y accumule dans des

étangs peu profonds, que la chaleur dessèche et transforme en gâteaux de vase. Le transit de ces lieux embrasés devient alors excessivement pénible; de vives souffrances y attendent les caravanes, et les animaux sauvages qui ne supportent pas la soif, tels que les éléphants et les buffles, y meurent en grand nombre à cette époque.

C'est le 20 octobre que nous entrâmes dans ce désert qui formait notre horizon depuis notre départ du K'hok'ho; il nous apparaissait dans sa plus horrible phase : un lacis de plantes vénéneuses, tout hérissé d'épines; des broussailles qui vous pressent comme les herbes des jungles; un hallier dont la monotonie vous fatigue au delà de toute expression; et dans les clairières un chaume roide, parsemant un sol étincelant et craquelé. Nous nous arrêtions, au milieu du jour, par une chaleur dévorante, brisant notre marche auprès des mares, et la reprenant dans l'après-midi, pour gagner, au soir, un noullah desséché où l'on trouvait de l'eau dans des puits sableux d'un mètre et demi de profondeur.

Le second jour nous atteignîmes le ravin de Maboungourou, déchirure profonde et tortueuse, ouverte dans un beau sable jaune et quartzeux, parmi des blocs de syénite brûlés par le soleil. Il renferme dans la saison des pluies un torrent infranchissable; et même à l'époque de sécheresse où nous le vîmes, il contenait des auges verdoyantes, remplies d'eau pluviale, où les crustacés abondaient ainsi que l'espèce commune de silure.

Nous avions traversé le matin une forêt où les feuilles d'un vert tendre commençaient à déchirer leurs bourgeons, les fleurs à s'épanouir, entre autres un jasmin de grande espèce, fortement parfumé, et l'herbe nouvelle à paraître au milieu des chaumes de la récolte précédente. A l'horizon, bien loin vers le midi, s'élevaient des lignes bleues et vaporeuses qui nous représentaient l'Océan. Plus près de nous, un sol tourmenté fournissait d'irrécusables preuves de l'action plutonienne, action qui se révèle dans toute la partie orientale de l'Ounyamouézi, et se montre au nord, jusqu'aux rives du lac Nyanza. Ce sont des roches de syénite et de granite, de couleur grise, pour la plupart en dos d'âne, ayant tantôt quelques mètres de circonférence, et tantôt plus d'un mille, s'écaillant sous l'influence de l'air, et creusées en divers endroits par les caravanes; des masses coniques, des

tours solitaires formant de longues avenues, ou composant des groupes nombreux; quelques-unes, droites et minces, sont plantées çà et là, comme des quilles de géants; quelques autres, fendues par la moitié, surgissent de la plaine même, ou comme il arrive dans les formations gypseuses, elles hérissent de petites crêtes ondulées, formées de rocailles. L'une de ces aiguilles rendit sous le choc un son métallique, et de nombreux quartiers de roches, placés en équilibre, me rappelaient la tradition des pierres branlantes.

De loin, à travers la forêt, on croirait voir des forteresses démantelées, des murs, des tours, des ruines de construction cyclopéenne. Souvent une herbe fine et molle couvre ces blocs primitifs; de sa décomposition, jointe à l'efflorescence du granite, il se forme une légère couche de terreau, la pierre se couronne de cactus, et quand l'ardente clarté du jour, ou les pâles rayons de la lune se jouent, parmi ces formes étranges, coiffées de plantes bizarres, ces masses granitiques, dorées par le soleil, verdies par la mousse, entourées de lianes rampantes, zébrées de noir par la pluie, dont l'eau amassée dans les trous s'en échappe en cascades minuscules, ajoutent puissamment à l'effet du paysage.

21 *octobre*. — Cette journée fut une sévère épreuve; partis dès l'aurore, c'est tout au plus si à midi nous arrivions au Maboungourou, et vers le soir tous nos gens se débandèrent. Quatre caisses de munition, y compris nos moules à balles, furent perdues dans le trajet. Mallok, Ben-Sélim et trois autres suivaient à l'arrière-garde; ils conduisaient le démon-borgne, qui, après mainte et mainte ruade, se coucha, ne voulut pas se relever et mes hommes, qui détestent le soleil, ne trouvèrent rien de mieux à faire que d'abandonner l'animal. Le manque de vivres et la longueur exceptionnelle des marches ne permettaient pas d'aller chercher la bête; on ne pouvait pas même y songer.

Le 22 octobre nous vit à Djihoué la Mkoa, point central du désert. Au départ, nous avions franchi le Maboungourou, traversé un terrain mouvementé, couvert d'un fouillis d'épines qui, s'éclaircissant peu à peu, s'était changé en forêt; et sur les huit heures, nous nous étions reposés au bord d'une citerne.

Le capitaine Speke ne pouvant plus se soutenir, un âne fut déchargé, et les munitions que portait l'animal furent partagées entre les fils de Ramji. Excité par celui des Arabes, et stimulé par

Kidogo, qui brûlait de revoir sa femme et ses enfants, notre guide s'entraîna, suivant l'expression des indigènes, et l'on se remit en marche vers une heure de l'après-midi.

L'ombre des collines s'allongea sur la plaine, le soleil se coucha dans des flots de pourpre et d'améthyste, la lune argenta le réseau d'épines que déchire le sentier; on franchit une clairière; peut-être aurions-nous trouvé asile près d'un étang où les grenouilles chantaient l'hymne du soir; mais le son du cor et les cris affaiblis des porteurs nous annnonçaient que nous étions bien loin de l'avant-garde. Nous arrivons à un amas fantastique de rochers, couverts de cactus, nous en faisons le tour, et, franchissant une petite crête rocailleuse, nous trouvons à sa base un village, habité par des Vouakimbou, qui refusent de nous recevoir. Les arbres abattus, les troncs noircis que nous voyons en face du village, témoignent d'un travail récent; la terre est défrichée, tout au moins dépouillée de broussailles jusqu'à la roche qui donne son nom à cette bourgade et au territoire qui en dépend.

La flamme rouge des feux du kraal nous réjouit enfin la vue; mais l'âne de mon compagnon, sans doute effrayé par quelque bête sauvage, bondit comme un daim, brise les courroies fragiles qui retiennent la selle, et le malade retombe lourdement sur la terre durcie.

Arrivés au kraal, nous en trouvons tous les hangars occupés par les porteurs, qui refusent de nous donner asile, et qui se laissent traîner comme des moutons morts, plutôt que de nous céder une case. La tente de Ben-Sélim est confortablement dressée à l'abri du vent; on n'a pas même déplié les nôtres. Le soin que notre Arabe a de sa personnne augmente à chaque étape; une fois logé, peu lui importe que son prochain soit à découvert; et ses esclaves le connaissent trop pour servir un autre que lui.

Djihoué la Mkoa, dont le nom signifie roche ronde, est la plus volumineuse des masses de syénite grise que l'on trouve dans ce désert; son grand axe a près de deux milles, et le point culminant de son sommet, en dos d'âne, s'élève à quatre-vingt-deux mètres au-dessus de la plaine. On trouve de l'eau passable au fond des mares qui percent un marais, situé à sa base, du côté du sud; des trappes à éléphant, recouvertes avec soin, entourent ces fosses, et pourraient être fatales aux voyageurs : notre djémadar y disparut comme par magie.

A la surface du rocher sont des trous profonds, ayant la forme d'un sabot d'âne, et qui, chez les musulmans, seraient aussitôt reconnus pour l'empreinte des pas sacrés de Douldoul. Sur différents points, la roche poudreuse, noircie par les eaux pluviales, se montre à nu au milieu d'une couronne formée de touffes d'herbes blanches, et rappelle à nos hommes la tête chauve d'un vieux nègre.

Nous campons au pied même de la roche; nous avons tort; l'ombre est certes bien douce pendant le jour dans cette plaine embrasée; mais on ne doit pas s'établir dans le voisinage des pierres qui, pendant la nuit, conservent leur chaleur.

Toutes les caravanes qui passent à Djihoué réclament des vivres; nos porteurs, qui avaient consommé en quatre jours les rations d'une semaine, ne manquèrent pas à la règle. Comme le hameau ne pouvait leur fournir qu'une poignée de grain et quelques volailles, ils demandèrent qu'on leur permît d'aller ailleurs chercher des provisions. Mais Khalfan, l'un des Arabes qui nous accompagnaient, ne voulut pas souffrir le retard qui devait en résulter. Il avait, suivant sa coutume, donné les rations de trois jours pour une semaine de marche, et nous conduisait à toute vitesse, afin de raccourcir le jeûne de ses porteurs; avare de son, prodigue de farine, il surmena tellement ses hommes, que les malheureux fléchirent sous la fatigue, perdirent force et courage, et finalement désertèrent.

Le lendemain donc, en dépit de la marche de la veille, Khalfan proposa une tirikéza; les nuages épais qui venaient de l'ouest, accompagnés d'une fraîcheur agréable, nous présageaient de l'eau, et celle-ci, disait-il, annonçait l'approche de la grande masika, saison des pluies du printemps.

On escalada la roche ronde, et traversant une haute futaie parsemée de clairières, au sol ondulé, jauni par du quartz ou noirci par un profond humus, nous atteignîmes, au bout de trois heures, un nouvel établissement qui doit, comme celui de Djihoué, son origine aux besoins du commerce. Ce territoire, conquis sur le désert, et qui s'appelle Kirouroumo, contient déjà plusieurs villages, dont les habitants approvisionnent les caravanes à des prix fabuleux. La teinte brune du sol et la fraîcheur de la verdure, témoignaient de la proximité de l'eau; nous en trouvâmes effectivement dans les trous profonds d'un étroit noullah, qui

traverse la partie nord de cette clairière; elle était abondante et bourbeuse, mais néanmoins potable.

Le jour suivant, nous franchîmes une maigre forêt d'épines et de gommiers, qui, dépourvue de sous-bois, fournit une route facile et agréable. Des pistes d'éléphant, de rhinocéros, de girafe et d'antilopes se croisaient sur le chemin, et, comme il arrive ordinairement en pareil endroit, la tsétsé piquait nos ânes. Quatre heures et demie après notre départ de Kirouroumo, nous arrivions à un village, également de fraîche date, situé sur la frontière occidentale de l'Ouyanzi, et nommé Djihouéni, c'est-à-dire *Près des pierres*, à cause des monceaux de rocailles épars autour des puits; ces derniers renferment une eau fort bonne, à moins d'un mètre de profondeur. Le noullah Mongo divise en deux parties égales ce défrichement, d'une origine peu ancienne. Beaucoup d'arbres, destinés à être abattus, y ont été d'abord dépouillés de leur écorce, et parmi ceux qui gisent sur la terre il en est dont la chute est due, selon toute apparence, à l'action des termites.

Le 25, il nous suffit de deux heures vingt minutes de marche sur un terrain plat où le buisson réduit le chemin, en certains endroits, aux proportions d'un sentier de chèvre, pour arriver à Mgongo-Thembo; là, nous avons franchi les trois quarts du désert. Mgongo-Thembo, ou *dos d'éléphant*, tire son nom d'une rampe de syénite, couleur chocolat, qui surgit des fonds boisés qui l'entourent, et porte une crête formée de blocs détachés. Comme toutes les parties habitées du Mgounda-Mk'hali, c'est un défrichement de date récente, ainsi que l'attestent les arbres abattus, les pièces de bois équarries, les troncs écimés qui encombrent les champs. Toutefois ce nouveau territoire est plus étendu, et mieux cultivé que ses voisins, Mdabourou excepté. L'eau s'y trouvant en abondance et à peu de profondeur, il nourrit une population croissante de Vouakimbou, mêlée de Vouatatourou, qui occupe de grands tembés, solidement construits, et vend aux caravanes du sorgho, du maïs et de la volaille. Elle n'interdit pas aux voyageurs l'entrée de ses villages, comme le font les Vouakimbou de Djihoué, mais elle les reçoit avec la froideur parcimonieuse qui caractérise les sentiers où passe la traite, et ne songe qu'à tirer profit de son hospitalité.

Nous nous arrêtâmes un jour franc à Mgongo afin de nous procurer des vivres et de réparer nos forces, que la longueur des

étapes précédentes avait rudement éprouvées. Plusieurs de nos gens étaient incapables de marcher; les ânes ne se relevaient que sous le bâton, et nos mangeurs les plus intrépides aimaient mieux le repos que la nourriture. Malgré cet excès de lassitude, l'un des fils de Ramji détourna une jeune esclave de la caravane arabe. Le propriétaire vint réclamer son bien; on dégaina, on cria, on fit un bruit prodigieux, tant du sabre que de la langue; les amis intervinrent, et les lames rentrèrent dans le fourreau, sans avoir été rougies. Mais Khalfan-ben-Kamis profita de l'occasion pour nous faire ses adieux, nous promettant de nous annoncer à Kazeh. La semaine suivante nous le retrouvions dans le plus piteux embarras, à moitié chemin de l'Ounyanyembé, où ses porteurs lui avaient faussé compagnie.

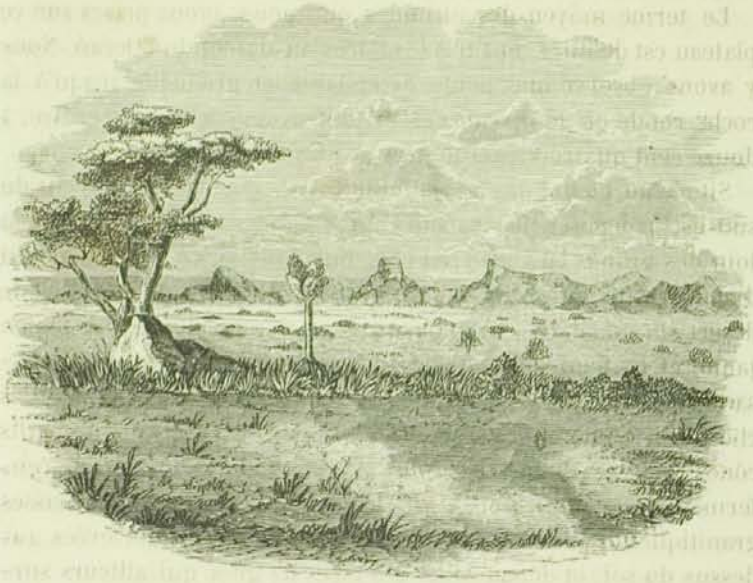
27 *octobre*. — Après sept heures de marche pénible, sur un terrain ondulé, ici argileux et jaune, plus loin blanchi par du feldspath, ailleurs recouvert d'un humus d'un brun noir, tantôt fourré de buissons, tantôt garni d'arbres élevés, nous arrivons au noullah Toura, le plus profond des nombreux ravins qui drainent cette région, et dirigent leur lit tortueux vers le sud-ouest. Des arbres de la plus grande taille en couvrent les bords, et l'herbe épaisse et haute qui forme une haie sur les deux rives a été incendiée par endroits, sur une vaste étendue. Nous y trouvons de l'eau dans des mares à fleur de terre, et dans des trous situés au pied de la berge, du côté où se presse la fureur du torrent à l'époque des grandes pluies.

Tandis que nous sommes campés dans une clairière, passe une caravane d'indigènes qui se dirige vers la côte; nos porteurs se précipitent audevant de leurs compatriotes en poussant des cris joyeux; les hommes frappent dans leurs mains, après avoir levé la droite une douzaine de fois, et les femmes répètent leur cri d'allégresse : *vigèlègèlè*, qui éclate et grince à nos oreilles d'une manière insupportable.

Le lendemain nous nous remettons en route de bonne heure à travers une forêt, où la teinte verte commence à l'emporter sur le brun, et où la marche est facile comme il arrive toujours aux approches d'un établissement populeux. De cette forêt nous débouchons dans un pâturage jauni; l'avant-garde nous y attend, pour que la caravane se réunisse afin de paraître dans toute sa majesté.

Nous passons dans une plaine émaillée de gros villages, dont on aperçoit les toitures au-dessus de grandes haies d'euphorbe, villages entourés de champs de maïs, de manioc, de millet, de pastèques, de gourdes, et dont les nombreux troupeaux se rassemblent autour des mares. Les habitants sortent en foule de leurs demeures; vieux et jeunes se coudoient pour mieux nous voir; l'homme quitte son métier, la jeune fille suspend son piochage, et nous traînons après nous une queue d'enfants et d'adultes qui piaillent, crient, hurlent sur tous les tons. La partie mâle est presque nue; les femmes, vêtues d'un jupon court, de la taille à mi-cuisse, la pipe à la bouche, et les mamelles flottantes, frappent sur leurs houes avec des pierres, demandent des perles, et manifestent leur surprise par un feu roulant d'exclamations aiguës : spectacle à la fois burlesque et dégoûtant, fait pour vous rendre anachorète.

Le kirangozi agite enfin son drapeau rouge, et les tambours, les cors, les voix de ceux qui le suivent commencent l'affreux charivari qui présente une caravane à la foule admiratrice. A mon grand étonnement, j'ignorais que ce fût la coutume de cette province, le guide entre sans façon dans le premier village qu'il trouve; les porteurs l'y accompagnent, et nous suivons leur exemple. Chacun se précipite dans les compartiments du tembé, et s'y installe avec autant d'égards pour soi-même que de mépris pour les propriétaires. Quant à nous, placés sous une remise à claire-voie, entourés de la foule qui se renouvelle sans cesse, nous sommes transformés jusqu'au soir en habitants d'une ménagerie.



Paysage de l'Ougogo.

CHAPITRE IX.

Détails géographiques et ethnologiques sur l'Ougogo.

Le plateau que l'expédition venait de franchir, et qui forme la troisième partie de la région que nous avons parcourue, s'étend de la vallée d'Ougogo (33° 54′ longitude est), située à la base des monts de l'Ousagara, jusqu'au district de Toula, frontière orientale de l'Ounyamouézi (31° 37′ longitude est), et occupe un espace dont la largeur est de cent cinquante-cinq milles géographiques. Il est plus difficile d'en estimer la longueur; les Vouahoumba et les Vouatatourou qui en habitent le nord, les Vouarori et les Vouahéhé qui en occupent la partie méridionale, sont des tribus vagabondes, et n'ont pas de frontières déterminées. Toutefois d'après les Arabes, le territoire des Vouagogo s'étendrait à trois

journées de marche vers le nord, et à quatre ou cinq au midi; ce qui lui donnerait une longueur d'environ cent vingt milles.

Le terme moyen des altitudes que nous ayons prises sur ce plateau est de onze cent treize mètres au-dessus de l'Océan. Nous y avons observé une pente ascendante et graduelle jusqu'à la roche ronde où le niveau s'élève, autant que je puis le croire, à douze cent quatre-vingts mètres au-dessus de la mer.

Située au pied d'une rampe, dont l'élévation force le vent du sud-est à déposer les vapeurs qu'il transporte, et placée trop loin des grands lacs pour en ressentir l'influence, cette zone est d'une aridité qui rappelle en maint endroit les Karrous, et le désert du Kalahari. Son aspect général est celui d'une plaine jaune et brillante, assombrie par de longues traînées de broussailles, d'arbres mal venants, de plantes salines, aux feuilles charnues, d'une monotonie excessive; le tout parsemé de petits cônes, hérissés de quartiers de roches, dont les interstices renferment des gommiers, des épines, des mimosas; enfin des masses granitiques, soulevées par l'action plutonienne, peu élevées au-dessus du sol, et dépourvues des blocs de grès qui ailleurs surmontent cette base primitive. Au Nord se dresse la chaîne tabulaire des Vouahoumba, séparée du plateau par une dépression longitudinale. Au sud est une plaine, s'inclinant par une pente insensible vers le Rouaha.

Pas de rivières dans l'Ougogo; les eaux pluviales y sont emportées par de larges noullahs, dont les bords argileux se fendent pendant la sécheresse, et forment des polygones pareils à ceux du basalte. La plaine torréfiée, brune ou jaune, et les salines nitreuses d'un éclat étincelant, y présentent quelques-uns des effets que produit le mirage dans l'Arabie déserte. Les chemins n'y sont que des pistes, frayées à travers les buissons et les champs; les kraals de petits enclos malpropres, autour d'un arbre où s'appuient les marchandises; les cabanes de ces kraals, de pauvres hangars, faits de roseaux desséchés, recouverts de chaume, défendus par les épines, et ravagés par le feu. Le manque de bois ne permet pas de constructions plus solides; et par le même motif, c'est la bouse de vache qui sert de combustible.

Le sous-sol est presque partout composé de grès; souvent il est recouvert d'un sable rutilant, parfois d'une couche de terreau brun peu épaisse, et le plus ordinairement d'une argile ferrugi-

neuse et dure, jonchée de nodules de quartz, diversement colorés, de masses de carbonate de chaux, ou de détritus siliceux, et qui offre plus de ressemblance avec une route macadamisée, qu'avec le riche humus de la zone maritime.

On rencontre, en beaucoup d'endroits, des fourmilières coniques, d'un rouge pâle; ailleurs le fer carbonaté lithoïde surgit de la plaine, et partout le gravier abonde, soit en grains menus et polis, soit en fragments grossiers.

Dans certaines parties, le sol est condamné à une sécheresse perpétuelle, et nulle part l'eau n'y est bonne ou copieuse. On la rencontre dans le lit tortueux des noullahs; dans les inégalités du sol, transformées, suivant l'espace qu'elles occupent, en bassins, en étangs, en fosses ou en citernes; dans des trous profonds, ou des mares à fleur de terre, creusés par les indigènes, et où la retient une argile compacte.

La manière dont l'eau s'y distribue partage cette région en trois districts : à l'est le Marenga-Mk'hali, épais fourré, où de misérables villages, évités des caravanes, s'éparpillent au nord et au sud de la route; au centre, l'Ougogo, le plus populeux et le mieux cultivé de la province, divisé en nombreux territoires, séparés les uns des autres par des buissons et des taillis, rempart verdoyant pendant la saison pluvieuse, épineux durant la sécheresse, et qui dans tous les temps empêche l'air de circuler, lambeaux de terre sauvage qui surprennent dans un pays habité d'ancienne date [1]; enfin le Mgounda-Mk'hali, division occidentale, maigre forêt de bois chétif, alternant avec des halliers, et où la végétation n'est touffue que sur quelques éminences, moins arides que la plaine.

Le climat de l'Ougogo est remarquablement sec; durant notre passage, qui eut lieu en septembre et en octobre, les couleurs de nos meilleures boîtes d'aquarelle se dessèchèrent dans leur godet de métal; la gomme élastique devint pâteuse et gluante, nos mackintosh eurent la liquidité du plâtre frais, et le caoutchouc vulcanisé se déchira comme du papier gris.

Le vent d'est, qui vient des montagnes, souffle presque toute l'année avec violence; malgré cette fixité du vent, la tempéra-

1. Suivant les Arabes, la population de l'Ougogo serait moins nombreuse aujourd'hui qu'elle ne l'était autrefois.

ture n'en subit pas moins de brusques variations, produites par le choc de bourrasques glaciales avec des courants d'air chaud. Pendant la sécheresse le climat rappelle celui du Sind : même ciel embrasé, mêmes nuits d'une fraîcheur pénétrante, mêmes ouragans poudreux. La réflexion lumineuse du sol étincelant communique à l'atmosphère un éclat singulier; la feuille des plantes grasses se ride et brûle, la plaine se déchire, le roc s'effrite; et lorsque le vent du nord, passant au-dessus de la chaîne des Vouahoumba, rencontre les raffales qui, de l'Ousagara, se sont échauffées dans cette fournaise, les molécules argileuses et siliceuses de la terre désagrégée, les détritus des plantes, carbonisées par le soleil, surgissent en puissants tourbillons qui passent avec la rapidité d'un cheval au galop, et qui, chargés de sable et de cailloux, frappent ce qu'ils rencontrent, ainsi qu'une grêle épaisse, fouettée par l'ouragan.

Pas de vouli, c'est-à-dire de mousson d'automne, qui ailleurs rafraîchit la terre. Cependant à la mi-novembre, quelques averses, accompagnées d'une violente tramontane, s'abattent sur cette région calcinée, et la vie renaît tout à coup avec une activité excessive; l'abaissement de la température (le soleil est alors à son extrême déclinaison) produit le même effet qu'en Europe les vents attiédis et les chaudes ondées d'avril; c'est le printemps, la saison des feuilles et des nids : les arbres s'épanouissent, les fleurs s'entr'ouvrent, l'homme sème, les oiseaux chantent.

Vers la fin de décembre, le vent d'est passe au nord et au nord-est, où il se fixe; il vient des hauteurs qui bordent le lac Nyanza, terrains saturés d'eau par la pluie qui les a inondés en septembre, et la masika débute. Il est rare qu'elle se prolonge au delà du troisième mois; quand elle n'atteint pas cette durée, ou qu'elle verse une faible quantité d'eau, ce qui est fréquent, la sécheresse est exceptionnelle et produit la disette. Le sol a donc beaucoup moins de fertilité dans cette province que dans les zones voisines; le tabac et le coton, qui prospèrent depuis l'Océan jusqu'au bord du lac, n'y viennent pas, et le riz y est remplacé par le sorgho et le maïs.

Les voyageurs qui passent pour la première fois dans l'Ougogo y souffrent du climat, qui cependant ne mérite pas les malédictions qu'ils lui donnent. Ils se plaignent des trombes, des nuées d'insectes, de la chaleur dévorante et du froid qu'ils y subissent;

froid qu'on éprouve dans cette région dès que le thermomètre ne marque plus que douze ou quinze degrés de chaleur. Plantées sous un baobab dépouillé de feuilles, leurs tentes légères ne les protégent pas contre le feu d'un ciel sans nuages; l'eau saumâtre, dont le résidu nitreux noircit l'argent, comme les vapeurs sulfureuses, affecte leur santé; mais l'air est pur; ces nuits fraîches qui les blessent avivent l'appétit, qui ne s'arrête que par l'impossibilité de le satisfaire; et ceux qui reviennent de l'intérieur prodiguent les éloges à ce climat qu'ils avaient maudit.

Il est rare néanmoins que les étrangers échappent à la fièvre locale, appelée moukoungourou; c'est, comme dans la région précédente, une forte attaque bilieuse, laissant après elle l'insomnie, la faiblesse et de violents maux de tête. Comparativement à la durée du frisson, la période brûlante est d'une longueur exceptionnelle; dans quelques endroits elle est rarement suivie de transpiration; et cette dernière, lorsqu'elle se produit, n'indique nullement la fin de l'accès. On voit du reste dans l'Ougogo peu d'autres maladies que la fièvre; les terribles ulcères du K'houtou, et de la partie orientale de l'Ousagara y sont à peu près inconnus. Il est certain que ce serait une province éminemment salubre, si l'on y trouvait un bon abri, de l'eau pure, et des vivres en quantité suffisante.

Une herbe fine et disposée par touffes, entremêlée de terrains chauves, parsemée de grès et de quartz, et qui souvent recouvre de petits monticules, remplace dans le paysage, d'ailleurs peu séduisant, les grandes herbes de la plaine maritime, ou les bois des montagnes. La sécheresse du climat, et la maigreur de la terre se révèlent surtout dans les grands végétaux; le baobab est le seul qui atteigne des dimensions considérables, encore ne le trouve-t-on qu'isolément et à de longs intervalles.

Le pays est couvert d'une variété d'encens dont l'écorce polie, d'un bronze foncé, est revêtue d'une incrustation blanche, probablement nitreuse, qui la fait paraître couverte de givre; elle se détache des longues brindilles qui pendent de l'arbre, et que le soleil blanchit. Le mukl, peut-être le *balsamodendron africanum*, pareil à un petit baobab, s'élève du taillis buissonnant. D'après les Arabes, il serait de bonne qualité; ils le râpent, en le frottant sur une pierre, le mêlent avec de l'eau, trempent dans ce liniment une compresse de coton, et s'en servent pour panser

les plaies de mauvaise nature. Les femmes l'emploient en fumigations. Les indigènes en ignorent les propriétés, et les Béloutchis, à qui cet arbre balsamique est bien connu sous le nom de gougal ou de gougour, et qui le recherchent dans leur pays, n'y font pas attention dans l'Ougogo.

Ici les plantes grasses, cactus, euphorbes[1] et aloès, ne brûlent pas; l'air qu'elles renferment, dilaté par la chaleur, en fait éclater les feuilles, dont le suc abondant éteint la flamme.

Parmi les différentes espèces de soude, que l'on rencontre sur cette terre nitreuse, l'arak des Arabes (*capparis sodata*), aux grappes de baies semblables à des groseilles, se fait remarquer par sa verdure permanente. Le mtoungoulou, rabougri et déchiqueté, jonche la terre de ses fruits pareils à des pommes; et le mbembou, dans les endroits où il est abrité du soleil, porte une espèce de nèfle que recherche avidement le voyageur affamé.

Les bêtes sauvages abondent dans les halliers de l'Ougogo, où le sol graveleux et friable conserve longtemps l'empreinte de leurs pas. Dans quelques districts elles vont se désaltérer la nuit aux bassins creusés par les villageois. L'éléphant préfère les jungles épaisses où il peut se vautrer dans les mares, et où il se nourrit d'écorces, de feuilles, de fruits et de racines succulentes. Le rhinocéros recherche les bouquets d'arbres qui le protégent de leur ombre, et d'où il fond à l'improviste sur l'ennemi qu'il soupçonne. Le buffle, chassé des prairies basses qui bordent les cours d'eau, et qui forment son habitat favori, erre, ainsi que la girafe, dans les bois clair-semés. La voix de l'autruche retentit pendant le jour, et celle du lion pendant la nuit. Cette dernière se fait souvent entendre sur toute la ligne que nous avons parcourue, mais il est rare que l'on rencontre celui dont elle émane: deux fois seulement nous avons aperçu la piste du lion sur le sentier.

D'après les Arabes, le roi des animaux, dans ces parages, est de taille moyenne; rarement il y atteint le maximum de stature et de puissance qui le caractérisent dans l'Atlas, où il trouve du bétail à discrétion, et dans les plaines giboyeuses situées au nord

1. L'euphorbe atteint, dans l'Ougogo, de onze à treize mètres de hauteur; et sa tige ligneuse et dure y porte une masse de branches nues, en forme de cloche, impénétrable aux rayons du soleil.

de la colonie du Cap[1]. On lui a vu néanmoins attaquer le buffle, et tuer des bœufs à Kazeh, à proximité des Arabes. Plus commun dans les highlands du Karagouah que dans les basses terres, il est rare qu'il attaque l'homme, et ne se rend, dit-on, coupable du fait que lorsqu'il est trop vieux pour combattre. Sa dépouille, qui est jaune comme celle du lion arabe, teintée de blanc sous la mâchoire, et ornée d'une crinière qui lui retombe sur les yeux, devient, dans l'Ounyamouézi, la propriété du sultan.

C'est sur le plateau de l'Ougogo que nous avons observé l'autruche pour la première fois. Nous l'avons rencontrée ensuite jusque dans l'Oujiji. Les naturels en recueillent les œufs, qu'ils vendent aux voyageurs; quelquefois on les a frais, généralement ils sont trop avancés. La coquille vide et sèche forme la principale valeur d'échange entre les Arabes et les cultivateurs de café des bords du lac Nyanza, qui les découpent en croissants et en disques, pour en faire des objets de toilette. On s'empare des jeunes, mais rarement on les apprivoise. Chose singulière, dans l'Ousoukouma, où les plumes qui font la parure du mâle sont très-recherchées comme ornement de tête, c'est à peine si l'on chasse cet oiseau; et pas un des habitants de cette région n'a essayé de faire de ses plumes un article de commerce, bien quelles se vendent dans le Somal jusqu'à huit dollars la livre, quand elles sont blanches et non endommagées.

L'autruche est à la fois stupide et farouche, craintive et téméraire; son allure, qu'elle précipite à la vue de l'homme, en jetant derrière elle des regards répétés, indique l'effroi; et il est impossible de la surprendre dans les lieux découverts qu'elle affectionne.

L'hyène, le léopard et plusieurs espèces d'antilopes, entre autres le coudou, sont tués plus fréquemment dans ces plaines

1. Nous ne savons pas s'il existe au nord de la colonie du Cap un lion qui rivalise avec celui de l'Atlas, et atteigne le maximum de la stature et de la puissance de l'espèce; en tout cas il est rare. Le représentant de la race léonine, dans le midi de l'Afrique, est un animal de taille moyenne, qui chasse de compagnie, bien qu'à l'affût, c'est-à-dire avec des rabatteurs, porte un museau de chien (trait qui doit réjouir l'ombre de Lavater), est souvent la victime des buffles, qu'il respecte lorsqu'il est seul, et traîne sa proie quand elle est pesante, n'ayant pas la force de se la jeter sur le dos et de s'enfuir avec cette lourde charge. (*Note du traducteur.*)

désertes que sur les autres portions de la ligne que nous avons suivie. Des cochons rougeâtres, des lièvres au poil roux, sont partis quelquefois sous les pas de la caravane. L'hyrax du Somal se chauffe au soleil sur les rochers, et la carapace d'une petite tortue terrestre, appelée Khasa, est souvent attachée à une branche pour indiquer le chemin.

Le k'houalou, petit perroquet vert à épaules jaunes, la huppe, le faucon des moineaux, une grande variété de gobe-mouches, des allouettes jaunes à tête noire, des tourterelles de petite espèce, des calaos, des pigeons verts, des engoulevents, de petites outardes se voient dans chaque fourré. Près des villages le corbeau à col blanc et le chil des Hindous (*falco chila*) témoignent de la présence de l'homme, comme le singe de la proximité de l'eau. Le simoun embrasé balance, en passant, le nid du loxia, tandis que le bateleur, aigle magnifique, dont la plume noire recouvre un duvet qui brille d'un éclat argenté, s'élève discrètement dans l'air, et que d'énormes vautours, se pressant de tous les points du ciel, indiquent la place où gît un cadavre ou un agonisant.

Jusqu'à ces dernières années, les Vouagogo, plus nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui, empêchaient les voyageurs de franchir leur territoire. A cette époque la route de l'Ounyanyembé, qui longe la rive gauche du Rouaha et traverse la contrée des Vouarori, passait près d'Ousanga et d'Ousenga. On raconte que lors du passage de la première caravane dans l'Ougogo, les habitants, frappés d'admiration par la corpulence de Djoumah-Mfoumbi, dihouan de Saadani, qui commandait cette caravane, après s'être convaincus de la réalité de ce splendide embonpoint, déclarèrent que cet homme si gras ne pouvait être qu'un dieu, et lui demandèrent, en vertu de son pouvoir céleste, de les gratifier d'une pluie copieuse. Djoumah, ayant décliné tant d'honneur et protesté de son impuissance, fut condamné à mort; il allait être exécuté, quand une série d'averses, non moins fortes qu'opportunes, vinrent sauver ses jours. Peu à peu les exactions croissantes des Vouarori poussèrent les voyageurs plus au nord; et les Vouagogo, s'habituant à voir passer les caravanes, perdirent cette manie libyenne de sacrifier les étrangers.

Trois routes principales se dirigent de l'Ousagara vers le couchant, et traversent le Marenga Mk'hali. Ya Nyika (chemin du dé-

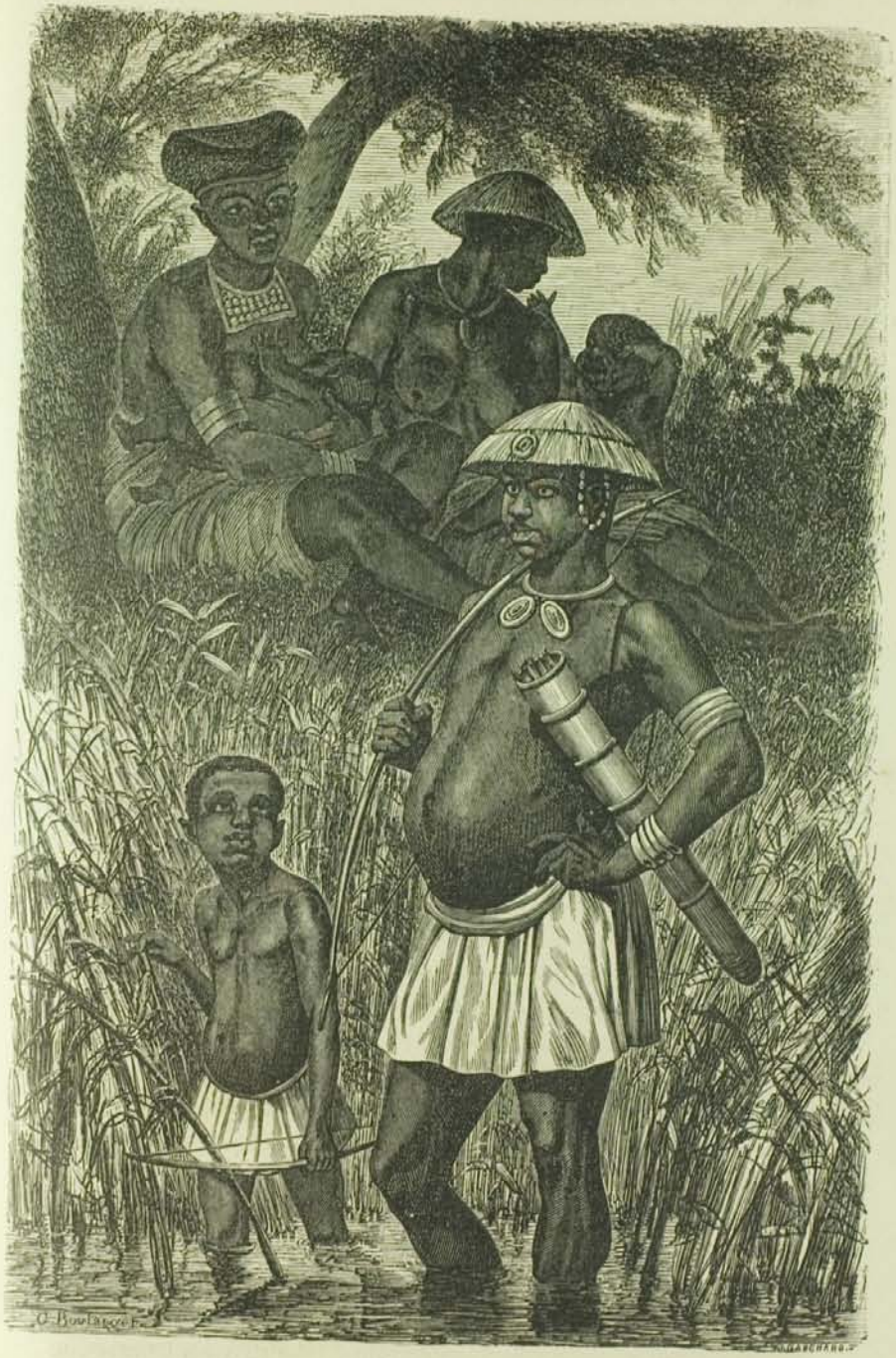
sert), la plus septentrionale des trois, est mal nommée, s'il est vrai qu'on y trouve une eau abondante, comme l'affirment les guides, et qu'elle franchisse le territoire de huit sultans. La ligne centrale, que nous avons décrite dans les pages précédentes, appelée Marenga Mk'hali, de sa station médiane, est invariablement préférée en temps de sécheresse. Enfin la ligne du sud, désignée sous le nom de Nya Ngaha, forme la prolongation de la route du Kiringouana; on s'y procure facilement des vivres; mais les tribus qu'on y rencontre sont pour les caravanes un motif constant d'embarras et d'inquiétudes.

La salubrité du climat, l'absence de cette végétation plantureuse qui caractérise les vallées fluviales, ont été favorables au développement physique des habitants de cette province. Au premier coup d'œil on distingue les Vouagogo et les Vouahoumba des races dégénérées qui peuplent les terres d'alluvion; bien que leur territoire soit moins élevé au-dessus du niveau de la mer que la région suivante, leur peau est moins brune que celle des Vouanyamouézi.

La tribu des Vouagogo s'étend depuis la base des monts de l'Ousagara, jusqu'à Mdabourou, sur un espace qui, en ligne droite, comprend cinq journées de marche. Elle est limitée, au nord, par les Vouatatourou, au sud par les Vouabéna; la longueur du pays qu'elle occupe, entre ces deux peuplades, est estimée à huit marches; dans le nord elle se mêle aux Vouahoumba, dans le sud aux Vouarori, dans le sud-est aux Vouahéhé.

Les Vouagogo présentent la diversité de nuances que l'on observe chez tous les peuples possesseurs d'esclaves; beaucoup d'entre eux sont aussi clairs que les Abyssiniens, et il en est d'aussi noirs que les nègres. Dans l'est et dans le nord la race est vigoureuse, et de couleur peu foncée. Rien de plus frappant chez elle que la forme de la tête, dont la partie postérieure est d'une petitesse remarquable, relativement à la largeur de la face; vue par derrière, on dirait un bol de petit diamètre, appliqué sur un autre infiniment plus grand, et cette particularité, jointe à l'élongation excessive des oreilles, donne aux Vouagogo une physionomie toute spéciale.

Nulle part nous n'avons trouvé le lobe auriculaire aussi distendu; des morceaux de canne d'un ou deux pouces de longueur, et d'une circonférence double de celle du doigt, y sont passés de



Vouagogo.

manière à former une anse de chaque côté de la tête. Le signe national de la tribu est dans l'arrachement des deux incisives médianes de la mâchoire inférieure, souvent d'une seule chez les hommes; toutefois on en reconnaît plus vite les membres à leurs prodigieuses oreilles. Il faut dire que dans cette région l'oreille percée est, non la marque de l'esclave, mais bien celle de l'homme libre.

Le tatouage n'a rien de caractéristique parmi les Vouagogo; on remarque seulement chez quelques femmes deux raies longitudinales qui prennent au-dessous de la poitrine et s'étendent sur tout l'abdomen. Les cheveux sont quelquefois entièrement rasés, quelquefois coupés en brosse. La plupart des individus en font une masse de petites nattes, comme les anciens Égyptiens, et les enduisent, ainsi que tout leur corps, de terre ocreuse et micacée; une couche de beurre fondu, brochant sur le tout, fait l'orgueil des puissants et des belles.

La race des Vouagogo n'est pas laide, et parmi leurs jeunes femmes il en est qui peuvent se dire jolies. Toutefois, si la partie supérieure du visage est souvent bien, les lèvres sont épaisses et d'une expression brutale; le corps est heureusement proportionné jusqu'aux hanches, mais le reste est défectueux, la jambe est maigre, le mollet trop mince et placé beaucoup trop haut. Même chez le sexe faible et doux la physionomie est sauvage, la voix forte, stridente, impérieuse, et les paupières sont rougies et fréquemment éraillées par l'ivresse.

Comparé à celui de leurs voisins, le costume des Vouagogo leur donne un certain air de civilisation; il est aussi rare de voir chez eux un vêtement de pelleterie que de rencontrer, plus à l'ouest, un lambeau de cotonnade. Les enfants mêmes sont généralement vêtus. Presque tous les hommes ont une draperie d'indienne ou de tissu arabe quadrillé. Les femmes riches portent des étoffes voyantes de soie et coton; les pauvres du calicot écru. Les petites filles ont une espèce de tablier, ou plutôt de bandage, qui leur tombe jusqu'aux genoux, et qui a pour ceinture un ou deux rangs de grosses perles bleues, appelées soungomaji. Une bande de cotonnade d'une longueur de deux mètres est attachée par derrière à cette ceinture, ramenée par devant, et serrée à la taille; à chaque mouvement rapide, les deux bouts de cette écharpe flottante, qui arrivent à mi-jambe, produisent beaucoup d'effet.

Les deux sexes ont pour parure le kitindi, les bracelets de fil de laiton, les anneaux de fer massif aux chevilles et aux poignets, les chaînes d'airain, les cercles et les disques d'ivoire, dont la matière est la source principale de leur richesse ; des courroies de pelleterie aux longs poils, serrées au poignet, au-dessus du genou et du coude ; enfin la verroterie, dont ils n'estiment que la plus chère : les perles roses et rouges.

Ainsi qu'ailleurs, les hommes ne sont jamais sans armes ; quelques-uns portent le couteau à double tranchant, véritable dague, servant dans le combat et dans les travaux usuels, comme autrefois, le snick-an-snie des Hollandais. On ne leur voit pas de bouclier. La lance dont ils se servent approche de celle qu'emploient les Vouanyamouézi pour chasser l'éléphant ; elle peut avoir un mètre vingt centimètres ; le fer s'y attache, à une hampe solide, par une encolure formant virole, et qui a la moitié de la longueur totale.

Dans l'est, les Vouagogo ont adopté l'énorme dague et la lance en pelle des Masaï, dont les gens du Somal font également usage ; dans toute la province il est de mode de ne pas paraître en public sans la serpe des Vouasagara.

Pour piocher la terre, les femmes se servent de la houe des Vouanyamouézi.

De mauvais tembés, d'aspect misérable, composent l'habitation des Vouagogo. Un frêle colombage enfoncé dans la terre et crépi de boue en forme les murailles. L'intérieur, divisé en compartiments étroits comme les cabines d'un navire, et d'une malpropreté excessive, abrite les chiens et les chèvres, en surcroît de la famille. Il est pauvrement meublé d'un petit tabouret, d'une peau de vache étendue sur un châssis formant couchette, d'un mortier servant de moulin à bras, de plusieurs caisses d'écorce pour le grain, et d'une quantité de gourdes plus ou moins grandes. Vers le coucher du soleil, toute la population rentre dans ces bouges infects, dont la porte est soigneusement barricadée, par crainte des Vouahoumba. Il est dangereux d'en approcher pendant la nuit.

Les Vouagogo ont un langage plus dur que les peuplades voisines. Dans l'est, ils comprennent les Masaï ; beaucoup d'entre eux parlent facilement la langue de la côte. A l'exception des Vouarori et des Vouahoumba, qu'ils redoutent, ils méprisent les

étrangers et désignent les Vouanyamouézi par le nom de Vouakonongo, qu'ils appliquent en général à tous les voyageurs.

A une époque dont les vieillards ont gardé le souvenir, un riche trafiquant de l'Ounyamouézi, nommé Kafouké, traversant la province à la tête de plusieurs milliers de porteurs, se prit de querelle avec les gens du pays, au sujet de la taxe de l'eau. Il fut tué après quinze jours de lutte, et sa bande vaincue et dispersée. L'impression qui en résulta dure encore chez les deux peuples. Une sécheresse exceptionnelle se fit sentir pendant plusieurs années après le trépas du marchand; le territoire se dépeupla, et tandis que les Vouagogo attribuèrent cette calamité à la vengeance du défunt, les Vouanyamouézi, depuis lors, n'ont jamais franchi sans terreur la province où mourut leur puissant compatriote.

Dans les nombreux combats qui éclatèrent entre les deux tribus, l'avantage resta toujours aux Vouagogo; d'où l'insolence provocante de ces derniers qui, dans leur orgueil, s'intitulent Vouana Vouadégé (*fils des oiseaux*), c'est-à-dire *semper parati*.

Les Vouanyamouézi, au contraire, évitent soigneusement tout ce qui peut les blesser. Pour ne pas encourir leur disgrâce, nos porteurs obéissaient à leurs moindres gamins; et quand ils disent, en le regardant: « C'est un Mgogo! » Bobadil se redresse fièrement et ne craindrait pas quarante des leurs; mais il fuirait devant un seul homme des Vouarori ou des Vouahoumba.

La force des Vouagogo est dans leur supériorité numérique; ils vont rarement à la côte, restent dans leurs villages, qui sont, par conséquent, remplis de guerriers. En outre, la sorcellerie compte chez eux peu de crédules; les vouaganga, docteurs sacrés, ces bourdons de la ruche sociale, n'y sont qu'en très-petit nombre, et, malgré l'absence de loi qui l'interdise, la vente de l'homme y est exceptionnelle.

C'est avec le sel et l'ivoire, principaux produits de leur contrée, qu'il achètent leurs esclaves. Il n'est pas de caravane qui, traversant le pays, ne troque une partie de son capital contre une substance amère qui se recueille à la surface des mares desséchées. On lave cette croûte efflorescente pour en distraire la fange; on en fait bouillir la lessive jusqu'à évaporation, puis on l'étend sur un terrain uni, et le sel que l'on obtient de la sorte est moulé en cônes informes de quarante à quarante-cinq centi-

mètres. Ces pains coniques se vendent sur les lieux de sept à dix pour une shoukkah, et se revendent, à quelques jours de marche, avec un profit considérable. Toute la partie orientale de l'Ounyamouézi et tout l'ouest de l'Ousagara s'approvisionnent de sel dans l'Ougogo; il y est néanmoins très-inférieur à celui qu'on retire des mines de Rousougi, dans l'Ouvinza, et qui est envoyé au centre de l'Afrique.

Dans tous les endroits boisés, dans tous les lieux couverts, le sol est miné par d'énormes trappes, dissimulées avec art, et destinées à piéger les éléphants, très-nombreux dans le pays, malgré la sécheresse qui les décime. Nous avons dit ailleurs que le chef du district où l'animal vient tomber s'approprie les défenses de la bête, et en distribue la chair à ses administrés. L'ivoire est l'une des sources principales de la richesse des Vouagogo; et l'activité du commerce que font ceux-ci avec la côte assure aux voyageurs que le passage ne leur sera pas fermé.

Les Vouagogo sont tellement avides d'esclaves, que la plupart des caravanes de retour laissent chez eux quelque partie de leur cargaison vivante. Fatigués de la route, et croyant gagner au change, les captifs que les traitants amènent de l'intérieur se laissent aisément séduire. Ils s'enfuient d'ordinaire en emportant une arme, quelques vivres, ou bien un peu d'étoffe, et vont rejoindre leur nouveau maître, qui les envoie à l'écart pour empêcher qu'on ne les reconnaisse et les réclame. Au bout de quelques jours on leur met entre les mains une grosse houe, et les malheureux comprennent, trop tard, qu'ils ont échangé une existence facile pour une vie laborieuse et dure.

Les chefs ne trafiquent de leurs sujets que lorsque ces derniers sont convaincus de magie; les membres de la tribu ne vendent pas leurs compatriotes, si ce n'est quelquefois des pères et mères qui, poussés par le besoin, trafiquent de leurs enfants. Il en est de même chez les Vouamasaï, les Vouahoumba et les Vouakouafi; il est rare qu'on en trouve sur le marché, et ceux qu'on y rencontre ont peu de valeur, malgré leur force et leur intelligence, en raison de leur caractère opiniâtre; beaucoup d'entre eux mourraient sous le bâton plutôt que de s'abaisser au niveau des femmes en se servant d'une houe.

Voleurs célèbres, les Vouagogo passent, comme les Vouahéhé, pour accomplir leurs brigandages même en plein jour. Mendiants

insatiables, ils vous exposent leurs besoins sans honte et sans réserve. Le tabac, qui ne pousse pas dans leur province, est le principal objet de leurs importunités; ils ressemblent, à cet égard, aux habitants du Somal qui ne voient jamais un étranger sans lui tendre la main pour avoir du *bori*. Paresseux et débauchés, les hommes se livrent du matin au soir à l'orgie, tandis que les filles et les femmes piochent la terre, et que les bambins gardent le bétail. Ils ajoutent du miel à leur pombé, et les voisins se traitent tour à tour; après midi on ne trouverait pas dans tout l'Ougogo un chef qui n'eût la voix épaisse, l'œil enflammé, la démarche incertaine; chacun est ivre ou en train de le devenir.

Les Arabes tiennent cette population pour une vilaine race, vaniteuse et violente, fanfaronne et pillarde. Certes les Vouagogo n'ont aucune idée des convenances; ils arrivent en foule sous la tente du voyageur, s'accroupissent devant lui, le regardent impudemment, et le raillent sans pitié des bizarreries qu'il présente. La multitude se presse sur vos pas, elle vous suit pendant plusieurs milles; les femmes, la poitrine découverte, leurs poupons sur l'échine, où ils sont fixés par une peau de léopard, courent après vous en poussant des cris féroces; les jeunes filles éclatent de rire et se moquent du voyageur avec l'insolence réservée aux gamins dans les contrées plus modestes. Mais, comme nous l'avons dit, cette curiosité même prouve qu'ils sont perfectibles; les peuplades entièrement dégradées, ont trop d'apathie pour s'émouvoir de ce qu'elles n'ont jamais vu. Il y a en outre chez les Vouagogo une hospitalité qui, malgré sa rudesse, n'en existe pas moins; l'étranger, que repoussent les Vouazaramo et les Vouasagara est salué par eux avec un certain empressement; ils l'accueillent et l'acceptent pour frère; le chef de la famille lui donne son escabeau, s'assied par terre auprès de son hôte, lui apporte du laitage, lui prépare de la bouillie, et quand viennent les adieux, lui donne une chèvre ou une vache, si sa fortune le lui permet. Le facteur de caravane est presque toujours ivre tant qu'il séjourne dans l'Ougogo, et sans qu'il lui en coûte. Les femmes sont complaisantes pour l'étranger de couleur pâle, et selon toute apparence, avec la permission des maris. (Si l'on en croyait les Arabes, l'époux de la fille serait, *de jure*, l'amant de la mère.)

Le sultan, désigné sous le nom de mtémi, exerce une autorité fort étendue : ses sujets le tiennent en si haute estime, que même un étranger qui oserait s'appeler comme lui serait passible d'un châtiment. Les ministres, en général, sont frères, ou tout au moins parents du chef; ils portent le titre de vouazagira, (mzagira au singulier) et les membres du conseil, formé des anciens et des notables, prennent celui de vouanyapara, qui est emprunté aux Vouanyamouézi.

Les vivres se vendent cher dans l'Ougogo; il est rare que l'on puisse y acheter des vaches ou des moutons, voire des chèvres, avec de la cotonnade unie; même pour du lait, on vous demande des perles bleues ou rouges. Une caravane moyenne y dépense, par jour, de six à dix shoukkahs. Celles de l'Ounyamouézi apportent de vieilles houes en fer, qu'elles échangent contre du grain, et qui sont prises pour le métal, dont on manque dans l'Ougogo.

Les Vouahoumba, nommés par quelques-uns Vouahoumpa, forment l'une de ces terribles hordes pastorales qui vivent au-delà des rivières de l'Éthiopie. A en juger par leur dialecte, ils appartiendraient, comme les Vouakouafi, à la grande race Masaï, dont la langue est, ainsi que dans le Somal, en partie du midi de l'Afrique, en partie sémitico-africaine. L'habitation des Vouahoumba s'étend du nord de l'Ousagara à la rive orientale du Nyanza d'Oukéréhoué. Il a été dit qu'une branche de la Moukondokoua prend sa source dans leurs montagnes, dont la ligne bleue qui se voit au nord, lorsqu'on traverse l'Ougogo en se dirigeant vers l'ouest, indique où l'ancienne route de Pangani rejoignait le tronc principal de celle de l'Ounyamouézi.

L'ivoire étant rare chez eux, peu de voyageurs visitent les Vouahoumba. Cependant il y a quelques années, Hamed-ben-Sélim, un négociant arabe, explora leur territoire, avec le projet d'y acheter des ânes. Il partit de Toula (dans l'est de l'Ounyamouézi), traversa la contrée des farouches Vouatatourou, et arriva le huitième jour au district d'Iramba, où est une rivière qui sépare les deux tribus. Il fut accueilli avec bienveillance; mais personne depuis lors n'a suivi son exemple.

Les Vouahoumba sont d'une belle race : un peu hauts sur jambes, et sveltement taillés comme tous les montagnards. Ils ont, à diverses reprises, ravagé l'Ousagara et l'Ougogo; un cer-

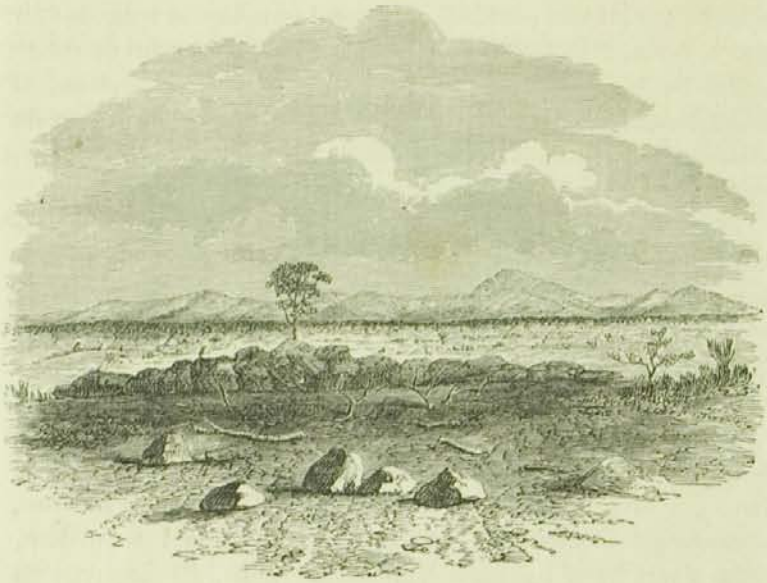
tain nombre d'entre eux ont formé plusieurs établissements dans cette dernière province, où ils ont remplacé la tente de cuir par la hutte, et le costume de peau de chèvre, par celui de cotonnade. Ils teignent leurs vêtements avec une terre ocreuse, et leurs femmes portent des kitindis à l'avant-bras et au-dessus du coude. Chez les deux sexes l'oreille est percée et distendue, comme celle des Vouagogo.

Dans leurs montagnes ils sont purement et simplement pasteurs, ne cultivent pas la terre, méprisent la nourriture végétale, et ne mangent, suivant la saison, que du lait ou de la viande. Leur abri est une cabane hémisphérique, faite avec des branches recouvertes d'une peau de bœuf, et d'où les jambes de l'occupant se projettent au dehors.

Toujours à leur portée, leurs armes se composent d'une dague à double tranchant, dont la poignée à cannelures est fixée à la lame par un fragment de queue de vache ; d'une double massue, arme de jet à laquelle on imprime un mouvement de rotation, enfin d'une lance à grande lame en fer doux. Ils ignorent ou méprisent l'arc et les flèches, mais dans le combat ils font usage du grand bouclier de cuir dont se servent les Cafres. Les Arabes, lorsqu'ils disposent de certaines forces, ne redoutent pas leurs attaques.

Ainsi que les Vouakouafi, leurs congénères, les Vouahoumba entourent la jambe du nouveau-né d'un bandage qui, de la cheville monte au genou, et qu'ils n'enlèvent que lorsque l'enfant est assez fort pour se tenir seul. Cette coutume a pour but d'empêcher le développement du mollet, qui, suivant leurs préceptes physiologiques, diminue la rapidité et la vigueur de la course.

Les Vouahoumba que nous avons rencontrés dans l'Ougogo avaient les muscles de la jambe remarquablement déprimés, et l'indice du mollet placé très-haut.



Montagnes de l'Ousagara, vues de l'Ougogo.

CHAPITRE X.

Arrivée dans la Terre de la Lune.

Bien qu'il soit habité par les Vouakimbou, le district de Toura[1] n'en est pas moins regardé comme la frontière de la terre de la Lune, dont les habitants réclament la priorité sur les tribus voisines. D'après quelques personnes, l'Ounyamouézi commencerait à Djihoué la Mkoa; il est certain que lorsque nous entrâmes dans la Plaine embrasée, nos porteurs se déclarèrent chez eux.

Toura, que les Vouanyamouézi prononcent Toula ou Itoula, signifie *à bas!* (sous-entendu les fardeaux), parce que le voyageur, qu'il vienne de l'Orient ou du couchant, ne peut s'empê-

1. Toura ou Toula, 5° 2′ latitude sud, et 31° 37′ longitude est; — douze cent vingt mètres au-dessus du niveau de la mer.

cher de s'arrêter pendant quelques jours à la station que ce mot désigne.

Après les buissons monotones, les fourrés épineux du Mgounda-Mk'hali, dont les halliers vous enserrent de leur ligne tortueuse, cette vaste plaine, bornée à droite et à gauche par des coteaux ondulés, des tertres arrondis, de formation primitive, et où se succèdent les bourgs et les champs de sorgho, de maïs, de millet et de sésame, de manioc, de pastèques, de légumes et de gourdes, apparaît comme une terre promise, et charme le voyageur.

L'opiniâtre Kidogo me pressait de ne pas nous arrêter, affirmant que la population de Toura est à craindre; elle a cependant l'air plus timide que menaçant; c'est, du reste, un vilain peuple, d'aspect ignoble, dégouttant l'huile de ricin et de sésame, vêtu de quelques lambeaux d'indienne sale, ou de peaux de chèvre graisseuses.

A Toura, le dernier des ânes que nous avions amenés de Zanzibar paya sa dette à la nature, ne nous laissant que trois baudets achetés en route, en dehors de celui qui appartenait au djémadar. Il était nécessaire d'engager de nouveaux porteurs; motif de plus pour prolonger notre halte. Après les fatigues et les privations qu'ils avaient endurées, nos gens tenaient la bourgade insignifiante où nous étions arrêtés, pour un vrai paradis. Toutefois ils commencèrent, bien que prématurément, à réclamer une gratification, et maître Vouazira à solliciter son congé : un esclave qu'il avait envoyé dans l'intérieur pour une opération commerciale, était mort, et il voyait dans cet événement un présage qui l'inquiétait.

Il fallut céder à Kidogo, et partir; le 30 octobre, dès le matin, il nous fit traverser des champs cultivés, parsemés d'habitations, et nous conduisit à un gros village situé sur la frontière occidentale du district de Toura. Non content de ce succès, notre homme comptait bien nous engager dans une tirikéza; trompé dans cet espoir, il alla passer la nuit avec Ben-Khamis, dont, suivant les mauvaises langues, une esclave lui avait inspiré une folle passion, et il me punit en y restant toute la journée suivante.

Plus nous approchions du terme du voyage, plus les fils de Ramji se cabraient sous leurs légers fardeaux; ces misérables

souffraient dans leur dignité d'avoir un paquet sur l'épaule, et chaque jour, abandonnant leur charge, ils me causaient un surcroît d'ennuis qui me fatiguait de l'existence. Néanmoins, le 1er novembre, ils se retrouvèrent de bonne humeur, et la caravane put franchir un terrain d'une blancheur étincelante, couvert de maigres broussailles, qui sépare le Toura du district de Roubouga.

Nous avions marché pendant six heures et demie, lorsque nous nous arrêtâmes sur les bords du Koualé, c'est-à-dire de la perdrix, noullah où, malgré la sécheresse, il y avait encore plusieurs auges remplies d'eau. Les porteurs y ramassèrent des coquillages bivalves, et y prirent une quantité de loches d'étang, au moyen d'un procédé tout africain : l'un d'eux ôta l'écharpe de cotonnade qui lui ceignait les hanches, on y attacha deux bâtons, et deux hommes la traînèrent au fond de l'eau.

A Roubouga, où nous arrivâmes après cinq heures trois quarts de marche sur une terre noire, garnie d'une herbe peu épaisse entremêlée d'arbres épineux, ensuite à travers des chaumes, nous reçûmes la visite d'Abdoullah-ben-Djoumah, qui, à la tête d'une caravane volante, avait quitté la côte onze semaines après nous. Suivant son assertion, il avait fait jusqu'à trente milles en vingt-quatre heures; c'est la plus grande vitesse que l'on ait jamais vue dans ces parages; mais les Arabes sont enclins à l'hyperbole; toutefois sa bande était peu nombreuse, peu chargée, et de son propre aveu il avait été contraint de lui donner deux jours de repos.

Je dus à Ben-Djoumah l'explication d'un fait qui m'avait toujours intrigué : aussitôt qu'on parlait devant Ben-Sélim de dépasser l'Ounyanyembé, il prenait un air sombre, et d'une voix abattue, laissait tomber de funèbres allusions touchant la patience de l'homme, et le pouvoir que possède Allah de vaincre les obstacles. Mon visiteur m'ayant demandé si je me croyais assez fort pour affronter les périls qui nous attendaient au sortir de l'Ounyamouézi, j'eus tout à coup le mot de l'énigme. Je répondis que je supposais n'avoir rien à craindre; et qu'alors même que je pourrais en douter, cela ne m'arrêterait pas un instant. Abdoullah sourit, il était trop poli pour me dire qu'il n'en croyait pas un mot.

Le 3 novembre, une marche facile de trois heures moins un

quart nous fit arriver à la limite occidentale du Roubouga. Tandis que nous faisions notre halte du matin sous un bouquet d'euphorbes, je vis approcher Maoula ou Maoura, chef d'un gros village voisin. Dans ses prétentions à l'homme civilisé, il ne pouvait pas permettre à un blanc de passer sur ses domaines sans lui soutirer un peu d'étoffe, sous prétexte de lui offrir un bouvillon.

Comme presque tous les chefs de la Terre de la Lune, c'était un grand vieillard décharné, anguleux, ayant de gros membres, la peau noire, huileuse et ridée. De petits tortillons enduits de graisse, d'huile de ricin et de beurre fondu, pendillaient autour de son crâne chauve; une odeur d'encens bouilli s'exhalait du vieux morceau de cotonnade bleue qui lui enveloppait les hanches, et du lambeau d'indienne qui lui tombait des épaules. Du fil de laiton, enroulé autour d'une mèche de poil de buffle ou de zèbre, ainsi que des anneaux de cuivre massifs lui couvraient les deux jambes, depuis la cheville jusqu'au genou, et quatre petits disques, taillés dans une coquille blanche, ornaient les cothurnes de ses sandales.

Ancien voyageur, il reconnut les Béloutchis, nous salua d'un air bienveillant, nous conduisit à sa capitale, nous fit nettoyer des cases, préparer des couchettes, les premières que nous ayons vues depuis longtemps, et nous quitta pour aller chercher son bouvard.

A la porte du village était un bloc de bois à qui on avait eu l'intention de faire représenter une femme; nos musulmans prétendirent que c'était une idole; mais les indigènes affirmèrent qu'ils ne lui rendaient aucun hommage; ils déclarèrent la même chose à l'égard des croix et des serpents, peints avec de la cendre blanche, qui décoraient les murailles brunes de leurs demeures, et qui ne sont pour eux que de simples ornements

Le Roubouga est renommé pour son laitage, sa viande, son beurre fondu, son miel, et nous y fîmes bonne chère; les ruches y sont nombreuses et de la forme que nous avons décrite plus haut; seulement ici au lieu de les suspendre aux arbres, comme on le fait ailleurs, on les met sur deux fourches, pour les préserver des atteintes des fourmies blanches et noires. Le capitaine Speke rapporta d'un marais voisin une belle oie d'Égypte, au plumage rutilant, ainsi que deux autres oiseaux d'eau ressemblant à des grues, et que méprisèrent les Béloutchis; nos porteurs, qui

espéraient avoir du bœuf, n'en voulurent pas davantage; à Inengé pourtant, ils avaient gratté la carcasse d'un âne qui était plus que faisandé.

Sur ces entrefaites, Maoula nous fit amener un taureau, de la plus belle apparence, mais qui, violent et farouche comme un buffle, s'échappa, mit tout le monde en déroute, à l'exception du vieux chef, et répandit la terreur jusqu'au moment où il fut tué par deux balles du capitaine. Maoula reçut en échange un morceau de drap rouge, et deux pièces de cotonnade; puis il mendia tout ce qui frappa ses regards, y compris des capsules, bien qu'il n'eût pas de fusil, et s'efforça de nous retenir pour des motifs dont le secret ne tarda pas à lui échapper : il voulait me faire guérir son fils atteint de la fièvre, et jeter un sort à l'un des chefs voisins qui lui était hostile.

Vers huit heures du soir, on vint m'éveiller pour me dire que la palissade était entourée de nègres furieux; je sortis du village, accompagné de plusieurs de nos soldats qui, dans leur agitation, couraient de tous côtés, ne sachant plus ce qu'ils faisaient, et j'aperçus en dehors de l'estacade, une ligne sombre d'hommes paisiblement assis, bien qu'ils fussent armés en guerre. Je fis déposer nos marchandises en lieu sûr, donnai des ordres pour qu'on m'éveillât s'il arrivait quelque chose, et retournai à ma case, bien résolu de quitter le lendemain notre vieux chef, sans plus me mêler de ses querelles que de la santé de son fils.

Tous les porteurs avaient été gorgés de bœuf, quelques-uns étaient complétement ivres d'un excès de pombé; mais les nuages qui grossissaient chaque jour, et les ondées subites dont nous étions assaillis, les pressaient tellement d'arriver chez eux à cause de la saison des semailles, qu'il me fallait réprimer plutôt que stimuler leur ardeur; la lune était resplendissante, et si je l'avais voulu nous serions partis à minuit.

Le 4 novembre, après avoir traversé un lambeau de terre inculte, fourré de broussailles, la caravane aperçut un village éparpillé sur les pentes de l'Oukona, où le chanvre et le datura aux fleurs vireuses, disputent le sol au millet, au ricin, au brinjall et au sorgho. Le tabac est d'une végétation luxuriante, et des champs de coton, soigneusement entourés de palissades pour les protéger contre les bestiaux, approvisionnent les métiers qu'on voit maintenant partout.

Des pentes fertiles de l'Oukona, d'où nous sortons le jour suivant, nous passons dans une plaine onduleuse, rayée de bois peu épais, composés de mimosas, de mtogoués et d'énormes cactus quadrangulaires. Vient ensuite un fond marécageux, et l'on arrive dans le Kigoua, ou Mkigoua, troisième district de l'Ounyamouézi oriental. Nous y avons pour demeure un tembé, que nos gens détruisent par la flamme et la sape, et qu'ils réédifient.

Le 6 novembre nous voit de bonne heure dans la forêt de mauvais renom qui nous sépare de l'Ounyanyembé; c'est un assemblage peu touffu de mimosas, de gommiers et de bauhinias, entremêlés de plis de terrains, d'éminences, de grandes files montagneuses, de collines basanées, couvertes d'arbres en parasol, ou coiffées de quartiers de roche, et dont l'étendue est considérable. Le sultan du district, appelé Manoua, prend une part active aux meurtres et aux vols nombreux qui rendent cette forêt l'effroi des caravanes. Un seul trafiquant se plaint, pour sa part, d'y avoir perdu, à diverses reprises, cinquante charges d'étoffe ; les Arabes se sont contentés jusqu'ici de menacer les détrousseurs.

Manoua a, pour conseil et pour complice, un Arabe, du nom de Mansour, qui, chassé de Kazeh pour ses débauches, a passé à l'ennemi. En outre, Msimbira, l'un des sultans de l'Ousoukouma (Ounyamouézi du nord), qui a contre les Arabes une vieille haine, envoie ses pillards prêter main-forte aux brigands de Manoua, et partage le butin avec eux.

Le lendemain, 6 novembre, les Béloutchis quittèrent le kraal à une heure; nous les suivîmes une heure après. On leur avait refusé les grains de verre qu'ils demandaient sous de faux prétextes, et dans l'irritation qu'ils en éprouvaient, ils nous refusèrent leur escorte. Ils ne pouvaient pas déserter, j'avais leur rassade et leur étoffe ; mais ils cherchaient à me nuire, et la chose était facile.

Dans la traversée de la forêt, un vieux porteur ayant eu l'imprudence de rester en arrière, fut cruellement assommé par trois bandits qui s'emparèrent de sa charge, composée de parapluies et d'un porte-manteau de cuir, où étaient des vêtements, des livres, des journaux, de l'encre et des herbiers. J'appris plus tard que les voleurs, après s'être partagé le butin dans la forêt même, s'étaient séparés pour retourner chez eux. En route, ils avaient

rencontré des maraudeurs envoyés en expédition par Kitambi, chef d'Ouhyouvoui, district situé à une demi-journée de marche de Kazeh, vers le nord-est. La bande s'était saisie de nos trois hommes; la tête de l'un d'eux avait immédiatement décoré la porte principale du village de Kitambi; et les deux autres, ayant pu s'échapper avec leur part de prise, étaient allés chez Msimbira, ennemi mortel du sultan d'Ouhyouvoui.

Kitambi nous rendit nos effets, moyennant un gilet écarlate et huit mètres de calicot; mais le vieil Arabe que nous envoyâmes de Kazeh redemander à Msimbira nos livres, nos journaux et nos collections, fut injurié, volé, menacé de mort, et chassé sans avoir rien obtenu.

Le danger que l'on court perpétuellement dans cette région, de perdre tel ou tel objet, décourage le voyageur; on n'est jamais sûr que des écrits, des dessins, des notes, qui vous ont coûté des mois de fatigue, ne seront pas dispersés à tous les vents. Quant aux collections, nos successeurs feront bien de ne pas se préoccuper d'en réunir, tant qu'ils iront en avant, et de réserver ce travail pour le voyage de retour.

Peut-être n'est-il pas inutile de mentionner ici les précautions que je crus devoir prendre au moment de revenir à la côte : mes dessins et mes carnets furent confiés à un marchand arabe qui nous précédait à Zanzibar; les cartes, les papiers, les instruments du capitaine Speke furent enfermés dans une forte caisse en bois de sapin, recouverte de peau de bœuf, et portée à mziga-ziga, c'est-à-dire suspendue à une perche, appuyée par ses deux bouts sur les épaules de deux hommes, qui furent choisis parmi les plus fidèles. Un sac de cuir émaillé, servant dans le principe de nécessaire de toilette, et converti en portefeuille, où fut placé tout ce qu'il fallait pour écrire et pour dessiner, devint la charge de l'un des fils de Ramji; enfin, mes vocabulaires, mes éphémérides et mes albums, furent enfermés dans un carnier en cuir, porté par Nasiri, jeune Arabe de la Mrima, que j'avais engagé dans l'Ounyanyembé.

En présence de la conduite de notre escorte, je ne pouvais que me féliciter d'avoir franchi la forêt de Kigana, sans autre accident que la mort du vieux porteur. Nous n'étions pas à Kazeh depuis deux jours, que plusieurs charges de perles furent enlevées, dans cette même forêt, à la caravane d'Abdoullah-ben-Sélih. Peu

de temps après, une bande nombreuse y fut envoyée par Msimbira, avec l'intention de couper la route; mais les gens de Mpagamo la surprirent pendant son sommeil, lui tuèrent vingt-cinq hommes, et dispersèrent le reste. Néanmoins, cet échec n'arrêta pas le brigandage. A notre retour, comme nous étions campés à l'ouest de Kigoua, nous vîmes passer un corps d'esclaves qui fuyaient en toute hâte, et que les bandits avaient dépouillés de leur charge.

De cette forêt maudite, nous entrons dans les rizières de l'Ounyanyembé, où nous logeons dans un grand village, appelé Hanga; c'est une odieuse étable; mais le pays devient charmant : une vallée, traversée par un ruisseau, dont l'eau douce marque son cours par une ligne sinueuse d'un vert d'une excessive fraîcheur; sur les deux pentes, des champs cultivés à la houe, dorés par le vif éclat des chaumes; tandis qu'au nord et au midi s'élèvent des cônes tronqués, formés de blocs et d'assises de granite, ici, montrant la roche à nu, là-bas couverts, du pied jusqu'au sommet, d'arbres nains en parasol, et de cactus aux dimensions colossales.

Kidogo me presse de franchir, par une tirikéza, la dernière étape qui nous sépare de Kazeh, où, selon toute apparence, il a fixé le terme de nos explorations. Mais le ciel est en feu, les pargazis n'en peuvent plus, et nous avons la fièvre; il est complétement impossible de tenter une marche forcée. Toutefois, pour adoucir ce qu'un refus a toujours d'amer, je fais distribuer cinq livres de poudre à chacun des fils de Ramji, afin qu'ils puissent se présenter dignement chez les Arabes. Chacun d'eux a sa provision particulière, provision dérobée à celle du maître, et cachée avec soin pour les cas imprévus; ils n'en déclarent pas moins que leur corne à poudre est vide; et Kidogo a déjà dit plusieurs fois : « Le moindre colporteur s'annonce par une décharge de mousqueterie; un grand homme se glissera-t-il dans son tembé sans que pas une âme le sache? »

Il y avait cent trente-trois jours que nous étions partis de la côte; et nous avions franchi une distance de six cents milles, lorsque le 7 novembre nous nous préparâmes à entrer à Kazeh, entrepôt que les Arabes ont établi dans cette province. Nous partîmes au lever du soleil; nos Béloutchis étaient revêtus du costume d'apparat, sans lequel il est rare qu'un Oriental voyage;

toutefois après l'avoir montrée, cette parure devait être remise dans le sac, et finalement échangée contre un nombre d'esclaves plus ou moins considérable. Vers huit heures nous fîmes halte près d'un petit village, afin que les traînards pussent nous rejoindre; et lorsque, drapeau au vent, la caravane serpenta dans la plaine au son des cors, au bruit des mousquets, au bruit des voix, dont les clameurs dominaient l'artillerie, elle présenta un coup d'œil vraiment splendide.

La foule qui se pressait aux deux côtés du chemin, rivalisait avec nous d'acclamations bruyantes. Chacun avait ses plus beaux habits, et l'ensemble était d'un luxe auquel nos yeux n'étaient plus accoutumés. Quelques Arabes se tenaient au bord de la route; ils nous saluèrent avec la gravité musulmane, et nous accompagnèrent pendant quelques instants. Parmi eux étaient les principaux négociants de l'endroit : Snay-ben-Amir, Séid-ben-Médjid, élégant et jeune Omani de noble race; Mouhinna-ben-Soliman, qui, malgré son éléphantiasis, pénétrait chaque année dans l'intérieur de l'Afrique; et Séid-ben-Ali, qui, par sa taille mince et peu élevée, ses formes grêles, mais de proportions harmonieuses, ses traits fins, son teint pâle, sa barbe blanche, sa tête chauve, surmontée d'un fez rouge, offrait le type accompli du vieil Arabe.

J'avais dit à Ben-Sélim de conduire la caravane au tembé mis à notre disposition par les traitants que nous avions rencontrés à Inengé; mais, soit erreur, soit autre chose, le guide alla tout droit chez Mousa-Mzouri, ou le beau Moïse, un Banian auquel le saïd avait bien voulu me recommander. L'Indou était parti pour le Karagouah où l'appelaient ses opérations commerciales; et Ben-Amir, son agent, qui se chargea de remplir envers nous les devoirs de l'hospitalité, nous conduisit à la maison vacante d'Abaïd-ben-Soliman qui était en route pour Zanzibar.

Après m'avoir laissé un jour de repos, suivant l'usage, afin que je pusse régler avec mes porteurs, dont l'engagement était fini, tous les marchands de Kazeh, au nombre de dix ou douze, vinrent me faire une visite de corps; j'en profitai pour leur soumettre officiellement la circulaire que le saïd de Zanzibar adressait, en notre faveur, à tous ses sujets établis en Afrique.

On m'avait prédit un mauvais accueil de la part de ces Arabes; la façon dont ils nous reçurent fut au contraire des plus encourageantes; quelle différence entre l'hospitalité généreuse, la main

ouverte, l'intérêt cordial que nous trouvions chez cette noble race, et la parcimonie, l'égoïsme farouche du sauvage africain[1]; c'était rencontrer des cœurs de chair, après des cœurs de roche. L'envoi d'une chèvre et d'une balle de riz, de la belle espèce blanche qui croît dans cette province, préluda aux offres de service que nous reçûmes de tous nos visiteurs, et qui ne furent pas un simple *vox et preterea nihil*. Tout ce dont j'avais besoin, tout ce que j'indiquai, même d'une façon indirecte, oignons bananes, citrons, légumes, gâteaux de tamarin, café du Karagouah, une quantité d'objets qu'on ne trouve ici que chez les Arabes, me furent immédiatement envoyés, et la moindre allusion au payement eût été considérée comme une insulte. Enfin Snayben-Amir, surpassant tous les autres, joignit à ces différents articles, deux chèvres pour nous, et deux bœufs pour nos hommes.

Il avait commencé par être confiseur à Mascate, et à l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire seize ans après ce début, il était l'un des plus riches traitants de l'Afrique orientale. Contraint par sa santé de renoncer à la vie active, il remplissait à Kazeh les fonctions d'agent commercial et de procureur civil, et ses magasins d'étoffes, de rassade, d'ivoire et d'esclaves, y composaient tout un village. D'une extrême obligeance, ce fut lui qui me procura des porteurs, qui les enrôla, qui abrita mes marchandises, et se chargea des préparatifs de mon départ; je dus en outre à sa conversation, non moins variée qu'instructive, une foule de détails que j'ai consignés dans les pages suivantes. Non-seulement il avait parcouru trois fois la distance qui sépare l'Ounyamouézi de la côte, mais il avait navigué sur le Tanganyika, et visité les royaumes de Karagouah et d'Ouganda. C'était lui qui, le premier, avait pénétré jusqu'ici, alors que ses compatriotes s'arrêtaient à Ousenga, et l'ethnologie, les mœurs, les idées religieuses, les divers idiomes de cette région ne lui étaient pas moins familiers

1. Après toutes les tribulations qu'il avait eues à subir, nous comprenons ces paroles du capitaine; mais nous en appelons de ce jugement sévère à ce qu'il dit lui-même un peu plus loin; et renvoyant le lecteur aux voyages accomplis dans le centre de l'Afrique, chez des populations vierges de tout contact avec les étrangers, nous demandons si la parcimonie, l'égoïsme farouche de cette région, peut être reproché à l'Africain en général; enfin si la noble race qui trafique de ces sauvages, et qui a introduit la chasse à l'homme chez les tribus du littoral, n'a pas en même temps enseigné la parcimonie et la brutalité à ceux qu'elle achète, la corruption et l'égoïsme à ceux qui les lui vendent. (*Note du traducteur.*)

que ceux de l'Oman, son pays natal. C'était un homme pâle, entre deux âges, avec de grands traits, les yeux caves, le regard perçant, la taille haute, les membres décharnés : l'ensemble de Don Quichotte. Il avait beaucoup lu, et comme le fait un Oriental, moins pour se distraire que pour s'instruire; sa mémoire était miraculeuse, sa pénétration excessive, sa parole éloquente et facile au delà de tout ce qu'on peut dire. Bref il était du bois dont on fait les amis : généreux et discret, à la fois plein de courage et de prudence, toujours prêt à risquer sa vie pour sauvegarder l'honneur, et, ce qui est rare en Orient, aussi honnête que brave.

Qu'il me soit permis de suspendre un instant le récit de notre séjour à Kazeh pour informer le lecteur de l'endroit où nous l'arrêtons. Comme le Zoungoméro, dans le K'houtou, l'Ounyanyembé, principale province de la Terre de la Lune, dont elle occupe le centre, est le grand *bandari*, ou lieu de réunion des trafiquants, et le point de départ des caravanes qui, de là, se répandent dans l'intérieur. Ici, l'Arabe qui arrive d'outre-mer, rencontre celui qui revient du Tanganyika et de l'Ourouvoua, il y trouve des lignes fréquentées, s'irradiant au nord, vers les puissants royaumes de Karagouah, d'Ounyoro et d'Ouganda; et qui le conduisent au lac d'Oukéréhoué. L'Ourori et l'Oubéna, l'Ousanga et l'Ousenga, lui envoient du sud leur ivoire et leurs esclaves; tandis que les produits du K'hokoro, de l'Oufipa, du Maroungou et du bassin du Roukoua y viennent, du sud-ouest, s'échanger contre sa cotonnade, ses grains de verre, et ses fils métalliques.

La position centrale de l'Ounyanyembé, la sécurité relative qu'il offre à ses habitants, ont déterminé les Omanis à y fonder un entrepôt; quelques-uns même, ainsi que nous l'avons vu, y séjournent pendant plusieurs années, tandis que leurs agents battent le pays pour recueillir des marchandises. Enfin, les chefs de caravanes s'y arrêtent forcément, puisque les porteurs, soit qu'on les ait pris sur la côte, ou loués au bord du lac, se dispersent, dès qu'on arrive à Kazeh; d'où la nécessité de reformer une nouvelle bande, opération difficile aux approches de la saison des semailles.

L'Ounyanyembé, dont l'élévation au-dessus du niveau de la mer est de mille soixante mètres, et qui, à vol d'oiseau, est à trois cent cinquante-six milles de la côte, ressemble physique-

ment aux environs de Toura. La plaine, ou plutôt le bassin d'Ihara ou de Kouihara (synonyme du mot *bondéi*, qui sur la côte veut dire basse terre) est limitée au nord et au sud par des crêtes onduleuses qui convergent à l'ouest, où, avec l'irrégularité qui caractérise les formations primitives, elles sont croisées, presque à angle droit, par la chaîne du Mfouto.

A part les avantages qu'il présente au commerce, le siége de l'établissement arabe est mal choisi; la terre y est soumise à des alternatives de sécheresse et d'inondation qui la rendent éminemment insalubre; elle y est fertile dans les plaines basses où la couche végétale, formée d'un sol brun et alumineux, repose sur un fond de grès et de sable gisant parfois à quatre mètres de profondeur; mais l'eau y est souvent ferrugineuse, et les terrains supérieurs sont des landes inhabitées, couvertes de blocs de granite, de buissons et d'épines.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce district, point de réunion commercial, renferme des hameaux, des villages, mais rien qui puisse prendre le nom de ville. Foundikira, le plus puissant des chefs de l'Ounyamouézi, a pour résidence un tembé, village quadrangulaire nommé Ititénya, situé au versant occidental de la crête qui borne la plaine au sud. Une petite colonie d'Arabes forme, dans le voisinage, un hameau de quatre habitations qui s'appelle Mavouiti. Au centre du bassin est Kazeh, c'est-à-dire la collection éparse d'une demi-douzaine de grands bâtiments oblongs, ayant tous une cour centrale, des magasins détachés, des baraques à esclaves et des jardins; enfin, autour de cette espèce de noyau, sont groupés des villages indigènes, amas de bouges infects qui portent le nom de leur fondateur.

Ce n'est qu'en 1852 que cette partie de l'Ounyanyembé eut ses premiers colons. Des Arabes, qui depuis dix ans habitaient Kigandou de P'hougé, territoire de l'Ousoukouma, situé à un grand jour de marche au nord de Kazeh, s'étaient laissé persuader par Mpagamo de le soutenir contre Msimbira, son rival, d'où résulta pour eux la nécessité de partir. Les détails de cet événement, qui me fut raconté par un témoin oculaire, prouvent combien l'esprit des naturels est peu sérieux. Après cinq ou six jours d'escarmouches, les Arabes étaient sur le point d'emporter la palissade du village de Msimbira, quand tout à coup leurs esclaves, fatigués de manger du bœuf et des arachides

crues, s'enfuirent pendant la nuit, du premier jusqu'au dernier. A leur réveil, les maîtres se virent complétement seuls, et se résignèrent à une mort prochaine; mais l'ennemi, craignant une ambuscade, ignorant d'ailleurs la désertion des esclaves, resta dans ses murs, et permit aux marchands de se retirer sans encombre.

Les Arabes allèrent trouver Mpagamo; et celui-ci ayant déclaré qu'il ne pouvait les défendre, ils quittèrent son territoire où ils ne se croyaient plus en sûreté. C'est alors que Snay-ben-Amir et l'Indien Mousa vinrent à Kazeh, qui était un désert; ils y construisirent des maisons, y creusèrent des puits, et convertirent ce lieu inhabité en une place commerçante et populeuse.

Il serait difficile d'établir combien l'Ounyanyembé a de résidents arabes. Ainsi que les Anglais dans l'Inde, ces marchands visitent le pays et ne le colonisent pas; leur nombre est loin d'être fixe; on en compte rarement plus de vingt-cinq, et pendant la saison des voyages, ou lorsqu'une campagne est jugée nécessaire, ils ne sont plus que trois ou quatre. C'est pour eux une chose fâcheuse: trop forts pour céder sans combat, ils ne le sont pas assez pour lutter avec succès.

Jusqu'ici les Arabes sont restés en bons termes avec Foundikira; cependant, malgré tout leur prestige, leur position n'en est pas moins précaire; chaque fois que les indigènes ont eu assez de bravoure pour se mesurer avec les étrangers, ils y ont eu assez d'avantages pour le tenter de nouveau.

En 1858, au mois de juillet, Sélim-ben-Masoud, revenant de Kazeh chez lui (à Msené), fut, malgré l'effroi qu'il inspirait en sa qualité de bon tireur, malgré ses armes nombreuses et l'esclave qui l'accompagnait, surpris dans une jungle, attaqué par derrière, et tué à coups de lance.

On ne tarda pas à savoir que ses meurtriers, au nombre de cinq, étaient sujets de Kasanyaré, l'un des chefs de l'Ouvinza. Une expédition fut résolue; les Arabes mirent sur pied deux ou trois cents esclaves armés de mousquets; la bande partit, dévora le grain et les volailles qu'elle trouva sur sa route, et revint sans avoir brûlé une seule mèche; nos trafiquants voulaient chacun, avant de se battre, que ses confrères lui garantissent la vie, c'est-à-dire les huit cents dollars qui sont chez eux le prix du

Habitation de Snay-ben-Amir, à Kazeh.

sang. La mort de Ben-Masoud ne fut pas vengée, et l'impunité encouragera les assassins.

Excepté Mousa, qui est de Kojah, dans l'Inde, tous ces marchands sont Arabes, natifs de l'Oman. Ils ont dans l'Ounyanyembé une existence confortable, on pourrait dire fastueuse. Leurs maisons, bien qu'à un seul étage, sont grandes et solidement construites, leurs jardins vastes et bien plantés; ils reçoivent régulièrement de Zanzibar, non-seulement tout ce qui est nécessaire à la vie, mais une quantité d'objets de luxe. Autour d'eux est une foule de concubines et d'esclaves, parfaitement dressés au service. Ils ont pour montures des ânes de Zanzibar, et les moins riches possèdent des vaches et des moutons.

En outre des serviteurs dont chacun est pourvu, on trouve à Kazeh, ainsi qu'à Msené, et quelquefois dans l'Oujiji, des esclaves ambulants, qui viennent de la côte avec les caravanes, et parmi lesquels il y a des forgerons, des maçons, des charpentiers, des chaudronniers, des potiers, des cordiers. Il en coûte cher, il est vrai, à ceux qui les emploient; mais on fait réparer ses mousquets, fondre des balles; on se procure de bonne corde, et pour dix mètres de calicot, vous faites étamer dix-sept pièces de vaisselle, tant assiettes que marmites. La confection d'une paire d'étriers arabes coûte une shoukkah (deux mètres dudit calicot) et celle d'une chaîne pour attacher vos bêtes, le double de cette quantité.

Toutefois la quincaillerie (chaînes et cadenas) est ordinairement vendue par les caravanes. Les bâts d'âne sont presque toujours aussi apportés de Zanzibar; il y a néanmoins des bourreliers parmi les artisans de passage. Vous trouverez en outre un pauvre Arabe qui, pour un peu d'étoffe, saura vous faire une tente; et comme en Orient, les hommes les mieux élevés savent tous manier l'aiguille[1], il est rare que le besoin d'un tailleur se fasse sentir à Kazeh.

Les vivres y sont abondants et peu chers, les bénéfices énor-

1. Il n'était personne, dit le Dr Barth en parlant d'un homme de bonne naissance, qui lui avait donné l'hospitalité dans le Baghirmi, personne dis-je, qui pût comme lui, et dans un arabe aussi pur, m'initier à l'histoire et au caractère de cette région. Il travaillait tout en causant, et je m'amusais beaucoup de lui voir non-seulement raccommoder ses habits, mais confectionner des objets de toilette pour une de ses femmes qui habitait Maséna, et qu'il avait le projet d'aller visiter. (*Note du traducteur.*)

mes, et l'Arabe est hospitalier dès qu'il est riche. Ici les négociants, dont le commerce est prospère, soutiennent ceux de leurs compatriotes que le malheur ou les chances du trafic ont ruinés. A l'étranger qui arrive, ils souhaitent la bienvenue par l'envoi d'un ballot de riz et d'une chèvre, ils lui procurent un logement, et le présentent au reste de leur compagnie dans un banquet général.

La seule chose qui leur manque, c'est un chef, dont ils auraient grand besoin. Il y a quinze ans, Abdoullah-ben-Sélim, de Zanzibar, avait soumis toute la commune à l'aide de ses deux cents esclaves ; mais depuis 1852, époque de sa mort, la petite société, qui plus que jamais avait besoin d'être unie, a souffert de tous les effets de la division. L'Arabe est néanmoins pantisocrate, même en Afrique, et sa familiarité avec les races inférieures qui l'entourent a les conséquences ordinaires.

L'habitation des Arabes dans la Terre de la Lune est tout simplement le tembé des indigènes, un peu mieux construit et modifié suivant les exigences de la vie musulmane. La vérandah profonde et ombreuse, qui en ceint l'extérieur, abrite une large banquette où les hommes vont jouir de la fraîcheur du matin et de la sérénité du soir ; c'est là qu'ils font la prière, qu'ils travaillent et reçoivent leurs amis et connaissances. Une porte massive, pareille à une herse, retenue par des chaînes de la grosseur d'un câble, — précaution nécessaire à cause des esclaves sauvages, — donne accès dans un vestibule, où des divans en terre battue, composent tout le mobilier ; des nattes en recouvrent l'argile, et sont remplacées par des tapis lorsqu'on attend des visiteurs. Un couloir, qui tourne immédiatement, pour tromper le regard des curieux, conduit de ce vestibule, dans une cour quadrangulaire, entourée de chambres, et qui, chez les indigènes, est fermée par une estacade ou une palissade en roseaux.

Pas de fenêtres à ces chambres ; l'air y pénètre seulement par de petits œils de bœuf, qui, au besoin, font l'office de meurtrières. De la pièce d'honneur, qui tient aux appartements du maître, et qui possède un banc d'argile, on passe dans une salle, entièrement noire, où sont placées des marchandises. Le harem, le logement des esclaves de service, qui parfois occupent au dehors leurs propres cases, enfin les communs, complètent ce genre d'habitation.

Je ne crois pas que les hommes aient jamais rien inventé de plus triste; de l'intérieur des cellules, qui composent cette maison, le regard n'aperçoit que des murailles, et le fond de la petite cour détrempée, où l'eau ruisselle durant les masikas. Pendant le jour, une clarté douteuse contraste péniblement avec le rayon qui jaillit de la porte, et le soir il n'est pas de luminaire qui puisse éclairer ces murs terreux, gris ou rougeâtres.

Néanmoins pour des hommes qui vivent sous la vérandah, et qui ont introduit un certain luxe dans leur appartement personnel, on conçoit que le tembé ne soit pas désagréable. Même en route les Arabes se donnent la peine d'élever de ces odieux logis, plutôt que de serrer leurs marchandises dans les cases des indigènes, où elles auraient à craindre les voleurs, et les fréquents incendies qui résultent de la négligence de la population. Dès qu'ils ont en perspective une halte un peu longue, ils envoient leurs esclaves abattre du bois, et font construire un tembé spacieux, dont ils surveillent eux-mêmes les travaux; ce qui ne les empêche pas de négliger une précaution importante : celle de placer leur chambre à coucher au-dessus du niveau de la mal'aria.

Un autre inconvénient du séjour des Arabes dans ces parages, est l'appauvrissement de leur constitution; échapper à la fièvre pendant deux mois, est un phénomène exceptionnel dont ils se vantent; et comme en Égypte, il n'est personne qui, parmi eux, ait une santé robuste. Les anciens résidents ont appris par expérience à ne faire que deux repas par jour, l'un au lever du soleil, et le second à midi; ils s'en tiennent ensuite à mâcher du tabac, ou du café grillé.

Les viandes fortes, surtout le bœuf, et la venaison, qu'ils regardent comme échauffantes et poussant à la bile, sont proscrites de leur menu; des mets légers, tels que des pilaus, des omelettes, des haricots, du lait caillé, du firni, composent leur régime habituel; et moins ils mangent, moins ils sont sujets à la fièvre.

Le *harisah* nommé bokoboko dans la langue du sahouahil, constitue le plat de résistance, la pièce de bœuf de l'Omani et de l'Arabe africain; c'est une espèce de poudding fait avec de la viande finement hachée, que l'on met bouillir avec de la farine de riz,

de froment, ou de sorgho, jusqu'à consistance d'une pâte épaisse, et qu'on mange ensuite avec du miel ou du sucre.

Le firni, mot hindou synonyme de l'égyptien mouhallibah, est une gelée composée de miel et de farine de riz, aromatisée d'épices, et qui remplace notre poudding au riz, beaucoup plus substantiel.

Depuis leur importation du froment et du riz d'espèce blanche (celui du pays est rouge), depuis qu'au maïs, au millet, aux patates, aux phaséoles, aux arachides, au manioc et au sorgho des indigènes, les Arabes de Kazeh ont joint les concombres, les tomates, les brinjalls, les bananes, les citrons et les annones, la santé générale s'est beaucoup améliorée. Ils se félicitent principalement d'avoir introduit l'oignon dans leurs jardins, où ce fébrifuge réussit mieux que dans la région maritime.

D'une fort belle espèce dans tout le midi de l'Afrique, l'oignon dégénère rapidement à Zanzibar en une sorte de poireau; il a dans l'Ounyamouézi, un volume et une saveur passables, et on l'y fait entrer dans une foule de mets, dont l'omelette aux oignons et au sucre est sans doute le plus nauséeux. Très-demandé dans l'intérieur, par conséquent fort cher, l'oignon y coûte à peu près une shoukkah bleue la livre. A défaut du bulbe, on en hache les tiges, que l'on fait frire dans le beurre, avec un peu de sel; mangées avec la viande elles constituent l'un des assaisonnements les plus estimés dans le pays; on en met également dans la soupe afin de masquer l'amertume et la rancité du vieux beurre fondu.

Malgré ses nombreux avantages, les Indigènes n'ont pas encore emprunté cet excellent légume aux Arabes. Si l'on en excepte la saison pluvieuse, où il serait susceptible de pourrir, l'oignon se sème en tout temps dans les jardins de Kazeh. On y cultive aussi de l'ail, mais avec moins de succès; au reste on l'y considère comme trop échauffant pour jamais devenir d'un emploi journalier.

Ainsi qu'il est aisé de le prévoir chez une population flottante, servie par des esclaves, il arrive souvent que les fruits et les légumes dont les Arabes croyaient avoir fait l'acquisition, disparaissent tout à coup. L'un d'eux était parvenu, à grand'peine, à introduire dans son jardin l'amandier de la côte et le dattier; celui-ci dûment arrosé tous les trois jours donnait déjà de belles

promesses, quand en l'absence du maître, les Vouanyamouézi coupèrent les jeunes scions pour en faire des badines.

L'aridité du sol ne permet pas d'obtenir la canne avec profit dans l'Ounyanyembé; on y apporte le sucre du dehors, et l'on y consomme beaucoup de miel. Tenu pour rafraîchissant par les Orientaux, le poivre noir est, avec le cari et d'autres épices de haut goût, fort employé à Kazeh par les Arabes; le piment, d'excellente espèce, qui croît dans le pays à l'état sauvage, est proscrit par eux en raison de ses propriétés échauffantes.

Le beurre se fait chez tous les gens riches; ceux d'une position plus modeste, l'achètent des naturels, qui l'ont en abondance et d'une bonne qualité.

L'eau pure constitue la boisson ordinaire des Arabes; quelques-uns la remplacent par le togoua, breuvage non fermenté, fait avec du sorgho; les débauchés se permettent la bière acide et enivrante des indigènes.

L'approvisionnement du marché de l'Ounyanyembé est extrêmement variable, d'où résulte l'instabilité des prix. Comme dans toutes les sociétés barbares, il suffit d'une sécheresse, ou d'un nombre inaccoutumé d'étrangers pour faire enchérir les vivres, parfois pour en tripler la valeur; celle du grain, quand elle n'est pas doublée, est toujours de moitié en sus, avant et après la moisson. Tous les prix d'ailleurs se sont élevés d'une façon extraordinaire depuis l'installation des Arabes; avant cette époque on avait un jeune esclave pour une cinquantaine de rangs de perles; aujourd'hui le même article en vaut trois cents. Il en faut dix pour acheter une vache laitière, et deux pour une chèvre ou pour dix poules. Toutefois, dans les années d'abondance, l'Ounyanyembé est encore l'une des provinces de cette partie de l'Afrique où les denrées sont le moins cher; et comme il arrive toujours lorsque la vie est à bon compte, c'est là qu'on dépense le plus.

Quand il y a peu de demandes, le riz de bonne qualité s'y vend deux mètres de calicot américain les cent vingt livres; on a pour le même aunage cent-cinquante livres de maïs, et trois cent soixante de sorgho, qui est ici le fond de la nourriture des Indigènes. Un bouvillon gras s'achète, dans les mêmes circonstances, quatre shoukkahs de merkani, une vache en coûte de six à douze, une chèvre ou un mouton se paye une ou deux shoukkahs. Une

poule, ou un quart de douzaine d'œufs vaut un kheté de porcelaine rose ou rouge ; dix rangs de mêmes perles vous procurent un gros régime de bananes, avec lesquelles on fabrique un vin appelé mahoua, et du siki ou vinaigre. Les Vouanyamouézi vous fournissent une pinte de lait par jour au prix d'une shoukkah par mois.

On trouve en outre une espèce de loche d'étang pêchée dans les mares nombreuses qui, en hiver, émaillent le lit du Noullah Gombé, situé à trois milles au nord de Kazeh ; et les caravanes de retour apportent souvent du Tanganyika des quantités de petits poissons appelés kashoua, ou daga'a, par les riverains du lac.

Vingt étapes, qui sont rarement faites en vingt-cinq jours, vous conduisent de l'Ounyanyembé à Oujiji, sur le Tanganyika. Mséné, le grand bandari de l'Ounyamouézi occidental, forme la cinquième de ces stations ; généralement on y arrive le huitième jour ; et le douzième on est au bord du Malagarazi, qui borne la Terre de la Lune au couchant.

S'il a des lettres de recommandation pour le doyen des marchands de Kazeh, le voyageur peut toujours y renouveler son fonds d'articles échangeables : étoffes, grains de verre, fils métalliques ; s'y approvisionner de balles et de poudre, y acheter des épices, des médicaments, et autres objets dont la privation est fatale à qui parcourt ce pays-ci. On les paye, il est vrai, cinq fois ce qu'ils coûteraient à Zanzibar : le sucre, par exemple, est troqué pour son pesant d'ivoire, et pour un tiers de verroterie en sus de son poids. Mais en dépit de leur excessive cherté, le voyageur trouve un grand avantage à faire ici l'achat de toutes ces marchandises : il y gagne le prix du transport, évite les chances de perte, s'épargne la fatigue et l'ennui de surveiller une cargaison considérable, dans un pays où *vir* et *fur* sont synonymes.

Le lecteur sait maintenant où nous sommes. Quant à moi, confortablement installé à un jet de pierre de mon ami Snay-ben-Amir, je dis adieu pour quelque temps à la marche et au bivac. Peut-être ne sera-t-on pas fâché d'avoir un aperçu des chemins que nous avons suivis pour en arriver là. Depuis son enfance on entend parler des chameaux, des litières, des mulets, des chevaux ou des ânes qui composent une caravane ; mais le transport à dos d'homme, qui caractérise un voyage dans cette partie de l'Afrique, a échappé jusqu'ici à la plume de l'écrivain.

La route, cette première attestation du progrès chez un peuple, n'existe pas dans l'Afrique orientale ; les voies les plus fréquentées n'y sont que des pistes de vingt ou trente centimètres de large, frayées par l'homme dans la saison des voyages, et qui, suivant l'expression africaine, meurent pendant la saison des pluies, c'est-à-dire s'effacent sous une végétation exubérante. Dans la plaine déserte le sentier se divise en quatre ou cinq lignes tortueuses; dans les jungles c'est un tunnel dont la voûte branchue, hérissée de grappins, arrête le porteur en accrochant son fardeau ; près des villages il est barré par une haie d'euphorbe, une estacade, un amas de fascines. Où la terre est libre, il s'allonge au moins d'un cinquième, et souvent de moitié, par mille détours.

Dans l'Ouzaramo et le K'houtou il se traîne au milieu de grandes herbes, versées pendant les pluies, brûlées après la sécheresse ; il contourne des enclos, qu'il n'est pas permis de franchir, traverse des marécages, des rivières au lit vaseux, aux berges escarpées, où l'eau vous monte jusqu'à la poitrine ; partout il est miné par les insectes, et les rongeurs, qui le transforment en un piége perpétuel.

Dans l'Ousagara il disparaît au fond des ravins, s'arrête en face de montagnes abruptes, et se métamorphose en échelle de racines et de quartiers de roche mouvants que les bêtes de somme ne peuvent ni monter, ni descendre.

Le plus mauvais est encore celui qui borde les rivières, ou qui serpente sur le sol pierreux et déchiré qu'on trouve à la base des montagnes : dans le premier cas, envahi par une herbe longue et touffue, surgissant d'une boue liquide, c'est un repaire de voleurs ; dans l'autre, c'est une suite de crevasses profondes, renfermant un ruisseau engourdi, marqueté de flaques de vase et plus difficile à franchir qu'un torrent.

De l'Ousagara jusqu'à l'Ounyamouézi le chemin perce des halliers, parcourt des forêts où les fondrières l'interrompent, et où la plupart du temps on ne le reconnaîtrait pas sans les arbres flambés, ou écorcés, qui en marquent les bords, sans les points de repère qui l'émaillent : tessons de poterie et de gourdes, crânes et cornes de bœuf et d'animaux sauvages, arcs et flèches tournées du côté de l'eau. Ici une barricade, un porche en roseaux ; ailleurs une plate-forme soutenue par des souches ; là-bas un petit arbre

arraché et replanté, couronné d'un croissant d'herbe, est coiffé d'énormes coquilles d'escargots, et de tout ce que peut inventer une imagination barbare. Dans les carrefours, une branche, mise en travers, ou bien une ligne faite avec le pied indique les tronçons du chemin qu'il faut suivre; la ligne s'efface, la branche s'écarte, on va de confiance, on croit les voir où elles ne sont pas, on se trompe et l'on s'égare.

Dans l'Ouvinza, et près de l'Oujiji, la piste cumule tous les inconvénients qui précèdent : ruisseaux fangeux, rivières bourbeuses, ravins profonds, halliers touffus, grandes herbes, rochers à pic, marais, crevasses et cailloux. Permanent dans certains endroits, le gué, sur presque toute la ligne est temporaire, et subit l'influence de la saison; il est rare que l'eau vous y monte au-dessus de la poitrine; mais sa profondeur moyenne, même pendant la sécheresse, est d'une coudée et demie. Deux rivières seulement, le Rougouvou et la Mgéta, vous offrent en guise de pont, des arbres jetés d'un bord à l'autre; si on le préfère, on peut les franchir à pied, en amont de ces passerelles.

De tous les cours d'eau que nous ayons rencontrés, le Malagarazi est le seul qui ne soit pas guéable pendant la saison sèche, et conséquemment le seul que l'on passe en bac.

On ne sait laquelle choisir des voies transversales qui pullulent dans les lieux habités. Où elles n'existent pas la jongle n'est pénétrable que pour l'éléphant ou le rhinocéros; et le conseil donné au voyageur de préférer les endroits élevés, pour y bivaquer le soir, devient une ironie dans cette partie de l'Afrique : il lui serait plus facile de se creuser un terrier que de s'ouvrir un passage dans ce réseau d'épines, barricadé de troncs d'arbres.

A Zanzibar, on croit généralement que les caravanes ne traversent pas cette région; l'idée est juste, si on entend par caravanes ces longues files de chameaux et de mulets qui franchissent les déserts de Perse et d'Arabie; elle est fausse si on applique cette qualification à un nombre d'hommes plus ou moins considérable qui voyagent dans un but commercial. Depuis bien longtemps les Vouanyamouézi portent leur ivoire à la côte; la guerre ou les querelles de tribu à tribu leur en ont parfois coupé la route; mais cette interruption n'a jamais été que provisoire; la ligne, fermée dans un endroit, s'est ouverte sur un point différent : chez

un peuple dont tout le confort et le luxe dépendent de l'échange, le trafic ne s'étouffe pas plus que la vapeur ne se comprime.

Jusqu'à ces dernières années tous les négociants faisaient porter leurs marchandises par des esclaves qu'ils louaient sur la côte, ou dans l'île; c'est encore la méthode en usage sur les routes qui du bord de la mer se rendent aux lacs Nyanza et Nyassa; mais sur la ligne que nous suivons, le transport s'effectue maintenant par les Vouanyamouézi qui considèrent le portage comme une preuve de virilité; c'est chez eux le même besoin que celui d'une profession parmi nous, la marque d'un caractère honorable, le signe de l'être fort. Les enfants en prennent le goût avec le lait de leur mère, et dès l'âge le plus tendre, se chargent eux-mêmes d'un petit morceau d'ivoire. Porteurs de naissance, comme les chiens chassent de race, pliant sous le faix, les courageux bambins conservent toute leur vie les jambes arquées de l'animal qui a travaillé trop tôt. Mais le point d'honneur fait taire toute considération : « Il couve ses œufs, » disent les gens qui l'entourent en parlant d'un homme dont la vie est sédentaire; et « qui a vu le monde n'est pas vide de sens, » est l'un des proverbes qu'il entend citer le plus fréquemment.

En dépit néanmoins de leur amour des voyages, ces Africains ont la passion du sol natal, et rien ne prévaut contre le désir du retour, quand une fois il s'est emparé d'eux. Un Mnyamouézi débattra son salaire avec l'opiniâtreté d'un juif; il vous dira que c'est un devoir, dont rien ne saurait délier, que d'obtenir pour soi les meilleures conditions, ne vous rabattra pas une perle; et, après deux ou trois mois de fatigues, s'il rencontre une caravane qui revient à son village, un mot l'entraîne et lui fait abandonner tout le fruit de son travail.

Surveillez vos porteurs en pareille circonstance; la voix publique a beau condamner la désertion, il n'est pas de chef de caravane qui se soit attaché ses hommes de manière à ne pas en perdre un certain nombre. Au départ, quelle qu'ait été l'ardeur qu'ils ont mise à s'engager, leur présence ne tient qu'à un fil, tant qu'ils sont près de chez eux; au moindre prétexte ils emballent leurs effets et disparaissent en masse. Quand on approche de leur pays, à la frontière des districts de Toura et de Mfouto par exemple, on leur prend tout leur avoir, on met leur étoffe et leur rassade avec les marchandises, et l'on fait garder le tout par des

esclaves armés. Précaution excellente, mais souvent inefficace. La pensée qui les domine, et qui chez eux étouffe la raison, éveille leur intelligence pour tout ce qui concerne la fuite; il est rare qu'ils aillent se joindre immédiatement à la caravane qui les entraîne; ils craindraient que celui qui les a payés ne les fît poursuivre, et n'employât la force pour les contraindre à revenir.

Excepté dans les lieux où les voleurs et les bêtes féroces sont inconnus, vos hommes ne désertent jamais la nuit; et pourtant dès qu'on s'aperçoit de leur départ il est presque inutile de les chercher. Ils ont toutefois leur délicatesse; en partant ils vous laissent le fardeau que vous leur aviez confié. Double avantage sur l'esclave, qui disparaît avec sa charge, et qui vole son maître par sa fuite, alors même qu'il s'en va les mains vides; ajoutez à ce double risque la nonchalance de l'être servile, les ennuis de toute espèce qu'il cause à son propriétaire, et voyez si tous ces désagréments n'effacent pas la supériorité qu'il montre, comme adresse et comme intelligence, sur le porteur à gages.

Les caravanes, appelées *Safari* par les gens de la côte, du mot arabe *Safar*, qui signifie voyage, et par les Africains *rougendo* ou *lougendo*, c'est-à-dire *aller*, manquent rarement sur les routes principales. L'instant qu'on choisit de préférence pour le départ de la côte est la fin des deux moussons, époque où l'eau est copieuse, où les denrées sont abondantes, et qui, sur le rivage, arrive en juin et en septembre. Celui qui, avant de partir, laisse venir la sécheresse doit compter sur beaucoup de privations; il payera les vivres deux ou trois fois plus cher, et ses porteurs déserteront plus fréquemment.

Pour le retour on part en toute saison, excepté pendant les pluies; il est très-difficile de décider les Vouanyamouézi à quitter leurs champs entre les mois d'octobre et de mai, ce qui est le moment des travaux. Ils abandonnent volontiers la culture à leurs femmes et à leurs enfants, quand il s'agit de transporter leur propre ivoire; mais à cette époque ils ne se dérangent pour les autres qu'à un prix excessif, et même alors ils ne s'engagent qu'avec hésitation.

Le taux des salaires que réclament les porteurs varie chaque année, et pour chaque caravane; il se débat entre ces deux limites: la volonté du marchand, qui est de donner le moins possible,

en exploitant les besoins de celui qu'il veut employer, et l'ambition du pagazi, qui est d'extorquer le plus possible en tirant parti de l'embarras de celui qu'il veut servir.

Quelquefois les porteurs surabondent à la côte, et l'enrôlement est facile. Quand ils sont peu nombreux les divers comptoirs se les disputent, chacun veut les accaparer au préjudice de la bourgade voisine; et la querelle devient parfois sanglante.

A l'époque où les chefs de caravanes commencèrent à prendre les Vouanyamouézi à leurs gages, ces derniers, pour se rendre chez eux, à partir de la côte, demandaient l'équivalent de six à neuf dollars en cotonnade, en fil de cuivre, et en grains de verre. Le prix du portage avait ensuite décliné, malgré l'extension que le trafic avait prise; mais celle-ci allant toujours croissant, les salaires ont fini par augmenter. En 1857 le gage s'élevait, terme moyen, à dix dollars par porteur; et finalement à douze dollars, sans parler de la nourriture.

L'ancienne coutume fixe la ration quotidienne à une koubabah de grain par jour (environ une livre et demie); si le grain manque, à la même quantité de manioc, de patates, ou autres denrées de même espèce. La valeur de cette ration, à laquelle il faut joindre un bœuf, lorsqu'on est à la frontière, varie énormément, et il serait très-difficile d'en indiquer la moyenne.

On comprend que le prix de retour soit beaucoup moins élevé, les porteurs pouvant compter sur un nouvel engagement, dès qu'ils arrivent à la côte. Le gage habituel de ceux qu'on loue dans l'Ounyanyembé pour venir à la mer, est de neuf shoukkahs, payables dans le port où l'on s'arrête, et où elles représentent un peu plus de onze francs.

Les Arabes faisant une cote mal taillée estiment que le salaire d'un porteur, y compris la nourriture, est de vingt dollars pour le voyage (aller et retour) des bords de l'Océan au Tanganyika. Pris sur la côte, les Vouanyamouézi ne consentent pas à franchir la limite de leur pays natal. Une fois dans l'Ounyanyembé, ils se dispersent, et vous enrôlez une nouvelle bande pour aller jusqu'au lac.

Il serait impossible de donner le chiffre moyen des porteurs qui composent une caravane; leur nombre varie depuis une demi-douzaine jusqu'à deux cents. Lorsqu'ils ont à franchir un territoire dangereux, les voyageurs s'arrêtent jusqu'à l'arrivée de

quelque autre bande; afin de présenter une force imposante à l'ennemi; et les réunions d'un millier d'individus ne sont pas rares; il est fréquent d'en trouver de cinq cents hommes; la seule chose du reste qui en limite le nombre est l'impossibilité où l'on est, dans ce pays-ci, de nourrir et d'abreuver une grande quantité de bouches.

Trois sortes de caravanes parcourent l'est de l'Afrique; les unes se composent uniquement de Vouanyamouézi; les autres ont pour chefs et pour escorte des métis, ou des esclaves commissionnés par leurs maîtres ou leurs patrons; enfin les troisièmes sont commandées par les Arabes eux-mêmes.

Parmi les Vouanyamouézi quelques-uns portent leurs propres marchandises, les autres sont aux gages de petits propriétaires, et toute la bande est conduite par un Mtongi, nommé à l'élection. Non-seulement ces corps d'Indigènes réunissent toujours une masse considérable de porteurs, mais il y en a bien plus que de caravanes dirigées par les marchands.

Pas de désertion, pas de murmures dans ces bandes si nombreuses, et le trajet s'y accomplit aussi vite que possible. On marche depuis le lever du soleil jusqu'à onze heures du matin; parfois on continue la route dès que la grande chaleur est passée; on travaille avec courage, on se met à deux pour les charges trop lourdes. Leur épaule est au vif par le poids du fardeau, leurs pieds sont déchirés; ils n'en vont pas moins, presque nus, à travers les épines et les herbes tranchantes, réservant leur étoffe pour se parer chez eux. Tout leur fonds échangeable se compose de quelques vieilles houes, qu'ils troqueront pour le fer, contre un peu de grain, ou qu'ils donneront pour droit de passage, et d'un petit troupeau de génisses et de bouvards, qui aura le même emploi, s'il ne se perd pas en route.

Ils ne possèdent ni tentes, ni couvertures; le plus grand nombre couche par terre; ceux qui ont besoin de confort emportent, en surcroît de leur charge et de leurs armes, une peau de bête qui leur sert de tapis, une marmite, une petite calebasse de beurre fondu, un tabouret, et une caisse d'écorce, qui renferme leurs vêtements et leurs perles.

Ils souffrent du climat, de la mauvaise nourriture, de l'excès de fatigue; d'affreuses épidémies, la petite vérole surtout, les déciment lorsqu'ils approchent de la côte; et malgré leur aspect

décharné, ils supportent mieux le voyage qu'on ne pourrait s'y attendre.

L'Européen ne saurait accompagner ces bandes indigènes, qui, de même que les Indiens de la Guyane, ne se détournent jamais, quel que soit l'obstacle qu'elles rencontrent.

Engagés par les Arabes, ces mêmes porteurs ont meilleure mine, consomment beaucoup plus, travaillent beaucoup moins, gaspillent leur étoffe, sont remplis d'insolence, dirigent la marche, ordonnent les haltes, se plaignent sans cesse, et désertent fréquemment. La question des vivres est une source perpétuelle de disputes; réduits chez eux à ne faire qu'un seul repas de farine bouillie, dès qu'ils sont aux crochets du maître ils deviennent insatiables, et déploient mille ruses pour extorquer des aliments. Ils ont des fureurs de viande : on tue un bœuf, le guide réclame la tête, et la caravane s'empare du reste, à l'exception de la poitrine qui revient au propriétaire.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, le marchand arabe se fait suivre de tous les éléments de confort; c'est, après le Persan, l'Oriental qui voyage de la manière la plus luxueuse; vétéran de la caravane, il connaît les effets désastreux des privations, et n'épargne rien pour se préserver des misères et des fatigues de la route.

L'explorateur n'aurait cependant aucun profit à se joindre à la caravane arabe, dont la marche est dirigée par l'instinct plutôt que par la raison. Elle commence par flâner, perd un temps précieux d'abord; se hâte ensuite, et presse le pas jusqu'à ce que l'épidémie ou la désertion l'arrête. Cette méthode est funeste à l'étude; elle ne permet ni d'observer les lieux, ni d'en relever la position, en un mot de recueillir les seuls fruits d'une pareille entreprise.

Il faudrait au voyageur, pour sortir du sentier battu, une caravane spéciale, composée d'esclaves, choisis pour cet objet sur la côte, ou dans l'île, et accompagnés de leur Ahbab ou patron, seul chef qu'ils reconnaissent. Autrement, quelle que soit son énergie ou sa générosité, il lui sera impossible de franchir la limite ordinaire : les plus entreprenants de ses porteurs l'abandonneront quoi qu'il fasse, et il échouera sur la route, comme un vaisseau désemparé.

Entre les deux extrêmes, dont il vient d'être question, se place la caravane dirigée par les Vouamrima et les foundis, équivalents

des pombéiros de la côte occidentale; esclaves ou métis, les foundis ont une confraternité réelle avec les porteurs, dont ils comprennent la langue, connaissent les goûts, les manières et les coutumes. Ces caravanes ne sont jamais affamées comme les remières, ni gorgées d'aliments comme les autres. On y endure moins de fatigue, on y a plus de confort dans les haltes, et par suite moins de mortalité dans les rangs.

Mais leurs chefs semi-africains détestent les étrangers qui leur portent ombrage, et les Arabes qui excitent leur envie; ils cherchent, dès lors, à fermer la route aux voyageurs, répandent sur leur chemin le bruit des intentions mauvaises, et du pouvoir magique de ceux qui les suivent, désorganisent les caravanes, poussent à la désertion; en un mot s'évertuent, bien qu'en pure perte, à conserver le monopole du commerce de l'intérieur.

Quant à nous, en fait de marche, c'est ainsi que les choses se passent : tout est silencieux comme la tombe; chacun est endormi, jusqu'à l'homme de garde qui se balance à côté du brasier. Vers quatre heures, l'un de nos coqs, — nous avons parfois six de ces réveille-matin; favoris de toute la bande, ils perchent sur le balancier qui soutient la charge des porteurs, et ont à boire dès que la soif leur fait ouvrir le bec; — l'un de nos coqs bat des ailes et salue le point du jour; les autres lui répondent. Il y a déjà quelque temps que je soupire après la lumière, et quand je me porte bien, après mon déjeuner. Aussitôt que l'Orient pâlit, j'appelle mes Goanais pour qu'ils me fassent du feu; ils grelottent en bâillant (le thermomètre est à quinze degrés centigrades), ils s'empressent d'obéir et d'apporter à manger. L'appétit n'est pas très-vif, à pareille heure, et demanderait à être sollicité par un changement de régime. Nous prenons du thé, du café quand il y en a, des gâteaux au levain de petit-lait, trempés dans de l'eau de riz, ou bien encore un potage qui ressemble à du gruau.

Les Béloutchis, pendant ce temps-là, chantent leurs hymnes sacrés autour d'un chaudron, placé sur un grand feu, et se réconfortent avec une espèce de couscoussou, des fèves grillées et du tabac.

Vers cinq heures le réveil est complet; les chuchotements commencent; c'est un moment critique : les porteurs avaient promis de partir de grand matin, et de faire une longue étape; mais changeants comme l'onde ou comme la femme, ils ne res-

semblent plus, par cette froide matinée, aux hommes qui avaient trop chaud la veille; peut-être, d'ailleurs, plus d'un a-t-il la fièvre. Puis, dans toutes les caravanes il y a de ces paresseux à la voix haute, à l'esprit de travers, dont le seul plaisir est de contrecarrer toute chose; s'ils ont résolu de ne pas bouger ils restent devant les tisons, à se chauffer les pieds et les mains sans détourner la tête, ou en regardant sous cape le maître qui enrage.

Si la bande est unanime, vous n'avez plus qu'à rentrer sous votre tente. Si au contraire il s'y manifeste quelque division, un stimulant un peu actif mettra tout le monde entrain. Le caquet s'anime, les voix s'élèvent et bientôt les cris volent de toute part: « Chargeons! chargeons! en route! en voyage! » et les fanfarons d'ajouter : « Je suis un âne! je suis un bœuf! un chameau! » le tout accompagné du bruit des tambours, des flûtes, des sifflets et des cors.

Au milieu de ce vacarme, les fils de Ramji lèvent nos tentes, reçoivent quelques légers paquets, et s'enfuient quand ils peuvent. Kidogo me fait parfois l'honneur de me consulter sur le programme du jour; on chasse les Vouanyamouézi du feu où ils s'acoquinent, on détache les fardeaux qui sont empilés devant les tentes, et la caravane se répand dans le village.

Quand nous en avons la force, mon compagnon et moi, nous montons sur nos ânes, conduits par ceux qui portent nos armes. Quand nous ne pouvons pas nous soutenir, deux hommes nous portent dans nos hamacs, suspendus à de longues perches.

Les Béloutchis, veillant sur leurs esclaves, arrivent les uns après les autres, et ne songent qu'à s'épargner une heure de soleil. Le Djémadar a mission de réunir l'arrière-garde, avec le concours de Ben-Sélim qui, froid et bourru, est tout disposé à faire jouer son rotin. Quatre ou cinq hommes ont laissé leurs fardeaux, soit qu'ils aient déserté, ou soient partis les mains vides. Notre Arabe essaye de persuader aux fils de Ramji de prendre chacun un petit paquet; il échoue dans ses efforts, et cherche au village quelques porteurs qui veuillent venir jusqu'à l'étape suivante; la chose n'est pas facile : les grains de verre sont partis, et l'Africain n'écoute pas les promesses; il veut être payé d'avance. Bref les cinq fardeaux supplémentaires reviennent de droit aux gens de bonne volonté, c'est-à-dire aux plus faibles.

Quand tout le monde est prêt, le guide se lève, prend sa charge,

qui est l'une des plus légères, son drapeau rouge, lacéré par les épines, et ouvre la marche, suivi d'un porteur qui frappe sur des timbales en forme de sablier.

Notre guide, ou Kirangozi, est splendidement vêtu; il porte une bande de drap écarlate, d'une longueur de deux mètres, fendue au milieu, pour livrer passage à la tête, et qui flotte au gré du vent. Un bouquet de plumes de hibou, quelquefois de grue couronnée, surmonte la dépouille d'un singe à camail, ou celle d'un chat sauvage, qui lui couvre le chef et lui retombe sur les épaules, après lui avoir entouré la gorge. La queue de n'importe quel animal, attachée à sa personne de manière à faire croire qu'elle lui est naturelle, une broche en fer, appelée Komé, terminée par un crochet, décorée d'un fil de perles mi-parties, et une quantité de petites gourdes huileuses, renfermant du tabac, des simples et des charmes, constituent les insignes de sa charge.

Tous les membres de la caravane lui ont promis obéissance; pour mieux s'assurer de leur soumission, il leur a fait présent d'une brebis ou d'une chèvre; mais il ne tardera pas à en recouvrer la valeur : on lui doit la tête de chaque animal que l'on tue, soit en chemin, soit au bivac; et tous les cadeaux qui se font à la fin du voyage sont sa propriété. Enfin quiconque passe devant lui, quand l'expédition est en marche, est passible d'une amende, et il enlève une flèche au délinquant, pour le reconnaître le soir.

S'échappant du kraal en désordre, les porteurs vont appuyer leurs fardeaux contre un arbre, à quelques centaines de pas du point de départ, afin de donner aux malades et aux paresseux, le temps de rejoindre le gros de la bande. En général, à ce moment-là, toutes les cabanes du kraal sont incendiées soit par négligence, soit par malice. Le khambi, surtout en hiver, brûle comme de l'amadou; et la caravane suivante n'y trouve plus qu'un tas de cendre, et quelques pieux carbonisés.

Chose étrange! ces hommes, qui de gaieté de cœur détruisent l'abri de ceux qui les suivent, ont soin d'indiquer la situation de l'eau, par tous les moyens imaginables, à ces mêmes individus qu'ils ont privés d'asile. On retrouve çà et là, dans ces indications, la marque d'un esprit facétieux : c'est une bouche, entaillée dans un arbre, et qui tient entre ses lèvres, un morceau de bois simulant une pipe; l'image est souvent plus grotesque.

La caravane enfin complète, et formée en colonne, serpente,

comme un boa monstrueux au flanc des montagnes, au fond des vallées, ou dans la plaine. En tête, immédiatement après le kirangozi, viennent les dignitaires du portage pesamment chargés d'ivoire, et fiers de leur fardeau ; à la pointe de la défense est une clochette, pareille à celle que l'on voit au cou des vaches, et qui ne cesse pas de tinter ; à l'autre bout sont une gourde, une natte, une caisse, un pot de terre, les bagages du porteur. Lorsque le faix est trop lourd, on le fixe à une perche, et deux hommes le transportent à la façon d'un palanquin.

Après l'ivoire, l'étoffe et la rassade, en ballots effilés, de deux mètres de longueur sur une épaisseur de trente centimètres, protégés par des bâtons formant bourriche, ayant en général une fourche à l'un des bouts pour faciliter le chargement et la mise en tas des fardeaux ; énormes traversins qui se placent indifféremment sur l'une ou l'autre épaule, et quelquefois sur la tête pour reposer celle-ci.

Derrière la verroterie et l'étoffe est la plèbe, en longue file débandée, entremêlée d'esclaves, et chargée de matières légères : dents de rhinocéros, cuir, sel, tabac, houes en fer, caisses et ballots, tentes et literies, nattes et calebasses, effets particuliers. Ici comme ailleurs, le plus fort prend la corde, et ce sont généralement les hommes les plus vigoureux qui ont la charge la moins lourde.

Avec ces derniers, mais formant des groupes distinctifs, marchent les fils de Ramji, leur mousquet à l'épaule, les femmes, les enfants qui trottinent sous le poids d'un petit fardeau, poids qui ne leur manque jamais, ne fût-il que d'une livre. Enfin les ânes portant leur faix sur un bât en peau de buffle ou de girafe.

Il est bien rare de trouver une caravane qui n'ait pas son mganga (sorcier, docteur et prêtre) ; le saint personnage ne dédaigne pas les fonctions de porteur, mais en vertu de son caractère sacré, il sollicite la plus mince de toutes les charges ; et comme tous ses pareils, mangeant beaucoup, travaillant peu, c'est un homme gras et robuste, au crâne luisant, à la peau fine et douce.

L'arrière-garde est conduite par l'un des chefs de la caravane, ou par plusieurs d'entre eux, qui souvent ferment la marche afin de veiller sur les traînards, et de prévenir la désertion.

Tout le monde est mal vêtu ; celui qui ferait toilette en voyage serait certainement raillé. S'il vient à pleuvoir, chacun défait la

peau de chèvre qui lui sert de manteau, la plie soigneusement et la place entre sa charge et son épaule. Quand on a distribué du grain le porteur empaquette ses rations, et se les attache au bas de la taille. Sur cette espèce de tournure, il fixe le tabouret qui doit lui éviter de s'asseoir par terre.

Du reste chez eux, comme en voyage, il y a dans leur costume beaucoup moins de draperie que d'ornements, et c'est la coiffure qui est leur grande préoccupation. Les uns s'entourent la tête du ngala, crinière de zèbre, dont les poils roides et flambés de couleurs diverses leur font une auréole; d'autres préfèrent un morceau de queue de bœuf, qui se dresse comme chez la licorne, à trente centimètres au-dessus du front. Il y a les coiffes en peau de félin ou de singe; les rouleaux et les bandelettes d'étoffe rouge, blanche, ou bleue; les touffes et les crêtes de plumes d'autruche, de hibou, de grue et de geai.

Pour le corps et les membres ils ont les cercles d'ivoire massif, les bracelets de cuivre et d'airain, les anneaux légers de fils de métal, les colliers et les ceintures, les petites clochettes de fer, que la fine fleur des élégants porte aux genoux et à la cheville, et dont le tintement continu s'harmonise, pour l'oreille africaine, avec le son plus grave des sonnettes de l'ivoire, et le ratata des cornets qui éclate de temps à autre.

Ils ont tous des armes; quelques-uns joignent à l'arc et aux flèches, qui remplissent leur carquois, une grande lance, plusieurs javelines, une petite hache de bataille, portée sur l'épaule, et un grand couteau à la ceinture.

Une fois en marche le bruit est la distraction normale; c'est à qui rivalisera avec les tambours et les cors; et chacun de siffler, de chanter, de crier, de glapir, de hurler, d'imiter les oiseaux, les bêtes féroces, de jeter aux vents des paroles qui ne se disent qu'en voyage, et de babiller sans cesse.

Approche-t-on d'une bourgade, le drapeau est déployé, la marche se ralentit et les clameurs redoublent : « Hopa! Hopa! du courage! Arrêtons-nous! Pas de halte! Des vivres! En avant! Le Kraal est voisin! Le pays est proche! En route, Kirangozi! Oh! voir nos mères! Nous allons donc manger! » Tous ces lambeaux de phrases, et bien d'autres, sont beuglés sur tous les tons.

Mais si en route on estime qu'il est non moins prudent qu'agréable de crier le plus possible, afin de donner aux voleurs une

idée imposante des forces de la caravane, on parle bas dans les kraals, pour ne pas révéler sa présence.

Quand une attaque est imminente, et qu'il n'y a pas moyen d'y échapper, les porteurs se déchargent et se préparent au combat; toutefois ils ne sont braves que lorsqu'ils y ont intérêt. J'ai vu rompre une ligne de cent cinquante hommes par une petite vache qui, la queue dressée, leur présentait les cornes; les mêmes individus n'auraient pas pris la fuite s'ils avaient porté leurs propres marchandises, au lieu d'être chargés du bien d'autrui.

Lorsqu'une antilope ou un lièvre apparaît sur le sentier, chaque porteur jette son fardeau, brandit sa lance, et court après l'animal; si la bête avait l'esprit de fuir en ligne droite, elle ne manquerait pas de leur échapper; mais elle fait un crochet, on la cerne, on la tue, on se la partage, et sa chair est dévorée toute pantelante, au milieu des acclamations générales. Parfois l'un des convives célèbre le festin, en consacre la mémoire en tournant avec son pesant fardeau, comme un cheval qui manége, et part ensuite à toute vitesse.

En cas de rencontre de deux caravanes, celle qui a pour chef un Arabe exige qu'on lui livre passage. Si toutes les deux sont composées d'indigènes, personne ne veut céder; il en résulte une querelle; mais les armes qu'on s'empresse de saisir, n'ont pas l'effet meurtrier qu'elles pourraient avoir : l'arc et la lance agissent comme le fouet et le bâton.

Ces combats n'éveillent pas de haine entre les deux partis, à moins que le sang n'ait été répandu. Les gens de même race ne font pas même attention au bris d'un crâne, et se pardonnent volontiers une légère entaille à la peau; mais si le coup de lance est rendu avec usure, il peut s'ensuivre une lutte acharnée, qui soit la cause de morts nombreuses.

Quand les caravanes sont amies, les deux guides s'avancent au pas théâtral, le jarret tendu, la tête en arrière; ils s'arrêtent à chaque enjambée, en se jetant des regards obliques, et vont ainsi jusqu'à ce qu'il n'y ait plus entre eux qu'une certaine distance; plongeant alors tout à coup, ils se précipitent l'un vers l'autre, et se heurtent le front comme deux béliers qui s'attaquent; chacun suit leur exemple, et la mêlée devient générale. On croirait à une rixe furieuse; mais le combat finit au milieu des acclama-

tions et des rires, quand toutefois il n'y a pas eu de trop mauvais coups. La plus faible des deux caravanes cède le pas à l'autre, et reconnaît son infériorité en payant un léger tribut à la plus forte.

Vers huit heures, si l'on découvre un bouquet d'arbres, une place ombreuse ou un étang, le drapeau rouge se déploie, et le son du barghoumi, qui de loin, rappelle celui du cor de chasse, parfois un coup d'arme à feu, annonce une courte halte. Les fardeaux sont déposés; on se couche ou l'on flâne, on jase, on boit, on fume, on tousse, on crache, on suffoque, ainsi qu'il arrive à tous les fumeurs de chanvre, et l'on discute avec ardeur l'endroit où l'on s'arrêtera définitivement. Quant à nous, si le kraal est éloigné, nous profitons de la circonstance pour dire un mot au contenu des paniers que porte un esclave, sous l'œil de nos Goanais.

Si la marche se prolonge jusqu'à midi, la caravane s'attarde, se débande et souffre cruellement; la chaleur du sol brûle les pieds nus, malgré leur plante cornée; les épines arrachent des cris douloureux; les Béloutchis s'arrêtent fréquemment, les esclaves se cachent sous les buissons, les porteurs appuient leurs fardeaux contre un arbre et se pelotonnent comme les chiens dans les moindres places où il y a de l'ombre; c'est alors qu'ils désertent; et si le maître fait bien, il n'entrera que le dernier au bivac.

Cependant il est rare que l'on s'arrête avant le terme fixé; comme l'Hindou, le pagazi aime mieux avoir à franchir l'obstacle à la fin qu'au début de la marche, et fait un suprême effort pour traverser la rivière ou gravir la montagne qui sans cela commencerait l'étape suivante. Il préfère, à celle qui est au départ, la jungle qui forme la station d'arrivée, parce qu'il y trouve à la fois sécurité et fraîcheur; il évite le voisinage des rocs, et dans les lieux découverts il choisit les points d'une médiocre hauteur, où la nuit est moins froide que dans les fonds.

Tout en geignant, et en faisant des poses nombreuses, la caravane se traîne. Le murmure des voix, les tambours, les clochettes et les cors, quelquefois les mousquets, annoncent enfin que l'avant-garde est logée; le bourdonnement grossit, et vous avez la certitude que le voyage est diminué d'une étape. On se précipite vers le kraal; les égoïstes s'emparent des meilleures places, ou

des meilleures cases si l'on est dans un village; les querelles qui s'ensuivent menacent d'être sérieuses; mais le couteau rentre dans la gaîne sans avoir été rougi. Les plus énergiques, pendant ce temps là, abattent des arbres, coupent des branches, et réparent les cabanes, ou entassent du bois pour l'entretien des feux. L'Africain de cette région est habitué à vivre à couvert, et trouverait fort dur de coucher à la belle étoile; plutôt que d'en venir à cette extrémité, il ferait un trou dans un buisson, et s'y accroupirait comme un cynocéphale.

Nous déployons nos tapis, et nous nous couchons à l'ombre, avec le bât de nos ânes pour oreiller, en attendant que les fils de Ramji aient dressé nos tentes, ce qu'ils font avec force murmures. Si nous voulons une case, nous en arrachons celui qui l'occupe, et qui se laisse traîner comme un blaireau; pas un d'eux n'a la décence de nous offrir un asile.

Règle générale, les habitants préfèrent les caravanes qui, venant de la côte, apportent dans le pays les objets qu'ils recherchent, à celles de retour, qui emportent les produits de la contrée. Mais dans les deux cas le sentiment qu'ils éprouvent, dépit ou convoitise, augmente leur propension au vol; et par motif de sûreté les négociants préfèrent le kraal au village. Toutefois celui-ci offre une demeure plus saine, malgré sa malpropreté; il fournit plus de ressources, et l'approvisionnement y est plus prompt et plus facile.

L'Arabe pourrait tout au moins s'installer dans un bouty, cabane de feuillage dont les kraals se composent, et qui dans ce pays de bise et de verdure est un abri confortable; mais il aime mieux, sans doute par dignité, coucher sous le calicot fort mince qui, à cheval sur une perche soutenue aux deux bouts par des piquets, laisse passer la pluie et le soleil, et lui permet, la nuit, d'étudier les astres, comme s'il était dans une chaumière irlandaise.

Les voyageurs sont admis volontiers dans les villages de la Mrima; ils le seraient de même chez les Vouazaramo, sans l'état de querelle permanent qui existe entre ces derniers et les Vouanyamouézi. Dans le K'houtou, les caravanes s'emparent de force des meilleures cases, dont ils chassent les habitants. Dans l'est de l'Ousagara, l'étranger dresse sa tente au milieu d'une clairière entourée des cabanes des indigènes, cabanes dont la galerie exté-

rieure prête un asile à ses hommes. Dans la partie occidentale, où prévaut le tembé, on s'établit dans des kraals.

Il est rare, avons-nous dit, qu'on pénètre dans les bourgades de l'Ougogo, dont la population est dangereuse; dans l'est de la Terre de la Lune et dans le centre, on s'installe au contraire dans les villages sans la moindre hésitation. Quelques bandes s'emparent de l'ivouanza, sorte d'édifice public dont nous parlerons ailleurs. Les autres s'élèvent de vastes hangars, qu'elles devront abattre en partant, et le chef du territoire pourvoit au logement du chef de la caravane.

Dans l'ouest de la province, le voyageur trouve souvent porte close. Plus loin il est admis à bivaquer dans les bourgs, mais personne ne veut lui céder sa case.

Dans la partie occidentale de l'Ouvinza, région déserte comme le Mgounda, et le Marenga Mk'hali, on trouve de bons kraals à de fréquents intervalles.

Dans l'Oujiji, lorsque les présents d'usage ont été offerts, le chef s'occupe de loger les voyageurs, qui doivent se construire immédiatement des cases, et vider les lieux à une époque déterminée, en faveur des nouveaux venus. Chez les autres riverains du Tanganyika, la réception de la caravane dépend du nombre de ses mousquets, du caractère du chef, et de celui des habitants.

La forme et les matériaux du kraal varient suivant les lieux; dans l'est, où les arbres sont rares, des cabanes formées de baguettes reliées par des fibres d'écorce, et couvertes d'herbe ou de chaume, sont disposés circulairement. L'espace qu'elles renferment contient plusieurs cases pour les chefs de la caravane; et l'ensemble en est défendu par un cercle d'épines, qui malgré son peu de consistance, est infranchissable à des pieds et à des jambes nus, à des corps à peine protégés par une draperie flottante.

Lorsqu'il faut ériger le kraal, on ne distribue les vivres qu'après l'achèvement de l'enceinte, afin d'en assurer l'exécution; la négligence ou la faiblesse du chef à cet égard, pourrait lui occasionner des pertes considérables.

Les kraals permanents, s'ils n'ont pas été brûlés, deviennent au bout de quelques mois d'une odeur et d'une saleté repoussantes On appelle kraal de masika, celui qui n'est occupé que dans la saison pluvieuse, alors qu'on trouve de l'eau partout. Il est

inutile de dire que de tous les points à observer dans le choix d'un lieu de campement, le voisinage d'une eau potable et suffisante est, dans cette région, celui qui préoccupe le plus.

Les premiers kraals d'écorce se voient dans l'Ouvinza, où les arbres pullulent et s'étendent jusqu'au lac; il en est d'aussi bien construits que les villages temporaires, et qui peuvent avoir une circonférence de quatre ou cinq cents mètres.

En voyage, les riverains du lac emportent des nattes de jonc et de roseau tressées dans le Karagouah; ils les étendent sur une carcasse de branches flexibles, dont les deux bouts sont enfoncés dans la terre, et dont l'ensemble offre l'aspect d'un nid renversé. Ils font encore leur charpente avec une poignée de cannes, attachées au sommet, écartées à la base, ainsi qu'une botte de chanvre, et la recouvrent de la susdite natte. On ne saurait croire à quel petit volume un Africain peut se réduire; il abandonne ses jambes à la merci des éléments, se contracte, et dispose sa tête et son corps de manière à s'abriter, lui troisième, sous un paillasson d'un mètre carré.

Quand les logements sont prêts, les ânes déchargés, le bois entassé, l'eau apportée de la citerne ou du ravin, on s'occupe du repas. C'est plaisir d'entendre le chant des marmitons, celui des femmes qui écrasent ou décortiquent le grain, et le tintement du pilon de l'esclave qui broie le café, dont il croque une bonne part.

Trois pierres ou trois mottes d'argile placées en triangle composent le fourneau, qui est bien supérieur aux tranchées de nos camps et de nos pique-niques champêtres. Ce trépied supporte un pot de terre noire, qu'entoure un petit groupe de convives, en dépit du soleil qui les brûle.

Chez eux, où ils mangeaient à leur dépens, nos hommes se contentaient d'un maigre plat de farine et d'eau; mais comme tous les peuples sobres, ils ont la faculté de réparer le temps perdu : la marmite ne s'emplit que pour se vider, se remplir et se revider sans cesse; ils mangent tant qu'ils ont à manger, dévorent en deux jours les provisions de la semaine; après cela ils font les mécontents. Pour leur laisser une bonne impression, je leur donnais double mesure, et les misérables, qui avaient l'air de chanoines à côté des squelettes que nous rencontrions sur la route, osaient crier famine !

Toutefois la réaction viendra; quand ils auront la barbe blanche, ils raconteront à la jeunesse surprise les prodigalités de l'homme blanc qui les gorgea de grain, même au fond du désert; ils vanteront ses monceaux d'étoffe et de verroterie, les compareront aux maigres vaches, aux vieilles houes de leurs compatriotes, et regarderont en pitié les caravanes de la jeune Afrique.

Si la distribution des vivres se fait attendre, les cris : à manger! à manger! s'élèvent de toute part. Néanmoins, lorsqu'ils sont las, ces affamés restent dans l'apathie, plutôt que de faire quelque cent mètres pour aller acheter du grain.

Entre leurs douze repas ils fument, ils chiquent, ils mâchent des cendres ou de la terre rouge provenant d'une fourmilière. Si vous leur donnez de la viande, ils la mangeront avec délices, mais n'en avaleront pas une cuillerée de soupe de moins. L'orgie de nourriture produit sur eux tous les effets de l'ivresse; et l'Arabe affame et gorge alternativement ses porteurs, sachant, par expérience, que les excès qui en résultent ont plus d'attrait pour ces estomacs barbares qu'une alimentation régulière.

Une fois campés, ne leur demandez plus rien; celui que vous prieriez d'ouvrir un ballot s'en plaindrait amèrement, et tous ceux qui n'auraient pas la bouche pleine joindraient leurs murmures à ses cris.

La journée s'écoule autour de la gamelle, à savourer une pâte épaisse qui colle aux dents, à croquer du sorgho, à manger des rats cuits dans leur jus, des racines grillées, des herbes bouillies, jusqu'à ce que la panse soit gonflée comme le jabot d'une oie à l'engrais.

Quand, par suite de leur goinfrerie précédente, ils sont menacés d'un jour de jeûne, ils entourent le feu d'un air mélancolique, fument avec irritation, et jettent des regards d'envie à nos marmites. En général, cependant, ils ont en réserve au moins une chèvre, et lorsque cet en cas leur manque, ils finassent pour obtenir une des nôtres.

Je ne leur commande rien; c'est par Kidogo ou par le kirangozi que je leur fais transmettre mes ordres. L'expérience m'a démontré que c'est la meilleure façon de les conduire; et j'ai observé que toutes les fois qu'on a besoin d'eux pour une besogne exceptionnelle, enlèvement d'épines ou citerne à creuser, il suffisait de répandre le bruit d'une ration supplémentaire pour les faire ac-

courir avec une agilité merveilleuse. Une autre observation que j'ai faite, c'est qu'à l'approche de leur village ou lorsqu'on s'éloigne de la côte, ils deviennent ingouvernables, et que le contraire se produit lorsque l'on s'éloigne de chez eux, et qu'on arrive près de la mer.

Tandis que la caravane se gorge, le capitaine Speke et moi nous employons la journée le mieux que nous pouvons; quelquefois dans un massif ombreux, souvent à l'abri d'une cime étalée, presque jamais sous la tente. On met son journal au courant, on dessine, et l'on s'occupe d'affaires. C'est un partage d'étoffe; ce sont les hommes qu'il faut envoyer battre le pays pour se procurer des vivres. S'agit-il de tuer un bœuf, l'un de nous doit y assister; les porteurs sont là, criant et se disputant comme des hyènes, autour des morceaux qu'ils doivent avoir; si personne ne les surveille, une main vigoureuse et subtile s'avance tout à coup, saisit une demi douzaine de rations, et le voleur disparaît avec une vitesse qui défie toute poursuite; il a de nombreux imitateurs qui s'abattent sur leur proie avec des cris et des gestes de babouins; et les autres n'ont plus qu'à se retirer, les mains vides, ce qu'ils font en grognant, comme bien on s'imagine.

Nous coupons la journée en dînant à quatre heures. Le menu varie suivant les circonstances; il va du bifteck de chèvre, tout ce qu'il y a de plus coriace, et d'un affreux pain délayé dans de l'eau de haricots, à des tranches succulentes d'une venaison délicate, au riz au lait, aux chapons gras, aux perdrix et aux jeunes pintades.

Les Goanais, dans l'origine, avaient refusé de nous faire des plats fins, tels que pâtes et rissoles, affirmant que la chose était impossible en voyage; mais ils changèrent d'avis quand ils surent que la fustigation publique résulterait pour eux de cette impossibilité. Ils avaient également pour habitude de nous choisir eux-mêmes une espèce de portion, et de laisser la meilleure part au fond de la casserole; j'ordonnai qu'on nous servît marmite et poêlon, et cet abus cessa. Enfin, si nous voulons du thé ou du café potable, nous le faisons faire sous nos yeux, les Goanais ayant pour préparer ces breuvages une recette odieuse à tout palais civilisé.

Notre repas fini, c'est le tour de nos valets; ils s'asseyent en face l'un de l'autre, devant une marmite à eux, qu'ils ont soignée

d'une façon toute spéciale, et mangent jusqu'à ce que vienne la fatigue, non pas la satiété ; ils s'emplissent le bec, allongent le cou, et se gorgent comme deux pigeons maigres. En leur qualité de chrétiens, c'est-à-dire de catholiques, ils ne consentiraient jamais à se repaître avec nos idolâtres ; ce serait d'ailleurs déroger à leur origine semi-européenne ; et ils laissent Bombay faire table à part avec son frère Mabrouki, tandis que les autres esclaves prennent leurs repas ensemble.

Quand on a lieu de craindre de trouver sur sa route les citernes à sec, on a mille peines à faire marcher les porteurs ; il faut d'abord qu'ils se bourrent tant qu'ils peuvent, ayant la fausse idée qu'ils y puiseront la force de supporter la soif ; puis dans l'altération nerveuse que leur donne la pensée de manquer d'eau, ils commencent par épuiser leurs gourdes, et souffrent cruellement jusqu'à la fin du jour. En somme, toutes les fois qu'on redoute une pénurie de boisson ou de vivres, l'imprévoyance africaine a besoin d'être combattue par la volonté d'un chef dont la tête soit meilleure que celle des hommes qu'il dirige.

Arrive le soir ; on parque les vaches, on entrave les ânes, que nos insouciants Éthiopiens laissent égarer tous les deux jours, et l'on compte les fardeaux, opération difficile au milieu d'individus que rebute la moindre peine.

La besogne terminée, quand il n'y a pas eu de tirikéza, quand les vivres ont été abondants, et que la lune, qui produit chez nos hommes la même excitation que chez les chacals, répand sa douce lumière, le tambour fait rage, les mains battent avec force, et le chant monotone que la foule redit en chœur appelle à la danse et convie à l'amour toute la jeunesse des environs. L'exercice est laborieux ; mais ces Africains si vite fatigués au travail[1] ne sont jamais las quand il s'agit de plaisir.

On se salue avec une gravité suprême ; en nulle autre occasion les natifs de ces parages ne sont aussi sérieux, aussi absorbés par le but qu'ils se proposent. On forme un cercle ; au milieu du cercle un homme est debout et chante un solo, que tout le monde accompagne en sourdine. Le corps se balance avec lenteur, les pieds se lèvent alternativement, comme ceux d'un

1. Revoir p. 298 ce que font les caravanes d'indigènes lorsque chacun y travaille pour soi, ou même pour ses compatriotes. (*Note du traducteur.*)

ouvrier qui fait marcher une grue; au dernier temps de la période musicale, tous les danseurs frappent la terre, et le sentiment du rhythme est si prononcé chez eux, que les deux cents talons ne forment qu'un seul et même coup.

Peu à peu la voix s'élève, le cercle s'anime, les bras s'agitent, les corps se baissent, touchent le sol et rebondissent; le groupe se condense, la voix grandit, le mouvement s'accélère, et une sorte de galop infernal emporte ce tourbillon satyriaque, aux gestes qui n'ont plus rien d'humain. Lorsque la frénésie est à son comble, le chant s'arrête et les danseurs, éclatant de rire, se jettent par terre pour reprendre haleine et se reposer.

Les vieillards regardent ce spectacle avec une admiration profonde; ils se rappellent l'époque où ils prenaient part à la fête; et trop émus pour applaudir, ou pour crier leurs bravos, ils laissent échapper des « très-bien! parfait! » qu'ils profèrent d'une voix attendrie.

Quelquefois un danseur de mérite, le bouffon du village, exécute un pas seul; la tête, les bras et les jambes ornées de lanières de peau de vache, il s'avance au milieu des spectateurs, et fait flotter autour de lui ses banderoles poilues, en se démenant et en se contournant comme s'il avait les membres disloqués.

Pour les femmes, elles aiment mieux danser entre elles que de se mêler aux hommes; et les Européennes le comprendraient, si la traduction littérale des paroles qu'un bal inspire toujours chez les Orientaux arrivait à leurs chastes oreilles.

Quand on ne danse pas et qu'il n'y a plus moyen de manger, de fumer et de boire, les porteurs babillent autour du feu, et chantent quelque poésie dans le goût de celle qu'on va lire. J'imagine que cette cantate fut composée en mon honneur; dans tous les cas on l'exécuta fréquemment dès qu'on eut la certitude que je pouvais la comprendre.

Il ne faudrait pas se scandaliser de l'épithète de *méchant* qui m'y est appliquée; c'est un éloge : le mot *bon* dans ces parages est synonyme de simple, il désigne l'un des membres de cette *buona famiglia* qu'estime le cuisinier italien, parce qu'on la plume sans qu'elle se plaigne, et qu'on l'écorche sans qu'elle regimbe. En dépit de ma méchanceté, c'est à moi qu'ils s'adressaient toujours pour demander justice; ils le firent surtout lorsque la proximité

de Zanzibar encouragea le guide et l'escorte à leur prodiguer l'injure.

Voici donc leur chanson :

Le méchant homme blanc vient du rivage,
(*Chœur.*) Pouti ! pouti ! (équivalent de *tra la la la.*)
Nous le suivrons, le méchant homme blanc,
Pouti ! pouti !
Aussi longtemps qu'il nous nourrira bien,
Pouti ! pouti !
Nous franchirons et montagne et rivière,
Pouti ! pouti !
Avec la caravane du grand négociant blanc !
Pouti ! pouti !
Etc., etc., etc.

Pendant que les porteurs babillent ou chantent, les Béloutchis et le reste de l'escorte se disputent, rugissent ou clabaudent et parlent de victuaille, sujet perpétuel de conversation dans ces parages, comme la bière en Angleterre, la politique en France, les procès en Normandie, le macaroni à Naples, et l'argent partout.

Vers huit heures le cri : « sommeil ! sommeil ! » se fait entendre; chacun s'empresse d'y obéir, excepté les femmes, qui parfois se relèvent à minuit pour jaser.

Peu à peu la caravane s'endort, et la scène devient imposante, surtout quand nous bivaquons dans les bois; la flamme qui jaillit par intervalles du brasier languissant éclaire, parmi les troncs noueux et feuillus, des groupes de bronze variés de forme et d'attitude. Un ciel d'un bleu foncé, pailleté d'or, forme au-dessus de nos têtes une voûte profonde, limitée par la nuit; à l'ouest un croissant lumineux, surmonté d'Hespérus, qui étincelle, renferme dans ses bras une sphère grise qu'il entraîne dans l'espace. Tout est calme et revêtu de cette sublimité que la nature imprime à ses œuvres. C'est à de pareilles nuits que le Byzantin a emprunté le croissant et l'étoile de ses armes.

La vitesse des caravanes, dans cette région, varie énormément; par de fraîches matinées, dans un sentier découvert, les pagazis marcheront, au début, sur le pied de quatre milles à l'heure; mais cette rapidité sera bientôt réduite d'un quart; et le pas normal, quand les circonstances le favorisent, ne fait que trois milles, au plus. Généralement, pour une caravane moyenne (environ cent

cinquante hommes), on doit calculer sur deux milles et quart à l'heure, mesure anglaise, ou, ce qui revient au même, sur un mille trois quarts, mesure géographique, relevée d'un point à l'autre au moyen de la boussole. Il faut là-dessus déduire en plaine vingt pour cent, à cause des détours; et dans les fourrés jusqu'à cinquante pour cent, en raison des obstacles. Le voyageur doit établir ses calculs entre ces deux extrêmes, pour distribuer ses stations.

M. Cooley, qui a résolûment diminué les étapes, et qui l'a fait avec bonheur, prétend (*Inner Africa laid open*, p. 6) que la marche habituelle des missionnaires portugais dans l'ouest du continent africain, est de six milles géographiques, à vol d'oiseau, et qu'en de rares circonstances où elle a pu arriver à dix milles, ce n'est qu'avec effort qu'elle y est parvenue.

Dans l'est de l'Afrique les porteurs de Lacerda frémirent à la pensée de faire chaque jour deux lieues et demie de Portugal, (environ neuf milles un tiers).

Le docteur Livingstone établit sa marche sur le pied de deux milles et demi à trois milles par heure, en ligne directe; mais ses hommes étaient peu chargés, et les Makololo semblent appartenir à une race plus laborieuse, plus sobre, en un mot beaucoup mieux trempée que les natifs de l'est.

Le consul anglais à Karthoum, M. Petherick, estime que ses gens ont fait trois milles et demi par heure, et cela pendant huit heures. Il faut en induire que les nègres, au nord de la ligne, marchent infiniment mieux que leurs congénères du sud; ajoutons que les porteurs du consul n'ont voyagé que pendant un jour; et que l'estime précédente, faite sans le secours d'aucun instrument, peut être inexacte.

Enfin l'avis de M. Galton, bien que relatif à la région australe, n'en est pas moins applicable à cette partie de l'Afrique; d'après ce voyageur, une moyenne de dix milles par jour forme une vitesse satisfaisante; et celui-là n'a rien à se reprocher, dont la caravane, composée des mêmes hommes, fait en six mois mille milles géographiques, à travers un pays neuf.

Terminons ce chapitre par quelques détails sur l'auberge, c'est-à-dire sur le village de cette région. L'architecture des peuples forme une étude intéressante: elle fournit des renseignements précieux à qui veut connaître la nature du climat, et la condition physique des races qui l'ont adoptée.

Sur la côte, les bourgades, ainsi que nous l'avons dit au début, sont composées de vastes bâtiments oblongs ou carrés, faits de clayonnage et de boue, dont la toiture, couverte en chaume, se projette de manière à former une vérandah profonde, ayant à peu près la même importance que dans les habitations de Madagascar. Après la zone maritime, le Nyoumba, ou la case, revêt la forme circulaire décrite par tous ceux qui ont pénétré dans le centre de l'Afrique, où elle paraît être d'un usage universel. Le docteur Livingstone attribue cet emploi général de la rotonde à l'absence de génie inventif chez l'Africain, et semble avoir raison. Toutefois la hutte circulaire offre plusieurs variétés : la plus simple est composée d'herbe sèche ou de paille, jetée sur un faisceau de perches lié au sommet, écarté à la base de manière à former un cône. Pas de fenêtre à cette cabane, et l'ouverture qui sert de porte n'est qu'un trou aussi étroit que possible.

Le degré supérieur est établi sur le patron des anciennes ruches anglaises : une muraille circulaire, évasée en forme de coupe, ayant pour toiture plusieurs cercles de chaume soigneusement imbriqués.

La construction la plus commune est formée de pieux ou même de jeunes arbres, plantés en terre ; cette charpente cylindrique sert de chaîne à une espèce de trame composée de branches flexibles ; le tout est recouvert à l'intérieur d'une couche d'argile, au dehors, d'un crépissage de terre rouge ou grise. Dans les cases des pauvres, ce revêtement est grossier, plein de fissures, de crevasses plus ou moins larges ; dans celles de premier ordre il est soigneusement poli et parfois orné de fresques.

Ces habitations ont en moyenne de vingt à vingt-deux mètres de circonférence ; leur hauteur est de deux mètres à quatre mètres et demi, prise au centre de la toiture, que supporte un pilier, formé d'un tronc d'arbre, vers lequel toutes les solives et tous les pieux convergent. La charpente du toit, de même structure que celle de la muraille, est garnie d'une couche d'herbe épaisse ou de frondes de palmiers, recouverte d'un chaume fixé par des lanières d'écorce. Le bord de cette toiture a depuis soixante centimètres jusqu'à deux mètres de projection, en dehors de la muraille ; il s'appuie sur une tringle soutenue çà et là par des arbres grossièrement équarris, dont on a conservé la fourche.

Près de la mer, cette vérandah est à la fois profonde et haute

dans l'intérieur ; le chaume qui la couvre descend tellement bas, qu'on ne peut s'y introduire qu'en se mettant sur les genoux.

L'ouverture de la case est de la dimension de l'entrée d'un toit à porc ; exiguïté qui a pour objet, suivant la saison, d'empêcher la chaleur du dehors de s'introduire, ou de conserver dans la case la fumée et la chaude atmosphère qu'elle renferme. Un tronc d'arbre, ou tout bonnement une planche, garnit le seuil de la cabane, afin d'en préserver l'intérieur contre l'inondation ; une espèce de claie, faite avec des roseaux et des lanières d'écorce ou de la ficelle, et que tous les soirs on dresse entre la muraille et deux billes de bois placées de chaque côté de l'huis, ferme cette ouverture. Il existe en général vis-à-vis de cette porte une issue dérobée, soigneusement close, et dont on ne fait usage que dans le cas où l'on est obligé de fuir.

Dans les régions où le froid et l'humidité sont plus sensibles, la première muraille est entourée d'une seconde, également pourvue d'un toit, ce qui fait à la lettre deux maisons l'une dans l'autre.

Vers le milieu de l'Ousagara, la hutte africaine, en meule de foin, cède la place au tembé, dont l'emploi s'étend jusqu'à l'ouest de la Terre de la Lune. Bien que d'origine chamitique, le tembé se rapproche de l'utum des anciens, et du hishan de l'Héjaz, constructions oblongues, renfermant une cour intérieure, dont elles constituent les quatre faces, et qu'on retrouve en Espagne, en France, voire en Irlande. Il est probable que cette disposition est due en Arabie, comme en Afrique, à la nécessité de se défendre, et de protéger ses bestiaux contre les coups de l'ennemi. C'est un progrès, un premier pas vers la civilisation ; les tribus primitives, n'ont encore trouvé que le bollet architectural, dont le mimosa paraît être le modèle.

A l'ouest de l'Ounyamouézi, et jusqu'aux environs du Tanganyika, le bouge cylindrique reprend faveur ; les Arabes persistent néanmoins à y construire leurs habitations quadrangulaires, qu'ils trouvent, avec raison, plus confortables et plus sûres que la hutte africaine.

Pour produire de l'effet dans le paysage il ne manque au tembé que de recevoir une couche de chaux ; tel qu'il est, il ne présente, de loin, qu'un tertre linéraire sans importance. Pourvu aux quatre angles d'un blockhaus d'où l'on pût, en balayant la plaine, em-

pêcher le feu (seul moyen d'attaque dans cette région) d'être mis à l'édifice, il deviendrait imprenable pour les indigènes.

La forme du tembé ne s'applique pas seulement aux constructions particulières, mais encore au village. Dans ce dernier cas, ses lignes, qui en général offrent peu de régularité, présentent des saillies, des hémycicles, des zig-zags. Dans l'Ousagara, par exemple, elles s'incurvent suivant les exigences de la montagne dont le sommet ou la croupe leur sert de base.

Lorsque le bois est rare, les maisons, dont la hauteur n'est guère de plus de deux mètres, forment en se touchant les parois de la bourgade; un clayonnage, renforcé par des pieux, des corps de mimosas, en constituent les matériaux. Dans le sud de l'Ousagara, le tembé, plus pauvre encore, est bâti de mottes de terre, reliées et recouvertes avec de la paille.

Aux environs de Mséné, où la haute futaie abonde, le village est entouré d'une pallissade rustique, plus ou moins imposante, faite avec de jeunes arbres non équarris, et coiffés çà et là de crânes de bœuf, de blocs de bois, de tortillons d'herbe, et d'autres talismans analogues. Cette estacade, dans les lieux humides, est fortifiée d'une haie d'euphorbe, quelquefois double ou triple, dont le vert printanier repose agréablement la vue, et qui, elle-même, est protégée par une large douve, servant à la fois de moyen de défense et de canal d'asséchement. La principale entrée de cette fortification donne fréquemment sur une place décorée de poteaux qui, au nombre d'une douzaine, et disposés de manière à former une demi-lune, sont ornés de crânes humains.

Quelquefois cette entrée du village est précédée d'une double palissade formant un chemin couvert, étroit et sombre, et d'une assez grande longueur. Quand la bourgade est bâtie uniquement au point de vue de la défense, elle porte le nom de kaya, et son chef s'appelle mouinyi-kaya; cette dénomination s'étend parfois au mji, ou boma, ainsi qu'on nomme en général tout village palissadé.

Dans certaines parties de la Terre de la Lune, on trouve à l'extérieur du bourg un bandani public, sorte de hangar où les hommes se réunissent pour travailler à la forge ou pour causer à l'ombre; les femmes pour battre le grain, pour le moudre et le faire cuire.

La couverture du tembé est composée d'un amas de boue argi-

leuse, crépissant un lit d'herbe épais, soutenu par des solives appuyées sur le mur. Elle a généralement une double pente, comme celle de nos maisons, afin de permettre l'écoulement des eaux pluviales; néanmoins elle est assez plate pour qu'on puisse y déposer les coffres à grain, les gourdes, les vieux fûts, le bois de chauffage, le manioc, les pastèques, les citrouilles, les champignons, placés là pour s'en débarrasser, pour y sécher, ou pour y mûrir au soleil. Ce grenier en plein vent ne se projette pas en dehors de la muraille, et l'on y monte de l'extérieur par un tronc d'arbre incliné, dont les branches, coupées à peu de distance de leur base, constituent les échelons.

Pendant la saison des pluies, cette toiture est un pré du plus beau vert; j'ai souvent regretté de n'avoir pas de la graine de moutarde et de cresson; je l'y aurais semée avec succès.

Chaque façade extérieure du tembé-village offre une ou deux entrées assez larges pour qu'une vache puisse y passer aisément; ces portails, bien qu'à l'usage du public, n'en traversent pas moins des maisons particulières, et sont fermés scrupuleusement dès le coucher du soleil, heure à laquelle pas un des villageois n'ose sortir de chez lui jusqu'à l'aurore suivante. Des planches épaisses ou, plus souvent encore, trois ou quatre pièces de bois suspendues à une poutre, qui en traverse la partie supérieure, forment la clôture du porche. Veut-on l'ouvrir, on lève cette herse, dont la base va s'appuyer sur un arbre fourchu placé en dehors de la palissade; une fois baissée, on la barre au moyen de fortes perches.

Chaque maison est séparée de ses deux voisines par un mur de refend de même espèce que les parois extérieures; on y trouve ordinairement deux pièces, une chambre et un cabinet dont la longueur totale varie de six à quinze mètres, sur une profondeur de trois à quatre mètres et demi. La chambre, qui sert de cuisine, de salon et de dortoir, ouvre sur la cour commune, ou si l'on veut sur la place du village. Le cabinet, formé par une cloison de tiges de sorgho, ne reçoit le jour que par l'échancrure de cette cloison et par les fentes de la muraille, qui n'ont pas encore fait inventer les fenêtres. Servant de débarras et de chambre à coucher supplémentaire, ce cabinet est, en outre, l'asile favori des poules et des pigeonnes qui aspirent à la maternité, et l'abri nocturne des agneaux et des chevreaux en bas âge.

Le plâtre et la chaux étant inconnus dans l'est de l'Afrique, l'intérieur des cases y est barbouillée d'un enduit terreux; et les habitants ne partageant pas la prédilection des Indous pour la bouse de vache, l'aire en est simplement formée du sol battu, inégal, raboteux et malpropre.

Des solives et des baguettes, soutenues par de longues perches, sur lesquelles elles s'entrecroisent, et qui s'appuient sur des piliers fourchus, composent aux chambres du tembé un plafond prismatique; ce plafond, d'un noir luisant, est décoré de petites masses de suie, nègres stalactiques appendues à son treillage d'ébène. La graisse et la fumée sont les vêtements intimes de l'Africain; elles contribuent à son bien-être, il les aime, il s'y prélasse, et ne cherche jamais à s'en défaire.

L'enceinte commune, formée par les maisons du village, est souvent divisée en plusieurs cours, appropriées à un certain nombre de familles, séparées les unes des autres, comme les habitations et les chambres, soit par des murailles, soit par de fortes cloisons, et reliées entre elles par de longs passages ténébreux, faits de palissades couvertes. Le plus vaste et le plus propre de ces carrés appartient généralement au chef.

C'est là qu'on enferme le bétail et qu'on trait les vaches; le sol en est revêtu d'une couche épaisse de fiente, poudre en été, fange visqueuse durant les pluies, et qui, sous ces deux espèces, doit être un foyer de maladies de poitrine et d'affections cutanées. De beaux arbres sont néanmoins plantés dans ces squares, et sous leur ombre bienfaisante les enfants s'amusent, les hommes fument et causent, les femmes travaillent. Là également s'élève le mzimou, case du fétiche, où les fidèles vont déposer leur offrande.

De petites basses-cours, prises sur le terrain public, dont une barrière les sépare, et dépendant des demeures qu'elles avoisinent, renferment les bestiaux pendant la nuit. Dans quelques bourgades on voit, suspendus à de grandes perches dressées près de la porte intérieure de certaines habitations, d'énormes ballots cylindriques faits d'écorce et ficelés tout autour; ce sont les greniers d'abondance où l'on a mis en réserve l'excédant de la récolte. Souvent aussi l'intérieur du village possède des pigeonniers, dont la forme est, en miniature, la même que celle des maisons.

Enfin, dans la Terre de la Lune, c'est parfois au centre de la place qu'est bâti l'ivouanza, lieu public dont il sera question plus tard.

Dans quelques provinces, comme l'Ougogo par exemple, le tembé, quand l'incendie en a épargné les masures, n'est plus tolérable après un an de construction; chaque individu, en montant sur le toit qui lui sert de grenier, fait tomber à l'intérieur une averse de boue et de suie, parfois accompagnée d'un pan de muraille ou d'un morceau du plafond, qu'a détrempé l'eau pluviale, et dont la chute est dangereuse pour celui qu'elle atteint. Chaque demeure est encombrée de pigeons, de poules et de rats d'une audace particulière. Des scorpions[1] et des perce-oreilles[2], sont nichés dans toutes les fentes, dans tous les coins des soliveaux.

Un petit xylophage à grosse tête noire vous inonde d'une poussière jaune que l'on prendrait pour du pollen, et qui est tout bonnement la sciure de la charpente. Le grillon criquette sans relâche pendant toute la nuit; les blattes ne sont pas moins nombreuses que dans un steamer de l'Inde, et une guêpe maçonne, le khoumbarni de l'Indoustan occidental, un grand hyménoptère dont il existe des variétés noires et jaunes, vert tendre, ou d'un bleu foncé à reflets métalliques, fait son terrier dans le mur, ou y élève ses nids en vous bourdonnant aux oreilles.

Des lézards, ayant souvent perdu leur queue, tombent du plafond; des araignées d'une effroyable hideur, tendent leurs fils dans tous les coins. Le reste de la ménagerie est composé de tiquets de plusieurs genres, de mouches de toute espèce, de punaises, de puces, de moustiques et de petites fourmis, qui sont peut-être le pire de tous ces fléaux, bien qu'on trouve parmi

1. Le scorpion de ces parages, où on l'appelle ngé, est de petite espèce, et de couleur jaune; il est rare que sa piqûre se fasse sentir plus d'un jour; mais elle produit une vive douleur; et j'ai trouvé sur mon lit, en moins d'une semaine, jusqu'à trois de ces arachnides. Dans l'Ougogo, il y en a un vert, de dix à douze centimètres de longueur, dont le venin cause une véritable torture. Suivant les Arabes, le scorpion, dans cette partie de l'Afrique, meurt à la cinquième blessure qu'il inflige, quand elles sont consécutives; et il se tue, si vous lui appliquez un bâton au milieu du dos.

2. Le perce-oreille est commun dans tous les endroits humides, et recherche l'intérieur des cases pour l'ombre qu'il y trouve. Selon toute apparence, il arrive à l'état parfait avant la saison des pluies. Il semblerait que les Africains ne partagent pas la superstition qui lui a fait donner, dans presque toute l'Europe, le nom vulgaire sous lequel il est connu.

eux le pazibug[1] du docteur Krapf, qui, d'après celui-ci, rivalise avec l'argas persique, ou tiquet fatal de Miana.

Les riciniés, dans cette région, se rencontrent sous toutes les formes: il y en a de ronds, d'ovales, de plats et de gonflés; microscopiques au début, ils acquièrent par la succion jusqu'à deux centimètres carrés; leur morsure n'empoisonne pas, mais l'irritation constante qu'elle détermine engendre la fièvre avec toutes ses conséquences. Il faut, lorsqu'une demeure est infestée de papazis, l'asperger d'eau bouillante et la balayer soigneusement pendant plusieurs semaines avant de parvenir à la nettoyer de cette peste. Mieux abritée du vent dans le tembé que dans la cabane circulaire, toute cette vermine y est plus abondante qu'ailleurs, et ses légions y sont d'autant plus nombreuses, qu'elles s'accroissent des recrues importantes que leur apportent chaque soir les cohabitants du village.

Comme on doit s'y attendre, le mobilier qu'on trouve dans ces demeures est assez misérable. Il se compose, chez les Vouanyamouézi, d'une ou deux kitandas, couchette primitive, grossièrement exécutée : des brins d'arbre fourchus, dépouillés de leur écorce et plantés sur deux lignes parallèles, soutiennent des bâtons placés horizontalement et recouverts de perches posées dans l'autre sens, de manière à former un treillage; c'est le bois de lit et la sangle; une ou deux peaux de bœuf, quelquefois une natte ou un paillasson de roseaux, constituent la literie. Pour quiconque n'est pas Africain, il est impossible de dormir sur la kitanda, en raison de sa dureté, de son peu de longueur et de la pente rapide qui non-seulement remplace le traversin, mais sert à un autre usage que nous ne pouvons pas décrire. Si vous remuez cet odieux meuble, si vous en cassez une baguette, il s'en échappe un flot suffoquant de punaises, dont l'odeur est un parfum, la piqûre une titillation agréables à l'indigène, quelque affreuses qu'elles puissent être pour un civilisé.

Autour de la chambre, à des chevilles proprement scellées dans la muraille, sont appendues, au moyen de cordes fibreuses, des gourdes, des boîtes cylindriques en écorce, renfermant de l'étoffe, du beurre, du grain et d'autres denrées. Dans le cabi-

1. C'est probablement du nom de papazi donné, dans cette partie de l'Afrique, aux riciniés, que le docteur a tiré la dénomination du tiquet dont il parle.

net servant de magasin, est un énorme *lindo*, caisse également en écorce, mais revêtue d'une couche d'argile et placée sur des pierres ; c'est dans ce lindo que se trouve la provision de grain. Celui-ci est moulu sur une plaque de granit scellée dans un sommier d'argile, à trente centimètres au-dessus du sol, et formant avec lui un angle de vingt-cinq degrés.

Trois mafigas ou cônes tronqués en pisé rouge ou gris, parfois d'une hauteur de soixante centimètres, sur une base de vingt centimètres de diamètre, composent le foyer, disposé en triangle ; celui du sommet touche à la muraille, le feu est établi au centre, la marmite s'appuie sur le trépied, et la fumée s'échappe à regret par la porte.

Le balai, formé d'un bouchon de paille ou d'herbe, d'une racine chevelue ou d'un paquet d'éclats de bambou, reste ordinairement fiché dans l'un des carreaux du plafond : sa besogne est laissée aux fourmis.

Des tambours, des timbales, des peaux de bête à tous les degrés de dessèchement, sont appendus aux solives, d'où tombent des crochets de bois soutenus par des cordes, et qui portent des lances, des arcs, des asségaïs et des flèches ; une de ces dernières est toujours piquée dans le plafond, et porte bonheur aux habitants de la case.

C'est entre les solives que l'ivoire est placé ; d'où la teinte brune qu'il contracte et que l'on ne peut faire disparaître qu'en le faisant tremper dans du sang[1]. On met encore au plafond une quantité de menus articles dont la matière a besoin de sécher, tels que gourdins, javelots de chasse, carquois, badines, baguettes pour faire des arcs, roseaux pour mettre au bout des soufflets, et mi'iko ou grandes cuillers de bois d'une longueur de soixante centimètres.

De grands vases de terre noire, que les femmes vont emplir d'eau soir et matin, gisent pendant le jour, à demi vidés ou entièrement vides, au milieu de la pièce, dont le kiti est le principal objet de luxe. Taillé dans une bille de bois, le kiti est un escabeau de trente centimètres de hauteur, sur quinze de diamètre ; sa surface est concave, afin qu'on y soit mieux ; il pose générale-

1. Il est probable que toute lessive alcaline produirait le même effet.
(*Note du traducteur.*)

ment sur trois pieds sculptés, quelquefois il en a quatre, dont une base pareille au siége prévient l'écartement. Les Vouamrima le décorent d'une incrustation de plaques d'étain.

Le kiti est d'un usage indispensable au sultan et au mganga, trop nobles seigneurs pour daigner s'asseoir par terre. On le fait généralement en mninga ou en mpingou. Le premier de ces arbres est de grande taille, a le port majestueux, et fournit un bois couleur d'acajou foncé, d'où exsude, lorsqu'il est sur pied, une gomme rouge, pareille au sang-dragon. La tige du mninga est non-seulement transformée en kitis, mais en plats et en sébilles; les branches sont employées pour la charpente, bien qu'elles soient faibles et très-recherchées des xylophages; enfin du cœur de l'arbre on fait des lances qui, lorsqu'elles ont vieilli sous une bonne couche de graisse, ont l'air d'être en bois de tek.

Le mpingou est le sisam de l'Inde (*dalbergia sissoo*); les Arabes le nomment ici *abnus* et ont tort de lui donner cette appellation, qui signifie ébénier. On le rencontre dans toute cette partie de l'Afrique; il est d'une belle nuance et d'un beau bois. Les natifs le divisent en mâle et en femelle; le premier est d'un rouge de brique sombre à l'intérieur, tandis que le second tire sur le noir. Ils en fabriquent des lances, des manches de hache, qui deviennent cassants lorsqu'ils sont exposés à l'air, à moins qu'on ne les graisse régulièrement.

On trouve encore dans ces demeures indigènes, le mchi, mortier massif où l'on décortique le grain. De la même forme que ceux dont les anciens monuments de l'Égypte nous ont conservé l'image, il est coupé de toutes pièces, dans le tronc du mkora, dont le bois est d'un grain serré. L'énorme pilon, qui ressemble à la barre d'un cabestan, est fait de mkorongo, arbre élevé, d'un bois fin, qui résiste mieux que tout autre aux attaques des insectes, et qui par ce motif est employé pour la charpente.

Tel est le tembé public de cette région; nous parlerons plus tard de la vie qu'on y mène, et dont les détails se révèlent plus facilement au voyageur que les mœurs et les coutumes des Asiatiques à demi barbares, qui l'admettent rarement à leur foyer.

Types des membres de la caravane.

CHAPITRE XI.

Fin de la traversée de l'Ounyamouézi.

Nous fûmes retenus à Kazeh du 8 novembre au 14 du mois suivant, et ce fut pour ma patience une longue et rude épreuve.

Il est d'usage que les caravanes en destination pour l'Oujiji fassent dans l'Ounyanyembé un séjour d'au moins six semaines, afin de se reposer de leurs fatigues. Les Arabes, d'ailleurs, s'attendent à les voir accepter leurs offres hospitalières, et profiter des plaisirs d'une société civilisée. Notez bien que dans cette partie de l'Afrique, une visite de six semaines équivaut à une de trois jours en Europe.

Le lendemain matin de notre arrivée, les porteurs, qui nous accompagnaient depuis la côte, retirèrent de nos bagages ceux qui leur appartenaient, et sans dire un mot, sans faire un signe d'adieu, ils nous quittèrent pour se rendre dans leurs foyers. Le

kirangozi, après avoir reçu un petit présent d'étoffe, se dirigea vers Mséné, où demeurait sa famille, et promit de nous rejoindre au bout de quinze jours avec une nouvelle bande de porteurs qui nous suivraient dans l'Oujiji.

Quant à notre escorte, elle envisageait sans doute Kazeh comme le terme de son voyage; car s'il me fallut, pour en partir, un peu moins de peine que je n'en avais eu pour quitter la côte, c'est uniquement parce que j'avais plus d'expérience. Nous n'étions pas arrivés depuis deux jours que les Béloutchis, leur djémadar en tête, se présentèrent en grand costume, et réclamèrent la récompense promise. Je leur rappelai qu'ils ne devaient la recevoir qu'à la fin de la dernière marche du retour; sur quoi, Derwaysh répondit : pas de gratification, pas d'escorte. Il retira néanmoins ces paroles lorsque j'appelai le capitaine Speke pour assister au procès-verbal que j'en allais dresser, pièce que ne digèrent pas les Orientaux.

Vaincus sur ce point, nos mousquetaires se rabattirent sur les épices; ils reçurent de moi plus qu'ils n'avaient jamais possédé, se plaignirent de ma parcimonie, et mendièrent du tabac, une chèvre, de la poudre et des balles. Toutes ces choses obtenues, ils me soutirèrent quatre shoukkahs pour la réparation de leur marmite, et de la batterie de deux mousquets; enfin, n'étant pas contents, ils vendirent un baril de poudre qui leur était confié.

Pas contents! C'était à qui les comblerait, depuis Ben-Amir jusqu'au dernier habitant de Kazeh; ils logeaient dans l'excellent tembé du beau Mousa, recevaient par jour assez de calicot pour acheter des moutons, de la volaille et des chèvres, luxe qu'ils ignoraient dans la misérable case où ils jeûnaient à Zanzibar; et malgré cela, toujours prêts, comme disent les Persans, à cracher sur le ciel, leur maudite langue accusait leurs généreux hôtes d'avarice, le pire de tous les crimes pour un Arabe.

J'avais décidé tout d'abord que nous partirions au bout d'une quinzaine; c'était convenu avec Kidogo. Je fis demander celui-ci dix jours après, afin de nous entendre sur les préparatifs qui nous restaient à faire. Il avait évidemment quelque chose sur le cœur; toute la difficulté était de le lui faire dire. Il commença par demander la récompense de son excellente conduite, et fut très-étonné de voir accueillir sa demande. Revenu de son étonnement,

il sollicita la permission d'aller passer huit jours dans sa famille; et désagréablement surpris lorsque je la lui accordai, il me laissa voir où le bât le blessait : les fils de Ramji, sous prétexte que je leur devais un bœuf en arrivant à Kazeh, avaient saisi le bouvillon gras que m'envoyait Ben-Hamid, et se l'étaient partagé; Kidogo prétendait néanmoins que je n'avais pas tenu ma promesse et que je devais un second bœuf; je refusai; il me dit alors que j'eusse à chercher des porteurs, qu'il ne s'en mêlerait pas; je répliquai que c'était sa besogne, et non la mienne; ce qui le fit partir de fort mauvaise humeur, en jurant que désormais ses hommes ne porteraient aucun fardeau, et ne nous aideraient pas même à enfiler nos perles.

C'était le 18 novembre; le 27 je fis rappeler Kidogo pour lui signifier que nous partirions la semaine suivante. Il alla s'asseoir d'un air sombre, demeura plongé dans un silence farouche, puis se leva brusquement, lâcha une bordée de mots sonores, avec une furie théâtrale, sortit de la chambre, et s'éloigna suivi de ses hommes qui, exécutant des moulinets avec leurs sabres, criaient au milieu d'éclats de rire : « *Toume shinda Vouazoungou!* » (Nous avons vaincu les blancs!)

Je réunis les Arabes pour en conférer avec eux et leur demander si le désarmement de ces mutins ne serait pas chose opportune. Mais le patriarche de la colonie prit la parole et, comme il arrive toujours en pareille occurrence, le conseil de guerre opina pour la paix. Les esclaves et les mousquets, me dit-on à l'unanimité, sont dans ces parages la seule protection du voyageur ; temporisez, avalez votre colère jusqu'à ce que vous soyez de retour.

Je les avais consultés, force m'était de suivre leur opinion. Cette conférence eut, du reste, l'avantage de m'apprendre le motif des moyens dilatoires que m'opposait Kidogo : lui et ses hommes avaient reçu avis du départ de la cargaison que leur expédiait leur maître, et avaient résolu de ne pas partir avant l'arrivée de leurs marchandises.

Sur ces entrefaites, la masika ou saison pluvieuse, dont quelques ondées préliminaires et un dernier coup de soleil avaient annoncé l'approche, débuta, le 14 novembre, par des torrents d'eau accompagnés des éclats de la foudre et d'une *averse de pierres*, ainsi que la grêle est appelée dans cette région ; on aurait

pu croire à l'ouverture des pluies continues de l'Inde, plutôt qu'à celle d'une mousson du Zanzibar. J'étais persuadé que nous allions avoir le *choti barsat*, petite saison pluvieuse du Bengale et de Bombay; et ce qu'il y a de curieux, c'est que les Arabes déclaraient tous, même après que la mousson eût atteint son apogée, que la masika, dans la Terre de la Lune, a lieu en même temps qu'à Zanzibar et sur la côte, c'est-à-dire au commencement d'avril.

La saison des pluies, dans l'est de l'Afrique, est, de même que l'été en Angleterre, la seule qui soit agréable et saine. Le contraste que présentent soudain la fraîcheur de l'atmosphère et l'éclat verdoyant du paysage, avec la chaleur et la désolation précédentes, est vraiment délicieux.

Toutefois, la mazika a de nombreux inconvénients pour celui qui voyage : c'est le temps des semailles; les indigènes refusent de s'éloigner, et les chefs de caravane qui ne peuvent pas donner le supplément de salaire indispensable pour entraîner les porteurs sont forcément arrêtés dans leur marche. Les villageois viennent leur offrir leurs services, ils flânent autour de la cargaison, ouvrent de grands yeux, rient sans motif, soupèsent les fardeaux, débattent le salaire, promettent de revenir le lendemain, et disparaissent sans retour. Malgré sa position exceptionnelle et toute la peine qu'il se donna, Ben-Amir ne put me trouver que dix hommes, encore étaient-ils prêts à déserter.

En outre, à son début, la masika éprouve singulièrement les étrangers, que font souffrir tous les changements brusques de température. La pluie, si bienfaisante pour tous, devint pour nous aussi féconde en fièvres que le soleil de mars. Le capitaine avait recouvré un peu de forces; mais beaucoup d'autres perdirent les leurs. Valentin, qui le premier céda aux atteintes du mal, resta sans mouvement pendant trois jours et trois nuits; c'est, dans l'Ounyamouézi, la durée habituelle de la moukoungourou, fièvre rémittente, maligne et bilieuse, d'où mon Goanais sortit plus maigre et plus faible qu'il ne l'avait jamais été. Après lui, ce fut le tour de Gaétano, qui tomba immédiatement dans ce bienheureux état d'insensibilité où le plongeait toujours la fièvre; Mabrouki perdit également connaissance; et tandis que Bombay était malmené par un violent frisson, nos Béloutchis et nos esclaves commencèrent à payer leurs excès.

Ben-Amir fut notre principal docteur. Partisan du système appelé *médecine de chameau* par ses compatriotes, dont les cautères et autres dérivatifs analogues constituent la thérapeutique, il en essaya l'effet sur moi lorsque je fus malade à mon tour. A la fin, cependant, voyant que la fièvre persistait malgré la couche de gingembre dont j'étais entièrement revêtu, il insista pour que je fisse appeler une sorcière qu'une foule de cures avait rendue célèbre. J'y consentis, et l'on m'amena une vieille femme ratatinée, à la peau huileuse et d'un noir de suie, coiffée d'une masse de tortillons gris et raides, les bras ornés de pendeloques de cuivre, la taille chargée d'une ceinture de petites gourdes brunies par le temps et la graisse, et qui renfermaient les philtres et les talismans dont se composait sa pharmacopée.

Après avoir reçu en étoffe les honoraires qu'elle avait réclamés tout d'abord, elle me fouilla dans la bouche, et demanda si l'on était bien sûr que je ne fusse pas empoisonné. La question prouvait que le procédé est commun dans le pays; et certes, à en juger par l'usage qu'on y fait de matières vénéneuses, chacun pourrait s'attendre à un empoisonnement quelconque. Rassurée sur ce point, la prêtresse tira d'une gourde une poudre verdâtre, qui me parut être du chanvre, la délaya dans un peu d'eau, et me l'ayant fait renifler, salua d'acclamations bruyantes les éternuments convulsifs qui en résultèrent. Elle me frotta ensuite la tête avec une autre poudre, affirma que le sommeil allait me guérir, et me quitta en promettant qu'elle reviendrait le lendemain, promesse et prédiction qui ne se réalisèrent pas. Devenue riche, la doctoresse passa huit jours à s'abreuver de pombé; et les conséquences ordinaires de la moukoungourou : faiblesse désespérante, dérangements hépatiques, feu dans les mains, fourmis dans les pieds, douleurs dans les yeux, flammes et frissons courant tour à tour dans les veines, me torturèrent pendant un mois.

Notre départ se remettait de jour en jour; la quinzaine fixée dans l'origine, comme durée de notre résidence chez les Arabes, s'était passée à chercher vainement des porteurs. Était venue la fièvre, et j'avais remis au premier décembre la reprise de nos travaux. Snay-Ben-Amir prétendait néanmoins que, faute de porteurs, nous ne pouvions pas nous remettre en route avant le dix-neuf; (il ne parlait pas du dix-huit, qui était un jour néfaste).

Je n'acceptai pas ces prévisions ; mais lorsque la fièvre les eut quittés, le djémadar et ses Béloutchis recommencèrent leurs doléances. Une année s'était écoulée depuis leur départ, et le saïd, ne me les ayant donnés que pour ce laps de temps, ils n'avaient, disaient-ils, qu'à retourner à la côte. Rien n'était moins vrai que cette prétendue condition ; peut-être le colonel, interrogé par eux sur la durée probable du voyage, leur avait-il répondu qu'elle serait environ d'un an ; mais on ne m'avait rien stipulé à cet égard. D'ailleurs, en supposant que la chose fût vraie, il s'en fallait encore de cinq mois que le terme en question fût expiré ; mais toutes nos paroles ne purent les convaincre d'un fait aussi positif : il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre.

Ismaël déclara qu'il se mourait de la dyssenterie, et qu'il lui était impossible de se mettre en route ; je m'arrangeai avec Snay-ben-Amir pour qu'il restât à Kazeh, en compagnie de son frère Shahdad, que cette proposition ravissait : l'effroyable grattement de sa guitare, qu'on entendait nuit et jour, témoignait assez que le tendre jeune homme était amoureux fou.

Mohammed, l'un de nos vétérans, boudait ses camarades ; il ne recevait pas, disait-il, la ration qui lui était due, et sollicita son renvoi, qu'il refusa dès que je le lui accordai.

Le djémadar réclama, pour lui et pour ses mercenaires, un porteur par homme ; je refusai, il changea de tactique et se lamenta vivement du retard qu'il était obligé de subir. « Quand partirons-nous ? » me répétait-il sans cesse ; je lui défendis de m'en parler ; il se fâcha et demanda son congé, disant qu'il n'entendait pas prendre racine en Afrique, etc. Bref, il recouvra son sang-froid en se trouvant à la porte, où il avait été mis pour avoir insulté le capitaine Speke, et la réaction commença : nos Béloutchis protestèrent de leur repentir, déclarèrent tous qu'ils étaient prêts à marcher, à s'arrêter, à faire en un mot tout ce que je leur demanderais. Néanmoins, en dépit des protestations hyperboliques de leur impatience à se remettre en marche, ils se cramponnaient aux plaisirs de Kazeh, poussaient nos porteurs à la désertion, et me faisaient sans cesse des rapports effrayants sur la route que nous avions à suivre, espérant m'engager à reprendre celle de la côte.

Enfin Ben-Sélim accomplit à Kazeh la prédiction du consul ; le sang boukini de sa mère, qui était esclave, l'emporta sur la lignée

paternelle. J'avais renoncé depuis longtemps à l'opinion que je m'étais faite de lui. Le cœur d'un homme, disent les Arabes, ne se révèle que dans le combat, et son caractère ne se connaît qu'en voyage. Toutefois, si les nobles sentiments et la politesse étudiée avaient disparu devant les fatigues des premiers jours, Ben-Sélim avait conservé un semblant d'honorabilité et de respect à notre égard. Mais, comme les plus vils de sa race, il nous exploita dès qu'il se crut le plus fort, abusa de l'utilité qu'il pouvait avoir, et devint d'autant plus indépendant, que nous perdions notre point d'appui en nous éloignant de la côte. Il revint plus tard, il est vrai, à sa courtoisie primitive; mais l'intérêt seul en fut le motif.

Je lui avais permis imprudemment de se faire accompagner par la belle Halimah. Fidèle à sa basse origine, ce fils d'esclave n'était heureux que dans la société d'êtres infimes qu'il dominait. A Kazeh, jaloux des égards que j'avais pour Snay-ben-Amir, et fatigué de nos conversations du soir, auxquelles son ignorance ne lui permettait pas de prendre part, il devint maussade, et peu à peu d'humeur contrariante. Il cessa d'adresser au capitaine les moindres formules de politesse, ne le salua même plus, passa auprès de lui comme à côté d'un ballot d'étoffe; il affecta devant nous de prendre la posture indécente d'une Européenne couchée sur un sofa, lui qui jusqu'alors s'était accroupi sur ses talons. En somme, il cherchait une querelle.

Par faiblesse, il avait été prodigue des marchandises qui lui étaient confiées; mais je n'avais pas eu l'occasion de soupçonner son honneur, jusqu'au jour où, lui ayant donné l'ordre de vendre un baril de poudre, avant qu'il eût eu le temps d'en escamoter le contenu, il me répondit faussement qu'il en avait chargé Snay-ben-Amir. Je lui avais en outre positivement défendu de délivrer aux porteurs le salaire qu'ils devaient toucher pour le retour, afin de prévenir la désertion; il n'en tint compte, et vingt-cinq de nos hommes disparurent en une seule nuit. Interpellé sur la manière dont il avait exécuté mes ordres, il affirma s'y être exactement conformé; j'avais la preuve du contraire, et lui reprochai, bien qu'avec douceur, le double mensonge dont il s'était rendu coupable, tant à l'égard du baril de poudre que dans cette circonstance. Là-dessus notre petit homme, devenu mauvais comme une belette, cria comme une hyène, déclara qu'il était officier

du saïd, et vomit un torrent de justifications, auxquelles je coupai court en sortant de la chambre, insulte formelle dans ce pays-ci. Quelques heures après il essayait de rentrer en grâces, m'insinuant qu'il n'y avait pas si bon ménage qui n'eût ses instants de brouille. Mais, fatigué de pareilles scènes, je pris désormais à son égard le ton bref du commandement, et le conservai jusqu'au jour où nous nous séparâmes.

Voyant tous mes ennuis, l'excellent Ben-Amir redoubla d'attentions; il fit disposer en rangs de longueur voulue, sur le fil de palmier en usage, les perles que j'avais reçues de Zanzibar, et présida lui-même à la répartition de nos marchandises en ballots de poids convenable. Notre éclairage était presque épuisé; il nous fit de la chandelle en trempant des mèches de charpie de calicot dans un mélange de suif et de cire. Valentin, qui, malgré ses dispositions peu communes, ne savait, en fait de cuisine, que contrefaire les mets les plus grossiers du menu britannique, art désastreux qui, dans l'Inde occidentale, fait subir au palais une mortification perpétuelle, fut mis en apprentissage auprès de Mama Khamisi, la joyeuse gouvernante de Ben-Amir. Sous les ordres de cette habile ménagère, notre Goanais, dont les divers talents comprenaient déjà la confection du beurre, du fromage et du ghi, celle des pâtés de poisson, des marmelades et des gelées de rosel, des conserves de citron et d'oignon, apprit à faire lever son pain, qui jusqu'alors était une masse gluante, aussi indigeste qu'abominable; à préparer le kavourmeh, hachis de viande boucanée ou séchée au soleil, mariné dans le beurre fondu; à faire cuire le riz tel qu'il doit l'être, à en composer des gelées et des gâteaux, à confectionner l'haloua, et des bonbons de plusieurs sortes; enfin il acquit diverses recettes précieuses. Il sut fabriquer de l'encre avec du grain brûlé, clarifier la colle de poisson, le beurre, et le miel, faire du punch au lait, mêler au tabac des feuilles de thé et de bananier, en faire des cigares et le préparer pour le houka; tandis qu'il acquérait auprès de nous l'art d'empailler les oiseaux.

Kazeh manquait alors de bananes et de fruits de tamarin; notre hôte envoya battre le voisinage afin de nous en fournir, et nous approvisionna de bière et de vin de bananier, qu'il fit brasser à notre intention. Il admonesta nos Béloutchis, leur recommanda

de se montrer plus soigneux, plus économes, et adressa les mêmes conseils à nos esclaves.

Grâce au concours de Ben-Amir, je pus esquisser les principes généraux du langage de l'Ounyamouézi, tracer les limites méridionales de la province, et donner l'ensemble du Nyanza d'Oukeréhoué aussi exactement que put le faire le capitaine Speke après avoir été sur les lieux. (Les cartes envoyées de Kazeh à la société géographique de Londres établissent le fait d'une manière positive.)

Snay-ben-Amir se chargea en outre des papiers et des lettres que nous destinions à l'Angleterre, et prit l'engagement de nous envoyer les marchandises que nous attendions toujours de la côte; l'avenir prouva que je dus à son énergie de recevoir le supplément de notre cargaison, à l'heure où il nous devenait indispensable.

Je finis par comprendre qu'il n'y avait pas moyen de compléter le chiffre de nos porteurs à Kazeh; notre escorte rétive avait d'ailleurs besoin qu'on l'entraînât, et je résolus de partir sans l'attendre, espérant que l'habitude et les difficultés matérielles qu'elle éprouverait de son abandon la détermineraient à me suivre.

Après beaucoup de murmures, le capitaine me précéda le 5 décembre, et alla camper au Zimbili, colline massive, inclinant au nord et au sud, et très-apparente de l'établissement des Arabes, dont elle est à deux heures de marche. Je suivis le capitaine au bout de trois jours. A vrai dire j'étais plus mort que vif; c'est tout au plus si je pouvais supporter le mouvement qu'imprimaient les porteurs à mon hamac : l'ombre d'Azraël flottait au-dessus de ma tête.

Un gîte me fut donné dans une bourgade importante, située à la base du Zimbili; mais quel gîte! pas même de kitanda, un toit laissant filtrer l'eau, et toutes les nuits un vent furieux accompagné de pluie d'orage.

Néanmoins les Béloutchis commencèrent à paraître, puis quelques hommes de Kidogo. Arrivèrent ensuite les ânes; six nouveaux porteurs vinrent se proposer; j'avais repris un peu de force, et je me disposais à quitter le Zimbili, quand on vint me dire que la bande que nous attendions depuis sept mois était à Roubouga, où la retenait la désertion d'une partie de ses mem-

bres. Nouveau retard, mais cette fois nécessaire. Le capitaine reprit le chemin de Kazeh, afin de recevoir nos marchandises, et il fut convenu que je me rendrais à la station suivante pour y chercher des pagazis.

Le 15 décembre, à dix heures, je me plaçai dans la manchila, portée par six esclaves que Snay-ben-Amir avait loués six livres de perles blanches par tête, pour aller jusqu'à Msêné.

Après la longue détention que je venais de subir, je fus ravi de la plaine qui se déroulait à mes yeux, et que bornaient, à droite et à gauche, des collines boisées qui ondulaient au loin. Deux heures de marche me firent arriver à Yombo, petite bourgade récemment établie, et formée de tentes circulaires entourées d'arbres couverts de fruits sauvages : des bananiers, des mkoubas, dont la prunelle rouge, bien que dépourvue de chair, comme il arrive à tous les fruits non cultivés, n'est pas mauvaise; des métrongomas, dont la baie marron, de la grosseur d'une cerise, est mangée par les natifs, mais qui n'a pas l'agréable acidité de la précédente ; enfin je retrouvais le borassus, qui disparaît dans les landes arides de l'Ougogo, et que nous ne devions plus cesser de voir jusqu'au Tanganyika.

Je m'arrêtai deux jours à Yombo. Située dans un fond, cette bourgade pittoresque est malsaine, et les vivres ne peuvent s'y procurer qu'à dose homœopathique. Mais le soir, après le labeur du jour, toute la population, chargée de ses instruments de travail, revenait en chantant une sorte de *dulce domum*, et j'écoutais avec plaisir ce récitatif simple et doux.

Le coucher du soleil, dans la Terre de la Lune, est un instant délicieux; la brise, pleine de fraîcheur, s'épanche en ondes embaumées, comme si elle était produite par un immense éventail; le ciel transparent est d'une sérénité parfaite; les vapeurs floconneuses, immobiles dans la région supérieure de l'air, sont revêtues de pourpre et d'or, et la teinte rose du couchant est réfléchie par tous les traits du paysage. La vie déborde et se revèle avec douceur : les petits oiseaux satinent leur plume et chantent l'hymne du soir; les antilopes reviennent à leur buisson, le bétail folâtre et bondit, l'homme se livre au plaisir. Toutes les femmes du village, depuis l'aïeule jusqu'à la jeune fille de douze ans, s'asseyent en rond sur de petits tabourets ou sur des pièces de bois, et prennent leurs grandes pipes à foyer noir.

Femmes de l'Ounyanyembé.

Elles fument avec une satisfaction intense, aspirent lentement la vapeur favorite, et l'exhalent en légers tourbillons qui s'échappent de leurs narines. De temps à autre elles se rafraîchissent la bouche avec des tranches de manioc ou d'un épis de maïs vert, cuit sous la cendre ; puis quelque sujet d'entretien, d'une importance locale, fait déposer les pipes, et un babil animé rompt tout à coup le silence.

La pipe dont elles se servent mérite de fixer l'attention; non pas que la matière en soit précieuse (elle est d'argile à moitié cuite), mais la forme en est parfaite; le cône renversé qui en constitue le fourneau est bien supérieur à la coupe sphérique des nôtres ; il donne son maximum de fumée tandis que le tabac est encore frais et pur, et en livre aussi peu que possible, quand il est altéré; la pipe européenne fait précisément le contraire.

Parmi ces fumeuses, il y en avait trois qui auraient été belles en tout pays : l'ancien type grec dans toute sa pureté, le regard souriant, la taille digne de servir de modèle à un sculpteur,

« Turgide, brune et ritondette mamme; »

le buste de la Vénus coulé en bronze. Un jupon court en fibre de baobab, leur unique vêtement, faisait ressortir leurs charmes, plutôt qu'il ne les voilait; et malgré l'absence de crinoline et de corsage, elles ne soupçonnaient même pas que leur toilette pût être inconvenante. La question de rapport entre la longueur de la jupe et la modestie réelle n'est pas facile à résoudre; il n'est nullement prouvé que celle-ci diminue en raison de l'exiguité de la première.

Pour en revenir à nos fumeuses, n'éprouvant ni honte, ni embarras de leur déshabillé, ces charmants animaux domestiques me souriaient avec grâce chaque fois qu'appelant à mon aide mon meilleur kinyamouézi, je leur présentais mes hommages; et l'offre d'un peu de tabac que je me plaisais à leur donner, m'assurait un siége dans ce cercle peu vêtu.

Après avoir loué vingt porteurs, dont le quart se hâta de prendre la fuite, et passé en revue les Béloutchis qui nous avaient rejoints presque tous, je quittai Yombo le 18 décembre. Nous traversâmes une jungle épaisse, ayant à notre gauche des montagnes rocheuses couvertes de bois, qui s'élèvent à peu près à douze

cents mètres au-dessus de la mer, et nous entrâmes dans le petit village de Pano.

Le jour suivant, nous étions sur le territoire de Mfouto, grande plaine ondulée, populeuse et fertile, où prospèrent de magnifiques tamarins. Une troisième étape assez courte, au milieu de bois peu épais, entremêlés de champs émaillés de blocs de granit, nous conduisit à Irora, village du Mfouto occidental, qui appartient à Sélim-ben-Sélih.

Natif de Mbouamaji, et parent de Séid-ben-Mohamed, mon ancien compagnon de route, Ben-Sélih, mulâtre fuligineux, gros et gras, se présenta devant nous découvert jusqu'à la ceinture, et portant un arc et des flèches. Non-seulement il nous accueillit d'un air bourru, mais il entra en fureur lorsque je lui fis observer que l'appentis à vache qu'il nous avait assigné en dehors du village, n'était pas habitable. Dans son délire, il brandit son arc enfantin et déclara qu'il ne connaissait pas même de nom le saïd Médjid, étant lui-même aussi puissant qu'aucun autre. Il s'apaisa néanmoins lorsqu'il vit nos Béloutchis sourire de sa colère, nous trouva un meilleur gîte, m'envoya une calebasse de lait, pour y noyer le souvenir de notre querelle, et se conduisit désormais, à notre égard, beaucoup plus en chéik arabe, qu'en chef de tribu africaine.

Le 22 décembre, le capitaine Speke arriva, suivi de trois charges de verroterie, de quatre d'étoffe, et de sept de fil de cuivre. Ces marchandises faisaient partie de la cargaison des vingt-deux porteurs qui devaient nous rejoindre au bout de dix jours, à compter de celui où nous avions quitté la côte. Mais après la mort du colonel Hammerton, les banians Ladha-Damha et Rush-Ramji avaient apporté à nos affaires la plus coupable négligence. L'étoffe était de la dernière qualité, la rassade une porcelaine blanche du taux le plus bas, et des grains noirs sans valeur aucune : on les jeta, ne pouvant pas même les donner. Enfin, la cargaison avait été confiée à la bonne foi de deux esclaves, qui l'avaient pillée *ad libitum*. Aucune dépêche ne nous était envoyée, et l'on n'avait pas eu le moindre égard aux demandes de médicaments que j'avais réitérées mainte et mainte fois.

Les nouveaux porteurs que le capitaine Speke avait loués, affectaient la plus vive impatience; ils ne voulaient pas entendre parler de halte, proposaient de faire double marche et de se

rendre à Msené par la route la plus directe; on les laissa faire, et ils n'atteignirent leur destination qu'un jour avant mes hommes, qui avaient marché à leur aise, et avaient suivi la route la plus longue, au milieu des terres cultivées.

Partis d'Irora, le 23 décembre, au lever du soleil, nous avions gagné, vers midi, l'Ouilyankourou oriental; et le capitaine et moi nous nous étions séparés de nouveau. Le lendemain je traversai le Mouinyi-Chandi, où plusieurs Arabes de l'Oman ont construit de grands tembés, qui leur servent de magasins et de baracons. Ce district approvisionne les contrées voisines de curcuma, qui est assez rare à Kazeh.

Après cette marche disparut le dernier des six esclaves qui étaient chargés du transport de mon hamac. Toujours geignant, toujours criant famine, aussi têtus que des ânes, rétifs par nature, insolents par constitution, ils n'avaient pas même la qualité de leur emploi; comme tous les natifs de cette partie du monde, ils étaient incapables de porter un palanquin. Au lieu de quatre, ils avaient insisté pour n'être que deux à remplir cet office; trop chargés, et voulant se débarrasser plus vite, ils pressaient le pas jusqu'à en perdre haleine; ceux qui devaient les remplacer n'étaient jamais présents; il leur fallait poursuivre quand même; et n'en pouvant plus à la seconde ou troisième marche, ils avaient commencé à déserter.

Croyant sans doute que j'avais peu de temps à vivre, Ben-Sélim, les Béloutchis et leur djémadar avaient passé près de moi sans détourner la tête; le soleil était brûlant, ils se hâtaient vers l'ombre, et me laissèrent, avec mes deux porteurs, au plus mauvais d'un fourré, où le surlendemain fut assassiné un marchand arabe, appelé Sélim-ben-Masoud.

Je pus toutefois remonter à âne le jour de Noël, et traversant la partie occidentale du Ouilyankourou, je reçus l'hospitalité chez Sélim-ben-Séid, riche propriétaire, surnommé le Lion, sans doute à cause de sa taille herculéenne. Ce digne et généreux Arabe fit tous ses efforts pour me traiter le mieux possible: il me donna la chambre la plus fraîche de sa demeure, y fit placer un divan neuf, me procura de la viande, du lait, du miel, et me consacra sa soirée. C'était un homme de quarante à cinquante ans, aux manières bienveillantes, et dont l'air honnête et la parole pleine de franchise rendaient la présence extrêmement agréable.

Arrivé à Masengé, le 26 décembre, après une marche insignifiante, j'atteignis le jour suivant le petit village de Kirira. J'étais loin de m'attendre à y être accueilli par deux Arabes : Masoud et Hamed-ben-Ibrahim.

Masoud, vieillard du clan des Béni-bou-Ali, connaissait personnellement les exploits de sir Lionel Smith. Il m'introduisit dans le village, bourgade enserrée par une haie de grands euphorbes, et me fit asseoir sur le divan du frais et spacieux vestibule de son tembé.

De ce poste d'honneur, je pus jouir à l'aise du spectacle des petites misères que les Orientaux (peut-être ne sont-ils pas les seuls qui se les imposent) se créent à eux-mêmes, sous prétexte de bienséance. Accablés de fatigue par la marche, le soleil et la poussière, les Béloutchis restèrent debout une demi-heure avant que l'étiquette leur permît de s'asseoir: les honorables à la gauche de notre hôte, la plèbe en dehors de l'estrade, où les premiers avaient pris place. Ce débat terminé, ils s'accroupirent sur leurs jarrets, et ne se débarrassèrent de leurs armes et de leur équipement qu'après en avoir reçu l'invitation pressante. Mourant de faim, mourant de soif, ils n'osèrent pas commettre le solécisme de demander à manger ni à boire, et attendirent depuis neuf heures jusqu'à midi, non sans jeter des regards mélancoliques vers la porte, mais en affectant une suprême indifférence pour les vils besoins du corps.

Enfin arriva le repas : une montagne de riz coiffée de quartiers de mouton ; nos affamés lui donnèrent le temps de refroidir avant que, la question de préséance ayant été réglée, Ben-Sélim sollicitât respectueusement le bismillah, qui autorise à donner le premier coup de dent.

Vint ensuite une espèce de crème au lait caillé, préparation qui rendit l'usage des cuillers obligatoire, et pour laquelle on distribua des louches en bois. Puis il y eut bruit et fracas à propos d'Hamed, le plus jeune de nos deux hôtes, garçon bilieux, qui, pour des motifs à lui connus, se donnait les airs et le titre de sarkal, ou serviteur du gouvernement; et le repas, terminé avec la précipitation qu'exigeait l'étiquette, fut suivi de cette apparence de plénitude si flatteuse pour l'amphitryon oriental.

Les Béloutchis retournèrent s'asseoir sur leurs tibias, et supportèrent ce martyre jusqu'à cinq heures, où l'apparition du

dîner leur permit de nouveau de se percher sur leurs semelles.

Cette fois le repas était plus cérémonieux, la chère plus abondante, et on l'attaqua vivement; le shoroua, potage, ou bouillon de mouton, épaissi avec du beurre fondu, excita l'enthousiasme général. Toutefois les convives ne purent que faire allusion à son excellence, attendu qu'en Orient, vanter le festin est dire qu'on fait peu de cas de la société de celui qui l'offre.

Comme toujours, le plat de résistance était le pilau traditionnel, ou poulao, tel qu'on l'appelle ici; non pas l'atroce macédoine de riz et de volaille, d'amandes, de raisin sec, de tranches d'oignon, de cardamome, et autres ingrédients, qui porte le nom de pilau chez les Anglo-Hindous, mais une masse de riz solidifié par la cuisson, après avoir été préalablement passé dans le beurre fondu.

Qu'on me permette ici d'ouvrir une parenthèse. Depuis le siècle dernier, qui se termina par la chute de l'Inde au rang de province britannique, l'orgueilleux envahisseur mange le riz de cette contrée d'après une méthode qui lui a valu le mépris des indigènes. Il le fait bouillir délibérément, et après en avoir jeté *le condji*, c'est-à-dire l'eau chargée de la partie nutritive, qui revient à son cuisinier portugais ou paria, il se remplit d'une substance analogue aux épluchures dont se nourrissait l'enfant prodigue. L'envahisseur est sur ce point d'une extrême ignorance. Paix profonde aux mânes de lord Macaulay; toutefois prêtez l'oreille à ses paroles éloquentes : « Les cipahis vinrent trouver Clive, non pour se plaindre de l'exiguité de leur ration, mais pour demander au contraire que tout le riz fût donné aux Européens, qui ont besoin de plus de nourriture que les Asiatiques, disant qu'ils se contenteraient du maigre liquide où on l'aurait fait bouillir. L'histoire, ajoute le noble lord, contient peu de traits plus touchants de fidélité militaire, ou de plus bel exemple de l'influence d'un esprit supérieur. »

Le fait est que les Hindous ne manquent jamais de boire le condji. L'Arabe fait mieux encore; il mêle au riz, qu'il accommode, une assez grande quantité de beurre, pour prévenir l'extraction des parties féculentes qui se retrouvent dans le *maigre liquide* de Macaulay, et de cette manière conserve au grain toutes les qualités que lui a données la nature.

Toujours est-il que le riz de Masoud, couvert de morceaux de volaille, était cuit de façon à présenter une pâte moelleuse qui s'écrasait sous la dent. Divers entremets, dont une jatte de laitage, pour lesquels nos deux hôtes se confondirent en excuses (le feu avait pris dernièrement à la maison, détruit l'office, et il avait fallu employer du miel au lieu de sucre), terminèrent le repas.

Dans l'après-midi, les indigènes étaient accourus en foule pour regarder le mouzoungou ; et j'avais été présenté au sultan Kafrira, un grand vieillard, couvert de rides, prompt à frapper de la langue et de la lance, et dont les bons mots n'étaient pas moins célèbres que les exploits.

Quant aux fils de Ramji, les malheureux avaient, de la porte, jeté maints coups d'œil à l'intérieur, tandis qu'on préparait le pilau ; mais personne ne les avait invités à s'asseoir ; ils en avaient été réduits à une chèvre coriace qu'ils avaient reçue du fier amphitryon, et qu'ils avaient bel et bien mangée, tout en déclarant que le donateur était un chien.

Pour mettre le comble à son hospitalité, Masoud, qui se vantait d'être en relations intimes avec le sultan Msimbira, m'offrit de nous faire restituer le portemanteau que les sujets de celui-ci nous avaient dérobé ; j'acceptai avec joie ; mais le cheik Masoud risqua inutilement sa peau dans cette vaine entreprise.

Les Arabes font grand éloge du climat de Kirira ; ils le qualifient de baume ; et certes après avoir passé une nuit délicieuse dans le barzah de Masoud, je n'avais aucun motif pour en contester les vertus. Je me levai le lendemain matin merveilleusement dispos, et mon Goanais, qui la veille encore avait eu la fièvre, se sentit transformé. La situation n'en paraît cependant pas favorable : le noullah Gombé, principal collecteur des eaux de la province, un chapelet de mares stagnantes qui s'égrène au milieu d'une végétation impénétrable, est à deux pas du village, et le territoire a une épaisse ceinture de jungles.

Nous faisons trois courtes étapes, sans aucun incident, à travers cette jungle, percée de terrains mis en culture. Tout à coup le fourré se déchire, et l'œil découvre à l'ouest une plaine d'une fertilité admirable : c'est le district de Mséné, où nous arrivons le 30 décembre.

La caravane s'arrête pour se former en colonne, suivant l'usage ; elle reprend sa marche avec pompe, et nous avançons, accom-

pagnés d'un bruit effroyable. Dans tous les vides qui séparent les maisons est une double haie de spectateurs; on me conduit chez un nommé Saadoullah, msahouahili de basse classe, où je retrouve le capitaine Speke dans l'état le plus alarmant; Gaétano, son domestique, en est si ému, qu'il en a une attaque épileptiforme.

Mséné, principal bandari de l'Ounyamouézi occidental, est le chef-lieu des Arabes de la côte et des gens du Sahouahil, qui, par antipathie pour leurs frères de l'Oman, ont déserté l'Ounyanyembé. Toutefois quelques Omanis du voisinage y ont transporté leur demeure, à la suite des assassinats qui ont eu lieu dans ces derniers temps; et il y a certaines époques où Mséné en renferme quatre ou cinq.

La population indigène y est composée de Vouasoumboua, rameau des Vouanyamouézi, auxquels s'ajoute une masse flottante de Vouatosi, et de fugitifs de l'Ouha.

Mséné avait pour chef, en 1858, le sultan Masanza; lui et son frère Funza, hospitaliers par nature, accueillaient bien les voyageurs, et surtout les Arabes, dont les mousquets avaient, quelques années auparavant, repoussé les Vouatouta. Le pouvoir de ce chef était considérable, et les têtes de nombreux criminels, qui décoraient l'entrée de plusieurs de ses villages, donnaient la preuve qu'il en usait avec fermeté. Jamais un de ses sujets ne se présentait devant lui sans frapper dans ses mains et sans se mettre à genoux, démonstrations qui, dans le pays, constituent les hommages dus à l'autorité souveraine. C'était un grand vieillard osseux, décharné, vêtu d'une sale étoffe à carreaux, brochant sur une couche de beurre rance. Il avait la poitrine décorée d'une plaque de cuivre ornée d'arabesques délicates, le crâne entouré d'une masse de tortillons, et les chevilles serrées par une trentaine de sambo, anneaux flexibles qui lui déformaient les jambes et lui donnaient l'air d'avoir un éléphantiasis. Comme la plupart de ses collègues, Masanza méprisait la verroterie, et donnait la préférence aux bracelets de cuivre ou d'airain. Il nous honora de plusieurs visites, et ne vint jamais sans être accompagné d'un essaim d'épouses, dont les manières étaient plus naïves que décentes.

De même qu'Ounyanyembé, Mséné n'est pas une ville; c'est l'ensemble d'un certain nombre d'établissements épars qui n'ont

de commun entre eux que le voisinage, et où l'on ne trouve rien de ce qui constitue la rue. Au nord sont les bourgs de Kouihanga et d'Yovou, qui appartiennent au sultan. Défendus par une forte estacade, un fossé profond et une épaisse haie d'euphorbe, ces villages sont composés de huttes circulaires, séparées les unes des autres par des squares entourés de palissades, et laissant entre eux des allées droites ou sinueuses; les femmes, les enfants et les esclaves y occupent des logements distincts.

Mbougani, dont le nom signifie « dans le désert, » et Mji-Mpia, ville nouvelle, constituent deux autres établissements; le dernier, peuplé en général, de Vouasahouahili, présente un groupe sphérique, séparé du village arabe par de petites chaussées où, quand il pleut, on enfonce jusqu'à la cheville.

Lors de notre passage, le village arabe, appelé Chyambo, se composait de neuf grands tembés, de cent cinquante cases, et de ce que les Africains appellent pompeusement un soko ou bazar, c'est-à-dire une place où l'on tue les bêtes de boucherie, et où l'on vend du grain, du lait et des légumes.

Le voyageur peut renouveler à Mséné sa cargaison d'étoffe, de grains de verre et de fils métalliques, moyennant un prix légèrement plus fort que dans l'Ounyanyembé. Il y trouve aussi quelques drogues et des épices, du café, du thé, du sucre, ou plutôt du miel cristallisé, qui porte le nom de soukari-za-asali.

Voisin des montagnes, qui concentrent les nuages, couvert d'une végétation prodigieuse qui attire la pluie, inondé par une mousson dont les averses torrentielles ne sont interrompues, d'octobre en mai, que par des accès de chaleur foudroyants, le district de Mséné est doublement insalubre, en raison des eaux stagnantes qu'il renferme, et de l'excessive malpropreté de ses bourgades. Mais l'humidité, jointe à l'ardeur du soleil, rend d'autant plus fertile cet humus gras et noir, formé des débris accumulés d'une végétation exubérante; les fleurs y croissent spontanément, les arbres y revêtent le plus riche feuillage, le riz d'espèce rouge (le blanc y est rare et cher) y pousse avec une rapidité, une vigueur inconnues dans l'est de la province, et la quantité de manioc, de sorgho, de maïs et de millet qu'on y récolte permet l'exportation des grains.

De magnifiques borassus, d'admirables bauhinias, des figuiers,

géants, des bananiers, des papayers, toute une légion d'arbres à fruits, parmi lesquels se remarque le tamarin, décorent le paysage. L'oignon, la patate douce et l'aubergine y sont cultivés avec succès ; le curcuma y est apporté des environs ; les tomates et le piment y croissent à l'état sauvage ; les pastèques, les citrouilles, les haricots, les fèves et d'excellents champignons y abondent, ainsi que le tabac, le lait et la volaille, qu'on s'y procure à bas prix.

La monnaie courante à Mséné, en 1858, — nous mentionnons la date, les valeurs y étant soumises aux brusques dépréciations qui frappent les articles de mode, — était le msaro, grain de porcelaine blanche et bleue, qu'on nomme sofi lorsqu'il est enfilé. Dix de ces perles suffisaient pour acheter une livre de bœuf. On demandait également l'œuf de pigeon, ou soungomaji, la porcelaine rose, le grain rouge, dit de corail, et les ornements en coquillage appelés kivouangoua. Les autres sortes de qualité inférieure trouvaient à s'échanger contre des légumes et du grain, mais n'étaient pas reçues pour la volaille, le laitage et les œufs. Les vivres sont en général un peu moins chers à Mséné que dans l'Ounyanyembé ; quelquefois néanmoins les prix y deviennent exorbitants.

L'industrie des indigènes se borne à la fabrication de nattes communes, d'un peu de cotonnade, de fourneaux de pipes et d'objets en fer.

Comme on doit s'y attendre, d'après la population qui l'occupe, Mséné est un lieu de débauche où l'orgie est en permanence. Unique endroit où, dans cette partie de l'Afrique, on tire du palmyra une boisson fermentée (ailleurs on ne sait pas en escalader le stipe), chaque jour tout le monde y est ivre, depuis le sultan et son conseil jusqu'au dernier esclave, et le relâchement des mœurs y est au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Le tambour ne cesse de battre, la danse remplit les instants que n'absorbe pas le festin, et dure jusqu'à épuisement absolu des forces. Il en résulte que la désertion se met dans les caravanes, esclaves et porteurs ne pouvant s'arracher aux délices de cette Capoue africaine.

Mais si elle a pour le natif des charmes circéens, la résidence de Mséné, où je fus retenu pendant douze jours, ne m'offrit pas même le plus strict confort, et me donna mille ennuis. Le toit

d'argile de notre demeure était recouvert d'herbes folles comme une tombe abandonnée, et la cour ne présentait que flaques d'eau enchâssées dans une boue noire. Il faut être familiarisé avec une mousson pluvieuse pour se faire une idée du temps qu'il faisait alors. L'attrait du plaisir n'en rendait pas moins impossible de garder un serviteur à la maison ; les fils de Ramji étaient plongés dans les entreprises commerciales, et maître Vouazira dans un excès de débauche qui nécessita son renvoi. Gaétano était décidément épileptique ; et Valentin se précipita dans ma chambre, les larmes aux yeux, pour me montrer un animalcule blanc, un founza, disait-il, qui venait de lui sortir de la peau.

Excepté Id et Khalfan, ces fils de Mouallim-Sélim qui avaient répandu dans l'Ougogo des bruits si fâcheux sur notre compte, pas un seul métis ne nous fit la moindre politesse, et il n'y avait alors à Mséné qu'un Omani, le vieux Sélim-ben-Masoud. Je reçus, il est vrai, plusieurs visites de Masanza ; mais sa première parole fut pour me dire : « Homme blanc, quelle jolie chose m'as-tu apportée du rivage ? » Il me donna un bouvard, eut en échange plusieurs pièces d'étoffe, une certaine quantité de perles, et nous présenta un assortiment de princesses qui répondirent aux saluts des Béloutchis avec une sauvage effusion.

Comme on avait fait du jour de Noël un jour de marche ordinaire, je résolus de fêter la venue du nouvel an. Ben-Sélim, le djémadar et plusieurs membres de l'escorte furent invités à dîner, à l'anglaise, d'un excellent rosbif, et d'un curieux succédané du poudding obligatoire, où l'on n'aurait trouvé ni raisin de corinthe ni farine de froment.

Un trait caractéristique se manifesta dans cette circonstance ; il est d'usage parmi les Arabes que les reliefs du festin soient distribués aux serviteurs et aux esclaves des convives : qui agirait autrement serait perdu de réputation. J'avais donc recommandé aux Goanais de suivre à Rome la coutume des Romains ; toutefois, connaissant leur nature, je pensai qu'il était sage de surveiller l'exécution de mes ordres, et trouvai mes deux larrons tellement occupés à cacher sous les plats et les marmites les meilleurs morceaux de la desserte, que l'affaire du bâton fut jugée nécessaire.

Je partis enfin de Mséné le 10 janvier, mais non sans peine. Le kirangozi qui devait nous rejoindre m'avait envoyé son frère comme remplaçant : un blanc-bec, sans expérience, n'ayant ni as-

sez d'autorité ni assez de force pour réunir les porteurs. Les fils de Ramji refusaient positivement de se charger du moindre paquet; Faraï, l'un des esclaves de Ben-Sélim, avait pris la fuite; Mabrouki avait fait de même, et n'était revenu qu'à la prière de son ami Bombay, qui, à son tour, subissant l'influence de quelque noire Médée, se cacha dans sa hutte au moment du départ.

Ils s'effrayaient tous du voyage; la ligne bleue des montagnes qui se dressaient vers le nord leur rappelait sans cesse les brigands vouatouta, et ils savaient que dans les endroits où les tribus sont mêlées, elles ne s'en montrent pas moins hostiles aux voyageurs. Sur la route qu'ils allaient suivre, les villages sont peu fréquentés, mal construits et fermés aux caravanes. Comme dans le Guzzerat et le Décan, la terre pendant les pluies n'y est qu'une fange noire et visqueuse, et le ciel disparaît sous un voile de cumulus et de nimbes violacés, qui se déchargent à flots diluviens. Où le sol est inculte, un épais matelas d'herbes grossières, roulées par le vent et l'averse, désorganisées par la vase, couvre la plaine; un brouillard gluant et froid comme un dégel anglais vous y enveloppe, et vous ne trouvez au milieu de cette couche d'herbe en décomposition que des sentiers linéaires criblés de trous : pistes des animaux qui ont déchiré la jungle.

Une heure et demie après avoir quitté Mséné, j'arrivais à Mb'hali, type du village agricole de l'Ounyamouézi occidental : un amas de petites huttes pareilles à des nids renversés, entourant un espace central, et entourées elles-mêmes d'un rempart d'euphorbe géant. De grandes herbes croissaient jusqu'aux portes, et çà et là, s'éparpillaient des bananiers et des papayers; des mouongos, chargés de fruits, semblables à des prunes de Damas, et des mtogoués, parmi lesquels le palmyra élevait sa colonne, gracieusement renflée vers le centre, et charmait le regard, qu'il attire d'une façon irrésistible.

Je ne m'arrêtai pas à Mb'hali, d'où les provisions avaient été enlevées pour les porter à Mséné.

Le jour suivant, marche à travers un hallier touffu, sur un terrain plat, suivi d'un sol onduleux, bordé de collines, et alternativement couvert de broussailles et de champs cultivés. De là nous arrivons à Sengati, village de laboureurs, ainsi que le précédent, comme lui entouré de verdure, et où l'on trouve du riz et d'autres denrées.

Après avoir traversé, le 12, une plaine fourrée d'herbe, entremêlée de cultures, nous entrons sur un territoire accidenté, où des cabanes s'éparpillent sur les hauteurs, et où des villages sont construits à la base de la végétation luxuriante qui borde le Gombé. Ce territoire, appelé Solola ou Sorora, est l'un des endroits les plus mortellement insalubres de l'Ounyamouézi; nous sommes obligés néanmoins d'y passer trois longs jours; à partir de ces villages le riz devient rare, et c'est afin d'en acheter pour deux mois que nous restons dans cet endroit pestilentiel.

Les hommes de Kidogo ne nous avaient pas encore rejoints; ce n'est que le 13 qu'on les vit apparaître; ils devenaient de plus en plus insupportables, et de quelque importance que fût pour moi la perte d'une douzaine de mousquets, je jugeai nécessaire de prendre un parti décisif. Aussitôt qu'ils arrivèrent, je fis donc appeler nos douze esclaves; et en dépit des efforts conciliants de Ben-Sélim et du djémadar, qui avaient des figures de condamnés à mort, je déclarai aux fils de M. Ramji que les six mois de leur engagement étant expirés et soldés, ils n'avaient rien de mieux à faire que de retourner à Kazeh. Ils changèrent de ton immédiatement, implorèrent mon indulgence, s'excusèrent de leur mauvaise conduite en disant qu'ils étaient esclaves, et jurèrent d'être à l'avenir les plus respectueux des serviteurs. Mais ils m'avaient tant de fois menti! Je craignais en outre qu'ils n'en vinssent à compromettre le succès de l'expédition, et je n'acceptai pas leurs excuses. Ils reçurent leur congé dans toutes les règles; j'y ajoutai des grains de verre et de l'étoffe en quantité suffisante pour qu'ils pussent atteindre Kazeh, une lettre pour M. Ramji, et une autre pour Snay-Ben-Amir, par laquelle j'autorisais celui-ci à leur donner les fonds nécessaires pour retourner chez eux.

Kidogo partit en déclarant que, de gré ou de force, il emmènerait les quatre ânicrs que j'avais engagés et payés pour le voyage de l'Oujiji; de ces quatre ânicrs, deux nous menaçaient ouvertement de déserter; ils furent mis aux fers et confiés aux Béloutchis. Une fois enchaînés, ils firent de si belles promesses, jurèrent tant et si bien sur le Koran d'être fidèles, que leurs gardes vinrent solliciter leur grâce. Je l'accordai avec répugnance; et le lendemain même, les odieux coquins prenaient la fuite, emportant, comme le font ordinairement les esclaves, un couteau, de l'indienne et divers objets qui appartenaient à Sangora,

un autre ânier. Sans en demander la permission, ce dernier courut après son bien ; mais il fut saisi, garotté et fustigé par l'inexorable Kidogo, afin de le punir d'oser faire partie de la caravane, tandis que lui, Kidogo, en avait été expulsé.

Le kirangozi et Bombay nous ayant rejoints à Sorora, l'expédition se remet en marche le 16. Elle franchit un marais fétide, s'enfonce dans un bois et traverse un coude aigu du Gombé. Plusieurs canots d'écorce en fort mauvais état gisent au milieu des grandes herbes dont les rives sont couvertes, et prouvent qu'à certaines époques le Noullah n'est pas guéable.

Après avoir campé à Oukoungoué, le lendemain à Panda, sales petits villages, où les habitants paraissent faire leur principale nourriture de mousserons qui ressemblent aux nôtres, et d'un gros champignon blanc qui pousse sur les tertres herbus, nous arrivons le 18 janvier à Kajjanjiéri.

C'est un cercle de cabanes ayant elles-mêmes la forme circulaire, et dont le climat est l'effroi des voyageurs. Si l'on en juge par la végétation qui couvre l'aire des cases, les habitants quittent le village pendant la saison pluvieuse. Pour notre part, nous y fûmes retenus par un obstacle insurmontable. Je souffrais depuis plusieurs jours; les miasmes de Sorora avaient déposé en moi de nouveaux germes de maladie; vers trois heures, comme je mettais mon journal au courant, je fus contraint de cesser par une irritation nerveuse exceptionnelle, que suivit bientôt un frisson général ; une étrange pesanteur se fit sentir dans les extrémités, qui me brûlèrent comme si on les eût exposées à une flamme ardente, et mes bottes devinrent trop lourdes et trop étroites pour être gardées. L'accès atteignit à son paroxysme vers le coucher du soleil, et je vis s'entrouvrir les sombres portes qui mènent à l'inconnu. Je me sentais paralysé, la vie se retirait des membres, les pieds n'avaient d'autre sensation qu'un fourmillement qui me semblait causé par mille aiguilles, les bras ne m'obéissaient plus, les mains éprouvaient la même impression du contact de la pierre et de celui d'une étoffe; l'angoisse fourmillante s'étendit peu à peu, étreignit les côtes et s'y arrêta brusquement.

J'étais à deux mois de marche des secours de la médecine, et j'avais en perspective la partie principale de notre exploration. Je me consolai néanmoins : l'espérance est femme, le désespoir

est homme, disent les Arabes. Si l'un de nous deux était perdu, l'autre pouvait survivre et rapporter en Europe les résultats de nos travaux. J'avais entrepris ce voyage avec la ferme volonté d'arriver au but ou d'y laisser ma vie; j'avais fait de mon mieux pour remplir ma mission; il ne me restait plus qu'à mourir de même.

Ben-Sélim, qu'on avait envoyé chercher, déclara par un *la haoul!* expressif que le mal était au-dessus de sa compétence. C'était une paralysie due à la malaria, paralysie familière à ceux qui ont vécu dans l'Inde. Un msahouahili, facteur de caravane, consulté par Ben-Sélim, répondit que pareil accident lui était arrivé, ainsi qu'à la plupart de ses hommes, pour avoir mangé des champignons vénéneux.

J'essayai des remèdes dont on use en pareil cas, sans en éprouver le moindre effet, et la durée de l'attaque finit par en indiquer l'espèce. La contraction des muscles, serrés au-dessus et au-dessous des genoux comme par une ligature, et ce λύτα γούνατα, symptôme que les anciens Grecs se plaisaient à spécifier, m'empêchèrent de marcher pendant près d'un an; l'engourdissement des pieds et des mains fut même plus long à disparaître. Je pus toutefois, suivant la prédiction du facteur de caravane, me mouvoir le dixième jour, et j'en profitai pour remonter à âne.

Il avait fallu rester à Kajjanjéri jusqu'à ce qu'on ait pu trouver des hommes pour se charger de mon hamac, charge assez difficile. On persuada néanmoins à quatre individus, peu disposés à le faire, de me transporter à l'étape suivante, c'est-à-dire à Ousagozi, où nous entrâmes le 21 janvier. Une fois arrivés là, ils acceptèrent de venir jusqu'au lac; on leur adjoignit deux autres porteurs, ils reçurent chacun douze mètres de calicot, et tous désertèrent au bout de huit jours, avant d'être à moitié chemin. Plus vigoureux que les hommes qui avaient été loués par Ben-Amir, ils n'en étaient pas moins une détestable engeance; l'un d'eux faillit recevoir une balle dans la tête pour d'innocents coups de couteau dont il frappait Mabrouki; heureusement qu'il s'arrêta avant que cette mesure fût devenue nécessaire.

L'Ousagozi était autrefois la province capitale de la Terre de la Lune; c'est encore aujourd'hui l'une de ses divisions les plus importantes et les plus civilisées. D'après l'opinion de quelques individus bien renseignés, cette province formerait la limite oc-

cidentale de l'Ounyamouézi, frontière que d'autres personnes placent à Moukozimo, situé un peu plus à l'ouest. Il est certain qu'au delà de ce district, les Vouanyamouézi n'ont plus la propriété exclusive du sol.

L'Ousagozi offre alternativement des plaines herbues, des jungles et des champs fertiles. Un humus profond et noir en forme la couche végétale, et donne du grain, des légumes et du tabac en abondance. Des ruches sont suspendues à tous les gros arbres, les bêtes bovines y sont nombreuses; et de grandes perches coiffées de crânes blanchis, plantées en hémicycle à l'entrée des bourgades, rappellent à la population le respect qu'elle doit aux caravanes.

Lors de notre passage l'Ousagozi était gouverné par le sultan Ryombo, vieil Africain doté d'une courtoisie toute chrétienne. Ce district est peuplé de Vouakalaganza, la tribu noble des Vouanyamouézi, auxquels se mêlent des Vouatosi, gens de belle race, ayant sur leurs voisins une supériorité notoire, mais qui se contentent de cabanes délabrées et malpropres, où la pluie s'infiltre de toute part, et qui forment de grands villages non entourés de palissades.

La majeure partie des Vouakalaganza portent la jupe d'écorce teinte en noir.

Nous passâmes trois jours à la limite occidentale de l'Ousagozi, retenus par de nouvelles douleurs. Le capitaine Speke, dont le sang avait été appauvri par la fièvre, commençait à souffrir d'une affection de mauvaise nature qui comprenait tout l'intérieur de l'œil, et particulièrement l'iris, la choroïde et la rétine; il en résultait une cécité presque totale. Valentin se plaignit, à peu près le même jour, d'avoir dans l'œil une tache d'encre (probablement une parcelle du pigment de l'iris), qui lui cachait le soleil; pourtant la pupille se contractait et se dilatait régulièrement sous l'influence de la lumière. Enfin j'eus moi-même la vue obscurcie par des nuées de moucherons qui m'empêchaient de distinguer les petits objets, et de rien voir de ce qui était éloigné. Plus tard le capitaine et Valentin furent tourmentés par une ophthalmie inflammatoire, à laquelle j'échappai, grâce à l'emploi de la cautérisation.

Partis d'Ousagozi le 26 janvier, nous traversons des champs, des fourrés épais, des fonds marécageux et pleins d'herbe, et

nous arrivons à Masenza, village important, bien construit, peuplé de Vouagara ou Vouagala, tribu considérable qui borne l'Ounyamouézi au sud et au sud-est, à sept marches de la route.

Franchissant de nouveau des champs cultivés, des jungles épaisses, des bas-fonds boueux, remplis de grandes herbes, émaillés de tamarins, nous découvrons les villages fortifiés du Moukozimo, habités par un mélange de Vouanyamouézi, de Vouasagara du sud-est, et de Vouahouendé du sud-ouest. Le chef de l'un de ces kayas[1] inhospitaliers, ne veut pas recevoir des hommes qui montent à âne.

A la station suivante, colonie populeuse de Vouahouendé, qui porte le nom d'Ouganza, on nous permet l'entrée des faubourgs; mais on nous refuse les vivres que nous voulons acheter.

Nous sommes le 29 à Ousényé, territoire fertile, dont la population nombreuse est entièrement composée de Vouavinza, qui, d'après les voyageurs, seraient encore plus à redouter que leurs voisins.

Au delà d'Ousényé, s'étend une vaste jungle où sont des villages en ruines, qui ont été saccagés par les Vouahouendé et les Vouatouta, dont les montagnes se profilent nettement à notre droite.

Après avoir passé la nuit à Roukounda ou Loukounda, nous découvrons le 31 janvier la plaine du Malagarazi. Le fleuve coule au nord de la route, et a transformé toutes les parties basses des terrains qu'il arrose en bourbiers permanents, où la vase est profonde. A part ces endroits marécageux, c'est toujours le même pays : des jungles, des champs cultivés, de grandes herbes où la marche est fatigante. On s'arrête enfin auprès du village de Vouanyika; nous y passons tout un jour à débattre le tribut avec les délégués de Mzogéra. Cet homme important, principal chef de l'Ouvinza, est en outre seigneur de la rivière; et comme il peut vous en interdire le passage, et qu'il en use pour appuyer ses prétentions, chacun s'efforce de l'amadouer. Il reçut de notre part quarante shoukkahs bleues et blanches, six bracelets de fil de laiton, et cent colliers de perles rouges; ce qui, sur les lieux, représente plus de douze cents francs.

Nos cadeaux bien et dûment acceptés en séance solennelle,

1. Village entouré d'une palissade.

nous partîmes le 2 février. La piste descend vers le fleuve, se traîne au milieu de champs fertiles, de broussailles, d'étangs fangeux, de bourbiers noirs, d'herbe en fermentation, et nous conduit à Ounyangourouvoué; c'est un misérable petit village, dont le territoire produit, néanmoins, du millet en abondance, des patates douces et de beau manioc.

Partis le lendemain de bonne heure, nous traversons des champs cultivés, un sol onduleux, tapissé d'herbe; et franchissant des collines, pour éviter de profonds marais, nous débouchons d'un fourré dans une plaine, où les eaux rapides et brunes de la rivière serpentent au milieu des hautes herbes qui en garnissent les bords. Le Malagarazi, à l'époque où nous le voyons, a, ici, une largeur d'environ cinquante mètres, et coule à droite du sentier, qui le longe de très-près.

Sur l'autre rive, de nombreux éléphants, que nos mauvais yeux prennent d'abord pour des buffles, s'avancent en longue file et traversent un à un la ceinture de roseaux qui les sépare du fleuve. Au nord est une vaste plaine que les eaux couvrent sur un espace de deux milles, toutes les fois qu'elles débordent, et où elles ont formé des criques profondes. Au loin cette plaine est bornée par la crête sinueuse, et d'un bleu pâle, où s'abritent les Vouatouta, pendant qu'à l'ouest et au sud, la muraille boisée qui arc-boute, en aval, la rive gauche de la rivière, élève ses flancs abrupts et nettement profilés.

On nous permet de camper dans un petit village appelé Ougaga, ainsi que le territoire qui l'environne. Nous y trouvons des vivres, et nous abordons la question du passage. Le sultan Mzogéra nous a octroyé, de par nos finances, le droit de traverser la rivière; à son tour, le moutouaré ou moutoualé, seigneur du bac, exige le loyer de ses canots.

Reste à savoir à combien monteront ses exigences. Pendant que nous sommes retenus à Ougaga par cette question scabreuse, entrons dans quelques détails géographiques au sujet du fleuve que nous avons à franchir.

On a représenté le Malagarazi, que, par parenthèse, les géographes ont transformé en Magrassie, Magozi ou Mdjigidgi, comme s'échappant du Tanganyika, dont il serait le déversoir; on s'est trompé. Suivant tous les voyageurs qui ont parcouru cette région, il prend sa source dans les monts d'Ouroundi, à

peu de distance du Kitangouré ou rivière du Karagouah ; mais tandis que cette dernière, sortie du versant opposé, va tomber, au nord, dans l'Oukéréhoué, le Malagarazi, partant du dernier gradin de la chaîne équatoriale, se dirige au sud-est, jusqu'à ce qu'il atteigne le point de déclinaison où commence le bassin intérieur du centre de l'Afrique[1].

Arrivé là, il contourne la base méridionale de l'Ouroundi, et se précipite à l'ouest, pour aller se jeter dans le Tanganyika. Il a son embouchure dans la province d'Oukaranga ; et le promontoire allongé, derrière lequel il décharge ses eaux, est très-visible à Kahouélé, principal quartier des caravanes dans l'Oujiji.

Le Malagarazi, comme la plupart des fleuves qui traversent des terrains primitifs ou de transition, est brisé par des rapides, qui l'empêchent d'être navigable. En aval de l'endroit où la route le franchit, la pente devient plus forte, des îlots sableux et verdoyants le divisent, et chaque village situé sur ses bords possédant au moins un canot, on doit en conclure qu'il est impossible de le passer à gué ; il renferme d'ailleurs des crocodiles nombreux, dont l'audace empêche qu'on ne le traverse à pied dans

1. L'existence de ce bassin fut annoncée, pour la première fois, en 1852, par sir Roderick Murchison, dans son discours à la Société géographique, dont il est président. Je dois la note ci-jointe à l'auteur même de cette découverte importante, découverte qui peut être regardée comme le triomphe de l'hypothèse géologique.

« Ma conviction qu'à l'intérieur de l'Afrique était un vaste plateau, bien arrosé, situé au-dessus du niveau de la mer, et dominé à l'est et à l'ouest par des terrains d'une bien plus grande altitude, s'appuyait sur les données suivantes :

« M. Bain en découvrant, au centre de la colonie du Cap, des restes fossiles dans un dépôt lacustre de période secondaire, tandis qu'il existe sur la côte des montagnes de formation primitive, qui entourent les dépôts moins anciens, et l'exploration du lac Ngami, qui suivit cette découverte, me confirmèrent dans la pensée que l'Afrique avait émergé de l'océan à une époque géologique fort reculée, et que depuis lors tout y était resté dans les mêmes conditions. J'en inférai qu'un réseau de lacs et de rivières existait au nord du lac Ngami, bien que personne n'eût encore parlé de ces réservoirs intérieurs. Regardant ensuite les deux côtes, je ne pus m'expliquer la sortie des fleuves qui viennent du plateau central, et ne débouchent dans les deux mers que par des gorges profondes, constituées lors de quelque soulèvement qui fractura les deux chaînes latérales. Sachant que le fait avait eu lieu pour le Niger et le Zaïre, je ne doutai pas que le même phénomène ne se fût produit à l'est.

« Cette opinion, que j'exposai dans mon discours présidentiel de 1852, parvint plus tard au Dr Livingstone, juste au moment où il explorait la gorge transversale qui ouvre une issue au Zambèse. L'illustre voyageur a publiquement exprimé la surprise qu'il ressentit en voyant sa découverte annoncée avant même qu'il l'eût faite. » R. M.

les endroits où le permettraient son peu de profondeur, ou les roches qui l'entravent.

Le maître du passage avait éloigné ses canots; et sous peine de rester à Ougaga, il fallut lui donner quatorze shoukkahs et un bracelet de fil de cuivre; c'était, du reste, la moitié de ce qu'il réclamait dans le principe. Le batelier reçut en outre, pour chaque transit, de un à cinq fils de perles, suivant la valeur, le poids et le volume des objets à transporter. A notre retour, le prix fut encore plus exorbitant; il ne nous en coûta pas moins de sept shoukkahs, une grande jarre d'huile de palme, et trois cents fils de grains de porcelaine bleue et blanche pour satisfaire ce maître des eaux.

Enfin nous nous trouvâmes le 4 février sur la rive droite du fleuve, dans le district de Mpété. Après avoir marché pendant quelque temps sur la plaine alluviale, qui, à cette époque où la pluie ne l'avait pas encore détrempée, était sèche et dure, nous arrivâmes à un canal bourbeux, déchirant le fouillis d'herbes rigides qui traverse le fleuve. On m'avait dit à Kazeh que nous aurions là de grandes barques pouvant contenir de cinquante à soixante personnes; je ne fus pas surpris néanmoins de n'y trouver que de misérables canots : deux bandes d'écorce de myombo d'un mètre cinquante à deux mètres de longueur, réunies par une couture faite avec des fibres de même matière. Une quille aiguë, la proue et la poupe relevées, et d'un côté à l'autre des bâtons de quarante-cinq centimètres, disposés comme les barreaux d'une échelle pour prévenir l'écartement des bords, complètent cette embarcation.

A découvert sur la rive, ce batelet primitif ne ressemble pas mal à un vieux soulier d'énorme grandeur. Nous entrâmes avec précaution dans l'un de ces canots, plus faibles d'assiette que le caïque turc, et nous nous cramponnâmes au bordage avec la ténacité d'un noyé. Le poids de deux hommes nous fit enfoncer de huit à dix centimètres; on mit à l'arrière une feuille d'écorce exceptionnelle pour nous servir de siége; et trempés jusqu'à la cheville, nous effectuâmes le passage; après quoi il devint indispensable de vider l'esquif de l'eau qu'il renfermait.

Debout, soit à l'avant, soit au milieu de sa pirogue, le batelier s'était servi tantôt de la perche, tantôt de la pagaie, suivant la profondeur de la rivière. Il avait fait preuve d'adresse; et lors

de notre retour, j'eus l'occasion d'admirer l'habileté qu'il mettait à parcourir les veines étroites, herbues et sinueuses que l'eau décrit à travers la plaine encombrée de joncs, où le fleuve se divise et s'épanche.

Nos ânes, jetés à l'eau, gagnèrent l'autre bord à la nage ; et pas un de nos paquets ne fut, à ma grande surprise, ni perdu ni avarié. Au moment où nous-mêmes allions gagner la rive, nos bateliers réclamèrent leur salaire, augmenté d'une nouvelle exigence. Réclamation de notre part; sur quoi nos rusés coquins virèrent de bord, s'accroupirent tranquillement, et attendirent l'effet de cette manœuvre décisive; quand la rivière est grande, les bateliers en profitent pour débarquer les voyageurs sur un tertre à peu de distance de la rive, et se font payer à nouveau le sauvetage qu'ils ont rendu nécessaire.

Coiffure des indigènes de l'Ounyamouézi.

CHAPITRE XII.

QUATRIÈME ZONE.

Détails géographiques et ethnologiques.

La région que nous venons de franchir est composée d'un plateau montagneux qui s'étend de la lisière occidentale du Mgounda Mk'hali (31° 37′ longitude est) à la rive gauche du Malagarazi (28° 50′) sur un espace de cent cinquante-cinq milles géographiques. Limitée au nord par l'Ousoui et le lac Nyanza, au sud-est par l'Ougala, au sud par l'Oukimbou, au sud-ouest par l'Ouvouendé, sa longueur est de vingt-cinq à trente marches, que les caravanes indigènes, quand elles sont peu chargées, accomplissent en vingt-cinq jours, quatre haltes comprises.

Le maximum d'altitude que nous ayons observé est de douze cent trente-cinq mètres; le minimum de huit cent cinquante-cinq.

Cet espace, de plus de cent cinquante milles de largeur, constitue la quatrième zone de la région qui nous occupe, et renferme deux grandes provinces : l'Ounyamouézi et l'Ouvinza.

D'après Giovanni Botero, les Portugais entendirent parler pour la première fois de l'Ounyamouézi vers 1589. Pigafetta qui, en 1591, systématisa les découvertes de ses hardis compatriotes, place l'empire de Monémougi, ou Mounimigi, dans un vaste territoire triangulaire ayant pour limites le Monomotapa, l'Abyssinie et le Congo.

A en juger par ce qu'il écrit à cet égard, les habitants de ce royaume faisaient un commerce régulier avec les villes de la côte.

Suivant Dapper, historien hollandais, qui publia en 1671 un ouvrage, où tous ceux qui ont écrit sur l'Afrique subéquatoriale ont puisé comme dans une mine féconde, on trouvait « à soixante journées de marche de l'Atlantique, le royaume de Monémougi ou Niméamayé, » dont nous avons fait Niméayé, qui se trouve encore dans nos atlas.

On lit dans Malte-Brun : « Mounémougi ou, suivant une orthographe plus authentique, le Mou-nimougi. »

Tous les auteurs portugais désignent le peuple de ce royaume sous le nom de Monémougi, ou Mono-émougi. M. Cooley préfère à cette désignation celle de Monomoézi, qu'il fait dériver de Mounha-Moungé (maître du monde), titre d'un roi puissant de l'intérieur de l'Afrique, mentionné par de Barros.

M. Macqueen (*Geography of central Africa*) emploie le nom de Manmoisé, et déclare que Mouéno-mougé, Mouéno-mouizé, Monomoisé, enfin Ounyamésé, s'appliquent au même peuple et au même lieu, et désignent une vaste contrée de l'intérieur de l'Afrique ; mais il se trompe en disant que ces mots signifient : *Grand Moïse* ou *Movisas*.

M. Erhardt prétend que, pour le rendre plus facile à prononcer, les Arabes de la côte ont changé Vouanamési en Vouaniamési, et fait également une fausse interprétation. Le docteur Livingstone, à son tour, endosse la méprise de MM. Erhardt et Macqueen : « Lorsque, dit-il, on applique à ces tribus les noms de Monomotapistas et de Monomoïzès, Monomouigis ou Monomouïzès, on commet la même faute que si on appelait les Écossais des Lord Douglas. Monomoïzès est formé de Moïza ou

Mouïza, qui est le singulier de Babisa ou Aïza, nom propre d'une tribu considérable dont le territoire est plus au nord. »

Il y a là confusion entre les terres des Vouanyamouézi, placées sous le parallèle du Tanganyika, et les Vouabisa (Vouavisa de M. Rebmann), faisant Mbisa au singulier, peuplade commerçante bien connue, qui habite les environs du lac Nyassa ou Maravi, au sud-ouest de Quiloa, et dont jadis le nom fut changé par les Portugais en celui de Movizas.

M. Guillain, dans un ouvrage que nous avons déjà cité, écrit avec raison les *Oua-nyamouézi*, en parlant des indigènes de la Terre de la Lune; mais il montre peu de connaissance des dialectes zangiens, quand il nomme *pays de Nyamouézi* la contrée qu'ils habitent, et que M. Malte-Brun fils appelle enfin l'Ounyamouézi.

Un nom si diversement altéré mérite qu'on s'y arrête. MM. Rebmann et Krapf traduisent le mot Ounyamouézi, par *possessions de la Lune*. L'initiale *ou*, préfixe de causalité, dénote un lieu d'origine, et implique le mot *terre;* nya est la particule *de*, et mouézi, prononcé m'ézi, avec demi-élision du *ou*, signifie *la Lune*. Quelquefois les habitants nomment leur territoire *Ounyamiézi;* le qualificatif est alors au pluriel: miezi voulant dire *les lunes* ou *les mois*.

Pour plus de rapidité les Arabes et les natifs de Zanzibar sous-entendent la dissyllabe initiale, et donnent indistinctement le nom de Mouézi au territoire et à ceux qui l'occupent. Mais la désignation correcte des habitants de l'Ounyamouézi est Mnyamouézi, au singulier, Vouanyamouézi au pluriel, dont kinyamouézi est la forme adjective.

Il est assez curieux que les Grecs aient placé leurs montagnes de la Lune, et les Indous leur Soma Giri, qui en est la version probable, précisément dans le voisinage de l'Ounyamouézi des Africains. On chercherait vainement à découvrir l'époque à laquelle remonte cette dénomination territoriale. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il y a trois cent cinquante ans la Terre de la Lune fut désignée aux Portugais sous le nom qu'elle a encore.

Les vestiges d'une ancienne tradition nous représentent l'Ounyamouézi comme ayant formé jadis un vaste empire sous l'autorité d'un seul chef. Suivant ce que racontent les anciens, le patriarche qui fut le père de la tribu, devint après sa mort le premier arbre du pays, et donna son ombre à ses fils et à leurs

descendants. Les Arabes prétendent que les Vouanyamouézi ont toujours un arbre sacré, où ils vont en pèlerinage, et qu'ils sont persuadés que celui d'entre eux qui, portant une main sacrilége sur cet arbre, en couperait une menue branche, serait frappé de mort subite.

D'après le témoignage unanime des indigènes, l'unique souverain qui gouvernait autrefois la Terre de la Lune était de la famille des Vouakalaganza, tribu que nous avons retrouvée dans l'Ousagozi; le dernier de leurs empereurs, ajoutent-ils, mourut à l'époque où vivaient les grands-pères de leurs grands-pères, c'est-à-dire il y a environ cent cinquante ans, ce qui n'a rien d'impossible.

Les fils du monarque, et les nobles, se divisèrent les États du défunt; de nouveaux partages en résultèrent, et le vieil empire est tombé en lambeaux.

Ces lueurs, jetées par la tradition indigène sur le passé de l'Ounyamouézi, confirment ce que les anciens Portugais racontent de l'étendue de ce royaume et de sa civilisation. Des voyageurs du dix-septième siècle nous apprennent, en outre, qu'il y a deux cent cinquante, ou trois cents ans, une invasion de barbares, venus de l'Éthiopie et des bords du lac central, inonda tout l'orient de la péninsule, d'où il résulta une émigration de tribus, un démembrement de tous les peuples, qui confondit les races, effaça les divisions géographiques, changea les idiomes, et corrompit les langues. On fait remonter à cette époque l'établissement du premier Kazembé, ou royaume de Mtanda. C'est également du Nord que, suivant leur propre témoignage, les Cafres ont émigré, il y a cent cinquante ans, pour s'établir sur les rives du Kéi.

De nos jours, la Terre de la Lune est retournée à l'état politique où était toute cette région à l'époque du Périple. Elle est fractionnée en territoires infimes, gouvernés chacun par un tyranneau, dont l'autorité ne s'étend pas au delà de cinq marches. Ces territoires, morcelés à leur tour, se subdivisent en districts soumis à de petits chefs, qui, en fait, sont indépendants de leur suzerain. La même langue, il est vrai, se parle dans tout l'Ounyamouézi; mais les dialectes diffèrent tellement, que les tribus des marches orientales ne comprennent qu'avec difficulté celles des autres frontières.

Paysage dans l'Ounyamouézi.

Les principales provinces de la Terre de la Lune sont : au nord l'Ousoukouma, au midi l'Outakama[1], au nord-ouest l'Oufyoma et l'Outoumbara, au sud-est l'Ounyangouira, à l'ouest l'Ousoumboua et l'Ousagozi, enfin l'Ounyanyembé au centre. La population est elle-même divisée en trois branches : les Vounyamouézi, les Vouasoukouma, c'est-à-dire habitants du Nord, et les Vouatakama, ou habitants du Sud.

L'ensemble du territoire offre un sol onduleux, entrecoupé de collines tabulaires ou coniques, dont les chaînes peu élevées se ramifient dans toutes les directions. Une couche argileuse en forme la superficie; elle repose sur du grès, gisant à son tour sur des granits variés, qui surgissent en quelques endroits, sous formes de blocs d'un arrangement pittoresque, d'énormes dômes et de roches massives. On y rencontre du minerai à une profondeur de dix à quinze centimètres; et l'on a trouvé à Kazeh des rognons de fer grossiers en creusant à un mètre vingt centimètres de la surface du sol.

Pendant la saison pluvieuse la terre disparaît sous toutes les nuances de verdure; pendant la sécheresse elle présente un fond gris, rehaussé de l'or des chaumes, tacheté de marécages, d'herbe verte, de grandes nappes de fange brune, et d'arbres tordus par le vent. Des troncs ébranchés, ou noircis par la flamme, déparent les champs, quelquefois entourés de haies ou de fossés. Des bois épineux couvrent de leurs cimes en parasol les plis ondoyants du terrain et les collines émaillées de roches brunies par le soleil; enfin des bandes de jungle vierge, ayant depuis deux milles jusqu'à douze de longueur, séparent les différents territoires et entourent les moindres établissements.

Comme dans presque toute cette région, l'Ounyamouézi est parsemé d'une foule de tertres légendaires; ces monticules, où s'élevaient autrefois des arbres morts de vieillesse, proviennent le plus souvent des ruines d'une fourmilière, et sont extrêmement fertiles; suivant les Arabes on y récolte soixante pour un, alors que la saison est mauvaise.

La Terre de la Lune est restée le jardin de cette partie de l'Afrique; elle repose agréablement la vue par sa beauté paisible,

1. En kinyamouézi, soukouma signifie nord; takama, sud; kiya, l'est; et mouéré, l'ouest.

surtout après l'éclat rutilant de l'Ougogo, ou la verdure monotone et sombre des provinces de l'Ouest. Ses villages qui s'élèvent, à de fréquents intervalles, au-dessus de leur rempart aux branches coralliformes et d'un vert métallique, sont relativement populeux, ses champs bien cultivés. De grands troupeaux de bêtes bovines, à la robe variée, aux flancs arrondis, à bosse volumineuse, comme les races de l'Inde, se mêlent à des bandes considérables de chèvres et de moutons, dispersées dans ses pâturages, et donnent à la campagne un air de richesse et d'abondance. Il y a peu de scènes plus douces à contempler qu'un paysage de l'Ounyamouézi vu par une soirée de printemps. A mesure que le soleil descend à l'horizon, un calme d'une sérénité indescriptible se répand sur la terre; le zéphir semble avoir perdu la force d'agiter la moindre feuille; l'éclat laiteux de l'atmosphère embrasée disparaît; le jour, qui s'éloigne en rougissant, couvre d'une teinte rose les derniers plans du tableau, que le crépuscule vient enflammer; aux rayons de pourpre et d'or succèdent le jaune, puis le vert tendre, et le bleu céleste, qui s'éteint dans l'azur assombri. Le charme de cette heure est si profond, que les indigènes, peu poétiques par nature, assis au milieu du village, ou couchés dans la forêt, en sont vivement émus.

En général, dans l'Ounyamouézi l'eau est à la surface du sol; pendant la masika elle se dépose dans les fonds qui, un peu plus tard, se transforment en rizières. La présence de ces zihouas et de ces mbougas (étangs et marais), dont la profondeur n'excède pas un mètre et demi, se révèle de loin, pendant la sécheresse, par une ligne verte, d'un ton vif, qui tranche sur les teintes mortes de la plaine.

Il est rare que les Arabes creusent leurs citernes à plus de deux mètres; et ils se plaignent de l'absence d'eau vive, qui dans l'Oman surgit d'un fond rocailleux. L'Ounyamouézi contient en effet peu de sources, l'argile plastique dont il est recouvert empêchant l'humidité de parvenir au sous-sol. Une saveur ferrugineuse très-prononcée caractérise l'eau que renferment ses étangs et ses puits.

L'inclinaison n'est pas la même pour toutes les parties du territoire; le premier tiers, en venant de la côte, plonge au sud-est et décharge ses eaux dans le Rouaha, qui les porte à l'océan Indien. Celles de la partie centrale ne paraissent pas avoir de cours.

Dans le dernier tiers, elles vont au nord et au nord-ouest, rejoindre le Noullah-Gombé, chapelet de petites mares pendant la sécheresse, mais, lors de la mousson, torrent fougueux qui les entraîne au Malagarazi.

La direction des eaux vient donc se réunir aux différences d'altitude que nous a offertes le pays, pour démontrer que la grande dépression du centre de l'Afrique, dont nous avons parlé au chapitre précédent, commence dans le Kighoua, district de la Terre de la Lune.

On se rappelle qu'à Zanzibar, sur la terre ferme et dans l'île, le climat a de doubles évolutions, non moins irrégulières que mal déterminées. Dans l'Ounyamouézi et l'Ouvinza, au contraire, la façon dont l'année se divise est d'une simplicité remarquable. Là-bas, huit saisons qui se confondent, et troublent toutes les notions du temps; ici, vous n'en avez que deux, et parfaitement distinctes: la pluie et la sécheresse. Comme en parlant des Philippines, on peut dire du centre de l'Afrique :

Seis mezes de polvo,
Seis mezes de lodo.

En 1857, la masika, ou saison pluvieuse, débuta le 14 novembre dans toute la partie orientale de l'Ounyamouézi. Elle ouvre plus tôt dans les provinces de l'Ouest et du Nord, et s'y prolonge davantage. A Mséné, elle commence un mois avant de paraître dans l'Ounyanyembé. Elle débute dans l'Oujiji, le Karagouah et l'Ouganda, près de deux mois, avant de se faire sentir à Kazeh. La saison pluvieuse de cette dernière région dure ainsi depuis la mi-septembre jusqu'à la mi-mai.

Le vent qui amène la pluie, dans cette partie de l'Afrique, est l'alizé du sud-est, défléchi, comme dans la grande vallée du Mississipi et dans l'île de Ceylan, et changé, par là, en mousson du sud-ouest.

Arrivée sur la côte, longtemps après son ouverture dans l'intérieur, ainsi que nous venons de le voir, la masika voyage lentement vers le nord-est, en même temps que le soleil remonte au nord, et va se briser aux flancs rocheux de l'Himalaya qui lui servent de tombeau.

Elle se termine, dans la Terre de la Lune, de même qu'elle y débute, par des orages d'une violence excessive. Des éclairs

jaunes, blancs et roses, d'une intensité aveuglante, s'entre-croisent pendant des heures, dissipent entièrement les ténèbres[1] et se colorent des teintes les plus vives, tandis que la foudre, dont les roulements continus s'entre-choquent, paraît venir de tous les points du ciel. Au plus fort de sa furie, l'orage, cessant tout à coup, vous plonge dans une nuit si épaisse, qu'elle vous semble palpable, et renaît aussitôt sous l'influence d'une électricité surabondante.

Lorsque la pluie doit se mêler de grêle, un bruit tumultueux court dans l'air, qui se refroidit subitement; des nuages d'un brun violet répandent une étrange obscurité, les vents[2] se déchaînent des quatre coins de l'horizon, et se précipitent avec rage vers les courants inférieurs de l'atmosphère.

Les Portugais du Mozambique attribuent ces foudres terribles à la quantité de substances minérales éparses dans leur contrée; mais la région qui nous occupe n'a pas besoin d'autre batterie que son sol fumant pour produire ces décharges électriques; on y éprouve, dans la saison pluvieuse, la même sensation qu'au bord de la Méditerranée, quand le sirocco y répand le malaise et la fièvre.

La pluie, dans le centre de l'Afrique, n'y est pas comme dans l'ouest de l'Inde, une averse continue qui dure parfois deux ou trois jours sans la moindre éclaircie; il est rare qu'elle s'y prolonge plus de douze heures; elle y affecte souvent la forme périodique, la conserve pendant plusieurs semaines, tombe en général pendant la nuit, et l'ondée du matin n'empêche pas le milieu du jour d'être brûlant et desséché. Néanmoins, comme dans l'Afrique australe, il résulte de la prolongation des pluies un abaissement considérable dans la température.

A l'ouest de l'Ounyanyembé, la grêle est fréquente pendant la masika, et, d'après les Arabes, a quelquefois la grosseur d'un œuf de pigeon.

Durant toute la saison des pluies, la température est étouffante; le soleil, d'une ardeur nauséeuse, fait fumer la terre comme un vêtement mouillé qui sèche devant la flamme. Ce n'est cependant

1. J'en ai compté vingt-cinq en une minute.

2. Peut-être soufflent-ils plus souvent de l'est et du nord-est en été, du nord-ouest et du sud-ouest pendant les pluies.

pas la période de l'année que l'on considère comme malsaine ; la couche d'eau est trop profonde pour que l'évaporation atteigne le lit pernicieux où la putridité couve ses effluves.

Ainsi que dans l'Afrique australe et dans l'Inde, c'est quand la pluie a cessé, du 15 mai à la fin de juin, qu'arrive la saison mortelle. Au mois d'avril, un peu plus tard qu'à Zanzibar, le kozi, ou vent du sud-ouest, est remplacé par le kaskazi, ou vent du nord-est. La bise se joint alors au soleil pour étancher l'inondation ; les rivières, gonflées par les orages qui terminent la masika, se rétrécissent graduellement, les bas-fonds, transformés en lacs, n'ont plus d'eau qu'au centre, et laissent à nu des marais vaseux, bourbiers fétides, remplis d'une fange noire et végétale. Les vents, refroidis par cette évaporation excessive, affolés par l'atmosphère brûlante où ils se précipitent, hurlent nuit et jour au-dessus de la contrée, où ils sèment le frisson, les catarrhes, les rhumatismes, les dyssenteries, les fièvres pestilentielles. Remarquons toutefois que des individus, qui paraissaient désespérés, ont triomphé ici de l'accès dont ils seraient morts dans l'Inde.

L'été, qui commence à la fin de juin, et dure jusqu'à la mi-novembre, complète le cycle annuel. Le sol est asséché, l'air devient salubre ; les vents froids disparaissent, les malades se rétablissent. De loin en loin, des ondées rafraîchissantes, accompagnées d'un tonnerre faible et sourd, vivifient la terre. C'est au changement de lune que ces pluies ont ordinairement lieu, et non pas, comme à Zanzibar, pendant le dernier quartier. Les Arabes affirment qu'il pleut ici quelquefois par un ciel pur ; le même phénomène se présente dans l'île, et n'est pas inconnu à ceux qui ont voyagé en Afrique.

Passé le mois d'août, les tourbillons de poussière deviennent fréquents dans l'Ounyamouézi, où la sécheresse se fait vivement sentir, curieuse exception à la règle dans cette zone, qui est celle de la pluie perpétuelle. A cette époque de l'année, le climat n'en est pas moins des plus agréables ; même par les nuits les plus chaudes, on supporte sa couverture avec plaisir, surtout vers le matin, et l'on peut dîner à trois ou quatre heures de l'après-midi ; effort qui, dans l'Inde, serait totalement impossible. Dans le jour, un cercle nébuleux, ou plutôt un écran de vapeurs, amortit les rayons du soleil ; et le soir la lune se montre entourée d'un halo.

C'est principalement sous forme de cumulus, de cumulo-stratus et de nimbes que les nuages apparaissent; le ciel est souvent couvert de grandes masses blanches qui, malgré leur immobilité apparente, flottent dans l'atmosphère laiteuse; et dans les journées les plus sereines, il y a toujours quelques fils soyeux sur la voûte infinie. Il est rare que le temps soit pur au point du jour; quand le fait arrive, les vapeurs, sublimées dans les hautes régions, sont condensées par les vents qui s'élèvent, et les nuages ne tardent pas à paraître; vers midi, la chaleur commence, pour ainsi dire, à les fondre, et ils sont entièrement dissipés avant trois heures, époque où tombe la brise.

Un épais brouillard se déploie au coucher du soleil; le crépuscule est court, la lumière zodiacale ne s'observe pas, et les nuits sont rarement dépourvues de nuages. La chaleur insuffisante alors pour dilater l'atmosphère, et l'épaisse végétation dont la terre est couverte absorbant les rayons lumineux, il en résulte une obscurité particulière de la voie lactée et le phénomène des nuées magellaniques.

On ne ressent pas ici la suffocation que font éprouver d'ordinaire les chaleurs tropicales; à midi, au mois de septembre, c'est-à-dire en plein été, sous une simple tente arabe abritée du vent, le thermomètre n'a jamais marqué plus de 45° centigrades.

Excepté pendant la masika, il n'y a pas, dans la Terre de la Lune, de fortes rosées comme à Zanzibar, dans les vallées fluviales, l'Ousagara et l'Oujiji; aussi les habitants ne craignent-ils pas de rester dehors le matin et le soir. Ils croient cependant que l'herbe humide est malsaine pour le bétail, et attendent qu'elle soit ressuyée pour conduire leurs troupeaux au pâturage, opinion qui est adoptée dans certaines parties de la France. Les Arabes se laissent inonder sans la moindre inquiétude par les averses qui, en été, rafraîchissent le sol; et c'est à peine si les indigènes prennent souci de se vêtir. Quant aux Européens, dont la constitution a besoin d'un hiver, la température ne varie pas assez pour eux.

Enfin les moustiques, et autres insectes ailés, ces fléaux de la plupart des contrées africaines, ne sont, dans l'Ounyamouézi, qu'un faible inconvénient.

La principale source de maladie qu'il y ait ici en été est le

vent d'est. Refroidi par les vallées humides de la première région, par les montagnes boisées, les plaines marécageuses de l'Ousagara, il rencontre la tiède atmosphère de cette province, et la traverse d'un souffle glacial, comme en Italie le fait la tramontana.

Il en résulte, pour les individus, un froid soudain qui arrête la transpiration et cause des maux inévitables. Les étrangers surtout en sont victimes; et la grippe n'est pas moins à craindre dans l'Ounyamouézi qu'en Angletere. Ce vent de bise est encore plus dangereux dans les maisons qu'à l'extérieur : il y souffle de tous les coins sur le patient dont une partie du corps frissonne, tandis que celle qui est abritée par le mur, ou exposée au feu, est dévorée par une chaleur fébrile. La rafale est plus violente immédiatement après les pluies; elle s'échauffe et s'apaise dans les premiers jours du mois d'août.

C'est alors que des tourbillons d'une poussière fine et pénétrante s'élèvent du terrain desséché. Il n'est pas rare, non plus à cette époque, de ressentir quelques légers tremblements de terre. Nous-mêmes en avons observé trois secousses bien caractérisées, malgré leur peu de violence; la première dans la matinée du 13 juin 1858; la seconde au milieu du jour suivant; la troisième vers cinq heures du soir, le 22 novembre de la même année. Malheureusement nous étions privés des moyens nécessaires pour en reconnaître la direction. Les Arabes ont gardé la mémoire d'une secousse de nature sérieuse qui se manifesta dans l'Ounyanyembé en 1852. Ce phénomène reçoit des indigènes le nom de *tétémaka*, c'est-à-dire tremblement.

Septembre passé, bien que la terre soit brûlée par la sécheresse, les arbres commencent à déployer leurs feuilles; les bêtes s'accouplent, les oiseaux font leurs nids; l'abaissement graduel de la température produit ici le même effet que le retour fécond de la chaleur sous nos climats du Nord.

Comme tous les changements brusques de même espèce, l'arrivée subite de l'humidité est préjudiciable à l'homme, et de graves maladies signalent la fin de la belle saison ou, pour mieux dire, le retour de la masika.

Revenus chez eux, les voyageurs qui ont traversé l'Ounyamouézi, le représentent comme la contrée la plus salubre de cette partie de l'Afrique; ils en donnent pour preuve la vivacité qu'y avait

leur appétit, et la dose de nourriture qu'ils y consommaient chaque jour. Mais ceux qui l'habitent depuis longtemps déclarent qu'on y digère beaucoup moins bien qu'on y mange; qu'ainsi que dans le Malabar, et dans tous les pays chauds et humides, personne n'y conserve une santé vigoureuse; que les maladies sont graves, les remèdes inefficaces, les convalescences prolongées, pénibles, incertaines; et qu'ils finissent par y vivre en valétudinaires. Suivant eux, la fatigue et l'indolence, qui résultent du climat, prédisposent à l'obésité; la chaleur continue amène la calvitie, fait tomber la barbe, et rapproche les étrangers des Indigènes, tant au moral qu'au physique.

Ils prétendent, et sont unanimes à cet égard, que l'un des effets de cette température morbide, est, suivant leur expression, de corrompre les humeurs, d'altérer les fluides vitaux.

Les Arabes qui, après un long séjour dans ces parages, retournent dans leur pays, jettent en arrivant les provisions qu'ils ont achetées sur la côte africaine, brûlent leurs vêtements, leur literie, et s'éloignent de toute société pendant deux ou trois mois, afin, de perdre les effluves dont la senteur particulière blesserait l'odorat plein de finesse de leurs compatriotes.

De toutes les fièvres locales de cette région, la moukoungourou de la Terre de la Lune est peut-être la plus grave; elle consiste dans une attaque bilieuse et rémittente qui dure ordinairement trois jours. Il n'en faut pas davantage pour amaigrir le malade et lui enlever toute sa vigueur. Dans les cas sérieux cette attaque est prolongée d'une fièvre tierce. Les suites en sont cruelles et persistent longtemps, même chez les hommes les plus forts et les plus énergiques; les yeux enflammés sont le siége de vives douleurs, la plante des pieds est ardente, ainsi que la paume des mains; le frisson alterne avec une chaleur fébrile; un froid de glace paralyse les membres, qui, l'instant d'après, sont enflés et brûlants. L'insomnie, l'indigestion, les éruptions cutanées, les ulcères à la langue, le malaise, tous les inconvénients qui résultent de l'inertie du foie, ou de l'hyper-sécrétion de la bile, trahissent le poison qui circule dans les veines.

Parfois le dénoûment est rapide; quelques malades sont pris de délire tout à coup, et meurent le premier ou le second jour, avant que la rémittence se soit produite.

La faune de l'Ounyamouézi est la même que celle de l'Ousagara

et de l'Ougogo; le lion, le léopard, la cynhyène, le chat sauvage en habitent les forêts. L'éléphant, le rhinocéros, le buffle, la girafe, le coudou, le zèbre, le quagga, y parcourent le fond des plaines.

Dans chaque zihoua de quelque étendue, on trouve l'hippopotame et le crocodile.

Les quadrumanes y sont nombreux dans les jungles. Celles de l'Ousoukouma renferment des cynocéphales jaunes, rouges et noirs, de la taille d'un lévrier, que les Indigènes appellent nyanyi, et qui, paraît-il, sont la terreur du voisinage; ils défient le léopard, et l'on assure que, quand ils sont nombreux, ils ne craignent pas le lion. Enfin le colobe à camail, le polume du docteur Livingstone, le mbéga des naturels, y fait admirer son pelage d'un noir brillant, et sa palatine blanche, qu'il peigne et brosse sans cesse. Très-jaloux de cette parure, dès qu'il est blessé, prétendent les Arabes, il la met en pièces afin que le chasseur n'en profite pas. Le mbéga vit sur les arbres, d'où il est rare qu'il descende; il est frugivore, et mange aussi les feuilles nouvelles.

On parle également de chiens sauvages qui habiteraient les environs de l'Ounyanyembé; d'après la description qu'en donnent les Arabes, ces chiens auraient quarante-cinq centimètres de hauteur, le poil ébouriffé, d'un noir roux, la queue longue et touffue; ils vivraient en société, chasseraient par bandes de vingt à deux cents bêtes, attaqueraient les plus grands animaux, se jetteraient même sur l'homme, et seraient exclusivement hurleurs.

Vers l'époque de l'année qui correspond à notre automne, les étangs et leurs bords sont visités par des macreuses, des sarcelles grasses de petite espèce, d'excellentes bécassines, des courlis et des grues. L'ardéa (l'oiseau blanc des rizières de l'Inde), et le jacana, ou coureur de nénufars, se rencontrent partout. Quelquefois, bien que rarement, on trouve dans le pays l'oie commune d'Égypte (*chenalopex*), et la grue couronnée (*balearica pavonina*) qui paraît fournir aux Arabes un mets favori. Le sakidornis melanota, grande oie à chair savoureuse et à dos noir, se rencontre dans plusieurs provinces de l'Ounyamouézi, principalement vers le nord; — nous n'avons pas vu le canard sauvage de nos climats.

Le calao, le secrétaire, et de grands vautours, probablement le

condor du Cap, y sont protégés par le mépris que les habitants font de leur chair. Le coucou indicateur (tongoé des natifs) y est commun ; toutefois les abeilles étant, pour la plupart, établies dans des ruches, sa présence n'excite pas l'attention.

Des grillivores, et une espèce de grive de la taille d'une alouette, qui a sous les yeux des taches d'un jaune de soufre, et deux stries noires et dénudées sous la gorge, y sont de passage. Ils rendent de grands services aux agriculteurs par la guerre qu'ils font aux sauterelles. Un gros bec républicain y groupe ses nids aux branches inférieures des arbres ; et le mtiko, sorte de bergeronnette, s'aventure dans les cases avec l'audace d'un moineau de Paris ou de Londres ; il y est, du reste, sauvegardé par la croyance générale qui prétend que l'attaquer porte malheur. Différentes espèces d'hirondelles, quelques-unes toutes mignonnes et d'une grâce particulière, y séjournent pendant l'été ; on les voit comme les nôtres, se réunir, et s'éloigner avec ordre, à l'approche de la mauvaise saison. L'une de ces hirondelles ressemble à l'espèce qui vient en Angleterre ; néanmoins nous n'avons pas vu son nid sous le bord des toits, comme il arrive dans l'Afrique australe. Suivant les indigènes il en est une, probablement l'hirondelle de rivage, qui s'établit dans les berges escarpées des noullahs.

L'autruche, le corbeau, le faucon, le pluvier, l'engoulevent, plusieurs geais au brillant plumage, le gobe-mouche, la fauvette, la huppe, le roitelet, l'alouette et le rossignol, y sont représentés, mais en petit nombre, ainsi que les chauves-souris.

Quant aux ophidiens, outre le dendrophis, l'expédition n'a rencontré qu'un serpent gris ardoise, à ventre argenté, qui abonde dans les cases, où il détruit les rats, et qui n'est pas venimeux. D'après M. Blyth, ce serait le moniliger de Lacépède ; il ressemble, du reste, au mas ou hanash du Somal (*Psammophis sibilaris* de Linnée), qui est également inoffensif. On parle dans le pays d'un serpent jaune et brun, d'une longueur de deux mètres cinquante, sur quarante à quarante-cinq centimètres de tour ; c'est probablement le boa de rocher.

Les marécages sont remplis de grenouilles, dont l'affreux concert ressemble à celui qu'on entend dans le nouveau monde. Près du Tanganyika, l'un de ces batraciens, il est vrai de belle taille, rend la nuit exécrable par ses coassements. On en compte ici de beaucoup d'espèces ; la plus grande est sans doute le matla-

métlo de l'Afrique australe[1], qui est mangée dans cette région, entre autres par les Vouagogo. Il en est une plus petite de couleur foncée, avec de très-longues jambes qui lui permettent de sauter à de grandes distances. Nous en connaissons une troisième d'un jaune sale, tacheté de brun, ainsi qu'une petite rainette qui s'attache aux feuilles presque perpendiculaires des grandes herbes.

Les lacs et les rivières de l'intérieur, comme ceux de la côte et de l'île de Zanzibar, renferment des sangsues ; d'après les Arabes, il y en aurait deux espèces, une grande et une petite. Les indigènes s'abreuvent aux ruisseaux et aux mares qui en contiennent, sans s'inquiéter de ces annélides, et n'en connaissent pas l'emploi médicinal. Il serait même impossible de persuader à un Msahouahili d'en recueillir pour un usage quelconque ; ce sont à ses yeux des *p'hépos* (malins esprits), qui ne manquent jamais de tourmenter ceux qui leur nuisent.

Des iongos, myriapodes gigantesques d'une longueur de douze à quinze centimètres, sont communs dans les forêts et dans les champs, surtout pendant les pluies ; rien n'est hideux comme ces articulés noirs à pieds rouges, traînant la masse de parasites qui les couvre. Ils ne paraissent pas survivre à la sécheresse, du moins si l'on en juge par la quantité de ceux qui périssent au moment des chaleurs.

A certaines époques, des papillons, d'espèces très-variées, sont nombreux dans le voisinage des eaux, où abondent également les libellules. Des nuées de sauterelles s'abattent de temps à autre sur la plaine ; mais leur apparition n'a rien de régulier. Au printemps, des vols de p'hanzis, grands criquets à ailes roses, s'élèvent de terre, couvrent les plantes, et meurent au commencement des pluies ; on voit avec eux l'espèce destructive que Salt a décrite. La variété noire, appelée âne de Satan par les Arabes, est commune ; elle sert de nourriture aux indigènes, ainsi que tant d'autres choses qui, pour les étrangers, sont un objet de dégoût.

D'après les Arabes, une mouche de la taille d'une petite guêpe infeste les bois, et s'attaque aux bestiaux ; elle leur est tellement

1. Pyxicephalus adspersus du Dr Smith ; il a quatorze centimètres de longueur sur une largeur de onze centimètres et demi ; ses pattes de devant ont de sept à huit centimètres, et celles de derrière de quinze à seize. (*Note du traducteur.*)

condor du Cap, y sont protégés par le mépris que les habitants font de leur chair. Le coucou indicateur (tongoé des natifs) y est commun ; toutefois les abeilles étant, pour la plupart, établies dans des ruches, sa présence n'excite pas l'attention.

Des grillivores, et une espèce de grive de la taille d'une alouette, qui a sous les yeux des taches d'un jaune de soufre, et deux stries noires et dénudées sous la gorge, y sont de passage. Ils rendent de grands services aux agriculteurs par la guerre qu'ils font aux sauterelles. Un gros bec républicain y groupe ses nids aux branches inférieures des arbres ; et le mtiko, sorte de bergeronnette, s'aventure dans les cases avec l'audace d'un moineau de Paris ou de Londres ; il y est, du reste, sauvegardé par la croyance générale qui prétend que l'attaquer porte malheur. Différentes espèces d'hirondelles, quelques-unes toutes mignonnes et d'une grâce particulière, y séjournent pendant l'été ; on les voit comme les nôtres, se réunir, et s'éloigner avec ordre, à l'approche de la mauvaise saison. L'une de ces hirondelles ressemble à l'espèce qui vient en Angleterre ; néanmoins nous n'avons pas vu son nid sous le bord des toits, comme il arrive dans l'Afrique australe. Suivant les indigènes il en est une, probablement l'hirondelle de rivage, qui s'établit dans les berges escarpées des noullahs.

L'autruche, le corbeau, le faucon, le pluvier, l'engoulevent, plusieurs geais au brillant plumage, le gobe-mouche, la fauvette, la huppe, le roitelet, l'alouette et le rossignol, y sont représentés, mais en petit nombre, ainsi que les chauves-souris.

Quant aux ophidiens, outre le dendrophis, l'expédition n'a rencontré qu'un serpent gris ardoise, à ventre argenté, qui abonde dans les cases, où il détruit les rats, et qui n'est pas venimeux. D'après M. Blyth, ce serait le moniliger de Lacépède ; il ressemble, du reste, au mas ou hanash du Somal (*Psammophis sibilaris* de Linnée), qui est également inoffensif. On parle dans le pays d'un serpent jaune et brun, d'une longueur de deux mètres cinquante, sur quarante à quarante-cinq centimètres de tour ; c'est probablement le boa de rocher.

Les marécages sont remplis de grenouilles, dont l'affreux concert ressemble à celui qu'on entend dans le nouveau monde. Près du Tanganyika, l'un de ces batraciens, il est vrai de belle taille, rend la nuit exécrable par ses coassements. On en compte ici de beaucoup d'espèces ; la plus grande est sans doute le matla-

métlo de l'Afrique australe[1], qui est mangée dans cette région, entre autres par les Vouagogo. Il en est une plus petite de couleur foncée, avec de très-longues jambes qui lui permettent de sauter à de grandes distances. Nous en connaissons une troisième d'un jaune sale, tacheté de brun, ainsi qu'une petite rainette qui s'attache aux feuilles presque perpendiculaires des grandes herbes.

Les lacs et les rivières de l'intérieur, comme ceux de la côte et de l'île de Zanzibar, renferment des sangsues ; d'après les Arabes, il y en aurait deux espèces, une grande et une petite. Les indigènes s'abreuvent aux ruisseaux et aux mares qui en contiennent, sans s'inquiéter de ces annélides, et n'en connaissent pas l'emploi médicinal. Il serait même impossible de persuader à un Msahouahili d'en recueillir pour un usage quelconque ; ce sont à ses yeux des *p'hépos* (malins esprits), qui ne manquent jamais de tourmenter ceux qui leur nuisent.

Des iongos, myriapodes gigantesques d'une longueur de douze à quinze centimètres, sont communs dans les forêts et dans les champs, surtout pendant les pluies ; rien n'est hideux comme ces articulés noirs à pieds rouges, traînant la masse de parasites qui les couvre. Ils ne paraissent pas survivre à la sécheresse, du moins si l'on en juge par la quantité de ceux qui périssent au moment des chaleurs.

A certaines époques, des papillons, d'espèces très-variées, sont nombreux dans le voisinage des eaux, où abondent également les libellules. Des nuées de sauterelles s'abattent de temps à autre sur la plaine ; mais leur apparition n'a rien de régulier. Au printemps, des vols de p'hanzis, grands criquets à ailes roses, s'élèvent de terre, couvrent les plantes, et meurent au commencement des pluies ; on voit avec eux l'espèce destructive que Salt a décrite. La variété noire, appelée âne de Satan par les Arabes, est commune ; elle sert de nourriture aux indigènes, ainsi que tant d'autres choses qui, pour les étrangers, sont un objet de dégoût.

D'après les Arabes, une mouche de la taille d'une petite guêpe infeste les bois, et s'attaque aux bestiaux ; elle leur est tellement

1. Pyxicephalus adspersus du Dr Smith ; il a quatorze centimètres de longueur sur une largeur de onze centimètres et demi ; ses pattes de devant ont de sept à huit centimètres, et celles de derrière de quinze à seize. (*Note du traducteur.*)

fatale que la bête qu'elle a piquée est immédiatement abattue, afin de pouvoir servir à la consommation, tant il y a peu à douter des conséquences de cette piqûre venimeuse.

Enfin, certaines parties du pays sont couvertes de fourmilières, qui en vieillissant acquièrent la dureté du grès. On trouve généralement ces forteresses, dues aux termites, sous un arbre feuillu, dont la cime ombreuse empêche la dessiccation trop rapide de l'édifice. Il ne paraît pas que les indigènes aient eu l'idée de s'en servir en guise de four, ainsi que le font les Africains du Sud.

De Toura jusqu'à l'Ounyanyembé, centre de l'Ounyamouézi, on compte ordinairement sept marches, qui, à vol d'oiseau, représentent soixante milles géographiques. Il n'y a d'abord qu'une seule route ; mais à Kigoua, la ligne se divise, ses tronçons divergent, et les caravanes se séparent, comme des navires qui prennent leur course vers des contrées différentes.

Parmi les tribus qui occupent la Terre de la Lune, deux seulement méritent de fixer l'attention : les Vouakimbou et les Vouanyamouézi.

Les Vouakimbou se disent de noble origine, et se donnent pour berceau les vastes plaines, qui, situées au sud de l'Ounyanyembé, s'étendent vers l'ouest jusqu'à K'hokoro. Il y a vingt moussons pluvieuses, c'est-à-dire vingt années, que, d'après leur témoignage, ils partirent de Ngourou, d'Ousanga et d'Ousenga, chassés par les attaques des Vouarori, et vinrent avec les Vouakonongo et les Vouamia, leurs voisins, se fixer dans le Kipiri, territoire qui est au sud de Toura. Ils ont maintenant des villages dans le Mgounda-Mk'hali et dans l'Ounyanyembé, où ils sont usufruitiers de la terre.

Les émigrants qui veulent s'établir dans ces parages y trouvent peu de difficultés; ils font une visite au sultan, lui offrent un léger cadeau, obtiennent la permission d'habiter le pays, de défricher et de bâtir, élèvent une bourgade, et la baptisent du nom de leur propre chef ; mais les indigènes maintiennent leurs droits sur le sol, dont ils se réservent la possession.

Les Vouakimbou fortifient leurs villages, qu'ils entourent d'une solide estacade; ils ont des vaches, cultivent du sorgho, du maïs, du millet, des haricots et des fèves, des concombres et des pastèques, et n'en paraissent pas moins pauvres, car la plupart

sont couverts de pelleterie. Ils vendent aux caravanes de l'ivoire et des esclaves, mais en faible quantité. Quelques-uns font le voyage de la côte. Leurs voisins les accusent de mauvaise foi; et d'après les Arabes, le chef de Toura est sujet aux exactions frauduleuses.

Pour marque distinctive, ils ont de petites cicatrices linéaires, faites au moyen d'une aiguille passée sous la peau, et d'une espèce de cupuncture qui ouvre la partie soulevée; ces lignes sont pratiquées sur les tempes, et vont des cheveux au sourcil.

Leur couleur est foncée, leur aspect désagréable. Ils sont armés d'arcs et de flèches, portent la lance et ont un couteau dans leur ceinture de cuir.

On voit, à quelques-uns, des colliers en paille d'un travail curieux; il en est d'autres chez qui le front est entouré d'une lanière de peau de vache blanche, ornement sauvage d'un goût tout africain.

Ils parlent une langue différente de celle des Indigènes.

Les Vouanyamouézi, propriétaires du sol, industrieux et actifs, ont sur leurs congénères une supériorité réelle, et forment le type des habitants de cette région.

Leur extérieur est la preuve qu'il n'y a pas de lieux très-élevés dans cette partie de l'Afrique. Ils sont en général d'un brun de sépia foncé; rarement de la teinte fuligineuse d'un lavis à l'encre de Chine, comme les Vouahiao, par exemple, et les races esclaves du Sud.

Les traits, beaucoup moins sémitiques chez eux que chez les habitants de la côte, se joignent à l'odeur qui s'exhale de la peau, surtout après un violent exercice ou une vive émotion, pour établir leur parenté avec le nègre. Leurs cheveux crépus, frisés, parviennent néanmoins à une longueur de douze à quinze centimètres avant de se fendre. Ils les divisent le plus ordinairement en nombreux tirebouchons, dont ils s'entourent la tête comme d'une frange, ainsi que le font les Hottentots, et que le faisaient autrefois les Égyptiens.

La barbe est courte et rare, la moustache éparse et clair-semée; les favoris manquent totalement. La plupart des hommes, et presque toutes les femmes, s'arrachent les cils; le corps est entièrement glabre, excepté chez quelques-uns.

Les indigènes de la Terre de la Lune sont grands et bien faits;

leurs membres annoncent la vigueur, et l'on ne voit de gens maigres, parmi eux, que les adolescents, les affamés et les malades. Enfin, ils passent pour être braves et pour vivre longtemps.

Leurs femmes ont rarement la taille fine, et se font remarquer par l'élongation des mamelles.

La marque nationale est une double rangée de cicatrices linéaires, pratiquées, par un ami, à l'aide d'un rasoir ou d'un couteau ; ces cicatrices vont du bord externe du sourcil jusqu'au milieu des joues, et descendent parfois jusqu'à la mâchoire inférieure ; chez quelques-uns, une troisième ligne part du sommet du front et s'arrête à la naissance du nez. Cette espèce de tatouage se fait en noir chez les hommes, en bleu chez les femmes ; quelques élégantes y ajoutent de petites raies perpendiculaires placées au-dessous des yeux ; toutes, sans distinction, s'arrachent les deux incisives centrales de la mâchoire inférieure ; le sexe fort se contente d'enlever un coin des deux médianes supérieures. Hommes et femmes se distendent les oreilles par le poids des objets qu'ils y insèrent.

Dans beaucoup de districts, les chefs et les notables ont seuls des vêtements d'étoffe ; la masse est couverte de pelleterie. Les femmes riches portent la longue tunique de la Mrima, qui prend à la taille et couvre parfois les épaules ; celles des classes inférieures ont sur la poitrine un plastron de cuir assoupli ; leur jupe, également en cuir, s'arrête au-dessus du genou. Chez les jeunes filles, la poitrine est toujours découverte ; et il est rare que les enfants ne soient pas complétement nus. Le bébé est, comme dans toute cette partie de l'Afrique, porté sur le dos maternel au moyen d'une peau, fixée par des courroies.

Des rangs nombreux de grains de verroterie, surtout rose et rouge, de grains de porcelaine, connus sous le nom d'œufs de pigeon, et fabriqués à Nuremberg, des kihouangoua, disques en coquillage venant de la côte ; des croissants d'ivoire d'hippopotame, faits sur les lieux et suspendus aux colliers, des perles écarlates ou mi-parties, enfilées dans la barbe quand elle est assez longue pour cela, des anneaux d'airain massifs, des bracelets de fil de laiton sur l'avant-bras, des cercles d'ivoire au-dessus du coude, ayant pour pendeloque un étui de même matière renfermant un rasoir, une ceinture de fil métallique enroulé sur une torsade en

crin ou en fibres ligneuses, des sambo[1] et des clochettes de fer aux chevilles, constituent les ornements en faveur ; ils se trouvent réunis chez quelques merveilleux. En voyage, on porte une corne à bouquin en bandoulière ; chez soi, un petit cornet le remplace, et contient des talismans consacrés par le mganga.

Les armes se composent de légers asségaïs, qu'on jette avec le pouce et l'index, en les faisant vibrer comme le font les gens du Somal. Les Vouanyamouézi n'ont toutefois, dans le maniement de ces javelots, ni la force ni la dextérité des Cafres. Quelques-uns emploient la lance au même usage, et il est rare qu'un homme soit dehors sans son arc et ses flèches ; le fer de celles-ci n'a pas trempé dans le poison, mais il est curieusement et cruellement barbelé. Ils joignent à ces différentes armes le simé et diverses complications du roungou, sorte de massue, dont quelques-unes, par exemple, ont un fer de lance à la partie saillante. On leur voit aussi de petites haches de bataille, mais beaucoup moins souvent que chez les riverains du lac. Enfin, ils ont un bouclier qui ressemble à celui des Vouasagara, et dont ils se servent rarement.

Les Vouanyamouézi ont peu de formalités civiles ou religieuses. Quand une femme est sur le point d'accoucher, elle se retire dans les jungles, et revient au bout de quelques heures, avec son enfant sur le dos, souvent une charge de bois sur la tête[2].

Lorsque la couche est double, ce qui, heureusement, est plus rare que chez les Cafres, l'un des jumeaux est invariablement tué ; l'usage veut, qu'à sa place, la mère emmaillotte une gourde qu'elle met dormir avec le survivant.

Si l'épouse meurt sans postérité, le veuf réclame à son beau-père le prix qu'il avait donné pour l'avoir ; si elle laisse un enfant, celui-ci hérite de cette somme.

Chaque naissance, dès que le père en a le moyen, est célébrée

1. Le sambo est un bracelet composé de fil de fer, de cuivre, ou de laiton, aminci par l'artiste indigène, et soigneusement enroulé sur des crins pris à la queue d'un bœuf, d'un zèbre ou d'un gnou ; les chefs le portent de la dimension du doigt ; mais il n'est, en général, que de la grosseur d'une forte aiguille à tricoter ; on l'orne souvent de coquillages et de rassade, et l'on charge ses chevilles d'une quantité de ces anneaux, qui, de loin, donnent à celui qui en est paré l'air d'être atteint d'éléphantiasis.

2. La médication par le sel et divers astringents, que les Arabes administrent en pareil cas, pendant quarante jours, leur est tout à fait inconnue.

par de copieuses libations. Comme nous l'avons vu ailleurs, beaucoup de nouveau-nés reçoivent le nom des individus qui traversent le pays; du reste pas de circoncision ni de cérémonies baptismales.

Les enfants appartiennent, non pas à l'oncle, mais au père, qui a sur eux un droit absolu, et peut les tuer ou les vendre, sans encourir le moindre blâme. Dans l'Ousoukouma (province du Nord) l'héritage est réclamé par les fils de la sœur du défunt; sur le reste du territoire, les Vouanyamouézi ont le singulier usage de tout laisser à leurs bâtards, à l'exclusion des enfants légitimes; ceux-ci, disent-ils, ayant une famil'e, ont moins besoin de fortune que les premiers, qui manquent de parents et d'amis.

L'allaitement dure jusqu'à la fin de la seconde année. S'agit-il d'un garçon, dès qu'il peut marcher on commence à lui faire soigner le bétail; après son quatrième été on lui donne un arc et des flèches, et on lui apprend à s'en servir; sa dixième année révolue, on lui confie la garde du troupeau, il se considère comme majeur, se cultive un carré de tabac, et rêve de se bâtir une case dont il soit propriétaire. Il n'est pas, dans la tribu, un gamin de cet âge qui ne puisse suffire à ses besoins.

La position des filles n'est pas moins surprenante; elles vivent sous le toit paternel jusqu'à ce qu'elles soient nubiles; à cette époque elles se réunissent à leurs contemporaines, ce qui fait par village un groupe de huit à douze, et s'occupent, en commun, de la construction d'une grande case, éloignée de celles de leurs familles, où elles puissent recevoir leurs amis, sans que leurs parents s'en mêlent. Un seul fait vient détruire cette vie commune : s'il arrive que l'une d'elles est sur le point d'être mère; le coupable, en pareil cas, doit l'épouser sous peine d'amende; si elle meurt en couches avant le mariage, le père de la défunte exige que l'amant lui paye sa fille.

Tout jeune homme se marie dès qu'il a le moyen d'acheter une femme, ce qui lui coûte d'une à dix vaches; et l'épouse est tellement sa propriété, qu'il a le droit, en cas d'adultère, de réclamer des dommages-intérêts au séducteur[1]. Toutefois il ne peut vendre sa femme que lorsque ses affaires sont en mauvais état.

1. En pareil cas, des dommages-intérêts sont également réclamés et obtenus

Les noces bien et dûment célébrées avec force bacchanales, le mari va s'établir chez la nouvelle épouse, jusqu'à ce qu'il lui plaise d'habiter la demeure d'une autre; la polygamie est de règle pour tous ceux qui peuvent s'en donner le luxe. On comprend qu'avec de pareilles mœurs les liens de famille soient assez lâches, et qu'il y ait peu d'affection conjugale; tel revient de la côte chargé de marchandises, qui refusera un lambeau d'étoffe à sa femme; et celle-ci, malgré sa fortune personnelle, laissera son mari mourir de faim.

Dans la gestion des affaires domestiques l'homme est chargé des troupeaux et de la basse-cour, la femme des jardins et des champs; mais tous deux cultivent à part leur provision de tabac, chacun ayant peu d'espoir d'en obtenir de son conjoint.

Les veuves, qui ont quelque fortune, la dépensent en général à entretenir des amants. Elles attendent des cadeaux en échange; d'où il résulte qu'on n'a jamais vu d'esclave, venant de la côte, posséder un chiffon en quittant l'Ounyamouézi.

Autrefois, lorsqu'il y avait un décès, le cadavre était pris par un voisin, ou un parent, qui l'emportait sur sa tête, et le jetait dans quelque fourré ou l'hyène abonde; coutume qui explique l'absence de cimetières dans le pays. Lorsque vinrent les Arabes, les indigènes trouvèrent mauvais qu'ils enterrassent leurs morts, prétendirent que c'était empoisonner le sol, et se réunirent en masse pour empêcher les funérailles. Les Arabes n'en persistèrent pas moins dans leur usage; et non-seulement ils fondèrent leur droit de sépulture par l'autorité du fait accompli, mais ils finirent par avoir des imitateurs.

Quand un Mnyamouézi décède en pays étranger, ses camarades lorsqu'ils se donnent la peine de lui creuser une fosse, lui tournent la figure vers le village où demeure sa mère; attention qui prouve plus de sentiment qu'on ne leur en supposerait. Le corps est enterré debout, quelquefois replié sur lui-même, ou bien assis, et les bras serrant les genoux. Si le défunt est un homme riche, on tue un bœuf et un mouton pour le festin des funé-

en Angleterre, où ils se règlent d'après le rang, la qualité du plaignant, la nature de la séduction, etc. Il y a peu de temps encore on pouvait y vendre sa femme, alors même que ses affaires étaient florissantes. Nous espérons que le fait ne se produit plus; mais il est probable que la loi, ou l'usage, qui permettait de conduire sa femme au marché, la corde au cou, n'est pas effacée de la coutume anglaise, ou rien ne s'abroge. (*Note du traducteur.*)

railles; la peau du mouton lui est posée sur la face, et le cuir du bœuf lui est attachée sur le dos. Quand un chef meurt loin du pays, son corps est brûlé sur les lieux, sa tête est rapportée dans son village pour y recevoir la sépulture.

Les funérailles des sultans s'accomplissent devant une foule considérable, et sont accompagnées de rites cruels. On fait un trou profond; un caveau est ouvert, dans l'une de ses parois, et l'on y dépose le corps, voilé d'une peau de bête et couvert du manteau de cuir. Assis sur un tabouret, près d'un pot de bière, il tient un arc à la main; et trois de ses esclaves, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, la troisième devant lui, sont enterrées vivantes pour lui épargner les horreurs de la solitude. De copieuses libations, faites sur la terre amoncelée, terminent l'affreuse cérémonie.

D'après les Arabes, les Vouasoukouma enterrent leurs sultans dans une jungle située au nord de l'Ounyanyembé; à l'époque des semailles, les gens du voisinage vont déposer un peu de grain, comme offrande, à la case du fétiche, qui marque l'endroit où gisent les nobles défunts.

Le tembé, remplacé dans l'ouest par la hutte africaine, est, ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'habitation ordinaire de l'Ounyamouézi oriental. Il en est de spacieux et de bien construits que précède une vérandah, formée par la projection de la toiture; mais il ne faut chercher de propreté dans aucun. Les murailles, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, sont décorées de grandes lignes d'ovales, faites en mortier de cendre, en argile rouge, ou en terre noire. Avec ces humbles matériaux, les indigènes essayent de représenter des figures d'hommes et de serpents; on voit des tentatives de sculpture aux poteaux massifs qui décorent l'entrée des villages; et il y a des croix dans certaines parties du territoire; ces objets, que, de prime abord, on prend pour des idoles, sont de pure ornementation.

L'ameublement de ces tembés diffère peu de celui des autres provinces; c'est toujours la kitanda, lit de camp formé de branches dépouillées de leur écorce, soutenues par des fourches et recouvertes de nattes et de peaux de vache, qui occupe la majeure partie de la première pièce; le foyer triangulaire, placé vis-à-vis de la porte; le même assortiment de grands coffres où l'on renferme le grain, de caisses de bois blanc, et de gourdes

suspendues au plafond, de poterie noire, de pipes, de nattes et de grandes cuillers de bois; toujours le trophée d'armes accrochées au tronc branchu, placé dans une encognure, à côté des pierres à broyer le grain; les petites cloisons n'arrivant pas jusqu'en haut des chambres qu'elles séparent; le foyer servant de flambeau quand il fait nuit, et la porte faisant l'office de cheminée pendant le jour.

Mais ce qui caractérise les villages de la Terre de la Lune, ce sont deux ivouanzas, bâtis en général aux deux extrémités du bourg; l'un appartient aux femmes, et l'on ne peut pas y entrer; l'autre est celui des hommes, et les voyageurs y sont admis, ce qui permet de le décrire.

Dû, sans doute, au penchant qu'éprouvent les deux sexes à vivre séparés l'un de l'autre, à leur besoin d'indépendance, à la liberté de leurs manières, l'ivouanza, vaste case, plus solidement construite que ses voisines, est un lieu public, un véritable club.

Les murailles en sont mieux polies, mieux décorées que celles des maisons particulières. On y trouve les colonnes d'ovales décrites précédemment, jointes à l'impression des mains trempées dans un mortier de cendre et posées à plat, comme dans les édifices de l'ancienne Égypte. Des talismans suspendus à la porte : queues de lièvre, cornes de bouc, crinières de zèbre, etc., en protégent le seuil; un mrimba répand son ombre transparente dans la cour; et le toit de chaume est élevé en général d'un pied au-dessus du mur, ce qui dans le pays est un excellent moyen de ventilation. A l'extérieur, une forte barrière défend les abords de l'ivouanza contre les incursions du bétail; à l'intérieur est un énorme lit de camp, fait cette fois avec des planches, comme celui de nos corps de garde, et qui s'appelle oubiri. On y voit les trois cônes du foyer, ainsi que la pierre à moudre. Des flèches, des lances, des bâtons sont attachés aux solives, garnissent les râteliers et remplissent les coins, où ils se mêlent à des soufflets, et à d'autres bagatelles.

C'est dans l'ivouanza que tous les hommes du bourg vont passer la journée, souvent la nuit, même après leur mariage; ils y dépensent leur temps à jouer, à boire et à manger, à fumer du tabac et du chanvre, à causer et à dormir, entièrement nus, se servant d'oreiller l'un à l'autre, et pêle-mêle comme une meute dans un chenil.

La séparation, comme on le voit, est complète entre les deux sexes; ils ne mangent pas même ensemble : un bambin serait désolé de s'asseoir à la table de sa mère.

Les hommes prennent leurs repas chez eux, lorsqu'ils ne sont point à l'ivouanza. Quand ils peuvent ils en font deux par jour; mais souvent on s'abstient de déjeuner, par motif d'économie, et l'on dîne vers trois heures. Dans l'intervalle on chique; à défaut de tabac on mâche de l'argile, qui probablement contient quelque matière animale; toutefois la véritable cause de cet usage est dans la nécessité où sont les barbares de tuer le temps par le jeu des mâchoires, dès qu'ils ne dorment plus. C'est la *terre douce* que les Vouanyamouézi choisissent pour mâcher, c'est-à-dire celle qui provient des fourmilières. Les Arabes ont essayé d'adopter cette coutume sans en obtenir d'autre effet que des maux de cœur; elle est néanmoins assez répandue sur les deux côtes africaines, où l'argile remplace le mastic de Chio, le kat de l'Yémen, les cendres des Somalis, les grains torréfiés, et le bétel de l'Inde et de l'extrême Orient.

Il existe dans la Terre de la Lune, et chez la plupart des tribus de cette région, de curieux préjugés au sujet de la nourriture. Avant leurs étroites relations avec les Arabes, les Vouanyamouézi élevaient déjà des poulets; mais, ainsi que les Gallas et les gens du Somal, qui considèrent ces volatiles comme parents des vautours, ils ne touchaient pas à leurs volailles; même encore à présent ils ne veulent pas goûter aux œufs. Il en est cependant, parmi ces raffinés, qui s'accommodent de charogne ou de bêtes mortes de maladie. Quelques-uns refusent le mouton et le gibier d'eau, sous prétexte qu'ils n'ont pas l'habitude de s'en nourrir, et dévorent le lion, le léopard, l'éléphant, le rhinocéros, le chat sauvage et l'âne, croquent des rats, des scarabées et des termites.

Cette abstention, néanmoins, n'est pas érigée en système comme dans le midi de l'Afrique, où chaque tribu proscrit tel ou tel aliment, pour échapper à diverses calamités que suivant leurs croyances, elles s'attireraient en en faisant usage. On retrouve, au reste, de ces anomalies chez beaucoup d'Orientaux; les Arabes de l'Ounyanyembé, par exemple, qui se régalaient de chair de zèbre, n'auraient voulu pour rien au monde boire une goutte de lait d'ânesse.

Il est rare que les Vounyamouézi mangent de la viande, excepté en voyage, où grâce aux bénéfices qu'ils ont en perspective, ils se permettent ce luxe inusité; chacun alors fait sécher sa part de bœuf en l'exposant à la fumée sur une petite plateforme de bûchettes, où elle se boucane.

Leur nourriture ordinaire se compose d'une bouillie de farine qu'ils appellent ougali; à ce mets fondamental viennent se joindre les plantes nombreuses qu'ils ramassent dans les jungles; enfin du miel et du lait fermenté, dont ils se gorgent pendant la saison fertile. Toutefois les chefs se vantent de ne consommer que du bœuf; et pas un membre de la tribu n'avoue qu'il est rassasié, tant qu'il n'est pas complétement ivre.

Plus actifs que leurs congénères, les Vouanyamouézi ont, par le fait, monopolisé les transports; il n'y a pas d'autres porteurs de profession dans cette partie de l'Afrique; et parmi eux, les Vouakalaganza, les Vouasoumboua, les Vouasoukouma, c'est-à-dire les plus nobles, sont les seuls qui fassent régulièrement le service de la côte.

Mais si l'extension que le commerce a prise dans ces parages y a modifié la manière de vivre, elle ne l'a pas fait d'une façon avantageuse; les habitants n'ont plus ni probité, ni mœurs hospitalières; et la demi-civilisation qui les leur a fait perdre ne leur a donné aucune qualité en échange. Leur industrie se borne toujours au tissage d'un calicot grossier, à la fabrication de bols et de sébiles, de bâts d'âne, de paniers soigneusement faits, et des armes que nous avons décrites. Leur intelligence commerciale ne s'est pas même développée au contact des Arabes; ils n'ont aucune idée du crédit, bien que dans le Karagouah, et dans les royaumes du Nord, les payements puissent se faire à deux ans de date. Ils ne savent pas débattre un marché, renoncent à l'objet qu'ils ont demandé d'abord, si on ne le leur donne pas, et prennent celui qu'on leur présente. Bien qu'ils élèvent des ânes, et les emploient comme bêtes de somme, ils ne se sont pas imaginé de s'en servir comme monture.

Ceux qui passent quelque temps dans la Mrima, ou qui séjournent à Zanzibar, n'y ont pas trouvé d'autre état que de couper de l'herbe, de transporter des pierres et du mortier, ou de cultiver quelques légumes et du manioc, sur un terrain qui est leur concédé provisoirement. Dans leur pays, où les champs sont

cultivés avec soin, pas un d'eux n'a su adopter la charrue, dont ils connaissent l'usage, et ils en sont encore à piocher la terre à la houe.

Possesseurs d'une langue abondante, mais confuse, ils n'ont d'autre littérature que les chants et les récits traditionnels, communs à tous les sauvages; malgré la richesse de leur idiome ils se contentent, dans leurs chansons, d'une demi-douzaine de mots éternellement répétés, et emploient une quantité de monosyllables dépourvus de sens, tout bonnement par amour de l'interjection.

Il est rare qu'ils se vendent les uns les autres, et qu'ils encouragent les esclaves à s'enfuir. Quelquefois, il est vrai, ils s'approprient le déserteur, qui faisait partie d'une caravane à titre de marchandise; mais le domestique est toujours rendu à son maître au bout d'un mois ou deux.

Comme nous l'avons dit plus haut, la Terre de la Lune est gouvernée par une foule de chefs infimes. Les sultans y portent le nom de mtémi ou de mouamé; leur principal conseiller, ou vizir, a le titre de mgahoué, et les anciens de la tribu celui de manacharo, ou de vouanyapara. On désigne le menu peuple sous l'appellation collective de vouasengi.

Le Mouamé, dont le pouvoir est héréditaire, a droit de vie et de mort sur ses sujets, et il est rare qu'il inflige une punition inférieure à la peine capitale.

Outre les produits du domaine privé, les chefs tirent leurs revenus des présents que leur font les voyageurs, de la confiscation des biens, dans les cas de félonie et de magie; enfin du droit d'aubaine, et de la vente de leurs sujets. C'est à eux qu'appartiennent l'ivoire que l'on trouve dans les jungles, et tous les effets des esclaves décédés.

Les chefs les plus puissants de toute la province sont ceux de Mséné, de Kirira et d'Ounyanyembé. Quelques mots sur celui qui gouvernait ce dernier territoire, en 1858, donneront un aperçu de la manière de vivre de ces sultans.

Foundikira faisait partie d'une caravane, en qualité de porteur, lorsqu'il apprit la mort de son père; il déposa immédiatement son fardeau et se prépara, d'après la coutume, à revenir dans son pays pour y prendre possession du pouvoir. « Tu es notre camarade, lui dirent ses compagnons au moment de son départ,

et désormais tu nous mettras à l'amende, tu nous feras battre et nous tueras. »

L'ex-porteur s'en fut néanmoins dans l'Ounyanyembé où il hérita des biens paternels, y compris les veuves du défunt; il établit sa résidence à Ititénya, eut trois cents cases pour loger ses esclaves, et se trouva, en outre, possesseur de dix femmes et de deux mille têtes de gros bétail. Dédaignant de réclamer des étrangers le droit de passage que lui accordait la coutume, et n'en recevant pas moins des cadeaux considérables, il vécut avec une certaine pompe jusqu'en 1858. A cette époque, devenu obèse, par suite des années et de la bonne chère, il tomba malade au commencement des pluies. Suivant l'usage, toute sa famille fut accusée de complot magique envers son auguste personne; le jugement de Dieu fut ordonné, et l'on eut recours au mganga.

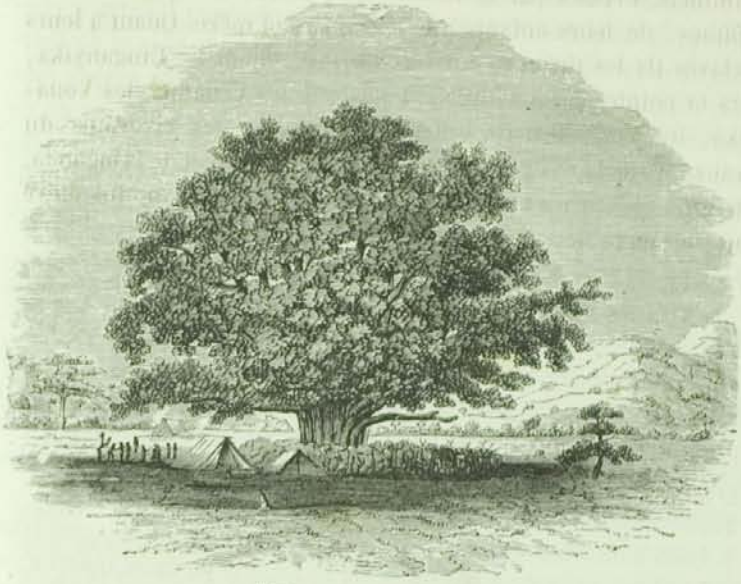
Celui-ci prit une poule, lui tordit le cou, après lui avoir fait boire un philtre mystérieux, l'ouvrit et en examina l'intérieur. En pareille épreuve, si la chair semble noircir ou se gâter auprès des ailes, ce sont les enfants, les cousins et petits cousins du malade qu'elle dénonce. L'échine, en s'altérant, prouve la culpabilité de la mère et de la grand'mère; la queue celle de l'épouse; les cuisses accusent les concubines; les esclaves sont condamnés par les pattes.

Ainsi fixé sur la catégorie à laquelle appartient le coupable, on réunit les prévenus; le mganga s'empare d'une seconde poule, la drogue *secundum artem*, et la jette au-dessus du groupe incriminé. Le malheureux sur qui elle retombe est déclaré coupable, soumis à la torture; et d'après la sentence du docteur, à qui on laisse le choix du supplice, il est immédiatement tué à coups de lance, décapité ou assommé. Un genre de mort assez commun consiste à placer la tête du criminel entre deux planches, que l'on serre peu à peu avec des cordes, jusqu'à ce que la cervelle ait jailli par les sutures du crâne.

Ils ont pour les femmes un empalement spécial, et d'une horreur sans nom.

Ces atrocités continuent jusqu'à la mort, ou à la guérison du chef. Dès la première atteinte du mal de Foundikira, dix-huit individus ont péri de la sorte. Si la maladie se prolonge, d'autres victimes seront immolées par vingtaines; et si l'auguste personnage vient à mourir, le mganga lui-même le suivra dans la tombe.

En général, les Vouanyamouézi vendent leurs captifs et leurs criminels. Pressés par le besoin, ils peuvent trafiquer de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs père et mère. Quant à leurs esclaves ils les tirent des tribus qui avoisinent le Tanganyika, vers la pointe sud-est du lac, telles que les Vouafipa, les Vouapoka, les Vouagara. Ils achètent également des riverains du Nyanza, et des gens du Karagouah, de l'Ounyoro et de l'Ouganda, l'homme étant chez toutes ces peuplades d'un prix moins élevé que chez eux.



Figuier sycomore africain.

CHAPITRE XIII.

Arrivée au Tanganyika.

La route qui se déploie devant nous traverse un pays jadis populeux et fertile que les Vouatouta ont ravagé, et dont ils ont fait un désert. Snay-ben-Amir m'a prévenu que ce serait une rude épreuve; en effet, le début est peu encourageant. Le district de Mpété, dans lequel nous entrons, sur la rive droite du Malagarazi, est en proie à la malaria, et les moustiques nous dévorent même en plein jour.

Nous bivuaquons sous un arbre touffu, vis-à-vis de l'endroit où l'on passe la rivière, ne sachant pas que sur les hauteurs boisées, qui dominent la plaine, on trouve d'excellents kraals d'herbe sèche et d'écorce, les meilleurs que l'on puisse rencontrer dans la saison pluvieuse.

5 *février*. Partis de grand matin, nous suivons d'abord le fleuve, et nous ne traversons que des marécages; bientôt le chemin se détourne, gravit des collines couvertes de bois et de fourrés, monte et descend des pentes abruptes que des ravins fangeux séparent les unes des autres. Impossible néanmoins de ne pas admirer la puissance féconde de cette terre, toujours inondée de pluie ou de soleil; une végétation exubérante cache les plaines, revêt le flanc des montagnes, et couronne leurs cimes arrondies.

Après une marche de plus de cinq heures, nous arrivons à un vaste kraal, dont l'aire, à demi nettoyée de l'herbe épaisse et fétide qui l'entoure, s'appuie à la rive droite du fleuve. Sur l'autre bord est un village, appelé Kinavouani. Les villageois traversent l'eau, et viennent en foule nous proposer des patates douces et du grain. Leurs exigences sont curieuses; ils veulent des perles rouges, du fil de fer, de la viande et du sel.

Deux hommes, des six que nous avions loués à Ousagozi pour me porter, désertent par suite de la fatigue de cette marche; et les quatre autres, n'en pouvant plus, font grève; d'où l'obligation pour moi de monter à âne, dix jours après une attaque de paraplégie.

Le lendemain matin, nous éloignant de la rivière, nous marchons sur un sol ondulé, raboteux, marqueté d'herbe et de profonds marécages. Au sud, le Malagarazi précipite son cours violent sur un lit de roche bordé de grands arbres. Chassée par le vent d'est, une masse de nuages occupe le ciel, et se fond tout à coup en une ondée insolite. Dans l'après-midi, le vent tourne à l'ouest, comme à l'ordinaire; et le soleil, qui brille, est cette fois le bienvenu.

Il y a cinq heures et demie que nous marchons péniblement, quand nous nous arrêtons. Près de nous, le fleuve, rapide et trouble, écume sur le rocher entre deux rideaux, où les lianes et les herbes s'enmêlent. Le kraal est spacieux et confortable; mais pas moyen de s'y procurer des vivres : l'espèce humaine est éteinte dans ces lieux.

Le 7 nous nous traînons sur un sol brisé, encombré d'arbres, émaillé de fondrières, dominé, sur la droite, par des plateaux élevés; puis nous retrouvons les marais et les cultures de la vallée fluviale.

Le district de Jambého, dont nous sépare le Malagarazi, est l'un des plus féconds de l'Ouvinza ; ses villages, composés de petites cases ressemblant à des nids, ses champs de patates et de millet, qu'on aperçoit tout à coup à la sortie des jungles, produisent l'effet du jour, après une nuit ténébreuse, ou l'impression qu'on ressent à la vue d'une côte, après être resté longtemps en pleine mer.

Nous louons immédiatement le canot de l'une de ces bourgades. Le chef du village, après avoir reçu huit shoukkahs, nous permet d'acheter des vivres sur son territoire ; mais la moisson n'est pas faite ; les grains et les patates sont encore sur pied, et l'on nous demande un prix exorbitant d'une vieille poule, la seule qu'il y ait dans la commune. Bref, nous nous empressons de fuir cet endroit pestilentiel, rendu intolérable par ses nuées de moustiques.

Nous partons le lendemain matin par une pluie battante, qui sature l'argile rouge des sentiers. Les ânes, affolés par la bourrasque, nous exposent à mille dangers dans ce pays de ravins profonds et de rochers anguleux. On s'éloigne du fleuve ; nous franchissons une montagne peu élevée, couverte de bois, située en amont de l'embouchure du Rousougi, et nous suivons la rive gauche de ce dernier, jusqu'à un endroit où il est guéable.

Cet affluent du Malagarazi, qui draine les terrains élevés du nord, peut avoir une largeur de cent mètres à l'époque où nous le voyons ; il coule sur un lit de terre rouge et ocreuse, divisé, au milieu, par une longue jetée de sable fin et de gravier ; l'eau nous y monte jusqu'au-dessus de la ceinture ; et comme il arrive, en général, aux rivières de ces parages, les berges en sont profondément déchirées par des ravins qui rendent la marche plus fatigante que jamais.

A l'endroit où nous passons le Rousougi, le chemin se divise en ligne du nord et ligne du sud, auxquelles un éperon de la montagne sert de point de démarcation. Le premier de ces deux embranchements conduit à Parougéréro, situé sur la gauche de la rivière, et où l'on arrive par un gué sans profondeur ; ce village, composé d'une cinquantaine de cabanes semblables à des ruches, est habité par des saulniers.

Le produit des salines, dont la plus importante est proche du Rousougi, se traite par évaporation, est mis en pile, et modelé

sous forme de petits cônes. Il constitue la principale richesse de l'Ouvinza, et la meilleure branche des revenus de trois sultans. On paye ce sel, pris sur les lieux, une shoukkah par masouta, ou demi-charge (dix-sept ou dix-huit kilogrammes). Bien supérieur au produit nitreux de l'Ougogo, il s'exporte dans le centre de l'Afrique, et approvisionne les tribus riveraines de l'Ouké-réhoué et du Tanganyika.

La ligne méridionale, que nous suivons, traverse le Rousougi à la hauteur de l'îlot sableux qui divise la rivière. Un passage à gué est toujours pittoresque; nos hommes se précipitent dans l'eau avec joie; leurs cris et leurs barbotements les protégent contre les crocodiles, ce dont ils profitent pour aller s'ébattre à un endroit où ils peuvent nager.

Nous passons, quant à nous, sur un trépied de négroïdes : la partie supérieure du corps appuyée sur deux hommes, et les talons sur les épaules d'un troisième.

Après avoir gravi l'éminence herbue qui s'élève sur la rive droite, la caravane se débat au milieu d'un marécage, où elle glisse et enfonce; elle escalade une crête rocheuse, fourrée de buissons, et tombe dans un kraal délabré, d'où on aperçoit d'anciennes salines, situées au bas de la pente qui porte cet affreux bivuac.

Le soir approche; Gaétano, cinq Vouak'houtou, et l'ânier Sarmalla n'ont pas encore paru; ils ont plusieurs charges de marchandises, ma tente, deux sacs d'effets, ma literie, celle de Valentin, et la carabine à éléphant du capitaine. Avec toutes ces valeurs, et dans le voisinage de Parougéréro, ils ne mourront pas de faim; nos pagazis refusent de rester une heure de plus dans ce kraal peu confortable, et je suis obligé de les suivre.

Deux jours après, Gaétano et ses compagnons n'étaient pas arrivés; trois esclaves de Ben-Sélim, consentirent à aller au-devant d'eux, moyennant une gratification; vers la fin de la semaine ils nous rejoignirent, en compagnie du valet et de l'ânier, qui nous revenaient sains et saufs. Quant aux Vouak'houtou, ils avaient pris la fuite malgré l'énergie de leurs serments de fidélité.

Gaétano nous rapportait notre étoffe; mais les couvertures et les serviettes avaient disparu, ainsi que plusieurs objets appartenant à Valentin. On attribua le fait aux Vouak'houtou; il est plus

probable que mon Goanais avait troqué les susdits articles pour se procurer des vivres.

Retournons au kraal où nos porteurs n'ont pas voulu rester. Après avoir descendu la côte, nous traversons un bourbier noir, émaillé, dans sa partie supérieure, d'anciennes salines, où des pots cassés, des masses d'argile noircie témoignent de la présence et du travail de l'homme. Après être sorti de ce marécage, le sentier s'éloigne de la vallée fluviale, et, tournant vers la droite, devient de plus en plus pénible; c'est une suite de ravins profonds, dominés par une végétation luxuriante, servant d'auges à des ruisseaux qui se précipitent vers le Malagarazi, bondissent du haut des corniches, s'accumulent, se resserrent, se gonflent, et s'échappent d'entre les rochers et les racines, qui les retiennent et les multiplient; ce sont des montagnes aux flancs rapides, où le sentier glisse au milieu des bois, ou se brise sur la roche, et que divisent des cours d'eau torrentiels plus ou moins difficiles à franchir. Il n'y a pas de vivres dans ces lieux déserts, et nos hommes pressés par la faim ne consentent pas à s'arrêter. J'obtiens cependant, après six heures de marche, que l'on se repose dans un fourré, au sommet d'une montagne, dont la pente voisine offre de l'eau.

Nous voyageons avec une petite caravane appartenant à un Arabe, que nous avons rencontré à Parougéréro; le foundi (régisseur, intendant, ou fondé de pouvoirs), qui la dirige, étant allé visiter la vallée du Rousougi, y trouve une bande de buffles, et nous rapporte une quantité de viande, qui est d'autant mieux reçue que nos vivres sont presque entièrement épuisés.

Le lendemain nous traversons, comme la veille, des zones pierreuses, mêlées à des ceintures de jungle, divisées par de profonds marécages, où l'eau séjourne pendant la sécheresse; mais qui, après la masika, drainent les provinces du nord et vont se décharger dans le Malagarazi. Un arbre, mis en travers des deux rives, nous permet de franchir un ruisseau qui n'est pas guéable, et dont un fourré compacte et fétide presse les bords. Nos ânes, jetés à l'eau sans plus de cérémonie, la traversent à la nage, et remontent la berge glissante avec la souplesse et l'agilité serpentine des chats.

Nous nous engageons dans un nouveau marais, où la vase est puante et noire, et qui nous conduit au Rougouvou ou Lougouvou,

limite occidentale de l'Ouvinza, qu'il sépare de l'Oukaranga. Facile à passer à gué pendant la saison sèche, le Rougouvou déborde après les pluies; il couvre actuellement ses rives, et afin de nous construire un pont avec des arbres, nous restons jusqu'au lendemain, sur un sol fangeux, maigrement voilé d'une végétation nauséabonde. Une averse imprévue, qui tombe pendant la nuit, aurait pu avoir des conséquences sérieuses en prolongeant notre séjour dans cet endroit malsain, où l'on ne peut pas se procurer de vivres.

Le jour suivant débute par le passage du Rougouvou; c'est pour nos marchandises et nos effets une nouvelle occasion d'être complétement trempés. J'obtiens quelques épis de millet d'une caravane de Vouanyamouézi, avec laquelle nous nous croisons, et je la charge de quelques ordres pour une partie de nos hommes, qui ne nous ont pas encore rejoints.

Une étape en lieu désert, pareille à la précédente, nous fait arriver à l'Ouvoungoué[1], cours d'eau fangeux, sans profondeur, bordé comme dans toute cette province, d'une végétation épaisse; nous trouvons, sur la rive gauche, un bel et vaste kraal.

Après une nuit froide et pluvieuse, nous passons l'Ouvoungoué, et nous luttons avec des herbes tranchantes, des roseaux, des joncs épineux, auxquels se joint une variété de fougère que nous n'avons pas encore vue; sombre manteau qui couvre une série d'ondulations monotones, où le sentier glissant, et creusé de trous profonds, se brise et s'égare.

Dans tous les endroits où le sol est à découvert, un conglomérat d'argile rouge et ferrugineuse, qui rappelle la surface du Loanda. (Voy. la relation du docteur Livingstone) remplace les grès et les granites de l'Est, et l'inclinaison vers le lac devient sensible. Des massifs considérables de petits bambous, de rotin rabougri, poussent dans ces halliers; le bauhinia et le smilax y abondent; du raisin minuscule, de la saveur la plus acerbe, y apparaît, pour la première fois, au versant des collines ensoleillées qu'affectionne Bacchus. Dans les fonds marécageux les bananiers croissent pour ainsi dire à l'état sauvage; en certains endroits, le sol présente des cavités d'où s'élancent des arbres géants, qui forment des masses pyramidales; et bien qu'on ne découvre âme qui vive,

1. Nommé aussi Ougouvoué.

des plantations et des champs épars annoncent que les environs sont habités.

Des lits étroits, pleins d'une fange noire, où nous trouvâmes de l'eau potable, mettaient cruellement à l'épreuve les muscles des porteurs et ceux des bêtes de somme Vers la fin de l'après-midi, j'aperçus la caravane arrêtée au flanc d'une colline, située au delà d'un marais où elle avait épuisé ses forces. Le ciel, caché à demi sous des nuées obscures, lavées de pourpre, et de l'autre côté, resplendissant de lumière, nous brassait un orage; mais qu'il était facile de tout supporter! à l'extrême horizon apparaissait une falaise bleuâtre, dont le soleil dorait la crête, et qui était pour nous ce qu'un phare est au marin en détresse.

Le surlendemain, 13 février, nous marchions à travers de grandes herbes, dont l'épais rideau s'éclaircit, et se transforma peu à peu en forêt clair-semée. Au bout d'une heure, comme nous entrions dans une petite savane, le foundi qui nous accompagnait courut en avant, et changea de direction. Je le suivis, ne me doutant pas de la responsabilité qu'il avait prise.

Une montagne escarpée, maigrement couverte d'arbres épineux, fut escaladée à grand'peine. Arrivés au sommet, nous nous arrêtâmes pendant quelques instants; nos bêtes refusaient d'avancer; l'âne de mon compagnon était mort dans l'escalade. « Quelle est cette ligne étincelante? » demandai-je à Bombay. « Je crois que c'est de l'eau, » répondit-il.

La disposition des arbres, le soleil qui n'éclairait qu'une partie du lac, en réduisaient tellement l'étendue que je me reprochai d'avoir risqué mes jours, sacrifié ma santé, pour si peu de chose; et maudissant l'exagération arabe, qui avait encouragé ma folie, je proposai de revenir sur nos pas, et d'aller explorer le Nyanza.

Je m'avançai néanmoins, la scène se déploya tout à coup, et me plongea dans l'extase; le rêve du poëte se réalisait à nos yeux :

Tremolavano i rai del sol nascente,
Sovra l'onde del mar purpuree e d'oro,
E in veste di zaffiro il ciel ridente,
Specchiar parea le sue bellezze in loro.
D'Africa i venti fieri e d'Oriente,
Sovra il letto del mar, prendean ristoro,
E co' sospiri suoi soavi e lieti
Col zeffiro increspava il lembo a Teti [1].

1. Les rayons du soleil naissant tremblaient sur les flots de pourpre et d'or, et

Rien de plus saisissant que ce premier aspect du Tanganyika, mollement couché au sein des montagnes, et se chauffant au soleil des Tropiques. A vos pieds des gorges sauvages, où le sentier rampe et se déroule avec peine; au bas des précipices, une étroite ceinture d'un vert d'émeraude, qui ne se flétrit jamais, et s'incline vers un ruban de sable, aux reflets d'or, frangé de roseaux, que déchirent les vagues.

Par-delà cette ligne verdoyante, le lac étend, sur un espace de trente à trente-cinq milles, ses eaux bleues, que le vent d'est argente de petits croissants d'écume. A l'horizon, une haute muraille d'un gris d'acier, coiffée de vapeurs légères, détache sa crête déchiquetée sur un ciel profond, et laisse voir, entre ses déchirures, marquées d'une teinte plus sombre, des collines arrondies qui paraissent plonger dans la mer. Au sud, en face de la pointe basse et longue derrière laquelle le Malagarazi décharge ses eaux violentes, les promontoires et les falaises de l'Ougouhha découpent une perspective océanesque, où le regard, en se dilatant, rencontre un archipel qui s'éparpille au loin.

Des hameaux, des champs cultivés, de nombreuses pirogues, enfin le murmure des vagues, donnent le mouvement et la vie au paysage. Pour égaler, sinon pour surpasser les plus belles scèneries des régions classiques, il ne manque à ce tableau que des villas, des mosquées, des palais et des jardins, où l'œil puisse se reposer de cette nature exubérante.

Les riants abords de cette immense crevasse avaient pour nous d'autant plus de charmes qu'ils nous apparaissaient après les mangliers de la côte, la désolation du désert, la triste monotonie des jungles, des plaines desséchées, des roches brûlées par le soleil, ou des herbes putrescentes, et des nappes de fange noire.

Ce fut une ivresse pour l'âme et pour les yeux; j'oubliai tout: dangers, fatigue, incertitude du retour; j'aurais accepté le double des maux que nous avions eu à subir; et chacun partageait mon ravissement. Le capitaine Speke, oubliant ses douleurs, ne se plaignait que de sa mauvaise vue; Ben-Sélim était radieux : c'était lui, disait-il, qui m'avait procuré cette fête; le

le ciel, vêtu de saphir, mirait en souriant sa beauté dans celle de l'onde; les vents embrasés d'Orient et d'Afrique se reposaient à la surface de la mer; et, soupirant avec joie et douceur, le sein de Thétis se ridait sous l'haleine du zéphyr.

djémadar grimaça un sourire, en me présentant ses félicitations, et jusqu'aux Béloutchis qui m'adressèrent de respectueux salams.

Arrivé à Oukaranga, j'eus un vif désappointement; je ne voyais qu'un petit nombre de cases, autour d'un unique tembé, qu'habitait alors son propriétaire, Hamed-ben-Soulayyam; de misérables huttes, construites avec de l'herbe, et servant d'abri aux voyageurs qui se rendent à l'île de Kasengé, ou qui en reviennent. Je compris dès lors pour quel motif ce scélérat de foundi avait détourné la caravane, que, suivant le conseil de Ben-Amir, j'avais dirigée sur l'Oujiji.

La rade d'Oukaranga est séparée de ce district par la Rouché, cours d'eau bourbeux, qui tombe au fond d'une baie très-creuse, dont l'ouverture, s'étendant du nord-ouest au sud-est, a une longueur de cinq à six milles. La langue de terre, qui des gorges de la montagne, s'infléchit vers le rivage, ne s'élève que de quelques pieds au-dessus du lac; transformée par les eaux des gradins supérieurs, en un marais, où la fange à certaines places vous monte à la poitrine, cette bande vaseuse nourrit avec difficulté quelques centaines d'habitants[1]. Délayée par des pluies diluviennes et d'épaisses rosées, elle est féconde en fièvres de toute nature, et redoutée des voyageurs à cause de ses nombreux crocodiles et de ses hippopotames. C'est à peine si pendant la sécheresse il est possible d'y circuler; durant la mousson, et immédiatement après, la seule voie praticable est celle du lac, et vous n'y trouvez pas un seul canot indigène.

Mon foundi, spéculant sur tous ces désavantages, avait résolu de me faire distribuer mes perles à ses camarades, pour prix des logements et des vivres que je serais obligé de leur demander, jusqu'au jour, où voulant une barque, j'aurais à subir leurs exigences. De plus, il avertit le chef de l'Oukaranga, dont la demeure était située dans la montagne, de se hâter de réclamer ses cadeaux, attendu que ne pouvant avoir de poisson frais, les hommes blancs ne tarderaient pas à partir.

Je déjouai, toutefois, cette manœuvre, en me procurant un

1. Le village d'Oukaranga, visité seulement par les voyageurs qui se rendent à Ougouhha, et par les Arabes qui possèdent un canot, est dépourvu de toute ressource; il n'y a pas de marché; et les habitants, qui récoltent à peine du grain pour se nourrir, ne songent pas même à jeter un filet dans le lac.

moyen de transport. C'était une embarcation arabe, non pontée, mais solide, et pouvant contenir de trente à trente-cinq hommes; elle appartenait à un Omani, alors en voyage; et trop considérable pour être menée à la pagaie, elle était conduite par des rameurs.

Les esclaves, qui nous avaient demandé quatre coudées de porcelaine rouge pour un morceau de viande séchée au soleil, et cinq pour le loyer d'une odieuse cabane, où nous n'avions passé qu'une nuit, voulaient avoir quarante-cinq shoukkahs (le double de la valeur de la barque), pour nous conduire à Kahouélé, à peine à trois heures d'Oukaranga. Je leur donnai dix shoukkahs, deux larges bracelets de fil de laiton (plus que ne valait tout l'équipage) et le lendemain, 14 février, vers huit heures, nous cinglâmes vers l'Oujiji.

Impossible de décrire la beauté du paysage, les formes variées et pittoresques des montagnes, dont la rougeur du matin empourprait l'azur, de peindre l'éclat de cette onde transparente, qui scintillait au soleil comme des flots d'or. Mais plus j'approchais de notre destination, plus j'étais étonné de ne rien voir qui indiquât un centre populeux. Nous avions dépassé l'embouchure vaseuse de la Rouché, qui s'alanguit au milieu d'herbes touffues; et je découvrais à peine quelques misérables cases, entourées de sorgho et de cannes à sucre, protégées contre le soleil par d'épais massifs de bananiers nains, et de sombres élaïs à la tige élancée.

D'après ce que m'avaient dit les Arabes, je m'attendais à trouver un port, un marché plus importants, plus vastes qu'à Zanzibar; et je devais à la carte des missionnaires de Mombaz des idées erronées sur *la ville d'Oujiji*. Peu à peu, les hippopotames se montrèrent plus timides, et les pirogues plus nombreuses : monoxyles de pêcheurs, canots de transport, sillonnant le lac seul à seul, ou retirés de l'eau, et groupés sur les bancs de sable jaune, qui mouchetaient les abords de la côte.

On nous poussa dans une trouée, faite au milieu de plantes aquatiques, l'eau décrut rapidement, et la barque s'arrêta sur un fonds de galets, où elle échoua tout à coup : tel est le débarcadère, le quai du grand Oujiji.

Sur la rive, quelques huttes éparses, en forme de ruche, et du modèle le plus humble, représentent la cité. Nous fîmes à peu

près cent pas au milieu d'un bruit de voix, de tamtams, de trompettes qui défie toute description. Suivis d'une foule à peau noire, dont la surprise faisait sortir les yeux de la tête, nous passâmes à côté du *bazar*, c'est-à-dire d'un plateau dépouillé d'herbe, et flanqué d'un arbre tortu.

Là, entre dix et trois heures, lorsque le temps le permet, un certain nombre d'indigènes, les uns debout, les autres accroupis, échangent, troquent, vendent et achètent, criaillent, se débattent, se querellent en faisant un vacarme qui s'entend à plusieurs milles à la ronde ; et souvent un coup de dague ou de lance y fait éclater la guerre de tribu à tribu. On y trouve en général du poisson, des légumes, des bananes, des melons d'eau, surtout du vin de palme ; quelquefois des chèvres, des moutons et de la volaille ; enfin, de temps en temps, on y brocante un esclave ou un morceau d'ivoire. Les gens laborieux y apportent leur ouvrage, et, en attendant les chalands, filent du coton au moyen de grossiers fuseaux, ou bien épluchent celui que renferment de petites corbeilles déposées sur le sol.

De ce prétendu bazar, dont le titre seul rappelle la civilisation arabe, je fus conduit à une maison délabrée que le propriétaire, Hamed-ben-Sélim, avait abandonnée aux esclaves et aux tiquets. Situé, néanmoins, à huit cents mètres du bourg, dont les cases, pareilles à d'énormes champignons, apparaissent à peine au-dessus de leur rempart verdoyant, ce tembé avait le double avantage d'être à proximité des vivres, et dans une position qui, au premier abord, est charmante. C'est de la rive qu'il faut voir le Tanganyika ; sa beauté est moins grande pour celui qui le parcourt ; lorsqu'on est sur ses eaux, la monotonie des couleurs fatigue le regard : tout y est vert et azur ; et la ligne continue des hautes montagnes, qui se dressent de chaque côté comme les parois d'une auge immense, vous attriste en évoquant l'idée de réclusion.

Tandis que je me repose dans le froid tembé d'Hamed, où, en dépit du mauvais état des lieux, je jouis d'un confort relatif, entrons dans quelques détails au sujet du territoire que nous venons de traverser.

La cinquième zone de la région explorée dans notre voyage, comprend la vallée du Malagarazi, vallée d'alluvion dominée par les flèches inférieures des montagnes du Karagouah et de l'Ou-

roundi[1]. Elle s'étend de Mpété, où l'on traverse le fleuve (28° 50' de longitude est) au bord du Tanganyika (27° 41') et du 3° 14' latitude sud, où l'on suppose que doit être la frontière septentrionale de l'Ouroundi, au 5° 2', de la même latitude, parallèle de l'Oukaranga, ce qui lui donne une largeur de 108 milles géographiques.

Les caravanes indigènes vont du Malagarazi au bord du lac en huit jours; elles ne s'arrêtent qu'à un jet de pierre de leur destination.

Il serait difficile de déterminer la hauteur moyenne de cette zone, dont l'altitude varie continuellement; tout ce que nous pouvons dire, c'est que la plus grande élévation que nous ayons constatée est de cinq cent soixante-quatre mètres au-dessus du niveau de la mer.

Cette région renferme, de l'est à l'ouest, les provinces d'Ouvinza, d'Oubouha et d'Oujiji. L'Oukaranga se trouve à l'extrémité sud-ouest, et l'Ouhha sur la lisière du nord. Par ses traits généraux, elle rappelle les vallées alluviales du Kingani et de la Mgéta; au bord du fleuve est un sol noir, gras et riche, formé des débris d'une végétation prodigieuse; cette bande féconde, ayant d'un à cinq milles de largeur, et qui est presque déserte sur la rive droite, malgré sa fertilité, offre sur la rive gauche une série de cultures luxuriantes.

Une crête irrégulière, de formation primitive, hérissée de quartiers de roche, entaillée par des ravins béants, ferme l'horizon vers le nord, d'où elle projette ses caps aigus, ses pointes verdoyantes, qui mordent la plaine, et s'étendent, comme de lourds sillons, jusque dans la vallée fluviale. Sur chacun de ces contreforts s'élève un massif, où dominent les bauhinias et les mimosas; parfois c'est un arbre isolé qui en couronne le sommet: un palmyra ou un baobab, dont la silhouette se découpant au loin, sert de point de répère aux caravanes. Les flancs de ces éperons composés de gneiss, d'hornblende, de quartzite, de fragments de quartz, de grès ferrugineux, sont escarpés et couverts de bois touffus; leur surface inégale, tantôt fangeuse, tantôt pierreuse, est généralement la même pour les deux pentes.

Chaque ondulation de terrain est séparée de la voisine par un

1. Montagnes projetées à l'occident par la chaîne des monts de la Lune.

vallon marécageux, dont la partie la plus basse renferme un chapelet d'étangs où l'eau séjourne; on voit çà et là des canaux profonds, aux berges rapides, creusés par les pluies torrentielles. Des herbes gigantesques y forment d'épais rideaux, que le sentier déchire, et où il court sur un paillis tellement compacte, que les ânes, malgré leur charge, n'enfoncent pas dans la vase recouverte par ce chaume. Tous les ans, pendant la sécheresse, on brûle cette herbe jaunie qui, de même que le phénix, renaît de ses cendres après quelques ondées.

Au sud, la côte est moins tourmentée qu'au nord; et la vallée se ferme, à l'est, par une falaise rocheuse, fourrée d'arbres et de broussailles jusqu'au faîte, dont la ligne est presque horizontale.

Ainsi que le prouve le cours régulier du Malagarazi, l'inclinaison des terrains se fait à l'ouest par une pente assez douce, qui devient néanmoins plus rapide aux approches du lac, à partir des deux dernières étapes. Le fleuve reçoit, des escarpements du nord, une multitude de tributaires, dont il emporte les eaux vers le réservoir central.

Sous l'influence de la chaleur et de l'humidité, ces deux grandes forces productrices de la nature, la végétation poussée à l'excès, nuit à la salubrité du climat. L'année s'y divise en deux portions inégales, l'une de huit mois, l'autre de quatre : la mousson qui débute en septembre avec violence, et dure jusqu'en mai; et la saison sèche qui termine le cycle annuel.

Comme à Zanzibar, la pluie n'y est pas continue, et les interruptions qu'elle présente varient de quelques heures à plusieurs jours; mais de plus que dans l'île, elles sont accompagnées de violents orages.

D'après les indigènes, les éclairs venant du nord, surtout pendant la nuit, pronostiquent le mauvais temps. Le kaskasi et le kosi (moussons du nord-est et du sud-ouest) n'ont pas, dans ces parages, la régularité qui leur est habituelle. Les courants aériens qui forment les vents alizés, détournés de l'Atlantique par le rayonnement de la côte, et par les régions stériles de l'Afrique australe, où ils se dessèchent, refroidis au contact des monts boisés du Tanganyika, et de la vallée suivante, y déposent les vapeurs dont ils s'étaient chargés entre le lac Ngami et la ligne équinoxiale. Lorsque la terre y est saturée d'eau, le vent froid et humide, chassant des nuages gorgés d'électricité, se précipite

vers l'est, où, depuis six mois, un soleil dévorant calcine le sol et raréfie l'atmosphère.

Nous avons dit plus haut qu'à Mséné les pluies commencent de septembre en octobre, qu'elles traversent l'Ounyamouézi, n'ap paraissent sur la côte que dans les premiers jours d'avril, suivent le cours du soleil, et que défléchies au nord-ouest, vers la corne africaine, dont l'air et le sol embrasé l'attirent, elles gagnent la presqu'île indoustane en juin, et s'épuisent sur le versant méridional de l'Himalaya. Le refroidissement graduel de la terre, et la marche rétrograde du soleil, produisent le même effet en sens inverse, c'est-à-dire la mousson du nord-est. Mais dans le voisinage du Tanganyika cette fixité disparaît; la masse d'eau, que renferme ce vaste réservoir, conserve une température égale, tandis que les gorges et les montagnes voisines sont soumises à des alternatives d'extrême chaleur et de froid pénétrant, d'où l'irrégularité des courants atmosphériques.

Pendant la saison pluvieuse de 1858, un vent glacé du nord soufflait presque tous les matins des hauteurs de l'Ouroundi, et variait plusieurs fois dans le jour, en tournant vers le sud. Les plus violents orages venaient du sud-est et du sud-ouest, et contre la raffale aussi bien qu'amenés par elle.

Cette mousson rigoureuse, interrompue seulement par quelques éclaircies, est remplacée par des coups de soleil qui dessèchent l'herbe verte, et la réduisent, en peu de jours, à l'état de chaume. Néanmoins, en dépit de son soleil et de sa mousson, tous les deux excessifs, le climat de l'Oujiji passe pour être d'une salubrité relative; il le doit sans doute à la fraîcheur de ses nuits et de ses belles matinées. La moukoungourou atteint, il est vrai, sans exception tous ceux qui arrivent au bord du lac; mais elle y est moins grave que dans l'Ounyanyembé. C'est comme ailleurs, une fièvre bilieuse, accompagnée de frisson, mais peu violente, et qui dure trois ou quatre jours. Il est difficile de transpirer pendant l'accès, qui devient souvent périodique, et reparaît tous les mois à une époque déterminée.

Après le passage du Malagarazi, la route se divise en plusieurs embranchements, qui traversent tous la partie droite de la vallée, partie déserte, qu'on préfère néanmoins au territoire de la rive gauche, en raison de la terreur qu'inspirent les Vouavinza. La ligne que nous avons prise, et que nous avons décrite, porte le

nom de Jambého; c'est à la fois la plus importante et la plus méridionale de celles qui courent au nord du fleuve.

Le district d'Oukaranga s'étend du Rougouvou jusqu'au lac; il est borné, au sud, par la région d'Out'hongoué; au nord, par la Rouché, cette petite rivière, au cours paresseux, dont l'embouchure est large de quarante mètres, et qui, n'étant pas guéable, est franchie par deux ou trois canots passeurs. Le rauque rugissement de l'hippopotame se fait entendre sur ses bords, et des nuées de moustiques pullulent dans les basses terres qui l'avoisinent.

De petits villages sont épars dans cette plaine détrempée, misérables hameaux, où vivent quelques familles, entourées des cultures, peu nombreuses, que renferment les parties sèches du bourbier.

Le port d'Oukaranga est une rade ouverte, où il est rare, avons-nous dit, qu'on aperçoive une pirogue indigène. Les marchands qui ont des bateaux, et qui peuvent envoyer chercher des provisions dans les îles situées près de l'autre rive, préfèrent, par économie, le séjour de ce district à celui de Kahouélé; enfin c'est un lieu de halte pour les caravanes qui se rendent à Ougouhha, et qui allongeraient leur route en passant par l'Oujiji. Malgré cela on n'y trouve aucune ressource : pas de marché, encore moins de bazar; et la population, qui a tout au plus assez de grain pour se nourrir, ne prend pas même la peine de jeter un filet dans les eaux qui l'inondent.

L'Oukaranga exporte des bambous, des bois de charpente et de chauffage que l'on coupe dans la montagne, et qui s'envoient, dans l'Oujiji, d'où les traitants sont contraints de faire venir leurs ouvriers.

Ce petit district aurait, suivant quelques écrivains, donné autrefois son nom, qui signifie terre des Arachides, aux Mocarangas, Moucarangas ou Moucarongas, nation que tous les Portugais, depuis João dos Sanctos (1586-97) jusqu'à Don Sébastien-Xavier Botelho (1835), ont placée dans le Mozambique, entre les 5° et 25° degrés de latitude méridionale, sous la domination du Monomotapa.

En l'absence de tout document historique, l'analogie est le seul flambeau qui puisse nous éclairer. Dès lors il faut admettre que les anciens géographes, ayant confondu le Tanganyika avec le

Nyassa, ont cru borner les Mocarangas aux rives de celui-ci, tout en étendant leur territoire jusqu'au lac septentrional; ou que les Mocarangas ont perdu leur ancienne importance, ou bien que la tribu des rives du Tanganyika, est un débri de cette nation puissante, que des revers de fortune ont chassée vers le nord, ainsi qu'il est arrivé pour les Vouatouta dans ces dernières années.

L'erreur grammaticale du nom de Moucaranga, permet au reste de douter de l'exactitude des historiens portugais à l'égard de cette peuplade; et, bien que le senhor Botelho, dans son *Memoria estatisca*, ait donné au *Monomoézi* la dénomination de Moucaranga occidental, on ne trouverait pas un seul habitant de la Terre de la Lune qui se reconnût des liens de parenté avec une race dont l'idiome est différent du sien, et le territoire à deux cents milles de sa frontière.

L'Oujiji a pour limites, au nord l'Ouroundi, au sud l'Oukaranga, à l'ouest le lac, à l'est l'Oubouha; enfin au nord-ouest l'Ouhha, dont les Vouatouta ont fait un désert, en dépit de sa fécondité.

Lorsque nous arrivâmes dans l'Oujiji, en 1858, Kahouélé en était le chef-lieu. Borné à l'ouest par le district de Goungou, situé en face de l'îlot de Bangoué, cet établissement était alors déserté par les voyageurs qu'en avaient éloignés les rapines de l'ancien chef. Toutefois Lourinda, chef actuel et fils du précédent, faisait tous ses efforts pour recouvrer la situation compromise par la brutalité de son père, et se montrait plein de courtoisie envers les étrangers. Les Arabes fréquentaient le district d'Ougoyyé, au sud-ouest de Kahouélé, dont les sultans, Habeyya et Marabou, étaient un peu moins rapaces que ceux des environs. C'est un endroit sableux, où il n'y a pas de fourmis blanches, mais qui, entouré de villages et de champs cultivés, ne jouit pas de la charmante vue du lac. Tous ces districts sont à deux ou trois milles de Kahouélé, d'où le regard embrasse les possessions d'une demi-douzaine de tribus indépendantes.

Les caravanes qui arrivent dans l'Oujiji par la voie de terre, campent ordinairement pendant quelques jours dans ces bourgades extérieures, situées sur les deux rives de la Rouché; coutume désastreuse, dont l'origine paraît fort ancienne. Tout étranger dans l'est de l'Afrique passe, en thèse générale, pour avoir des intentions hostiles, jusqu'à ce qu'il ait prouvé le contraire;

et beaucoup de tribus ne l'admettent chez elles qu'après une invitation spéciale. C'est ainsi que dans le Somal, dans le pays des Gallas, chez les Vouamasaï et les Vouakouafi, le voyageur doit s'asseoir sous un arbre, situé en dehors de l'établissement, jusqu'à ce qu'une députation composée d'anciens, étant venue s'enquérir de ses projets, l'introduise dans le village.

Toutefois le motif sur lequel, aujourd'hui, s'appuie cette coutume, est plutôt commercial que politique. La caravane s'arrête sur un terrain neutre, où les chefs des territoires voisins lui envoient divers présents : dans l'intérieur de l'ivoire et des esclaves, dans la région maritime de l'étoffe et des denrées. Ces présents, qui portent le nom de *magoubiko*, ont pour objet de témoigner aux nouveaux venus le vif désir qu'on a de trafiquer avec eux. Les émissaires des sultans rivalisent de belles paroles, et c'est aux promesses les plus brillantes qu'appartient la victoire.

Après s'être consulté pendant huit jours avec les siens, le chef de la caravane choisit pour hôte celui dont la réception promet d'être la plus avantageuse; le sultan préféré lui fournit un logement, veille à ce que la bande ait un gîte, et s'indemnise de ses frais et de ses peines en réclamant les droits et les cadeaux d'usage.

La même coutume existait dans le midi de l'Afrique, où elle portait le nom de *marché;* c'était un engagement réciproque entre deux personnes de nations différentes, de se donner l'hospitalité, engagement scellé par des présents mutuels. Chez les Somalis et les Arabes de Zanzibar, le voyageur, à qui s'impose cet accueil onéreux, s'appelle Nézil.

A la frontière de l'Oujiji, après douze étapes que les caravanes indigènes font ordinairement en quinze jours, se termine le transit de la cinquième région. La route, à partir de la côte, pour en arriver là, se divise en cent stations, ou en quatre-vingt-cinq, suivant le plus ou moins de longueur des marches, et prend cent cinquante jours, y compris les temps de repos indispensables; mais sans compter les délais plus ou moins prolongés qu'imposent les circonstances : affaires commerciales, achats de vivres, mauvais vouloir des chefs, hostilités des habitants, etc. L'espace franchi est de cinq cent quarante milles géographiques à vol d'oiseau, que les sinuosités du chemin portent à neuf cent cinquante.

Il nous a fallu pour accomplir ce trajet, quatre cent vingt heures de marche effective, réparties en cent jours, ce qui, terme moyen, donne à peu près deux milles un quart par heure ; mais la durée totale du voyage avait été de sept mois et demi (du 27 juin 1857, au 18 février 1858), d'où il résulte que le chiffre des haltes avait excédé d'un tiers celui des journées de marche.

Dans la pratique, il est rare que les Arabes mettent moins de six mois pour arriver au lac. Les caravanes dont la charge est légère, pourraient gagner l'Ounyanyembé dans un délai de soixante-quinze, à quatre-vingt-dix jours, et faire ensuite la route de l'Oujiji en vingt-cinq marches, ce qui réduirait à quatre mois la durée du voyage. Dapper[1] assure que les pombéiros, voyageurs indigènes de l'Afrique occidentale, répondent à ceux qui les interrogent, que le lac est au minimum à soixante jours de chez eux, en allant droit à l'est. Mais la distance de Mbouamaji à Loanda étant de quinze cent soixante milles géographiques, cette opinion donnerait en ligne directe, un chiffre moyen de vingt-six milles par jour, ce qui n'en ferait pas moins de trente-six, en tenant compte des déviations du sentier.

Da Couto, citant les renseignements que Francisco Barreto dans son expédition de 1570, à Patta, recueillit auprès de quelques Maures (Arabes ou gens du Sahouahil), établit que de Quiloa ou d'Atondo (pays des Vouatondoué), on peut gagner la mer intérieure en franchissant quinze ou vingt lieues ; mais il parle probablement du lac Nyassa, et non pas du Tanganyika.

M. Cooley reproduit l'histoire d'un ancien marchand Arabe, Mohammed-ben-Nasour, qui compte soixante et onze étapes de Bouromaji (Mbouamaji) à l'Ouhha qu'il appelle Oha, et donne un total de quatre-vingt-trois marches pour se rendre au lac. Il cite également celui d'un Mnyamouézi, Lief-ben-Séid (corruption probable de Khélef-ben-Séid), où l'on trouve soixante-deux stations jusqu'à l'Ougala, dont le territoire est à quatre ou cinq jours de l'Ouhha. Il fait observer plus loin « que de Bouromaji, près de la pointe de Pouna, jusqu'à l'Oha (Terre de la Lune), le voyage est de soixante-dix-neuf jours, et que les rives du lac sont encore à six ou huit jours de distance. » Cette estime

1. Beschryving van Africa, Amsterdam, 1671.

est de toutes celles qui ont été faites, celle qui approche le plus de la vérité.

M. Macqueen, à son tour, s'appuyant sur l'itinéraire de Lieff-ben-Séid, place le lac à six cent quatre milles, et à soixante-dix jours, de l'embouchure du Pangani. Évidemment toutes ces autorités ont confondu les lacs Nyanza, Tanganyika, et Nyassa [1].

Il y avait dix ans que les Arabes avaient pénétré dans la Terre de la Lune, lorsqu'en 1840, ils poussèrent leurs expéditions commerciales jusque dans l'Oujiji; (disons par parenthèse qu'Oujiji est le nom d'une province [2] et non pas celui d'une ville, comme on l'avait avancé). Ils trouvèrent la situation favorable à l'établissement d'un comptoir, et résolurent d'en faire un lieu d'entrepôt d'où leurs facteurs, au moyen du lac, se répandraient facilement chez les tribus riveraines, pour y recueillir de l'ivoire et des esclaves. Mais le climat était insalubre, les populations furent hostiles, le cabotage du lac eut souvent des suites désastreuses, et la place de l'Oujiji n'a pas acquis l'importance de Kazeh, ou de Mséné. C'est tout bonnement un lieu de transit où arrivent pendant la belle saison, de mai en septembre, des caravanes volantes, qui retournent dans l'Ounyanyembé, dès qu'elles ont reçu leur chargement.

Toutefois l'abondance des pluies, et la fertilité du sol, qui en rendent le séjour funeste aux voyageurs, fertilité dont témoignent la taille des arbres et la profusion des fougères, font de l'Oujiji l'une des provinces les plus riches de cette partie de l'Afrique; les légumes, qui partout ailleurs ont besoin d'être cultivés, y croissent naturellement et y prospèrent. Le riz, que dans le principe y avaient semé les Arabes, y atteignait plus de deux mètres et demi de hauteur, et joignait une qualité parfaite à une végétation exubérante; mais les natifs lui préféraient le sorgho; et fatigués des ravages que leur causaient les éléphants, les singes et les hippopotames, les Omanis ont abandonné leurs rizières.

Outre le sorgho, les Indigènes cultivent le nagli des Indous (*eleusine coracano*), la voandzéia, l'arachide, les pois, les fèves et

1. La distance de la côte à l'Oujiji offre encore plus de contradictions dans les différents chiffres qui en ont été donnés.

2. On donne aussi quelquefois à toute cette province le nom de Manyofo, qui paraît être celui d'un district ou sultanat.

des haricots de différente espèce; le manioc, l'aubergine, la patate douce, l'igname, le concombre, et un champignon blanc d'espèce souterraine. La variété indostane de l'artichaut de Jérusalem[1] croît spontanément sur cette terre féconde; mais les natifs, n'en faisant aucun cas, ne se donnent point la peine de cultiver cette plante; enfin il y a toujours au marché du tabac, du coton et de la canne à sucre, ainsi que des bananes et des fruits d'élaïs.

Selon toute apparence, le mdizi, ou bananier, appartient en propre à cette région, dont il serait aborigène; il fournit aux habitants de l'Ousoumbara, du Karagouah et de l'Ouganda, leur principale nourriture; on en compte, dit-on, une douzaine de variétés dans la partie montagneuse, et il suffit d'un seul régime pour faire la charge d'un homme.

La banane se trouve dans l'île et sur la côte de Zanzibar, dans le K'houtou, au sommet de la vallée fluviale, et dans les montagnes de l'Ousagara; bien qu'elle s'y voie rarement, c'est à Kazeh, dans les jardins arabes, que se rencontre la meilleure variété de l'espèce africaine; mais c'est toujours, comme fruit, un pauvre échantillon de la race : une pulpe grossière, fibreuse, insapide, où la graine abonde, et que les étrangers délaissent, de peur des flatuosités.

Il existe, sur les bords du lac, un bananier qui donne un fruit énorme, appelé mikono thembou (main d'éléphant) dont le volume est bien supérieur à celui de la banane de cheval que l'on voit dans l'Inde; la peau en est d'un rouge brique, virant au brun rouillé, la pulpe d'un jaune terne, la semence noire, et la saveur forte, âpre et pharmaceutique.

Le mchikichi (élaïs de Guinée) qui, d'après les Arabes, se trouve dans les îles de Pemba et de Zanzibar, ainsi que dans les montagnes de l'Ousagara, mais plus rarement, croît sans culture sur les rives du Tanganyika; il en presse les bords et y forme de sombres massifs, qui disparaissent dès qu'on s'éloigne de l'eau.

1. Le Dr Krapf, en citant les plantes légumineuses qu'il a trouvées chez les Gallas, donne l'artichaut de Jérusalem pour un hélianthe; ce serait donc un topinambour, qui, en effet, a la saveur de l'artichaut; mais le capitaine Burton ne l'ayant désignée que sous le nom vulgaire, nous ne savons pas si la plante qu'il appelle artichaut de Jérusalem est tout simplement notre patisson, qui est une courge, ou l'hélianthe du pays des Gallas. (*Note du traducteur.*)

Son fruit, d'un jaune vif, pointillé de noir brillant, à reflet violacé, est mangé par les Indigènes, en dépit de sa fadeur nauséuse. L'huile que l'on en retire, et qui a la consistance du miel, extraite par un procédé tout primitif, est l'objet d'un commerce considérable dans la région du lac; c'est le produit célèbre qui, employé en Europe à divers usages, a commencé la réforme sociale des tribus africaines de l'Ouest.

Dans l'Oujiji on obtient cette huile, que l'on y appelle mahouézi, en faisant bouillir le drupe, que l'on a broyé pour en détacher le noyau; après quelques heures d'ébullition, toute la partie oléagineuse ayant surnagé, on l'abandonne à elle-même pour qu'elle se coagule, puis on la recueille, et on la met dans de grands pots de terre. Elle vaut en général quatre mètres de calicot blanc les trente-cinq livres; mais c'est presque toujours contre du sel que le vendeur l'échange aux caravanes.

Les Vouanyamouézi, d'après M. Cooley, achètent l'huile rouge qui se fabrique sur l'autre rive, au sud-ouest du lac. Malgré ce qu'elle a de nauséabond, cette huile butireuse est universellement employée dans la cuisine africaine; elle forme, de plus, la seule huile à brûler du pays, et la seule base des onguents et des pommades.

Comme celle du dattier, dans l'ouest de l'Inde, où l'on en fait du toddy, la séve de l'élais est recueillie par les riverains du Tanganyika; le bas prix de cette liqueur, qu'ils appellent tembo, (le soura de la côte de Guinée) explique la fréquence de leur ivresse et leur démoralisation.

Le marché de l'Oujiji est bien approvisionné; excepté pendant les pluies excessives, on peut toujours s'y procurer du poisson, qui est invariablement vidé avant d'être mis en vente. Le miel y abonde, après la saison pluvieuse; et quand on est bien avec le chef, on peut, chaque jour, y acheter du lait et du beurre. Des chèvres de belle espèce, et des moutons à longue queue, y sont amenés du voisinage, d'où l'on apporte en même temps des œufs et de la volaille, auxquels ne touchent pas les Indigènes. Les Arabes élèvent des canards de Manille; les habitants nourrissent des pigeons, mais ils ne veulent pas les vendre.

Les quelques troupeaux de bêtes bovines qui ont échappé à la dent des Vouatouta, grands amateurs de bœuf, sont d'une belle race, originaire des montagnes du Karagouah, d'où elle fut, dit-

on, amenée par les Vouahha. Leurs cornes paraissent d'une grandeur insolite dans cette région, et leur stature, jointe à la petitesse de leur bosse, les rapproche plutôt des races anglaises, que de celles de l'Afrique ou de l'Inde. Il est fort rare, aujourd'hui, qu'on vende quelques-uns de ces animaux, qui, dans tous les cas, sont d'un prix énorme : un esclave adulte pour la vache la plus mauvaise.

Jamais ce bétail n'est mis à couvert, jamais il ne mange de grain. Le pis offre peu de développement, et la quantité de lait s'élève tout au plus au quart de celle que donne une vache civilisée ; encore n'a-t-on ce faible produit que pendant quelques mois après la naissance du veau. Il ne paraît pas que le *tulchan* du Thibet soit connu dans le centre de l'Afrique; mais on n'y manque pas de moyens barbares pour dompter une vache récalcitrante et l'obliger à se laisser traire.

La faune est peu nombreuse aux bords du Tanganyika; tout le monde y aime la viande; tout animal y est mangé, depuis le termite jusqu'à l'éléphant, et il n'est pas d'homme qui ne soit chasseur. Au carnage qui en résulte se joint la tsétsé; enfin il est probable que l'excès de la végétation, l'abondance et la durée des pluies tendent à restreindre le nombre des espèces, et à en diminuer les individus. Il y a bien quelques troupes d'éléphants dans les halliers de bambous qui entourent le lac; mais les monceaux d'ivoire que l'on vend sur les marchés de l'Oujiji ont été recueillis dans une aire de plusieurs milliers de milles carrés.

Toutefois, les hippopotames et les crocodiles sont communs dans les eaux, les buffles dans la plaine marécageuse. Les hyènes s'y montrent pleines d'audace; et les chiens à demi sauvages, qui se glissent autour des bourgades, leur sont peu inférieurs en fait de rapine. Quelques habitants prennent de ces chiens qu'ils apprivoisent, et les mènent en laisse; mais ils ne se plaignent pas lorsque après une razzia sur la viande, le lait ou le beurre d'un Arabe, leur favori est tué d'une balle. Il est très-rare qu'on entende aboyer ces animaux ; ils abandonnent aux coqs le soin de faire du bruit dans le village.

Comme partout, le rat gris et le rat musqué fréquentent les habitations.

En fait d'oiseaux, un bel aigle pêcheur, de la taille d'un coq

domestique, et dont la tête et les épaules d'un blanc de neige relèvent le plumage d'un chocolat foncé, guette sa proie du haut des grands arbres qui bordent le Tanganyika. Une mouette à pieds rouges, vit en petites colonies sur le lac; nous l'avons vue, à la fin des pluies, se rassembler, par bandes, sur la grève, ainsi qu'elle le fait, à Aden, au moment d'émigrer.

Le martin-pêcheur est ici un gros oiseau à livrée blanche et grise, au bec noir et fort, qui porte une crête analogue à celle du bulbul indou, et perche sur les branches qui pendent au-dessus des eaux ; il a les mêmes habitudes et le même vol que les autres alcyons.

Un grand plotus noir, long et décharné, rase la surface du lac; et des glaréoles courent sur le sable jaune.

On voit encore la perdrix et la caille (cette dernière dans l'Ouroundi), la corneille à rabat, des hirondelles en passage, des gobe-mouches, des courlis, des hoche queues et différentes passerinées.

Des grenouilles, dont quelques-unes sont bruyantes à l'excès, habitent les grandes herbes du rivage; et les termites, qui pullulent autour de Kahouélé, en dévastent le sol onctueux et rouge; elles sont moins à craindre où la terre est dure et sableuse.

Mais si au dehors la vie animale est peu abondante, elle grouille à l'intérieur des cases, où s'abritent des scorpions, des serpents, des fourmis d'espèces variées, dont les cohortes chassent quelquefois le propriétaire. Les solives sont creusées par des xylophages, les murs bossués par les abeilles-maçonnes; les angles voilés des toiles épaisses d'araignées hideuses; le grillon vous assourdit, les blattes détruisent vos denrées, et les mouches, les punaises, les tiquets et de gros moustiques bruns vous assaillent et vous dévorent.

Bien que la valeur croissante des esclaves et de l'ivoire ait forcé les Arabes à pousser leurs explorations au delà du Tanganyika, l'Oujiji n'en est pas moins resté le grand comptoir de la traite dans ces parages; c'est là qu'on amène le butin capturé dans l'Ouroundi, l'Ouhha, l'Ouvira et le Maroungou. Toutefois les traitants indigènes, en voulant jouer au plus fin, ne tarderont pas à ruiner cette branche de commerce, la plus lucrative de leur trafic. Ils vendent à bas prix, et s'indemnisent en facilitant la désertion des vendus. Tout chef de caravane qui n'a pas le soin

d'enchaîner ses esclaves, ou de les attacher avec des cordes jusqu'à ce qu'il ait gagné la rive gauche du Malagarazi, perd le cinquième de sa cargaison. Cette pratique frauduleuse a déjà jeté de la défaveur sur la place de Kahouélé; si elle continue, les Arabes transporteront le siége de leurs affaires dans un district dont les habitants seront moins habiles, ou plus sensés.

On ne pourrait établir, même d'une façon approximative, le prix moyen de l'esclave dans cette région; la valeur y subit, comme partout, les lois de l'offre et de la demande; et, suivant les circonstances, le chiffre est, par homme, de quatre à vingt shoukkahs de merkani (calicot américain). Mais comme à Zanzibar, l'article se vend de quatorze à quinze dollars, le traitant réalise un bénéfice de près de cinq cents pour cent, d'où la difficulté d'abolir son commerce.

Les principales tribus qui habitent cette région sont les Vouajiji, les Vouavinza, les Vouakaranga, les Vouatouta, les Vouabouha et les Vouahha.

Beaucoup plus forts que les autres peuples que nous avons vus sur notre passage, les Vouajiji sont massifs, ont la peau foncée, de vilains traits, la jambe droite et robuste. Plus gros, plus lourds que les Vouanyamouézi, et se rapprochant davantage du centre de l'Afrique, ils tiennent plutôt du nègre que du négroïde[1]. Ils ont la main large, le pied grand et plat; leur voix est dure et stridente, leur regard impérieux, et la liberté de leurs manières va jusqu'à l'insolence. Quant aux femmes, qui sont tenues en haute estime, elles ont encore plus d'emportement, de sans gêne et de rudesse que les hommes. Prises de boisson, elles entrent dans la case de l'étranger, furettent partout, et emportent ce qui leur convient.

Beaucoup de Vouajiji sont défigurés par la petite vérole (les Arabes ont essayé vainement de leur faire adopter l'inoculation): le

1. Le colonel Speke a écrit dans *Blackwood* (novembre 1859) : « J'ai toujours observé que les Africains de nuance claire étaient plus violents et plus braves que ceux d'une teinte obscure. Les Vouazaramo, les Vouagogo, musculeux et d'un *noir rutilant*, sont d'une couleur beaucoup moins foncée que leurs congénères, et certes ils ont le caractère plus indépendant, l'esprit plus belliqueux, les manières plus dignes, enfin quelque chose de plus mâle et de plus noble dans l'aspect et la démarche. » Les tribus d'une teinte *obscure* sont, en effet, presque toujours les plus dégradées, par conséquent les moins puissantes; les Vouazaramo sont bien avec les Vouajiji et les Vouatatouru, les peuplades les plus belliqueuses et les plus redoutées de cette région, mais elles sont en même temps les plus noires.

plus grand nombre a la peau couverte d'ampoules, d'éruptions de diverse nature, et ils sont tous victimes d'une démangeaison chronique, provenant, au dire des Arabes, de ce qu'ils se nourrissent de poisson gâté.

Ils abusent du tatouage, sans doute pour se protéger contre l'humidité de l'atmosphère et la fraîcheur des nuits. Quelques-uns des chefs portent les marques d'affreuses brûlures, faites sans préjudice des lignes, des cercles, des étoiles qui décorent les bras, la poitrine, les épaules de la plèbe, comme chez les Vouangindo, tribu voisine de Quiloa.

Les deux sexes mettent leur joie et leur orgueil à ruisseler d'huile; et certes ils n'envisagent pas la propreté comme une vertu. Il est rare qu'ils laissent pousser leur chevelure, quelquefois la tête est complétement dénudée; mais la dernière élégance, heureux compromis entre ces deux extrêmes, est de se tailler les cheveux en petites houppes de fantaisie : croissants, pompons, cimiers et crêtes, surgissant à droite, à gauche, sur le front, ou à l'arrière d'un crâne soigneusement rasé. On ajoute à ces grains de beauté divers enjolivements : une fontange, entre autres, faite d'un parfilage de bois, est très-bien portée par les deux sexes.

Pas le moindre vestige de moustaches, ni de favoris, qui sont arrachés avec des pinces; il paraît d'ailleurs que le climat de cette région ne convient pas à la barbe.

Celui qui peut avoir de la terre rouge, homme ou femme, s'en barbouille le visage; ils aiment encore à se badigeonner la tête d'une couche de chaux, qui fait ressortir la noirceur du teint, et donne à la physionomie un cachet à la fois hideux et grotesque; mais tout le monde n'est pas assez riche pour se procurer ces cosmétiques.

Les chefs portent maintenant des étoffes coûteuses (indiennes et cotonnades à carreaux) qu'ils soutirent aux caravanes. Parmi les femmes, celles à qui leur fortune le permet, affectionnent la tunique en usage sur la côte; et quelques-unes l'ont en drap bleu ou rouge.

Dans la classe inférieure, le costume des hommes se réduit à une peau de chèvre, de mouton, de léopard, de daim ou de singe, nouée sur l'une ou l'autre épaule, et dont la queue et les jambes, flottent au gré du vent. A l'indienne qu'elles ne peuvent pas acheter, les femmes pauvres suppléent par un jupon court de

pelleterie ou d'écorce. Quelques-unes se contentent d'un paquet de fibres ligneuses, ou d'un rameau feuillu, attaché à leur ceinture, et qui, de tous les voiles, est celui qui se rapproche le plus de la feuille de vigne primitive. La jupe d'écorce, appelée *mbougou*, est toutefois d'un usage plus général ; c'est même dans l'Oujiji que nous la voyons devenir d'un emploi régulier. Faite avec le liber macéré de différents arbres, surtout avec celui du mrimba et du sagoutier raphia, elle remplace la cotonnade chez les habitants de l'Ouroundi, du Karagouah, et des royaumes du Nord.

Pour l'obtenir, on dépouille deux ou trois fois de son écorce le tronc d'un arbre adulte, que l'on entoure de feuilles de bananier, jusqu'à ce qu'il se soit revêtu d'une enveloppe assez fine pour convenir à l'objet en question. Lorsqu'on a soigneusement détaché cette enveloppe délicate, on la fait rouir, on la pétrit, on la frappe au battoir, jusqu'à ce qu'elle ait acquis la souplesse d'un gros calicot, et on l'arrose d'huile de palme, dont on l'asperge avec la bouche, et qui lui communique une teinte chamois.

Sur ce fond jaune, les Vouajiji se plaisent à faire des mouchetures noires, avec une boue végétale, afin d'imiter la robe du chat sauvage ou celle du léopard, et cherchent à compléter l'illusion en tailladant les bords de l'écorce pour remplacer la queue et les membres du félin, dont ils simulent la dépouille.

C'est surtout de l'Ouvira et de l'Ouroundi qu'ils font venir ce vêtement ; il coûte de six à douze rangs de perles, suivant sa dimension. Bien qu'il soit solide, et qu'il dure assez longtemps, le mbougou n'est jamais lavé. Après quelques mois d'usage, quand il est par trop sale, on enlève cet excès de crasse avec du beurre frais ou fondu.

Outre les ceintures, les spirales de fil de er et de laiton, qui couvrent les bras et les jambes, les masses de porcelaine blanche, de verroterie bleue, de grosses perles de Nuremberg, les anneaux massifs de métal[1] et d'ivoire, communs à toutes ces tribus, les Vouajiji portent des chapelets de petites coquilles roses. Ils y ajoutent, comme tous les riverains du lac, des ronds, des croissants, des cônes enfilés par la pointe, et qui fabriqués avec la

1. Les Vouajiji ont appris des Arabes à fabriquer le laiton qu'ils composent d'un tiers de zinc, apporté de la côte, et de deux tiers du beau cuivre rouge du Kazembé.

dent de l'hippopotame, d'une blancheur éblouissante, produisent beaucoup d'effet sur leur peau noire.

Une autre particularité de leur costume est la petite pince en fer ou en bois qu'ils suspendent à leur cou, et dont l'usage n'est pas moins original que la présence. Il est rare que les Vouajiji fument, prisent ou chiquent suivant la méthode universelle. Chacun d'eux est pourvu d'une petite gourde, tranchée à mi-corps, ou d'un pot minuscule en terre noire, presque rempli de tabac; au moment d'en user, le priseur met de l'eau dans son petit pot, l'exprime du tabac qui s'en imprègne, se la verse dans le creux de la main, la renifle, et prend ses pinces, dont il se ferme les narines; sans cet instrument il serait obligé de se servir de ses doigts pour retenir le précieux liquide. Il faut beaucoup de pratique pour parler avec cette espèce de drogue; même chez ceux qui en ont le plus l'habitude, la parole est à peine intelligible pendant la rétention de la prise, qui dure quelques minutes.

De petites haches de bataille, des dagues, des lances, et de grands arcs, dont les flèches sont d'un poids inusité, constituent les armes des Vouajiji; malgré la crainte que leur inspirent le fusil et le sabre, ils n'en acceptent pas moins le combat avec ceux qui en possèdent. Ils voudraient bien avoir des armes à feu, mais les Arabes éludent avec soin toutes les demandes qui leur sont faites à cet égard; et le plus grand chef de la contrée ne possède guère que deux ou trois mousquets.

Presque amphibies, les riverains du Tanganyika sont excellents nageurs, canotiers habiles, et vigoureux ichthyophages. Il faut les voir, animés par le vent frais du matin, ou l'espérance d'un heureux coup de filet, raser l'onde comme des oiseaux d'eau qui folâtrent, manœuvrer debout leur étroite pirogue, juste assez large pour les contenir, darder leur esquif dans toutes les directions, avancer, reculer, pirouetter, chavirer, disparaître, et se retrouver en équilibre dans leur canot, avant qu'on ait eu le temps de s'effrayer de leur audace.

Ils fabriquent de grossiers hameçons, et possèdent de nombreux engins de pêche. Le déhoua, la loutre de l'Oman, triangle de roseau, qui indique la position du filet, se montre partout sur le lac, ou dans les bourgades. Une lourde cage, sorte de piége à double entrée, pourvue d'un appât, et qui descend au fond de

l'eau, a pour flotteur une pièce de bois, retenue par une ligne faite de plantes aquatiques. Le poisson du plus gros volume est pris au moyen d'un filet en corde, le likh des Omanis, lancé, entre deux canots et retiré de même. Il y a les filets montés sur cadres circulaires, et dont la maille diffère légèrement de celle que font les Européens ; le plus grand modèle, qui a près de deux mètres d'ouverture, se descend avec des cordes à l'avant de la pirogue, et le poisson y est attiré à la lueur des torches ; le plus petit est jeté par un homme seul, qui le suit à la nage après l'avoir lancé.

Les Vouajiji ont encore le tramail, de dimension diverse, qu'ils jettent parfois de plusieurs canots, en lui faisant décrire un cercle, ou qui est traîné par deux pêcheurs, le manœuvrant à la nage. Ils ont la bourse pour s'emparer du frétin ; l'ableret, emmanché d'une longue perche, qu'ils posent au milieu des roseaux, et qui leur procure une énorme quantité de poisson ; enfin le vouigo, mentionné dans le périple sous le nom de *crates*, et qui est toujours en usage sur la côte du Zanguebar. On voit aussi chez eux la nasse dont la forme la plus ordinaire est, à peu de chose près, celle du khoun de l'Inde occidentale ; cet engin bien connu, même des Bushmen du Sud, est composé de branches souples, de fragments de tiges de bambous, réunis par des liens d'herbe ou des cordes ; l'ouverture en est diagonale ; placé dans la vase, le sable, ou les roseaux, et pourvu d'une amorce, il semble répondre à l'attente du pêcheur.

L'art de narcotiser le poisson au moyen de certaines plantes, comme on le fait près de la côte, et dans l'Ouzaramo, avec l'euphorbe et l'asclépias, ne paraît pas connu dans cette région.

Les eaux du Tanganyika sont poissonneuses, et peuplées d'espèces variées ; parmi les plus remarquables, nous citerons le mvoro, poisson allongé, de la forme d'un grand maquereau ; le sangalé, qui lui ressemble, mais qui est plus épais et qui a la tête plus forte. Le mgégé, qui rappelle le pomfret de l'Indostan, a la chair savoureuse, mais il est plein d'arêtes. Le mgouhé, dont la longueur atteint près de deux mètres, au dire des indigènes, ne diffère pas essentiellement du khéri des rivières de l'Inde, et nous a paru le meilleur de ceux qu'on prend dans l'Oujiji ; le singa est plus grand encore ; c'est le géant du lac, il a le dos noir, le ventre argenté, les nageoires petites et de grands cirrhes

charnus; incapable d'un mouvement rapide, il traîne au fond de l'eau sa masse informe et dépourvue d'écailles; très-apprécié dans le pays, en raison de sa chair éminemment grasse, il fatigue bientôt l'Européen, comme le fait le pallu du Sind. Le manque de saveur est, du reste, un reproche que font tous les Arabes, et les gens de la côte, au poisson du Tanganyika; ils essayent de le rendre moins fade en l'enfermant pendant une nuit en vase clos, après l'avoir préalablement fait griller à petit feu.

Outre les cinq espèces que nous venons de mentionner, on pêche encore de très-petites anguilles, assez bonnes, et qui ressemblent au bam de l'Inde; un petit poisson nommé dagaa par les indigènes, et kashoua par les Arabes; des goujons de plusieurs sortes, qui séchés tout simplement, ou salés quand on le peut, s'expédient au loin du côté de l'est; une crevette minuscule, ayant à peu près le quart de celle qu'on vend en Angleterre; enfin le sinani, grand mollusque bivalve, du genre iridina, dont la chair est grasse et jaune comme celle d'une huître bien nourrie, mais tellement fade, qu'il faut être de l'Oujiji pour pouvoir la manger.

Quant aux coquilles, celles que nous avons recueillies au bord du Tanganyika, et pendant tout notre voyage, ont été classées et décrites par M. Samuel Woodward, qui a courtoisement donné aux espèces nouvelles le nom des chefs de cette expédition. Pour plus de détails on peut consulter son mémoire, cité d'ailleurs dans l'une des pages suivantes de ce volume.

Les Vouajiji passent pour les plus intraitables des habitants de cette région; à l'exemple de leurs chefs, ils sont d'une insolence et d'une cupidité révoltantes; ils exigent un salaire pour le moindre service, demandent des perles pour vous avoir indiqué le chemin; et, railleurs sans pitié, ils singent vos paroles, vos gestes, votre allure, et s'en moquent à votre barbe. Rien ne se fait parmi eux sans une querelle préliminaire; aussi prompts à frapper qu'à répondre, ils se battent, se poussent, se culbutent, s'arrachent les cheveux jusque dans leurs canots. Un Mjiji n'hésite pas à donner un coup de lance à un étranger, celui-ci fût-il son hôte, et n'y regarde à deux fois que si l'effusion du sang peut allumer la guerre.

Cette rudesse a néanmoins pour correctif un curieux cérémonial; dès que le chef apparaît il bat des mains, et les applaudis-

sements éclatent parmi ceux qui l'entourent. Les femmes se font mutuellement la révérence, et plient le genou droit presque à terre. Lorsque deux hommes se rencontrent ils se saisissent par les bras, se les frottent simultanément l'un à l'autre, pendant plusieurs minutes, en répétant à diverses reprises : « Es-tu bien? es-tu bien? » Les mains descendent alors sur l'avant-bras, et les saluеurs de s'écrier : « Comment vas-tu? comment vas-tu? » Enfin les paumes des mains se rejoignent et se frappent plusieurs fois; marque de respect qui paraît être commune à ces tribus centrales.

Les enfants ont les manières et la physionomie peu attrayantes de leurs auteurs; ils dédaignent toute civilité, passent leur vie en dispute; et, sans provocation, égratignent et mordent comme de petits chats sauvages. Au demeurant, c'est une race peu affectueuse, chez qui les relations de famille me paraissent assez froides; la seule marque de tendresse que j'aie observée entre père et fils, est l'habitude de se gratter, de se pincer mutuellement, sans doute à cause de cette démangeaison pandémique dont j'ai parlé plus haut : comme chez les singes, les ongles s'exercent, dès que les poings se reposent.

Quelquefois cependant, en un jour de tempête, lorsqu'il y a danger de mort, le Mjiji rompt le silence de ses camarades, qui songent tous à leurs foyers, et s'écrie : « Oh! ma femme! »

En aucun lieu du monde, on ne voit autant d'individus des deux sexes, parcourir les villages en chancelant, et en divaguant d'une langue épaisse. Quand ils ne sont pas ivres, c'est que les Vouajiji n'ont rien à boire. A l'ivresse produite par le vin de palme, qui est leur boisson favorite, se joignent les effets du chanvre, dont l'usage est universel, même à bord des pirogues; et les suffocations, la toux, les cris convulsifs qui s'ensuivent, paraissent émaner bien plutôt d'une bête fauve que d'une poitrine humaine.

La principale nourriture de cette tribu d'ivrognes se compose de sorgho, de manioc et de poisson, presque toujours trop avancé pour l'odorat européen.

C'était Rousimba qui, en 1858, gouvernait l'Oujiji; il avait sous ses ordres plusieurs moutouarés ses vassaux : un dans chaque établissement, tels que Kanména et Lourinda pour Goungou et Kahouélé. Nous arrivions à peine, que Rousimba nous envoyait

deux dents d'éléphant (manière polie de nous réclamer le tribut), et nous faisait savoir qu'il préférait à toute autre chose la rassade et les bracelets de fil de laiton. Sa demande est néanmoins proportionnée à la fortune du voyageur.

Une fois en règle à cet égard, nous reçûmes le cadeau du moutouaré, qui espère qu'on le lui rendra avec usure. Il a de plus un droit sur le louage des canots, sur la vente des esclaves, dont la moitié du prix lui appartient, sur chaque morceau d'ivoire, qui lui rapporte d'une à deux shoukkahs, et il soutire quelques perles au valet qui achète vos denrées.

Ces chefs subalternes cherchent à fraterniser avec les voyageurs, afin, en cas de retour, d'assurer à leur village le séjour des caravanes; il est facile de comprendre l'intérêt qu'ils y attachent, d'après les bénéfices que celles-ci leur produisent.

Quant à leur pouvoir, il dépend tout entier de leurs qualités personnelles, c'est-à-dire d'une force physique et d'une violence qui imposent à la masse. Un chef, bien qu'autrefois esclave, peut gagner tous les suffrages par la manière dont il porte le vin; qu'il prenne l'aspect le plus féroce, tire son couteau, brandisse sa lance, et que, hurlant et furieux, il fonde sur ses villageois, il verra s'incliner tous les fronts.

Les affaires de l'État sont réglées par le mouami, qui les soumet au conseil des vouatéko, c'est-à-dire des anciens. Peu brillante par nature, l'intelligence du conseil est encore obscurcie par les fumées de l'ivresse; et quand, après deux ou trois heures de cris et de clabaudage, on touche enfin à une conclusion qui paraît satisfaisante, une parole dite au hasard par un gamin ou une vieille femme remet tout en question.

De même que leurs sujets, les sultans ne permettent pas qu'on fasse languir leurs créances; ils enverront six fois par jour demander quelques perles dont vous leur serez redevable, et vous laisseront attendre pendant des semaines la fin de vos propres affaires, tandis qu'ils s'enivrent ou prennent congé de leurs femmes.

Outre le magoubiko (présents d'arrivée), les chefs sont tenus, au moment du départ, de fournir aux caravanes dont ils ont à se louer six masoutas ou ballots de grain, et de donner à leur chef un esclave, qui s'évade presque toujours. Ces derniers cadeaux prennent le nom *d'ourangozi* (conduite, heureux auspices).

Sous l'influence de l'esclavage, les Vouajiji n'ont fait aucun progrès dans l'art de commercer; ils ignorent les lois les plus simples de l'achat et de la vente; et le crédit est pour eux lettre close; ils ne marchandent que ce qui frappe leurs regards, et en fixent le prix non sur la valeur de l'objet, mais d'après le besoin ou le désir qu'ils en éprouvent.

Le marché de l'Oujiji est loin d'être régulier; son importance varie suivant la saison, l'abondance des marchandises, le nombre des caravanes présentes, et les divers effets qui en découlent. Outre l'ivoire, le bétail humain, les jupes d'écorce et l'huile de palme, on y trouve des faucilles fabriquées dans le pays et de la même forme que les nôtres, de petites clochettes de parure, des anneaux de fil de laiton qu'on porte aux chevilles, des houes dont le fer est apporté brut de l'Ouvira, et des simés, coutelas dont la gaîne en bois est proprement jointe avec des lanières de rotin.

Au mois d'avril 1858, on avait une douzaine de clochettes pour deux foundo de perles blanches; c'était également le prix d'un coutelas avec sa gaîne, et celui d'une houe. Cent anneaux de fil de laiton de bonne qualité, ou deux cents de qualité inférieure, se vendaient un foundo. Le prix d'une chèvre était de quatre mètres d'étoffe, une shoukkah, dont l'aunage est ici, comme dans la Terre de la Lune, le double de ce qu'il est dans les régions précédentes. Les moutons, fort mauvais par parenthèse, coûtaient un peu plus que les chèvres. Une poule ne s'achetait pas moins d'un khété de perles écarlates, qui valent ici trois fois plus que les grains de porcelaine blanche, et une demi-douzaine d'œufs se payait autant qu'une poule.

Au-dessus de deux livres, le poisson valait trois khétés; la friture un khété les deux livres; et l'on avait, pour le même prix, trois livres de petites crevettes ou un régime de quinze bananes, dix à quinze ignames, pareil nombre de patates douces, ou bien de cinquante à cent aubergines, artichauts de Jérusalem, ou concombres, ainsi que deux livres de fèves, de haricots, d'arachides et de voandzéia, qui, par conséquent, étaient assez chers. De toutes les denrées, les moins coûteuses sont les légumes sauvages (herbes et racines) désignés sous le nom générique de *mboga*.

Quelques mesures de riz blanc, d'une belle espèce, étaient

vendues par un homme du Sahouahil, établi dans l'île de Cholé ; mais on ne peut donner comme valeur le prix tout exceptionnel de cette graine, qui, par sa rareté au bord du lac, où les étrangers seuls la cultivent et la consomment, est un objet de fantaisie.

La canne à sucre, pauvre et aqueuse, se vend par morceaux d'un mètre à un mètre et demi, qui valaient un khété à l'époque dont nous parlons; une shoukkah et deux khétés représentaient trois livres de miel fin et blanc; quant au tabac, il coûtait une shoukkah le sac de dix livres; ce qui était fort cher comparativement au reste.

Le laitage n'a qu'un prix arbitraire : nous donnions un khété pour environ trois tasses de lait, et une shoukkah pour trois livres de beurre; on ne fait pas de beurre fondu pour le marché. Impossible de se procurer du vin de palme qui soit doux ; les vases dans lequel on le tire n'étant jamais ni fumés, ni lavés. Le prix courant de la liqueur acide et enivrante que les Vouajiji laissent fermenter dans ces pots, vierges de tout fourbissage, était d'un khété les cinq ou six tasses.

Comme on l'apporte à Kahouélé des districts voisins, le combustible y est cher : un khété le petit fagot de cinquante à cent bûchettes.

Enfin, pour terminer cette liste, une livre de coton brut se vendait, en 1858, trois khétés de perles rouges.

Nous ferons observer toutefois que ces prix donnent une moyenne élevée; beaucoup d'objets venant par eau dans l'Oujiji, souvent de très-loin, même de l'autre bord du lac.

Il ne faut apporter dans cette région que fort peu d'étoffe; les indigènes, satisfaits de leurs pelleteries et de leurs vêtements d'écorce, lui préfèrent la rassade, les bracelets, les articles plus solides; le voyageur n'a qu'à perdre sur le calicot et l'indienne mais il gagne sur les fils métalliques de gros calibre, et cent pour cent sur le sel qu'il achète à Parougéréro.

Quant à la verroterie, elle est nécessaire aux traitants qui font le commerce d'esclaves et d'ivoire, mais son emploi comme valeur est une véritable plaie.

En 1858, les Vouajiji méprisaient la porcelaine noire, qu'on appelle ouboubou; tout d'abord ils ne reçurent pas davantage la khanyéra, ou grains de porcelaine blanche; et quand, avec une perte considérable, nous eûmes échangé l'énorme quantité que

nous en avions pour de petites perles bleues, dites langiyo, nos sauvages demandèrent celles que nous n'avions plus.

La rassade la plus en vogue était alors la mzizima, grosse perle de verre bleu, dont trois khétés représentaient une petite shoukkah; le samésamé (perle écarlate) avait perdu faveur; et il fallait l'échanger contre la mzizima qui valait trois fois plus. La porcelaine rose, ou magourou nzigé, était heureusement au pair; le grain tige de tabac, ou sofi, très-courant à Mséné, se demandait également.

Qu'on nous pardonne ces détails; ils ne font pas seulement partie des mœurs et des coutumes de ces peuples, ils intéressent au plus haut point quiconque voudrait explorer ces parages; c'est la question d'argent, que cette plus ou moins value des denrées, des perles, des articles d'échange; et de tous les obstacles qui arrêtent le voyageur, le manque de fonds est à coup sûr le plus grand et le plus cruel.

De graves inconvénients attendent celui qui, sans expérience, est obligé de faire une longue halte dans l'Oujiji. Ses porteurs, en possession de l'étoffe et des perles qu'ils ont reçues comme salaire (aller et retour), s'empressent de les troquer pour de l'ivoire ou des esclaves. Ceux qui préfèrent l'ivoire, n'osant pas traverser l'Ouvinza par petites bandes, avec une charge précieuse, voudraient que la caravane repartît, dès qu'ils ont terminé leurs affaires, et les amateurs d'esclaves, sachant qu'au bout de quelques jours ils perdront tous leurs hommes, s'ils restent dans le pays, prennent la fuite aussitôt que leurs emplettes sont achevées.

Dans tous les cas, la simple annonce du départ d'une caravane de retour cause une désertion générale; et comme les Vouajiji ne veulent pas se charger de vos bagages, il en résulte qu'il faut attendre l'arrivée d'une autre bande, attente qui peut durer plusieurs mois[1]. Le départ pour la côte se fait toujours, du reste, avec une précipitation qui tient du sauve qui peut, tant le propriétaire a peur que ses esclaves ne s'évadent, et tant ceux-ci ont hâte de profiter de la circonstance pour s'esquiver.

Au sud des Vouajiji habitent les Vouakaranga, dont la condition sociale est à peu près la même que celle de leurs voisins;

1. Les Omanis échappent à ces difficultés, en voyageant avec de nombreux domestiques, dont l'intérêt est de ne pas les abandonner.

mais ils leur sont inférieurs comme bravoure et comme civilisation.

Nous avons peu de chose à dire des Vouavinza, qui semblent allier les défauts des tribus de la Terre de la Lune à ceux des Vouajiji. C'est une peuplade efflanquée, au teint fuligineux et de mauvais air, pauvrement vêtue de petites jupes de cuir ou d'un tablier trop étroit; ce costume, insuffisant contre la piqûre des insectes, est complété par un chasse-mouche suspendu par derrière à la ceinture, et qui, de loin, ferait prendre les individus qui le portent pour une race d'hommes à queue. On retrouve chez les Vouavinza la lance, l'arc et les flèches des nations voisines; on y remarque en outre de grands boucliers en vannerie, d'une longueur d'environ deux mètres, sur soixante centimètres de large.

Les chefs de la tribu appartiennent à la famille des Vouatosi, d'où la signification louangeuse du nom de Mtosi, dont les habitants saluent l'étranger qui s'attire leurs suffrages. Nous avons dit que les voyageurs dont la cargaison est précieuse traversent la jungle, et attendent patiemment qu'on leur apporte des vivres, plutôt que de pénétrer sur le territoire des Vouavinza; non pas que ces derniers soient assez braves pour attaquer une nombreuse caravane, mais les traînards seraient infailliblement saisis. L'Ouvinza est du reste un pays riche en grain et en bétail; la volaille et les légumes y abondent; et le chanvre, dont les habitants font un usage immodéré, prospère aux environs de chaque bourgade.

Les Vouatouta, qu'il suffit de nommer pour éveiller la terreur chez les riverains du lac, sont une horde pillarde, établie dans l'origine à la pointe méridionale du Tanganyika. Après avoir dévasté l'Oufipa et le Maroungou, dont ils enlevèrent ou détruisirent presque tous les bestiaux, ils tournèrent à l'est du lac, et se dirigèrent vers le nord. Peu de temps après, il y a de cela quelques années, Ironga, le dernier sultan de l'Oungou, les appela pour combattre le puissant chef des Vouarori. La lutte fut opiniâtre, elle dura plusieurs mois, et les Vouatouta, demeurés vainqueurs, s'emparèrent du territoire de l'imprudent qui les y avait attirés

Chassés à leur tour de l'Oungou, et non sans de rudes combats, par le fils du dépossédé, ils s'étaient retirés sur la rive gauche du Malagarazi, lorsqu'en 1855, le chef de l'Ouvinza réclama

leur concours pour s'emparer de l'Ouhha, dont le sultan venait de mourir.

Les Vouatouta s'empressèrent de refranchir le Malagarazi, et ravagèrent non-seulement l'Ouhha et l'Oubouha, mais toute la région comprise entre le fleuve et la rive nord du lac. Puis allé-chés par l'espoir du butin, ils attaquèrent Mséné, au mépris des mousquets des Arabes, et il ne fallut rien moins que le feu continu de ceux-ci pendant huit jours pour anéantir leurs prétentions. Malgré cet échec, ils se replièrent sur l'Ousoui, territoire situé au nord de l'Ounyanyembé, et en tuèrent le chef au commencement de 1858. Quelques mois plus tard, ils marchaient sur l'Oujiji, pillaient le Goungou, et se disposaient à s'emparer de Kahouélé, dont les Arabes venaient de partir pour visiter l'Ouvira; mais ces derniers accoururent en toute hâte défendre leurs marchandises; et grâce à leurs nombreux mousquets triomphèrent des envahisseurs.

Aujourd'hui (1859) le territoire occupé par cette race turbulente est borné au nord par l'Outoumbara, au sud par le district de Mséné, à l'ouest par le méridien de Vouilyankourou, à l'est par les highlands de l'Ouroundi.

Suivant les Arabes, les Vouatouta sont de rudes pasteurs qui, sans résidence fixe, ont pour l'agriculture et les murailles le même dédain que les Vouamasaï et les gens du Somal. Ils errent d'un lieu à un autre, campent sous les arbres, qu'ils recouvrent d'une natte, et conduisent leurs troupeaux dans les pâturages les plus fertiles.

Quelques-uns portent le vêtement d'écorce; la plupart se bornent, comme les Cafres, au plus simple tribut qu'on puisse payer à la décence; mais comme ceux-ci, et par le même motif, ils ne consentent pas à écarter cet indispensable.

Leurs razzias s'exécutent par bandes nombreuses, composées d'hommes et de femmes, suivies d'une quantité de bœufs chargés des enfants et des bagages, et portant aux cornes le fil d'archal, les colliers et les bracelets qui constituent la richesse de leurs propriétaires. L'épouse, qui, dit-on, prend part au combat, a pour fardeau les armes du mari : deux courtes lances, une pour la main droite, l'autre pour la gauche, que protége un large bouclier.

Infiniment plus braves que les tribus qui les entourent, ces ban-

dits méprisent la javeline et les flèches; ils se battent de près, corps à corps, sans jamais darder leurs courtes lances, qu'ils gardent à la main. Au dire même des Arabes, ils manœuvrent comme les Francs, marchent au nombre de plusieurs milliers d'individus, sur quatre ou cinq lignes de profondeur, et s'efforcent d'envelopper l'ennemi. Il est très-rare qu'ils se débandent; en cas d'échec, ils se retirent, et leur défaite n'est jamais une déroute.

Pas de cri de guerre parmi eux, pas de tumulte au moment du combat; les ordres se transmettent au moyen de sifflets en fer, et le silence est observé dans les rangs. Pendant la bataille, le chef, qui a pour enseigne un tabouret d'airain, est assis en avant du conseil, dont les membres, au nombre de quarante ou cinquante, se tiennent debout derrière lui. Son pouvoir est du reste à peu près nominal, si l'on en croit la tribu, qui se vante avec orgueil de son autonomie.

Après la lutte, les Vouatouta ne s'occupent ni des blessés ni des morts, et n'emportent comme trophée de leur victoire aucun des restes de l'ennemi, ainsi que le faisaient les Juifs, et que le font encore les Gallas et les Abyssiniens[1]. Ils ont conservé toutefois jusqu'à présent une crainte salutaire des armes à feu, et loin d'attaquer les voyageurs, ils décampent lorsqu'ils aperçoivent le drapeau rouge d'une caravane.

Si l'on en croit les Arabes, les Vouatouta seraient hospitaliers et, malgré la rudesse de leurs coutumes primitives, ils recevraient leur hôte avec honneur. On rapporte à cet égard un trait assez original; la première question qu'ils adressent à l'étranger est celle-ci : « Me voyais-tu de loin? » c'est-à-dire connaissais-tu mes prouesses avant de venir dans cette contrée; la réponse négative est, dit-on, un *casus belli* envers la tribu à laquelle appartient l'ignorant.

Citons pour mémoire, parmi cette population lacustre, les Vouabouha, dont le district, borné au nord par l'Ouhha, au sud par le Malagarazi, n'a en largeur que trois marches d'étendue, et quatre en longueur, à partir du Rousougi sur la frontière de l'Ouvinza, jusqu'à celles de l'Oujiji et de l'Oukaranga. Leur principal établissement est l'Ouyonhoua, qui forme le territoire du

1. Cette coutume paraît inconnue en Afrique, au midi de l'équateur.

sultan Mariki, simple clairière au milieu des jungles, où s'éparpillent de misérables cabanes, entourées de patates douces.

Inoffensifs, et partant opprimés, les malheureux à qui appartiennent ces quelques champs trouvent moyen d'en vendre les produits, et, malgré leur pauvreté, n'en sont pas moins difficiles en matière de rassade. Ne leur offrez ni porcelaine blanche ni grains noirs, ce sont des perles bleues ou rouges qu'ils veulent.

Ils sont laids, crépus et bruns, portent la chouchah ou fontange, s'habillent d'écorce ou de peaux de bêtes, se parent de bracelets de cuivre et de laiton, de verroterie, de disques en ivoire, et ne quittent jamais leurs armes : assegaïs, lances, petites haches de combats, et dagues ou simés. Les femmes des notables ont la tunique de drap rouge, et les cheveux serrés par des bandelettes de fibres ligneuses, ou faites avec de l'herbe.

Il ne reste plus à parler que de l'Ouhha, cité par M. Cooley sous le nom d'Oha. C'était autrefois un vaste territoire, limité au nord par les montagnes de l'Ouroundi, au sud et à l'est par le Malagarazi, à l'ouest par la partie septentrionale de l'Oujiji. Ses habitants, vaincus par les Vouatouta, se sont disséminés sur les terres qui séparent l'Ounyanyembé des rives du lac. Un débris de la peuplade, resté sous les ordres de Kanoni, fils du dernier chef de la tribu, s'est réfugié dans l'Ouroundi, près de l'établissement principal de Mouézi, roi de la montagne; ces fugitifs y ont trouvé de l'eau, des pâturages, et une retraite qui, fortifiée par la nature, leur permet de repousser leurs ennemis.

Assez bien au physique, ayant la peau claire, relativement à celle des peuplades voisines, gouvernés par des Vouahinda, c'est-à-dire par des chefs du clan royal de l'Ounyamouézi, les Vouahha n'en sont pas moins regardés universellement comme de race abjecte et servile. D'après les Arabes, ils viendraient du sud, et seraient originaires des provinces où l'esclavage a son siége le plus ancien dans l'est de l'Afrique. Du reste, ils se vendent fort cher à Mséné : de dix à douze shoukkahs de merkani, le mâle adulte; et la jeune fille nubile quatre shoukkahs d'indienne bleue.

Le capitaine Burton sur le lac Tanganyika.

CHAPITRE XIV.

Exploration du Tanganyika.

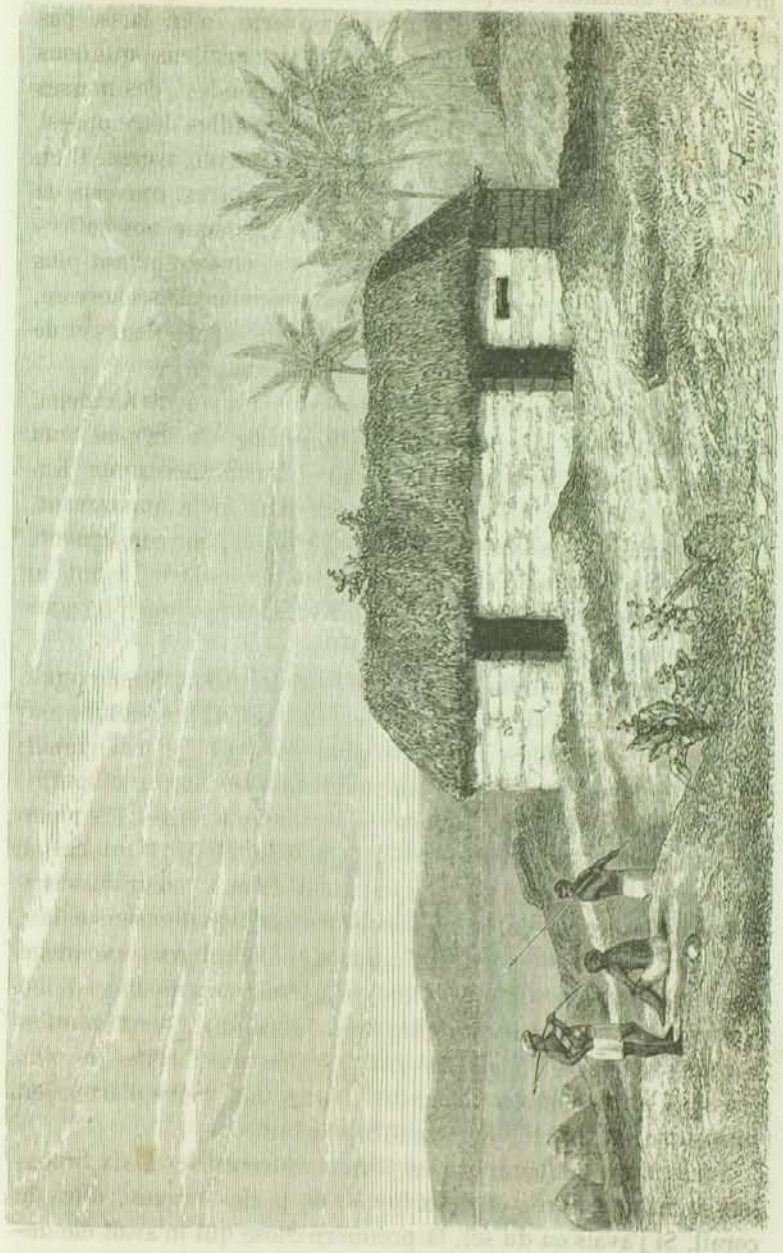
Mon premier soin, dès que fus installé dans la maison d'Hamed, fut d'en purifier l'intérieur, en y brûlant de la poudre et de l'assa fœtida. J'avisai ensuite aux réparations indispensables; mais celles-ci ne marchèrent pas avec autant de promptitude; les enfants de Ben-Sélim étaient trop paresseux pour m'aider, et nos porteurs, ayant dépensé tout leur salaire en esclaves, saisirent la première occasion pour prendre la fuite. Néanmoins, avec l'assistance d'un ouvrier de la côte, je réparai la toiture, que l'herbe avait envahie, je me fis, en bois, deux espèces de divans qui me servirent de siége et de table; et je construisis des banquettes d'argile qui règnèrent autour de la chambre. Mais ce dernier

meuble ne fut qu'à l'usage d'énormes termites, dont les légions pressées y affluaient chaque matin; la toiture, malgré l'enduit supplémentaire dont nous l'avions recouverte, n'en laissa pas moins filtrer l'eau comme une passoire; l'aire argileuse qui nous servait de plancher s'émailla de flaques profondes, des masses de boue se détachèrent du plafond et des murailles détrempées, et la moitié de l'édifice s'écroula par une violente averse. Il en résulta que nos livres pourrirent, que nos papiers, couverts de taches et de moisissure, devinrent illisibles, et que nos collections de plantes furent entièrement perdues; chose d'autant plus regrettable que notre retour ayant eu lieu pendant la sécheresse, alors que les bois étaient dépouillés de feuilles, de fleurs et de fruits, nous n'avons pas pu réparer cette perte.

Le lendemain de mon arrivée j'avais reçu la visite de Kannéna, chef de Kahouélé, sous l'autorité de Rousimba. On m'avait tenu sur son compte d'assez mauvais propos; son prédécesseur, Kabéza, fort aimé des Arabes, était mort deux mois auparavant, laissant un fils dans sa dixième année; celui-ci, par conséquent, avait besoin de tutelle; et Kannéna, simple esclave, ayant eu l'art de plaire aux veuves du défunt, s'était fait adjuger le pouvoir pendant la minorité du noble enfant.

Il se présenta vêtu de drap fin, coiffé d'un turban de soie, qu'il avait emprunté à l'un de mes Béloutchis, voulant me séduire par des dehors favorables. Il en fut pour ses frais; je n'ai jamais rien vu de plus ignoble : un courtaud ramassé, trapu et bouffi, la peau noire, couturée, creusée de cent manières, les pieds larges et plats, emmanchés de gros moignons; le front bas et contracté, l'air maussade, un semblant de nez, celui du vieux Silène, une bouche informe, des lèvres bachiques et sensuelles, aux coins pendants où couvait la perfidie. Cet affreux personnage ne s'en montra pas moins d'une politesse remarquable; il me présenta, comme délégués du grand Rousimba, deux gentilshommes couverts de tabliers d'écorce, les plus étroits, les plus crasseux qu'on pût voir, portant chacun une hache d'armes en miniature, et chargés de recueillir le tribut.

Après mûre délibération, les présents furent fixés à six bracelets de fil de cuivre, et deux foundi de perles rouges, dites de corail. Si j'avais eu du sel, la première chose qui m'avait été demandée, j'en aurais été quitte pour une moindre dépense. Les



Habitation du capitaine Burton au bord du Tanganyika.

droits payés, on me donna en échange six petits ballots de grain, à peu près le dixième de ce que l'on avait reçu; puis Kanména parla de commerce, et pour engager les affaires m'envoya une belle dent d'éléphant d'au moins soixante-dix livres, représentant presque deux charges de porcelaine bleue, qui est la valeur en usage pour la troque de l'ivoire. Je lui renvoyai le lendemain sa défense, en lui faisant répondre que j'étais venu au Tanganyika pour en visiter les rives en qualité de sarkal (employé du gouvernement), non pour y faire du trafic. J'avais tort; je recommande à mes successeurs de se faire passer pour marchands; c'est la seule manière d'expliquer sa présence aux indigènes, qui ne pouvant croire au motif que vous leur donnez de votre voyage, se perdent en conjectures à votre égard, et s'effrayent de vos intentions; c'est en outre le meilleur prétexte, pour pénétrer dans les lieux inconnus, la meilleure garantie d'un bon accueil, puisque les peuplades chez qui vous allez ont intérêt à vous attirer dans le pays. Si, au contraire, vous vous présentez sans but apparent, on emploiera les amendes, les exactions de toute espèce pour vous arracher votre dernier fil de perles, et on vous dépouillera de votre étoffe par tous les moyens que peuvent suggérer l'appât du lucre; vous perdrez bien plus ainsi que par l'achat d'une pacotille, qui vous permettrait de voyager tranquillement sous le nom respectable de moundéhoua ou de tajir, le plus en honneur de tous ceux que puissent vous donner ces peuples primitifs. Pour ne pas susciter la jalousie des Arabes, il suffira de leur céder quelque marchandise au rabais, lorsque vous aurez besoin de provisions, ou des quelques denrées dont ils ont le monopole.

L'étrange réponse que je fis à Kanména éveilla non-seulement la surprise des Vouajiji, mais leurs soupçons et leur malveillance. « Ils vivent sans rien faire! » s'écria cette race mercantile; et je fus prié de déguerpir beaucoup plus vite que je ne l'aurais voulu. J'offris, en compensation des bénéfices qu'ils auraient pu faire avec nous, de payer, pour ne rien vendre, ce que les autres déboursaient pour trafiquer : taxes douanières, péages, droits et profits. Kanména me fit signifier qu'il percevait un kiremba, c'est-à-dire un impôt, sur toutes les transactions opérées sur son territoire, par exemple deux shoukkahs par tête d'esclave ou par dent d'éléphant; et que pour le dédommager de ce

qu'il perdait avec moi, j'eusse à lui donner quatre bracelets de fil de laiton, et six shoukkahs d'indienne.

Je m'exécutai sans retard; ce qui n'empêcha pas Kannéna et ses gens de me témoigner leur mauvaise humeur par une série de persécutions : le vieux Msahouahili, qui avait une rizière dans la petite île de Cholé, fut menacé de la verge pour m'avoir fourni des renseignements sur le prix des vivres; nos deux ânes, les seuls qui nous restaient, reçurent maint et maint coup de lance; tous les effets du djémadar et de Mabrouki furent volés impunément; les veuves de l'ancien chef, à qui appartenaient les seules vaches du district, nous diminuèrent peu à peu la ration de lait qu'elles nous donnaient dans l'origine, et finirent par nous en priver complétement. Le capitaine Speke avait refusé un fromage à Kannéna; lorsqu'on se présenta le lendemain chez la noble laitière, celle-ci, brisant la tasse qui lui était donnée, déclara qu'en faisant bouillir ce qui devait être mangé au naturel, nous jetions un sort à ses vaches; et à dater de cette époque le prix du lait fut tel que nous dûmes y renoncer.

Enfin on dévalisa jusqu'à nos Béloutchis, sous prétexte de les punir d'avoir amené des Vouazoungou. Nos héros, indignés, parlèrent d'abord de tout pourfendre et mirent flamberge au vent; mais la réflexion leur fit sentir les avantages de la paix; et cédant à leur troisième mouvement, ces braves me harcelèrent au point que je rachetai les objets qu'on leur avait dérobés.

Disons que j'avais, sans le vouloir, excité la colère de Kannéna; le lendemain de la visite qu'il m'avait faite en si brillant appareil, il était entré chez moi brusquement, la tête découverte, une ou deux lances à la main, et une houppe de peau de chat sauvage en guise de jupe; ce déshabillé m'empêchant de le reconnaître, il fut mis à la porte, et s'en offensa mortellement Du reste, certains voyageurs souffrirent plus que nous de leur séjour à Kahouélé. Séid-ben-Médjid, qui faisait pourtant commerce d'ivoire et d'esclaves, eut deux hommes grièvement blessés par les Vouajiji : l'un en plein marché, l'autre par un voleur nocturne qui perforait la muraille de la hutte où Médjid avait ses marchandises.

L'affaire du tribut, des droits et des tarifs était à peine réglée, que mon escorte réclama une gratification. Non pas que la chose eût été convenue à Zanzibar; mais en quittant l'Ounyanyembé

j'avais été contraint d'offrir une amorce au courage de mes braves, et le moment était venu d'exécuter ma promesse. J'étais d'ailleurs mécontent de la plupart, et dans ce pays exceptionnel toute mauvaise action attend sa récompense. On ne déplaît, disent les Orientaux, qu'à l'individu qu'on a le pouvoir d'offenser, et qui n'a pas celui de vous punir : premier mérite; secondement l'offenseur peut être amené à résipiscence par les présents qu'il reçoit, tandis qu'un homme dont vous êtes satisfait ne peut qu'être gâté par les cadeaux et les louanges.

C'est en raison de ce principe que Faraï, l'un des esclaves de Ben-Sélim, un bambin qui avait honteusement pris la fuite, se retrouva chez Ben-Amir, où il était choyé comme un hôte, et que son maître, oubliant tous ses projets de sévérité, lui fit un accueil d'une bienveillance particulière. Je donnai donc aux Béloutchis quarante-cinq shoukkahs, deux à chaque esclave; et j'obtins, sans le vouloir, le même résultat que cet habile homme qui faisait présent d'un riche costume à ceux dont il souhaitait la ruine. Mes largesses furent aussitôt converties en bétail humain, qui prit la fuite avant la fin de la semaine, laissant aux propriétaires le regret de l'avoir perdu, et les tourments d'un désir qui ne pouvait plus être satisfait.

Tout d'abord l'humidité pénétrante du climat nous éprouva singulièrement; peut-être aussi l'abondance des vivres, poisson frais et légumes, entraîna-t-elle quelques excès de notre part; toujours est-il que je restai pendant une quinzaine dans un état de prostration absolue, trop aveugle pour lire ou pour écrire sans de longs intervalles de repos, trop faible pour me tenir sur un âne, trop malade pour causer. Le capitaine Speke, dont la démarche n'était pas moins titubante que la mienne, joignait, à une ophthalmie douloureuse, une contraction des muscles du visage qui le forçait à mâcher latéralement comme un bœuf qui rumine. Valentin partageait cette infirmité, peu favorable à la mastication, et avait aussi presque perdu les yeux. Gaétano, qui était arrivé le 17 février, à moitié mort de faim, s'était donné la fièvre à force d'indigestions; les Béloutchis, mis à la porte du bungalou des voyageurs après les délais d'usage, et trop paresseux pour se construire une case, se plaignaient de grippe, de douleurs de poitrine, et avaient le caractère aussi malade que la gorge et les poumons.

Mais le travail ne se faisait pas, il devenait indispensable de secouer sa léthargie. D'après les renseignements que nous avions pu recueillir, les eaux du Tanganyika se déchargeaient au nord par le canal d'une rivière importante; j'avais résolu de m'en assurer; et voyant peu de chances d'y réussir avec les misérables canots du pays, j'ordonnai à Ben-Sélim de traverser le lac, et d'aller demander à Ben-Soulayyam de nous louer son daou, la seule embarcation à voiles qu'il y eût en ce moment dans le pays. Mon timide Arabe ne tint pas compte de mes ordres, et les éluda si artistement que le capitaine Speke fut contraint de se charger de la mission.

Surgirent alors de nouvelles difficultés : Kannéna et son peuple, s'imaginant que c'était par économie que le capitaine s'éloignait, résolurent de s'opposer à son départ, et ne consentirent à nous céder les vivres dont il avait besoin qu'à des prix exorbitants; souvent même, lorsque après une discussion interminable on croyait le marché conclu, nos vendeurs se sauvaient, emportant leurs denrées, en déclarant qu'ils ne voulaient pas se mêler de cette affaire.

A la fin, Lourinda, chef de la bourgade voisine, se laissa persuader de nous fournir un canot et vingt hommes d'équipage. Un Arabe, en pareille circonstance, paye dix pour cent de la valeur de ses marchandises, en outre des rations quotidiennes; on exigea des blancs quatre bracelets de fil de métal et huit shoukkahs pour le loyer de la barque; l'équipage reçut en outre comme salaire, six bracelets, vingt khétés de grosses perles de verre bleu et de petits grains de porcelaine de même couleur, sans parler des rations, qui furent demandées pour huit jours.

Après maint et maint délai, le capitaine s'embarqua le 2 mars, par le plus affreux de tous les temps, et fut contraint de s'arrêter à l'embouchure de la Rouché, c'est-à-dire à une portée de canon du point de départ. Cette halte fâcheuse permit aux Vouajiji de revenir sur la décision qu'ils avaient prise, et de s'opposer une fois de plus au voyage de mon compagnon. Il fallut parlementer; j'envoyai à Kannéna l'équivalent de ce que j'avais donné pour la pirogue; et tout s'arrangea. Le surlendemain le capitaine, pourvu d'abondantes provisions et accompagné de ses serviteurs Gaétano et Bombay, plus de deux Béloutchis, traversa la baie d'Oukaranga et cingla vers les îles.

Mes vingt-sept jours de solitude s'écoulèrent rapidement. Éveillé à deux ou trois heures du matin, j'attendais avec impatience qu'une lueur grisâtre s'insinuât par les fentes de ma porte, et rendît les ténèbres visibles. La joyeuse nouvelle de son approche m'était annoncée par le cri des corneilles et le chant des coqs du village. Dès que les rayons d'or ruisselaient sur la terre rutilante, j'appelais Valentin, qui, tout languissant, m'apportait un plat de soudji (farine de riz cuite à l'eau) et me régalait d'un peu de lait froid. Entrait alors Mouhabanya, qui nettoyait ma chambre au moyen d'une branche feuillue, et tuait les énormes guêpes dont les mandibules avaient criblé la muraille. Cette besogne terminée, il faisait du feu, que l'excessive humidité rendait indispensable; et accroupi devant l'âtre, il se plongeait la face et les mains dans la fumée piquante. Arrivaient ensuite le djémadar et Ben-Sélim, qui venaient me rendre leurs devoirs, s'asseyaient en face de moi, attachaient leurs regards sur mon visage, s'étonnaient de ne pas y voir les signes d'une mort prochaine, m'en exprimaient leur désappointement par leur figure, et s'en allaient.

Depuis sept heures jusqu'à neuf, qui était celle du déjeuner, Valentin gémissait et grommelait, fourbissait les armes ou rapiéçait les habits; pendant ce temps-là je complétais mon journal ou mes vocabulaires, travail qu'interrompait un certain nombre de pipes.

Un nouveau plat de soudji et quelques gouttes de lait composaient le déjeuner; depuis plusieurs mois le thé, le café, le sucre et autres objets civilisés m'étaient complétement inconnus. Le repas fini, mes gens reprenaient leur besogne et travaillaient jusqu'au dîner, à l'exception de deux heures de sommeil qu'ils prenaient à midi. Leur maître pendant ce temps-là gisait sur sa couche, fumant presque sans cesse, songeant au passé, rêvant à l'avenir, parfois lisant ou écrivant quelques lignes.

Je dînais sur les quatre heures, et j'alternais du poisson à la volaille (la viande et le gibier sont rares dans l'Oujiji.) Le poisson allait d'un extrême à l'autre : insipide et mollasse, ou tellement gras et dur qu'on en était rassasié après quelques bouchées. Il ressemble, en général, à celui qu'on pêche sur les côtes occidentales de l'Inde; mais les anguilles et les petites crevettes qui nous étaient servies réveillaient mes souvenirs d'Europe.

La volaille, bien que ne valant pas celle de l'Ounyanyembé, était infiniment meilleure que les poulets indous.

En fait de légumes, nous avions à la fois abondance et variété, patates douces, ignames, tomates, haricots et fèves de différente espèce, un haricot blanc surtout, dont nous avons fait mainte purée.

Quant aux fruits, le seul que nous pussions nous procurer était la banane; et l'eau formait notre unique breuvage; le toddy, qui est celui des indigènes, ressemblant à du vinaigre.

Vers la fin du jour, faisant un effort, j'allais m'asseoir devant la porte afin de jouir de la vue délicieuse de cette nature vierge, et de la rêverie qu'elle inspire. C'était un endroit charmant, un de ces lieux de repos où les visions flottent devant les paupières demi-closes, et où le mirage qui passe en rougissant prête un corps à vos songes. Il me rappelait les plus doux horizons de la Méditerranée; c'était le même sourire des vagues, le même azur de la nappe transparente s'empourprant au loin des teintes vineuses de la rive; la même clarté, jeune et pure, des premières heures du soir, le même éclat du soleil couchant, dont la radieuse traînée de rubis et d'or forme le portail d'un monde situé au delà des cieux; la même grâce fugitive du crépuscule; et quand la nuit couvre la terre, le même torrent lumineux et limpide que la lune épanche sur les montagnes boisées.

Vers sept heures, lorsque la dernière teinte avait disparu du couchant, on apportait la lampe (une mèche de coton dans un pot cassé, plein d'huile de palme), et Ben-Sélim venait faire le rapport du jour; me dire comment C.... avait injurié D..., comment G.... avait été rossé par F...; puis on causait un instant, et l'on allait dormir.

Triste journée, direz-vous. Elle avait ses jouissances; la poste n'arrive pas dans l'Oujiji; et cet Eden africain a d'autres avantages que j'essayerais vainement de vous décrire.

Le 29 mars, le bruit des mousquets annonça le retour du capitaine; la masika avait épuisé sur lui toutes ses fureurs; je n'ai jamais vu d'homme aussi complétement trempé; il en était moisi, et réalisait, dans toute son étendue, l'expression française : mouillé jusqu'aux os. Son bagage ne valait pas mieux que lui; ses armes étaient couvertes de rouille, et sa poudrière, à l'épreuve du feu, avait laissé pénétrer l'eau. Je fus horriblement désappointé : il

revenait comme il était parti. Dix jours auparavant Khamis-ben-Djoumah, trafiquant arabe, était venu me voir et m'avait assuré, de la part du propriétaire de l'embarcation, que je pouvais compter sur celle-ci; je ne pouvais donc pas soupçonner la mésaventure du capitaine. Toujours est-il que le fils de Soulayyam, après avoir retenu le voyageur dans l'intention d'en obtenir un peu de poudre, avait promis que la barque nous serait louée dans trois mois au prix de cinq dollars; et le capitaine revenait, sans bateau et sans vivres, nous annoncer le résultat de ses démarches.

Rien de plus curieux à voir que le djémadar et Ben-Sélim, quand ils apprirent l'époque où nous pouvions espérer d'obtenir le bateau en question. Pour moi, je pris patience en corrigeant l'orthographe et la syntaxe de notes qui parurent dans le magasin de Blackwood (septembre 1859) sous le titre de *Journal d'une croisière sur le Tanganyika*.

Je dois avouer, à ce propos, la surprise que me fit ressentir, entre autres choses, le vaste fer à cheval de hautes montagnes placé, par le capitaine, près du centre même du bassin intérieur signalé par Murchison. Comme ce trait complétement hypothétique, ou plutôt de pure invention[1], affectait la forme d'un croissant, l'auteur publia gravement, avec toute la pompe due à l'importance de la découverte, cette phrase qui fut imprimée en lettres capitales : Je considère cette chaîne comme étant celle DES VÉRITABLES MONTS DE LA LUNE. Ainsi les hommes *font* la géographie, et discréditent les découvertes.

Lorsque mon compagnon se fut quelque peu séché, et que les effets de la lutte qu'il avait soutenue contre un coléoptère qui lui ravageait le tympan[2] eurent diminué de violence, je pensai au moyen d'explorer la partie septentrionale du Tanganyika.

1. J'avais vu ces montagnes croître sur le papier, sous la main du capitaine, et s'élever d'une humble crête, formée de collines modestes, bordant les rives du Tanganyika, aux dimensions imposantes qui leur furent données dans Blackwood (sept. 1859), et dans les Mittheilungen du docteur Petermann (neuvième livraison de la même année).

2. « Le jour de mon arrivée à Kivira, dit le capitaine Speke dans son journal, fut consacré au repos; le soir une tempête, accompagnée d'une pluie furieuse, s'abattit sur nous avec une telle violence, que la partie inférieure de ma tente fut arrachée de ses piquets. Lorsque le vent s'apaisa, j'allumai la chandelle afin de réparer le dommage qu'avait fait l'ouragan. Je fus entouré à l'instant même d'une légion de petits scarabées noirs, qu'attirait la lumière. Ils assiégeaient surtout mon lit, et le faisaient avec tant d'obstination, qu'il fallut renoncer à les éloigner

Hamed-ben-Soulayyam avait dit au capitaine qu'en dépit d'une flottille de trente à quarante pirogues, qui s'opposaient à son passage, il avait pénétré jusqu'à l'endroit où l'on sent l'influence d'une grande rivière se dirigeant vers le nord ; bref, il avait fait le mensonge avec preuves à l'appui. Par une coïncidence curieuse Saïfou, le msahouahili de Cholé, déclarait également qu'il avait vu un cours d'eau s'échapper de la portion nord du lac, et il offrait de m'accompagner en qualité de guide et d'interprète. Ces deux assertions, corroborées l'une par l'autre, nous offraient en perspective un résultat qui méritait bien qu'on risquât sa vie pour l'obtenir.

Suivant toute apparence, la saison pluvieuse que les Arabes, dont l'année lunaire rend toutes les dates incertaines, plaçaient à la même époque que la mousson de Zanzibar, tirait à sa fin et celle des voyages commençait [1].

de ma couverture. N'en pouvant plus, j'éteignis la chandelle, m'étendis sur ma couche, et tout en me débattant contre cette engeance qui me courait sur les bras, sur le corps, et jusque sur la tête, je parvins à m'endormir; ce n'était pas pour longtemps. Je fus bientôt réveillé par l'un de ces odieux insectes qui m'entrait dans l'oreille; il était déjà trop tard. L'effort que je fis pour m'en débarrasser, aida, au contraire, à son introduction ; et il continua sa route, jusqu'à ce que l'étroitesse du canal l'empêcha d'aller plus loin. Exaspéré par cet obstacle imprévu, il se mit à fouir mon oreille avec la vigueur d'un lapin qui veut se faire un terrier. La sensation particulière que me fit éprouver cette mesure est indescriptible; j'aurais agi comme nos ânes, un jour que les pauvres bêtes, assaillies par des abeilles qui les piquaient aux yeux, labouraient la terre de leur front, se précipitaient dans les broussailles, dans les cases, dans les jungles, sans souci des cailloux et des épines. Je ne sais pas laquelle des deux situations était la plus fâcheuse. Plusieurs de nos ânes il est vrai moururent de leurs abeilles; mais il s'en fallut de bien peu que mon scarabée ne me fît périr. Je ne savais que faire; n'ayant pas de sel, pas d'huile, pas de tabac, j'essayai du beurre fondu; ma bête n'en continua pas moins; je pris un canif, j'espérais la tuer, ou la faire sortir; le remède fut pis que le mal. J'avais obtenu quelques instants de repos; mais les blessures que je m'étais faites étaient profondes; une suppuration grave s'établit, toutes les glandes du visage, celles du cou s'enflammèrent; et du front à l'épaule s'étendit un réseau d'abcès qui m'enveloppa toute la région supérieure. C'est la plus horrible torture que je me rappelle avoir subie; je fus une semaine sans pouvoir ouvrir la bouche; je restai sourd pendant longtemps; une ouverture s'était faite entre le nez et l'oreille, et chaque fois que je me mouchais, il en résultait un sifflement qui faisait rire toutes les personnes présentes.

« Six ou sept mois après son introduction, le scarabée me sortit des chairs par morceaux : je tirai une patte, une aile, puis des fragments du corps, et mes plaies finirent par se guérir. »

1. Voulant me conformer aux désirs de la Société géographique de Bombay, qui avait spécialement appelé mon attention sur la quantité d'eau pluviale tombant dans ces parages, et sur l'évaporation qui s'y opère, phénomènes dont on com-

Après quelques préparatifs dont fut chargé Ben-Sélim, je fis demander Kannéna, qui se disposait à naviguer vers le nord. Il consentait à me prendre à bord de sa pirogue; mais lorsque je lui demandai ce qu'il exigeait pour me conduire au mtoni, c'est-à-dire à la rivière, il lâcha une volée d'imprécations, et s'enfuit en bondissant comme un babouin enragé. On m'avait dit que les riverains septentrionaux du lac ne veulent pas faire de commerce, et je m'attendais au refus du chef de Kahouélé; mais on triomphait généralement de ses craintes; et me confiant au destin, je décidai qu'à tout prix nous visiterions l'origine du courant mystérieux.

Comme je l'avais prévu, Kannéna finit par céder sur tous les points. Il reçut, il est vrai, une somme exorbitante; les Arabes qui se rendent à Ouvira, l'ultima Thulé des navigateurs du lac, payent une shoukkah à chaque homme de l'équipage; et l'on ne demande à un simple passager qu'une couple de bracelets de fil de laiton. Il me fallut donner, pour deux canots, l'un de soixante pieds de longueur sur quatre de large, et l'autre de quarante pieds seulement, trente-trois bracelets (qui valent ici soixante dollars), vingt shoukkahs, trente-six khétés de verroterie bleue, et sept cent soixante-dix, tant de porcelaine blanche que de porcelaine verte. Je promis en outre à Kannéna une récompense importante s'il tenait ses engagements, et pour l'y encourager, je lui jetai sur les épaules une pièce de drap écarlate de deux mètres, qui fit trembler ses lèvres de joie, en dépit de ses efforts pour rester impassible.

L'équipage et le nakhoda, ou capitaine, reçurent à leur tour, en surcroît des rations, quatre-vingts shoukkahs, cent soixante-dix khétés de verroterie bleue, et quarante de porcelaine rouge, qui, dans le pays, a trois fois plus de valeur que les perles blanches ou vertes.

prendra l'intérêt, si l'on se rappelle que cette région où abondent les lacs et les cours d'eau n'envoie rien à l'Océan, j'avais préparé à Zanzibar un bassin et une jauge afin de comparer l'hygrométrie de la mousson africaine avec celle de l'Inde. Ces préparatifs ne devaient m'être d'aucune utilité; nous étions en marche pendant la première partie de la masika; j'arrivai trop malade pour m'occuper d'observations rigoureuses; et les pluies se terminèrent pendant ma traversée du lac. J'avais bien à cet égard quelques notes éparses; mais je pensai qu'il valait mieux ne rien publier que de produire des données incomplètes qui ne pouvaient qu'égarer le jugement des météorologistes.

Enfin Saïfou, l'interprète, reçut une somme extravagante : huit shoukkahs et vingt-sept livres de porcelaine bleue et blanche.

Après de longues disputes on décida que les équipages se monteraient à cinquante-cinq rameurs : vingt-deux pour le petit canot, trente-trois pour le plus grand. C'était trop de moitié ; dans le nombre il y en avait toujours bien une vingtaine de superflus, qui venaient uniquement dans leur intérêt.

Ce point réglé, on nous permit d'emmener Valentin et Gaetano, les deux serviteurs chargés de nos armes, et trois de nos Béloutchis, à savoir le brave Khoudabaksh (j'aurais craint de le laisser derrière moi), Djélaï, le métis de Mekran, et Riza, le moins incivil de toute la bande.

Avant de partir, donnons un aperçu de nos embarcations ; leur apparence me fit plus que jamais regretter la perte du bateau en fer de M. Francis ; mais à quoi servent les regrets ? *Quocumque modo rem !* fut notre mot d'ordre.

Le bateau d'écorce est inconnu sur le Tanganyika, où les moindres barques sont des monoxyles, généralement endommagés à l'avant par le foyer des pêcheurs. Les grands canots, étroits et longs, qu'on appelle matoumbis, sont grossièrement creusés avec une hache (l'emploi du feu pour cet usage est encore à découvrir par les riverains du lac). On choisit un mvoulé, ou quelque autre de ces grands arbres qui abondent sur le territoire des Vouagoma, situé en face de l'Oujiji ; on l'abat, on l'évide sur les lieux mêmes, on le traîne jusqu'au versant de la montagne, d'où il arrive au bord de l'eau ; une fois lancé, on le conduit à la pagaie jusqu'à destination.

Les barques les plus importantes se composent de trois planches mal taillées, formant une quille et deux plats-bords reliés à la partie centrale par des cordages de palmier passés dans une ligne de trous ; cette méthode, en l'absence de tout calfatage, a pour résultat des voies d'eau permanentes, ce qui oblige les rameurs à prendre l'écope tour à tour. Il est rare que le cri de senga (videz l'eau) cesse de retentir à bord, où l'on trempe toujours d'un côté ou d'un autre, grâce aux inégalités des planches transformées en baquets.

Ces barques, non mâtées, sont sans voile, appareil qui ne s'étend pas encore à cette partie du monde. Un anneau de fer, attaché à la poupe, remplace le gouvernail qu'on aperçoit rare-

ment, si ce n'est dans les bateaux arabes ; l'embarcation est conduite à la pagaie, et la hampe d'un pavillon, ou la canne d'une ligne à pêcher, se projette de l'avant comme un grand foc.

Des nervures de palme, qui servent de combustible, sont répandues au fond de la pirogue pour que la cargaison, souvent composée de sel, soit préservée du contact de l'eau. Une planche transversale, attachée au bordage avec des cordes, et qui, malgré l'étroitesse de l'embarcation, porte deux hommes, établis côte à côte, forme les bancs des rameurs. Pour plus de confort, un karagouah, natte épaisse et roide, qu'on emploie en guise de couchette, de muraille et de toiture, est étendu sur ces planches.

Le dessous des bancs constitue la cale ; c'est là qu'est placée la cargaison. Au centre du canot est un espace d'environ deux mètres, où s'entassent les bagages, les voyageurs, le bétail, les esclaves faisant litière, les gourdes, les pagaies, tout ce qui appartient à l'équipage. On y a de l'eau jusqu'à la cheville, d'où il résulte que les meilleures places sont à l'avant et à l'arrière. Les lances et les javelines sont plantées aux deux bouts de l'espace central, de façon à pouvoir être saisies en cas de besoin ; chaque homme a sa dague à la ceinture, et quand l'expédition doit être de longue haleine, il sont tous munis d'arcs et de flèches.

La pagaie des riverains du Tanganyika est formée d'un pieu solide, ayant à peu près deux mètres, et où s'insère dans une entaille, faite à l'extrémité, une pelle en forme de trèfle de la dimension de la main. On la trouve décrite dans l'Afrique australe d'Owen. Le plat de cet aviron, décoré de mouches triangulaires, peintes en noir, est fixé au manche par une ficelle qui le retient rarement tout un jour à sa place. Chaque rameur appuyant sa pagaie sur le flanc du canot, met une de ses mains à l'extrémité du manche, l'autre au milieu, et creuse, pour ainsi dire, l'eau qui se trouve en face de lui, patouillage incessant qui contribue pour sa part à l'inondation de la barque ; ce travail laborieux est une dépense excessive de forces pour très-peu d'effet utile.

Il est très-probable que ce système de navigation, tout primitif, remonte aux siècles passés, car les plus anciens des récits portugais mentionnent le commerce dont les bords du Tanganyika étaient alors le siége.

On suit, en partant de l'Oujiji, trois directions principales : celle du nord aboutit aux marchés d'ivoire et d'esclaves de l'Ouvira; celle du couchant à la rive opposée du lac, et aux dépôts insulaires du sud-ouest; celle du midi au Marounga. Pour se rendre à ces divers endroits, les indigènes côtoient le rivage comme ils le faisaient il y a trois mille ans. Si par hasard il en est de plus hardis qui veulent traverser le lac, ils attendent un ciel pur, une eau calme, et, ramant avec vigueur, font un effort désespéré pour gagner la terre au plus vite. L'extrême timidité qui les saisit, dès qu'ils n'ont plus leur case en perspective, est du reste la seule chose qui préserve leur chétif batelet d'accidents perpétuels.

Instruits par l'expérience, les Arabes se fient rarement à l'onde orageuse du Tanganyika; ils préfèrent le péculat certain des facteurs qu'ils chargent de leurs intérêts, au danger personnel que leur ferait courir cette eau perfide. Quand il faut absolument qu'ils s'y exposent, ils font construire, au moyen de leurs esclaves et d'artisans de la côte, des barques à voiles, et apprennent à leurs équipages le maniement de la rame qu'ils substituent à la pagaie. C'est une dépense considérable, moins par les frais de construction que par le temps que cette mesure nécessite. Ils attendent leur barque au moins pendant six mois, et ils achèteraient le plus vaste canot du lac pour quelques farasilah d'ivoire.

Comme nos fonds s'épuisaient rapidement, je fis en sorte, avant de partir, de persuader à deux de nos Béloutchis de se joindre à une bande d'indigènes qui se rendaient à la côte, et d'aller avec elle jusqu'à l'Ounyanyembé, afin de s'entendre de ma part avec Snay-ben-Amir. Ils acceptèrent; mais le chef de la caravane, léger comme tous ses compatriotes, leur donna rendez-vous pour le lendemain, et partit le soir même sans le leur annoncer.

J'appris, sur ces entrefaites, que Ben-Médjid envoyait une bande nombreuse de gens armés au nord du lac; ce qui me fit hâter les préparatifs de notre voyage. Je fis acheter des vivres et du tabac; on répara la tente, et l'on disposa, pour être embarqués, une charge de calicot américain, neuf bracelets de fil de laiton, et quatre demi-charges de sel, dont il se fondit la moitié dans le canot. Le reste de nos valeurs, un petit sac de perles rouges, dites de corail, destinées à nos dépenses particulières,

et une charge de grains de porcelaine bleue, fut soigneusement caché.

Tout en prenant ces mesures, nous nous disputions avec Kannéna; il venait chez moi, ivre et maussade, les sourcils contractés, les yeux sanglants, la lèvre pendante; jetait les hauts cris, gesticulait comme un possédé à la moindre observation, et dans ses accès de fureur, allait jusqu'à vouloir abattre ma tente. A sa violence native, il ajoutait une feinte colère, et faisait rage pour imposer à ses sujets. Il avait fini par intimider mes braves, et jusqu'au djémadar qui s'en allait répétant : « Ici la force est inutile. » Toutefois si j'avais eu cent mousquets au lieu de trente, Kannéna aurait fait moins de bruit, et se serait plat-ventré comme un chien qu'on fouaille.

Le 9 avril, à quatre heures du soir, apparut ce bruyant chef, coiffé d'un turban rouge, mis pour la circonstance. Il était accompagné de son royal pupille qui devait être du voyage, et suivi de ses matelots chargés de sel; à leur tour ceux-ci étaient escortés de leurs épouses et de leurs filles, dont la voix perçante et l'exécution musicale formaient un affreux charivari. De tous leurs instruments, le plus criard était une espèce de cornet, fabriqué d'un long tube en bois, relié avec des fibres de palme et pourvu d'un pavillon comme une trompette. On ne s'imagine pas l'odieux braiment qu'un indigène tire de ce clairon en y soufflant par une ouverture pratiquée sur le côté. Le plus monotone de ces bruits charivariques sortait de deux plaques de fer peu épaisses et triangulaires, jointes au sommet, écartées et retenues à la base par une croix également en fer; ce grossier tam-tam est frappé avec une persévérance désolante au moyen d'un bâton garni d'étoffe J'ai toujours dans l'oreille le son barbare qui s'en échappe, et qui formait un contraste cruel avec la beauté paisible des lieux.

Le canot, qui d'ordinaire stationnait en face de ma porte, avait été conduit à l'endroit où il est d'usage de partir; sans cette précaution pas un de nos hommes n'eût voulu s'embarquer. J'ignorais la distance qui nous séparait de cette escale, et je consentis, sans le savoir, à faire trois milles sur un terrain défoncé, à la fois rude et vaseux.

Impossible de dormir; l'équipage poussa toute la nuit des cris démoniaques; et deux averses ayant imbibé ma tente, le grain,

les légumes, la farine et le tabac que nous emportions furent avariés.

On s'embarqua le lendemain matin ; les équipages avaient été réunis, payés et rationnés ; mais leurs cases étaient voisines et personne ne pouvait les retenir. De plus, chacun n'ayant souci que de ses propres affaires, ce fut à qui repousserait chaque article de mes bagages. Il est vrai que les deux canots étaient remplis du sel des rameurs et de celui de Kannéna.

Après beaucoup de paroles, on finit par se détacher du bloc de granit qui nous retenait au rivage ; et au milieu du bruit ordinaire, tout le monde donnant des ordres que personne n'écoutait, nous nous dirigeâmes vers une crique herbeuse, se découpant sur un fond de grands arbres, et défendue par une langue de sable, où nous arrivions une demi-heure après.

En face de nous, à quelques mètres de distance, était l'île déserte de Bangoué, masse de grès et de terre rouge ayant la forme d'un coin, s'abaissant du nord au sud vers le lac, et chargée dans sa partie la plus haute, grâce à l'humidité féconde de ces lieux, d'une végétation plantureuse. Derrière la côte, le pays s'élève graduellement, et sur la crête de ses plis onduleux s'éparpillent de petites bourgades, entourées de champs cultivés, au milieu d'une nature sauvage.

Les canots perdent en général quelques jours à la crique de Bangoué, où l'on est encore assez près de chez soi pour que la scène du départ se renouvelle. On charge, on décharge, on s'adjoint quelques rameurs, on complète les rations, et l'on fait ses adieux aux parents, aux amis, aux épouses et au vin de palme. Il fallut pour démarrer Kannéna lui faire présent de trois chèvres.

Enfin le 11 avril, à quatre heures, on s'éloignait de Bangoué ; à peine étions-nous sortis de la baie, que les expérimentés déclarèrent que la charge des canots était trop lourde. Cela nous fit revenir au point de départ ; et malgré tous mes efforts, Riza, l'un de mes mousquetaires, fut renvoyé à Kahouélé. On s'installa pour la nuit ; vint une bourrasque effroyable qui renversa ma tente, sans réveiller les deux Goanais. Je m'endormis, toutefois, sur la crête d'une vague sableuse ; et, béni soit Macintosh ! grâce à mon manteau, j'échappai à l'averse.

Le lendemain l'onde était calme ; l'équipage ne trouva plus

de prétexte pour retarder le départ; il n'en eut pas même le désir.

Vers sept heures et demie, le 12 avril 1858, mon canot portant pour la première fois sur ces eaux lointaines le pavillon qui, depuis mille ans, brave la tempête et les combats, sortit de la crique de Bangoué, suivi de l'embarcation du capitaine Speke, doubla la pointe qui sépare la baie du large, et se dirigea vers la région nébuleuse qui forme la partie septentrionale du Tanganyika. Nous côtoyons d'abord un escarpement de terre rouge, où des blocs de grès forment un immense pouddingue; la rive s'abaisse, elle offre des lignes de galets, ou de sable quartzeux couleur d'or; et sur la plaine inclinée s'aperçoivent les hameaux des pêcheurs.

Situés, pour la plupart, à l'embouchure des gorges profondes qui déchirent la montagne, et dont les pluies font des torrents, ces misérables villages sont tout ce qu'il y a de plus malsain. La terre y est voilée d'une herbe épaisse et fétide; ici un bourbier noir, là un ruisseau qui déborde, ou qui est à demi desséché, traverse un groupe de six à huit cases en forme de ruches, imbibées d'eau, crasseuses et puantes, dont les trois pierres du foyer, quelques nattes et des engins de pêche composent tout l'ameublement. On reconnaît de loin ces bourgades aux palmiers, aux bananiers qui les entourent, surtout à de grands arbres à la cime étalée, dont les branches supportent les filets, et abritent les pirogues que l'on a retirées de l'eau par crainte de la tempête.

Le 13 avril, nos hommes, debout avant l'aube, rament pendant six heures pour se rendre de Kigari à Nyasanga, deux sales petits hameaux de pêche. On y trouve de la friture; mais les habitants ne veulent nous céder ni grain ni légumes.

Nous sommes ici à la frontière qui sépare l'Oujiji de l'Ouroundi; nos rameurs disent adieu à leurs compatriotes, et se préparent, d'un air grave, aux périls et aux tristesses de l'expatriation.

J'en profite pour dire comment on voyage sur le Tanganyika. Les Vouajiji, comme tous les riverains du lac, ne travaillent ni avec régularité, ni en silence; ils accompagnent le jeu des pagaies d'un houloulement prolongé et mélancolique, émis par des solistes auxquels répond la voix gémissante du chœur; de temps à

autre, s'élève le cri de joie aigu des adolescents, qui produit sur les adultes une violente excitation ; et le bruit des cornets et du tam-tam, que font retentir parfois plusieurs virtuoses à l'avant de chaque canot, bruit aggravé de l'imitation chevrotante de ces instruments, due aux poumons d'airain des jeunes de l'équipage, ne vous laisse de répit que lorsque la terreur paralyse tous les gosiers.

Ces Vouana Maji, ou fils de l'onde, ne travaillent que par boutades. Ils s'éprennent d'une ardeur subite ; quelques minutes après, n'en pouvant plus, ils s'arrêtent pour se disputer, ou laissent tomber leurs rames jusqu'au nouveau coup de feu qui les fera s'épuiser de nouveau, sans s'inquiéter de la sueur dont ils ruissellent. Je les ai vus, en dépit de mes remontrances, pagayer avec tant de verve que l'eau était lancée à pleine lame au-dessus de la pirogue. Ils ont pourtant la mine bien longue quand la pluie est mêlée de grésil ; et c'est à peine s'ils ne pleurent pas, lorsqu'un accident les oblige à s'asseoir à côté de moi sous cette douche froide et permanente.

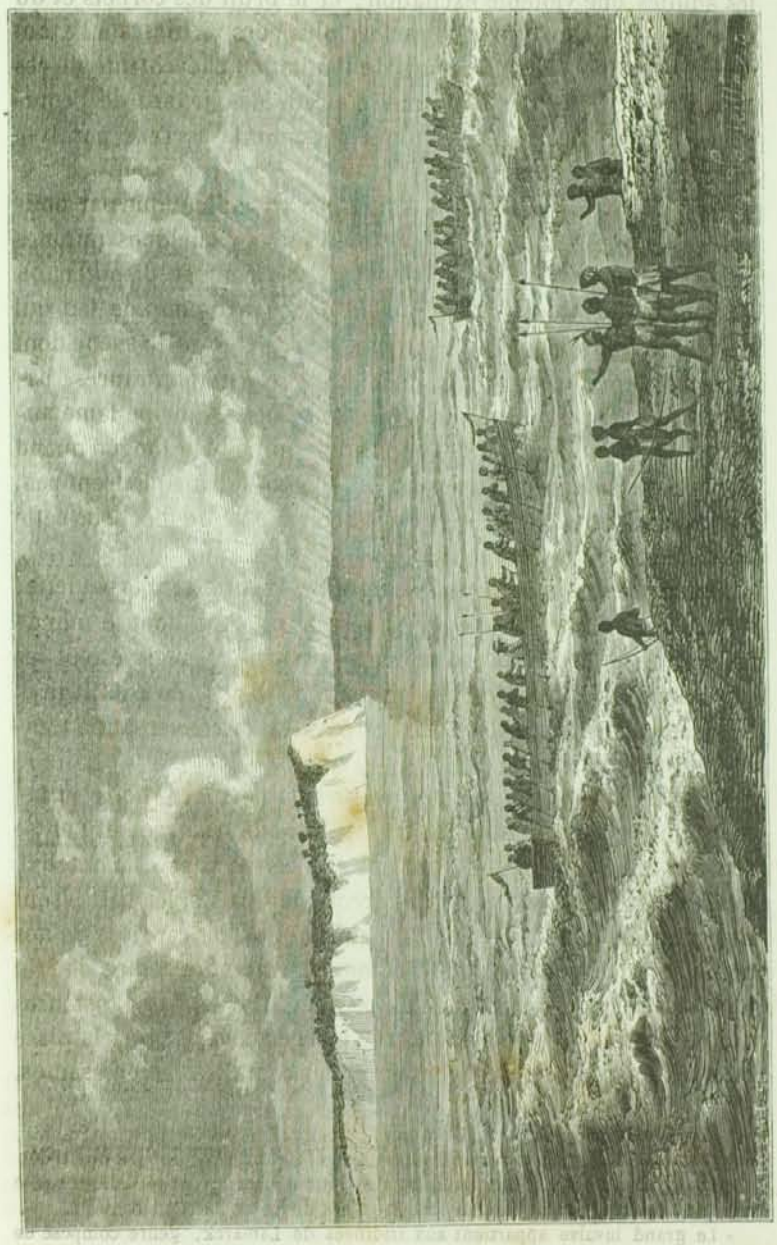
Si deux canots marchent de conserve, la lutte est perpétuelle ; c'est à qui prendra la tête, il en résulte un choc ; tout le monde crie ; et la difficulté de se servir des pagaies, enchevêtrées les unes dans les autres, est un prétexte de repos, de babillage et d'injures, sans lesquelles, dans ce pays-ci, la conversation tomberait immédiatement.

A différents intervalles on s'arrête pour manger, boire et fumer ; toutes les heures on bourre sa pipe de chanvre, et l'on se remet à pagayer, en se livrant aux cris convulsifs, et à la toux, qui résultent de l'emploi de ce narcotique. Mais si les haltes sont nombreuses, quand il s'agit des habitudes ou des caprices de nos hommes, il est impossible d'obtenir le moindre temps d'arrêt lorsque c'est nous qui devons en profiter. Il n'est pas d'instances qui puissent décider nos rameurs à pousser le canot vers la place où nous apercevons des pierres ou des coquilles[1] intéressantes.

1. Les lignes suivantes de P. Woodward, membre de la Société de géographie, ont paru dans les *Proceedings* de la Société zoologique de Londres (28 juin 1859) :

« Les quatre coquilles, formant le sujet de cette notice, furent recueillies par le capitaine Speke, dans le Tanganyika, lac d'eau douce de l'Afrique centrale.

« Le grand bivalve appartient aux iridinées de Lamarck, genre composé de moules de rivières, dont on compte neuf espèces, toutes du continent africain. Ce petit groupe a été divisé en plusieurs sous-genres ; celui auquel se rapporte la



Navigation sur le Tanganyka.

Une idée superstitieuse les empêche de répondre à nos questions; ils ne souffrent même point qu'on leur en fasse, et ne consentent pas davantage à plonger un vase dans l'eau, de peur d'être

coquille dont nous parlons se distingue par une large charnière profondément ridée, c'est le *pléiodon* de Conrad. La partie postérieure de cette coquille est encroûtée de tuf, comme s'il existait des roches calcaires dans les environs de son habitat.

« Le petit bivalve est un *unio* normal; la coquille en est élégamment sculptée.

« Le plus petit univalve, concave dans sa partie inférieure, ressemble tellement à une nérite, ou *calyptrée*, qu'on le prendrait pour une coquille océane, si son origine était moins authentique. Il se rapporte essentiellement aux *lithoglyphes*, genre particulier au Danube; il a la même obliquité excessive de l'ouverture; mais il en diffère par la largeur de l'ombilique, qui, dans l'espèce européenne, est presque entièrement caché par la columelle calleuse.

« On a trouvé, dans la couche éocène supérieure des terrains tertiaires de l'île de Wight, plusieurs coquilles semi-maritimes (de l'embouchure des fleuves), du genre *globulus*, dont les affinités sont incertaines, et qui ressemblent aux litoglyphes.

« Le lac Tanganyika, situé par 27° long. E., du troisième au sixième degré lat. S., paraît totalement étranger à la région du Danube; mais la séparation peut n'avoir pas toujours été aussi complète; car il se trouve, au nord du Tanganyika, un autre grand lac, le Nyanza d'Oukéréhoué, qui, d'après le capitaine Speke, pourrait bien être la source principale du Nil.

« La quatrième coquille (univalve) est une *mélonie* du sous-genre *mélanelle* (Swainson), pareille, quant à la forme, à la *melania hollandi* du sud de l'Europe, et à plusieurs espèces éocènes de l'île de Wight. Sa couleur, sa solidité, ses côtes tuberculeuses lui donnent l'aspect d'un petit buccin (*nassa*). Elle vit, il est vrai, dans des eaux plus agitées que l'habitat de ses congénères. »

Description des coquilles précédentes.

I. IRIDINA (PLÉIODON) SPEKII. (Pl. XLVII, fig. 2.) — Coquille oblongue, ventrue, quelque peu atténuée à chaque bout, légèrement concave à la base. Épiderme brun-marron, s'assombrissant et virant au noir à la marge; partie antérieure obscurément radiée; charnière tuberculeuse et comprimée à l'avant, plus large par derrière et profondément ridée.

Longueur 118 millimètres, largeur 50 millimètres, épaisseur 43 millimètres.

II. UNIO BURTONII. (Pl. XLVII, fig. 1.) — Coquille petite, ovale, plutôt mince, subatténuée par derrière; crochets petits, non érodés. Épiderme olive pâle, à sillons concentriques, offrant de belles lignes divariquées, plus ou moins profondes. Dents antérieures étroites, non saillantes; dents postérieures en lames; impression pédale se rencontrant avec l'adducteur antérieur.

Longueur 25 millimètres, largeur 17 millimètres, épaisseur 11 millimètres.

III. LITOGLYPHUS ZONATUS, n. sp. (Pl. XLVII, fig. 3.) — Coquille orbiculaire, hémisphérique; spire très-petite, large ouverture d'une grande obliquité, ombilique peu profond, présentant une fissure béante dans les jeunes; lèvre rejoignant en avant le sillon ombilical; columelle rugueuse, arrivant à couvrir la fissure. Orbe du test aplati, portant deux bandes brunes sur un fond olivâtre, plus foncé vers le sommet; tours de spire croisés par de nombreuses lignes obliques, formant des stries interrompues.

Hauteur 6 millimètres, diamètre de 10 à 12 millimètres.

IV. MELANIA (MELANELLA) NASSA, n. sp. (Pl. XLVII, fig. 4.) — Coquille forte, ovale, d'un brun pâle, portant quelquefois deux bandes foncées. Spire plus courte

suivis par les crocodiles. Le requin n'est pas plus redouté de nos matelots que cet amphibie ne l'est des gens qui nous accompagnent; de crainte de les attirer, on ne jette rien dans le lac, pas même les ordures que l'on conserve dans le canot.

C'est également ici un péché mortel que de couper une baguette; et rompre ou enlever la plus petite portion même d'un vieux tonneau abandonné sur la plage est une cause de troubles sérieux.

Je n'ai jamais pu, dès lors, m'assurer de la profondeur du Tanganyika, ainsi que me l'avait recommandé un excellent ami [1];

que l'ouverture; orbes aplatis, décorés de six nervures brunes en spirale, croisées d'un nombre variable de côtes blanches et tuberculeuses; ouverture sinuée antérieurement; lèvre extérieure simple, intérieure calleuse.

Longueur 17 millimètres, largeur 11 millimètres.

P. S. 27 juillet. — Outre les coquilles dont on vient de lire la description, plusieurs autres furent recueillies par le capitaine Speke. Déposées d'abord à la Société de géographie, elles se voient maintenant au Musée britannique. Elles comprennent : un échantillon d'*ampullaria* (*Lanistes*) *sinistrorsa*, Lea, et deux valves dépareillées de deux espèces d'unio, ramassés dans l'Ougogo, plateau élevé, situé du 6e au 7e degré de latitude méridionale, et de 31° 40′ à 32° 40′ de longitude E.

Une grande *achantina*, très-voisine de l'*A. glutinosa*, Pfr., et qui serait le limaçon commun de la zone comprise entre la côte de Zanguebar et le Tanganyika. Des fossiles de cette espèce ont été trouvés à Marora, district de l'Ousagara, situé à neuf cents mètres au-dessus de la mer, et qui domine le Roufidji, à l'endroit où ce fleuve traverse la chaîne côtière.

Un autre limaçon commun des mêmes parages, désigné sous le nom de *bulimus Caillaudi*, Pfr., bien qu'il soit plus proche parent de l'achantina que du bulime.

On doit encore au capitaine Speke un exemplaire unique du *bulimus ovoideus*, Brug., trouvé dans un mousdjid, à l'île de Quiloa (9e lat. s.). Cette espèce, identique au *bulimus grandis* de Desh. (îles de Nossi-Bé, et de Madagascar), est très-proche parente du *B. Liberianus* de Lea (Guinée).

1. Le capitaine Balfour de la marine royale, dont l'obligeance m'avait fourni la liste des objets nécessaires pour la fabrication d'une voile, et de tout ce qui pouvait faciliter mes opérations sur le lac. J'avais demandé à Bombay un loc de Massey, qui devait m'être des plus utile, en supposant que je pusse en faire usage. Trop occupé, lors de mon départ de l'Inde, pour l'essayer à Bombay même, je l'expérimentai à bord, et le trouvai tellement défectueux que je le renvoyai par le capitaine Frushard, commandant *l'Elphinstone*, sloop de guerre de la Compagnie. J'emportai une ligne de sonde, qui arriva saine et sauve au Tanganyika, mais je ne pus pas m'en servir; nos hommes s'y opposèrent formellement; de plus, en Afrique, tout ce qui porte du métal n'est jamais en sûreté; — ma ligne, déjà d'une longueur insuffisante, fut raccourcie de moitié dans la première nuit du voyage.

Il me devint d'autant plus difficile d'estimer la marche de notre embarcation, qu'elle était fort inégalement conduite, ainsi que je l'ai dit plus haut. A certains moments, lorsque nos hommes, courbés sur leur pagaie, s'évertuaient à la tâche, nous pouvions filer à raison de sept à huit milles par heure; mais il était rare que l'effort se prolongeât plus de quinze à vingt minutes, et il était toujours suivi

l'équipage aurait mieux aimé me voir au fond de l'eau que de s'arrêter un moment pour cette opération. Il lui arrivait, dans les instants les plus précieux, de perdre une demi-heure à prendre un poisson mort qui flottait près du canot. Jamais on ne passait devant un village sans qu'une dispute ne s'élevât, les uns voulant aborder, les autres s'y opposant par pur esprit de contradiction. Le capitaine, placé à l'arrière, à l'avant, où bon lui semble, a fort peu d'autorité; la querelle va son train, et si le canot aborde, ce qui arrive presque toujours, les rameurs s'élancent sur la rive, sans consulter autre chose que leur propre inclination.

A l'heure des haltes, ils se répandent sur la plage; le plus grand nombre va chercher du bois et des vivres, les autres font des bouthies : une douzaine de baguettes de différente longueur sont fichées en terre, on les courbe, on en réunit l'extrémité avec des cordes, et la natte de roseaux qui garnit les bancs de la pirogue, est placée en guise de toît sur cette charpente hémisphérique. Solidement attachée aux branches qui la soutiennent, cette couverture défend contre le soleil ou l'orage le torse de quatre ou cinq hommes, dont les jambes, projetées au dehors, ne paraissent pas avoir besoin d'abri.

Les haltes ne se font ni à heure fixe, ni dans un lieu déterminé; c'est l'impulsion du moment qui en décide. Rien de plus désagréable qu'un voyage avec de pareilles gens; sans autre règle que leur caprice, ils flâneront à la fraîcheur du matin, et se mettront à leurs pagaies en plein soleil; ou, après avoir perdu leur soirée à dormir, ils s'éveilleront aux cris de pakira baba (en route, gens de cœur!) et vous feront partir à minuit. Tant qu'ils s'éloignent de chez eux, les haltes abondent, les rames s'alanguissent, on n'avance pas; au retour, c'est une vitesse, une furie, qui vous met en danger.

Le 14 avril, au bout de quatre heures de marche, nous arrivons à Kagounga, établissement de Vouajiji mélangés de Vouaroundi. Nous quittons le lendemain matin ce misérable amas de bouges

d'un temps d'arrêt. La vitesse habituelle, lorsque l'air est frais et l'équipage dispos, est d'environ quatre à cinq milles, qui se réduisent graduellement à deux et demi, quand la fatigue est venue, et que la chaleur est grande. C'est pourquoi j'estime la marche, en moyenne, à quatre milles par heure pour une simple excursion, et à deux seulement (haltes comprises) lorsque le voyage se prolonge.

infects; et après une nouvelle marche de quatre heures, nos canots atteignent Vouafanya, qui, dans cette région inhospitalière, est le seul port ouvert aux étrangers.

Nous abordons sur une grève étroite, où l'on fait échouer nos pirogues que l'on traîne sur le sable, nous escaladons une petite falaise de terre, on y dresse nos tentes sous un arbre touffu, et l'équipage élève ses bouthies à un jet de pierre du lac, chacun se préoccupant de la possibilité de prendre la fuite.

Notre position est aussi bonne que le permet une foule insolente et curieuse qui nous salue de ses éclats de rire. Comme tous leurs voisins, les habitants de Vouafanya sont adonnés à la boisson, et leur ivresse est querelleuse et violente. Ils ont toutefois pour moutouaré, c'est-à-dire pour chef immédiat, un certain Kanoni, qui les tient en respect. Au moment de notre arrivée, ce brave vieillard, qui est vassal du mouami, ou sultan de la province, se rendait à sa case avec une certaine pompe. Il était précédé de son étendard (une poignée de filasse blanche et longue, attachée à une lance, comme la queue de cheval des Turcs) et suivi de quarante ou cinquante guerriers armés de piques, de javelines, de fortes dagues à double tranchant, d'arcs roides et lourds et de flèches aiguës et pesantes. Nous lui payâmes le tribut d'usage : deux bracelets, quatre shoukkahs, trente coudées de perles rouges, dites de corail, et nous reçûmes, en retour, l'inévitable chèvre.

Malgré l'insalubrité du climat, qui passe continuellement d'un froid humide à une chaleur suffocante, les équipages nombreux et bien armés s'arrêtent à Vouafanya pour y prendre une nourriture copieuse, quand ils se dirigent vers le nord, et pour embarquer des provisions lorsqu'ils retournent chez eux. C'est du reste à ses ondées perpétuelles, entremêlées de rayons ardents, que ce district doit sa fertilité. On y a de bons moutons, de belles chèvres grasses pour une ou deux shoukkahs; une volaille ou cinq ou six œufs pour un khété de perles ordinaires; les patates, il est vrai, s'y payent un peu plus que dans l'Oujiji; mais le sorgho y abonde, et le manioc s'y vend un khété les cinq livres. A certaines époques on peut même s'y procurer du lait. Il s'y fait en outre un commerce important de chikichi (huile de palme), dont un grand pot coûte une shoukkah.

C'est à Vouafanya que se font les meilleures pagaies; et la jupe

d'écorce (le mbougou) s'y paye de quatre à dix khétés, c'est-à-dire un tiers de moins qu'au marché d'Oujiji.

On y apporte le sel de l'Ouvinza: il y est rare, par conséquent, fort cher; c'est la première valeur d'échange, les perles viennent ensuite. Le poisson abonde au marché; mais le fretin est le seul qu'on puisse y acheter frais.

L'inhospitalité des Vouaroundi, et celle des peuples voisins, qui vous pillent sans scrupule, ou vous dépouillent sous prétexte de tribut, ne permettent pas de commercer avec eux ni de franchir leur territoire. Notre équipage se dispose donc à s'éloigner de la côte, et à traverser le Tanganyika, divisé à cette latitude par l'île d'Oubouari.

C'est probablement de cette île que l'historien portugais de Barros fait mention dans ce passage, lorsqu'il dit, à propos du lac central de l'Afrique : « Il est d'une telle étendue qu'une flotte nombreuse pourrait y naviguer à l'aise, et qu'une de ses îles fournirait à elle seule une armée de trente mille hommes. »

On aperçoit Oubouari deux jours avant d'y arriver; mais ce n'est alors qu'un point vaporeux, en raison de l'humidité de l'atmosphère. De Vouafanya elle se profile nettement à une distance de dix-huit à vingt milles du côté de la rive opposée, dont un canal de six à sept milles la sépare. Son extrémité supérieure est par 4° 7′ latitude sud, et sa direction nord 7° est. A partir de la pointe septentrionale d'Oubouari, la côte orientale du lac se dirige au nord 3° ouest, l'autre rive au nord 10° ouest.

Cette île, la seule qui soit au centre du Tanganyika, est un rocher de vingt à vingt-cinq milles géographiques de longueur, sur quatre à cinq de large dans sa plus grande étendue; le grand axe en est renflé en dos d'âne, et tantôt la roche s'incline vers la surface de l'eau, tantôt elle se dresse en falaise abrupte, déchirée, çà et là, par des gorges plus ou moins étroites. Verte du sommet jusqu'à la base, Oubouari est enveloppée d'une végétation peut-être encore plus riche, plus abondante que celle des bords du lac. En maint endroit le sol y paraît soigneusement cultivé; mais l'étranger n'y aborde qu'aux principaux établissements; les flancs boisés des collines y abritent une population redoutable, et chaque fourré, du moins on le suppose, y recèle d'âpres chasseurs en quête de proie humaine.

Il fallut passer deux jours à Vouafanya, où le pays est d'une

richesse particulière, ainsi que nous l'avons dit plus haut; de nombreux villages y parsèment la campagne, de vastes champs de manioc, de sorgho, de patates, se déroulent au milieu de bois touffus et de grands bouquets de palmiers.

Nous trouvâmes Kannéna bien installé sous notre petite tente de cipaye; l'astucieux compère avait tout fait pour l'obtenir de Ben-Sélim, dans l'intention d'ajouter à son confort, et surtout à l'éclat de son rang et de celui de son pupille. Je le priai de déguerpir; mais il refusa net. L'instant d'après, ayant aperçu un mouton que j'avais acheté, il se l'attribua comme pot de vin, et réclama la chèvre que nous envoyait Kanoni. Je voulus refuser à mon tour; il se contenta de répondre : « Très-bien, mon frère, nous resterons ici. » Je consultai Bombay : « Quand ces sauvages veulent quelque chose, me dit ce dernier en hochant la tête, ils l'obtiennent, ou voient la lune du mois suivant. » J'accordai la chèvre, et nous partîmes.

Le 18 avril, le jour se leva sombre et menaçant; de gros nuages violacés cachaient la partie nord du ciel; on chargea néanmoins, et l'on se dirigea vers l'île d'Oubouari. A peine les rameurs étaient-ils à leur banc, qu'ils retournèrent au rivage pour y prendre quelques charges de manioc. Le capitaine et moi nous restâmes chacun dans nos pirogues. Tout à coup j'entendis un vacarme inusité; nos matelots s'armaient en toute hâte, et Khoudabash, poursuivi par une légion de noirs qui avaient la lance au poing, gravissait la falaise, tandis qu'un sauvage entièrement nu gambadait, en brandissant d'une main le sabre du Béloutchi, dont il avait le fourreau dans l'autre. Kannéna sanctionnait le tumulte de sa présence; mais les éclats de rire de la foule ne témoignaient d'aucune colère.

Il paraît qu'un Mjiji, esclave de Khoudabash, avait profité de ce débarquement imprévu pour déserter. Le propriétaire avait réclamé son homme à Kannéna, qu'il accusait d'avoir favorisé la fuite de l'esclave; le chef voulait me soumettre leur différend, mais le Béloutchi, perdant patience, avait tiré son sabre, et quarante individus l'avaient désarmé, battu et pourchassé, comme il est dit plus haut. Dès que je pus me faire entendre, j'appelai Khoudabash; au lieu de me répondre, il somma Djélai, son collègue, de le rejoindre avec armes et bagages. Kannéna essaya de le faire changer d'avis; ne pouvant y parvenir, il donna l'or-

dre de s'éloigner, et jeta huit mètres d'indienne à Khoudabash pour que celui-ci pût retourner au gîte sans souffrir de la faim. J'admirai cette conduite libérale jusqu'au moment où on me la fit payer.

Nos deux Béloutchis, entêtés comme des mules, ne voulaient rien entendre : mécontents du voyage, ils en augmentaient les misères par le jeûne, sous prétexte qu'on était dans le Ramazan. Leur désertion n'avait pas d'excuse, ils nous abandonnaient sans honte à la merci de Kanména et de ses hommes, à tous les périls qu'ils étaient heureux de s'épargner; mais les Indigènes nous auraient-ils mieux servis? Les Arabes ne se livrent jamais à la garde unique des Africains, même de ceux qui sont nés dans leur propre maison; en Perse, le voyageur a soin de mêler aux noirs des gens d'une autre race.

Quand, jadis, l'un des membres d'une famille périssait de mort violente, on préludait à l'instruction de l'affaire par la torture de sa domesticité; et l'on fait maint récit pareil au trait suivant, preuve que cela n'empêchait pas l'assassinat. Des esclaves babillaient un soir autour d'un feu de bivouac : tout à coup l'un d'eux entama la liste de ses griefs, un autre proposa de fuir; un troisième, appuyant la motion, opina pour que leur maître fût tué avant le départ. Aussitôt dit, aussitôt fait. Tout d'instinct, ces enfants mobiles accomplissent en un clin d'œil le fait atroce que la passion leur suggère, et s'en repentent avec la même promptitude et la même ardeur sitôt qu'ils ont réfléchi.

La meilleure escorte pour un Européen qui comprendrait leur idiome, serait un petit nombre d'Arabes fraîchement arrivés d'Hazramaout[1], et ne connaissant ni les mœurs, ni les langues africaines. Ils préviendraient les vols, si communs de la part des esclaves, épargneraient de la sorte l'argent du voyageur, et peut-être lui sauveraient-ils la vie.

Nos fugitifs atteignirent Kahouélé sains et saufs, et opposèrent aux railleries de leurs camarades l'exposé des injustices dont ils

1. Originaires d'un pays rude et pauvre, les natifs d'Hazramaout s'expatrient volontiers; d'un esprit aventureux, ils mettent leur sabre au service des gouvernements voisins, et se montrent fidèles tant que la solde est régulière. Endurcis à la fatigue, braves et sobres, ils sont redoutés des Africains et des Indous, ainsi que le témoigne ce proverbe : « Si tu rencontres en même temps une vipère et un Hazrami, épargne la vipère. » (*Note du traducteur.*)

étaient victimes. Ils avaient fait, disaient-ils, des prodiges de bravoure, mais avaient succombé sous des milliers d'assaillants. Invoquant alors l'assistance d'Abdoullah (c'est-à-dire la mienne), ce dernier leur avait répondu qu'il était sans pouvoir dans ce pays sauvage ; et abandonnés par leur unique protecteur, ils s'étaient vus réduits, malgré eux, à prendre congé de l'ingrat. Cette version trouva créance auprès de leur auditoire jusqu'au jour où, les hommes de l'équipage ayant rétabli les faits, ces lâches devinrent la risée des deux sexes.

Kanněna, remonté dans son canot, avait ordonné qu'on prît les rames ; j'espérais cette fois que le départ était définitif ; mais, après s'être consultés sur l'aspect effrayant du ciel, nos rameurs décidèrent que ce serait pour le lendemain. On passa au nord du promontoire qui limite la baie de Vouafanya ; la flottille fut amarrée dans un bayou plein de joncs ; et nos tentes se dressèrent juste à point pour nous protéger contre une bourrasque furieuse, accompagnée de tonnerre.

Enfin le 19 avril, nous nous dirigeâmes vers Oubouari, dont la ligne verte se déployait en face de nous. Le vent gonflait les eaux du lac et les soulevait en lames pressées, qui nous trempèrent jusqu'aux os, en attendant que le soleil, réfléchi par ces ondes scintillantes, nous brûlât jusqu'au vif.

A dix heures, on s'arrêta pour manger et pour fumer ; vers deux heures le vent et les vagues se relevèrent, nous prîmes un nouveau bain, et il fallut constamment vider l'embarcation pour l'empêcher de couler. Enfin, après une séance de neuf heures, nos canots atteignirent une grève étroite et jaune, pareille à celle du rivage, et qui forme la côte orientale d'Oubouari. Nos pagayeurs y descendirent immédiatement pour se sécher, et pour faire cuire du poisson mort, qui, en flottant sur le lac, s'était pris dans la bouée de leur filet. Trop forte, suivant notre odorat, la putridité de ce morceau de choix était pour eux ce que le goût du beurre est pour l'habitant de Londres, pour le Béloutchi le fumet d'un vieux bouc, et pour l'Arabe la résistance d'un vieux coq.

Le repas terminé, on se dirigea un peu au nord, et l'on gagna Mzimou, langue de terre basse, au pied d'une côte herbeuse où serpente un bourbier linéaire, qui descend de l'étage supérieur. Nous y trouvâmes des canots en bon ordre, et une foule d'Indigènes accourus pour troquer de l'ivoire, des esclaves, des chèvres,

du grain et des légumes, contre du sel, des colliers, de l'étoffe et des fils métalliques.

Ces insulaires forment une race toute spéciale qui n'a rien de séduisant. Un manteau d'écorce, imitant la dépouille du léopard, couvre l'épaule des hommes, dont les cheveux sont retenus par un tortillon d'herbe, faisant l'office de bandelette, et qui, au lieu du fil de cuivre, partout en usage, ont des colliers, des bracelets, des ceintures en écorce de rotin.

Les femmes séparent leurs cheveux en deux touffes latérales qui ont beaucoup de ressemblance avec les oreilles de l'ours; en outre elles s'allongent les mamelles, au moyen d'un cordon, qui les abaisse, les étire et les déforme de la manière la plus répulsive pour un Européen. Leur costume se compose généralement d'une peau de chèvre, ou d'une jupe d'écorce minuscule; les épouses des chefs sont chargées de laiton et de rassade, et comme les dames de Vouafanya, elles ne sortent pas sans une canne à pomme, d'une longueur de cinq pieds.

Nous devions rester à Mzimou jusqu'au lendemain matin. Kannéna m'avait déjà réclamé soixante-dix khétés de porcelaine bleue pour la sauvegarde qu'il me donnait par sa présence, quand vers six heures du soir il vint m'annoncer qu'il fallait partir immédiatement. On se précipita dans les canots; et après une course de deux heures, par un clair de lune splendide, éclairant une scène à la fois sauvage comme un Salvator Rosa, paisible et magistrale comme une toile du Poussin, nous doublâmes la pointe nord d'Oubouari, et nous allâmes relâcher sur la côte occidentale de l'île, dans une petite baie appelée Mtouvoua; les tentes furent dressées sur la plage, et la nuit s'y passa tranquillement.

Le 22 avril, nouvelle halte. Le sultan Kisésa réclamait son tribut : deux shoukkahs et un bracelet de fil de laiton. Je crus un instant que nous ne pourrions pas avoir de vivres; nous étions dépourvus de perles blanches, alors discréditées dans l'Oujiji, et c'étaient ces perles que demandaient les sujets de Kisésa. On réussit néanmoins à leur en faire accepter d'autres; et Kannéna profita de l'occasion pour exiger de nous, et pour en obtenir, quatre cent soixante khétés de porcelaine bleue.

Le 23 avril, quittant Mtouvoua, nous filâmes vers la côte occidentale du lac, située environ à quinze milles de notre point de

départ; le trajet nous prit neuf heures. Un assez grand intervalle séparant les deux canots, il y eut peu de chocs, de pipes et de querelles pendant la traversée.

A Mourivoumba, où nous abordâmes, les montagnes, les crocodiles, la malaria et les Indigènes inspirent une égale terreur. Le sol appartient aux Vouabembé, que la carte des missionnaires de Mombas désigne avec exactitude sous le nom de Menschenfresser, ou anthropophages. C'est à leur apathie qu'ils doivent cette odieuse coutume; au lieu de cultiver la terre qu'ils habitent, et qui est la plus fertile du monde, ils se nourrissent de charogne, de vermine, de larves et d'insectes, et poussent la paresse jusqu'à manger l'homme crû; au moins les Vouadoé le font rôtir.

Toute la population du hameau se rassembla pour nous regarder, l'œil fixe et la gueule béante; mais bien qu'on pût voir sur toutes les figures l'expression d'une faim chronique, les pauvres diables, timides, fuligineux, rabougris et dégradés, nous parurent moins dangereux pour les vivants que pour les morts. Afin de les tenir en respect, Mabrouki, mon servant d'armes, eut l'idée, à la nuit tombante, de décharger ma carabine au milieu du village. Des cris effrayants s'élevèrent de toutes parts, ainsi que des invocations au Mouroungouana; heureusement qu'il n'y avait pas de blessé.

Le mélancolique Saïfou aima mieux dormir, accroupi à l'avant d'un canot, que de confier sa précieuse personne à cette rive inhospitalière. Quant à nous, couchés sur la grève, à côté d'une marge de roseaux, nous aurions été fort bien si la pluie (nous n'avions pas dressé nos tentes) ne nous eût trempés à cœur joie.

Nous partîmes de Mourivoumba le lendemain matin, et nous continuâmes à nous diriger vers le nord, en longeant la côte occidentale du lac; le rapprochement des deux rives annonçait que nous approchions du terme de notre voyage[1]. Dix heures après nous débarquions au petit port de Mamalétoua, qui porte plusieurs noms, entre autres celui de Ngovi. Le trafic y reprend son cours, et les habitants y sont d'une politesse relative; ils nettoyèrent, à notre intention, une vieille hutte où l'eau filtrait de la toiture; mais loin d'être fangeuse, l'aire en était plus dure que

1. La largeur du Tanganyika n'est plus ici que de douze à quinze milles.

le marbre, et cette case nous fit l'effet d'un palais; enfin on nous approvisionna de moutons, de chèvres, de poisson, de grain, de manioc, de volailles, d'œufs et de piment, le tout à des prix modérés.

Après quinze heures de pluie ou de soleil, le vent d'est obligea nos hommes à s'arrêter à Mouikamba d'Ouvira. Une bourgade voisine (quelques huttes derrière un bouquet de bananiers, tordus par le vent) nous fournit des vivres; une crique fermée par des roseaux abrita nos pirogues; et l'on s'installa sur une grève étroite, où nous passâmes la nuit aussi bien que pouvaient le permettre le clair de lune et la bourrasque.

Le 26 avril, trois ou quatre heures de rame nous conduisirent, dans l'après-midi, à la partie du rivage où se tient le marché de l'Ouvira. La foule accourut pour saluer nos pirogues; et ce fut le concert habituel de beuglements, de cris suraigus, de chants criards, accompagnés des tambours, des cornets, des tamtams de l'orchestre indigène. Les capitaines de nos canots répondirent à cet accueil par une danse analogue à celle des ours, qu'ils exécutèrent sur la grève, tapissée des nattes de l'équipage; ils pirouettèrent sur les talons, bondirent et s'accroupirent alternativement de l'air le plus solennel. Pendant ce temps-là, nos rameurs, découvrant leurs mâchoires par une grimace qui voulait être un sourire, frottaient leurs pagaies contre les flancs des canots; cet usage vient probablement de l'habitude où l'on est, dans cette région, de se saluer en se frictionnant les côtes avec les coudes.

Sur ces entrefaites, je fus accosté par Médjid et Bekkari, deux jeunes gens que Séid-ben-Médjid avait envoyés de l'Oujiji pour affaires commerciales. Suivant l'usage, ils me donnèrent les nouvelles de la place, et m'apprirent qu'ayant embarqué leur ivoire, ils partiraient le lendemain. La moitié du jour se passa sur la grève, qui en cet endroit est d'une malpropreté insigne, en raison des nombreux campements dont elle est le siége. C'est une plage ouverte, suivie de la campagne d'Ouvira, l'une des parties les plus larges de cette bande de terre qui s'incline entre les eaux du lac et les montagnes de son pourtour.

Immédiatement après la danse, Kanéna alla faire une visite à Marouta, le mouami, qui possède un établissement sur une hauteur voisine. Je fus invité par ce chef à me rendre à son village; mais nos rameurs eux-mêmes ne se souciaient pas d'aban-

donner les pirogues; nous nous installâmes donc sur la rive, et nous nous préparâmes à explorer la pointe du Tanganyika.

Nous avions atteint la dernière station que les Arabes aient gagnée vers le nord. En face de nous se dressaient les montagnes inhospitalières de l'Ouroundi, qui paraissent se prolonger au delà des rives du lac, et c'est à peine si les eaux avaient encore sept ou huit milles de large. Malheureusement les sujets de Marouta sont en assez mauvais termes avec les Vouavira; et, dans ces noires régions, l'étranger qui arrive de chez une peuplade ennemie est toujours plus ou moins suspect.

A partir de cet endroit, le Tanganyika, dont l'extrémité n'est pas visible du lieu où nous étions, s'incline, m'a-t-on dit, au nord-nord-ouest. Les uns prétendent qu'il faut deux jours aux canots du pays pour en gagner la pointe ; il en est qui réduisent ce terme à six heures de pagayage; mais d'après les autorités les plus croyables, il se terminerait à dix ou quinze milles géographiques de Mouikamba.

Le 28 avril, toutes les espérances que j'avais gardées, en dépit de ma raison, furent complétement anéanties. J'eus la visite des trois fils de Marouta, les plus beaux hommes que j'aie vus au bord du lac : une tête bien faite, des traits réguliers, une physionomie agréable, des yeux superbes, de vrais diamants enchâssés dans de l'opale, un corps et des membres athlétiques admirablement proportionnés, une peau fine et lustrée, dont un manteau flottant à raies jaunes et rouges, une profusion de bracelets et de colliers d'ivoire, des dents fines et blanches comme des perles, faisaient ressortir le noir de jai. La rivière qui devait s'échapper du Tanganyika fut immédiatement sur le tapis; ils la connaissaient tous les trois, m'assuraient qu'ils l'avaient vue, s'offraient de m'y conduire, mais affirmaient (et chaque assistant confirma leurs paroles) que le Rousizi, au lieu de s'échapper du lac, y apporte ses eaux.

Je me sentis défaillir; mon programme, il est vrai, ne comprenait pas la recherche des sources mystérieuses; mais les assertions combinées du chéik et de Saïfou m'avaient tourné la tête : j'avais fait un beau rêve; mes illusions s'évanouissaient!

Bombay, lorsque je l'interrogeai à cet égard, m'assura que le capitaine avait mal compris Ben-Soulayyam, que celui-ci n'avait

pas parlé d'une rivière *sortant* du lac; et ajoutait que, d'après sa conviction, l'Arabe n'avait jamais dépassé la grande île. Quant à Saïfou, qui, dans l'Oujiji, me décrivait cette issue du Tanganyika, et me parlait, en témoin oculaire, de la direction des eaux, il avouait maintenant qu'il n'avait pas franchi l'Ouvira, et n'en avait jamais eu le désir. Bref, j'avais été victime de la singulière coïncidence de deux mensonges.

Le 28, nous fûmes contraints de nous éloigner par une forte brise du sud-est, qui chassait les vagues jusqu'à la ligne verte du sol. Nous remontâmes à l'endroit où les pirogues étaient carénées, et l'on déploya notre literie sur des éminences boueuses qui dominent de quelques pouces un ruisseau tapissé d'herbe, où s'égouttent les eaux pluviales des collines.

Je n'avais toujours pour abri que ma petite voile jetée sur une perche, soutenue par deux bambous; elle était trop courte, et le vent chargé d'eau passait entre la terre et son bord inférieur. La tente du capitaine s'était pourrie dans la première traversée. Quant aux hommes de l'équipage, ils avaient fait leurs niches dans l'herbe, étaient constamment sous les armes, et pour rien au monde ils ne se seraient éloignés de leurs canots, prêts à être lancés au moindre signal. Saïfou jurait qu'il aimerait mieux retourner dans l'Oujiji, que de s'aventurer à quelques mètres dans l'intérieur; et Mabrouki et Bombay, toujours sous cette impression que les Indigènes avaient soif de leur sang, par le motif que les oiseaux privés sont haïs de leurs frères sauvages, refusaient de m'aller chercher du lait à quelques pas de nos tentes.

Il s'ensuivit que notre halte dans l'Ouvira, où nous passâmes neuf mortels jours, fut exceptionnellement pénible. Il faut néanmoins que l'air y soit pur, en dépit du vent, de la pluie et des orages, car l'appétit ne manquait pas, et le sommeil était calme toutes les fois que la grenouille-taureau nous permettait de dormir.

Malgré ma déception, je ne renonçais pas au projet d'explorer la pointe septentrionale du lac; mais quand j'en exprimai le désir, personne ne voulut m'accompagner. Bekkari et Médjid répondirent qu'ils n'entreprendraient pas ce voyage pour dix fois la somme que je leur offrais, et qui était cependant exorbitante; les fils de Marouta, qui m'avaient proposé leur escorte, me la refusèrent dès que je la demandai; et lorsque je rappelai à Kan-

néna ses engagements, et les objets qu'il avait reçus d'avance pour les remplir, il bondit et prit la fuite. Plus tard il déclara qu'il serait venu volontiers, mais que ses rameurs lui avaient refusé leur assistance; peut-être disait-il vrai.

Vers la fin de notre séjour dans l'Ouvira, j'eus à la langue une ulcération tellement grave, qu'il me devint presque impossible de parler : ce qui acheva d'anéantir mes projets. A chaque instant la maladie peut arrêter celui qui voyage en Afrique, et lui faire perdre le fruit de ses efforts au moment du succès, faute de pouvoir franchir une dernière étape qui le sépare non moins du but que ne le feraient tous les sables d'Arabie, ou les vagues de l'Océan.

Si les trois fils de Marouta nous refusaient leur escorte, ils n'oublièrent pas de réclamer le tribut que nous devions à leur père; on leur donna douze shoukkahs, cinq kitindis, et trente khétés de perles de corail; en échange ils nous firent présent de deux belles chèvres, ayant une valeur d'une shoukkah pièce, et de plusieurs calebasses de lait, la seule chose qu'il me fût possible d'avaler.

Kannéna, qui depuis notre arrivée n'avait pas quitté le village, vint à son tour demander, le 5 mai, quatre cent soixante khétés de porcelaine bleue pour en acheter des vivres; tous les bracelets, tout le sel qu'il avait emportés avaient à peine suffi à couvrir ses anciennes dettes; il ne possédait plus que les nombreux sambos dont ses chevilles étaient chargées, parure qui donnait à ses jambes une étroite ressemblance avec celles de l'hippopotame.

Le commerce de l'Ouvira est important; la place est très-fréquentée en raison de l'abondance et du bas prix des vivres; c'est le grand entrepôt d'esclaves, d'ivoire, de grain, de vêtements d'écorce, d'objets en fer de la région septentrionale du lac, et dans la saison des voyages il est rare qu'un jour se passe sans que plusieurs pirogues viennent y chercher des marchandises ou des provisions de bouche. Le riz n'y est pas cultivé; mais on y achète le sorgho et le maïs à raison de dix à vingt khétés de perles communes la masouta, environ soixante livres; et un khété suffit, au moment de l'abondance, pour se procurer cinq livres de manioc, ou deux ou trois volailles. Les bananes, il est vrai de qualité inférieure, y sont communes et pas chères; enfin pour une shoukkah vous y avez deux grands pots d'huile de palme.

L'ivoire s'échange contre son poids de fil de laiton; à peu près cent farasilah de grosses défenses (trois mille cinq cent livres) pour mille dollars; ce qui assurerait au marchand un bénéfice considérable, sans les frais de transport et les risques du voyage.

On paye le vêtement d'écorce d'un à trois khétés de perles rouges.

Quant au prix des esclaves, il est soumis à de grandes fluctuations; lorsque les affaires languissent l'enfant mâle, au-dessous de dix ans, vaut quatre shoukkahs et cinq foundo de porcelaine blanche ou bleue; on a les filles pour six shoukkahs. L'adulte est sans valeur; il déserte à coup sûr, ou demeure intraitable s'il ne peut pas s'enfuir.

En général, dans l'Ouvira, l'Oufipa et le Maroungou l'esclave est meilleur marché que dans l'Oujiji, qui est moins éloigné de la côte, et d'un abord plus facile.

La principale industrie des Vouavira est le travail du fer; ils tirent ce métal de mines situées vers le couchant à peu de distance du rivage. Les houes, les dagues et les haches se vendent chez eux moitié du prix qu'on les paye ordinairement dans l'Oujiji et dans les îles de l'Ouest.

Un orage semblait se brasser au nord (d'où vient ici la tempête), et nos rameurs, qui craignent le vent et les vagues, insistèrent pour partir; c'était le 6 mai, à dix heures du matin. Après avoir touché aux lieux que nous avons décrits dans les pages précédentes, revu Mouikamba, Ngovi et les anthropophages de Mourivoumba, nous franchîmes, sans autre mésaventure que le mauvais temps [1], la branche supplémentaire du canal qui sépare Oubouari de la côte. Avant de jeter l'ancre à Mzimou, notre première station dans l'île, nous abordâmes au pied d'une falaise aux gradins escarpés; nos hommes se pressèrent sur cette échelle rocailleuse, et revinrent bientôt avec de grands vases d'huile de palme, dont c'est ici le principal dépôt.

Le 10 mai, le ciel était sombre, la chaleur étouffante; de sourds grondements, accompagnés d'éclairs livides, s'échappaient des nuages, serrés en ligne noire vers le nord, et qui, à l'ouest, décrivaient un arc au-dessus des montagnes. Le tonnerre seul interrompait le silence; tout, depuis les nues jusqu'aux mouettes,

1. La masika nous faisait subir ses dernières convulsions.

présageait la tempête. J'insistai pour qu'on restât sur la rive; mais l'équipage, dans son impatience de regagner ses foyers, oubliait toute prudence.

Nous quittâmes la baie de Mzimou au coucher du soleil. On suivit la côte pendant deux heures; puis les canots furent lancés avec audace vers le bord opposé, et les montagnes de l'ouest diminuèrent rapidement à l'horizon. C'était un de ces soirs des tropiques, où l'air a ce calme effrayant qui précède la tempête. Avant que nous fussions à moitié du canal, un vent froid traversa tout à coup l'obscurité croissante; les éclairs, de plus en plus pressés, déchirant la nuit qu'ils rendaient palpable, étaient suivis de ténèbres qui pesaient sur les yeux; les rugissements du tonnerre, multipliés par les mille échos des gorges voisines, bondirent de tous les points du ciel; les faisceaux de lances, plantées dans les pirogues, la pointe haute, appelaient la foudre; les vagues se soulevèrent, la pluie tomba d'abord en larges gouttes, puis en nappes torrentielles.

Nos rameurs, bien qu'aveuglés par les éclairs et l'averse, n'en restèrent pas moins fermes à leur poste. Mais de temps à autre le cri : « Oh! ma femme! » proféré d'une voix gémissante, annonçait l'agonie intérieure; Bombay, voltairien s'il en fût, passa la nuit à se rappeler ses prières; et sous mon macintosh, alors mon meilleur ami, je me demandais avec Hafiz, « quel souci avaient de nos périls ceux qui en toute sécurité dormaient sur le rivage. »

La pluie par bonheur fit tomber le vent et les vagues; sans cela notre coquille n'eût jamais résisté à la lame déferlante qui caractérise les orages du Tanganyika.

Cette nuit fut la dernière de nos vicissitudes nautiques. Après avoir vogué à l'aventure en attendant le point du jour, n'ignorant pas que nous étions près du rivage, mais ne sachant où débarquer, nous abordâmes vers sept heures à Vouafanya, notre première station dans l'Ouroundi. Accablés de fatigue, et fuyant les regards importuns, nous nous retirâmes sous nos tentes, afin de goûter un peu de repos.

Je dormais profondément lorsque Mabrouki entra tout à coup, me mit l'épée à la main, en criant que les rameurs se précipitaient vers les pirogues. Je me rendis sur le rivage, tout y était confusion; nos gens couraient ça et là, portant leurs nattes et leurs marmites qu'ils se hâtaient d'embarquer; les uns discu-

taient violemment avec Kannéna, tandis qu'un petit nombre transportaient un blessé. Je compris aussitôt que l'affaire était sérieuse. En pareille occurrence les Vouajiji, dont le premier mouvement est toujours de se sauver, courent à leurs bateaux et s'éloignent, sans penser à ceux qu'ils abandonnent. Il fallait donc s'hâter.

Lorsqu'on fut à bord, et que l'absence de tout ennemi eut calmé leur effroi, Kannéna parvint à leur persuader de revenir à terre, et d'aller, à la pointe de leurs flèches, demander satisfaction de l'attentat dont leur camarade était victime. La plupart des troubles dans ce pays-ci viennent de ce qu'on y a le vin méchant; un homme ivre était sorti de la foule, et agitant sa massue, avait cogné au hasard; la mêlée s'en était suivie; Bombay avait appelé aux armes les gens de notre équipage; Valentin, à demi fou de terreur, avait saisi ma carabine, probablement avec l'intention de la décharger sur l'ennemi; mais sa balle avait frappé un de nos hommes en pleine poitrine et l'avait traversé de part en part. Ce n'était qu'un esclave, fort heureusement pour nous, sans quoi la situation aurait été des plus périlleuses.

Tel qu'il était, l'incident exaspéra la foule; un homme tira sa dague pour en frapper Valentin; et j'eus beaucoup de peine à dissuader Kannéna de tuer mon pauvre Goanais.

Comme rien au monde ne pouvait empêcher nos rameurs de songer à leur bouche, ils profitèrent de l'occasion pour confisquer trois chèvres, qui nous appartenaient, et qu'ils embrochèrent immédiatement sur leurs lances.

Ce fut le loup qui dîna, et l'agneau qui mourut, suivant la loi du plus fort, jusqu'à présent la meilleure.

Tandis que notre chef donnait cours à ses intentions martiales, j'allai voir la victime de cette malheureuse affaire; ses camarades lui pétrissaient les muscles déchirés, et lui tordaient le bras droit, (celui du côté de la blessure); je défendis ce traitement barbare; on pansa la plaie; un cathartique fut administré, et au bout de deux jours le malade pouvait se lever.

Kannéna qui, pour prix du sang, avait obtenu des Vouaroundi, une petite fille et un gros mouton, exigea de nous trente-deux mètres d'indienne, qui devaient me revenir si le malade guérissait. On aurait pu sans inconvénient omettre cette dernière clause, attendu que dans ces parages *nescit cotonnade missa reverti*. Non-

seulement je ne rentrai pas dans mon étoffe, mais il me fut réclamé quarante shoukkahs pour la nourriture du blessé, ou trois esclaves et six shoukkahs à mon choix, et il fallut s'exécuter.

J'appris plus tard que le malheureux était mort des suites de sa blessure. Valentin accueillit cette nouvelle avec la philosophie qui caractérise sa race, toutes les fois qu'il s'agit du malheur des autres. Sa prouesse me coûtait quarante-cinq dollars, qui dans ce pays-ci équivalent au moins à cent livres[1]. J'avais cependant lieu de me féliciter; l'affaire eût été bien autrement fâcheuse si au lieu d'un esclave il se fût agi d'un homme libre. Pour un Mjiji la dépense aurait été sans fin. Dans l'Ouroundi, nous n'aurions pu gagner nos bateaux qu'à travers une grêle de flèches; la guerre se serait déclarée aux Vouajiji, et la Grande-Bretagne en aurait payé les frais.

Ben-Sélim, qui se trouvait à Kazeh lorsqu'il apprit cette aventure, en conçut assez d'inquiétude pour se résoudre à une détermination grave; on lui avait dit, il est vrai, que c'était moi l'auteur du meurtre. Lourinda, chef de Goungou, l'avait souvent prié de consentir à leur union fraternelle; il s'était toujours refusé à cette mésalliance, en alléguant ses scrupules religieux; mais quand on lui annonça qu'il y avait du sang dans l'air, il s'empressa de souscrire au vœu du barbare, et finit par contracter les mêmes liens avec Kannéna; dans son effroi il aurait salué un esclave du nom de frère.

Notre chef ayant obtenu du sultan de l'Ouroundi sa petite fille et son mouton, nous nous préparâmes à quitter Vouafanya. Le lendemain matin, nous tournions la pointe méridionale de la baie, et nous arrivions à l'îlot de Makimoni, où les pirogues sont à l'abri des vagues.

Aucune difficulté ne pouvait plus nous assaillir. Le jour suivant, nous frottions nos pagaies contre le flanc des canots pour célébrer notre retour : on arrivait à Nyasanga, et le soir nous couchions à Bangoué.

Un légitime orgueil nous empêchait de rentrer dans nos foyers en nous glissant dans l'ombre; nous étions des héros, les braves des braves, il nous fallait le grand jour, le regard des belles, les acclamations des vaillants.

1. Deux mille cinq cents francs.

Le 13 mai de grand matin, poussant des cris, tirant nos mousquets, hurlant, chantant, frappant nos tambours, soufflant dans nos cors, faisant un abominable vacarme, nous apparaissions devant la plage qui sert de port à Kahouélé.

Ce fut un véritable triomphe; toute la population du district était venue saluer notre glorieux équipage; les enfants et les femmes, aussi bien que les hommes, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, se pressaient à la rencontre d'un parent ou d'un ami. J'abandonne à l'imagination du lecteur le soin de se figurer les cris, les paroles, les gestes, les faits particuliers de cette multitude en joie; le souvenir m'en est encore trop présent.

On voulait nous faire participer à l'ovation; à diverses reprises on avait demandé les Vouazoungou; mais préférant l'honneur aux honneurs (le mérite est modeste), je fendis cette foule hircine et suante, avec l'aide vigoureuse des poings de Riza, et je gagnai mon ancienne case, où m'attendaient Ben-Sélim et le Djémadar; il me sembla rentrer dans mes pénates.

Après cet instant de satisfaction, je revins à nos affaires; j'avais laissé à mon Arabe quatre charges d'étoffe; il n'en restait plus que dix shoukkahs; où pouvaient être les cent-dix autres? Ben-Sélim me répondit en me montrant quelques sacs de grain, et en m'annonçant qu'il avait loué vingt porteurs.

Notre expédition nautique nous avait pris plus d'un mois (du 10 avril au 13 mai); quinze jours pour aller, neuf à Ouvira, et neuf pour en revenir; ce fut une rude épreuve. Non-seulement, comme on l'a vu, nous avions de l'eau jusqu'aux genoux, mais il était impossible de s'étendre dans les pirogues, même de s'y appuyer; c'est tout au plus si nous pouvions y tenir. Il avait bien été convenu, lors du réglement de notre passage, que tout l'espace des canots laissé libre par les rameurs nous appartiendrait exclusivement. Mais Kanména y introduisit peu à peu en surcroît, des lances, des bâtons, des pots cassés et des gourdes, une chèvre, deux ou trois gamins, deux de ses hommes, sa petite esclave, et son gros mouton. L'équipage était beaucoup trop nombreux; il en résulta que l'embarquement des lames endommagea nos tentes, fondit le sel, moisit la farine, gâta la poudre et rouilla nos fusils. Outre les vagues, nous avions à subir les averses, et d'affreux coups de soleil, dès que s'arrêtait le déluge.

A terre on n'était pas mieux qu'à bord; au début on s'installa

près des hameaux sur un sol inégal, au milieu d'une herbe haute et fétide; on remplaçait par des pierres les chevilles de nos tentes qui avaient été brûlées; et nous dormions littéralement sur la vase, par une température qui nous faisait passer tour à tour du bain froid au bain de vapeur.

La population, surtout dans les districts éloignés, se montrait plus bruyante, plus importune même que les Vouagogo. On ne s'imagine pas cette faculté d'ébahissement; nous nous faisions l'effet d'ours aux abois. A peine étions-nous arrivés, qu'ils nous entouraient, nous examinaient sans relâche; ils se mettaient sur la pointe des pieds, s'accroupissaient, tendaient le cou, à droite, à gauche, pour varier la perspective. Ils nous dévoraient de leurs yeux brillants, allaient d'un Mouzoungou à l'autre, dans le même embarras qu'un âne entre deux picotins; et doués de la persistance des mouches, ils s'acharnaient d'autant plus qu'on les repoussait davantage. Le pire de l'affaire, c'est que les femmes étaient affreuses; à leur salut grotesque, on aurait cru voir la rencontre de deux singes.

On faisait à nos Goanais presque autant d'honneur qu'à nous-mêmes, et leurs opérations culinaires étaient considérées comme un miracle.

J'ai fini par classer comme il suit les expressions diverses de leur curiosité; il y a 1° le regard timide qui s'insinue sous la tente; 2° le même regard à découvert; 3° le regard intelligent ou curieux, presque toujours accompagné de francs rires, et qui vous détaille des pieds jusqu'à la tête; 4° le regard béant du sauvage abruti; 5° le regard des chefs et des notables (l'importunité vient surtout des enfants et des femmes); 6° le regard flatteur, qui est excessivement rare; 7° le regard méprisant, qui ne l'est pas moins; 8° le regard avide : un œil inquiet passant d'un objet à un autre, sans jamais se satisfaire ni se lasser; 9° le regard doctoral et pénétrant des hommes d'âge. Enfin le regard hébété de l'ivrogne; le regard féroce du guerrier, et celui du cannibale, qui vous envisage comme aliment, complètent la douzaine.

Ennuyé de ce rôle de bête curieuse, et fatigué d'être blotti sous ma voile, j'habitai un monceau d'étoffe qui baignait dans le canot; cela m'évitait la peine d'en sortir et d'y rentrer à gué, d'en escalader l'arrière, et de me frayer un chemin entre les deux lignes

serrées de nos rameurs, toutes les fois que le premier venu trouvait bon de repartir.

Singulière chose! en dépit de toutes ces misères, notre santé s'améliorait visiblement. Le capitaine, bien qu'il restât sourd de la façon la plus incommode, était presque délivré de son ophthalmie; et dès que l'ulcération de la langue, qui m'obligea pendant quinze jours de ne vivre que de lait et d'eau, fut passée, mes forces revinrent. Si mes pieds étaient gonflés par un bain perpétuel, et par un abcès pénible, causé par la présence d'un ver, mes mains se dégourdirent, mes doigts, qui laissaient échapper la plume au bout de quelques minutes, purent écrire et dessiner; bref, c'est à dater de cette promenade sur le lac, où nous étions nuit et jour dans l'eau ou dans la vase, que je me sentis marcher vers une entière guérison. Peut-être le moral y fut-il pour quelque chose; ma mission était accomplie, et cette pensée me délivrait d'une inquiétude écrasante.

Le lendemain de notre retour (14 mai) se termina la mousson; après six mois d'ouragans, de pluie incessante, de nuages et de brouillard, nous eûmes de fraîches et pures matinées, un soleil radieux, et des nuits délicieuses. La température à elle seule devenait une source de jouissances; mais la scène avait perdu quelque chose de son premier attrait. Cette beauté uniforme, le calme profond de cette terre toujours verte nous inspirait un sentiment indicible, une mélancolie étrange, qui vous atteint fréquemment sous les tropiques. Tout ce que l'on découvre dans cette nature est beau, tout ce qui affecte les sens est plein de douceur; mais les plaisirs que vous prodigue cette sirène vous ont bientôt blasé. Appauvri sans doute par un climat énervant, l'esprit succombe sous le charme; et rassasié de cette exubérance, il soupire après l'avare pauvreté du désert. Je n'ai jamais éprouvé cette tristesse en Égypte ou en Arabie, je l'ai toujours ressentie dans l'Inde.

Nos valeurs, ainsi qu'on l'a vu plus haut, se trouvaient réduites à leur plus simple expression. Je n'avais pas de réponse de Snay Ben Amir, et l'œil impérieux de la misère commençait à s'arrêter sur nous. « La richesse, dit l'Arabe, a un démon qui la tourmente, la pauvreté en a douze. » Nulle part on ne meurt de faim plus aisément que dans cette région fertile; la race impitoyable qui l'habite ne donnerait pas une poignée de grain sans

retour ; c'est ici qu'on peut répéter la phrase musulmane : « qu'Allah protége celui qui est forcé de tendre la main à un mendiant! »

Comme toujours en pareille circonstance, les Béloutchis réclamaient un supplément de ration (ils avaient deux shoukkahs par jour), et demandèrent un bœuf pour célébrer la fin du rhamazan. Nous n'avions plus que dix shoukkahs, dix foundo de perles de corail, et une charge de porcelaine noire, absolument sans valeur. C'est avec cela qu'il nous fallait engager des hommes, nourrir soixante-quinze bouches, et payer le tribut aux sultans; bref, pourvoir aux dépenses d'un voyage de deux cent soixante milles.

Ben Sélim, dont la quiétude se développait en raison des difficultés, n'en assura pas moins que nous arriverions sains et saufs. On raccommoda les porte-manteaux, les parapluies et les tentes; on fit un grand nettoyage; on moulut du grain pour un mois; des munitions furent distribuées aux Béloutchis, qui les troquèrent immédiatement pour des esclaves; et je donnai à Ben Médjid quelques livres de plomb en échange d'huile de palme, qui devaient m'être d'un certain avantage au bac du Malagarazi.

On parlait depuis quelque temps de l'arrivée d'une nombreuse caravane commandée par un Arabe. Je n'avais pas assez d'espérance pour redouter une déception; toutefois, le 22 mai, une vive mousquetade annonça les voyageurs; et vers le milieu du jour mon tembé fut entouré de caisses, de ballots, de porteurs, d'esclaves et de quatre fils de Ramiji. L'amoureux Shahdad, que j'avais laissé à Kazeh pinçant de la guitare et soignant Ismaël, qui par parenthèse était mort, nous apportait des lettres d'Europe, d'Asie et d'Afrique. C'étaient les premières que je recevais depuis onze mois. Celles de l'Inde étaient douloureuses, elles m'apprenaient l'insurrection; en revanche, il y en avait une excellente de M. Cochet, consul de France à Zanzibar; une autre de M. Mansfield, qui me donnait les nouvelles locales, et y joignait pour mon édification un prône de très-basse église, le premier assurément qui aura pénétré dans cette partie de l'Afrique. M. Frost (l'apothicaire) disait m'avoir annoncé en temps et lieu la mort du colonel Hamerton, et envoyé les médicaments que j'avais réclamés du K'houtou; on se rappelle qu'ils ne m'étaient pas parvenus. Snay Ben Amir écrivait que, n'ayant pas trouvé de porteurs, il avait en dépôt tout ce que j'aurais dû recevoir; que trois de mes

caisses avaient été volées pendant son absence; mais que les quatre cent dollars d'étoffe et de verroterie que j'avais demandés d'Inengé, redemandé de l'Ougogo et d'autres lieux, étaient attendus d'heure en heure.

Jamais secours ne m'avait été plus nécessaire; toutefois l'inspection du chargement qui m'arrivait tempéra mon allégresse; j'y trouvai douze caisses de munitions de guerre, dont je n'avais pas besoin; il s'y mêlait bien quelques provisions de bouche; mais la moitié des bocaux d'épices et des bouteilles de cognac étaient brisés; les boîtes de fer-blanc qui renfermaient le thé, le sucre, etc., s'étaient défoncées, et la majeure portion du café et du riz avait disparu.

Les trois dernières charges se composaient d'un ballot de merkani (soixante shoukkahs) et d'une quinzaine de bracelets de corail et de perles blanches; le reste ne vaut pas qu'on s'en occupe; les Banians de Zanzibar avaient profité de l'occasion pour placer le rebut de leurs marchandises.

Ces valeurs étaient plus que suffisantes pour défrayer nos dépenses jusqu'à l'Ounyanyembé; mais elles ne permettaient pas d'explorer la partie méridionale du lac, ainsi que j'en avais fait le projet; encore moins de revenir par le Maravi et par Quiloa, comme je l'avais rêvé.

Mouhinna ben Soulayman, notre ancien compagnon, vint me faire plusieurs visites; il insista sur le service qu'il m'avait rendu en m'apportant mes marchandises, et me réclama cinq bracelets de fil de laiton et soixante livres de rassade pour ses déboursés au Malagarazi. Je lui échangeai mes quinze derniers bracelets contre environ cent-cinquante mètres de calicot, et il me donna huit cent quatre-vingts fils de porcelaine bleue, pour une charge et demie de perles blanches, opération qui lui valut 35 pour 100 de bénéfice net. Encouragé par le succès, il me proposa de payer une partie des droits qu'il devait à Kannéna et à Rousimba; mais l'humeur la plus facile a des bornes, je refusai tranquillement sa proposition, et nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde.

Indigène de l'Ounyamouézi.

Indigène de l'Ouhha.

CHAPITRE XV.

Le lac Tanganyika.

Bien qu'il soit au centre de l'Afrique intertropicale, où jusqu'en 1858 pas un Européen n'avait encore pénétré, le lac Tanganyika n'en a pas moins une tradition historique, dont l'origine remonte à plus de trois siècles.

« Des rapports sur une grande mer intérieure de l'Afrique, rapports dus en partie à des Indigènes, atteignirent les établissements portugais des deux côtes[1] ». Les détails que l'on doit à de Barros, imprimés en 1582, fournissent à l'égard de cette nappe d'eau, sur son étendue, les ressources qu'elle offre à la navigation, et sur l'île d'Oubouari, des renseignements dont l'exactitude

1. M. Cooley's memoir on the geography of Nyassi, p. 1 (vol. XV, of 1845, journal of the royal geographical Society). Les extraits des historiens portugais cités par nous sont entièrement pris dans cet excellent Mémoire, auquel ne manque, pour la description des faits actuels, que des données plus sérieuses. Les informations que l'éminent géographe recueillit à cet égard en 1834, lui vinrent de Khamisi ben Tani, dont on a fait Khamis ben Osman, originaire de Lamou (Sahouahil), qui avait visité le Nyassa ou lac Maravi, et prétendait avoir été jusqu'au Tanganyika. Je saisis cette occasion pour exprimer à M. Cooley ma profonde gratitude au sujet de l'extrême obligeance qu'il a mise à me fournir tous les renseignements qui pouvaient m'être utiles.

se mêle à de singulières erreurs. Quelques années plus tard (1592) Pigaffetta, résumant les informations recueillies par les Portugais, affirme qu'il n'existe aux confins de l'Angola et du Monomatapa qu'un seul lac (le Nyassa), mais qu'il y en a deux situés à quatre cents milles l'un de l'autre, à peu près sous le même méridien, et non pas l'un au couchant, l'autre à l'orient, comme le supposait Ptolémée ; il ajoute que le Nil y prend naissance.

De cette époque date l'erreur qui a fait surgir tant de fausses théories sur la région des lacs africains. Tantôt le Nyassa et le Tanganyika ont été réunis, tantôt séparés, suivant le système ou les renseignements du géographe; nul explorateur n'essayait de déchirer le voile qui couvre cette partie de la terre inconnue. Vint la mission de Mombas qui augmenta l'obscurité, en confondant, avec les deux anciens lacs, un troisième dont on lui avait parlé. Il ne faut pas dès lors être surpris de ce que le docteur Vincent ait mis en doute l'existence ou la place du lac central, et que de moins savants aient confondu le Nyassa avec le Ngami[1].

Le premier nom que les théoriciens aient assigné au lac imaginaire dont ils faisaient l'unique réservoir de cette région, paraît être Zembéré, Zambré, Zambri ou Zembré, corruption ou transformation dialectique de Zambèsi ; on supposait alors que le Zam-

1. On lit dans la *Westminster review* (New series, n° XX) les lignes suivantes qui donnent la preuve du fait (il est question du voyage d'Andersson au lac Ngami). « Des missionnaires résidant à Mombas, écrit l'auteur, ayant pénétré, depuis peu, à quelque distance de la côte, ont recueilli de la bouche de marchands arabes, qui eux-mêmes les avaient reçus d'autres voyageurs, des détails sur un grand lac d'eau douce, situé fort loin dans l'intérieur des terres, et d'une immense étendue. Ceux qui fréquentent les réunions de la Société de Géographie ont pu, en conséquence de ce rapport, observer sur la carte d'Afrique, à l'endroit où ils avaient l'habitude de lire *désert de sable*, une tâche bleue, ayant les dimensions de la mer Caspienne, et la forme d'une sangsue aplatie. Nous espérons qu'un relèvement plus exact des côtes de cette méditerranée modifiera la hideur qu'on lui suppose. Tout n'est pas dit à son égard. M. Andersson nous fournit à ce sujet une autre surprise : ce lac est un mirage, un mythe, ayant pour nucleus un fait microscopique. A l'endroit occupé par cette grande sangsue bleue (23° longitude E. [Green.], 20° 21′ latitude S.), il a trouvé un point imperceptible d'eau saumâtre, à peine vingt milles d'étendue, le Corrib du Galloway ! Ainsi disparaît le fantôme qui a tenu en émoi les géographes de Londres pendant toute une session.

A défaut de jugement, il ne fallait que des yeux au savant écrivain de la Revue pour ne pas confondre la mer hypothétique de la mission de Mombas, dont le lit immense est placé aux méridiens 24 et 29 (Green.), immédiatement sous l'équateur, avec le petit lac Ngami découvert par Livingstone en août 1849, et situé sous le 23° de longitude et le 20° 20′ de latitude S. L'intervalle qui sépare ces deux nappes d'eau est de 700 milles dans sa moindre étendue.

bèse, ainsi que le Nil, le Zaïre, le Manisa et tant d'autres, s'échappait d'un lac où il prenait sa source.

Moravi ou Maravi, nom qui dépare encore aujourd'hui nos cartes, est celui d'une tribu importante, de race royale comme les Vouahinda, qui habite au sud-est et au sud-ouest du Nyassa. Luigi Mariano, missionnaire qui, au dix-septième siècle, résidait aux Rios de Sena, parle d'une mer intérieure qu'il désigne sous le nom de lac de Hemosura. Sa description s'applique au Nyassa (lac Maravi), et le nom qu'il lui donne est probablement dérivé de Lousouro ou Rousouro, qui dans la langue d'Ouhiao signifie eau courante.

Sur la carte de la mission de Mombas le lac est appelé mer d'Ouniamési : fausse dénomination, puisque cette Caspienne est séparée de la Terre de la Lune par quelques centaines de milles. La partie septentrionale y porte le nom d'Oukéréhoué, ce qui la confond avec le Nyanza, et la portion méridionale celui de N'hanja, (pour Nyassa), l'ancien Maravi des environs de Quiloa.

Au milieu de toutes ces erreurs, il est assez remarquable de voir MM. Cooley et Macqueen inscrire le véritable nom du Tanganyika, si étrangement oublié par les géographes de Mombas. Tanganyenka employé par le docteur Livingstone, qui paraît dans certains passages confondre ce lac avec le Nyanza et le Nyassa, est dû évidemment à une mauvaise prononciation.

Le mot africain, celui dont les tribus riveraines se servent pour désigner le lac central dont elles habitent les bords, est *Tanganyika*, c'est-à-dire jonction (réunion des eaux), du verbe *kou tanganyika* se rejoindre, se rencontrer. C'est au changement du *t* initial en *ch*, opéré dans la langue franque de Zanzibar, que l'on doit sans doute le Zanganyika de M. Cooley.

Dans leurs conversations, les Arabes et les Africains étrangers aux rives du lac désignent indifféremment ce dernier par les noms de Bahari, qui signifie mer, de Zihoua, qui veut dire étang, même par celui de Mtoni ou rivière. Suivant l'habitude orientale, la qualification de mer d'Oujiji s'appliquerait uniquement à la partie du lac dont les eaux avoisinent cette province.

Le Tanganyika, situé par 27° de longitude est, c'est-à-dire au tiers oriental de la largeur de l'Afrique, se trouve au centre de la longueur de ce continent. Sa direction générale est parallèle au mouvement plutonien dont l'effet est visible à partir de Gondar,

et qui, traversant la région du Kilima-ngao (Kilimanjaro), vint aboutir au mont Njésa, paroi orientale du Nyassa.

Par l'ensemble de sa formation, le Tanganyika éveille, ainsi que la mer Morte, le souvenir d'un fait igné; c'est un bassin volcanique, et non pas, comme le Nyanza, un vaste réservoir constitué par le drainage des terrains supérieurs.

La falaise qui entoure ce bassin d'une muraille à peine ébréchée, et rarement onduleuse, paraît avoir de six cents à neuf cents mètres au-dessus de la surface de l'eau. Les pentes inférieures en sont garnies de bois épais. La crête en est, dit-on, dépourvue de grands arbres : fait qui s'explique par le peu de profondeur du sol et par la violence des vents qui prédominent dans ces parages.

L'orientation du lac est à peu près nord et sud; la forme présente un ovale très-allongé, s'élargissant vers le milieu, et se contractant d'une façon régulière aux deux bouts. Quant à son étendue, voici le résultat de nos calculs : à partir de l'Oujiji (4° 55′ lat. S.) jusqu'à l'Ouvira (3° 25′) où le rétrécissement de la nappe d'eau révèle qu'on approche de sa fin, nous avons un degré trente minutes, ou quatre-vingt-dix milles géographiques; cette distance peut être portée à cent milles, en comprenant l'intervalle qui sépare l'Ouvira du Rousizi, point extrême du Tanganyika. D'après les Arabes qui en ont souvent fait le tour, il y a huit journées de course effective de l'Oujiji au nord du lac, et douze du même point de départ à l'extrémité méridionale[1]. C'est donc, en plus, une différence de moitié pour la partie sud, relativement à celle que nous avons parcourue, ce qui porterait à cent cinquante milles la distance de l'Oujiji au Maroungou, et la longueur totale du lac à deux cent cinquante milles géographiques.

La nappe d'eau, sous le parallèle de l'Oujiji, paraît avoir de trente à trente-cinq milles de large; mais l'irrégularité de ses bords, à la fois sinueux et profondément découpés, rend ce calcul très-difficile.

Les Arabes s'accordent à dire que la traversée du lac est, dans la partie la plus étroite qu'il ait en face de Kahouélé, à peu près

1. Les Vouajiji comptent également douze étapes depuis Kahouélé jusqu'à l'embouchure du Rounangoua, ou Maroungou, située à la pointe méridionale du lac; on trouve sur cette partie de la côte cent-vingt khambi (lieux de station) où, pour la plupart, il est impossible de se procurer des vivres.

la même que de la côte d'Afrique à l'île de Zanzibar, c'est-à-dire de vingt-trois à vingt-quatre milles.

Prenant dès lors pour base une longueur de deux cent cinquante milles géographiques, sur vingt de large, nous trouverions au Tanganyika une circonférence de cinq cent cinquante milles; ce qui lui donnerait une aire de cinq mille milles carrés de superficie, où viennent tomber toutes les eaux de cette région, à partir du 31° 38′ long. E. Il forme ainsi le drainage d'une zone de deux cent quarante milles de large, comprise entre le point où commence la grande auge intérieure du continent et sa rive orientale.

Son altitude, mesurée à l'eau bouillante, est de cinq cent soixante-quatre mètres au-dessus de la mer, et d'environ six cents mètres au-dessous du plateau adjacent (l'Ounyamouézi) et de la surface du lac Nyanza. Cette différence de niveau, alors même que des montagnes ne s'y opposeraient pas, empêcherait ces deux lacs de communiquer entre eux, ainsi que l'ont imaginé les Arabes par une conclusion naturelle aux géographes sans expérience.

Le Tanganyika forme, au centre d'une dépression ovale et profonde, une auge étroite, creusée dans l'éperonnement méridional de l'Ouroundi, qui avec le territoire montagneux du Karagouah, situé sous la ligne, représente la partie centrale des monts de la Lune. Observons que l'extrémité nord du Tanganyika se trouve à peu près sous le même parallèle que la pointe inférieure du Nyanza, dont la sépare un arc du méridien d'environ trois cent quarante-trois milles.

L'eau du Tanganyika paraît douce et pure au voyageur qui a été réduit pendant longtemps à l'eau saumâtre ou fangeuse de la route; mais les riverains lui préfèrent celle des fontaines qui sourdent sur ses bords[1]. Ils prétendent qu'elle ne désaltère pas, et corrode le cuir et le métal avec une puissance exceptionnelle.

La couleur de cette masse transparente est normalement de deux teintes : l'une un bleu tendre, l'autre un vert de mer, sans éclat, qui néanmoins ne tourne jamais au vert de gris, comme dans les bas-fonds du canal de Zanzibar. Pendant le jour la nuance en est claire et laiteuse, comme on le remarque dans les mers des

1. Celle du Nyanza au contraire est préférée à l'eau des sources les plus pures.

tropiques ; le vent s'élève-t-il, les vagues se gonflent, écument, surgissent d'un fond trouble et verdâtre, et vous terrifient par leur aspect menaçant.

J'ai dit plus haut qu'il m'avait été impossible d'effectuer aucun sondage; les Arabes m'ont tous affirmé qu'avec leurs lignes de plusieurs brasses ils n'avaient trouvé le fond que près des bords. La plage s'incline rapidement dans l'eau bleue, mais sans chute escarpée, sans marches rocailleuses. Autant que j'ai pu le voir, le fond du lac m'a paru être composé de sable et jonché de galets. Nous avons remarqué près du rivage des alluvions et des massifs de roseaux; mais nos rameurs ayant pour principe de ne jamais s'écarter de la ligne qu'ils ont l'habitude de suivre, il nous a été impossible d'en déterminer la position et l'étendue. Aucun bas-fond ne s'est trouvé à quelque distance des côtes; et bien que les îlots soient fréquents à la marge du lac, nous n'avons entendu parler que d'une île importante, celle d'Oubouari, où nous sommes descendus.

Les affluents du Tanganyika ne sont ni assez nombreux, ni assez considérables pour en altérer la profondeur ou la forme par leurs dépôts sédimentaires. Une frange épaisse de joncs et de roseaux prévient d'ailleurs l'érosion de la plage. Où portent les courants, ils déchirent une bande étroite de sable quartzeux, couvert de gravier, de détritus de coquilles, de galets et de plantes aquatiques, mêlés de débris animaux poussés par le vent et les vagues.

Au-dessus de la plage s'élève un terrain uni, en pente douce, qui forme le siége des hameaux et des cultures. En quelques endroits c'est un conglomérat argileux et durci; ailleurs c'est un sol rouge et gras, coloré probablement par de l'oxyde de fer; à certaines places la terre est siliceuse; partout la végétation est excessive et s'étend jusqu'aux montagnes, dont elle couvre la base.

Le rivage se gonfle çà et là en falaise, en promontoires minuscules, formés d'une strate de grès soulevée, tordue et brisée, ou de petits blocs incrustés dans un sol rougeâtre et dur.

Nous avons aperçu de loin, pendant notre excursion, des piles de teinte sombre qui présentaient l'aspect du basalte angulaire. C'est dans les crevasses des rochers que se trouve l'argile, connue dans le pays sous le nom de farine de montagne, et dont les

tribus riveraines décorent leur personne et l'arrière de leurs canots.

Le sommet inculte des monts se hérisse de cactus variés; les flancs en sont revêtus d'arbres gigantesques : bauhinias, mvoulés et tamarins. Sur les pentes inférieures, plus rapides que les terrasses helvétiques, du manioc et des céréales croissent en abondance, tandis que la base en est enveloppée d'un sombre manteau de bananiers et d'élaïs.

Un examen attentif, joint aux renseignements que nous avons pu recueillir, nous conduit à penser que le Tanganyika reçoit la totalité des rivières, des torrents, des noullahs de cette portion de l'Afrique centrale. Les géographes se demandent comment une pareille masse liquide, située à une altitude aussi grande, peut se conserver au même niveau sans canal d'écoulement. Il en est qui trouveront dans la qualité de ces eaux, d'une douceur absolue, la preuve d'un déversoir par où s'échapperaient les matières salines apportées dans le lac par tous ses affluents. Mais le Tanganyika, situé, comme la mer Morte, sur le passage des vents desséchés par des régions arides, ne peut-il pas fournir à l'atmosphère, par évaporation, une quantité d'eau égale à celle qui lui est apportée; et les matières salines, déposées dans son sein, ne peuvent-elles pas être neutralisées, ou manquer d'une partie constituante qui en révèle la saveur[1]?

Il a été démontré que le Tanganyika ne se déverse pas à l'est au moyen d'une brisure de la chaîne de soutènement, comme le supposait le docteur Livingstone, par analogie avec le haut Zambèse. L'illustre voyageur[2] écrit, sur le rapport de certains Arabes, que le Tanganyika est une nappe d'eau peu profonde, reste d'un ancien lac beaucoup plus étendu. C'est une

1. D'après la manière dont on pose généralement la question de la salure maritime, il semblerait que plus un réservoir reçoit d'eau douce, plus il doit renfermer de sel. Nous ne discuterons pas cette question, qui nous mènerait trop loin; nous ferons seulement observer à l'égard du Tanganyika, et des matières salines qu'il peut contenir, que l'élaïs de Guinée en presse les rives, dont il ne s'éloigne pas. Or c'est un arbre des côtes ayant besoin d'humidité saumâtre; il habite, il est vrai, certaines parties du Soudan; mais dans les lieux où abonde le natron, au bord des marais et des étangs salins, jamais ailleurs. Est-ce à l'affinité que peut avoir l'élaïs pour les sels maritimes que le savon fabriqué avec l'huile extraite de son fruit doit la propriété d'être dissous par l'eau de mer? (*Note du traducteur.*)

2. Chap. XIV, XVI, et suivants.

erreur. Frappé de ce fait, qu'une vaste méditerranée, dont les lacs Ngami et Koumadau sont les derniers vestiges, s'est écoulée par les failles qu'a produites le soulèvement des terrains inférieurs, Livingstone a cru pouvoir généraliser l'effet de cette révolution géologique. Il est possible que sa théorie soit applicable au Nyassa; mais elle est fausse à l'égard du Tanganyika et du Nyanza d'Oukéréhoué.

Comme à Zanzibar, la température varie peu dans le bassin dont nous nous occupons; les raffales de l'est qui, précipitées des froids sommets de l'Ousagara, puisent dans leur chute assez de force pour traverser d'un courant distinct l'Ougogo, l'Ounyamouézi et l'Ouvinza, ont perdu de leur puissance quand elles arrivent ici. Les vents réguliers qui soufflent sur le lac, vents périodiques mais non constants, viennent du sud-est et du sud-ouest; c'est le dernier qui produit la tempête.

La brise de terre et de mer se fait sentir au bord du Tanganyika presque aussi distinctement que sur les rives de l'océan Indien. Le zéphir matinier, l'El-Barad des Omanis, vient du nord; au milieu du jour la brise est variable; le soir un souffle léger s'élève des eaux. Durant toute la saison sèche, le lac attire le vent, qui s'y engouffre, et les vagues roulent avec force vers la côte. Elles sont moins grosses pendant la mousson pluvieuse; mais il se produit alors de brusques orages, d'une violence excessive. Nous n'avons pas vu de ces lames d'une hauteur menaçante que nous avaient annoncées les Arabes et quelques Indigènes; à vrai dire, il suffirait d'une vague ayant un mètre, du pied à la crête, pour couler bas le plus grand de leurs canots, et tout est relatif.

Les courants atmosphériques sont nombreux sur le lac, où leur action est souvent désastreuse; un vent d'est, fermement établi, est croisé tout à coup par un vent du sud-ouest ou du sud, les vagues se soulèvent, et dans certaines localités, où la grève est à fleur d'eau, elles sont jetées par la bourrasque à cinq ou six mètres au delà des limites ordinaires. C'est peut-être ce phénomène que les Arabes ont pris pour des effets de marée. Tous ceux qui ont visité le Nyassa et le Tanganyika prétendent y avoir observé le flux et le reflux, que, d'autre part, M. Andersson dit exister dans le lac Ngami. Certes une masse d'eau pareille à celle du Tanganyika pourrait être soumise à l'influence qui produit les marées; mais le peu de largeur qu'elle présente de l'est à l'ouest,

en rendrait l'effet peu sensible. M. Galton m'indiqua, relativement à ce phénomène, un mémoire du colonel Jackson, publié dans le journal de la Société géographique de Londres (3e v., 1833). Le savant auteur de ce mémoire attribue le flux et le reflux des lacs de Genève, de Constance, de Zurich et d'Annecy à la pression inégale de l'atmosphère sur la surface de l'eau, c'est-à-dire à l'effet simultané de colonnes atmosphériques de pesanteur ou d'élasticité diverses, dont la différence proviendrait d'une cause mécanique ou des variations de la température[1].

Nous avons décrit dans le chapitre précédent la navigation du Tanganyika, son aspect et celui du paysage qui l'encadre; il ne nous reste plus qu'à dire un mot des tribus qui peuplent ses rives, et à donner quelques détails sur le pays qu'elles habitent.

Une liste de cinquante-trois points de relâche nous a été fournie par les guides; c'est une nomenclature pure et simple; nous croyons inutile de la transcrire ici. Néanmoins, il y a sur les bords du lac seize tribus qui par elles-mêmes, ou par leur territoire, méritent qu'on s'y arrête. Au nombre de ces dernières sont les Vouajiji et les Vouakaranga; nous en avons parlé plus haut, et nous n'y reviendrons pas.

Le royaume d'Ouroundi, situé au nord de l'Oujiji, a un développement de côtes d'environ cinquante milles; c'est une langue de terre plate, d'une fertilité excessive, dominée, à peu de distance, par une ligne de montagnes enveloppées de verdure. Le sol s'élève à partir de la grève, se dirige vers le nord-est, et arrive à son point culminant dans le massif équatorial de highlands, qui sous le nom de Karagouah, prolonge à l'ouest les monts de la Lune. La résidence du mouami (chef principal) est située près de l'origine du Kitangouré, Kitangoulé, ou rivière du Karagouah, dont la source est au nord-est, à six jours de marche du Tan-

1. Rien ne serait plus facile que de reconnaître la valeur de cette théorie; c'est la périodicité du flux et du reflux qui caractérise les marées; on doit savoir si les seiches du Léman, par exemple, se produisent avec l'exactitude rigoureuse de ce phénomène. Les variations de la température au contraire sont inconstantes, les causes mécaniques (orages, tempêtes, excès d'évaporation, trombes, etc. s'y rattachent et sont accidentelles; il serait aisé, par une série d'observations attentives, de voir si le soulèvement subit des lacs de Genève et de Constance est toujours en rapport avec la cause indiquée, s'il n'a jamais lieu en l'absence de cette dernière, s'il paraît être soumis aux lois des marées océanes, et si on peut le prédire par des calculs analogues à ceux qui annoncent le flux et le reflux dans nos ports. (*Note du traducteur.*)

ganyika (environ soixante milles). D'après les Arabes, l'établissement de Mouézi, le mouami actuel, est d'une grande étendue; les cases en sont construites en rotin et les lions abondent aux alentours.

Le gouvernement de l'Ouroundi est monarchique dans toute l'acception du mot, particularité qui distingue cette province de toutes celles qui l'environnent. Son mouami peut, dit-on, réunir presque immédiatement un nombre considérable de guerriers qui font la terreur de ses voisins.

Il est évident que les Vouaroundi sont originaires d'une région élevée et froide; c'est d'eux probablement qu'il s'agissait lorsque des géographes, se trouvant à Zanzibar, y entendirent parler d'hommes à peau blanche, ressemblant aux Abyssiniens, et demeurant au bord du lac. Leur teint varie du brun clair au jaune basané, qui est la couleur des femmes; ils ont, du reste, la peau tellement vernie par l'emploi quotidien d'une couche d'ocre et d'huile de palme, qu'il est très-rare de pouvoir en distinguer la nuance. En outre, celle des hommes est tatouée de cercles et de raies linéaires. Quelques élégants se font, au moyen du feu, des cicatrices de haut-relief, des bosses luisantes, d'un pouce de large, qui ressemblent à de gros boutons; il en est qui s'enlèvent un morceau des incisives supérieures, comme on le fait dans la Terre de la Lune.

Les Vouaroundi sont robustes, bien proportionnés et de grande taille; beaucoup d'entre eux dépassent un mètre quatre-vingts centimètres; ils ont les membres forts, l'air mâle et martial, portent des lances pesantes, d'énormes dagues, et leurs flèches sont d'une grosseur inusitée. Pour costume, ils ont le manteau d'écorce, qu'ils laissent flotter au vent. Des colliers de perles, des bracelets de fil de cuivre, des raies carminées en travers du front et de la tête, ornement tracé avec une matière analogue au rouge farineux que les Indous appellent goulal, constituent leur parure.

Chez eux le mganga est curieusement coiffé d'un chaume de fibres ou d'herbe blanche, qui l'encapuchonne et retombe sur les épaules. A demi nu, faisant à l'occasion retentir ses claquettes de bois, et gambadant comme un fou, ce prêtre-sorcier est d'une hideur sauvage.

Les femmes riches s'enveloppent, depuis le dessous des bras jusqu'à la cheville, d'un long tobé de calicot américain. Elles

sont suivies d'une foule d'esclaves de leur sexe; et leur tenue est d'une modestie qui fait exception dans ces contrées. La plupart ont les traits arrondis, suivant le type de la beauté africaine. Une profusion de sofi (grains de porcelaines cylindriques) et d'autres perles bigarrées leur chargé le cou et la poitrine; elles portent sur le front un bandeau de perles rouges et blanches d'une largeur de quatre à cinq centimètres, parure qui leur sied à merveille, et qui est sans doute originaire du Karagouah. Toutes celles que nous avons aperçues avaient des badines de cinq à six pieds de longueur, et surmontées d'une pomme, ainsi que les cannes des anciens Égyptiens.

A l'extrémité nord des côtes de l'Ouroundi, près de la pointe du Tanganyika, se trouve le territoire d'Ouzigé. Peu de personnes y abordent, excepté les riverains du lac. Ceux qui l'habitent chassèrent, dit-on, les premiers Arabes qui voulurent explorer leur pays, et les poursuivirent avec une flottille de pirogues. Un négoce quelconque ne leur est cependant pas moins indispensable qu'à leurs voisins, puisqu'ils ne peuvent pas se suffire, et il est probable qu'ils feraient meilleur accueil à des trafiquants nègres.

D'après les guides, le Tanganyika recevrait, de ce territoire, six tributaires qui sont, à partir de l'est, le Kouryamavengé, le Molongoué, le Karindira, le Kariba, le Kibaïba, enfin le Rousizi ou Lousizi, principal collecteur des eaux de la région du nord, et qui, suivant le témoignage unanime de ceux qui en habitent les rives, se décharge dans le lac et n'en est pas un effluent.

Nous avons parlé plus haut des Vouavira, dont le pays, situé au nord-ouest de l'extrémité du lac, est limitrophe de l'Ouzigé. Il a été question également des Vouabembé, cannibales qui demeurent au midi de l'Ouvira.

Les Vouasenzé habitent les montagnes de ces anthropophages, et celles que l'on trouve au couchant de leur territoire.

Plus au sud, en face de l'Oujiji, sont les Vouagoma, tribu highlandaise, qui s'étend jusqu'au bord du lac, et dont les basses terres produisent les mvoulés géants qui servent à la construction des grandes pirogues.

Toujours en se dirigeant vers le sud, nous trouvons les Vouagouhha, propriétaires des îlots qui sont au sud-ouest de l'Oujiji. Suivant les Arabes, leur territoire renferme un lac appelé Mikizivoua, dont les riverains composent la tribu des Vouamikizivoua.

Le sentier de l'Ourouvoua, dernière station occidentale du commerce de Zanzibar, traverse le pays des Vouagouhha. Lorsqu'il a passé le chenal qui sépare l'île de Kasengé de la terre ferme, le marchand se dirige vers l'Ourouvoua, par un chemin onduleux, qui s'incline vers le lac, à travers un lacis de cours d'eau, infranchissable à gué après la mousson et parsemé de collines et de larges plis de terrain. Il trouve à s'approvisionner sur toute la ligne[1], mais on redoute les habitants de cette région à l'égal des Vouavinza.

Le fil de perles, ou khété, a dans l'Ourouvoua moitié de la longueur ordinaire. La frasilah d'ivoire s'y vend quinze miranga (deux cents coudées environ) de porcelaine blanche, de petits grains bleus, ou de perles rouges communes, dites loungenga; un fil de soungomaji[2] et quelques samésamé, ou perles de corail, sont donnés en outre comme appoint.

Kiyombo, sultan d'Ourouvoua, est actuellement (1858) l'ami des Arabes; il fait le commerce d'ivoire, d'esclaves et d'un peu de cuivre, qui lui vient de Katata, ou Katanga, situé au nord-ouest, à quinze marches d'Ousenda, capitale bien connue du grand chef Kazembé[3].

Les caravanes qui suivent la ligne de l'Ourouvoua sont entière-

1. On compte sur cette ligne neuf longues étapes, ou seize petites; sa direction est sud-ouest.

2. Grosses perles de Nuremberg, dites œuf de pigeon.

3. Le grand'père du Kazembé actuel, vice-roi du territoire situé au sud-ouest du Tanganyika, et feudataire de Mouata-ya-Nvo, souverain de l'Ouropoua, reçut, en 1798-99, la visite du D. Lacerda, gouverneur des Rios de Séna. Celui-ci, le premier Européen qui eût pénétré dans cette partie de l'Afrique, mourut après neuf mois de séjour dans le pays, sans en avoir mentionné la capitale. C'est l'expédition commandée en 1831-32 par le major Monteiro et le capitaine Gamitto qui la première fit connaître le nom de la résidence de Kazembé; les uns le prononcent Louenda, les autres Loucenda, et les Arabes Ousenda. Suivant ceux-ci, le Kasembé qui reçut l'expédition portugaise de 1831, mourut en 1837, et fut remplacé par son fils, le chef actuel. On représente ce dernier comme un homme entre deux âges, ayant la peau de nuance claire, et vêtu d'un costume élégant : fez de surat, habit de soie, écharpe brodée autour des hanches. Il est, dit-on, fort riche en ivoire, en cuivre et en esclaves, possède une garde-robe et un mobilier de prix, de la poudre en quantité, et bon nombre de mousquets. Beaucoup d'Arabes, probablement de sang mêlé, vivent, dit-on, auprès de lui dans une haute estime. La langue dont ils se servent pour lui communiquer leur pensée est le kisahouahili. Bien que ses femmes soient nombreuses, il ne permet pas à ses sujets d'en avoir plus d'une; en cas d'adultère, il condamne à mort les deux complices; et punit en général tous les crimes de l'arrachement d'un œil, ou de celui des deux yeux.

ment composées d'esclaves domestiques; les riverains du Tanganyika ne veulent pas servir de porteurs, et les Vouanyamouézi, qui partagent la crainte et la haine des Cafres pour l'eau, refusent de traverser le lac. En raison des dangers qu'elle présente, les trafiquants dont la situation est prospère, abandonnent cette ligne aux esprits aventureux, aux débiteurs et aux gens ruinés.

Au sud de l'Ougouhha nous trouvons les Vouat'hemboué, peuplade sans importance, dont on voit les possessions des côtes de l'Oujiji. La tribu limitrophe est celle des Vouakatété ou Voukadété, dont les Arabes désignent le territoire sous le nom d'Auvoual Maroungou, c'est-à-dire frontière septentrionale du Maroungou, l'une des divisions les plus importantes des bords du lac.

Aimar ben Séid el Shaksi, vieil Arabe de l'Oman, à la fois énergique et robuste, qui en 1846 ou 8147, fit naufrage sur cette partie de la côte, et y demeura cinq mois, vivant d'herbe et de racines, divise le Maroungou en trois sections : au nord le Maroungou proprement dit', le Karoungou au centre, et l'Ouroungou au sud.

Quelques individus font mention d'un Maroungou occidental, et nomment le précédent Maroungou Tafouna, du nom de son chef, pour le distinguer de celui-ci.

Le Maroungou occidental, séparé de celui de l'est par le Rounangoua, s'étendrait, suivant les Arabes, du clan des Vouat'hemboué à la tribu des Vouabisa, propriétaires d'un vaste territoire situé au couchant du Nyassa.

Les voyageurs qui de la Terre de la Lune se rendent à K'hokoro, se croisent près d'Oufipa avec des Vouabisa du nord en marche pour Quiloa. Entre le Maroungou et Loucenda, capitale de Kazembé, la route franchit le district de Kavviré, distant de sept marches, d'où il reste encore neuf étapes à faire pour arriver au terme du voyage.

Il y a pour ceux qui vont chez Kazembé, en partant de l'Oujiji, une autre ligne qui passe par l'Ourouvoua; et maintes caravanes sont allées directement de l'Ounyanyembé à Loucenda par le K'hokoro et l'Oufipa.

M. Cooley suppose (*Geography of N'yassi*, p. 7) que les Ambios ou Imbies, Zimbas ou Mouzimbas, dont les anciens Portugais

ont célébré l'irruption sur les rives du Zambèse, où ils descendirent en 1570, sont les M'Biza ou Movisa, qui habitent maintenant au sud-ouest du Nyassa.

Le véritable nom des membres de cette peuplade est Vouabisa (au singulier Mbisa) et non Vouabisha, comme on le prononce à Zanzibar, où l'ivoire *bisha* est bien connu des marchands. Les Vouabisa, d'après les Arabes, s'étendent de la rive occidentale du Nyassa, ou lac de Quiloa, vers la pointe méridionale du Tanganyika. Ils ont le vêtement d'écorce, apportent leur bel ivoire à Tété, à Quilimané, et tous les quatre ou cinq ans, apparaissent à Quiloa, où, confondant leurs hôtes avec les Portugais ils qualifient chaque Arabe de Mouzoungou[1]. C'est une tribu mi-pastorale, aimant le commerce, et qui est, dit-on, hospitalière et civile à l'égard des étrangers.

Ceux qui rattachent les Vouabisa aux Vouanyamouézi tombent dans l'erreur ; M. Cooley s'est trompé en avançant qu'il y a ressemblance physique entre ces deux peuplades, et similitude entre les marques nationales. Tout les distingue, au contraire, l'aspect, les habitudes et le langage. Le signe caractéristique de la tribu n'est pas, comme l'affirma Khamisi-Voua-Tani à M. Cooley, une ligne de points sur le front et sur le nez; c'est une kishshah, crête de cheveux qui faisait dire à Lacerda « cette peuplade à perruque » en parlant des Movisa; tandis que l'acupuncture, on se le rappelle, est employée dans la Terre de la Lune.

L'assertion de Pereira, citée par Bowdich, que les dents sont limées chez les Moviza, comme chez les Vouhiao, est contestée par les Arabes.

D'après le témoignage de ceux-ci, le Maroungou est un pays montueux comme l'Oujiji et l'Ouvira ; toutefois le mur d'enceinte y est d'un jet moins hardi que sur la rive opposée. Près de la côte se trouvent quatre ou cinq îles, parmi lesquelles il y en aurait deux d'une assez grande étendue. Le seul nom qui nous ait été donné à leur égard est Oukoungoué; encore semble-t-il être plutôt celui du dernier point qu'on aperçoit de Kasengé.

Au nord-ouest du Maroungou, sur la frontière même, à trois jours de marche environ des bords du lac, est un district appelé Outoumbara, du nom de son chef. Ce territoire, qu'il ne faut pas

1. Mouzoungou, homme blanc d'Europe.

confondre avec l'Outoumbara de la Terre de la Lune, est, dit-on, à quinze ou vingt jours de marche d'Ousenda.

Bien qu'il soit regardé comme un pays dangereux, le Maroungou a été fréquemment visité par les Arabes. De Kasengé ils côtoient l'Ougouhha pendant quatre jours, n'osant pas y prendre terre depuis 1841 ou 1842. A cette époque, deux cents esclaves bien armés, conduits par Soliman ben Nasir et Mohammed ben Sélih, qui s'étaient adjoint quatre sous-chefs, s'embarquèrent à Maroungou et arrivèrent sains et saufs chez Kazembé. Après avoir complété leur cargaison, ils repartirent et se disposaient à gagner le large quand Mtoumbara les aperçut; il les pria d'aborder, et finit par obtenir leur assistance pour aller battre un de ses voisins nommé Sama ou Kipyoka, dont le village était à un jour de marche. Les Arabes, soutenus par les Indigènes, attaquèrent une palissade; et, l'ayant enlevée, se trouvèrent face à face avec le frère de Sama qui s'enivrait avec sa femme. Ils furent assaillis par une volée de flèches, et y répondirent en fusillant l'heureux couple, qui n'avait pas cessé de boire. Les archers s'étaient enfuis d'abord; mais ils revinrent et tombèrent sur les esclaves des Arabes, qui à leur tour prirent la fuite et allèrent se cacher dans l'herbe, en attendant que leur allié pût les secourir. Ils attendirent vainement : Sama, une fois vainqueur, s'empara de son rival, le mit à mort, incendia les barques des Arabes, et ces derniers furent contraints de retourner à Ousenda.

Ils ont écrit plusieurs fois, leurs lettres sont arrivées; mais ils ne sont pas revenus. Kazembé, dit leur correspondance, les a comblés de ses grâces, leur a donné de grands sacs de riz, et les a protégés; ils ont une énorme cargaison de cuivre et d'ivoire; mais il leur est impossible de trouver des porteurs. Cela n'est pas probable, dans un pays où, en 1807, un homme coûtait six carrés d'indienne, c'est-à-dire un quart de moins qu'une dent d'éléphant. Quelques individus, en outre, séduits par les rapports que l'on faisait des richesses et de l'humeur généreuse de Kazembé, ont envoyé chez celui-ci des facteurs chargés de pacotilles importantes, dont ils n'ont jamais eu de nouvelles; les Arabes supposent donc que leurs compatriotes vivent à Ousenda, non pas des libéralités du chef, mais de leur travail, et qu'ils ont fort peu d'espoir de quitter jamais le pays.

Les habitants du Maroungou, appelés Vouambozoua par les

Arabes, n'ont pas de chef; ils obéissent à des autorités locales, et sont en état de guerre perpétuel avec leurs voisins. C'est du reste un peuple farouche, à la peau fuligineuse, et très-laid. Non contents de cette laideur native, ils se percent la lèvre supérieure, dont ils agrandissent l'ouverture de manière à ce qu'elle dépasse le nez; cette coutume, qui leur donne quelque ressemblance avec le canard, les rapproche des races esclaves des environs de Quiloa. Les Arabes, à qui ce dévergondage de la mode fait horreur, avivent les bords de cette ouverture labiale, et cherchent à les réunir en y appliquant du sel. Les habitants du Maroungou ont peu de prix comme esclaves; ils sont têtus, maussades, affreusement dépravés et enclins à la désertion.

Après avoir franchi le Rounangoua ou Maroungou, rivière qui, drainant la région située au midi du lac, a, dit-on, l'importance du Malagarazi, le voyageur traverse le Maroungou-Tafouna, l'Oubeyya et l'Ivouemba. De là, virant au nord, il entre chez les Vouapoka, dont le territoire est séparé du lac par l'Ousouvoua et l'Oufipa. La côte, à cette latitude, est à quatorze heures de la rive opposée; elle offre un espace étendu et montagneux, divisé par des plaines basses, où, dit-on, les hommes fourmillent.

A peu de distance du rivage est le Mvouma, groupe de sept rochers ou îlots, dont trois sont assez grands; le plus considérable est conique, il nourrit beaucoup de chèvres, et le poisson abonde dans les eaux qui l'entourent. Il y a d'autres îlots dans les environs, mais sans importance aucune.

L'Oufipa est un vaste district, fertilisé par des rivières nombreuses; il produit énormément de grain, et le riz sauvage y est excellent. Avant l'arrivée des Vouatouta, qui dévastèrent le pays, le gros bétail abondait dans cette province; aujourd'hui les vaches, que l'on y vendait autrefois pour quelques rangs de perles blanches sans valeur, y sont rares et très-chères.

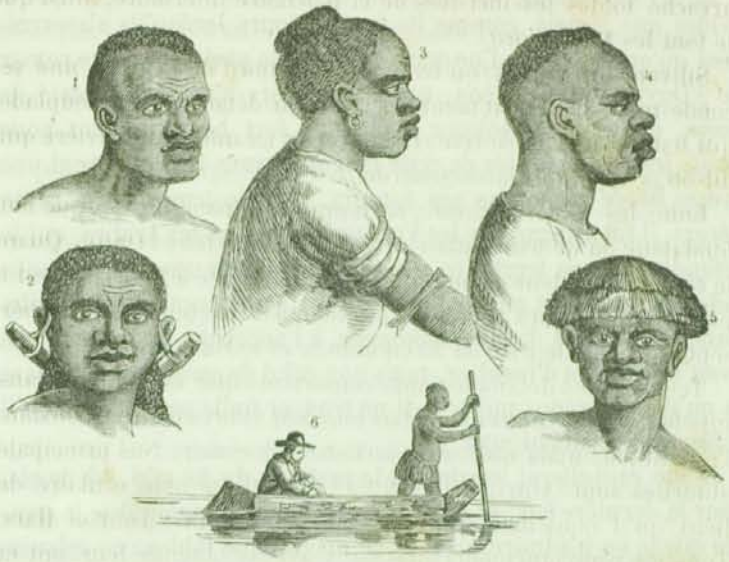
Bien que sauvages, les Vouafipa sont doux et bienveillants; ils ne portent presque jamais leurs armes, et ont toujours fait accueil aux voyageurs qui venaient commercer avec eux. Quelques esclaves de cette peuplade que nous avons rencontrés dans l'Ounyanyembé, tenaient moins de la race africaine que des sauvages du Deccan : c'étaient de petits hommes rabougris, d'un noir fuligineux, tellement ignorants et craintifs qu'il nous fut impossible d'en obtenir une parole. Plusieurs d'entre eux s'étaient

arraché toutes les incisives de la mâchoire inférieure, ainsi que le font les Vouanyoro.

Suivant les Arabes, on trouverait au nord de l'Oufipa une seconde tribu de Vouat'hemboué, rameau détaché de la peuplade, qui habite sur l'autre rive. Le lac reçoit ici une petite rivière qui, dit-on, s'appelle Mouroungourou.

Enfin les Vouat'hongoué, surnommés Kapana du nom de leur fondateur ou de leur sultan, nous ramènent dans l'Oujiji. Quand le ciel est pur, leur promontoire, qui s'avance à l'horizon, est le point extrême qui s'aperçoive de Kahouélé. Ils ont pour frontière septentrionale le district d'Oukaranga et le Malagarazi.

Tels sont les détails les plus importants que nous aient transmis les Arabes; nous avons fait tous nos efforts pour en constater l'exactitude, mais nous ne saurions la garantir. Nos principales autorités sont Aimar ben Séid el Shaksi, témoin oculaire des lieux qu'il nous décrivait, et le chéik Snay ben Amir el Harsi. Tous les renseignements que nous avions obtenus leur ont été soumis; leur savoir et leur expérience dépassant de beaucoup ceux des autres, il nous a paru plus sûr de nous en rapporter à ce qu'ils pouvaient nous dire, que d'accumuler au hasard des données contradictoires, où les assertions fictives se mêlent à la réalité. Néanmoins c'est pour l'explorateur de ces régions un devoir impérieux de n'affirmer que les choses qu'il a vues et bien vues, et de révoquer le reste en doute. Le plus hardi à ce sujet n'a, pour trembler, qu'à jeter un coup d'œil sur la carte des missionnaires de Mombas.



1. Mnyamouézi. — 2. Mgogo. — 3. Mjiji. — 4. Mouzoungou mbaya. — 5. Mzaramo. 6. Bac sur le Malagarazi.

CHAPITRE XVI.

RETOUR.

Départ de Kahouélé.

Aussitôt après l'arrivée de la caravane qui m'apportait des valeurs, je me disposai à quitter l'Oujiji. Notre départ fut arrêté pour le 26 mai, et ressembla beaucoup plus à une évasion qu'à la mise en marche d'individus paisibles. Ben-Sélim, qui avait reçu de Kannéna et de Lourinda, au sujet de leurs engagements fraternels, un jeune homme et un petit garçon, ne pensait qu'à les emmener. Les Béloutchis, principalement leur Djémadar, qui avaient placé leur dernier morceau d'étoffe, et jusqu'à leur dernier grain de poudre, en esclaves, tremblaient à la seule pensée de la désertion.

Quant aux Indigènes, ils se montraient plus importuns, plus avides que jamais, comme ils font toujours lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on va partir. Une orgie universelle avait fêté notre retour de l'Ouvira, et Kannéna, qui depuis lors n'avait pas cessé de boire, était d'une violence indicible; fort heureusement pour nous, les accès répétés de cette longue ivresse lui donnèrent une grosse fièvre qui apaisa ses fureurs. Peu de temps après notre départ, il fut attaqué par les Vouatouta; et sans les Arabes, qui le défendirent, son territoire eût été converti en une affreuse solitude, comme l'est aujourd'hui l'Ouhha, jadis populeux et fertile. Kannéna s'enfuit dans la montagne à l'approche de l'ennemi; il avait le courage d'insulter, mais non celui de combattre. J'ignore ce qu'il est devenu; puisse-t-il ne trouver nulle part la pitié qu'il refusa aux malheureux!

Je me rappellerai longtemps la matinée du 26 mai, où je vis, pour la dernière fois, se lever le soleil sur le Tanganyika; la pensée que je ne n'admirerais plus ce magnifique tableau en rehaussait encore le charme. Des masses d'un violet brun couvraient le point du ciel où devait paraître le jour; tout à coup la brume, agitée comme des vagues, se frangea d'une pourpre lumineuse, et fut traversée de lueurs pâles, tandis que le feu vivant, qui derrière les nuées projetait ses rayons pareils à ceux d'une roue flamboyante, épanchait des flots d'or sur les eaux bleues du lac. Enfin le soleil, après avoir lutté pendant quelques instants, apparut dans toute sa gloire, et dispersa d'un regard les ombres qui s'opposaient à sa lumière; le brouillard déchiré en longues strates, où perlaient des flocons irisés, monta vers les nues pour laisser l'astre puissant prendre possession de la terre, et la brise, le souffle du matin comme on dit en Orient, éveilla l'onde et lui rendit la vie.

Mais bientôt un affreux vacarme tinte à mes oreilles et forme une singulière discordance avec l'admirable scène qui me ravit. Nos porteurs sont impatients; les uns, debout sur une jambe ainsi que les grues, la plante du pied gauche appuyée contre le genou droit, ceux-ci les bras fraternellement passés autour du cou de leurs voisins, tandis que ceux-là sont accroupis à la mode africaine ou asiatique, le postérieur sur les mollets et les talons, les coudes sur les cuisses, et le menton sur les mains, arrêtent sur moi ce regard avide et prolongé, qui, dans ces parages, témoigne

d'un impérieux désir. Soudain la caravane de Ben-Médjid, avec laquelle j'ai consenti à faire la route, déchire l'air de sa mousquetade; à ce signal mes porteurs affolés disparaissent. Ben-Sélim accourt, il lui a été impossible de se faire entendre, les uns sont partis avec leurs fardeaux, les autres les mains vides; aucun n'a voulu prendre la charge qui lui était assignée. Je l'engage à calmer son émotion, je lui dis de rejoindre les fuyards, d'aller avec eux jusqu'au bord de la Rouché, d'où il me renverra le plus tôt possible quelques hommes pour porter mon hamac et se charger des ballots qui sont épars sur l'herbe. Il s'en va, enchanté de cette occasion qui lui évite certains embarras et lui permet de conduire en lieu sûr sa demi-douzaine d'esclaves.

Préoccupé de ce dernier point, il oublie la station que je lui ai indiquée, suit les hommes de Ben-Médjid, fait double étape, réussit à se placer hors de l'atteinte de Kannéna, et s'inquiète fort peu de la confusion qu'il jette dans tous mes plans.

Nous attendions pendant ce temps-là qu'on vînt chercher nos bagages. Le jour s'avançait, personne n'était venu, la figure des Béloutchis trahissait l'angoisse la plus profonde; et, vers quatre heures, j'ordonnai de se mettre en marche, espérant trouver nos gens en route. A peine étions-nous partis que j'aperçois quelques-uns de nos hommes, conduits par quatre individus appartenant à Ben-Sélim. Ils passent à toute vitesse, et malgré mes cris se dirigent vers la maison; je suppose qu'ils vont prendre les fardeaux, relever la garde que j'ai laissée près de ceux-ci, et ne me fâche pas du peu de succès de mon appel; — les malheureux couraient au bazar acheter des bananes pour leur maître!

Accompagné seulement de trois fils de Ramji, de Valentin et de Mohammed, je me presse à mon tour, et j'arrive à la nuit tombante au bac de la Rouché. Ne trouvant pas nos gens à la place convenue, j'imagine qu'ils ont passé l'eau; nous traversons en toute hâte cette contrefaçon du Styx; et ma petite bande, je ne sais pourquoi, s'engage dans le bourbier qui longe la baie d'Oukaranga. Les moustiques nous font des piqûres de guêpes, le rugissement des crocodiles, les renâclements des hippopotames (ces pachydermes ont ici la fureur des taureaux espagnols) épouvantent mes trois ou quatre hommes; et ceux qui portent mon hamac trébuchent au milieu de cette fange, où ils ont de l'eau parfois jusqu'à la ceinture.

On aperçoit un groupe de misérables huttes ; l'obscurité croissante rendant la marche périlleuse, j'ordonne que l'on s'arrête ; si je l'avais permis, nous aurions vagué dans les ténèbres jusqu'au moment où nous serions restés dans la vase. Nous faisons nos lits entre les cônes de roseaux qui abritent les habitants de ce coin bourbeux ; et sous un clair de lune resplendissant, et une rosée qui imbibe nos couvertures, nous nous endormons, espérant bien que nous allons être réveillés par la voix de nos porteurs.

Gaétano a pris les devants avec la batterie de cuisine, y compris les provisions ; nous n'avons pas même de tabac, et notre somme n'ayant pas duré, notre impatience augmente. Le jour paraît enfin, le soleil verse dans l'air frais sa chaleur et sa lumière ; non-seulement personne n'est arrivé, mais nos hommes de la veille ont disparu, à l'exception de Mohammed. Nous nettoyons une case, nous y déployons notre literie, et faisant contre fortune bon cœur, nous nous couchons patiemment.

Pendant que nous dînons d'un morceau de chèvre, notre voisin ou voisine alimente nos réflexions ; il a la voix, l'aspect, le thorax d'un homme, et son costume et ses manières prouveraient qu'il est une femme. C'est la seule fois que j'aie vu dans cette région un cas de sexe douteux.

Vers deux heures apparaissent enfin Ramazan et Salman, esclaves de Ben-Sélim, accompagnés de quatre hommes, ce qui est loin de suffire pour le trajet que nous avons à faire. Ils veulent nous imposer la chaleur et le poids du jour ; ils s'emportent, et nous les chassons du village, en leur intimant de nous envoyer leur maître, pour nous escorter quand bon nous semblera. En conséquence, le lendemain sur les neuf heures, nous voyons arriver Ben-Sélim et le Djémadar, suivis d'une véritable bande.

Notre Arabe commença par s'exprimer très-haut, ce qui dans l'Est est considéré comme fort impertinent ; mais l'explosion d'une voix plus haute et plus irritée que la sienne l'eut bientôt réduit au silence ; on déjeuna, et après avoir rejoint la caravane et marché jusqu'au soir, nous arrivâmes enfin au bout de la première étape.

Si je suis entré dans ces détails, c'est qu'ils caractérisent la façon de voyager dans cette partie de l'Afrique ; Ben-Sélim n'avait pas de motifs sérieux pour fuir avec tant de hâte ; les esclaves désertent rarement un jour de départ ; ils savent qu'on les

surveille, et attendent une meilleure occasion, ainsi que notre caravane l'apprit à ses dépens. Notre homme voulait gagner quelques milles en manquant au rendez-vous que je lui avais donné; et cette avance de quelques heures lui fit perdre deux jours. Dans son empressement à partir, il n'avait pris que du grain, avait oublié le sel, le beurre fondu, et autres objets indispensables, dont l'absence le contraignit à s'arrêter cinq ou six fois en route. Enfin, malgré la terreur que lui imposait le moindre délai, il ne pensa pas même à punir ses esclaves qui avaient perdu un temps précieux pour l'achat des bananes. A dire vrai, le métis arabe de Zanzibar n'est guère moins frivole que la partie féminine de ses aïeux.

Notre retour de l'Oujiji à Kazeh ne présenta rien de nouveau. Nous suivîmes la route du nord, qui tourne ou franchit les éperons inférieurs de la montagne dont est composé l'Ouhha. Durant les premiers jours de marche, subissant l'influence du Tanganyika, véritable outre d'Éole, nous fûmes assaillis par des tornados accompagnés de tonnerre et de pluie furieuse. Après la cinquième étape, les nuages s'éloignèrent, la rosée diminua, le temps s'éclaircit, la chaleur devint plus grande, et le vent d'est, précipitant son haleine glacée dans ce milieu énervant, nous rendit tous malades.

Le 29 mai nous nous arrêtions à Ouyonvoua, petit village de Vouabouhha, dont les habitants s'étaient déjà préparé de belles récoltes de patates; s'ils ont assez de prudence pour ne pas élever de gros bétail, la seule chose qui attire les Vouatouta, ils pourront de nouveau transformer l'Ouhha, cette solitude où les hommes se craignent à l'égal des bêtes féroces, en une terre souriante chargée de fruits et de moissons.

En sortant d'Ouyonvoua, nous nous hâtons de franchir des langues de terre escarpées, séparées les unes des autres par des marécages verdoyants et des ruisseaux noirs, bordés de grands arbres; le sentier déchire un fourré d'herbes aiguës, roides et tranchantes, mêlées d'épines, où l'arrow-root croît avec vigueur, et nous nous trouvons sur un sol rocailleux, émaillé çà et là d'un bouquet de bambous, d'une lande de mimeuses, ou d'un palmyra solitaire.

Lorsqu'on approche du Rousougi, rivière que nous traversons à gué, le 1er juin, au Parougéréro, les crêtes et les marécages herbus, qui jusque-là ont alterné régulièrement, font place à une

pente aride, pierreuse et couverte d'épines, dont l'inclinaison est à l'est.

La caravane s'arrête une heure au bord du Rousougi pour y prendre du sel, et la tentation de fuir devient irrésistible : Mouhabanya disparaît et m'emporte une hache ; trois des esclaves du Djémadar s'esquivent ; un de nos porteurs déserte, abandonnant son fardeau, une caisse de vinaigre et d'eau-de-vie profondément regrettée. Deux autres s'égarent, on est plusieurs jours sans les revoir ; la peur des Vouavinza empêche leurs camarades d'aller à leur recherche. Notre Kirangozi, toujours le même depuis le commencement du voyage, reste en arrière, parce qu'une jeune fille, l'un de ses derniers achats, ne peut pas continuer la route en raison d'une plaie à la jambe ; et voyant que le mal est sans remède, il coupe la tête à la pauvre enfant pour qu'un autre n'en profite pas.

C'est de la part de toute la bande les mêmes ennuis qu'autrefois. Mabrouki s'est donné un petit esclave, un négrillon prodige qui ne paraît pas avoir six ans, et qui, chargé d'une peau de bête, servant de couchette, et d'une gourde pleine d'eau, trottine vaillamment à côté des porteurs. Pendant les premiers jours il fut pour son maître ce que la première poupée est à une petite fille : quand il était las, Mabrouki le prenait sur ses épaules, et lui essuyait les pieds après chaque marécage. Mais lorsque son joujou eut perdu l'attrait de la nouveauté, l'affreux homme battit si fort son petit esclave, que je fus obligé d'intervenir, et de confier le pauvre enfant à Bombay dont le cœur est bien moins dur.

Je ne connais pas d'hommes plus désagréables que ceux qui portent mon hamac. Les premiers, vétérans du portage (leur chef était paré d'une veste et armé d'un vieux mousquet), ont disparu l'un après l'autre ; il a fallu en chercher de nouveaux. Ceux-ci m'ont satisfait d'abord, mais cela n'a pas duré ; le matin, au lieu de répondre à l'appel, ils se cachent dans le fond des huttes, demeurent accroupis devant le feu, ou s'enfuient à l'avant-garde. En marche, courant après l'ombre, ils me heurtent sans remords et sans pitié contre les arbres ou les rocs, s'arrêtent pendant une heure pour faire cuire leurs patates, et si je requiers cinq minutes de repos, témoignent une impatience qui va jusqu'au délire. Plus d'une fois, me déposant sur les pierres ou dans l'herbe, ils ont essayé de faire grève, et ont réclamé des

gages plus forts, jusqu'à ce que la pointe d'une épée les fît rentrer dans le devoir. Bref, je n'ai pas trouvé, même dans les canots de l'Oujiji, d'échantillon plus bruyant, plus turbulent, plus insolent, plus geignant, plus avide, plus irritant du *genus homo, species africanus*. Mais le voyageur qui, dans ces parages, ne saurait pas utiliser la rude matière qu'il y trouve, serait arrêté dès le premier pas.

Le 2 juin nous reprenons notre ancienne route à Jambého, dans la vallée d'alluvion du Malagarazi. La caravane, au lieu de se réunir, est séparée en deux camps par la maladresse de Ben-Sélim. Les porteurs commencent à réclamer de nouvelles rations, et leur crainte des Vouavinza croît à mesure que nous approchons du fleuve. Dans les lieux élevés, la terre est déjà sèche; tout y est jaune, et la bande rocheuse, couverte de bois et d'herbe, qui contre-butte la rive gauche de la rivière, présente ce tableau magnifique, dont la muse hindoue a fait l'un de ses thèmes favoris[1]. Une nappe de feu, qui a commencé par une étincelle, couvre le versant du coteau; la flamme, portée par le vent, se déploie et rugit dans l'herbe épaisse, elle projette dans l'air assombri ses langues fourchues et sifflantes qui rongent les patriarches de la forêt, tremble et s'étouffe près des rocs dénudés, s'y traîne en vacillant, pétille, se ranime et reprend son essor jusqu'au sommet de la côte; arrivée à la crête, la nappe se rétrécit, n'est plus qu'une ligne flamboyante qui diminue peu à peu, et disparaît, laissant un reflet sanglant au dais fumeux de la colline, où des brandons, lancés avec force, témoignent de sa descente au versant opposé.

Nous côtoyons la froide et brumeuse vallée du Malagarazi, et le troisième jour, traversant les collines pierreuses et glissantes qui la ferment au nord, nous arrivons, le 4 juin, à l'endroit où l'on passe la rivière.

Le Malagarazi, bien que la masika soit terminée, gonflé par le drainage des terrains supérieurs, inonde au loin ses bords d'une couche d'eau basse, marquetée de veines étroites, où l'on recon-

1. « Un silence profond enveloppe toute la forêt, excepté où les sources murmurent en s'échappant du roc, où les échos des montagnes se renvoient les rugissements du tigre, où la flamme fait éclater les branches, pétille et s'étend sous l'haleine embrasée du dragon qui l'allume. » (Wilson's Uttara Rama Cheritra, acte II.)

naît au centre, l'artère plus profonde qui indique le lit du fleuve. Il va sans dire que l'inondation, en compliquant les difficultés du passage, tourne au profit du seigneur des eaux. A peine étais-je arrivé, que ce noir Caron me demandait, comme obole préliminaire, un pot d'huile, sept shoukkahs, et trois cents khétés de porcelaine bleue. Notre compagnon, Ben-Médjid, n'avait pas payé le quart de cette somme, et je la refusai d'abord. Mais le kraal était des plus incommodes, nous étions piqués par des fourmis sans nombre, et une légère secousse de tremblement de terre, qui se fit sentir à onze heures quinze minutes, ayant paru d'un mauvais augure à Ben-Sélim, je fus contraint de subir les exigences du nautonnier.

Le jour suivant nous passions l'eau dès le matin, précédés de Ben-Médjid, qui était parti sans rien dire. Impossible d'imaginer les ennuis de ce passage : vexation sur vexation! Refusais-je de donner le prix exorbitant de quatre ou cinq khétés par charge d'homme, les canots s'éloignaient et ne consentaient à revenir que sur les prières, les concessions les plus humbles de notre Arabe. Il fallut payer un supplément pour chacun des Goanais, chacun des Béloutchis; enfin le Djémadar et Ben-Sélim furent déposés à la crête d'un îlot, situé au milieu du fleuve, et leur rançon fut taxée à deux shoukkahs. Le passage ainsi compliqué dura près de sept heures; il s'effectua néanmoins sans accident; et vers quatre heures du soir, l'esprit déchargé d'un certain poids, j'arrivai sur l'autre bord où nous étions dans l'Ougogo. J'y trouvai le capitaine marchandant un petit cochon; heureusement pour la conscience de mon Arabe, qu'on ne voulut pas le lui vendre, ce qui épargna cette souillure à nos marmites.

Douze jours de marche, dépourvus de tout incident, nous conduisirent du Malagarazi à Ounyanyembé; nous avions pris cette fois la route du sud, qui, plus directe, nous avait épargné le détour que l'on fait pour se rendre à Mséné. Je m'attendais à traverser de nouveau le bourbier sirupeux où nous avions rampé l'année précédente; mais l'inondation, en contraignant nos hommes à raser les collines qui bordent les marécages, nous épargna cette corvée.

Le riz, le sorgho et le millet, les concombres, le manioc, les patates douces, les haricots, les fèves, les arachides et le tabac deviennent de plus en plus abondants; l'arrow-root et le chanvre

prospèrent à l'état sauvage, et l'on voit partout des bananiers et des palmyras.

Le 8 juin, sortant de l'Ouvinza pour entrer sur un terrain neutre, la caravane se déclara hors de danger; et le lendemain, pour la première fois depuis notre départ de Kahouélé, nous pénétrâmes dans un village.

Trois jours après, nous nous séparions de Ben-Médjid. Ayant en ivoire une cargaison précieuse, il craignait à la fois les voleurs et la dépense, évitait les moindres hameaux, et campait dans les broussailles où il n'y avait pas moyen d'acheter des vivres; il en résultait que ses porteurs, peu chargés, mais encore moins nourris, couraient toujours, entraînant les nôtres qui les suivaient comme des moutons, ce qui devenait intolérable. Quand je me plaignais, disant qu'il faudrait nous quitter, Ben-Médjid répondait invariablement qu'on arriverait en moins d'une heure à un gros village, où abondaient les provisions, et où l'on s'arrêterait en toute sécurité. L'heure de marche se transformait en une quinzaine de milles, à travers des jungles remplies de tsétsés, au milieu des épines, des marais, des terrains inondés, pour aboutir à quelques misérables huttes, où l'on ne trouvait qu'une vieille poule.

C'est néanmoins à regret que je me séparai de Ben-Médjid; il était poli, bien renseigné, d'un commerce agréable, quoiqu'il fût un peu mendiant comme tous ses compatriotes; mais impossible d'y tenir : il avait flâné au commencement du voyage, courait au milieu, et devait traîner à la fin. Malgré l'avance qu'il avait prise, nous le dépassâmes à notre tour, et nous étions avant lui à Kazeh, où pendant ma longue halte j'eus souvent sa visite.

Le 17 juin, après quelques difficultés, provenant de la désertion, nous arrivâmes à Irora, village de Sélim Ben Sélih, qui cette fois nous fit assez bon accueil. De là nous apercevions la ligne bleue des collines de l'Ounyanyembé.

Le jour suivant nous vit à Yombo, où, par le plus grand des hasards, nous trouvâmes sept ballots d'étoffe et une caisse à notre adresse qu'on nous envoyait à Kahouélé par Sélim ben Sélif, notre ancien ennemi. La plainte que du Zoungoméro j'avais adressée contre Msopora au colonel Hamerton, avait été présentée au Saïd Médjid par M. Cochet, consul de France; ce qui explique la promptitude avec laquelle ce dernier envoi nous par-

venait, et l'absence de la personne dont j'avais eu à me plaindre. Enfin nous recevions une masse de lettres; comme toujours elles étaient remplies de mauvaises nouvelles. Chacun avait à regretter quelque proche parent, ou quelque ami précieux; jusqu'à Ben-Sélim, dont le foyer avait perdu son principal attrait : un fils unique venu au monde, pensait-on, sous mon heureuse influence, et qui pour ce motif avait reçu le nom d'Abdoullah. De pareils coups sont cruellement ressentis par le voyageur, qui, loin de tous ceux qu'il aime, et ne se doutant pas de ce que chaque jour apporte, se berce de l'espoir que tous les visages qui ont pleuré à son départ souriront à son retour.

Ayant réuni les porteurs qui nous devenaient nécessaires pour le transport des sept ballots et de la caisse, nous partîmes de Yombo le 20 juin, et brûlant Zimbili, ce foyer de la malaria, nous arrivâmes à Kazeh.

Nous y fûmes accueillis chaudement par Snay Ben Amir, qui, après nous avoir offert le café, suivant l'usage, nous conduisit à notre ancienne demeure. Elle avait été soigneusement réparée, blanchie, balayée; un immense plateau de métal, ployant sous le faix d'une montagne de riz, d'un poulet aux épices, d'abatis de volaille, de manioc bouilli dans une crème d'arachide, enfin d'une omelette au sucre et aux tranches d'oignon, lui donnait à nos yeux un charme tout spécial.

Nous avions franchi, depuis Kahouélé, environ deux cent soixante-cinq milles, en vingt-deux stations, qui, haltes comprises, nous avaient demandé vingt-six jours, du 26 mai au 20 juin.

Après m'avoir laissé toute une journée de repos, les quelques Arabes qui se trouvaient à Kazeh, vinrent me faire leur visite d'étiquette. Mouza Mzouri était toujours dans le Karagouah, et la plupart de ses collègues voyageaient pour leur trafic. J'appris, à ma grande satisfaction, que les quatre cents dollars de perles et d'étoffe que j'avais fait demander à Zanzibar étaient arrivés sous la charge de Tani ben Soliman, qui réclama quatre pièces d'étoffe pour sa surveillance. J'eus aussi le plaisir de recouvrer, mais non sans peine, la table et la chaise que nos gens avaient laissées dans le Doungoméro. Elles y avaient été trouvées par un certain Khamisi, colporteur assez peu honnête du Sahouahil, qui demanda une somme exorbitante pour leur transport, et dont le

turban prit la forme d'un seau à charbon lorsqu'il eut accepté les vingt-quatre mètres d'indienne que Snay ben Amir lui donna pour récompense.

Maître Vouazira, que la débauche avait retenu à Mséné, apparut bientôt, prodiguant les sourires d'ivrogne, et se glissant de côté, en s'appuyant à la muraille qu'il grattait des cinq doigts (à l'africaine), tandis que les ongles de l'autre main fonctionnaient *à posteriori*. Le pauvre diable avait l'oreille basse, en dépit de la jactance avec laquelle il m'assurait que lui seul pouvait nous ramener sains et saufs à la côte.

Vinrent ensuite les fils de Ramji, arrivés la veille de Mséné; ils étaient conduits par Kidogo, et avaient toujours cette désinvolture, cette insouciance qui les caractérisaient. Je les croyais bien à Zanzibar; ils disaient m'avoir attendu; mais je n'avais aucun motif de les réengager, et ils retournèrent immédiatement aux plaisirs de leur Capoue.

Dès la première semaine chacun paya tribut aux fatigues du voyage; nous avions franchi des jungles, des fonds herbeux, à l'époque où les eaux qui les couvrent sont aspirées par le soleil, tandis qu'à travers cette atmosphère chaude et moite passe la bise comme un courant d'eau froide au milieu d'un bain de vapeur. Mes mains, mes pieds enflèrent de nouveau, ils se réengourdirent, et les forces ne revinrent qu'avec une lenteur désespérante. Non-seulement le capitaine restait d'une surdité absolue, mais ses yeux ne lui permettaient de rien distinguer. Les deux Goanais étaient accablés par une fièvre compliquée de rhumatismes et de cruelles douleurs de foie. Chez Valentin, qui après une crise de quelques heures tombait sans connaissance, la quinine ne produisit d'autre effet que de changer l'accès quotidien en fièvre tierce. J'essayai de la teinture de Warburg, dont s'était bien trouvé le colonel Hamerton. O prodige! l'accès attendu ne revint pas, les vomissements cessèrent; au lieu de cette profonde léthargie qui ressemblait à la mort, un sommeil d'enfant s'empara du malade; et, bienfait inexprimable, la soif dévorante que rien ne pouvait assouvir, fit place à un appétit régulier, suivi d'une bonne digestion. Enfin les douleurs qui succédaient à la crise ne furent pas éprouvées, et les derniers vestiges du mal disparurent après quelques accès de malaise qui ne méritent pas qu'on s'en occupe. L'expérience que je fis sur moi de ce médi-

cament précieux ne fut pas moins décisive, et c'est en toute équité que j'exprime au docteur Warburg mon humble gratitude pour le service que nous a rendu sa découverte inappréciable.

Les Béloutchis cédèrent à leur tour aux effets de la malaria; beaucoup d'entre eux souffrirent d'ulcérations graves et de prurigo, dont une gloutonnerie, accompagnée de ses résultats habituels, retarda la guérison. Néanmoins, sous l'influence des narcotiques, des cordiaux et des stimulants, chacun finit par entrer en convalescence. Pour moi, la tranquillité morale y contribua plus que le reste; j'avais la conscience d'avoir fait de mon mieux, placé que j'étais dans les conditions les plus défavorables, et quelle que fût à l'avenir la dureté du sort à mon égard, il ne m'enlèverait pas la récompense acquise aux travaux et aux fatigues passés.

Plusieurs Arabes, voulant arriver à la côte pour la mousson, qui à Zanzibar comprend les mois de décembre, de janvier et de février, se disposaient à partir, et auraient bien voulu profiter de mon escorte. Mais divers motifs me retenaient à Kazeh; rien n'était prêt pour notre départ, et de plus je voulais me renseigner sur les régions intéressantes qui bordent la route que nous avions parcourue. Les Arabes, on s'en souvient, m'avaient parlé d'un grand lac, situé vers le nord à quinze ou seize jours de marche. Suivant leur témoignage unanime, ce dernier lac était bien supérieur au Tanganyika. Les détails qu'ils nous donnaient à son égard, détails assez précis pour que le capitaine ait pu en dresser la carte, m'avaient fait deviner tout d'abord, dans l'existence de ce bassin, l'explication des erreurs avancées par les géographes au sujet de ces nappes d'eau qu'ils confondaient en une seule[1]. Restait à savoir si les Arabes, dans leur amour de l'hyperbole, n'avaient pas exagéré les dimensions de ce lac septentrional.

Le capitaine, à qui le repos et le confort relatif de notre nouveau séjour avaient rendu des forces, paraissait très-apte à remplir cette mission, d'autant plus que sa présence à Kazeh n'était nullement avantageuse. Il serait moins difficile de rester en bons termes avec deux amis brouillés, que de vivre à la fois avec des

1. M. Erhardt, par exemple, annonce dans un mémoire publié à Londres en 1856, l'existence d'un grand lac, appelé dans le sud Niandsha (Nyassa), au nord Oukéréhoué, sur la côte Niasa et Bahari-ya-Unyamési, et ne porte qu'à cinquante-neuf marches la distance qui sépare Dschaga (Chhaga) des plaines des Masai.

Arabes et des Anglais ayant habité l'Inde, deux espèces de gens toujours prêts à se blesser de vos intentions, alors même que vous pensez à leur plaire, qui envisagent la servilité à leur égard comme un devoir, et dont la morgue les pousse à traiter comme des nègres tous ceux dont la peau est d'une nuance un peu plus foncée que la leur. Joignez à cela, chez l'Anglais, une ignorance complète des manières et des coutumes orientales, ainsi que de tout langage asiatique, si l'on en excepte quelques bribes du plus mauvais patois anglo-indou, ignorance qui compliquait la difficulté.

J'appuie sur ce fait, parce que le capitaine a écrit dans Blæckwood, octobre 1859, que j'étais littéralement à bout de mes forces, et que j'avais consenti avec joie à rester près des Arabes pour essayer de me rétablir. L'assertion est loin d'être exacte; j'avais autre chose à faire que de me soigner; le capitaine lui-même, dans un rapport daté de Kazeh, 2 juillet 1858, et publié dans les Proceedings de la Société géographique, présente le cas sous un jour tout différent. « Pour diminuer la dépense, dit-il, et par suite la déception que nous avait fait éprouver le manque d'étoffe sur le Tanganyika, dont cette pénurie nous avait empêché de parcourir la totalité, j'ai proposé au capitaine Burton de pousser une pointe jusqu'au lac dont on nous a parlé, tandis qu'il ferait tous les préparatifs nécessaires pour notre retour à la côte. »

Ce projet fut discuté le 30 juin, en présence de Ben-Sélim et des Béloutchis. L'Arabe, qui se trouvait fort bien à Kazeh, n'avait pas le courage de s'arracher aux bras massifs de la corpulente Halimah. Il usa de finesse, répondit d'une manière évasive, déclara qu'il n'avait aucune influence sur les hommes du Djémadar, qui l'accusèrent ensuite d'avoir fait tous ses efforts pour les détourner de ce voyage. En vain le capitaine le menaça-t-il de lui faire perdre la récompense qui lui était promise, en vain lui annonça-t-il qu'elle lui était retirée, il n'en persista pas moins dans la force d'inertie qu'il déployait toujours lorsque la mesure qu'il fallait prendre était contraire à ses désirs. Je ne doutai pas, quant à moi, qu'il ne s'employât à faire échouer nos projets; le kirangozi et les quinze porteurs qui avaient été loués au prix séduisant de dix shoukkahs par tête, montraient un effroi peu justifié par les périls de la route. Le Djémadar et ses hommes refusaient nettement leur concours; toutefois, ayant glissé dans l'entretien le

mot de gratification, je leur annonçai que les vivres leur seraient coupés s'ils persistaient dans leur refus, et je m'enquis de la somme à laquelle ils prétendaient. Ils réclamèrent trente mètres de cotonnade par tête (ils étaient dix) et autant de porteurs que d'hommes, pour se décharger sur eux des mousquets et des bagages. Le nombre des porteurs fut réduit, mais l'étoffe accordée. J'en eus pour cent dollars, payables dans l'île au moyen d'une traite sur Ladha Damha, le collecteur de la douane.

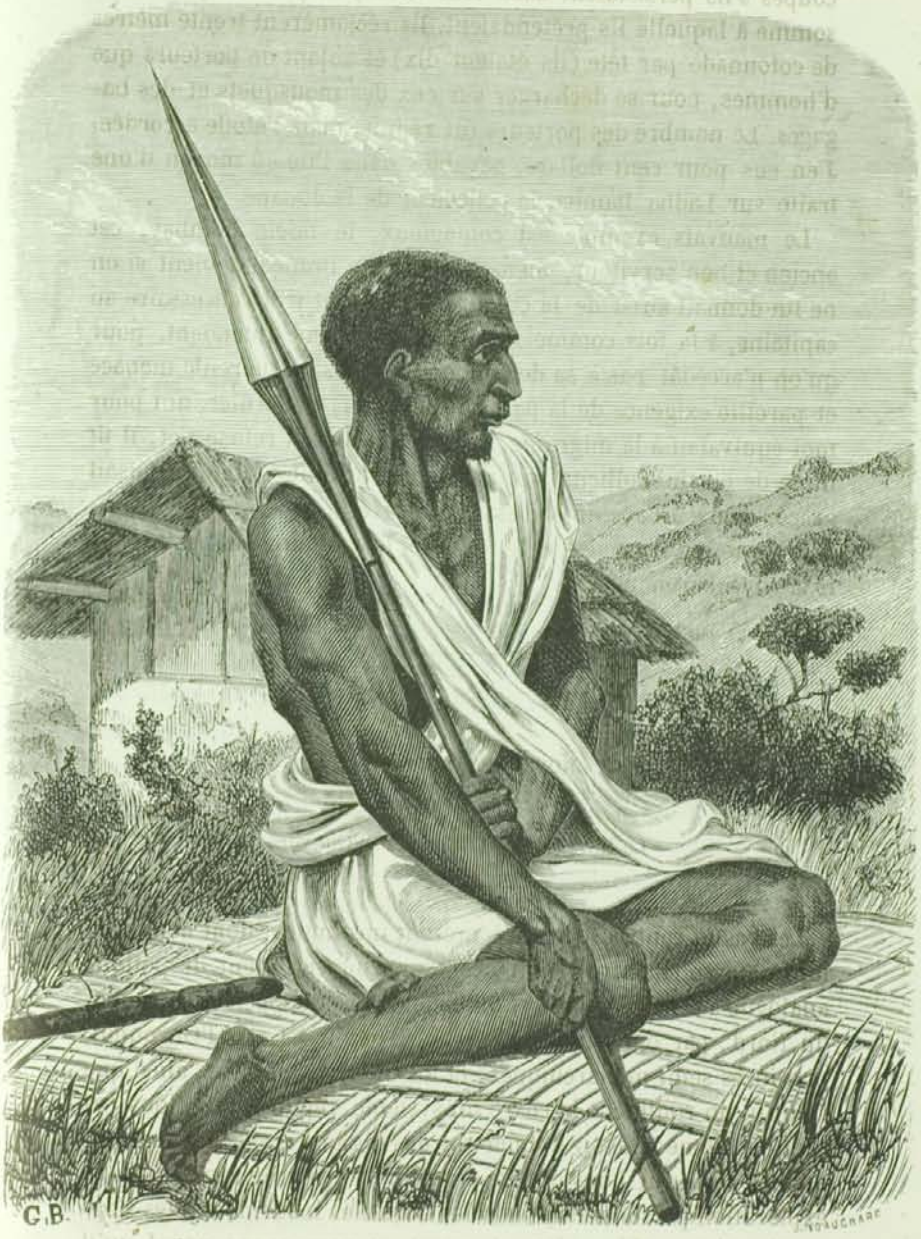
Le mauvais exemple est contagieux; le fidèle Bombay, cet ancien et bon serviteur, menaça de partir immédiatement si on ne lui donnait aussi de la cotonnade; il était trop nécessaire au capitaine, à la fois comme interprète et comme intendant, pour qu'on n'accédât pas à sa demande. Il en résulta pareille menace et pareille exigence de la part de Mabrouki; ce dernier, qui pour moi équivalait à la migraine, fut pris au mot et refusé net; il fit mine de partir, sollicita son pardon, et promit, si on lui faisait grâce, d'être à l'avenir obéissant et brave.

Enfin tout s'arrangea; et le 10 juillet le capitaine put partir pour le lac d'Oukéréhoué.

ROYAUMES DU NORD.

Le Karagouah, l'Ouganda, l'Ounyoro.

Les vastes contrées, jusqu'à présent inconnues, dont nous parlons dans ce chapitre, soumises à un gouvernement despotique analogue à celui d'Ashanti et du Dahomey, sont appelées royaumes du Nord, par opposition à la Terre de la Lune et à l'Ouroundi, provinces semi-monarchiques, et à l'Ouvira, qui offre, ainsi que l'Oujiji, un rudiment barbare du système républicain. Nous regrettons de ne pouvoir donner sur des régions aussi intéressantes que les faits qui nous ont été transmis, et non le rapport d'une exploration personnelle; mais des obstacles insurmontables s'opposaient à ce qu'il en fût autrement, et nous avons pensé qu'il valait mieux publier les informations dues aux travaux des autres,



Noir de l'Ouganda.

que de laisser dans l'obscurité complète un sujet de cette importance.

D'après tous les voyageursqui nous ont parlé de ces royaumes, l'état social y serait plus avancé que dans l'est et dans le centre de l'Afrique. On y trouve des établissements civils, des villages considérables, et l'autorité régulière d'un despote, gouvernant avec une rigueur que nous appelons barbarie, une population dont le respect va jusqu'à lui rendre un culte. Sortie de cette grossière égalité qui existe chez les peuplades voisines, la société s'y hiérarchise, il y règne un certain ordre parmi les hommes, et chez les femmes quelques notions d'honneur; le crédit s'y ajoute à l'échange, et l'hospitalité s'y exerce envers les étrangers.

Des esclaves des deux sexes, du Karagouah et de l'Ouganda, que nous avons trouvés dans l'Ouyanyembé, nous ont confirmé tous ces faits. Ces individus, qui offraient, nous a-t-on dit, les caractères communs à tous leurs compatriotes, présentaient au physique une différence marquée avec les races méridionales; la tête est chez eux d'un galbe supérieur; les facultés réflexives et les sentiments, surtout la bienveillance, y acquièrent un développement notoire; le nez se rapproche de celui de la race caucasienne; l'énorme volume des mâchoires diminue singulièrement, et le visage, d'une expression affable et douce, ne manque pas d'intelligence.

Cinquante-trois étapes, distribuées en quatre stations cruciales, Ousoui, Karagouah, Ounyoro indépendant et Ouganda, séparent Kazeh de Kibouga, chef-lieu de cette dernière province.

De Kazeh à l'Ousoui on compte seize grandes marches, ou dix-neuf brèves. Bien que la route soit la plupart du temps rude et montueuse, on ne peut guère estimer, l'une dans l'autre, chacune de ces marches à moins de six milles géographiques à vol d'oiseau; la crainte d'exagérer fait souvent tomber dans l'excès contraire celui qui se livre à ces calculs. Ces dix-neuf marches donneraient ainsi un total d'environ cent quinze milles géographiques; d'après la direction que nous indiqua Snay ben Amir, la ligne que l'on suit de Kazeh au Karagouah porte 332°; on peut donc en toute sécurité placer la frontière méridionale de l'Ousoui au 3° 10′ latitude sud.

En partant de Kazeh, la route qui mène à cette frontière se déploie d'abord presque parallèlement à celle du lac Nyanza. Elle

s'en écarte peu à peu en traversant les petits districts d'Oulikampouri, d'Ounyambéhoua et d'Oukouni, puis tout à coup s'en éloigne pour se jeter au couchant.

L'Ousonga, le premier district de quelque importance qui soit au nord de l'Ounyanyembé, se franchit en cinq marches; on entre, en le quittant, dans la province d'Outoumbara, qui est bornée à l'est par l'Ousambiro, à l'ouest par l'Ouyoungou, dont la peuplade est régie par le sultan Kanzé.

L'Outoumbara, ainsi que nous l'avons dit plus haut, fut pillé dans ces derniers temps par les Vouatouta, qui en tuèrent le chef. La majeure partie de la population est composée de Vouafyoma, originaires de la Terre de la Lune, qui forment également celle de l'Ousambiro; c'est une peuplade commerçante, qui fait le trafic de houes et d'ivoire; Moutavouazi, son chef actuel, reçoit fréquemment la visite des Arabes.

Après avoir traversé l'Ouyofou, district gouverné par Mnyamourounda, et qui est la frontière nord de la Terre de la Lune, on se trouve dans l'Ousoui. La route qui franchit ce territoire de mauvais renom, comprend sept marches, ce qui nous en donne vingt-six à partir de Kazeh. Suivant notre première estime, ces vingt-six étapes formeraient à vol d'oiseau environ cent cinquante-six milles géographiques, et placeraient la frontière méridionale du Karagouah sous le 2° 40' latidude sud. On aperçoit de la route, à différentes reprises, les eaux du lac Nyanza.

Suivant la description qui nous en est faite, le territoire de l'Ousoui, situé entre le plateau onduleux de la Terre de la Lune et les highlands du Karagouah, participerait de la nature de ces deux contrées. Des chaines de collines en traversent la plaine, et sont franchies par la route à Nyakaséné (quatrième marche), et à Rouhembé, septième étape où l'on trouve un ruisseau. Les caravanes apportent de cette partie du district des muscades sauvages qui croissent, dit-on, sur les flancs boisés des collines; le seul échantillon que nous ayons vu de cette muscade était lourd, d'une bonne odeur, et présentait une supériorité réelle sur le triste produit des muscadiers de Zanzibar.

Les Vouasoui, d'après les Arabes, ne seraient pas de la même race que les Vouanyamouézi; on dit qu'ils attaquent les caravanes et leur ont souvent coupé le chemin du Karagouah. Souvouarora, leur principal chef, exige un tribut exorbitant, et son humeur

tracassière et cupide, son orgueil, son insolence ont été pris pour modèles par ses vassaux.

Le royaume de Karagouah, limité au nord par le Kitangouré ou Kitangoulé, grand affluent du Nyanza, où il débouche sur la rive occidentale, offre un transit de douze marches. D'après notre estime il aurait donc soixante-douze milles géographiques de longueur, et sa frontière septentrionale se trouverait à deux cent vingt-huit milles de Kazeh, sous le 1° 40′ latitude sud. Mais le Kitangouré, pour aller rejoindre le Nyanza, décrit une diagonale, du sud-ouest au nord-est, et son embouchure se rapproche ainsi de l'équateur.

Après avoir gravi les collines de Rouhembé, la route, se dirigeant vers l'est, longe pendant trois marches la plaine lacustre du Nyanza. A Tenga, l'étape suivante, elle franchit le premier degré des montagnes du Karagouah, probablement à une faible hauteur, puisque c'est à l'endroit où l'éperon s'incline vers le lac.

On s'arrête à Kafouro, district important, voisin de Vouéranhanja, résidence du roi. Les caravanes y profitent de leur séjour pour trafiquer. On y domine le lac, dont on découvre une vaste étendue.

A Nyakahanga, huitième étape, on franchit un nouvel escarpement, analogue à celui de Tenga; et lorsqu'il est à Magougi (dixième station), le voyageur a gagné la pointe la plus septentrionale de la chaîne.

Les montagnes du Karagouah, sont abruptes, d'un accès difficile, mais praticable aux ânes chargés; les Arabes les comparent au Roubého, de la chaîne de l'Ousagara. Elles s'élèveraient, dès lors, à douze cents mètres environ au-dessus du niveau moyen de l'Ounyamouézi et de la surface du Nyanza, environ à deux mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Leur versant est parfois couvert d'humus; il porte alors des bananiers et des arbres énormes; parfois la roche y est à nu. Pas de halliers, de broussailles, de plaines garnies d'herbe; les ravins profonds et les vallées, qui séparent les différentes côtes, reçoivent les eaux des parties supérieures et forment le siége de cultures luxuriantes. Les habitants, à qui le bûcheronnage paraît déplaire, respectent leurs futaies et brûlent du *bois de vache* à l'instar des gens de l'Ousoukouma.

Au nord de Magougi, à Katanda, un vaste plateau se déroule

vers l'Orient ; le sentier se dévide sur la pente septentrionale de la chaîne, et tombe dans la plaine d'alluvion du Kitangouré.

Ainsi qu'on vient de le voir, le Karagouah est un massif montagneux, limité au nord par l'Ounyoro dépendant, au sud par l'Ousoui, à l'est par les Vouahiyya et les Vouapororo qui habitent les bords du Nyanza ; enfin au sud-est il s'anastomose avec l'Ouroundi, province que nous avons décrite en parlant du Tanganyika, dont elle occcupe la partie du rivage située au nord-est.

Par sa position équatoriale et par son niveau, le Karagouah pourrait bien être le prolongement central des monts de la Lune, où Ptolémée supposait que le Nil Blanc prend sa source, et qu'il disait s'étendre, de l'est à l'ouest, sur un espace de 10° de longitude. Depuis longtemps cette opinion traditionnelle est tombée en discrédit ; quelques géographes ont changé la direction de la chaîne lunaire : ils en ont fait, par analogie avec celle de l'Himalaya, la base d'un triangle dont les côtés, descendant du nord au sud, représenteraient les Ghattes de l'Inde ; les autres ont déclaré sans hésitation que les monts de la Lune sont un mythe et n'ont jamais existé. Mais, d'après les rapports des missionnaires de Mombas, qui ont visité l'Ousoumbara, le Chhaga et le Kitoui, d'après les Arabes qui ont parcouru l'Oumasaï et le Karagouah, il résulterait que depuis le 5° de latitude méridionale jusqu'à l'équateur s'élève un massif composé de granite et de grès, se dirigeant des bords de l'océan Indien au centre de l'Afrique. Le vaste banc calcaire qui des rives du Brahmapoutra va gagner celles du Tage, paraît s'étendre au midi jusqu'à la corne orientale, et céder la place au grès, en approchant de l'équateur.

Il ne faudrait pas néanmoins en conclure, d'après l'Himalaya, que la chaîne africaine forme une ligne ininterrompue ; elle se compose de montagnes solitaires, d'apparence volcanique, surgissant de plateaux qui dominent les vallées fluviales, et que relient parfois des chaînons stériles et brisés.

La région montueuse de l'Ousoumbara, qui dans sa partie la plus élevée peut atteindre à mille ou douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, forme le pied de la chaîne au sud-est, et conduit par une succession de vallées et de montagnes au Chhaga, dont le point culminant est le Kilima-Ngao. De ce pilier angulaire, qu'on a surnommé l'Olympe éthiopien, la ligne se jette à

l'ouest; et la route qui conduit à Bourkéné côtoie la base des principaux sommets, le Doengo Engaï et l'Endia Siriani.

Au delà de Bourkéné repose le lac Nyanza, qui, déchirant la montagne, draine la région située à l'ouest du Kilima-Ngao, tandis qu'à l'orient de celui-ci les eaux se dirigent au sud-est et vont tomber dans l'Océan par différentes voies, entre autres par celle du Pangani.

De l'autre côté, le massif du Karagouah projette la ligne montueuse jusqu'à l'Ouroundi, sur les bords du Tanganyika, où l'éperonnement sud-ouest des monts de la Lune forme une enceinte continue.

M. Pétherick, ayant fait, à partir de Khartoum, vingt-cinq marches de vingt milles chacune (chiffre douteux), d'abord au sud-sud-ouest, puis directement au sud du Bahr el Ghazal, trouva près de l'équateur, environ sous le 25° longitude Est, une chaîne granitique dont il estime l'élévation à sept cents mètres au-dessus de la plaine, et qui décrirait une ligne à peu près horizontale.

Au delà de ce point est l'inconnu. La chaîne peut décliner et disparaître dans la grande auge centrale, ou, virant au nord de l'Ouropoua, se rattacher à la rampe qui sépare de leurs congénères du sud les nègres septentrionaux de l'Afrique musulmane, et qui d'après Denham et Clapperton, est connue vulgairement sous le nom d'El-Gibel-Goumhr (Jebel Kamar), ou monts de la Lune.

Dans le Karagouah, où elle est attirée par les forêts des hautes montagnes, la pluie, très-copieuse, divise l'année en deux saisons : un hiver de sept ou huit mois, un été de quatre ou cinq. Ainsi qu'à Zanzibar, la vouli commence aux derniers jours du mois d'août, et continue sans interruption jusqu'en octobre, où éclate la masika, dont la durée se prolonge parfois jusqu'au mois de juin.

Les vents qui prédominent sont, comme dans la Terre de la Lune, ceux du nord et du nord-est, virant pendant les ondées violentes à l'ouest et au sud-ouest, où ils prennent le nom de Kosi[1]. De fréquents orages accompagnent ces pluies torrentielles, beaucoup plus en rapport avec les chutes d'eau qui tombent à Zanzibar, qu'avec les chétives averses de la Terre de la Lune.

1. Les vents du nord et du nord-est s'appellent Kaskazi.

Pour les gens du Karagouah, comme pour les habitants de Mséné et de l'Oujiji, c'est la vouli qui ouvre la saison des semailles; dès les premières gouttes d'eau, le millet, le maïs, la voandzéia, diverses espèces de fèves, et d'autres légumes, sont confiés à la terre, soigneusement piochée à la houe. En octobre on sème le sorgho, dont il se fait une grande consommation[1], et qui, dans la montagne, donne un chaume peu élevé, et fournit un grain rouge et insipide. Les habitants en font de la bière, et tirent du bananier, qui en certains districts est plus abondant que les céréales, une sorte de vin désigné sous le nom de mahoua.

On trouve dans le royaume un petit café appelé mouami; selon quelques personnes, il y est indigène; suivant les autres, on l'y apporte de la rive occidentale du lac Nyanza. Comme tous les produits sauvages, il est peu développé; la baie, cueillie avant d'être mûre, est jetée dans l'eau chaude pour l'empêcher de moisir ou de sécher trop rapidement, ce qui lui donne une teinte chocolat. Jamais on n'emploie la fève en décoction; elle est chiquée par les gens du pays, qui ne manquent pas d'en offrir une poignée à chacun de leurs visiteurs.

D'après les Arabes, ce café sauvage a les propriétés stimulantes du kishr de l'Yémen; il agit sur le cerveau, prévient la somnolence, fait contracter à l'eau une saveur agréable, et forme une boisson fortifiante que l'on ne saurait confondre néanmoins avec celle que donne le fruit du caféier de Moka.

Un seul rang de perles suffit, dans le Karagouah, pour acheter d'une à deux livres de ce café sauvage; il n'a pas de valeur régulière à Kazeh, ni à Mséné, où les caravanes en apportent quelquefois.

On tire de cette région un autre produit bien connu, le mt'hipit'hipi (*abrus precatorius*)[2], dont les graines écarlates servent à faire des parures.

Les bêtes bovines du Karagouah sont d'une belle espèce, à petite bosse et à grandes cornes, ainsi que dans l'Oujiji et l'Ouvira. On en dénombre les troupeaux en faisant le compte des mâles, à raison d'un pour cent. Le dernier chef avait, dit-on,

1. Le riz est inconnu dans le Karagouah.

2. C'est le kirat des Arabes (dont nous avons fait carat), et le retti des bijoutiers, des orfévres et des droguistes de l'Inde; le poids de la graine varie d'un à deux grains; elle n'est pas jugée comestible dans cette partie de l'Afrique.

deux cents taureaux, c'est-à-dire vingt mille vaches, que la guerre civile a réduites à douze ou treize mille.

Au Karagouah, c'est le bétail qui constitue la richesse; et, comme partout en Afrique, la fortune y est la première condition du pouvoir. Le surplus des mâles est réservé pour la boucherie. Leur viande, jointe au laitage, sous toutes les formes, et à un peu de miel blanc, compose la nourriture des classes supérieures.

Les habitants de ce royaume ne s'appellent pas *Vouakaragouah*, ainsi que le voudrait l'usage des peuplades que nous avons rencontrées; ils sont partagés en deux ordres, les Vouahouma et les Vouanyambo, ce qui paraît être l'équivalent de patricien et de plébéien.

La classe des Vouahouma comprend les gens riches, qui possèdent parfois jusqu'à mille têtes de gros bétail, et les guerriers dont la solde consiste en lait de vache. Les Vouanyambo forment la plèbe, et sont traités comme des esclaves par l'aristocratie.

Les habitants du Karagouah sont de grande taille et d'une race vigoureuse; ils le doivent, sans aucun doute, à l'air pur des montagnes, ainsi qu'à la viande qui fait partie régulière de leur alimentation. Chez eux l'embonpoint est considéré comme une beauté; on y engraisse les jeunes filles en leur faisant avaler d'énormes jattes de crème et de lait caillé[1] épaissis avec de la farine; les pauvres créatures sont bien et dûment châtiées lorsqu'elles refusent une partie de leur ration et acquièrent par ce moyen, une corpulence excessive. Les Arabes prétendent qu'il n'est pas rare de trouver parmi elles de ces exemples d'obésité monstrueuse, dont les anciens voyageurs ont rencontré quelques échantillons chez les femmes des Boërs.

La peau des habitants du Karagouah est d'un jaune brun, comme celle des Vouaroundi. Un tablier d'écorce d'une texture serrée, assoupli avec de l'huile, et à mille côtes faites au battoir, compose leur vêtement principal, même celui des chefs, qui se contentent d'y adjoindre un langouti de peau de chèvre. Il n'est pas rare de trouver parmi eux des gens entièrement nus; le costume des jeunes filles est réduit à sa plus minime expression;

1. Le lait doux forme le breuvage des hommes, le lait caillé celui des femmes.

les femmes mariées ont une petite jupe étroite et courte, et sur la poitrine un simple fragment de peau.

Mais, chez les deux sexes, la tête est couverte d'une espèce de tiare faite avec les graines de l'abrus, montées sur du fil de raphia; et le cou est entouré d'une cravate, sorte de collier de force, composé des mêmes semences.

A cette parure viennent s'ajouter les bracelets de fil de laiton et les perles qui, avec le bétail, constituent la dot des jeunes époux.

On retrouve, chez les hommes, l'arc et les flèches, la lance, la massue et le couteau.

Les cases ont la forme conique des huttes africaines; mais la charpente en est composée de pieux solides, et le chaume en est fait avec tant de soin que la pluie n'y pénètre jamais. Comme dans l'Ousagara, les villages s'éparpillent sur les rampes et à la crête des montagnes.

En 1858, le Mkama, ou sultan du Karagouah, était Armanika, fils de Ndagara. Bien que le droit d'aînesse existât dans le pays, il avait eu pour compétiteur Roumanika, le plus jeune de ses frères; mais, après une attaque opiniâtre, le rebelle avait été défait par Souna, despote d'Ouganda, et depuis 1854 l'État jouissait d'une paix complète.

Armanika réside au centre du royaume, dans le district de Vouéranhanja, où il habite, seul avec sa famille, un village de quarante à cinquante cases. C'était, à l'époque dont nous parlons, un homme de trente à trente-cinq ans, d'une taille élevée, robuste, aux membres vigoureux, et ressemblant aux Somalis. Il porte de préférence le tablier d'écorce; mais il a, dit-on, une quantité de beaux vêtements que lui ont donnés les Arabes. En fait de parure, il se distingue de ses sujets par des guêtres en verroterie, qui lui serrent la cheville et lui montent jusqu'au genou.

Du laitage et de la viande, quelquefois un peu de miel, des bananes et du grain forment son régime alimentaire. Il s'abstient de toute liqueur enivrante, bière et mahoua, ce qui est tout à fait en dehors des habitudes du pays.

Ses femmes, au nombre d'une douzaine, chiffre plus que modeste pour un sultan africain, ne lui avaient encore donné que dix ou onze enfants. Il est, dit-on, d'une race de centenaires. Les membres de sa famille sont enterrés assis, revêtus de leur cos-

tume, et les armes à la main. Quand le roi meurt, il y a gala pour célébrer ses funérailles.

Le Mkama, ou sultan, n'a qu'un ministre, un vizir qui prend le titre de Mouhinda et préside les Vouakoungou ; ceux ci, chefs et anciens de la tribu, n'ont d'autre mission que de recueillir les revenus du monarque et de les lui transmettre tous les mois, sous forme d'esclaves, d'ivoire, de bétail, de provisions de toute nature. Le lait doit être apporté par les propriétaires de troupeaux, même d'une distance de trois jours de marche.

Armanika possède une autorité absolue, et l'exerce sans faiblesse. Il punit l'adultère d'une amende considérable, acquittée en bêtes bovines, fait passer à la lance ou décapiter les assassins, trancher les muscles, arracher les yeux, couper les phalanges de la main droite aux voleurs et aux rebelles.

Il est sévèrement défendu de vendre du laitage à ceux qui mangent du sel ou des fèves, dans la crainte que les vaches n'en soient ensorcelées.

Bien qu'il ne soit entouré d'aucune pompe et qu'il vive de la manière la plus simple, Armanika reçoit largement les voyageurs. Dès qu'il a connaissance de leur approche, il leur fait dresser des tentes, et leur envoie des provisions copieuses. Il ne prélève aucun tribut sur l'arrivant ; mais celui-ci est estimé d'après la valeur des cadeaux qu'il apporte; du reste, les présents qu'on lui fait en échange sont proportionnés à ses dons. Pour des perles dont il fut satisfait, Armanika n'envoya pas moins de quarante vaches et de cinquante esclaves à celui qui avait flatté son goût.

Le prix d'un mâle adulte est, dans le Karagouah, de huit à dix foundo (quatre-vingts ou cent coudées) de grains de porcelaine bleue, verte ou blanche. Une jeune fille est évaluée à cinq ou six foundo de perles mêlées, plus à deux kitindi, brassards en fil de laiton, qui sur la côte se vendent un dollar pièce. Quelques-unes de ces jeunes beautés, lorsqu'elles sont de nuance claire et favorisées par la nature, se placent dans l'île au prix de soixante dollars.

Tous les traitants que j'ai vus sont persuadés qu'un Européen serait bien accueilli dans le Karagouah ; mais ils ajoutent que, pour soutenir la dignité de la peau blanche, il faudrait une somme considérable.

Les Omanis vont acheter dans ce royaume du bétail, des es-

claves et de l'ivoire, qui est à la fois le plus gros, le plus tendre, le plus lourd et le plus blanc de cette région.

Le pays est riche en mine de fer, et les lances qu'on y fabrique, trempées jusqu'à un certain point, sont préférées à celles de l'Oufyoma. D'après les Arabes, on trouve du soufre dans le voisinage des eaux thermales qui s'échappent de certaines parties de la montagne.

Une espèce de lamantin (?) y donne un cuir de belle qualité qu'on emploie pour vêtement.

Le simbi, ou cauri (cypræa moneta) a cours dans le royaume, dont il forme la menue monnaie; il y est apporté de la côte par les Vouanyamouézi.

Le Karagouah est le quartier général des Vouatosi, peuple pasteur répandu dans toute la région des lacs. D'après les récits traditionnels, cette horde est originaire de l'Ousingo, district montagneux, situé au nord de l'Ouhha; ceux qui la composent méprisent l'agriculture, ne veulent pas faire le portage, et refusent de vendre aucun des leurs. Inoffensifs, par conséquent n'ayant pas d'armes, ils sont pillés par les tribus voisines; toutefois il est rare qu'on les tue. Ils recherchent la protection des sultans, protection qui leur est accordée, et pour laquelle ils payent une redevance en bétail. On assure même que dans les provinces où le pouvoir appartient aux Vouahinda, ils siégent parmi les anciens, et remplissent les fonctions de conseillers; on n'a pas pu me dire s'ils doivent cette prérogative à leur origine, ou s'ils l'acquièrent par leurs présents.

C'est une race vigoureuse, de taille élevée, d'une physionomie agréable, ayant de beaux traits comparativement à ceux de leurs voisins, d'où le sens flatteur du nom de Mtosi, qu'on donne en certains endroits à l'étranger de distinction.

Tous les membres de la tribu prétendent n'avoir qu'un seul et même ancêtre; ils considèrent comme serviles les peuplades qui les entourent, y prennent des concubines, mais n'y donnent pas leurs filles.

Nous avons vu près de Kazeh et de Mséné quelques établissements de Vouatosi dont la population vivait de la vente des bestiaux, du lait et du beurre. C'étaient de pauvres villages, n'ayant pas même de palissade : un simple éparpillement de huttes malpropres et délabrées.

Quelques-unes des pratiques de cette tribu sont curieuses ; les Vouatosi, par exemple, ne mangent jamais hors de leur propre maison ; et lorsqu'ils reviennent de voyage ils s'assurent de la fidélité de leurs femmes par un procédé particulier, avant de s'oindre le corps et d'entrer sous leur toit. Suivant les Arabes, on les reconnaît à leurs gencives noires, qu'ils considèrent comme une beauté.

L'un des traits les plus importants du Karagouah est sa frontière septentrionale formée par le Kitangouré. Ce fleuve, qui tire son nom d'une vaste commune située sur ses rives, coulerait, d'après quelques voyageurs, au fond d'une auge rocailleuse, et selon divers témoins, il traverserait une plaine. De même, suivant les uns, il n'aurait que trente mètres de large, tandis que les autres lui en donnent six cents, voire davantage.

Ces opinions contradictoires n'ont rien d'extraordinaire : le Kitangouré prend sa source dans les montagnes de l'Ouroundi, non loin de celle du Malagarazi ; mais pendant que son voisin, engagé dans la dépression de l'Afrique centrale, fuit vers le Tanganyika, il ruisselle du versant opposé, et se dirige au nord-est où il rejoint le Nyanza. Il traverse donc, au début, les gorges étroites de la montagne, d'où il s'épanche ensuite dans les basses terres de l'Ounyoro et de l'Ouganda, qui entourent l'Oukéréhoué. Il faut une pirogue, même pendant la sécheresse, pour franchir ses eaux brunes et rapides, qui vers le mois de juin, c'est-à-dire à la fin de la mousson, inondent, comme celles du Malagarazi, les terres marécageuses de son bassin inférieur.

Quinze jours de marche, à partir du Kitangouré, vous conduisent à Kibouga, principal district de l'Ouganda, et résidence de son puissant despote. Le maximum de ces marches serait à vol d'oiseau de six milles géographiques, et leur ensemble donnerait un total de quatre-vingt-dix milles. La route est plane ; mais les cours d'eau qu'elle traverse, au nombre d'une centaine, s'opposent à la rapidité du voyage. Si donc nous mettons à 1°14′ latitude sud l'endroit où l'on franchit le Kitangouré, Kibouga peut être placé à 0°10′ au sud de l'équateur.

Pas un des trafiquants, dont le témoignage puisse inspirer de la confiance, n'a vu les eaux de l'Oukéréhoué au delà de Vouéranhanja. Au nord de Kibouga tout n'est plus qu'incertitude : Souna, le dernier despote, n'a pas permis aux Arabes d'aller plus loin.

Les deux premières marches, en quittant les bords du fleuve, traversent le territoire de l'Ounyoro dépendant, ainsi nommé parce qu'il est soumis depuis peu au sultan d'Ouganda. Autrefois, au contraire, l'Ounyoro, dont la forme est celle d'un croissant, déployé de l'est à l'ouest, enclavait cette dernière province.

Après être sorti de l'Ounyoro, le chemin, traversant une jungle basse, entre dans la portion de l'Ouganda qui remplit la concavité du croissant. On a toujours à l'est les Vouahayya, tributaires sous leur sultan Gaétahoua; au nord de leur territoire, qui est peu connu, se trouve Kittara[1] dans le Kinyoro (ou Kiganda?). C'est la région qui fournit le café dont s'approvisionne le Karagouah; l'arbuste y est propagé de graine, il s'y élève à un mètre cinquante centimètres, et se ramifie à moitié de sa hauteur; il donne des fruits la troisième année; après la cinquième il est dans toute sa force. Chaque hutte a devant sa porte une plantation de caféiers, d'un effet charmant au milieu du paysage, dont un lacis de rivières découpe le terrain accidenté; en pleine végétation la caféerie se déploie comme un tapis de verdure, et quand la masika l'a dépouillée de ses feuilles, chacun de ses rameaux est orné de baies d'un rouge brillant, et pareilles à des cerises.

Le Katonga, rivière que l'on traverse à Kitoutou, va, du moins à ce que l'on suppose, se jeter dans le Nyanza, récipient général de toutes les eaux qui environnent le Karagouah. La diagonale que son lit paraît décrire, peut résulter de la double inclinaison produite par l'escarpement septentrional des monts du Karagouah, et par la pente qui borde le lac au sud-ouest.

Les eaux du Katonga sont paresseuses, presque stagnantes, d'une étendue considérable, et, à l'époque des crues, opposent aux voyageurs une barrière qui les arrête. Suivant les Arabes, on en franchirait différentes parties sur un épais sommier de plantes aquatiques pouvant supporter le poids d'un homme; les bœufs et les vaches, lancés dans les endroits où la rivière est découverte, sont remorqués avec des traits attachés à leurs cornes. Le passage effectué, on n'a plus que vingt-quatre milles, ou quatre journées de marche, pour arriver au terme du voyage.

Nous n'avons sur Kibouga d'autres données que les rapports de quelques Arabes, qui ont pu dire à cet égard tout ce qui leur a

1. Nom qui signifierait marché, ou lieu de rendez-vous.

convenu. D'après eux le diamètre de l'établissement du chef de l'Ouganda n'a pas moins d'un jour de marché. Les cases en sont bâties en canne et en rotin; le palais du roi couvre à lui seul un espace d'un mille de longueur, et les huttes circulaires dont il se compose, soigneusement alignées, sont entourées d'une estacade n'ayant pas plus de quatre portes. Des cloches, placées à chacune de ces issues, annoncent la venue des étrangers, et des gardes par centaines y sont en permanence.

Commandés par quatre chefs, qu'on relève tous les deux jours, ces hommes passent la nuit sous des peaux de bœuf, tendues sur des piquets, et payeraient de leur tête le retard qu'ils mettraient à se rendre à l'appel du monarque.

Il y a trois mille personnes dans le harem : esclaves, enfants et concubines. Aucun mâle, aucun animal adulte, ne peut, sous peine de mort, pénétrer au delà du barzah, grand vestibule où Sa Hautesse rend la justice et palpe ses revenus.

Quand le feu du ciel tombe sur le palais, ce qui est arrivé plusieurs fois, on somme les guerriers d'accourir, et ils éteignent l'incendie en se roulant sur les flammes. Le sultan d'Ouganda n'éprouve que deux besoins, deux désirs dont il persécute les étrangers qui viennent le voir : un remède contre la mort, et un talisman qui détourne la foudre. Il était promis par Souna d'immenses richesses à quiconque satisferait l'un de ses vœux.

Souna, le grand despote, le puissant guerrier dont les armes conquirent l'Ounyoro, périt en 1857. Il mourut subitement, à la fleur de l'âge, comme Nemrod, disent les Arabes; c'est tandis qu'il précédait un cortége imposant, à califourchon sur les épaules de son ministre (carrosse de gala dans cette partie du monde), que l'impitoyable faux trancha ses jours.

Ce tragique événement fut caché pendant plusieurs mois, selon la coutume des races despotiques et barbares. Lorsque le délai voulu fut expiré, l'un de ses nombreux fils échangea son nom de Samounjou, titre de l'héritier élu, pour celui de Mtésa, et prit possession du trône.

L'usage de la cour oblige le nouveau monarque à passer les deux premières années de son règne dans la retraite, confiant à ses ministres le soin des affaires de l'État; d'où il résulte qu'on n'a rien pu m'apprendre à l'égard du jeune despote.

L'armée de l'Ouganda est composée d'environ trois cent mille

hommes. Aux revues qui en sont faites, chacun des guerriers apporte un œuf, et le total de ces œufs donne un recensement assez exact de la population. Tous ces guerriers ont une lance, deux javelots, une longue dague et un bouclier; l'arc n'est pas en usage parmi eux, et le sabre leur est inconnu.

En campagne l'armée est suivie des femmes et des enfants, chargés des armes de rechange, des vivres et de la provision d'eau. Le tambour, qui est frappé avec des baguettes, et non avec les poings, résonne pendant toute la durée du combat; cesse-t-il de retentir les guerriers prennent la fuite.

Constamment en guerre avec les Vouanyoro, les Vouasoga, et les autres peuplades voisines, il est rare qu'il se passe un jour sans qu'une bande de Vouaganda fasse irruption chez l'ennemi, parte de la capitale pour quelque razzia, ou rentre d'une expédition que le despote a organisée, soit en vue de ses intérêts, soit par besoin de se distraire. Quand il n'a aucun prétexte pour envahir l'étranger, ou que le trésor est d'une pénurie indécente, le monarque suppose une rébellion parmi son peuple, attaque l'une de ses provinces, en fait massacrer les notables, et vend la plèbe aux traitants.

La peine de mort est largement appliquée dans l'Ouganda; c'est par vingtaines que s'exécutent les condamnés. Arrivait-il qu'un voyageur fît à Souna quelques remontrances à cet égard, il déclarait n'avoir pas d'autres moyens de se faire respecter de ses sujets. Parfois il lui prenait fantaisie d'assister à une battue d'animaux féroces, que ses guerriers devaient attaquer sans armes; l'éléphant lui-même était assailli corps à corps, et ne tombait que sur un sommier de victimes.

Lorsqu'il traversait un village, Souna avait l'habitude de jeter un cri, et le son des cors, des pipeaux, des sifflets en fer, de tous les instruments du pays devaient lui répondre à l'instant même.

Il lui arrivait souvent d'ordonner une grande revue de ses troupes, et d'assister au défilé, assis devant sa porte, ayant une lance dans la main droite, et, de la gauche, tenant en laisse un chien ressemblant aux lévriers arabes. Le maître des chenils était l'un des premiers personnages de la cour.

Souna aimait à voir ses guerriers s'exercer au pugilat, ou simplement à la lutte. Une de ses jouissances était d'entretenir une vaste ménagerie peuplée d'éléphants, de léopards, de lions et

d'autres bêtes féroces, auxquels il jetait parfois un condamné en pâture. Il avait aussi, comme amusement, une quinzaine d'albinos; et telle était sa passion pour les choses curieuses, ou nouvelles, qu'il n'aurait pas existé dans le royaume un coq d'une nuance particulière, sans que le possesseur ne l'eût porté à la cour afin d'en réjouir les yeux du despote.

Lorsque les Arabes le virent pour la dernière fois, Souna pouvait avoir quarante-cinq ans; il était de grande taille, avait la peau rouge, les membres vigoureux, le corps robuste, l'aspect martial, la démarche imposante. De son crâne, bien rasé dans toutes les autres parties, s'élevait ce que les Arabes appellent lakishshah, une crête de cheveux, prenant du front jusqu'à la nuque. Chargée de perles, qui la faisaient retomber sur le visage, et s'ébranlant à chaque mouvement de la tête; cette coiffure, empruntée à la toilette du coq, ajoutait singulièrement à l'air féroce du monarque.

Les gens du palais, esclaves aussi bien que dignitaires, avaient également les cheveux rasés des deux côtés du crâne, ce qui les distinguait de la masse. En dehors de la cour, chacun avait le droit de disposer les siens comme bon lui semblait, d'y former des vides, de les rogner, d'en faire un semis de houppes; mais il était défendu, sous peine de mort, de se raser entièrement la tête, jusqu'au jour, où, publié à l'improviste, un édit royal faisait tomber toutes les chevelures.

Souna avait conservé le costume national : le mbougou d'écorce finement côtelé, préparé dans le pays; il le portait montant jusqu'au-dessus des épaules, et tombant jusqu'à terre. Il abandonnait à ses femmes les riches vêtements que lui donnaient les Arabes, et ne permettait qu'à elles seules de coudre avec du fil de coton; les autres, sous peine de châtiment, ne pouvaient se servir que des fibres du bananier. Le vulgaire n'avait pas davantage le droit de porter de la cotonnade, ou tout autre objet de luxe formellement défendu; toutefois la nudité, même partielle, était interdite devant le roi; d'après les Arabes, il suffisait d'avoir un membre à découvert en sa présence pour encourir la peine capitale.

Ainsi que la plupart des despotes de ces parages, Souna portait différents noms, tous empruntés à quelque chose de cruel, ou d'effrayant, qui à défaut de respect inspirât la terreur : comme Lbaré, qui signifie l'omnipotent, Mbiddé et Pourgoma, qui veu-

lent dire lion. Il ne pouvait pas comprendre que le sultan de Zanzibar autorisât ses sujets à s'appeler comme leur chef; et non-seulement il mortifiait les Arabes par l'air de supériorité qu'il affectait à l'égard du Saïd, mais il les blessait par ses discours impies. « Je suis le Seigneur de la Terre, leur disait-il, comme votre Allah est le Dieu du Ciel. » Il les scandalisait de ses murmures contre la foudre, surtout des honneurs divins qu'il se faisait rendre, et qui lui étaient accordés avec non moins d'empressement qu'aux Césars de l'ancienne Rome. Pas un mganga n'aurait souffert qu'on discutât la toute-puissance du monarque, et la moindre parole entachée d'hérésie aurait mis en péril les jours de l'incrédule, même ceux d'un étranger.

Dans son intérieur le despote suivait les errements de cette politique, dont chacun a vu l'exposé dans Rasselas[1]. Ses fils, au nombre de plus d'une centaine, avaient tous été enlevés du palais dès leur enfance, et jetés en prison. Les fers aux pieds et au cou, ces malheureux étaient attachés de manière à n'avoir pas la faculté de s'asseoir, et à ne pouvoir s'étendre, ou se relever qu'avec l'aide de quelqu'un[2]. A la mort du despote, celui qui devait lui succéder, échangea, comme on l'a vu, sa prison pour le trône; quant à ses frères, ils traîneront leur affreuse existence jusqu'à leur dernier jour, si l'on n'a pas besoin d'eux comme souverain.

Les filles de Souna étaient élevées au palais, sous la surveillance la plus rigide. Toutefois il y en avait une, appelée Nasourou, dont la présence était si agréable au despote qu'il lui permettait de l'accompagner en public.

Les principaux fonctionnaires du royaume sont, d'abord le Kimara Vyona, littéralement finisseur de toutes choses. Il est à la tête de l'administration, veille à tout ce qui concerne la capitale, et dirige les kabaka, ou chefs de village. Vient ensuite le Sakibobo, commandant militaire, qui a sous ses ordres les gardes

1. *Histoire d'un prince d'Abyssinie*, par Jonhson, ouvrage très-connu en Angleterre.

2. Nous croyons sans peine que les princes de ces contrées barbares sont tenus en captivité par un despotisme ombrageux; mais il nous paraît difficile d'admettre qu'un homme enchaîné dès l'enfance, de manière à ne pouvoir faire aucun mouvement, puisse acquérir cette force physique indispensable au prestige de l'autorité souveraine chez ces peuplades, et cette volonté impérieuse, cette activité féroce d'un esprit violent et sans frein qui s'alliait à la vigueur du corps chez les royaux centenaires de l'Ouganda. (*Note du traducteur.*)

du corps, les guerriers, les esclaves et les constructeurs du palais.

C'est le monarque lui-même qui, dans la capitale, remplit les fonctions de juge; et bien qu'il soit sévère, on prétend qu'il n'enfreint jamais la loi, ce qui veut dire la coutume. Un Mhosi, comparé par les Arabes au Kazi des contrées musulmanes, le remplace dans chaque ville de province, et y rend la justice au criminel et au civil.

Tout le Code pénal paraît consister dans l'application de la peine de mort, et le taux des diverses amendes; mais la forme du supplice est variée; les grands coupables sont décapités, ou brûlés, quelquefois écorchés vifs : l'opération commence par la face; et la peau, toujours fort endommagée par l'exécuteur, est empaillée, comme on le faisait en Asie aux beaux jours de la torture.

L'auteur du crime parvient-il à s'enfuir, on tue indistinctement tous les hommes de son village, et l'on en vend toutes les femmes : le respect de la discipline l'exige. Afin, de prévenir l'abus des procès entre particuliers, chacun des plaideurs, avant d'entamer l'affaire, doit déposer une valeur équivalente à celle de l'objet en litige.

Souna frappait en général ses amendes par cinquaines, dizaines, douzaines ou vingtaines, suivant la fortune du condamné; ainsi d'un homme riche il prenait vingt esclaves mâles et vingt femelles, plus un nombre égal de taureaux, de vaches, de chèvres, de chevreaux, de poules et même d'œufs.

Il avait pour favori un certain Isa-ben-Hosaïn, qui restait constamment auprès de lui, son mousquet à la main. Cet Isa, l'un des Béloutchis du saïd de Zanzibar, fuyant ses créanciers, était arrivé peu à peu jusque dans l'Ouganda, où grâce aux bienfaits du monarque, il possédait une fortune considérable en ivoire, et deux ou trois cents femmes. Après la mort de son maître, le Béloutchi, qu'on avait appelé Mzagayya (le chevelu), en raison de ses boucles flottantes et de sa longue barbe, s'enfuit dans l'Ounyoro, où probablement, comme le font la plupart de ces aventuriers, il a suscité une foule d'ennemis à la province qui lui servit de refuge.

Souna désirait vivement que les Arabes vinssent trafiquer dans ses États, et s'efforçait de les y attirer par ses égards, non moins

que par la valeur de ses présents. La distance a empêché qu'on ne répondît à ses vœux; jusqu'en 1858 six caravanes seulement s'étaient rendues à Kibouga; mais les chefs de ces caravanes sont unanimes dans l'éloge qu'ils font de la courtoisie et de l'hospitalité du despote. On lui a vu donner vingt esclaves et autant de vaches, à un pauvre négociant dont il n'attendait rien en échange.

Lorsqu'en 1852, le bruit se répandit à Kibouga de l'approche de Snay-ben-Amir, Souna lui fit dresser des tentes en nombre suffisant pour abriter sa suite et ses marchandises. A son entrée dans la ville, l'Arabe fut acclamé par une foule joyeuse qui se pressait sur son passage, et conduit à ses quartiers, où il reçut, en présent, des bœufs, du grain, des cannes à sucre et des bananes. Après les trois ou quatre jours de repos qui lui furent discrètement laissés, Ben-Amir fut invité à se rendre à la Barzah, ou salle d'audience. Il en trouva les abords gardés par une troupe nombreuse, environ deux mille hommes, qui étaient accroupis et seulement pourvus de bâtons. On lui permit de garder ses armes; et lui donnant un interprète, on l'introduisit dans la Bazah, où le roi l'invita d'un geste à s'asseoir en face de lui.

Un simple mbougou formait le trône de Souna, qui était vêtu de la même étoffe; deux lances gisaient à sa portée, et, comme toujours, il avait son chien près de lui. Ben-Amir voulant alors rendre hommage au monarque, suivant la coutume du pays, s'agenouilla; puis s'asseyant sur ses talons, se plaça les mains sur la poitrine, et s'inclina profondément; on lui avait bien recommandé de ne pas regarder en face le Dieu de la terre.

La cour était au grand complet; à cinquante pas derrière le roi et ses gardes, siégeaient les ministres; et en dehors de la salle, placées de manière à n'apercevoir que le dos du voyageur, se trouvaient les principales épouses, qui ne doivent être vues par aucun étranger. Des torches d'un bois résineux éclairaient la pièce; car le roi, qui fuyait la boisson, prenait grand plaisir à ces audiences, et les prolongeait souvent jusqu'à minuit.

L'entretien commença par une foule de questions sur Zanzibar; sur la route que l'Arabe avait suivie, les nouvelles qu'il avait apprises, les choses qu'il avait vues, et autres sujets du goût de ces intelligences primitives. Quand la conversation venait à languir, on appelait un ministre qui était chargé de la ranimer. Cette première audience fut complétement honorifique; le roi

n'y traita pas d'affaires, et la termina en se levant, ce qui fut pour tout le monde le signal du départ.

A sa seconde visite, Ben-Amir offrit ses présents : dix tobés de cotonnade, et mille rangs de perles rouges, et d'autres grains de porcelaine. Il reçut en échange deux esclaves et deux défenses du plus bel ivoire; en outre on l'approvisionna chaque jour de viande, de sorgho, de fruits et de laitage. Exprimait-il un désir, une procession de jeunes filles arrivait, pliant sous le poids des articles souhaités; et l'on répétait à l'*étranger du roi*, qu'il pouvait mettre la main sur tout ce qui lui serait agréable : nature morte ou vivante. L'Arabe était trop sage pour user de ce privilége tout africain

Dans les entrevues qui suivirent, et furent au nombre de quatre, le despote fit preuve d'intelligence; il questionna le voyageur au sujet des Vouazoungou (hommes blancs d'Europe) et témoigna le désir de former une alliance plus intime avec le sultan de Zanzibar. Enfin lorsqu'il prit congé du roi, non-seulement Ben-Amir reçut les provisions d'usage, mais il trouva deux cents gardes tout prêts à l'escorter; honneur qu'il déclina respectueusement. Le monarque voulait lui remettre plusieurs charges d'ivoire pour le saïd; mais l'Arabe n'osa pas braver les dangers qu'une cargaison aussi précieuse pouvait lui faire courir.

De même que tous ses pareils, Souna considérait ces visites comme un hommage rendu à sa personne; et, dans son orgueil, il interdisait formellement aux voyageurs d'aller au nord de sa capitale, dans la crainte que des chefs subalternes, ou envieux de sa gloire, pussent se vanter du même privilége.

Selon Ben-Amir, un Blanc serait parfaitement accueilli dans l'Ouganda, s'il était pourvu des ressources nécessaires pour soutenir sa dignité. Resterait à obtenir la permission d'aller plus loin; cela dépendrait de sa bonne fortune, et surtout de son adresse. Peut-être le meilleur moyen d'arriver au nord du Nyanza, et d'en explorer l'effluent, serait-il d'acheter, ou de construire, avec la permission du sultan, des barques sur le point de la côte le plus rapproché de Kibouga.

Souna, lui-même, avait composé une flotille de matoumbi[1] qui par la forme ressemblaient au mtopé ou mountafiah, la moderne

1. Barques non pontées.

ploiaria rhapta du Sahouahil, dont on fait usage de Lamou à Quiloa.

Quant à la masse des Vouaganda, supérieurs sous le rapport physique aux gens de la Terre de la Lune, ils sont également plus dociles et mieux disciplinés; de petits présents suffisent pour exciter leur reconnaissance qu'ils témoignent par des prosternations. Néanmoins les esclaves de cette race que nous avons vus à Kazeh, ne valaient pas les montagnards du Karagouah; leur peau était plus sombre, leur aspect plus africain.

Ils ont un langage doux et rapide que les Arabes comparent à celui des oiseaux; les termes que nous en avons recueillis prouvent incontestablement qu'il appartient à la langue des peuples zangiens de la grande famille australe.

Les Vouaganda portent tous un langouti de peau de chèvre sous leurs vêtements d'écorce. Les femmes se couvrent la poitrine d'un plastron de même matière que le mbougou; et la tiare d'abrus, que nous avons décrite en parlant du Karagouah, est en usage chez les deux sexes.

Les lois somptuaires du royaume interdisant la cotonnade au peuple, ce sont des perles, des cauries, des fils de cuivre et d'airain qu'on importe dans l'Ouganda. La richesse du pays consiste en bétail, en ivoire[1] et en esclaves. On peut y acheter, à raison de cent khétés de perles, des Vouasoga et des Vouanyoro, captifs dont la vente est l'une des branches principales des revenus du monarque.

L'alakah d'ivoire (quatre-vingt-dix livres arabes) y représente deux esclaves, hommes ou femmes. Le tabac, qu'on y vend en feuilles, ainsi que dans l'Oujiji, et non préparé, comme chez les autres peuplades, y est d'une qualité exceptionnelle. Le bananier y compose des forêts d'une journée de marche de longueur; son fruit, d'une espèce très-nutritive, joint à la viande et à la patate douce, forme l'alimentation du roi. Le lait est bu seulement par les femmes; et le beurre fondu est moins estimé pour la cuisine que pour la toilette.

Ainsi que dans toute cette région, le mahoua et le pombé sont en grande faveur. Ce dernier est servi dans des gourdes peintes et finement sculptées, d'où on le hume avec un roseau.

1. L'éléphant étant rare dans l'Ouganda, il est probable que les habitants de ce royaume, vont chercher l'ivoire, c'est-à-dire le voler dans l'Ousoga.

Pendant leur séjour à Kibouga, les Arabes ont entendu dire qu'à une distance de quinze ou vingt marches de cette ville se trouve le Kivira. Plus large et plus rapide que le Katonga, cette rivière borne l'Ouganda au nord, et le sépare de l'Ounyoro, dont elle forme la frontière méridionale.

Au sud du Kivira est l'Ousoga, terre d'alluvion, découpée par une multitude de criques et de bayous, et dont la végétation épaisse abrite les habitants contre les poursuites des Vouaganda. C'est pour traquer ces malheureux dans leurs îlots, que le despote de Kibouga fit construire ces grandes barques dont nous avons parlé. Les Vouasoga, dirigés, ou plutôt divisés par autant de chefs qu'ils ont de bourgades, n'ont pas de sultan qui puisse lutter contre leur puissant ennemi, dont leur ivoire et leur personne éveillent la cupidité.

A l'ouest, au nord et au nord-ouest de l'Ouganda s'étendrait l'Ounyoro indépendant. Les esclaves qui viennent de ce territoire disent qu'au nord-ouest de leur pays demeure une peuplade qu'ils nomment les Vouakédé, peuplade qui se servirait de cauries pour signe d'échange, et porterait des mitres de coquillages. Enfin il y aurait, au nord-est, une nation armée de longues dagues, pareilles à celles des Somalis; peut-être parlait-on des Gallas.

Reste toujours à savoir si le Nyanza s'étend au nord de l'Équateur. Les esclaves que nous avons questionnés à Kazeh ignoraient jusqu'au nom des Nyam-nyams; ils ne connaissaient pas plus les Bahri, les Barri et les Shillouks, dont le territoire est à l'ouest du Nil, que les Dinkas de la rive orientale.

Les Vouanyoro forment une race distincte, parlant un dialecte d'origine zangienne. Ils souffrent du voisinage des Vouaganda, qui leur infligent l'épithète infâmante de *serviles*, et leur ont enlevé leurs provinces méridionales.

Chahouambi, despote de l'Ounyoro, qui mourut il y a une douzaine d'années, laissa trois fils; l'un d'eux fut, dit-on, fait prisonnier par Souna; les deux autres se sont partagé ce qui restait de l'héritage paternel.

Le pays est riche et fertile; la quantité d'ivoire qu'il renferme est, dit-on, prodigieuse; au point que, dans certaines parties de la contrée, on en fait les palissades des parcs à bestiaux. Les esclaves n'y sont pas chers; on les écoule sur les marchés du Sud par l'Ouganga et le Karagouah. Ceux que nous avons vus à Kazeh et

à Kirira, où les marchands en avaient une bande considérable, nous ont paru inférieurs aux autres habitants des royaumes du nord; ils avaient la peau d'un noir terne et plombé, la tête aplatie, le front quelque peu fuyant, les yeux gros, et la mâchoire inférieure saillante. De larges cicatrices en relief, obtenues par le feu, leur entouraient le front; et, chez quelques-uns, les dents médianes de la mâchoire d'en bas avaient été arrachées.

Le prix d'une bête bovine dans l'Ounyoro est de cinq cents à mille cauries. Dans cette province, dix de ces coquilles représentent le khété; non-seulement les cauries y obtiennent la préférence sur toute autre valeur d'échange; mais on en fait des colliers, des bracelets, et l'on en décore les tambours et les siéges.

Pendant l'absence du capitaine, une grande partie de mes loisirs fut consacrée à la formation du vocabulaire des nombreux idiomes dont j'avais autour de moi les différents spécimens. J'avais étudié, à diverses reprises, le kisahouahili, sorte de langue franque de la côte orientale, qui non-seulement est la plus répandue dans ces parages, mais qui vous rend faciles tous les dialectes de la même famille, comme l'indostani à l'égard du bengali et du mahratte. Le principal obstacle à cette étude est l'absence de livres et de professeurs; le kisahouali n'est pas une langue écrite; il me fallut d'abord me composer une grammaire et un dictionnaire. Ben Sélim, bien qu'il fût né et qu'il eût grandi sur la côte, en possédait peu la langue; et les bizarreries de son caractère rendaient ses leçons non moins ennuyeuses pour lui que peu satisfaisantes pour moi. Le plus habile de mes instituteurs fut Snay ben Amir, qui avait appliqué aux idiomes de cette partie de l'Afrique sa profonde connaissance de la grammaire et de la syntaxe arabes. Avec le concours des fils de Ramji, et de quelques autres esclaves privés, j'avais réuni quinze cents mots environ des trois principaux dialectes en usage sur la route que nous avons parcourue: le kisahouahili, le kizaramo, comprenant le kik'houtou, et le kinyamouézi.

Pour tous les dialectes de moindre importance, je me suis contenté des noms de nombre, qui donnent le meilleur moyen de remonter à la source; car ils sont probablement formés des vocables primitifs. Ce n'était pas pour mon plaisir que j'entreprenais ce travail; les individus à qui j'avais affaire, ne pouvant pas deviner l'objet de mes questions, prenaient la fuite ou gardaient un

silence obstiné. Il était rare que j'obtinsse un résultat satisfaisant avant une demi-heure au moins de la conversation suivante :

« Écoute, ô mon frère ! Dans la langue du rivage, nous disons un, deux, trois, quatre, cinq. Je m'énonçais en kisahouahili, et je comptais sur mes doigts, pour me faire mieux comprendre.

— Hou ! hou ! hou ! répondait le sauvage, nous autres, nous disons *doigts*.

— Ce n'est pas cela que je te demande ; l'homme blanc voudrait savoir comment tu dis un, puis deux.

— Un, deux, quoi ! moutons, chèvres, ou femmes?

— Non ; dis-moi seulement : un, deux, trois, dans ton propre langage, celui des Vouapoka.

— Hi ! hi ! hi ! Qu'est-ce que l'homme blanc veut faire des Vouapoka? »

Ainsi de suite, jusqu'à ce que la patience fût complétement à bout ; ils se mettaient alors à jaser ; et comme le cheval de la légende irlandaise, une fois lâchée, leur langue ne s'arrêtait plus.

Les esclaves domestiques étaient d'humeur plus traitable ; mais il suffisait d'une tension d'esprit de dix minutes pour abrutir le plus intelligent : les paroles devenaient incohérentes, le regard vitreux plongeait dans le vide, et une tendance irrésistible à bâiller et à s'endormir témoignait de la fatigue de ce cerveau exténué. Ben Sélim, quand je m'adressais à lui, me regardait avec surprise, et s'écriait comme Abba Gregorius, le précepteur de Ludolph[1] : « Dans le langage de la côte, les mots n'ont pas de racine, et aucun ne porte de branche. »

Je m'occupais également de nos préparatifs de voyage. Je fis recouvrir la tente qui était hors de service depuis la campagne de l'Ouvira ; secondé par un naturel de Bagdad nommé Ibrahim, j'en fis une autre en calicot américain ; elle était spacieuse ; mais couverte d'une simple toile, du tissu le plus mince, elle nous donna l'avant-goût du purgatoire dans les journées dévorantes que nous eûmes à subir en nous rendant à la côte.

La voile qui m'avait abrité sur les bords du Tanganyika fut pourvue de plusieurs doubles, taillés en rond, et cousus à l'extrémité supérieure ; elle devint ainsi une affaire close de douze pieds de long, sur huit de large, et six de haut (sept auraient mieux

1. Auteur d'une grammaire éthiopienne et d'une histoire d'Éthiopie.

valu), dont la base formait un hémicycle; enfin on y ajouta des rideaux de cotonnade bleue, précaution fort utile contre la réflexion du soleil et les regards indiscrets. Imperméable autant que légère, c'était le modèle du genre pour une marche rapide.

Certains voyageurs conseillent de cheviller l'étoffe immédiatement sur le sol; le procédé peut leur avoir réussi; mais dans la région qui nous occupe, des tentes ainsi plantées seraient pourries en moins de huit jours. Les trois miennes, équipées de bambous solides, étaient munies de poches de peau où s'enfonçaient les chevilles, qui par parenthèse disparaissaient quotidiennement si l'on n'y veillait pas. En fait de meubles, je me pourvus d'une Kitanda, ou de quelque chose d'approchant; un *biddulph*, couchette en fer, sans vis, écrous, ni charnières, qui ne manqueraient pas d'être perdus ou brisés, est indispensable dans ce pays-ci, où chacun cherche instinctivement à s'asseoir, et à dormir sur quelque objet qui l'élève au-dessus du sol; cette couchette a d'ailleurs l'avantage de servir en même temps de siége et de table, et de diminuer les paquets, en suppléant à une partie de la literie.

Après s'être occupé des tentes, il fallut songer aux vêtements; nous avions négligé de nous pourvoir de ces larges habits de laine que portent sous les tropiques les matelots des vaisseaux de guerre; rien n'aurait été plus utile dans un pays où les variations de la température sont à la fois brusques et excessives. Outre ces vêtements précieux, l'explorateur de cette contrée fera bien d'emporter beaucoup de flanelle. Qu'il ne manque pas surtout de la faire passer à l'eau pour qu'elle rétrécisse en pièce, et non quand il en aura fait ses chemises. Il ne faut pas la prendre rouge; c'est une nuance qui ne tarde pas à brunir, et qui dans son neuf excite trop l'attention.

La chemise et le caleçon de flanelle, ne dispensent pas d'un grand gilet à manches, de même étoffe (sans collet, qui gêne pour dormir), ayant quatre poches recouvertes d'une patte, et assez profondes pour contenir une boussole, un thermomètre, un carnet, une montre, un album et un couteau; celui-ci doit être muni de ses accessoires : lime, ciseaux, pinces, cure-dent, cure-oreille, aiguille, poinçon, briquet, tourne-vis, canif et petite scie, fabriquée d'un ressort de montre. Il faut le choisir de moyenne

dimension, et l'attacher à sa boutonnière, avec un lacet de cuir, afin qu'il ne se perde pas.

Contre la fraîcheur du matin et la chaleur du jour, je me fis un vaste capuchon piqué, se fixant par un lien autour de la tête, comme la koufiah des Arabes. On ne saurait trop faire l'éloge de cet objet qui préserve les yeux de l'éclat embrasé de l'atmosphère, lorsque vous marchez à l'est, protége les carotides contre les coups de soleil quand vous allez au couchant, et vous dérobe à toute heure à la curiosité de la foule.

Je restaurai mon parapluie, meuble inappréciable dans cette région diluvienne; le manche en était vermoulu, j'en détachai la ferrure avec précaution, et la remontai sur une lance; j'eus de la sorte, une arme, une canne et un abri.

Quiconque voyage sous les tropiques doit avoir au moins trois parapluies : un blanc, qui soit vaste et imperméable, et deux autres de taille moyenne, fabriqués le plus solidement possible, couverts d'étoffe de nuance pâle, et destinés à servir de parasol. Malheureusement nous ne trouvions pas à Kazeh les matériaux nécessaires pour nous équiper comme je l'aurais voulu. Toutefois, Valentin, mon paresseux factotum, me confectionna plusieurs paires de pantoufles en serge verte avec semelle de cuir; il fit des pardessus de calicot écru pour le capitaine Speke, et fabriqua pour son camarade et pour lui un habillement complet d'indienne bleue, qui les fit ressembler aux images où Paul et Virginie sont barbouillés d'indigo.

Restait la broutille qui fut bientôt expédiée; les deux portemanteaux furent raccommodés avec de la peau de chèvre, et solidifiés par de fortes courroies. On rapiéça les hamacs, dont la moitié avait disparu; nous les pourvûmes de nara, tresse de coton indienne, qui dans ce pays-ci vaut mieux que la corde; et je commandai deux cages en osier pour nous épargner le tableau des volailles moribondes que nos hommes portaient suspendues à une perche.

Les assiettes d'étain, les plats, les pots et les poêlons furent redressés et fourbis, et une vieille marmite fut rapistoquée par un chaudronnier ambulant. On répara les licols, les bâts des ânes; et, luxe inattendu ! une couple de houes fut convertie en une paire d'étriers, sous l'œil vigilant de Ben Amir.

Une bande d'esclaves fut envoyée à Msémé, d'où elle rapporta

cinquante-quatre houes indigènes qui devaient nous servir pour acquitter les droits, et pour donner aux menus chefs. Toutefois, la bande se montra peu économe de nos deniers, et paya les houes une demie shoukkah, ce qui est le double du prix courant.

Salloum Ben Hamid, nous céda, au prix de quarante dollars, une belle ânesse, demi-sang de Zanzibar, et son ânon. C'était le moyen le plus sûr d'avoir du lait pendant le voyage. Mes perles blanches et noires m'étant presque inutiles, Ben Hamid consentit par faveur toute spéciale à nous donner, toujours pour quarante dollars, dix-sept ou dix-huit livres de grains de porcelaine rose; enfin, moyennant quatre-vingts dollars, il voulut bien nous vendre trente-cinq livres de café, et pareille quantité de sucre.

Le 14 juillet la dernière caravane, qui dût partir de la saison, quitta l'Ounyanyembé sous les ordres de Séif ben Séid el Ouardi. Comme je savais que mes dépêches, et tout ce que je pourrais lui remettre, seraient plus sûrement entre les mains de Séif qu'entre celles de mes hommes, je lui confiai divers manuscrits, des rapports, des cartes pour la Société géographique, et les instruments de précision qui, par suite d'avaries, ne pouvaient pas nous servir.

Une fois que j'eus fini tous ces travaux, le séjour de Kazeh me parut assez monotone. La plupart des Arabes qui l'habitaient, y compris Ben Amir, étaient en expédition pour venger la mort d'un de leurs compatriotes, et l'ennui commençait à me gagner. Ben Sélim, qui toussait, crachait, s'apitoyait sur lui-même parce qu'il avait un rhume, était plus maussade que jamais, et ne se trouvait bien qu'avec les esclaves qui se pressaient dans le vestibule. Mon Goanais, chez qui ma présence éveillait l'idée de travail, me fuyait comme la peste. J'organisais déjà une excursion dans le K'hokoro et les provinces du Sud, quand le 25 août, au matin, réapparut le capitaine Speke, sans que je m'y attendisse : il n'y a dans ce pays-ci que les cris et le bruit de la poudre qui vous annoncent l'arrivée des gens avec certitude.

Le capitaine avait réussi dans son entreprise; il avait pénétré jusqu'au Nyanza, et lui avait trouvé une étendue qui surpassait nos espérances. Mais quelle ne fut pas mon étonnement lorsqu'ayant à peine déjeuné, il m'annonça qu'il avait découvert les sources du Nil. C'était sans doute une inspiration; dès qu'il avait aperçu le Nyanza, il avait eu la certitude que le fleuve mystérieux, qui fut

l'objet de tant de conjectures, s'échappait de la masse d'eau qui s'étendait à ses pieds. Les arguments qu'il donnait en faveur de sa découverte, moins forts que sa conviction, étaient de la même nature que ceux de Lucette à propos de sir Protée :

« Je pense qu'il est ainsi, parce que je le pense. »

Probablement ses sources du Nil étaient nées dans son cerveau, comme ses montagnes de la Lune avaient surgi sous son crayon. Le principal motif qu'il se donnait à lui-même pour croire à sa théorie, c'est que les hommes les plus importants de la rive méridionale du lac ignoraient jusqu'à quel point ce dernier pouvait s'étendre. « Lorsque, me disait-il, je demandai à celui des indigènes, qui avait le plus voyagé, quelle était la longueur du Nyanza, il se tourna vers le Nord, et me fit signe de la tête que les eaux se déployaient dans cette direction, me faisant comprendre, en même temps, par plusieurs coups répétés de ses doigts, qu'elles étaient sans limites, ou du moins qu'il n'en connaissait pas le terme, que sans doute elles allaient au bout du monde. »

Vivement impressionné par ce renseignement topographique, mon compagnon n'hésita pas à placer la pointe septentrionale du Nyanza entre le quatrième et le cinquième degré de latitude N., oubliant que l'expédition envoyée à la recherche des sources du Nil par le vice-roi d'Égypte, il y a une vingtaine d'années, pénétra jusqu'au 3° 23′ lat. N.[1], ce qui lui aurait fait faire une quarantaine de milles sur les eaux du lac Nyanza. Mais loin d'arriver à la source qu'ils cherchaient, les membres de cette expédition, d'après les renseignements qu'ils recueillirent sur les lieux, la placèrent sur le versant nord du mont Kénia, c'est-à-dire à trois cents ou trois cent cinquante milles au sud-est de l'endroit où ils s'étaient arrêtés.

« Un respectable marchand du Sahouahil, me disait encore le capitaine, m'assura qu'étant allé, il y a plusieurs années, pour

1. D'après les observations les plus récentes, le village de Bélénia (aujourd'hui Gondokoro), où s'arrêta la commission égyptienne, est situé par 5°, ou tout au moins par 4° 30′ latitude nord. Depuis cette époque le Nil fut remonté maintes fois au delà de Gondokoro sur des canges tirant de quatre à cinq pieds d'eau; ce n'est guère qu'à une trentaine de lieues, en amont, de ce dernier point que se présentent, dit-on, les premiers obstacles sérieux à la navigation. Nous devons ce renseignement à l'obligeance de M. de Lanoye, qui a fait sur le Nil un travail non moins important que sur le Niger, travail qui malheureusement est encore inédit. (*Note du traducteur.*)

ses opérations commerciales, au nord du point où s'arrêtent les caravanes, et à l'ouest du lac, il avait entendu souvent parler de grands vaisseaux qui fréquentaient la partie supérieure du Nyanza, vaisseaux dont les officiers faisaient usage du sextant et du loc, absolument comme dans les navires que l'on voit sur la côte. — Était-ce le souvenir de l'expédition égyptienne? » ajoutait mon compagnon.

C'était simplement une erreur du marchand qui rapportait ces paroles, en supposant qu'il les ait dites. Les envoyés de Méhémet-Ali n'ont pas découvert le Nyanza; ils n'en ont pas même entendu parler, la chose est hors de doute. Je m'explique tout autrement la conversation de cet homme du Sahouahil. Le capitaine, ne connaissant pas l'arabe, en était réduit à se servir de Bombay comme interprète; celui-ci parlait un idiome sans nom, patois corrompu qui devait prêter à l'équivoque, et il est facile de comprendre d'où l'erreur a pu naître : en arabe le mot *bahr*, et, sur la côte, celui de *bahari*, désignent également, dans le langage familier, un lac, une mer ou un fleuve. Or, les Africains de l'est connaissent vaguement par tradition l'existence d'une vaste mer occidentale sur laquelle voyagent les blancs, c'est-à-dire l'Atlantique. J'ai plus d'une fois, lorsque j'étais dans la ville d'Harar, entendu faire le même rapport au sujet du sextant et du loc; et il est possible que l'informateur du capitaine ait confondu l'Atlantique et le Nyanza, ou même que cette erreur ait été commise par Bombay, dont l'interprétation a pu être mauvaise.

Dans les cartes qu'il envoya de Kazeh en Europe, le capitaine, après avoir recueilli de nombreux renseignements à cet égard, avait fait du Kivira un tributaire du Nyanza; dans celle qu'il a jointe au mémoire publié par Blackwood, le Kivira, au lieu de se jeter dans le lac, en devient un *effluent;* et c'est en ces termes que nous est donné le seul motif d'une pareille modification :

« Je ne l'ai pas cru tout d'abord, je le confesse; mais cette rivière est bien le Nil. »

En dehors de l'ignorance où les naturels de la rive méridionale sont des limites du Nyanza, et du bruit de l'apparition du sextant et du loc sur ses eaux, il n'existe pas l'ombre d'une preuve à l'appui de cette opinion. Les arguments qu'on lui oppose ont, au contraire, une certaine force; outre les rapports

des voyageurs, les dates que l'on a de plusieurs inondations empêcheraient que le Nyanza pût causer le débordement du Nil. C'est assurément une chose satisfaisante que de révéler à un public admirateur, « composé d'hommes d'État, d'hommes d'église, de missionnaires, de commerçants, et surtout de géographes, la solution d'un problème qui est, depuis des milliers d'années, le premier *desideratum* de la science, enfin d'apporter le mot d'une énigme que les plus grands monarques ont eu vainement l'ambition de déchiffrer. » (*Blackwood's Magazine*, octobre 1859.)

Mais combien de fois depuis un certain Ptolémée de Péluse la source du Nil Blanc n'a-t-elle pas été découverte de la même manière !

Mon scepticisme à cet égard s'augmentait de l'incohérence des détails géographiques et autres, que rapportait le capitaine, incohérence qui était inévitable. Bombay, après avoir mal compris le mauvais indostani de son maître, le traduisait tel quel à un voyageur, qui le faisait passer du kisahouahili, dans le dialecte peu connu de l'indigène questionné. De pareils détours sont périlleux pour les mots qui les subissent, et les méprises qui en résultent sont fréquentes dans ce pays-ci.

Je crus néanmoins devoir suspendre la discussion, dont nos rapports commençaient à souffrir; il devenait évident que je ne pouvais plus dire un mot au sujet du lac ou du Nil, sans blesser mon camarade; et par un accord tacite nous évitâmes de parler de sa trouvaille, même indirectement. Je n'y serais jamais revenu, si le capitaine Speke n'avait jeté le ridicule sur les résultats de notre voyage par cette prétendue découverte, appuyée sur de si minces raisonnements que pas un seul géographe ne les a discutés.

Voici, à l'égard du Nyanza, les quelques détails qui m'ont paru dignes de foi : ils sont empruntés au journal du capitaine, revus avec soin par Snay-Ben-Amir, Sélim-Ben-Rashid et divers autres négociants de Kazeh [1].

1. A son retour, le capitaine nous dépeignit Oukéréhoué et Mazita comme étant deux îles*; cette erreur fut corrigée par Sélim-Ben-Rashid, dont nous acceptâmes la rectification. Je lis néanmoins dans la découverte de la source du Nil :

* Les Arabes, aussi bien que les indigènes, se servent en pareille circonstance d'un terme ambigu, désignant à la fois une île et une presqu'île, d'où la nécessité, dans ces parages, de toujours demander, quand on vous parle d'une île, si elle est complétement entourée d'eau.

Cette immense nappe d'eau douce est appelée Nyanza par toutes les tribus qui l'avoisinent ; la similitude qui existe entre le nom de ce grand lac et celui du Maravi, ou Nyassa, peut être cause de l'erreur où sont tombés les géographes à l'égard de cette région. Les Arabes, suivant l'usage qu'ils ont de déterminer les lieux par l'énoncé d'un trait local, désignent ce lac sous le nom d'Oukéréhoué, c'est-à-dire, en kisoukouma, siége de Kéréhoué (Kélehoué), ou d'une île.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, ils réunissent théoriquement, par une rivière ou un canal quelconque, le Nyanza et le Tanganyika, bien que le premier soit à cinq cent soixante-dix mètres au-dessus de l'autre, et que les montagnes qui séparent les deux bassins aient été fréquemment traversées par les caravanes. De cette fausse théorie est venue l'attribution que les missionnaires de Mombas ont faite du nom d'Oukéréhoué à la partie supérieure du Tanganyika.

Le nom du Nyanza, sa position, son existence même, étaient restés inconnus jusqu'ici aux géographes européens ; toutefois les descriptions qu'en avaient faites les voyageurs indigènes étaient parvenues jusqu'à eux, et certains détails en avaient été appliqués au Tanganyika dont ils avaient fait la mer d'Oujiji, voire au Nyassa de Quiloa.

M. Brun-Rollet rapporte [1] qu'à l'ouest de la tribu des Padongo, qu'il place au sud du mont Kambirah, c'est-à-dire à plus d'un degré au midi de l'équateur, est un grand lac, se déversant au nord dans un fleuve dont le cours est inconnu. Sur la carte qu'il donne à la suite de son ouvrage, ce lac est placé entre le premier degré de latitude sud et le troisième parallèle nord, au vingt-troisième degré trente minutes longitude est environ. Il

« Mansour et un indigène, le plus grand voyageur du pays, voulurent bien venir avec moi et me donner tous les renseignements possibles. L'indigène avait traversé l'*île*, comme il nommait Oukéréhoué, et l'avait parcourue du nord au sud. *Mais, d'après la description qu'il me fit des lieux, j'incline à penser qu'au lieu d'être une île, c'est une péninsule, prolongeant au midi une langue de terre marécageuse qui fait angle droit avec la côte orientale du lac*, etc. » C'est, je le répète, à Sélim-Ben-Rashid, et non pas à un natif, que l'on doit cette rectification. Lorsque Sélim voulut également redresser l'erreur que faisait le capitaine en confondant Kitara, l'endroit bien connu où se vend le café, avec l'île de Kitiri, habitée par les Vouatiri, le seul résultat qu'il obtint fut de blesser le géographe ; et Kitiri conserva dans Blackwood la fausse position qui lui était assignée.

1. *Le Nil Blanc et le Soudan*, page 209.

fait de la rivière qui, dit-il, s'en échappe l'un des affluents du Nil Blanc.

Bowdich[1], en parlant du Maravi (le Nyassa), dit que les nègres, ou les Maures de Mélinde, faisaient mention d'une grande nappe d'eau qui atteignait Mombaca; les jésuites, poursuit-il, présumaient qu'elle devait s'étendre jusqu'en Abyssinie; et le père Luis Marianna, qui résidait jadis à Têté, recommandait au gouverneur de Goa, dans une lettre qui est toujours aux archives de cette ville, d'envoyer une expédition à la découverte de ce lac important.

La confusion entre le Nyassa et le Nyanza, où l'on allait autrefois de Mombas, est ici bien évidente.

L'extrémité de l'Oukéréhoué, à l'endroit où l'embouchure de la Mouingouira forme une crique tortueuse parsemée d'îlots bruns et rocailleux, couronnés d'arbres, est située par 2° 24′ lat. sud et 30° 40′ long. est, ou à peu près. Le lac se dirige en droite ligne vers le nord, et son altitude serait de onze cent quarante-trois mètres au-dessus du niveau de la mer.

Nous avons dit que les riverains du sud n'en connaissent pas la partie supérieure; ce qui pourrait venir de la difficulté du voyage, plutôt que de la longueur du trajet.

De Mouanza jusqu'à la frontière méridionale du Karagouah, il y aurait, au dire des indigènes, trente journées de marche, ou cinq de navigation; la ligne serait nord-nord-ouest au début, et ensuite directement au nord. Lorsque le capitaine leur demanda la direction de l'Ounyoro, ils indiquèrent le nord 20° ouest.

Les marchands arabes de Kazeh ont vu le Nyanza du Vouéranhanja, district où réside le roi de Karagouah, et disent qu'il reçoit le Kitangouré, dont l'embouchure a été placée par le capitaine sous l'équateur. Au delà tout n'est plus qu'incertitude.

S'il est vrai, comme le rapportent nos Arabes, que Souna fit construire des matoumbis[2] pour aller attaquer les Vouasoga au fond des criques du bord occidental du lac, ce dernier s'étendrait jusqu'à 1° 30′ lat. nord, ce qui lui donnerait une longueur d'environ quatre degrés, ou deux cent cinquante milles. Ce point, toutefois, demeure enveloppé d'une obscurité profonde.

1. *Discoveries of the Portuguese*, pages 131 et suivantes.
2. Ces barques pouvaient, dit-on, contenir quarante ou cinquante hommes.

Quant à la largeur du Nyanza, l'estime en a été faite de la manière suivante : une colline s'élevant à peu près à soixante mètres au-dessus du niveau du lac, et située sur la rive orientale, a fait reconnaître cette rive que l'on a placée à quarante milles de la côte opposée. La terre se découvre à l'angle sud-ouest de la ligne tirée du même point (elle ne s'aperçoit pas au nord-ouest), et l'on a porté la largeur de la nappe d'eau à quatre-vingts milles, chiffre qui se rapproche des traditions répétées au hasard par les géographes d'Europe. Suivant les Arabes, le lac s'élargirait aux environs de l'Ousoga; mais il est impossible d'avoir à cet égard la moindre certitude.

C'est dans le bassin du Nyanza que viennent se réunir les eaux pluviales des moussons après avoir inondé, au levant, les terres des Vouamasaï et des tribus de leur race, au couchant les montagnes du Karagouah, et au midi l'Ousoukouma, partie septentrionale de la terre de la Lune.

S'étendant jusqu'à l'équateur, placé au milieu du continent dans le grand axe de celui-ci, à un niveau qui le met au-dessus de la dépression centrale, le Nyanza paraît être une brèche de la chaîne irrégulière qui, de l'Ousoumbara et du Kilima-Ngao jusqu'aux highlands du Karagouah, représente les anciens monts de la Lune. Ses rives plates et basses sont parsemées de petites collines; les îlots qu'il renferme ne sont autre chose que des monticules submergés : couvrez d'eau toute la région qui est au midi du lac, et vous aurez le même aspect.

Toutefois le Nyanza a plutôt l'apparence d'un vaste bassin, destiné à recevoir des eaux surabondantes, que celle d'une déchirure opérée par l'action volcanique, ainsi qu'on le remarque pour le Tanganyika. Il est, dit-on, d'une grande profondeur, et l'espace qu'il recouvre au moment des inondations donne la mesure du tribut que lui apportent les pluies.

Ses ondes limpides sont d'un bleu transparent, quand on les voit le matin et surtout à distance; après neuf heures, lorsque s'élève le vent d'est, qui prédomine dans cette région, la surface en paraît grisâtre, ou d'un blanc laiteux sans éclat, probablement l'effet d'une réflexion atmosphérique. Jamais néanmoins, au dire des voyageurs, il n'a la teinte rouge ou verte que prennent les eaux du Nil, dont les siennes ont cependant la qualité. Les habitants de ses rives préfèrent la boisson qu'il leur fournit

à l'eau des sources les plus pures; tous les étrangers s'accordent à vanter la fraîcheur, la légèreté de ses ondes, qui ressemblent, disent-ils, pour le goût, à d'excellente eau de rivière ou de pluie, et n'ont rien de la saveur douceâtre et visqueuse de celle que renferment les étangs, ou de l'âpreté des eaux qui proviennent des glaciers et des neiges.

De la crique méridionale s'aperçoivent, au nord des îlots qui la parsèment, les deux points qui ont fait donner au Nyanza l'appellation d'Oukéréhoué. Les Arabes les nomment Djézirah, terme ambigu désignant à la fois une île et une presqu'île. Mazita, sommet rocheux, qui se dresse au levant, et Oukéréhoué, dont la surface beaucoup plus basse apparaît à l'ouest, se rattacheraient à la côte orientale par une longue chaussée, recouverte pendant la saison des pluies, mais jamais à une assez grande hauteur pour empêcher le bétail de la franchir à gué. La partie ouest et nord de ces îles regarde le large; un vaste canal les sépare toutes les deux de l'Ousoukouma, qui forme la rive méridionale du lac.

Pour se rendre à Mazita, ou à l'île d'Oukéréhoué, les traitants aiment mieux louer des pirogues chez les Vouasoukouma, et côtoyer l'extrémité méridionale du Nyanza, que d'exposer leurs biens et leur vie aux coups des tribus dangereuses qui bordent le rivage.

Mazita est la possession d'une horde appelée les Makouiya. Oukéréhoué, suivant les uns, est peuplée de Vouasoukouma; selon les autres, ses habitants seraient originaires des montagnes du Karagouah, ainsi que l'annoncerait leur dialecte.

Cette île, fort populeuse, paraît être gouvernée par deux frères: Machounda, sultan en chef, aurait l'île proprement dite, et Ibanda régnerait à Vouirou, dont le territoire forme un cap sur la lisière occidentale.

Les Vouakéréhoué recueillent l'ivoire des tribus riveraines de l'est, et le conservent jusqu'à l'arrivée des Arabes; ils l'échangent pour de la verroterie. Comme dans l'Ousoukouma, il n'y a pas, chez eux, six individus sur cent qui portent de l'étoffe, soit indigène, soit étrangère. Les femmes principalement sont très-peu vêtues; les jeunes filles, même adultes, n'ont d'autre costume que le langouti, ou le tablier nubien de feuille d'aloès, de trente centimètres de long sur quinze ou vingt de largeur, suspendu à une ceinture de perles cylindriques, et noirci par l'usage.

Les Arabes, lorsqu'ils vont dans l'île, s'établissent ordinairement chez le sultan Machounda, et envoient leurs esclaves trafiquer avec les peuplades de la côte.

Ces tribus riveraines sont, en commençant par le sud, les Vouashaki, à trois marches de distance, et les Vouatatourou, leurs voisins du côté de la plaine. Viennent ensuite les Vouaroudi, peuple sauvage, riche en ivoire, qui demeure à quatorze jours de marche, et après eux les Vouahoumba ou Vouamasaï.

Les opérations des Arabes s'étendent, sur la rive orientale, jusqu'à Out'hiri ou T'hiri, district placé entre l'Ourourou et l'Ouhoumba. C'est probablement à ce territoire qu'est due l'île de Tiri ou de Kitiri, marquée sur la carte du capitaine près de l'extrémité nord-ouest du lac, à la hauteur du Kittara. Des gens, peu dignes de foi, lui avaient dit qu'après avoir suivi la côte occidentale pendant longtemps, on arrivait dans une île dont les indigènes, nus et pauvres, se nourrissent de poisson et cultivent du café pour le vendre. Ce renseignement est suspect; les Arabes ne connaissent pas, dans le Nyanza, d'île qui produise du café. D'ailleurs, si la population avait un commerce quelconque, elle aurait de l'étoffe et ne serait pas sans vêtement[1].

Le caractère farouche de ces riverains du Nyanza est parfois une cause de désastres pour les négociants qui visitent leur territoire. Il y a cinq ans environ, une caravane composée de quatre ou cinq cents mousquets, et venue de Tanga sous la conduite de marchands arabes, se prit de querelle avec les Vouahoumba vers la fin d'une expédition qui durait depuis deux ans. L'incendie d'un herbage que les indigènes voulaient faire paître à leurs bestiaux était le sujet de la dispute; des paroles on en vint aux voies de fait, et celles-ci amenèrent le combat. La caravane n'ayant plus que deux ou trois livres de poudre fut bientôt mise en déroute; sept ou huit de ses chefs perdirent la vie, et quelques-uns seulement des Arabes qui la dirigeaient purent gagner l'Ounyanyembé.

Avant notre départ, les esclaves de Ben-Rashid ayant retrouvé

1. Le commerce pourrait empêcher que cette peuplade ne fût pauvre; mais nous venons de voir qu'il ne suffit pas dans ces parages d'être riches pour être bien vêtus, puisque, malgré leur trafic important, les Vouakéréhoué ne comptent pas six vêtements d'étoffe, même de fabrique indigène, sur cent individus.
(*Note du traducteur.*)

l'un des survivants de cette défaite, à qui les Vouahoumba permettaient d'errer dans l'Ouroudi, le ramenèrent à Kazeh. Il nous dépeignit cette région comme désormais impraticable; en 1858, plusieurs balles d'étoffe leur avaient été prises pendant leur sommeil, tandis qu'ils bivaquaient dans une île déserte, située près du rivage.

L'altitude, la conformation du Nyanza, la douceur de ses eaux, leur nuance argileuse, permettraient de supposer qu'il est l'une des sources du Nil. Dans la carte adjointe au volume de M. Brun-Rollet, carte à laquelle nous avons déjà fait allusion, le grand lac, indiqué à l'ouest des Pa-longo, et qui représente évidemment l'Oukéréhoué, se décharge au nord dans le lac Fitri, et va grossir le cours principal du Nil Blanc. L'expédition égyptienne, qui, du 3e degré 22′ lat. nord où elle s'est arrêtée, suppose la source du fleuve à un mois de distance vers le sud-est, la placerait ainsi par 2° lat. sud environ sous le 33e méridien, c'est-à-dire à deux degrés à l'est de la crique méridionale du Nyanza.

Le point indiqué se trouverait sur le flanc nord de la ligne de faîte, dont les sommets culminants sont le Kilima-Ngao, le Kénia et le Doengo-Engaï.

La distance de la côte, où ces pics ont été placés par le docteur Krapf, doit être considérablement restreinte, et l'on ne peut attacher grande importance à la rivière que cet auteur nous indique sous le nom de Tumbiri [1].

Si l'on accepte l'altitude que M. Macqueen donne aux sommets dont nous parlons, six mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer, par conséquent mille ou douze cents mètres plus haut que la ligne des neiges perpétuelles, l'opinion qui placerait la source du Nil Blanc dans ces montagnes se trouverait d'accord avec les deux plus anciennes théories qui aient été faites sur le fleuve d'Égypte, à savoir qu'il prend naissance dans

1. L'existence du Tumbiri, que le Dr Krapf nous montre sortant du Kénia et se dirigeant vers l'Égypte, ne repose que sur l'autorité d'un voyageur indigène. Comme le mot thumbiri, ou thumbili, signifie singe, et que les habitants de ces parages ont pour la raillerie un penchant tout particulier, il n'est pas impossible que ce nom n'ait jamais rien désigné, même pour le voyageur qui l'appliquait à une rivière. Je dis cela, parce que plusieurs géographes, entre autres M. Macqueen, ont été frappés de ce que M. Werne et les missionnaires autrichiens (Expédition à la recherche des sources du Nil, 1840-41) donnent le mot de Tubirih comme étant le nom que les Bari appliquent à la partie du Nil Blanc qui forma la limite méridionale de leur exploration.

la région des neiges, et que son débordement résulte des pluies tropicales.

Il est impossible de ne pas soupçonner qu'entre la partie supérieure du Nyanza et le bassin du Nil, s'élève, comme il arrive entre le Maravi et le Tanganyika, une double rampe se dirigeant de l'est à l'ouest, dont les eaux s'écoulent, au nord, par le fleuve, et au sud vont tomber dans le lac.

Suivant don Angelo Vinco, qui visita Loqueck en 1852, à soixante milles de la cataracte de Garbo, que l'on suppose à 2° 40' latitude nord, se trouve Robégo, capitale de Kouenda, et Lokoya, d'où le fleuve reçoit un affluent qui vient de l'est. En amont de Lokoya, le Nil Blanc n'est plus qu'un gave rocailleux, un ruisseau de montagne, n'ayant en rien l'aspect d'une rivière s'échappant d'une vaste nappe d'eau, comme l'est celle du Nyanza.

Le débordement annuel de cet immense réservoir, qui, à cette époque, doit couvrir toute la plaine dont il est entouré, puisque ses bords sont à fleur de ses ondes, ne saurait être non plus la cause de l'élévation périodique du Nil. Les officiers de l'expédition égyptienne ont vu baisser rapidement la rivière à la fin de janvier, et les indigènes leur ont dit qu'elle recommencerait à grossir vers la fin de mars (équinoxe de printemps). Dans le Karagouah, la masika dure jusqu'en mai ou juin ; la sécheresse vient alors, et c'est au solstice d'été, précisément en juin, quand la pluie cesse dans les régions du sud, que le Nil Blanc commence à déborder ; l'inondation atteint son maximum à l'équinoxe d'automne, et le fleuve décroît ensuite jusqu'en mars. Il est donc en plein débordement pendant la saison sèche du midi de l'équateur, et à son niveau le plus bas durant les averses diluviennes des terres équatoriales ; tandis que le retrait et la hauteur de ses eaux concordent tout à fait avec le mouvement des pluies du nord de l'équateur. Il est donc probable que les sources mystérieuses du Nil sont un lacis de ruisseaux remplis par la mousson et peut-être légèrement gonflés par la fonte des neiges[1].

1. Les pluies du sud peuvent ne pas concorder avec le débordement du Nil, et cependant y concourir ; celles du nord peuvent se produire en même temps que le maximum des eaux fluviales, sans en être la cause exclusive. Nous ne préjugeons rien à cet égard, nous disons seulement que pour donner une base solide à l'argumentation, il fallait citer un point déterminé du fleuve, établir la distance qui le sépare des régions d'où l'on suppose ou d'où l'on nie que puisse arriver le tribut qui occasionne le débordement, calculer la pente du terrain,

Nous avons parlé des tribus qui demeurent à l'ouest du Nyanza. Au levant habitent les Vouaroudi et les Vouashaki, hordes pillardes, par cela même peu fréquentées et peu connues. Restent les Vouahinda, classe à laquelle nous avons fait allusion dans le chapitre précédent, et les Vouatatourou, peuplade autrefois puissante et nombreuse que nous avons mentionnée en traitant de la région qui avoisine Toura.

Les Vouahinda (au singulier Mouhinda) seraient, d'après les Arabes, une famille souveraine qui, venue d'un pays éloigné, probablement des environs du Somal, conquirent des terres dont ils devinrent sultans.

Cette assertion paraît avoir pour base la supériorité physique des Vouahinda sur les peuplades qu'ils gouvernent; leur stature plus élevée, leurs proportions plus heureuses, leur couleur moins foncée, en un mot la différence que présente leur type avec celui de leurs sujets est trop grande pour être uniquement attribuée à l'effet d'une vie plus large et plus confortable. D'autres personnes prétendent que le mot *mouhinda* signifie cadet de famille souveraine, et donnent au clan tout entier le nom de Bayt-el-Saltanah, ou maison royale. Ainsi dans le Karagouah, tandis que le monarque a le titre de mkama, son frère n'a que celui de mouhinda.

Il est facile de concilier ces deux opinions qui, du reste, n'ont rien de contradictoire.

On trouve les Vouahinda dans l'Ousoui, le Karagouah, l'Ouhha, l'Ouvinza, l'Ouyoungou, l'Oujiji et l'Ouroundi; ils y habitent des boma, villages isolés, entourés de palissades. A cette race appartiennent les sultans des provinces précédentes, celui de l'Oujiji, de l'Ouyofo et de l'Outoumbara.

Les Vouahinda mangent beaucoup de laitage, ce qui les engraisse, et font une ample consommation de beurre frais et de beurre fondu pour se lustrer et s'adoucir la peau. Ils ne vendent jamais les hommes de leur clan, sont hospitaliers et courtois à

la vitesse du courant, la capacité de son lit; on dirait ensuite avec assurance, il est impossible que les pluies du Karagouah, etc. Enfin, les eaux pourraient être grossies, et l'inondation déterminée par la masse pluviale que charrient au nord de l'équateur les tributaires du fleuve, ceux-ci pourraient être gonflés par la fonte des neiges, sans empêcher qu'à sa naissance le Nil ne fût alimenté par les eaux subéquatoriales, dont la circulation doit être postérieure à la chute.

(Note du traducteur.)

l'égard des voyageurs, portent rarement des armes, ne craignent rien des peuples qu'ils gouvernent, et sont inviolables, même pendant le combat.

Nous avons dit plus haut que, dans tous les lieux dont ils sont chefs, ils prennent pour ministres des Vouatosi, gens de race également étrangère, dont nous avons parlé en nous occupant du Karagouah.

Le territoire des Vouatatourou s'étend, vers le nord-nord-ouest, du district de Mangéhoua, situé à deux marches au nord de Toura, jusqu'à l'Ousmao, dans l'Ousoukouma, au sud-est du Nyanza. Il est borné à l'est et au nord par les Vouahoumba, au midi par l'Iramba, dont la population est, dit-on, parente de cette dernière tribu, ainsi que des Vouatatourou. Ceux-ci, qui forment une peuplade sauvage et pastorale, étaient autrefois riches en moutons et en bêtes bovines; ils ont encore les meilleurs ânes de la contrée. Il y a cinq ans environ, Msimbira, l'un des chefs de l'Ousoukouma, les entraîna dans la guerre qu'il faisait à Mpagamo, dont les Arabes avaient pris la défense. La lutte fut longue et acharnée; Msimbira eut l'avantage, mais les Vouatatourou y perdirent une grande partie de leurs bestiaux.

Peu de temps avant notre arrivée à Kazeh, les marchands arabes avaient envoyé dans l'Outatourou un corps de soixante esclaves, qui, malgré leurs mousquets, furent battus par les gens qu'ils allaient attaquer, et s'enfuirent, laissant derrière eux dix-huit de leurs camarades.

Ce désastre fut suivi d'une trêve; et les Vouatatourou reprirent leur commerce avec l'Ouyanyembé, où ils envoyèrent, en 1858, une caravane d'environ trois cents individus. Nous en vîmes aussi deux bandes à Toura, mais beaucoup moins nombreuses. C'étaient de petits hommes très-laids, d'une couleur sombre, presque imberbes, ayant de la ressemblance avec les Thakours du Mahratta. Les ânes de ces caravanes, munis de bâts en peau de zèbre, étaient mieux habillés que les hommes, dont l'unique vêtement se composait de sandales de cuir, aussi réduites que possible. D'après les Arabes, les Vouatatourou affectionnent la nudité; chez eux les jeunes filles, même adultes, se dispensent du petit fourreau de pelleterie qui sert de jupon à celles des autres peuplades.

Les hommes que nous avons vus ne connaissaient pas l'arc et

les flèches : ils étaient néanmoins bien armés de grandes lances, de coutelas à double tranchant, et de pesants boucliers de cuir. Leur cargaison était composée de farine de calebasse, ou pain de singe[1], l'un des aliments favoris des gens de l'Ounyanyembé, ainsi que des Vouagogo, et d'un peu de sel de qualité inférieure, extrait de la vase d'un marécage de l'Iramba ; ils prenaient en échange du sorgho et des perles.

Leur idiome nous parut des plus barbares, et leur sauvage défiance ne me permit pas d'en recueillir le moindre spécimen.

Revenons à notre départ de Kazeh. Il fut décidé, en plein conseil d'Arabes, qu'il fallait revenir à la côte par l'ennuyeux sentier que nous connaissions déjà.

Dans l'Oujiji, l'état de nos finances avait été le seul obstacle à notre traversée de l'Afrique d'orient en occident. Nous devions tout au moins, ce qui aurait été facile avec les valeurs nécessaires, explorer la partie inférieure du Tanganyika, débarquer à sa pointe méridionale, et, trois mois après, nous étions à Quiloa. C'est la même pénurie qui nous empêcha de visiter le Karagouah et l'Ouganda. Il est vrai qu'il nous aurait fallu pour cela non-seulement des fonds, mais du temps. Les pluies, qui rendent tout voyage impossible dans ces provinces, y commencent au mois de septembre; notre congé tirait à sa fin, et quand même l'argent ne nous aurait pas manqué, nous ne pouvions pas prolonger notre absence d'un an, sans courir des risques auxquels nous ne voulions pas nous exposer.

Le seul parti qui nous restait à prendre était de revenir; mais nous espérions utiliser notre voyage en traçant le cours du Roufidji; nous aurions pu de la sorte explorer les terres situées entre les montagnes de l'Ousagara et le point du rivage qui est en face de Quiloa. C'est une ligne inconnue, et il est d'autant plus fâcheux que nous ne l'ayons pas visitée, qu'il n'est pas probable qu'elle attire les voyageurs.

1. Fruit du baobab.

Passe du Roufita.

CHAPITRE XVII.

Retour à la côte.

Le 5 septembre 1858, Mousa-Mzouri, le beau Moïse, comme l'appellent les indigènes, arrivait du Karagouah, où il avait fait un long séjour, et rentrait à Kazeh avec une pompe digne de son importance.

Natif de Surate, et musulman de la secte de Kojah, Mousa, chassé de son pays par la pauvreté, quelque trente-cinq ans auparavant, était allé rejoindre son frère Sayyan, qui avait cherché fortune à Zanzibar, et avait fait plusieurs voyages dans les provinces de l'intérieur. En 1825, les deux Indous pénétrèrent pour la première fois dans la terre de la Lune, y précédant les Arabes, qui, à cette époque, avaient leurs comptoirs dans l'Ousanga et l'Ousenga, situés à douze marches environ, au sud-est de Kazeh.

Mousa raconte qu'ils furent étonnés des riches cultures de

l'Ounyamouézi, et se rappelle encore la réception hospitalière que leur firent les habitants. Les deux voyageurs avaient apporté une quarantaine de farasilah d'étoffe et de rassade, la charge de vingt hommes; ils revinrent avec une cargaison de huit cents farasilah d'ivoire (quatorze mille kilogrammes), et comme Sayyan mourut dans le voyage, la totalité appartint au plus jeune des deux frères.

Depuis cette époque, Mousa est allé cinq fois à la côte, et a visité les royaumes du nord à différentes reprises.

En 1853 ou 1854, au moment où la guerre intestine désolait le Karagouah, il partagea les périls et les privations d'Armanika, sultan actuel, que son frère assiégeait. Voyant les deux princes fatigués du combat, et néanmoins ne voulant pas cesser la lutte, il acheta l'alliance du despote d'Ouganda, au moyen d'une énorme quantité d'ivoire, alliance qui termina les hostilités par la défaite des rebelles. Armanika n'oublia pas le service que l'Indou lui avait rendu en cette occasion, et le reçut depuis lors comme un frère. C'était pour recouvrer l'ivoire qu'il avait avancé au despote, que Mousa était allé cette dernière fois au Karagouah; il en rapportait, après quinze mois d'absence, une vingtaine de dents magnifiques, dont l'une pesait, nous dit-il, plus de deux cents livres.

Comme la plupart des traitants de ces parages, Mousa fait des affaires considérables; mais la majeure partie de son avoir est engagée dans des déboursés qui ne lui permettraient pas de quitter le pays sans faire d'énormes sacrifices. Reconnu par tous les marchands pour leur doyen, il remplit à Kazeh les fonctions d'agent commercial et de chef d'entrepôt. Son vestibule est presque toujours plein d'acheteurs et de vendeurs; et d'importantes cargaisons de fils métalliques, de verroterie et de cotonnade lui sont régulièrement expédiées de la côte, ainsi que les divers objets dont on peut s'y approvisionner en fait de comestibles et d'articles de luxe.

Mousa-Mzouri est actuellement de ce certain âge incertain, qui flotte entre quarante-cinq et cinquante. C'est un homme grand et sec, à la barbe rare, aux extrémités fines, et dont les traits ont cette beauté régulière qui caractérise les Indous musulmans de caste élevée. Comme la plupart de ses compatriotes, il a les manières graves et tristes; et son beau visage est flétri par l'opium,

dont il est tellement l'esclave, qu'il en a des pilules dans toutes ses poches, et des provisions dans tous les coins de sa demeure.

Ses vêtements, d'une fraîcheur irréprochable, parfumés d'huile de jasmin et de bois de santal, son fez d'un blanc de neige, ses sandales soignées, le font remarquer tout d'abord, et le distinguent des Arabes; tandis que son habitation qui forme presque un village, avec ses portails élevés, ses cours spacieuses remplies d'esclaves et d'allants et venants, fait ressortir l'humilité des logements de ses collègues.

En arrivant à Kazeh, j'avais adressé à Mousa la lettre que m'avait donnée pour lui le said Médjid. Il n'y était pas; mais sa femme de charge, Mama-Khamisi, eut à notre égard d'excellents procédés; elle logea notre escorte et nous approvisionna de laitage, ce dont j'eus soin de lui témoigner ma reconnaissance. A notre retour de l'Oujiji, nous trouvâmes à Kazeh l'aîné des fils de Mousa, qui en avait deux, nés d'esclaves différentes. Ce jeune homme, qui s'appelait Abdoullah, revenait du Karagouah, et se reposait en attendant un nouveau voyage. Il savait quelques mots d'anglais, mais pas un d'indostani, la langue maternelle de son père, qui, chose remarquable, après trente-cinq ans d'expatriation, la parlait encore avec autant de facilité que d'élégance.

Sans la funeste habitude qu'il avait de boire, et l'état de fureur où le mettait l'ivresse (il lui était arrivé plus d'une fois de blesser dangereusement ses compagnons de débauche), Abdoullah nous aurait inspiré de l'affection; mais gâté par son père, qui n'avait pas réussi à le corriger de ses défauts, notre jeune homme se rendit tellement à charge par ses demandes inconvenantes, qu'on fut obligé de le mettre à la porte.

Dès que Mousa fut reposé de ses fatigues, il vint me faire une visite accompagné de ses principaux collègues. Je ne fus pas étonné de son ignorance à l'égard de l'Afrique et des choses africaines; Snay-Ben-Amir m'en avait prévenu. Toutefois, il ramenait une quantité d'esclaves du Karagouah et de l'Ouganda, qui nous confirmèrent pleinement les détails que j'avais recueillis à l'égard de ces deux royaumes.

L'hospitalité de Mousa dépassa même celle des Arabes; Non-seulement il nous envoya le mbogoro[1] et la chèvre d'usage, mais

1. Outre pleine de grain.

il ne manqua jamais d'y ajouter ces provisions de bouche, qui, en Orient, ne se refusent pas sans blesser celui qui les donne. Je fus obligé d'insister pour qu'il ne tuât pas un bœuf, dans l'unique intention de nous envoyer de la viande, et j'en fus réduit à craindre d'exprimer devant lui un désir.

Le lendemain du retour de Mousa, Ben-Sélim, dont l'impatience arrivait à la crispation nerveuse, fit un khambi, c'est-à-dire planta nos tentes sous un arbre touffu, à l'extérieur de Kazeh. Bien qu'il eût réuni ses porteurs depuis plusieurs jours, il n'en vint que deux à l'appel ; l'équinoxe d'automne nous valait quelques ondées rafraîchissantes, et ces noirs paysans, d'une si grande ignorance en fait de calendrier, s'attendaient à la venue immédiate de la grande masika. De plus, quand ils surent que nous devions déboucher à Quiloa, tous nos hommes demandèrent double paye.

Afin que le kraal pût avoir un semblant de réalité, nos Béloutchis furent mis en campagne à la recherche des porteurs. Suivant leur habitude, ils affectaient la plus grande envie de partir, et n'en avaient pas moins tant d'amour pour les plaisirs de Kazeh, qu'il fallut les menacer de leur couper les vivres pour les en détacher.

Les fils de Ramji, qui cette fois se présentaient d'une manière décente, eurent la permission d'entrer dans le kraal. Avant le départ, je les fis appeler, et récapitulant tous leurs méfaits en termes sévères, je les avertis qu'ils ne seraient engagés qu'à la seule condition de porter de légers fardeaux, tels que la boîte à médicaments, les fusils, la chaise, la table, ainsi que les Arabes l'exigent de leurs esclaves. Ils auraient accepté tout ce que j'aurais voulu, et promirent, avec une humilité édifiante, de réformer leur conduite. Il fallut néanmoins quelques légers coups de fouet pour les soumettre à la discipline, et leur faire acquérir des habitudes régulières, qui sont antipathiques à l'Africain.

A mesure qu'approchait l'époque de notre départ, je regrettais davantage que le retour de plusieurs marchands n'eût pas eu lieu un mois plus tôt. Sélim-ben-Rashid, qui avait été recueillir de l'ivoire dans l'Ousoukouma et sur la rive orientale de l'Oukéréhoué, ramenait un porteur du Sahouahil, que des marchands de Tanga avaient laissé chez les Vouamasaï, la plus sauvage de toutes les tribus de cette partie de l'Afrique. Ce malheu-

reux avait passé deux ans chez ces pillards, ainsi que chez les Vouaroudi, qui les valent en fait de rapines, et je recueillis de sa bouche de précieux renseignements sur la grande ligne septentrionale qui traverse la région située entre la côte et le Nyanza.

J'eus aussi la visite d'Aimar-ben-Séid-el-Shaksi; cet homme vigoureux, au cœur ferme, à la barbe grise, qui, après avoir sombré sur le Tanganyika, et s'être sauvé à la nage, vécut pendant cinq mois d'herbes et de racines, jusqu'à ce qu'il fut recueilli par une embarcation arabe, qui le ramena dans l'Oujiji. Aimant à parler, il me consacra des heures nombreuses, où il me disait ses aventures; et je dus à sa connaissance précise du Tanganyika les renseignements que j'ai donnés sur la partie méridionale de ce lac.

Enfin, quelques jours avant mon départ, Hilal-ben-Nasour, un Harisi de bonne naissance, revint de K'hokoro et me donna la liste des marches qu'il avait faites, ainsi que le rapport détaillé de ses excursions dans les provinces du sud[1].

Au bout de quinze jours passés à battre les jungles, Ben-Sélim, désespéré du peu de résultat de ses efforts, leva le camp et alla s'établir à Masoui, sale petit hameau situé à l'est de Kazeh, à trois milles environ de notre demeure.

Le 25, comme il me rapporta que sa bande était presque au complet, je lui envoyai tous les bagages, excepté ceux qui nous étaient personnels. Mais, en dépit de ses assertions, mon Arabe n'avait pu mettre la main que sur trois individus pour porter mon hamac, à savoir : un vieillard chancelant, un gamin pliant sur ses jarrets, et un homme connu pour déserter. Bien qu'on leur donnât de la viande pour leur prêter des forces, comme ils disaient eux-mêmes, ils furent exténués au bout de la première marche. Dès lors, trouvant inutile d'engager pour un long terme des gens qui prennent la fuite, manquent de vigueur, ou vous mécontentent, je pris le parti de louer mes porteurs de district en district, et de les congédier lorsque la fatigue les arrêtait.

L'inconvénient de ce système est qu'il est fort coûteux; en gé-

1. Voir pour ces détails et pour tout ce qui est purement géographique, *The journal of the royal geographical Society*, vol. XXIX, 1860.

néral, on me demandait, par homme, trois shoukkahs pour trente milles. Si nous nous rappelons que, dans l'intérieur, une soukkah vaut un dollar, et qu'il faut six porteurs pour un hamac, nous aurons, en Afrique, une dépense d'une demi-couronne[1] par mille qu'on franchit en Angleterre pour un penny[2].

Notre retour à la côte avait lieu dans la morte saison, alors que les denrées sont le plus cher, et qu'il n'est pas très-rare d'en manquer totalement. Toutefois, en notre qualité de Vouazoungou, bien munis de valeurs africaines, nous pouvions espérer d'obtenir, en les payant davantage, les vivres qu'on eût refusés au tarif des Arabes et des Vouasahouahili. Nous emportions quatorze charges d'étoffe, composées de six cent quarante-cinq shoukkahs écrues, six cent cinquante-trois de cotonnade bleue, et vingt d'étoffes à carreaux, pour les présents que nous avions à faire aux chefs.

Nos valeurs en rassade étaient représentées par une charge de porcelaine noire, qui fut jetée plus tard comme absolument inutile; d'une demi-frasilah (près de neuf kilogrammes) de porcelaine rose, nommée pattes de sauterelles, et de huit paquets ou kartasat de porcelaine vermillon, formant soixante-dix mafoundo qui, chacun, devaient subvenir aux menues dépenses de la journée.

Les cinquante-quatre houes que nous avions achetées à Mséné, et quelques autres apportées de l'Ousoukouma par le capitaine, complétaient notre chargement, c'est-à-dire nos fonds.

Les houes indigènes sont utiles comme appoint du tribut; dans l'Ougogo et l'Ousagara, limite extrême de la région où elles se fabriquent, elles doublent de prix, et valent même plus de deux mètres de calicot blanc.

Enfin, nous emmenions un troupeau de seize bêtes bovines, tant vaches que veaux et génisses, achetées dans l'Ousoukouma par le capitaine, moyennant douze mètres de calicot écru par tête. Nous espérions en faire des cadeaux avantageux, et nous assurer du lait qui manque en beaucoup d'endroits. Mais ayant négligé de marquer nos bêtes, elles nous furent changées pour des vaches qui tarirent quelques jours après; les quatre veaux moururent de fatigue; les génisses furent égorgées pour les préserver

1. Deux francs quatre-vingt-dix centimes.
2. Dix centimes.

du même sort, ou s'égarèrent, ou nous furent volées, et le bouvard que nous gardions pour le rosbif de Noël se perdit avant la fête.

Quelques livres de bœuf nous servirent auprès des chefs de l'Ougogo, et suppléèrent au grain, lorsque celui-ci vint à manquer. Toutefois l'indigène ne considère pas la viande comme plat de résistance, mais seulement comme friandise ; un bifteck de deux ou trois livres ne fait que lui aiguiser les dents, et préparer les voies à sa bouillie de sorgho.

Il n'est pas besoin de dire que, malgré la surveillance la plus active, l'économie la plus sévère, nous arrivâmes à la côte dans un dénument presque complet : étoffe, rassade, houes et bestiaux, tout avait disparu, et nous aurions eu le triple, que c'eût été la même chose.

Le 26 septembre, le capitaine et moi nous étions de bonne heure sur pied ; l'excellent Ben-Amir, à peine rétabli d'une grippe qui l'avait retenu plusieurs jours sur sa natte, voulut présider lui-même à notre départ. Comme nous restions avec nos effets qu'on n'était pas venu chercher, et que nos marmites étaient parties depuis la veille, Ben-Amir nous donna ses esclaves et nous offrit un déjeuner, servi comme toujours, dans de la porcelaine, avec des couvre-plats en paille tressée de diverses couleurs, et pointus comme les chapeaux chinois. Il me promit de venir passer avec nous la journée suivante, me serra la main, et me conduisit jusqu'aux dernières limites de ses domaines.

Après avoir fait trois milles sous un soleil chauffé à blanc, et par une bise glaciale, qui fut probablement la cause des douleurs dont nous souffrîmes plus tard, nous entrâmes dans le petit village de Masoui, où Ben-Sélim nous avait préparé un bouge. Nous y fûmes salués par la caravane, et j'appris avec plaisir que chacun était prêt à vider les lieux.

Le jour suivant, de grand matin, apparurent Snay-ben-Amir et Mousa-Mzouri ; j'avais une légère fièvre, et ce fut mon compagnon qui reçut nos visiteurs. Néanmoins, l'accès ayant passé, je pus régler mes comptes avec Ben-Amir, corriger le nom des stations que j'avais inscrites dans mon journal, ou en compléter la liste. Je remerciai chaudement ces hommes généreux de tout ce qu'ils avaient fait pour nous, et je promis de rendre compte à Sa Hautesse de la façon hospitalière dont nous avions été reçus à Kazeh.

Le soir, je pressai une dernière fois les mains de Snay-ben-Amir;

cher et bien excellent homme! dans son ardeur à me souhaiter un heureux voyage, il était revenu si souvent au coup de l'étrier, sous forme de punch, que sa démarche et ses manières expansives n'étaient plus celles qui conviennent à un grave cheik arabe.

Le 4 octobre, après huit jours d'une marche de tortue, entrecoupée de haltes (l'insuffisance de nos pagazis m'obligeait à renvoyer sans cesse chercher les ballots qu'on n'avait pas pu emporter), nous arrivâmes à Hanga, à la frontière orientale de l'Ounyanyembé.

La désertion se mettait déjà dans les rangs ; l'esclave que Ben-Sélim avait reçu de Kanéna, un vieil ânier appelé Mousangési, et deux nouveaux achats des Béloutchis (mâle et femelle) disparurent dès les premières étapes.

Les porteurs, de leur côté, nous donnaient mille tracas; ils s'étaient divisés par groupes, suivant leur habitude, et prenaient pour guide l'un des fils de Ramji plutôt qu'un des leurs, ce que la jalousie les aurait empêchés de faire.

En marche, nos bouviers avaient voulu passer en tête de la colonne, on s'était battu et blessé ; enfin, une averse étant tombée par hasard, je craignis de voir déserter toute la bande, qui s'imaginait rentrer dans la saison des semailles.

Ne sachant que faire, ils résolurent d'obtenir tout de suite le bœuf qui ne leur était dû qu'à Roubouga. Ils se reposaient depuis quatre jours, n'ayant eu d'autre besogne que de manger leur cuisine ; tout à coup ils se levèrent sous prétexte d'une querelle cherchée à l'un d'eux par un esclave de Ben-Sélim, empaquetèrent leur étoffe, et sortirent du village en criant qu'ils s'en allaient. Désespérés de cette détermination, Mallok et Ben-Sélim vinrent me supplier d'arrêter les fugitifs ; mais les bashi-bouzouks m'avaient fait assister plus d'une fois à pareille scène, et je savais à quoi m'en tenir; l'Africain n'est pas plus disposé que l'Asiatique à s'arracher le nez, comme on dit vulgairement; mais si vous le priez de n'en rien faire, il exécute l'opération dans un accès de fanfaronnade. Je ne bougeai pas de ma case; et, au bout d'une demi-heure, toutes les choses étaient rentrées dans le *statu quo ante bellum*.

L'esclave de Ben-Sélim, qu'avaient accusé les fuyards, fut condamné à recevoir le fouet; mais les plaignants, déçus dans l'es-

poir où ils avaient été qu'on les rappellerait avec instances, et qu'ils feraient leurs conditions, révélèrent le motif de leur départ en sollicitant le bœuf qu'ils avaient tâché de se faire offrir. L'esclave échappa de la sorte à la fustigation, et le bœuf ne fut donné qu'en temps et lieu.

Mais chose plus sérieuse, le capitaine Speke était gravement malade; il avait été saisi par la bise, et depuis notre départ de Kazeh il tremblait comme s'il avait eu la fièvre. A peine étions-nous à Hanga, où nous logions dans une espèce d'étable exposée à tous les vents, qu'il se plaignit, en surcroît de la surdité, du mal d'yeux et de l'enflure du visage qui lui étaient habituels, d'une douleur mystérieuse et changeante, qu'il ne savait pas s'il fallait attribuer au foie ou à la rate. Cette douleur commençait par une violente brûlure, comme si on lui eût appliqué un fer rouge au-dessus de la mamelle droite, et se dirigeait vers la gauche avec des élancements aigus; lorsque ceux-ci avaient fait le tour de la rate, ils attaquaient le haut du poumon droit et se fixaient d'une manière définitive dans la région hépathique.

Le 10 octobre le malade s'éveilla subitement d'un rêve affreux, où des tigres, des léopards et autres bêtes féroces, cramponnés à sa chair, le faisaient tourbillonner sur le sol, avec la vitesse de l'ouragan; à son réveil il se trouva debout sur son lit, et se pressant les côtes de ses deux mains crispées. Suffoqué par la douleur, il appela Bombay, qui jadis avait éprouvé cette torture, appelée kichyoma-chyoma, ou les petits fers.

Bombay fit asseoir le malade, le coucha le plus possible, lui prit le bras droit qu'il leva, et lui recommanda de poser l'oreille gauche sur son lit; cette posture calma un peu les douleurs, en soulageant le foie, sur lequel pesaient les poumons. Une seconde crise arriva, moins affreuse que la précédente, mais qui amena le délire, et fit de nouveau porter les mains du malade à ses flancs, manœuvre que Bombay s'efforça d'empêcher.

Le lendemain matin, de bonne heure, le capitaine soutenu par Bombay et Gaétano, vint en chancelant jusqu'à la tente; arrivé là, il dit au Goanais d'aller lui chercher un siége, afin de travailler dehors, suivant notre habitude; à peine le bras de Gaétano l'eût-il quitté, que la contraction musculaire s'opéra, et que des crampes d'une violence excessive amenèrent une nouvelle crise. Il se fit reconduire à la maison quelques instants après; mais n'ayant

pas trouvé de chaise immédiatement, il subit une troisième attaque épileptiforme, ayant toute l'apparence d'un accès d'hydrophobie. La légion infernale était revenue; il se croyait en proie à des monstres, à des démons géants armés de griffes, qui lui arrachaient les nerfs et les tendons depuis la ceinture jusqu'à la cheville.

Lorsqu'enfin on eut déposé sur une chaise son corps roidi, ses membres contractés, dont les spasmes torturaient chaque fibre, il s'échappa de sa bouche, rendue saillante par la difficulté de respirer, un aboiement accompagné de mastication et de mouvements convulsifs de la langue; tandis que son regard fixe et vitreux, son visage cadavérique, tellement changé qu'on ne pouvait le reconnaître, augmentaient l'effroi des spectateurs.

L'accès terminé, le capitaine, craignant que la faiblesse ne lui enlevât toute faculté d'agir, écrivit à sa famille une lettre incohérente, où il lui faisait ses adieux. Mais cette crise parut avoir jugé le mal; les crampes diminuèrent, et le patient put prendre de lui-même les précautions voulues : celle de ne pas bouger sans avoir quelqu'un pour le soutenir, et de ne pas s'arrêter avant qu'un siége fût prêt à le recevoir. Les nuits devinrent supportables, moyennant, toutefois, que le malade fût entouré d'oreillers; plusieurs semaines s'écoulèrent avant qu'il pût se mettre sur le côté; les douleurs, pour être moins violentes, n'avaient pas disparu, mais, suivant l'expression du capitaine, les couteaux avaient une gaine.

Tel est, paisible lecteur, le kichyoma-chyoma de l'Afrique orientale : est-ce l'un de ces effets étranges de la fièvre, qui à Zanzibar sont une énigme pour les Européens, ou quelque manifestation mystérieuse de cet infernal Protée que nous appelons miasmes? J'avais envoyé tout d'abord un exprès à Kazeh pour avoir les médicaments nécessaires. Les Arabes traitent le kichyoma par la myrrhe réduite en poudre, mêlée à un jaune d'œuf, et jointe à un cataplasme de moung (*phaseolus mungo*) appliqué sur le côté. Les drogues arrivèrent immédiatement; mais elles produisirent peu d'effet. Ben-Sélim, dont les allusions à l'admirable comète qui se déployait à l'Occident, et qu'il nommait le *père de la chevelure*, étaient fréquentes, insista pour que le malade fût visité par le mganga.

Ce révérend personnage, après avoir demandé, et reçu, le casuel

ordinaire, composé d'une chèvre grasse, oignit de la graisse de cet animal deux petits morceaux de bois attachés à un cordon de fibres ligneuses, et se contenta d'appliquer ce talisman[1] autour de la taille du malade. Au bout de quelques instants celui-ci avait arraché la ligature, dont la seule action était de presser sur l'endroit sensible, et d'augmenter la douleur.

A défaut de ressources médicales, je compris que le changement d'air était le meilleur moyen de rétablir le capitaine, et dès que la chose fut possible je songeai au départ. Un second hamac fut organisé pour le malade; treize pagazis d'une caravane de retour, qui n'avaient pas de fardeaux, consentirent à nous porter jusqu'à Roubouga; l'ordre impératif de nous rejoindre, sous peine de renvoi immédiat, fut donné aux fils de Ramji, qui n'auraient pour rien au monde voulu perdre notre escorte, et la bande fut complète.

Depuis longtemps Bombay, dont les Indigènes avaient transformé le nom en celui de Mamba (crocodile) ou de Pombé (petite bière) était redevenu, ce qu'il avait été d'abord, actif, obéissant et respectueux. Il avait, il est vrai, certains côtés désagréables; passionné pour le portage, il fallait qu'il eût un fardeau sur les épaules, bien qu'un porteur lui fût spécialement consacré; cette manie était d'autant plus désastreuse que n'ayant aucune mémoire, il n'a jamais pris un objet sans le jeter par terre, et sans l'y oublier. Il lui arriva, dans une seule excursion, de briser mon fusil, de tuer l'âne sur lequel je montais, et d'en perdre la bride. Comme chez la plupart des naturels de cette partie de l'Afrique, l'action, chez lui, ne pouvait être immédiate; lui criait-on d'apporter le fusil qu'il tenait, il regardait autour de lui, reculait d'abord, et n'approchait qu'ensuite. Il avait une façon curieuse de faire tout à l'envers : jamais il n'a porté une bouteille sans que le goulot ne fût en bas; son gilet lui était passé autour du cou, et le dernier bouton s'accrochait près du collet; son fez ornait le crâne chevelu d'un camarade, tandis qu'il allait nu tête; et quand on arrivait au bivac, il s'exténuait à dresser nos tentes, et à les rendre habitables, pendant que son esclave, gros et gras, un géant de l'Ouroundi, faisait un somme à l'ombre.

1. Cet objet, qui porte le nom de mpigi, est considéré par les Indigènes comme un remède infaillible.

Malgré tous ses défauts, Bombay, par son activité, surtout par sa probité scrupuleuse, était un serviteur précieux. Excepté lui, je n'en vois pas dans toute la bande qui ne méritât l'épithète de voleur. Ben-Sélim avait depuis longtemps perdu ma confiance par son désordre; et la disparition de marchandises importantes que, sur les bords du lac, il lui avait plu de donner à un de ses amis, ne permettait pas qu'on lui laissât l'intendance.

Je le fis donc venir, et de ma voix la plus douce, — le proverbe persan dit : N'abats jamais l'arbre que tu as planté, — je l'avertis qu'ayant fait mon apprentissage des habitudes africaines, je lui éviterais dorénavant les embarras qu'il avait eus jusqu'ici. Il changea de visage en apprenant cette nouvelle, et son trouble augmenta quand je lui déclarai que Bombay serait seul chargé de la distribution de l'étoffe, sous la surveillance du capitaine. Les ballots furent comptés, enregistrés; on défendit sévèrement aux porteurs de les ouvrir ou de les changer sans autorisation, et Ben-Sélim reçut, par mois, comme les Béloutchis, une quantité de perles déterminée, outre les vivres qu'on donnait à ses esclaves.

Cet arrangement fut maintenu jusqu'à notre arrivée à la côte; il eut non-seulement l'avantage d'économiser nos fonds, mais celui de nous éviter mille ennuis, et, par suite, une perte de temps considérable; enfin, il nous donna plus d'autorité sur nos hommes : l'indigène de ces parages, comme les animaux, ne respecte que la main qui nourrit et qui donne.

Il fut merveilleux de voir cesser toutes les querelles une fois que l'os à ronger, c'est-à-dire l'étoffe, eut disparu; la violence fit place à la douceur, les ennemis fraternisèrent; le djémadar, Ben-Sélim et Kidogo mangèrent à la même gamelle, firent la route côte à côte, ne se lassèrent pas d'être ensemble, vantèrent réciproquement leurs mérites; et si parfois un mauvais rapport venait à mon oreille, c'était l'innocent Bombay qu'atteignait seul la médisance.

Me rappelant combien nous avions souffert des disputes de Kidogo avec Ben-Sélim à l'égard de leur besogne, je chargeai uniquement l'Arabe de la direction des porteurs. Afin de lui rendre la tâche plus facile on commença par fustiger deux fils de Ramji, d'un caractère indiscipliné; et quelques autres qui refusaient de prendre nos bagages, furent rappelés à l'ordre par la suppression

des vivres. Shéhé, l'un de ces vauriens qui remplissait les fonctions de guide en fut destitué. Il n'en persista pas moins à vouloir en toucher le salaire, dans le but d'acheter à un mganga, lui, musulman, un charme qui le mît à l'abri du mauvais œil, superstition inconnue dans cette partie de l'Afrique.

Les porteurs, à qui l'on ordonna de le remplacer par un de leurs camarades, nommèrent Touanigana, qui nous avait amené beaucoup d'entre eux ; mais un horrible vieillard, aussi maussade que ratatiné, la peste de la bande, qui se donnait le titre de Mouzoungou mbaya (le méchant homme blanc), fit si bien qu'à la première station le pauvre Touanigana, revêtu de ses insignes, (un gilet tout neuf d'un rouge écarlate), fut trouvé sous un arbre, où il était accroupi dans une solitude complète. Je fis rappeler tous ses hommes, qui, après avoir pris le temps de murmurer, n'en revinrent pas moins à leur poste ; et marchant à l'avenir auprès du nouveau guide, que l'on avait déjà surnommé gopa-gopa (brin d'amadou), je parvins à lui rendre un peu de confiance, et à imposer une certaine discipline à ceux qu'il devait conduire.

Afin de parer au manque d'eau qui nous menaçait, je fis mettre dans une caisse des bouteilles vides, que l'on devait, en cas de besoin, remplir aux meilleures sources. La zemzémiyah du pays, gourde à long col portée en bandoulière, prend mauvaise odeur en peu de temps, et vous ne pouvez la confier à personne de la bande, esclave, domestique ou porteur, sans qu'elle ne soit vidée presque aussitôt.

Au moyen de toutes ces dispositions, résultat de l'expérience qui est, dit-on, la sagesse des fous, je me dirigeai vers la côte, heureux comme un bourgeois, insouciant comme un trappeur en plein pays sauvage.

Peut-être aurais-je bien fait de ne pas entrer dans ces détails, qui n'ont rien d'attrayant ; mais le succès de pareilles expéditions dépend, surtout, des mesures que l'on adopte au moment du départ ; et il se peut qu'un jour l'exposé des moyens qui nous ont réussi, ou des fautes que nous avons commises, soit utile aux voyageurs futurs, et serve ainsi la cause des découvertes.

Cette fois les marches nous paraissaient plus courtes, le soleil moins chaud, la brise plus tiède ; quatorze mois de fièvres incessantes nous avaient acclimatés. On se félicitait aujourd'hui, comme autrefois on s'était plaint. Quand nous arrivâmes à la plaine em-

brasée, le prix du port de mon hamac devint si exorbitant, que je renvoyai ceux qui le portaient; je mis mes grandes bottes, et, monté sur l'âne demi-zanzibarite que j'avais acheté à Kazeh, je repris mon poste de chef de caravane.

Le capitaine lui-même, quinze jours après notre départ de Hanga, se trouvait tellement mieux qu'il voulut reprendre sa monture. Les douleurs de foie avaient disparu, laissant néanmoins derrière elles un mal de tête fatigant, des nausées pénibles, et d'autres symptômes bilieux qui se développèrent sous les coups de soleil de plusieurs tirikéza. Puis les malaises cessèrent, le sommeil et l'appétit reparurent; et lorsque nous fûmes dans l'Ougogo, le malade eut la force de prendre sa longue carabine, et de ravager les troupeaux d'antilopes et les bandes de pintades.

Nos Goanais, après de vives douleurs de la face et de violents accès de fièvre, se débarrassèrent de toutes leurs souffrances; ils n'étaient plus reconnaissables. Valentin, le plus fort des deux, avait un jabot pareil à celui d'un chapon à l'engrais.

A mesure que nous approchions de la côte, Béloutchis et porteurs changeaient d'une manière de plus en plus notoire : ils devinrent polis, jusqu'à la servilité, et le sourire éclaira leurs visages. L'odieux Mouzoungou lui-même, qui dans la Terre de la Lune poussait chacun au mal, fut trouvé dans l'Ougogo, balayant le devant de nos tentes avec un bouquet d'épines.

Nous avions quitté Hanga le 13 octobre ; les sept courtes marches qui séparent ce village de celui de Toura, nous avaient pris quinze jours; perte de temps sérieuse, dépense considérable occasionnée par le chagrin qu'avaient les porteurs de s'éloigner de chez eux. Il fallait, en outre, marcher avec prudence : les habitants de cette région ne sont pas accoutumés à voir sortir du pays les objets qu'ils convoitent, et les querelles étaient fréquentes. Tous les deux jours nos hommes couraient aux armes ; on faisait beaucoup de bruit, on échangeait beaucoup de paroles, on se quittait au milieu du tumulte; et nous nous vantions des prouesses les plus audacieuses qui aient jamais été inscrites dans les archives imaginaires de la fanfaronnade.

Au Toura oriental, où nous étions le 28 octobre, il avait fallu suspendre la marche pendant six jours, afin de se procurer des vivres pour le transit de la plaine embrasée, transit qui est d'une semaine.

La caravane y fut passée en revue; elle comprenait, dans l'escouade que nous dirigions personnellement, les deux chefs européens, les deux Goanais, Bombay et ses deux esclaves, Mabrouki, un métis arabe, que les Omanis de Kazeh avaient fait partir avec nous pour sauver sa vertu, plus un jeune homme du Sahouahil, qui portait nos armes : en tout dix personnes. Ben-Sélim en avait douze avec lui : les charmeresses Halimah et Zahouada, ses anciens esclaves, et cinq nouvelles captures des deux sexes.

Les Béloutchis avaient à eux douze, quinze esclaves et onze porteurs. Les fils de Ramji et les âniers formaient, sous les ordres de Kidogo, un total de vingt-quatre individus, y compris leurs nouvelles acquisitions.

Enfin, soixante-huit indigènes de la Terre de la Lune, porteurs et bouviers, complétaient la caravane, et en élevaient le chiffre à cent cinquante-deux âmes.

Le 3 novembre, nous avions quitté Toura, et nous engageant dans la plaine embrasée, nous arrivions sept jours après à Djihoué la Mkoa (la roche ronde), où nous nous arrêtions pour reprendre haleine et pour chercher des vivres.

On s'était remis en marche le 12 novembre, et le 14 nous échangions avec bonheur cet immense réseau de broussailles desséchées, d'arbres morts, de ravins taris, pour la plaine rutilante et fertile de Mdabourou.

De cette plaine féconde, nous entrions dans l'Ougogo, dont la traversée devait être à la fois difficile et dangereuse; mais tous les accidents s'en réduisirent à un surcroît de dépense : Magomba, sultan de Kanyényé, nous accusait de magie, prévention grave qui ne pouvait disparaître que sous l'étoffe et la rassade.

Nos porteurs se montraient encore plus timides que ceux de l'année précédente; ils se glissaient près des villages en rampant comme des chiens mâtinés, et le regard farouche d'un gamin du pays terrifiait toute la bande.

Lorsque, plus tard, nous fûmes sains et saufs dans l'Ousagara, notre pauvre guide me tint plus d'une fois le langage suivant; ce dialogue pourra montrer où en est la conversation dans l'est de l'Afrique.

« La santé, Mdoula? (Le mot Abdoullah est imprononçable pour tous ces négroïdes.)

— La santé est très (sous-entendu bonne); et ta santé?

— La santé est très ; et la santé de Spikka ? (le capitaine Speke.)

— La santé de Spikka est très.

— O homme blanc ! nous avons échappé aux Vouagogo.

— Nous avons échappé, ô mon frère !

— Les Vouagogo sont mauvais.

— Ils sont mauvais.

— Les Vouagogo sont très-mauvais.

— Très-mauvais.

— Les Vouagogo ne sont pas bons.

— Ils ne sont pas bons.

— Les Vouagogo ne sont pas bons du tout.

— Ils ne sont pas bons du tout.

— J'ai eu grand peur des Vouagogo ; les Vouagogo tuent les Vouanyamouézi.

— En vérité !

— Je n'en ai plus peur ; je les appelle.... et je me battrais bien avec eux tous, ô homme blanc !

— En vérité ! ô mon frère ! »

Et ainsi de suite pendant deux mortelles heures, jusqu'à ce que mon ennui dépassât toutes les bornes. Il faut dire qu'au point de vue intellectuel, notre guide était un peu au-dessous de la moyenne des jeunes gens de son pays. Mouzoungou mbaya, qui, plus âgé, ne manquait pas d'expérience, avait aussi plus de finesse ; et je me suis souvent amusé des vains efforts que faisaient les Béloutchis pour le convertir. En général c'était Goul Mohammed, le théologien de la bande, qui se chargeait de cette mission ; il ne manquait pas de savoir ; mais, comme chez la plupart des musulmans, son esprit avait été coulé dans une filière, et la moindre objection l'arrêtait net, ou le faisait dérailler.

J'ai observé pareille chose en causant avec de vieilles ladies européennes, qui, sur le même sujet, étaient de l'avis de Mohammed, à savoir que tout le monde est tenu de penser comme elles ; et j'ai fait naître à la fois leur indignation, et leur incrédulité, en leur décrivant le culte des dieux à quatre bras et des déesses à deux têtes.

Que l'on se représente Mouzoungou après la marche : il est assis devant le feu, se grille les mollets d'un air méditatif, plonge la tête dans la fumée, et jette de temps en temps un regard satisfait sur un petit pot de terre noire d'où s'exhale une odeur savoureuse

de viande aux légumes. Cette attitude béate éveille chez Mohammed un enchaînement d'idées qui le fait revenir à son thème favori.

« Et toi aussi, Mouzoungou Mbaya, toi aussi tu dois mourir! dit-il.

— Ough! ough! répond Mounzoungou d'un ton blessé; ne parle pas de cela; toi aussi tu mourras.

— C'est une triste chose que la mort! reprend Goul Mohammed.

— Houou! s'écrie le vieux drôle; c'est mauvais, très-mauvais! ne plus porter de belle étoffe, ne plus demeurer avec femmes et enfants; ne pas boire, ne pas manger, ne pas priser, ne pas fumer de tabac! houou! houou! c'est mauvais, très-mauvais!

— Mais nous mangerons là-bas, réplique le musulman; nous y aurons la chair des oiseaux, des montagnes de viande, des rôtis délicats, de l'eau sucrée; nous boirons, nous mangerons tout ce qui peut nous faire envie. »

Le cerveau de l'Africain est troublé par ce tissu de contradictions : la chair des oiseaux est à ses yeux un aliment inférieur; il adore le rôti, et compare les montagnes de viande avec la demi-livre qui bout dans son petit pot; il se vendrait pour du sucre; mais il n'entend pas parler de tabac, et cela l'inquiète. La chose lui paraît néanmoins digne d'intérêt, et il adresse au musulman la question suivante :

« Où mangerons-nous tout cela, ô! mon frère?

— Là-haut! » répond Goul Mohammed, en lui désignant le ciel.

Mouzoungou a peur que cela ne soit une ironie; la distance lui paraît grande; il lui semble difficile que son interlocuteur ait visité les lieux de manière à s'assurer des provisions qui s'y trouvent; il se hasarde à l'interroger de nouveau.

« Tu es allé au ciel, ô mon frère? demande-t-il.

— *Astaghfar oullah!* (qu'Allah me pardonne!) s'écrie Goul Mohammed, moitié riant, moitié courroucé; quel païen! Non mon frère, je ne suis pas précisément allé au ciel; mais Allah, mon Mouloungou, a dit à son apôtre[1], qui a dit à ses descendants,

1. Ceux qui ont traduit *rasoul* (littéralement : un envoyé), par le mot prophète, ont faussé la formule islamite. Mahomet ne s'est jamais donné pour prophète, dans le sens que nous attachons à ce mot, sens qui est relatif à la prédiction de l'avenir.

qui ont dit à mon père et à ma mère, qui me l'ont dit, qu'à notre mort nous allons dans un champ où....

— Bouh! grommelle le vieux drôle; c'est bon de votre part de nous dire cette sottise que votre mère vous a dite. Ainsi donc il y a des champs dans le ciel?

— Assurément! » répond le théologien, qui fait un long exposé du paradis de Mahomet.

Le vieux noir s'écrie pendant ce temps là : « *Nenda houé!* (Allez-vous en!) *Mama-e!* (O ma mère!) et *Toumbanina!*» qui ne peut pas se traduire. Après avoir épuisé ses exclamations, il tombe dans une rêverie profonde, d'où il sort tout à coup pour dire au musulman d'un air un peu goguenard : « Alors, mon frère, puisqu'on t'a dit tant de choses, tu peux me répondre : ton Mouloungou est-il noir comme moi, blanc comme ce Mouzoungou, ou brunâtre comme toi? »

Goul Mohammed est complétement collé; il profère plusieurs *la haoul!* pour se donner le temps de se recueillir, et de forger une réponse.

« Le Mouloungou n'a pas de couleur, dit-il enfin.

— Tou-ou-ouh! » s'écrie le vieux noir qui fait la grimace, et crache par terre avec irritation. Il a été l'objet d'une mauvaise plaisanterie; il en a maintenant la certitude. La montagne de viande l'avait ébranlé, mais la vision a disparu, et ne lui laisse que la demi-livre du petit pot. Il devient sourd à l'éloquence de Mohammed, et, se livrant tout entier à sa marmite, il obéit sans le savoir au précepte oriental :

« Arrête l'heure qui passe; les astres suivent leur cours, ils t'apporteront des maux. Le sage jouit aujourd'hui, le fou remet la jouissance au lendemain. »

La traversée de l'Ougogo nous avait pris trois semaines, depuis le 14 novembre, jusqu'au 5 décembre.

A Kanyényé, nous avions été rejoints par un corps nombreux de Vouanyamouézi, qui, chargés d'ivoire, se rendaient à la côte; bientôt la mousquetade nous avait annoncé que les fils de Ramji et les porteurs avaient contracté de nouveaux liens fraternels; et j'avais compris qu'il nous serait impossible de revenir par Quiloa.

C'est également au même endroit que nous avions rencontré Abdoullah-ben-Nésib, qui retournait à Mséné; et nous avions su,

par lui, que le meurtre de Sélim-ben-Nasir, et la destruction des villages du Roubého, par suite de l'assassinat d'un porteur, avaient fermé la route que nous avions prise l'année d'avant pour franchir l'Ousagara.

Le 6 décembre, arrivés à notre ancien kraal de l'Ougogi, nous fûmes salués par une caravane qui arrivait de la côte, sous les ordres de Djoumah-ben-Mbouana et de ses deux frères, métis indous de Mombas.

Après s'être informés solennellement des nouvelles de la route, et nous avoir communiqué les leurs, ces Indous nous présentèrent les dépêches dont ils étaient chargés. Comme toujours elles étaient peu favorables; les précédentes nous annonçaient des malheurs privés; celles-ci nous apportaient des tribulations administratives. La première était une note du capitaine Rigby, qui avait succédé au colonel Hamerton en qualité de consul, et qui portait un nom dont l'odeur ne nous était pas bonne. La seconde était ainsi conçue :

« Cher Burton,

« En avant! Vogel et Macguire[1] sont morts assassinés. Écrivez souvent à votre dévoué,

« N. S. »

Venait ensuite le camouflet administratif.

Plusieurs entretiens que j'avais eus à Suez, ainsi qu'à Aden, tant avec les Arabes qu'avec d'autres personnes, et les détails que m'avait donnés à cet égard un officier de marine connaissant bien la mer Rouge, m'avaient convaincu de l'insuffisance de l'escadre anglaise dans ces parages, soit pour réprimer la traite, soit même pour protéger les nationaux de la Grande-Bretagne. Sous l'influence de cette conviction, je m'étais permis, le 15 décembre 1856, d'écrire à ce sujet au secrétaire de la Société géographique. Ma lettre, datée de Zanzibar, contenait, suivant les termes de la dépêche administrative, un *rapport sur les affaires politiques de la mer Rouge*, et osait manifester l'espoir que ce rapport serait jugé digne d'être adressé à la cour des directeurs de la Compagnie des

1. Tous deux faisaient partie de l'expédition au centre de l'Afrique, dirigée d'abord par Richardson, et, après la mort de celui-ci, par le Dr Barth, le seul qui ait survécu des cinq voyageurs qui l'accompagnaient, ou qui vinrent le rejoindre. (*Note du traducteur.*)

Indes, ou au ministère des affaires étrangères. Pour tout remercîment, je reçus l'édifiant avis que le secrétaire du gouverneur de Bombay était chargé par ledit gouverneur, en son conseil, de m'apprendre que « mon indiscrétion et mon manque d'égards envers les autorités auxquelles j'étais soumis, avaient été vus avec déplaisir par le gouvernement. »

La phrase était dure. J'avais peut-être fait du donquichotisme en insinuant que, tandis que la Méditerranée se transforme en lac français, on pourrait, par des mesures opportunes, empêcher la mer Rouge de se convertir en lac franco-austro-russe. Mais de nos jours, un Anglais tout en étant fier, très-fier de sa nationalité, n'en doit pas moins éprouver quelque regret de ne pas appartenir à une mère telle que l'Amérique ou la Russie, qui n'est pas encore assez vieille pour abandonner ses enfants, ou assez dure pour reconnaître une sage parole de ses marmots par un soufflet.

Mais la poste est lente en Afrique; la dépêche du secrétaire du gouverneur était du 23 juillet 1857, et m'arrivait le 5 décembre 1858, accompagnée d'un numéro du journal de Bombay, où je pus voir que, le 30 juin de ladite année, un massacre de presque tous les chrétiens, alors dans la ville, avait eu lieu à Djeddah, sur la mer Rouge; on craignait que cette nouvelle ne poussât la population arabe de Suez à imiter celle de Djeddah.

Cette réponse à la dépêche administrative était concluante.

L'Ougogi, on se le rappelle, est regardé comme étant à moitié chemin de la côte et de l'Ounyanyembé; les porteurs et les fils de Ramji nous y firent rester un jour franc; suivant eux il y avait famine sur la route de la Moukondokoua, route que nous avions suivie l'année précédente. Ils me prévenaient en même temps des exactions de Kiringahouana, grand chef qui a donné son nom au territoire qu'il gouverne, et qui probablement insisterait pour avoir notre visite. Il ne fallait pas lui déplaire; c'était l'avis, ou pour mieux dire, l'ultimatum de mes gens. Faisant donc de nécessité vertu, nous avions rechargé le 7 décembre, et nous étions entrés dans l'Ousagara par la route de Kiringahouana.

Entre cette ligne méridionale et celle que nous avons décrite, se trouve un espace de quarante-trois milles au maximum. De plus ancienne date que la route du nord, celle du midi traverse quelques établissements, tels que Maroro et Kisanga, dont le nom est connu

des géographes européens. Les caravanes de retour, n'ayant pas d'étoffe qui éveille la rapacité des chefs, la préfèrent à la ligne de la Moukondokoua; les voyageurs qui, venant de la côte, ont des ânes, prennent celle-ci dont les défilés sont moins rudes.

La ligne de Kiringahouana compte dix-neuf étapes, que l'on peut franchir en douze journées, à raison de cinq heures de marche par jour. Si l'eau n'est pas bonne, elle est du moins abondante; et l'on se procure des vivres à presque toutes les stations, excepté lorsque les Vouarori sont en campagne. De grandes futaies, n'ayant ni broussailles ni herbes fétides, y rendent le voyage agréable. Les principaux inconvénients de cette ligne sont le penchant au vol des natifs, et la cupidité du chef. Les moustiques, odieuse engeance qui pullule sur les bords des rivières, dont quelques-unes sont traversées jusqu'à neuf ou dix fois en un jour, vous causent moins de tourment que ces rapaces. Il y a pourtant bien à souffrir sur ces rives couvertes de roseaux, dans ces pentes et ces montées glaiseuses, dans ces fonds pleins de vase, ces escarpements jonchés de rocs, où les porteurs refusent d'avancer.

Quittant donc l'Ougogi le 7 décembre, à six heures du matin, nous nous étions mis en marche pour Mouroundousi, placé à la frontière de l'Ousagara et de l'Ouhéhé. Le chemin se déroulait sur un terrain onduleux, garni de broussailles, parsemé de baobabs, qui s'étend au pied des montagnes du Roubého, dont quelques masses détachées se voyaient à droite de la route.

Après trois heures de marche, le son des cors annonça qu'un village était en vue, l'horizon s'élargit subitement et nous découvrîmes un pays d'une fertilité merveilleuse. Nulle part le figuier-sycomore, le tamarin, le baobab n'arrivent à cette splendeur; le myombo parfumé, le mkora, le myongo, le ndabi, le chamvya, aux baies d'un roux jaunâtre, y sont d'une taille exceptionnelle, ainsi qu'un acacia d'une odeur pénétrante et douce.

Des bandes de perroquets, des tourterelles, des geais, des gobemouches aux vives couleurs, peuplent cet amas de verdure, qui abrite des moutons et des chèvres en grand nombre.

On voit çà et là des souches noircies, où les arbres ont été abattus par le feu. Dans les champs, près des villages, s'élèvent des plates-formes où veillent les gardiens des moissons; et des vaches paissent dans les terres incultes.

L'eau, qui est ici limpide et bonne, se trouve dans des puits de quatre à six mètres de profondeur, recouverts de troncs d'arbre; elle en est tirée au moyen de seaux plats, formés de gourdes, cousues ensemble et maintenues par des baguettes.

Vers le soir, un vent d'est glacé nous amena de l'orage, qui, d'après les experts, inaugurait la saison pluvieuse.

Le lendemain, 8 décembre, nous voyait sur une côte ondulée, tranchée par de nombreux ravins, et toujours flanquée par les masses qui plongent à l'ouest dans le Mgounda Mk'hali. Après une heure de marche, nous tournions brusquement à l'est, et, passant au milieu d'une fourche rocailleuse, nous arrivions à Kinyangoukou, petit bassin de terre rouge approvisionné d'eau.

Les Vouahéhé, possesseurs de ce territoire, ont un effroi chronique des Vouarori; à la vue de notre paisible caravane, ils poussèrent leur cri de guerre, et ne furent rassurés qu'après avoir acquis la certitude que nous étions plus effrayés qu'eux.

La nuit fut orageuse, comme l'avait été la précédente; à vrai dire, nous fûmes mouillés régulièrement pendant toute la traversée de l'Ousagara.

Le 9 décembre, il nous fallut six heures pour aller de Kinyangoukou à Roudi, principal district de l'Ouhéhé. Ce fut une ascension continuelle au cœur de la montagne, qui cependant sur cette ligne est moins difficile à franchir que sur la route du nord. Le sentier était rude et pierreux; la terre, blanche en certains endroits et d'un éclat éblouissant, était ailleurs d'un rouge mat. L'eau pure et abondante se trouva dans des citernes de quatre à cinq mètres de profondeur, qui trouaient le lit d'un ruisseau pittoresque. Les habitants, réunis pour nous voir, attachaient sur nous un regard obstiné; ils demandaient un prix énorme de leur peu de provisions, mais nous vendirent le tabac sur le pied d'une shoukkah les deux ou trois gâteaux, d'une livre et demie chacun.

Partis des établissements de Roudi, le lendemain de bonne heure, nous entrâmes dans une jungle épineuse, où des cases ravagées par le feu témoignaient du passage des Vouarori. Nous traversâmes ensuite deux *fiumaras* absolument pareils à ceux que l'on voit dans le Somal : de grands lits sablonneux et blancs entre des berges de terre élevées et dures, profondément ravinées par les eaux, et bordées de grands arbres d'un vert d'émeraude, qui surgissent d'une plaine rouge, au sol nu et durci.

Après trois heures de marche, nous dressâmes nos tentes sous un tamarin, et nos gens allèrent aux provisions. Nous étions à Mporota. Le tabac ne s'y vendait pas plus cher qu'à Roudi; mais le grain et le lait, qu'il fût doux ou acide, étaient d'un prix élevé; et l'on demandait deux shoukkahs d'un agneau ou d'un chevreau.

Les habitants de Mporota sont de francs voleurs; vers le milieu du jour des cris retentissants, et la vue d'hommes armés de lances qui couraient de tous côtés, annoncèrent une querelle. Bientôt nous aperçûmes nos gens; ils ramenaient un troupeau de moutons, qu'ils avaient pris pour se venger d'une tentative de vol audacieuse dont ils avaient failli être victimes. Je donnai l'ordre de conserver l'une des meilleures bêtes du troupeau (la loi du talion est le premier article du code oriental), et de rendre le reste à qui de droit. Malgré cette mesure énergique, Taufiki ne s'en éveilla pas moins, la nuit suivante, sous l'impression pénible d'un cauchemar. Un voleur venait de lui enlever son vêtement, et s'esquivait impuni, grâce à l'obscurité. Ben-Sélim était malade, et cela nous fit passer tout un jour au milieu de ces pillards.

Le 12 décembre, trois heures de marche nous conduisirent à Ikouka d'Ouhéhé. La route serpentait sur de rouges gradins, s'allongeant, parmi des collines basses, comme les pattes d'une immense araignée, dont la montagne rappelle ici la forme; rien de plus confus que la direction de ces rampes et leur inclinaison.

Au milieu d'une forêt de grands arbres, dont les uns portent des fruits comestibles, les autres des fruits vénéneux, se trouvaient plusieurs villages, entourés d'une ceinture d'épines et de champs cultivés, où abonde l'arachide.

En sortant d'Ikouka, le sentier parcourt un terrain pierreux, où des champs clair-semés étouffent dans les buissons. Des villages croulants y renferment beaucoup de chiens, et un petit nombre de créatures humaines d'une laideur exceptionnelle.

De cette jungle buissonnière le chemin tombe dans un fiumara, dont la nappe sableuse est brisée par des bassins d'eau douce et pure. Sur les bords de ce fiumara, composés d'un sol rouge, et dont la hauteur varie de quelques centimètres à plus de six mètres, se déploient des bandes et des lignes de cailloux roulés, qui reposent sur un lit de granite, de schiste et de grès. Après avoir escaladé une montagne, nous retombons dans un nouveau lit,

presque entièrement comblé par des broussailles épineuses, et nos tentes sont dressées juste à point pour nous abriter contre une averse diluvienne, qui paraît sortir d'une crevasse de la rampe méridionale.

Nous avions mis quatre heures pour venir d'Ikouka (nous étions alors à Inéna d'Ousagara), et cette marche avait eu lieu tout d'une traite, ainsi qu'il arrive toujours, quand la distance n'est pas plus longue.

Le matin du 14 décembre, il nous manquait deux porteurs, qui étaient allés aux provisions et avaient couché dans le hameau. D'épais nuages, couronnant la montagne, nous faisaient craindre la pluie, et nous décidâmes qu'il y aurait tirikéza, c'est-à-dire marche du soir. Vers onze heures, la caravane défilait sur un terrain brisé, dont le niveau s'élève, retombe, se relève à chaque instant, et qui se trouve à la base de montagnes voisines. Celles-ci forment l'enceinte d'un bassin étroit, où siége un village, au milieu de champs étendus. On pouvait juger de l'abondance de la pluie du jour précédent par les cascades étincelantes qui retombaient de la falaise dont nous étions entourés.

Après cinq heures d'une marche pénible, nous traversâmes un ruisseau torrentiel d'environ trente centimètres de profondeur sur trois ou quatre mètres de large, dont les rives élevées, d'une argile rouge et compacte, reposent sur une couche redressée de diabase. Il est très-difficile de se procurer des vivres dans cet endroit, qu'on appelle Ginyindo; en pareil cas, nos hommes se querellent pour se distraire; et les Béloutchis, excités par Mousa, la barbe grise, se mirent à injurier les porteurs et à les battre.

La journée suivante débuta par une scène réellement africaine. Nos gens étaient affamés, l'air était froid ; néanmoins les préparatifs du départ se faisaient paisiblement. Soudain une corde est saisie, une lame brille dans l'air, un arc est tendu; chacun se précipite sur ses armes, et les brandit avec rage. On n'essaye pas de les calmer; leur fureur tombe, et, meilleurs amis que jamais, ils prennent tous leurs fardeaux.

Le capitaine et moi, nous avancions tranquillement; à peine sortions-nous du bassin où nous avions passé la nuit, qu'un tumulte effroyable nous annonce le commencement du second acte. Ben-Sélim, tout tremblant, vient nous dire que le djémadar a

frappé de nouveau un pagazi, que ce dernier a couru dans le ruisseau, où, prenant des pierres, il les a jetées à l'officier avec un flot d'injures; que les Béloutchis ont tiré leurs sabres et massacrent tous les porteurs. Devinant fort bien l'état des choses, en dépit de ce faux rapport, je continuai ma route. Lorsque j'eus fait un mille environ, j'envoyai deux fils de Ramji prévenir la caravane que nous ne voulions pas nous arrêter, et que si nous n'étions pas suivis immédiatement, nous engagerions d'autres porteurs au premier village. Ces paroles produisirent l'effet attendu : les Béloutchis apparurent bientôt d'un air profondément blessé, et les Africains nous rejoignirent en déclarant qu'ils s'étaient loués pour porter, non pour se battre. J'obtins qu'ils remissent au soir le règlement de cette affaire ; et quand elles furent rassasiées, les deux parties écoutèrent patiemment la réprimande qui passe, dans cette région, pour une grave injure personnelle.

Le voyage se continua ; deux montagnes escarpées furent franchies, et, de la dernière, nous découvrîmes le riche bassin du Mororo. Le plus marquant des traits que celui-ci offre aux regards est un cours d'eau permanent, qui, s'échappant d'une crevasse où l'on passe pour aller au nord, serpente lentement dans la plaine, à travers des massifs de grandes herbes. Divisée au moyen de barrages, en ruisseaux nombreux, cette rivière couvre le sol de tabac, de sorgho, de patates douces, de bananiers et de maïs. Les céréales étaient déjà épiées et s'élevaient à un mètre cinquante centimètres de hauteur; jamais, suivant leur propre témoignage, les naturels ne font moins de deux récoltes par an, souvent ils en font trois, et il leur est arrivé d'en avoir quatre.

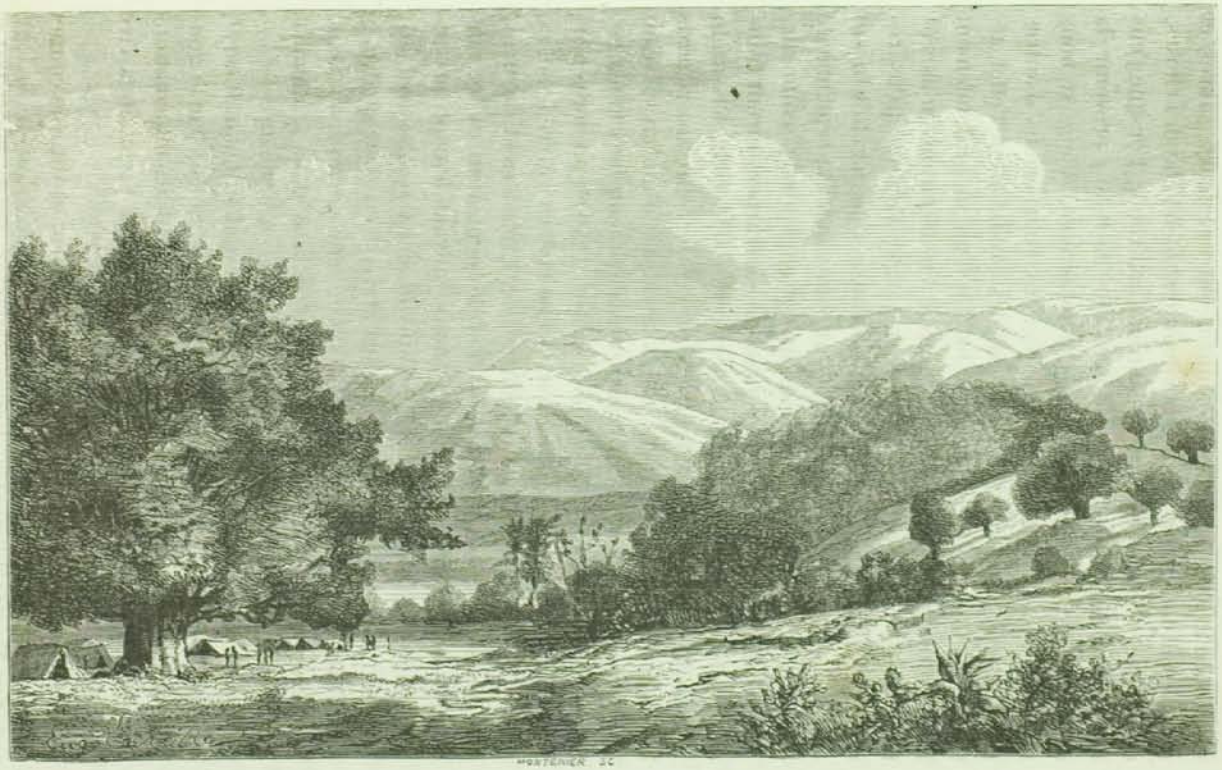
A l'extrémité méridionale du bassin est une crevasse analogue à celle du nord, et par où la rivière va se jeter dans le Rouaha, qui est à deux marches, à l'ouest-sud-ouest, en ligne directe.

Mororo ou Malolo est la ville de Marorrer du lieutenant Hardy[1], qui, en 1811-12, fut envoyé avec le capitaine Smee, par le gouvernement de Bombay, à Quiloa, pour recueillir des informations sur cette province, et en général sur toute cette partie de la rive africaine.

M. Cooley[2] écrit Marora, au lieu de Mororo, et dit que ce mot

1. Voir *The transactions of the Bombay géographical Society*, de sept. 1841 au mois de mai 1844.

2. *Inner Africa laid open*, page 56.



Bassin du Mararo.

signifie commerce; les indigènes toutefois n'en savent rien, et ne connaissent pas l'origine du nom de leur territoire. Ce n'est pas une ville, mais un district où s'élève, comme on le voit partout sur cette ligne, un certain nombre d'établissements séparés.

Enfermé dans la montagne, ce bassin est loin d'être une localité saine : la chaleur y est moite et suffocante, la végétation marécageuse et fétide, les moustiques venimeux ; enfin les habitants, couverts d'ulcères, minés par la fièvre, ne sont pas moins abâtardis que les Vouak'houtou. Ils vivent en général dans des tembés, mais de pauvre structure et d'étroites dimensions; leurs champs sont parsemés de petites plates-formes, où s'établissent les gardiens des récoltes.

Une vache coûte ici vingt-quatre mètres de cotonnade, une chèvre six, et l'on a deux volailles pour une shoukkah.

Les flibustiers de la Mrima, qui vont au-devant des caravanes, s'abattent sur le Maroro, dont ils ne dépassent pas la frontière occidentale; il est rare qu'ils y aient moins de cent cinquante mousquets; ces bandits de la côte, ainsi que les Vouasagara, ont inspiré aux habitants l'horreur des étrangers.

Les voyageurs traversent toujours ces bassins avant de s'y établir, et font leur camp à l'extrémité du district; la population les y oblige, d'ailleurs ils le préfèrent. Il nous fallut passer trois fois le lit fangeux de la rivière, dont les bords sont flanqués d'une ligne de joncs formant estacade, et bivaquer à l'ombre d'un mkamba, sous le vent d'un marécage pestilentiel. La nuit fut chaude et pluvieuse; des nuées de moustiques s'élevaient de leur retraite humide, et les cynhyènes étaient en si grand nombre que la mousqueterie devint nécessaire pour les tenir à distance.

L'obligation de nous procurer des vivres nous ayant fait séjourner dans ce lieu incommode, ce n'est que le 17 décembre que nous pûmes en sortir. La caravane s'engagea dans la passe qui s'ouvre au midi, et qui peu à peu incline à l'est; elle franchit une quatrième fois le Maroro, et entra dans le val cultivé de la Mouéga; cette rivière, bordée de roseaux comme la précédente, charrie une eau pure, qui, à l'endroit du gué, monte au genou en temps de sécheresse, et peut avoir six mètres de large. Elle coule au sud-ouest de la rivière du Maroro, et déborde, ainsi que la Moukondokoua, excepté dans les lieux où elle est encaissée par les éperons de la montagne.

Le sentier court au milieu de cette rocaille, hérissée de cactus et d'effroyables épines; où la place lui manque il franchit la rivière; traverse ailleurs des marigots pleins d'herbes aquatiques, et s'égare au milieu de buissons inflexibles, tantôt dans la vase, tantôt sur un sol craquelé par le soleil. Enfin, après quatre heures de marche nous campons dans la vallée de la Mouéga, où les femmes nous apportent du grain dans des paniers. Il y a des vaches sur le coteau, mais on ne veut nous céder ni lait, ni viande à aucun prix.

La station suivante s'appelle Kipérépéta. Il ne nous fallut que deux heures et demie pour y arriver; mais la route est pénible; elle franchit les éperons couverts de broussailles qui pressent les bords de la rivière, et en maint endroit n'est plus qu'une échelle formée de blocs mouvants et arrondis. A la fin, nous engageant dans un épais fourré, où l'odeur du jasmin remplit l'air, nous arrivâmes au sommet d'une pente rocailleuse, d'où, en se retournant, on découvre une belle vue du Mararo.

L'autre versant, dont la surface terreuse et profondément craquelée est déchirée par des ruisseaux nombreux, nous conduisit au lieu du bivac : un sol rouge, émaillé d'énormes baobabs, et tirant vanité de ses quelques mares d'eau saumâtre.

Nous entrions dans le pays des jupons fabriqués avec de l'herbe, et des cases en forme de ruches, situées à la crête des montagnes pour les protéger contre l'ennemi. Les cactus, l'aloès et l'euphorbe annonçaient que la fertilité du sol décroissait rapidement.

On prétendait qu'une bande de quatre cents flibustiers, répandus dans le voisinage, attendaient, le mousquet au poing, l'arrivée des caravanes.

Le 19 décembre, partant de Kipérépéta, nos gens gravirent avec effort une pente abrupte et ravinée, qui nous conduisit à la ligne de séparation des eaux de cette partie de l'Ousagara : le versant qui jusqu'ici était au sud-ouest, s'incline maintenant vers le sud-est.

Nous commençâmes la descente en longeant la rive gauche d'un torrent, nommé le Roufita, qui dans la saison des pluies, va de cascade en cascade, se jeter dans le Yovou, et à l'occasion dans le Rouaha. L'écoulement des eaux a creusé, à chaque angle rentrant de la montagne, un canal irrégulier dont il est impossible

aux ânes pesamment chargés de franchir le lit pierreux et profond.

Après une lutte de trois heures contre les difficultés de cette route, nous arrivâmes au bassin de Kisanga, bol gigantesque, entouré d'une muraille, dont les assises formées de cônes superposés, ont pour coiffe de grands arbres touffus, et soutiennent des lignes de petites huttes en meule de foin, accrochées sur les pentes ou couronnant les crêtes. De riches cultures descendent du flanc des monts jusqu'à la rivière, qui serpente dans le fond inégal de cette coupe immense ; et de beaux arbres, parmi lesquels on remarque le figuier-sycomore et le mparamousi, varient l'aspect uniforme des champs, qui sont piochés avec soin.

Ayant traversé des villages, où deux caravanes de Vouanyamouézi débattaient le prix du tribut, il nous sembla prudent de placer le Yovou entre Kiringahouana (le chef cupide de ce territoire), et nos ballots d'étoffe.

Le Yovou qui passe au milieu du bassin, où il se dirige du nord au sud pour aller tomber au sud-est dans le Rouaha, pouvait avoir alors un peu plus d'un mètre de profondeur; il coule sur un fond vaseux, tapissé de racines ; et les roseaux, qui chargent ses rives d'une bordure putrescente, abritent des myriades de moustiques. Après avoir traversé l'eau, nous gravîmes une éminence, où les gens du village consentirent à nous loger; et de là nous nous occupâmes de l'acquittement des droits.

Le père de Kiringahouana, quelques-uns disent son aïeul, était natif d'Ousagozi dans la Terre de la Lune, et appartenait à l'ancienne tribu des Vouakalaganza ; grand chasseur d'éléphants, surtout habile sorcier, il avait obtenu des Vouasagara la permission de s'établir parmi eux; et moitié par force, moitié par magie, s'était fait adjuger le pouvoir. Kiringahouana, fils ou petit-fils de cet habile homme, a passé sa jeunesse à Zanzibar; il revint à Kisanga, lorsque mourut son père, ou son grand-père, et l'a remplacé.

Il doit à sa longue résidence parmi les Arabes, une teinture de civilisation ; il jouit d'un certain confort, reçoit les étrangers avec cérémonie, vise à l'amabilité, affuble sa robuste personne, fuligineuse et trapue, d'un vêtement aux couleurs de l'arc-en-ciel, porte une lame de Perse, et montre une diplomatie consommée dans l'art de choisir l'étoffe et de percevoir les droits.

Le jour même de notre arrivée, je reçus la visite de Msimbiri, l'héritier présomptif; l'étiquette empêchait Kiringahouana de franchir la rivière à notre propos. Msimbiri me donna quelques renseignements sur le Rouaha, et nous promit du lait. Le lendemain, 20 décembre, un palaver[1] au sujet du tribut, occupa toute la journée. Après une longue discussion, le chef consentit à ne recevoir que six mètres d'étoffe précieuse de couleurs variées, et seize de calicot écru et d'indienne bleue.

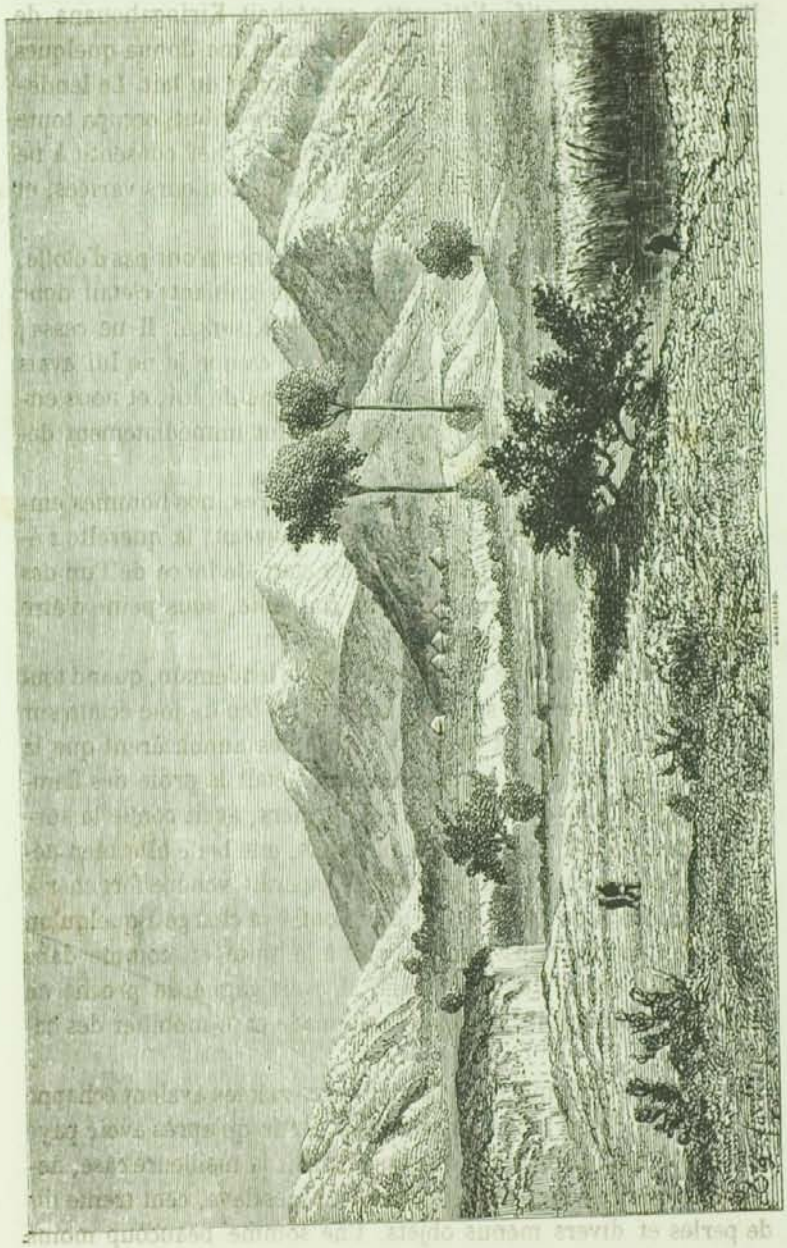
On se rappelle qu'à leur retour les caravanes n'ont pas d'étoffe, et qu'en pareille occasion le tribut est insignifiant; c'était donc une véritable aubaine pour le sultan de Kisanga. Il ne cessa, néanmoins, de témoigner sa surprise de ce que je ne lui avais pas destiné quelque chose qui fût plus digne de lui, et nous envoya en échange un bouvillon gras qui fut immédiatement dévoré.

Pendant que nous nous occupions d'affaires, nos hommes employaient leurs loisirs à se disputer de nouveau; la querelle s'échauffa, et l'un des porteurs reçut un coup de lance de l'un des fils Ramji; satisfaction fut exigée du coupable, sous peine d'être expulsé du camp, et les choses s'arrangèrent.

Il avait été décidé que nous partirions le lendemain, quand tout à coup, au moment où se levait la lune, un feu de joie éclata sur la montagne voisine, et des cris effroyables annoncèrent que la bourgade où logeaient les fils de Ramji était la proie des flammes. Maître Bouyouni, l'un de ces derniers, avait confié la surveillance du feu à l'objet de ses affections, une belle fille bien découplée, que, pour certains motifs, il espérait vendre fort cher à Zanzibar. La belle avait, à son tour, confié sa charge à quelqu'un qui s'était endormi; le feu avait pris à la hutte, et, comme dans ces parages on ne l'éteint jamais, il avait gagné de proche en proche, consumant les vivres, la cotonnade et le mobilier des habitants.

Personne n'était mort, les bestiaux eux-mêmes avaient échappé à l'incendie; mais nous ne pouvions partir qu'après avoir payé une indemnité. L'ancien, à qui appartenait la meilleure case, demandait quatre-vingt-huit shoukkahs, un esclave, cent trente fils de perles et divers menus objets. Une somme beaucoup moins

1. Assemblée, réunion délibérative.



Bassin du Kisanga.

forte eût payé tout le village, y compris bêtes et gens. Kiringahouana restreignit de lui-même cette demande à trente shoukkahs, valant ici trente dollars; il fallut bien les donner; mais je prévins les fils de Ramji, qui s'amusaient de cette aventure, que je leur ferais payer leur négligence.

Je saisis cette occasion pour demander à Kiringahouana la permission de ne pas suivre la voie ordinaire pour me rendre à la côte. Sa noble origine lui donne autorité sur les caravanes de la Terre de la Lune, et il s'est entendu avec les chefs de la Mrima pour fermer la route de Quiloa, très-suivie autrefois; il dirige même une de ces bandes de courtiers, dont nous avons dit les méfaits. La réponse qu'il fit à ma requête fut on ne peut plus gracieuse; mais ici les paroles ne sauraient faire préjuger des intentions.

Nous descendîmes, le 22 décembre, dans le bassin du Yovou, et la caravane, remise en marche, suivit une large vallée orientée de l'est à l'ouest, dont une ligne épaisse de buissons et de grands arbres occupe le milieu, et qui, de tous côtés, offre à l'œil un tapis d'un vert sombre et monotone, pareil à un immense plat d'épinards.

Passant sur la rive méridionale, où parmi les anones et les palmyras, se trouve un bon sentier, légèrement vaseux, nous remontâmes une pente douce et boisée. La forêt, dont cette pente est couverte, dépourvue de broussailles et laissant pénétrer la lumière, offre à l'œil toutes les teintes du prisme et rend la marche on ne peut plus agréable.

Cinq heures après notre départ, nous descendions dans le bassin du Rouhembé, sans doute le territoire des Rohambi de M. Cooley[1]. Il est peuplé de Vouasagara qui fournissent aux voyageurs du grain, du manioc et des aubergines amères, de la même nuance que les tomates. Partout, au versant des collines aussi bien que dans le fond du bassin, traversé par un canal vaseux de trois mètres de large, les cultures prospèrent d'une façon merveilleuse.

On dressa nos tentes sur la place centrale d'un village, où il se trouvait une caravane de Vouasahouahili arrivant de Zanzibar; elle apprit à Ben-Sélim que le bruit de la mort du saïd Médjid ayant couru, le frère de celui-ci avait prématurément fait main-basse sur les biens de Sa Hautesse.

1. *Geography of N'yassi*, page 22.

Les porteurs auraient volontiers pris un jour de repos; mais Ben-Sélim, dans son impatience d'arriver à la côte, se donna tant de mouvement, que le lendemain nous nous mettions en marche à deux heures.

Après avoir quitté le village et descendu au fond du bassin, la caravane passa le lit fétide du Rouhembé, sous un soleil dévorant. De là, cherchant le sentier que nous eûmes de la peine à reconnaître au milieu des jungles, nous entrâmes dans une forêt pareille à celle de la marche précédente, mais sillonnée par des ruisseaux nombreux, courant au sud, dont les tranchées profondes nous obligeaient à descendre de nos ânes.

A six heures, nous atteignions une clairière où s'élevaient plusieurs villages, parmi des massifs de mgoudés, dont la cime touffue, du plus bel émeraude, dorée par le soleil couchant, produisait un admirable effet. Les porteurs voulaient s'arrêter dans l'une de ces bourgades; ce furent les fils de Ramji qui, cette fois, les contraignirent d'avancer.

Rentrés dans la forêt, nous débouchâmes presque aussitôt sur la partie méridionale de la plaine de Makata; plaine hideuse, au sol noir, d'un aspect tourbeux, renfermant des auges remplies d'une eau stagnante couverte d'écume, avec l'accompagnement obligé de moustiques et de miasmes putrides.

Les fils de Ramji avaient décidé qu'on ne s'arrêterait qu'au noullah Makata, dont nous étions encore à deux heures; mais les pagazis n'en pouvant plus, je fis faire une halte qui combla ces derniers de joie.

Le 24 décembre, on continua le transit de l'affreuse plaine, et on en traversa le noullah, qui était complétement à sec. La caravane eût donc souffert de la soif, en surplus de la fatigue, si la veille nous nous fussions traînés jusqu'au bord de ce lit desséché.

Vint ensuite une montée en pente douce, couverte d'une forêt éclaircie. En deux endroits différents, des tas de cendre, où gisaient quelques débris de sorciers, nous annoncèrent que nous approchions du K'houtou.

Une petite bande de courtiers, composée de seize mousquets, de deux drapeaux, et dont les hommes étaient de véritables squelettes, nous croisa sur la route. Nous tombâmes presque immédiatement dans le bassin de Kikoboga, où une légion de ces industriels avait élu domicile.

Après avoir traversé quatre fois la vase brune et le fourré de joncs qui obstruent le lit du noullah, nous eûmes à franchir une corniche latérale, sorte d'assise rugueuse d'où nous descendîmes à un kraal situé au fond d'un entonnoir appelé Mouimbi.

C'est le nec plus ultra de la pestilence; le bivac est établi au bord d'une eau sombre et fangeuse, à l'origine d'une crevasse où la chaleur se concentre, et dont le sol brun est jonché d'herbes et de feuilles pourries, où logent des myriades de blattes, d'escarbots et de moustiques. Les provisions, peu abondantes, sont éloignées du khambi, et l'eau est odieuse.

Mais il n'y a pas moyen de camper ailleurs; dans toute cette partie de l'Ousagara, les habitants, pour préserver leurs moissons du pillage, défendent aux caravanes de décharger autre part que dans les kraals.

Le lendemain, fête de Noël, les premières lueurs du jour éclairèrent notre marche le long du Kikoboga; après avoir traversé quatre fois cette rivière à l'eau profonde, nous passâmes deux de ses affluents, dont les bords étaient couverts de bananiers dépourvus de fruits. La route escalade ensuite une pente rocailleuse, en atteint la crête, et s'engage dans le col de Mabrouki.

Cette dernière passe peut être divisée en deux sections; le premier étage, ou du moins celui qu'on descend d'abord, serpente le long d'une chaîne à vive arête, composée de montagnes chargées de grands arbres, et dont les sommets, taillés à pic, sont revêtus de bambous et d'épines. De cette hauteur, la vue embrasse un immense horizon : la chaîne de soutènement, les éperons qui l'arc-boutent, les deltas formés par la jonction des cours d'eau, puis une campagne émaillée de villages, d'éminences coniques, et où des ruisseaux nombreux se détachent comme des lignes de vif-argent sur la teinte brune, lavée d'azur, qui se vaporise au loin.

Après une série de pentes rapides, sillonnées de ravins profonds, où la piste s'égare, commence le second étage : un escarpement abrupt, au sol rouge, maintenu par des racines que les pluies ont dénudées. Au bas de ce gradin, le sentier franchit un sol rocailleux et arrive au bord d'un ruisseau qui, des échelons inférieurs de la montagne, coule au sud, vers les plaines d'Ouziraha, dans le K'houtou.

Le bœuf que j'avais réservé pour le festin de Noël s'étant

perdu, j'avais donné l'ordre d'acheter une demi-douzaine de chèvres; les porteurs n'eurent pas le courage de les réunir. Quant à nous, le capitaine et moi, nous célébrâmes la fête au moyen d'un chapon gras, qui remplaça le rosbif, et d'un plat d'arachides au sirop de canne à sucre, qui nous tint lieu de plum-pudding.

Enfin la comparaison du présent tel qu'il était avec ce qu'il aurait pu être, le souvenir des maux, des inquiétudes passés, l'espérance de fêter complétement la Noël de l'année suivante ne pouvaient qu'éveiller en nous d'agréables sensations.

A partir d'Ouziraha, seize heures de marche, distribuées en quatre étapes, nous conduisirent au Zoungoméro, après nous avoir fait traverser le Mbouiga oriental, le Maroundoué et le Kirengoué. Le pays réalise tout ce que l'on a imaginé de plus affreux : pas une tête de gros bétail dans ces jungles pestilentielles; les moutons, les volailles sont rares près des hameaux; les bêtes fauves semblent elles-mêmes avoir fui la contrée.

Nous sommes admis dans les villages, dont les misérables huttes de paille, étouffées par cette végétation fétide, mais puissante, ont l'air de nids d'oiseaux renversés. Les moins délabrées de ces bourgades sont au pouvoir des bandits de la côte. Lorsque nous passons, les chevriers abandonnent leurs troupeaux et s'enfuient, les hommes se cachent dans l'herbe, les femmes, les enfants se précipitent dans les huttes, et ceux qui sortent des cases tiennent leur arc et leurs flèches, dont la pointe, qui paraît goudronnée, montre qu'on vient de l'enduire d'une nouvelle couche de poison.

Le 29, la caravane entre dans le Zoungoméro, après avoir laissé au nord le cône qui domine la fontaine bouillante. Le village que nous avons occupé sur la rive gauche de la Mgéta, il y a dix-huit mois, est rasé depuis longtemps; nous sommes donc installés dans une bourgade de la rive droite, où l'on nous a introduits avec pompe. De noirs mousquetaires, aux vêtements rares, mais de couleur éclatante, sont venus au-devant de la caravane, qu'ils ont saluée de la décharge de leurs armes, avec accompagnement des cris d'usage, et nous ont conduits à la demeure du chef, qu'ils avaient déjà transformée en caserne. Ils nous regardèrent ensuite pendant cinq ou six heures, puis allèrent se coucher.

Le lendemain j'envoyai chercher un guide, et lui offrant en sus

de ses gages, une récompense importante, je lui exposai mon projet de revenir par Quiloa. Ben-Sélim, irrité de cette mesure, et ne pouvant pas s'y opposer, résolut de ne pas concourir à son exécution. Touanigana, de son côté, réunit les porteurs; puis il vint me dire qu'il ne demandait pas mieux que d'aller où nous voudrions, mais que ses hommes refusaient de changer de route. Il y avait à cela divers motifs : les uns avaient fraternisé avec les fils de Ramji, et s'attendaient à être employés par le banian, qu'ils nommaient déjà leur père; les autres disaient qu'il fallait revenir à l'une des stations précédentes, où s'embranchait le sentier que je voulais suivre, et qu'il était contraire à leurs habitudes de retourner sur leurs pas; mais aucun n'exprima la crainte d'être vendu à Quiloa, ainsi qu'on l'affirma plus tard. Une pareille déclaration eût été ridicule; les habitants de la côte sont trop intéressés à ce que les gens de l'intérieur ne s'éloignent pas de leurs comptoirs pour les en détourner par une conduite agressive; et des nombreux Vouanyamouézi qui sont allés à Quiloa, pas un n'a été capturé.

Voyant qu'il fallait se prononcer énergiquement, je leur donnai deux jours pour réfléchir, et les avertis qu'au bout de ce terme les vivres leur seraient coupés s'ils persistaient dans leur opposition.

Le lendemain je fus informé par le mnfoumo (l'aumônier de la bande) que ses camarades avaient résolu de prendre la fuite, et de revenir, s'ils voyaient que je n'étais pas disposé à les suivre. Ils se levèrent en effet, le 1er janvier, avec l'intention d'exécuter ce dessein; je fis appeler le kirangozi; il nous quittait, disait-il, avec regret, mais ne pouvait pas se dispenser d'être à la tête de ses hommes. Voulant reconnaître cette quasi-fidélité je le priai de dire ce qu'il voulait pour récompense; il demanda deux shoukkahs de jolie étoffe, une pièce de calicot écru, et dix khétés de perles de corail. C'était le double de ses gages; je le lui accordai néanmoins, et fis écrire à M. Ramji, ou à tout autre banian qui se trouverait à Kaolé, de vouloir bien délivrer ces valeurs à qui de droit. Mais je ne consentis pas, comme le proposait le capitaine, à donner aux porteurs le salaire qui leur avait été promis dans l'Ounyanyembé, à savoir : neuf shoukkahs par tête; c'eût été 1° l'équivalent d'un congé définitif; et en second lieu créer un précédent contraire aux habitudes des Arabes, qui ne payent jamais ceux qui ne vont pas jusqu'au terme du voyage.

Le 2 janvier (nos hommes étaient partis de la veille), j'allai visiter la source jaillissante; à mon retour au village, un peu avant midi, j'appris que le capitaine avait dépêché un émissaire aux porteurs, campés, disait-on, près de la Mgéta, et leur avait fait offrir de se diriger vers Mbouamaji. D'après ce que rapporta le messager, les porteurs avaient déjà traversé la rivière. Ne voulant pas que l'opiniâtreté de ces malheureux causât leur perte, j'ordonnai à Ben-Sélim de monter immédiatement à âne, et d'aller porter aux fugitifs des propositions qui ne pouvaient manquer de les ramener. Mais, fidèle au plan de conduite qu'il s'était fait de nous retirer son concours, il vint me dire, alors que je le croyais déjà en train de haranguer ses hommes, qu'il n'avait pas dîné, et que le soleil était dans toute son ardeur. Espérant lui faire honte je chargeai Kidogo de sa mission; Kidogo s'en excusa, je ne sais sous quel prétexte. Enfin j'expédiai deux fils de Ramji avec de l'étoffe pour acheter des vivres, et l'ordre de ramener les porteurs, coûte que coûte. Ils revinrent le 7 janvier, c'est-à-dire cinq jours après, sans avoir rencontré les fugitifs.

Cet incident fut regrettable; il fournit des armes à la malveillance[1] et lui permit d'agir sous le couvert de l'intérêt général.

1. Dans une lettre qu'il écrivait le 15 juillet 1859 au secrétaire du gouvernement de Bombay, le capitaine Rigby, transmettant les réclamations qui lui étaient adressées contre le capitaine Burton par le banian Ramji, Séid-ben-Sélim, et les Béloutchis, disait entre autres choses : « Soixante-dix naturels furent engagés comme porteurs, et suivirent l'expédition pendant trois mois; arrivés dans le K'houtou, à quelques journées de la côte, le capitaine Burton, changeant l'itinéraire habituel, voulut se rendre à Quiloa. Les porteurs refusèrent de l'y accompagner, objectant que pas un de leurs compatriotes n'osait approcher de ce comptoir, où la traite se fait d'une manière active. Nul doute que leurs craintes ne fussent que trop fondées. Ces hommes partirent donc pour retourner chez eux, mais sans rien recevoir pour les trois mois qu'ils avaient passés avec le capitaine; et comme c'est la première fois qu'un blanc pénètre dans cette région, il est à craindre que les voyageurs futurs n'aient à souffrir du procédé dont ces pauvres gens sont victimes. — J'éprouvais une vive repugnance à me mêler de cette affaire; mais Séid-ben-Sélim et Ramji, enfin le capitaine Speke, dont j'ai reçu à ce propos deux lettres particulières depuis qu'il a quitté Zanzibar, ayant insisté près de moi pour que je fisse valoir les justes prétentions, non pas seulement de ces indigènes, mais de tous les hommes qui ont accompagné le capitaine, esclaves, Béloutchis, et autres, dont la fidélité, le courage et les maux qu'ils ont subis méritaient une autre récompense, j'ai cru de mon devoir de faire connaître leurs plaintes au gouvernement; d'autant plus qu'ils se considéraient au service même de l'Angleterre, et que notre réputation aurait à souffrir une cruelle atteinte dans ces parages si ces malheureux n'étaient pas payés de tout ce qu'ils ont fait. »

A cela, le capitaine Burton répondit que Ben-Sélim, le djémadar et ses hommes étaient au service du saïd de Zanzibar, qui les avait payés; que les Béloutchis

Pourtant de pareils faits sont communs dans cette région ; celui-ci n'avait rien qui nous fût personnel ; et des sept bandes de porteurs que nous engageâmes dans ce voyage, une seule (proportion très-restreinte, eu égard à ce qui a lieu d'ordinaire) me quitta sans être pleinement satisfaite, et par sa propre faute.

Cette pitoyable affaire nous fit rester dans le K'houtou jusque vers la fin de janvier. Chaque jour les plans les moins sérieux étaient proposés par Ben-Sélim ou par le capitaine. Le vieux Mohammed, le malfaisant Khoudabaksh et le mulâtre Djélaï, les plus tristes sujets de l'escouade, furent envoyés à la côte avec des lettres, des rapports officiels pour les autorités de Zanzibar, et pour la Grande-Bretagne.

Nos faiseurs de projets voulurent engager des Vouak'houtou ; il y eut palaver, on discuta longuement, et P'hazi Madengé, principal chef d'Ouziraha, qui d'abord avait offert de transporter nos effets jusque dans le Douthoumi, déclara qu'il ne pouvait plus s'en charger.

avaient accompagné l'expédition, au nom de Sa Hautesse, et l'avaient fait sous le drapeau arabe ; que le colonel Hamerton avait effectivement stipulé qu'au retour on donnerait une récompense aux gens de l'escorte *s'ils l'avaient méritée ;* mais que, bien loin d'avoir à se louer du courage et de la fidélité de ces hommes dont on se plaisait à exalter le concours loyal, il n'avait que des reproches à leur faire, et que s'il ne leur avait rien donné, c'est que rien ne leur était dû. Qu'il était faux qu'on ne leur eût pas octroyé la moindre gratification pendant le voyage, puisqu'ils revenaient avec une quantité d'esclaves achetés avec les valeurs qu'ils avaient reçues en route, valeurs qu'on ne leur devait même pas. Que Ben-Sélim avait touché plus qu'il ne l'espérait ; et que par sa mauvaise gestion, par son refus d'accompagner le capitaine Speke au Nyanza, par son oubli des devoirs les plus rigoureux, il avait perdu tous ses droits à la récompense promise ; qu'il le savait si bien qu'il avait attendu pour la réclamer que le capitaine eût quitté Zanzibar. Les mêmes observations s'appliquaient aux fils de Ramji. Quant aux lettres particulières du capitaine Speke, et à l'appui qu'il aurait donné aux réclamants, on se les explique d'autant moins, qu'il avait à cet égard partagé complétement l'avis de son collègue, et avait été le premier à dire à Ben-Sélim qu'il n'avait plus droit à aucune récompense.

Ces explications n'empêchèrent pas le gouvernement de Bombay de tenir pour sérieuses les plaintes des réclamants. En vain le capitaine Burton répondit-il que ce serait encourager les abus, et apprendre aux Zanzibarites que l'on pouvait exploiter le gouvernement anglais, dont les largesses seraient plus estimées que le bon sens ; en vain démontra-t-il que ses dettes personnelles avaient été payées, et qu'il avait ajouté *trente-cinq mille francs de sa propre bourse* aux vingt-cinq mille qui lui avaient été alloués pour les frais de l'entreprise, on le rendit pécuniairement responsable des réclamations articulées contre lui.

Il ne faut donc pas s'étonner de voir l'auteur s'appesantir sur les ennuis que lui a causés son escorte ; en rapportant toutes ses tribulations à cet égard, ce qui, du reste, forme une bonne étude de mœurs, il répondait à la plainte du capitaine Rigby, et démentrait, par la conduite de ses hommes, que leurs réclamations n'étaient nullement fondées. (*Note du traducteur.*)

On proposa de s'adresser aux Vouazaramo, proposition qui n'eut pas plus de suite que les précédentes. Deux choses restaient à faire : écrire à Kaolé pour qu'on nous envoyât des porteurs, ou profiter d'une caravane se rendant à la côte. C'est à ce dernier parti que je m'arrêtai ; pensant bien que dans cette saison, qui était celle des voyages, il nous occasionnerait moins de retard.

En effet, le 11 janvier une caravane nombreuse de Vouanyamouézi, venant de l'intérieur, s'arrêta dans la bourgade où nous étions ; Mouhembé, qui la dirigeait, me céda facilement neuf de ses hommes ; et dans la crainte que ceux-ci ne vinssent à penser qu'en renvoyant mes porteurs j'avais voulu économiser l'étoffe ou les perles, je donnai à ma nouvelle bande le même salaire que si elle avait eu à porter nos bagages depuis l'Ounyamouézi.

Nous reçûmes trois jours après des nouvelles de M. Frost, l'apothicaire de Zanzibar ; il m'envoyait les drogues que je lui avais demandées en toute hâte à la mi-juillet 1857, dix-huit mois auparavant.

Le lendemain, 15 janvier, nous pûmes enfin traverser l'eau chaude et bourbeuse de la Mgéta, qui avait alors environ trente mètres de large. Cette rivière, dont la profondeur est en général de quarante à cinquante centimètres, avait été grossie par des ondées récentes. L'eau nous y montait jusqu'à la poitrine, et pendant les dernières pluies il aurait été impossible de la franchir à gué.

Nous trouvâmes sur la rive gauche un petit village, où malgré tout ce que nous eûmes à souffrir d'une légion de fourmis imperceptibles, nous attendîmes patiemment l'arrivée d'une nouvelle caravane qui nous donnât le moyen de compléter nos porteurs.

Les drogues de M. Frost nous permirent heureusement jusqu'à un certain point de combattre nos fourmis, dont l'activité n'était pas moins grande la nuit que le jour, et nous procurèrent une boisson agréable : en mêlant à un verre d'alcool, une quantité suffisante d'acide citrique, nous eûmes des sorbets et de la limonade éthérée, qui firent diversion à la bière que les villageois nous fournissaient en abondance.

Le 17 arriva une nombreuse caravane, précisément l'une de celles dont j'avais le plus entendu parler. J'eus le soir même la visite de Soliman-ben-Rashid-el-Riami, et de Mohammed-ben-

Gharib, ses principaux chefs, qui me racontèrent avec détails leur intéressant voyage.

Ils avaient quitté la côte en juin 1857, pour aller dans l'Oubéna, où ils étaient arrivés six mois après. Leur caravane se composait au départ de six cents individus, esclaves et hommes libres, engagés, sur le rivage, au prix de huit à dix dollars par tête, dont la moitié payée d'avance. Malgré les cent cinquante armes à feu qu'elle comptait dans ses rangs, les Vouanyamouézi n'avaient pas voulu se joindre à elle, et traverser la région qu'il lui fallait franchir.

Mohammed et Soliman avaient suivi d'abord la route principale de Mbouamaji, qui, jusqu'au bassin de Maroro, les avait menés droit à l'ouest. De là inclinant vers le sud, ils avaient passé le Rouaha, où ils avaient eu de l'eau jusqu'au genou; puis s'éloignant du fleuve, pour éviter les Vouarori qui en occupent les deux rives [1], et allant toujours au sud, ils avaient traversé le territoire des Vouahéhé et celui des Vouafaji.

A sa droite, c'est-à-dire au midi de l'Ouhéhé, jusque dans l'Oubéna, la caravane avait trouvé une chaîne continue de highlands, d'où s'échappent de nombreux torrents, qui déchirent la route et vont se jeter dans le Rouaha; c'est uniquement dans le lit de ces ravins qu'elle a pu se procurer de l'eau [2]. Le pays était sec, le sol des plus arides. A peine si l'on voyait un brin d'herbe sur la terre fauve, glacée de reflets blanchâtres; et nos voyageurs se demandaient comment des troupeaux nombreux pouvaient y subsister.

La saison pluvieuse y débute en même temps que dans la Terre de la Lune, mais elle y dure moitié moins que dans le nord.

En certains endroits, où les champs sont rares, peu étendus et entourés de broussailles, il fut souvent difficile à la caravane de se ravitailler plus d'une fois par semaine.

Kimanou, djyari ou sultan d'Oubéna, fit bon accueil aux voyageurs; et la population, bien que sauvage et d'un aspect farouche, parut satisfaite en voyant la caravane.

1. Le chef de ces flibustiers, alors en guerre avec les Vouahéna, aurait certainement arrêté les voyageurs. On dit que, même en temps de paix, le tribut qu'il frappe sur les caravanes s'élève à la moitié de leur cargaison.

2. Si cette chaîne est d'une certaine longueur, elle peut former la ligne de séparation des eaux entre le Tanganyika et le Nyassa, et diviser latéralement, par une seconde rampe méridionale, la grande dépression du centre de l'Afrique.

Les Vouabéna sont chargés de perles, et se rapprochent des Vouarori par le costume, la nourriture et le logement. Toutefois ils sont moins propres que ces derniers, qui se lavent avec soin ; tandis que chez eux la même eau sert pour les mains, la figure et les dents. Ils poussent la bravoure jusqu'à l'insouciance du péril, et jurent par leur chef.

Soliman et ses associés avaient fait dans l'Oubéna des profits considérables en esclaves et en ivoire. Les premiers, captifs de guerre ou enlevés dans leur enfance, leur avaient été vendus au prix de quarante à soixante fils de perles; et comme il y a peu de commerce dans le pays, l'article y abondait; chaque porteur avait pu acheter au moins un homme; ce qui portait à huit cents le nombre des objets vivants qu'emmenait la caravane. Toutefois, la moitié de ces achats avait été perdue par suite de la désertion.

L'ivoire, qui ressemblait beaucoup plus à la sorte précieuse du Karagouah qu'au triste produit de l'Ounyanyembé, coûtait, à nos marchands, de trois cent cinquante à sept cents fils de perles diverses les trente-cinq livres.

L'étoffe est généralement refusée par les Vouabéna ; cette peuplade ne prend même les kitindi, larges bracelets de fil de laiton, qu'en échange de ses denrées.

A son retour, la caravane avait fait dix-huit marches sur la rive droite du Rouaha, où elle avait été victime d'un accident imprévu. Elle campait dans un ravin, appelé Bonyé, lit profond et large, qui, des hauteurs méridionales, se dirige vers le fleuve, quand tout à coup un rugissement d'eaux qui approchaient avec une incroyable vitesse la frappa de stupeur. En moins de quelques minutes cent cinquante hommes, probablement enchaînés, car la plupart étaient esclaves, furent emportés par le torrent, ainsi qu'une grande partie de l'ivoire.

Il est difficile de s'établir dans un endroit plus dangereux; et pourtant c'est la place où l'indigène bivaque de préférence, parce qu'il y a chaud pendant la nuit, et que le sol en est doux.

Après cette catastrophe nos voyageurs avaient pénétré dans le district où réside Moui'Goumbi, district voisin du Rouaha, et dont les habitants, prenant la caravane pour un corps de Vouabéna, s'étaient portés à la frontière au nombre de quatre mille. Ayant reconnu leur erreur, les Vouarori avaient chaleureusement ac-

cueilli les étrangers; et les saluant du nom de frères, les avait conduits à leur chef.

Moui'Goumbi paraissait avoir soixante-dix ans; c'était un homme replet, de grande taille et d'un air vénérable; il avait d'énormes oreilles, et le nez aquilin comme celui d'un More. Ses fils, au nombre d'une trentaine, lui ressemblaient tous, et par leur beauté contrastaient vivement avec la masse du peuple, qui est traitée par ses chefs comme de simples esclaves.

Suivant un récit traditionnel, la famille royale de l'Ourori serait originaire de Madagascar ou des îlots voisins.

Moui'Goumbi avait au bras gauche, au-dessus du coude, un volumineux bracelet d'ivoire, parure qui n'est permise qu'aux chefs, et portait une profusion de perles, dont une grande quantité, de forme et de couleur antiques, sont inconnues maintenant à Zanzibar. Il exprima sa surprise aux voyageurs de ce que les caravanes ne visitaient plus ses États; et dans l'espoir de les y faire revenir, il offrit à ses hôtes de leur donner gratuitement des hommes pour transporter leurs marchandises. Jamais en pareil cas les Vouarori ne désertent; leur chef punirait de mort cette infraction à ses ordres.

La caravane de Soliman et de Mohammed termina son voyage sans nouvel accident, mais après avoir subi les plus dures privations; depuis la résidence de Moui'Goumbi jusqu'à la côte, il lui avait fallu se nourrir d'herbe et de racines, faute de valeurs nécessaires pour se procurer des vivres.

Les chefs de cette caravane me montrèrent quelques spécimens de la population de l'Ourori, et me donnèrent, à l'égard de cette province, des détails qui confirmèrent tout ce que m'en avaient dit les Arabes de Kazeh.

L'Ourori s'étend de la frontière occidentale des Vouahéhé, jusqu'au méridien de la Terre de la Lune (côté du levant), et comprend un espace d'environ quarante marches, qui se font en majeure partie sur la rive nord du Rouaha. Il est habité par un peuple mi-pastoral, continuellement en guerre avec tous ses voisins. Jamais les Vouarori ne trafiquent des leurs; ils attaquent les Vouabéna, les Vouakimbou, les Vouahéhé, les Vouakonongo, les tribus voisines de l'Ounyangouira, et mènent leurs prisonniers à la côte, ou vont dans l'Ousagara les vendre aux caravanes qui passent. Très-abondant chez eux, l'esclave, n'y est pas

cher : un mâle adulte y vaut de quatre à douze mètres de calicot écru.

Il y a quelques années, des Vouarori, commandés par le chef du district, envahirent le territoire de Kalala, sultan des Vouasoukouma; ils furent battus par Kafrira de Kivira, qui avait épousé la fille de Kalala, et perdirent leur chef dans cette malheureuse expédition.

Ils avaient également porté leurs ravages dans l'Ounyanyembé, dont ils forcèrent les indigènes à se réfugier au sommet des rocs situés entre Yombo et Kazeh.

Les Vouarori ont plus d'une fois menacé les États de Foundikira; et les Vouagogo, ces orgueilleux insulteurs des tribus voisines, les regardent avec un respect mêlé de crainte.

En somme, les Vouarori ont dévasté l'Ounyangouira et l'Ouhéhé, dispersé les Vouamia et les Vouakimbou; ils ont, par leurs tributs exorbitants, par les droits qu'ils avaient mis sur l'eau, fermé la route principale qui conduisait à la mer; et il y a cinq ans, deux Arabes de la côte furent tués par ces bandits. On assure qu'ils se tiennent plus tranquilles depuis que les Vouatouta les ont battus; néanmoins, lors de notre passage, ils venaient d'enlever les troupeaux de l'Ougogi, et l'on ne pouvait plus aller de ce district dans leur province.

Comme pour tous les peuples pasteurs de cette partie de l'Afrique, les bêtes bovines sont le principal objet de leurs razzias. Quand un troupeau de vaches leur tombe entre les mains, ils fondent sur elles comme des hyènes, les transpercent de leurs asségaïs, les déchirent et en dévorent la viande crue.

Les Vouarori sont de petits hommes, à la peau noire et ratatinée. Ils doivent sans doute leur manque de taille à l'insuffisance de nourriture qui les affame depuis une longue suite de générations. Leurs sultans, nous l'avons dit, sont au contraire grands et forts, et d'une beauté exceptionnelle.

Parmi les esclaves que m'a montrés Soliman, je n'ai vu, en fait de marques distinctives, que deux petites lignes gravées sur les tempes au moyen du tatouage.

Le costume des hommes est formé d'un manteau en verroterie, qui pèse de dix à douze livres, et couvre les épaules comme une cape européenne; une large ceinture de pareille matière est portée par quelques-uns. Les femmes ont une petite jupe également

en fils de perles, et qui leur vient aux genoux ; celles qui ne sont pas assez riches pour se la procurer, sont couvertes d'une peau.

L'arme favorite des Vouarori est une javeline souple et mince ; ils en ont une douzaine dans une sorte de gaîne, et les jettent au loin avec autant de force que d'adresse. Une lance, pesante et longue, leur fournit en outre le moyen de serrer de près leur ennemi. Le fer en est tiré du pays même, où il abonde, ainsi que dans l'Oubéna.

Les Vouarori habitent de grands tembés, qui, dit-on, renferment de quatre à cinq cents âmes. Leur régime alimentaire se compose de laitage et de viande, surtout de chiens engraissés pour cet objet, et dont les chefs sont très-friands ; il s'y ajoute du maïs, du sorgho et du millet ; le riz ne vient pas dans ces terrains desséchés.

Au pombé dont ils s'enivrent, les Vouarori joignent le chanvre, qu'ils fument dans des pipes fabriquées avec de petites gourdes, et qu'ils mêlent à leur nourriture végétale. Ils supportent, dit-on, l'abstinence d'une manière exceptionnelle, peuvent marcher pendant six jours sans prendre aucune nourriture, et ne boire que toutes les vingt-quatre heures.

De même que les Bédouins d'Arabie, leurs chefs accueillent les étrangers d'une façon hospitalière, les traitent généreusement tant que ces derniers restent leurs hôtes, et les détroussent dès qu'ils ont quitté le village.

Le 19, une caravane de Vouanyamouézi étant arrivée, j'eus immédiatement les porteurs qui nous étaient nécessaires, preuve que je n'avais pas perdu la confiance des indigènes. Nous pûmes enfin dire adieu au Zoungoméro ; et le 21 janvier la caravane se remit gaiement en route.

Les neuf premières étapes, que nous avons déjà décrites, nous fournirent peu d'observations intéressantes, et pas la moindre aventure. A Yégéa, près du Douthoumi, la vase ayant d'un mètre cinquante à deux mètres de profondeur, nous fîmes un détour pour aller passer le marécage un peu plus bas que nous ne l'avions fait précédemment ; ce n'en fut pas moins une rude épreuve que de franchir plusieurs milles sur ce terrain fangeux, où l'on entrait jusqu'aux genoux.

En certains endroits il nous fallut ramper sous des tunnels percés dans les grandes herbes qui voilent le Mgazi et divers

autres cours d'eau. On ne s'imagine pas la défaillance que vous fait éprouver, au sortir d'une chaleur suffoquante, l'humidité qui vous pénètre et vous glace dans ces couloirs fétides. Chaque fois, en débouchant de ces égouts mortels, nous étions contraints de nous arrêter pendant une demi-heure, et nous ne retrouvions un peu de force qu'après avoir bu un verre de limonade éthérée, et fumé une ou deux pipes d'un tabac excessivement âcre.

Peu à peu nous dûmes abandonner une partie de nos bagages; les porteurs étaient devenus plus ingouvernables que jamais, et les fils de Ramji se considéraient comme déliés de leurs engagements.

Le 25 nous traversâmes le flot jaune, rapide et froid de la Mgéta, où avait disparu ma grande carabine; et pleins d'assurance, nous entrâmes dans l'Ouzaramo, qui jadis nous causait de vives terreurs.

Le 27 nous traversions sains et saufs le village où M. Maizan fut assassiné. C'était le jour de l'ouverture du ramadan; et l'un des esclaves de Ben-Sélim, que celui-ci avait envoyé en secret à Zanzibar, revint ce même jour, apportant à son maître des habits, des lettres et des provisions de bouche.

Le 28 la caravane se trouvait à l'embranchement des routes de Mbouamaji et de Kaolé, où jadis les Vouazaramo nous avaient barré le passage. Personne aujourd'hui ne pensait à nous le disputer : nous étions pauvres et nous ne valions pas qu'on bravât nos mousquets. Néanmoins, dans la soirée, le chef de nos Vouanyamouézi crut devoir faire à ses hommes la faveur d'une harangue. On parlait d'un engagement sérieux entre les Vouazaramo et les gens d'une caravane qui nous avait précédés; il fallait donc être prudents, ne pas partir trop tôt, ne pas s'arrêter trop tard. « Que pas un de vous, s'écria l'orateur, ne s'éloigne du gros de la caravane, que pas un ne reste en arrière, que pas un ne la devance. Vous accompagnez des Vouazoungou, et s'il arrivait un malheur, votre nom serait à jamais perdu! »

Cette dernière phrase fut répétée plusieurs fois avec une ardeur croissante; chacune des parties de ce discours avait fait naître un murmure général qui dénotait l'approbation.

Comme je viens de le dire, il n'y avait pas le moindre péril à craindre. On fit cependant courir le bruit que nous devions être attaqués le lendemain dans un fourré, où il était impossible de tendre un arc. Dans l'après-midi Ben-Sélim vint me trouver, et

d'un air d'importance me fit part de la triste nouvelle : le chemin nous était coupé; il le savait; un esclave le lui avait appris; je devais envoyer à la côte, pour y demander du renfort, aller trouver un chef, et obtenir à prix d'étoffe qu'il arrangeât l'affaire.

Il était inutile de résister; je craignais que mon Arabe, astucieux et poltron, ne mît des obstacles réels à notre passage; et lui cédant, bien qu'avec répugnance, je donnai deux shoukkahs d'étoffe arabe et une d'indienne bleue à une escouade de quatre estafiers tout nus, qui devaient venir avec nous jusqu'à la côte, et qui au bout d'un quart d'heure avaient pris la fuite.

Les Béloutchis, leur djémadar en tête, sachant qu'ils n'avaient rien à craindre, firent le guet avec zèle; et pour la première fois ils poussèrent pendant la nuit les cris perçants qui forment le *qui vive!* des Orientaux. Priés de faire moins de tapage, ils grommelèrent que c'était dans notre intérêt, et non pour leur plaisir qu'ils veillaient à la sûreté commune.

Le 30 janvier nos Zanzibarites jetèrent des cris d'ivresse à la vue du mangoustan, et se désignèrent à l'envi, les jacquiers, les ananas, les citronniers et les cocotiers, à mesure que ces arbres leur apparaissaient.

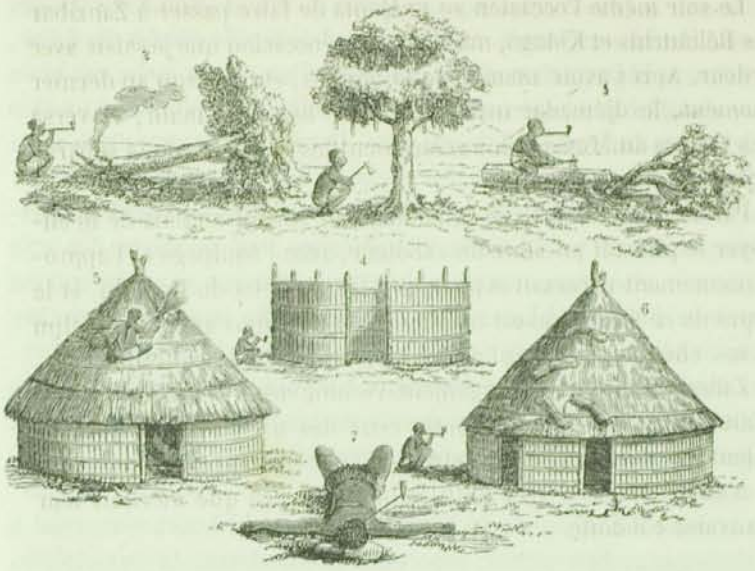
Le 2 février, le capitaine et moi, nous nous découvrions à la vue de l'Océan qui miroitait au soleil, et nous lui adressions trois saluts, trois fois répétés, plus un, d'après la coutume anglaise en pareille circonstance.

Le lendemain nous passions entre les pieux ornés de crânes, qui aujourd'hui grimacent dans le collége de médecine de Londres, noir Temple-bar[1] qui nous montrait le chemin du petit village de Kondouchi. La caravane y fit son entrée avec le cérémonial habituel; les guerriers dansèrent, crièrent, déchargèrent leurs mousquets; toute la population, depuis les vieillards jusqu'aux bambins, se pressa autour de nous; le beau sexe nous acclama vigoureusement, la foule nous conduisit à la hutte qu'avait fait balayer et meubler pour nous le vieux Premji, principal banian du principal faubourg de la localité; et les regards et les éclats de rire ne cessèrent que quand la force de rire et de regarder manqua aux spectateurs.

1. Porte bâtie aux confins de la cité de Londres, par sir Christopher Wren, en 1670. On y exposait autrefois la tête des suppliciés, condamnés pour crime d'État. (*Note du traducteur.*)

Le soir même l'occasion se présenta de faire passer à Zanzibar les Béloutchis et Kidogo, ma bête noire, occasion que je saisis avec ardeur. Après avoir mendié de la poudre, etc., jusqu'au dernier moment, le djémadar insista pour me baiser la main, et versa des larmes amères que lui arrachaient les angoisses de la séparation.

Par le même bateau je demandais au consul anglais de m'envoyer le plus tôt possible un caboteur, avec l'équipage et l'approvisionnement nécessaires pour explorer le delta du Roufidji, et le cours de ce fleuve qui est inconnu. Peu de temps après Ben-Sélim et ses enfants rentrèrent dans l'île, y compris la belle Halimah, et Zahouadah, qui fut largement récompensée des soins qu'elle avait donnés au capitaine; enfin ceux des fils de Ramji qui n'avaient pas déserté allèrent retrouver leur maître, et furent reçus, je n'en doute pas, avec toute la bienveillance que méritait leur mauvaise conduite.



Constructions des cases. — 1, 2, Abatage des arbres. — 3. Débit du bois. — 4. Clayonnage. — 5, 6. Couverture.

CHAPITRE XVIII.

Sur la vie des indigènes de l'Afrique orientale.

Cette assertion étonnera celui qui a des idées arrêtées sur la misère des peuplades où se recrute l'esclavage; mais il n'en est pas moins vrai que, dans la région que nous venons de parcourir, l'Africain est mieux vêtu, mieux nourri, mieux logé, moins accablé de travail que les infortunés raïotes[1] de l'Inde anglaise; peut-être même, dans les endroits où la traite n'est pas active, son sort est-il préférable à celui des paysans de quelques-unes des plus riches contrées de l'Europe. Un instant avant le lever du soleil, il quitte la peau de vache qui lui sert de couchette; c'est

1. Fermiers du sol, le cultivant à bail perpétuel; euphémisme, qu'on peut traduire par attaché à la glèbe. (*Note du traducteur.*)

l'heure la plus froide du jour ; il fait du feu et allume sa pipe qui ne l'abandonne jamais. Dès que le soleil a pris un peu de force, il écarte la porte de roseaux qui ferme l'entrée de sa hutte, et va se chauffer aux rayons du matin. Le village est populeux, toutes les cases du tembé sont contiguës ; il peut causer avec ses amis sans se déranger.

Vers sept heures, lorsqu'il n'y a plus de rosée, l'aîné des garçons conduit les bestiaux au pâturage, en poussant des cris sonores, et en faisant faire un service actif à son gourdin, qui est pointu des deux bouts. Il ne reviendra que le soir, au coucher du soleil.

Une heure après, chacun rentre chez soi et mange une bouillie de sorgho ; celui qui n'a pas de farine, va trouver un ami et partage sa collation. Lorsqu'il y a du pombé, on en consomme depuis l'aurore.

Quand il a déjeuné, l'Africain, sa pipe à la bouche, se rend à l'ihouanza, lieu public dont nous avons donné la description. Il y passe la journée au milieu de ses camarades, à jaser, à rire, à fumer, à dormir, et quelquefois à jouer. Pour lui, comme pour la plupart des peuples dans l'enfance, le jeu est une passion. La partie ordinaire est ce que nous appelons face ou pile : une pierre plate, un disque de métal, où le fond d'un vieux pot en fournissent les éléments. Les plus civilisés ont appris le *bao* sur la côte, espèce de trictrac dont la table offre des creux circulaires, et qui se joue avec des jetons.

Plus d'un Mnyamouézi, après avoir joué tout son bien, y compris sa vieille mère, contre une vache ou deux chèvres, s'est vu contraint de se vendre pour payer son enjeu. Cet amour du bao, et les pertes qui en résultent, donnent lieu, comme on pense, à de nombreuses discussions ; les querelles sont vives, mais entre compatriotes elles s'arrangent à l'amiable.

Ceux qui ne jouent pas cherchent une occupation qui, tout en employant les doigts, laisse reposer le corps et ne fatigue pas l'esprit : ils taillent des baguettes, les façonnent, percent des tuyaux de pipe, les entourent de fil de métal, ce qu'ils font avec art ; se rasent mutuellement la tête, s'arrachent la barbe, les sourcils et les cils, montent des armes ou les polissent.

Vers une heure, à moins qu'il n'en soit empêché par ses tra-

vaux, l'Africain retourne chez lui, prendre le repas que lui ont préparé ses femmes; toutefois d'un caractère éminemment sociable, il n'est pas rare qu'il dîne à l'ihouanza, où les parents, les amis, les frères ne manquent pas de venir à cette heure, la plus importante de toutes.

Pour l'homme primitif, manger est le but de l'existence, sa préoccupation du jour, son rêve de toutes les nuits. Le civilisé qui n'a jamais eu faim, sans qu'à l'instant même il n'ait satisfait son appétit, ne saurait comprendre jusqu'à quel point l'âme de son frère sauvage est dominée par l'estomac. Il ne peut concevoir l'extase où le cadavre d'une vieille chèvre plonge l'animal humain que la faim dévore, l'intensité du plaisir qu'éprouve cet esprit, absorbé par les entrailles, à surveiller les progrès de la cuisson, et de quel œil jaloux cet affamé regarde celui qui mange [1].

Du grain, des légumes, du poisson et de la viande composent le fond de la nourriture des tribus qui nous occupent; le laitage, le miel, les bananes, les fruits de l'élaïs, et quelques autres, en sont les friandises.

Le poisson est commun dans les lacs et les rivières de cette région bien arrosée; les riches le méprisent; mais c'est pour le pauvre, l'esclave, et le voyageur, une véritable manne. La viande qu'on lui préfère, et dont chacun est avide, est un luxe hors de la portée de la multitude; pour qu'elle en goûte, il lui faut ramasser les débris que ses chefs lui abandonnent.

Les Arabes affirment que, sous ce climat, les végétaux donnent des aigreurs, et que la nourriture animale y est beaucoup plus digestive. Les indigènes semblent partager cette opinion; dès qu'ils

1. Que demander à l'être qui a souvent pâti du manque de nourriture, lorsque Arago lui-même écrit, en parlant du dégoût que lui avaient inspiré ceux qui se disputent un aliment quelconque : « Mes sentiments ont bien changé à cet égard depuis que j'ai été personnellement en butte aux tortures de la faim; j'ai reconnu en effet qu'un homme, quelles qu'aient été son origine, son éducation, ses habitudes, se laisse gouverner dans certaines circonstances bien plus par son estomac que par son intelligence et son cœur. »

Les gens rassasiés, à qui l'odeur des mets les plus délicats répugne, ainsi qu'il arrive toujours après un bon repas, sont indignés des appétits brutaux que la privation déchaîne, et déversent la raillerie, sinon le blâme, sur ceux qui se préoccupent d'en affranchir les masses en y donnant satisfaction. Ils oublient que la question alimentaire est une question de morale autant que de bienfaisance, et qu'il en est des besoins matériels de l'individu, comme des forces de la nature, on ne peut les dompter qu'en leur obéissant. (*Note du traducteur.*)

le peuvent ils ne mangent que de la viande[1], et ils regardent la graisse comme l'élément essentiel d'une bonne table.

Pour satisfaire cet appétit carnassier, l'Africain dévore tout ce qui respire ; à ses yeux pas d'animal immonde. Néanmoins il préfère à toute autre la viande de bœuf, que les étrangers tiennent pour échauffante, et pour donner des flatuosités. Comme presque partout, les gens de ce pays-ci dédaignent la chair des bêtes sauvages quand ils ont celle d'un animal domestique.

Après le bœuf, c'est la chèvre qui, dans les provinces de l'intérieur, obtient la préférence ; il en est de même chez les Arabes de Zanzibar ; tandis que ceux de l'Oman et de l'Arabie occidentale abandonnent la chèvre aux Bédouins. La viande la moins estimée dans cette partie de l'Afrique est le mouton ; et à voir cette chair pâle, molle et coriace, on comprend la répugnance qu'elle inspire.

Depuis quelques années la volaille est devenue à la mode ; les naturels mangent aujourd'hui des poules et des pigeons ; mais pas un ne voudrait goûter à un œuf. Cette aversion pour les œufs est-elle d'origine étrangère ou le résultat d'un préjugé natif? Il est difficile de le dire. L'œuf mundane de la mythologie indoue a probablement fait naître l'axiome : *Omne vivum ex ovo;* et les mystiques propagateurs de cette genèse n'auront pas voulu manger l'œuf qui représentait le principe de vie. Le motif qui les faisait agir s'est perdu, le préjugé lui succéda, et il est possible que dans les temps anciens il ait passé en Afrique, où l'on ignora toujours quelle en était la source.

1. Ce besoin excessif de nourriture animale, qui étonne sous un climat aussi chaud, vient probablement du défaut de sel, qui dans toute cette région est rare ou de mauvaise qualité. « Lorsque les pauvres, dit le Dr Livingstone, étaient forcés de vivre de racines ils avaient de fréquentes indigestions; les médecins du pays mêlent, en pareil cas, un peu de sel aux drogues qu'ils administrent ; je suivis leur exemple et m'en trouvai à merveille. Le lait et la viande produisent le même effet, bien qu'avec plus de lenteur. Il m'arriva, après avoir été privé de sel pendant quatre mois, de n'éprouver aucun désir d'en goûter, mais de souffrir cruellement du besoin de manger de la viande, ou tout au moins de prendre du laitage. Ce besoin impérieux se faisait sentir aussi longtemps que je restais au régime végétal; la chair, bien qu'elle eût bouilli dans une eau parfaitement insipide, avait pour moi un goût de sel très-agréable; elle éteignait complétement le désir excessif dont j'étais tourmenté, et faisait disparaître les côtes de bœuf rôties, et les calebasses de lait froid *que je voyais dans mes rêves.* »

Certes il n'existe pas d'esprit plus désintéressé, plus au-dessus des faiblesses humaines, pas de nature mieux trempée que celle de cet homme, oublieux de lui-même entre tous, et le voilà obsédé par le désir de manger de la viande, ni plus ni moins que les malheureux dont l'abjection nous révolte. (*Note du traducteur.*)

En fait de venaison, la chair du zèbre est la plus appréciée; on la boucane ou on la fait sécher au soleil; ce qui lui laisse néanmoins tout son fumet. Parmi les antilopes quelques-unes sont d'un tendre et d'un succulent délicieux; mais la plupart ont la fibre grasse et dure, la chair noire et indigeste.

Si vous voulez déterminer l'Africain à vous accompagner, donnez lui plus de viande qu'il n'en aurait chez lui; sa passion pour cet aliment triomphera de son imprévoyance habituelle. Il érigera une plate-forme de roseaux, qu'il placera sur de petits pieux de quarante à cinquante centimètres de hauteur, y déposera son quartier de bœuf, ou sa chèvre, débités par masses, et les fera sécher à la fumée d'un feu couvert. Ainsi préparée, sa viande, qu'il a saupoudrée de sel, se conservera plusieurs jours. Les porteurs n'hésiteront jamais à augmenter leur charge de quelques livres de cet article, quel que soit le fardeau qu'ils aient déjà. Pour la sécher au soleil, ils l'étendent sur une corde, ou la placent sur une pierre. Préparée de cette façon, elle perd beaucoup de ses qualités nutritives; mais elle est bien moins encombrante. Réduite en petits morceaux et déposée dans une gourde, avec du beurre fondu, cette viande sèche forme le kavourmeh, célèbre en Orient comme provision de voyage; cuit avec du riz ou d'autre grain, le kavourmeh est un régal pour l'indigène.

Lorsqu'il ne peut pas avoir de viande, et que l'eau potable est rare, l'Africain ouvre la jugulaire d'un bœuf, et s'y attache comme une sangsue. Cette pratique est fréquente dans les royaumes du nord; et quelques tribus, comme les Vouanyika des environs de Mombas, mêlent du sang avec le lait dont elles fabriquent le beurre.

La nourriture quotidienne du pauvre consiste en une bouillie de sorgho, de maïs ou de millet. Les Arabes sont les seuls qui aient du froment; et le riz, ainsi que dans l'Inde, n'est cultivé qu'en certains endroits. L'Africain, voire l'Arabe de Zanzibar, les Vouasahouahili et les Vouamrima ignorent l'art si simple de faire lever le pain avec du petit-lait, ou de la pâte aigrie de farine de fève, et autres matières tout aussi faciles à se procurer, dont les Omanis font usage. Ils n'en sont pas encore au pain grossier que les Indous nomment chapati, et n'ont jamais fait griller le maïs.

En voyage, l'Africain fait bouillir le sorgho, sans prépara-

tion aucune ; il en avale le bouillon et dévore le grain, qui dans cet état s'appelle masango. Chez lui notre homme est plus difficile : la graine qu'il mange a été décortiquée sur une dalle (le moulin à bras n'est pas connu dans le pays) ou broyée avec un peu d'eau dans un grand mortier de bois; lorsqu'elle est réduite en poudre grossière, on la jette dans un vase renfermant la quantité d'eau bouillante que la farine peut absorber; on y ajoute un peu de sel, quand on en a, on remue avec une grande cuiller, ou plutôt avec une spatule, jusqu'à saturation complète ; on met cette pâte massive dans un panier pour qu'elle s'égoutte; et vous avez l'*ougali*, qui forme la base de l'alimentation dans toute cette partie de l'Afrique.

Les légumes sont communs, dans les districts les plus fertiles, pendant toute la durée des pluies. On en conserve plusieurs, surtout la patate douce et le mousseron, qui divisés par tranches, et séchés au soleil, peuvent se garder un an. Pendant la sécheresse, on en fait du bouillon et des purées liquides.

Toutes ces tribus aiment le laitage; quelques-unes même en font leur nourriture exclusive durant la masika, où les vaches ont une herbe copieuse, et où par suite le lait abonde. Celui-ci est employé sous trois formes différentes : à l'état frais, où il s'appelle *mabichi*, converti en *mabivou* (c'est-à-dire en lait de beurre), et en caillé ou *mtindi*, le laban des Arabes, et le dahi de l'Inde.

Les tribus dont nous parlons ne connaissent pas l'art de réduire le lait en une sorte de pâte, et d'en faire ces boules qui, dans l'Inde, s'obtiennent par l'évaporation du sérum, et s'appellent *doudhpinda ;* elles ignorent de même la préparation du caillé durci que les Bédouins d'Arabie nomment *el igt*, et les Persans *kourout*, ainsi que les Béloutchis et les habitants du Sind. Elles considèrent le fromage comme un produit surnaturel, et accusent le magicien qui opère un semblable miracle, de jeter un sort à leurs vaches.

Comme boisson, le lait doux est peu goûté des indigènes; les Arabes et les Portugais du Mozambique s'en abstiennent, dès que le soleil a pris de la force, disant qu'il augmente la bile, et peut donner la fièvre. Il y a une chose certaine, c'est que fort agréable à boire le matin, il l'est très-peu au milieu du jour. Le lait caillé jouit au contraire de la faveur générale, parce qu'il rafraîchit et

désaltère; ceux qui en boivent depuis leur enfance en ont un désir excessif, pour peu qu'ils en soient privés. On en trouve dans tous les villages où il y a des vaches, tandis que le lait doux est excessivement rare; tiré dans des pots qui en ont renfermé d'acide, il est toujours plus ou moins tourné.

Le caillé de cette région n'est cependant pas, comme dans le Somal, en grumeaux flottants sur le plus aigre de tous les liquides; on ne le fait point avec de la présure de chevreau comme le pratiquent les Arabes, ni avec la solanée que les Béloutchis nomment panir; on le laisse tout bonnement, comme dans l'Inde, et c'est la meilleure manière, cailler dans des vases à cet usage, que l'on passe fréquemment au feu pour les purifier.

Le beurre n'existe que dans les lieux où les troupeaux abondent. Il est fait dans une gourde où l'on mélange à la crème, du lait un peu acide, et que l'on agite pendant plus ou moins de temps. C'est un triste produit, sans couleur et sans consistance, qui n'est jamais lavé, et qu'on met en réserve dans des boîtes d'écorce, appelées vilindo, où il rancit d'une horrible façon. Pour le fondre on le place tout simplement sur le feu, d'où on l'enlève, sans l'avoir fait bouillir, sans l'avoir écumé; puis on le verse dans de vieux pots, de vieilles gourdes qui servent depuis longtemps au même usage, et il y contracte une odeur et une amertume odieuses.

Les Arabes, dans l'espoir de lui faire perdre son goût nauséabond, le remettent sur le feu, et quand il commence à bouillir y jettent une poignée de riz ou de farine.

A l'ouest de la Terre de la Lune, c'est du beurre que l'on brûle dans les lampes.

L'huile ordinaire du pays est celle d'arachide; quand le beurre fondu leur manque, les Arabes emploient cette huile pour accommoder le manioc et les légumes. En pareil cas il vaut mieux se servir de l'outo, produit extrait du sésame, qui croît partout sur la côte, et s'étend assez loin dans l'intérieur des terres. On obtient l'outo en broyant la graine qui le renferme dans un grand mortier de bois; lorsque l'huile apparaît on y verse un peu d'eau chaude, et l'on continue l'écrasement avec d'énormes pilons : tout ce qui surnage est enlevé avec des cuillers de bois, et versé dans des pots et des gourdes.

Bien que l'élaïs se rencontre à Zanzibar, et dans les îlots voi-

sins, on ne trouve d'huile de palme qu'aux environs du Tanganyika, où elle s'appelle chikichi.

Les indigènes extraient encore des deux variétés de ricin qu'ils possèdent une huile qui, en dépit de son affreuse odeur, est généralement employée comme pommade. En différents endroits, notamment dans l'Ounyanyembé, où le concombre pousse en quelque sorte à l'état sauvage, les Arabes tirent de ses graines une huile de table qui surpasse peut-être les meilleurs produits de l'olive. Notons à ce sujet que l'olivier n'existe pas dans cette partie de l'Afrique ; les Arabes de la Mrima qui ne l'ont jamais vu, n'en parlent qu'avec respect parce qu'il est mentionné dans le Coran.

Ici chacun fait sa bière ; l'Ihouanza du village est la brasserie commune. Dans quelques tribus néanmoins, la préparation de la drèche est abandonnée aux femmes, dont elle constitue la principale besogne. Le pombé des Africains est une bière sans houblon, dont l'usage remonte au siècle d'Osiris ; c'est le bouzah d'Égypte, le merissa du Nil supérieur, le xythoum de l'Ouest, enfin l'oala ou boyaloa des Cafres et des tribus de l'Afrique du sud.

Comme saveur, le pombé ressemble à du moût de bière aigri, de la plus mauvaise espèce ; mais les indigènes, qui le trouvent d'abord détestable, sont bientôt réconciliés avec lui par les sensations qu'il fait naître. Il agit sur le cerveau peu à peu, sans violence, narcotise le buveur et le plonge dans un sommeil profond, suivi d'un engourdissement aussi précieux au barbare, pour qui l'ivresse est un bienfait, que redouté de l'Européen.

Suivant les Arabes, qui le rangent dans ce qu'ils nomment les boissons froides, le pombé donne des rhumatismes et amène l'hydrocèle. Il a du moins les effets altérants du gin : l'ivrogne se reconnaît là-bas à ses paupières rouges et chassieuses. Lorsque pour l'épaissir on y laisse le marc, il est extrêmement nutritif; et les vieux buveurs, hommes ou femmes, qui en absorbent une quantité surprenante avant d'être ivres, finissent par ne plus manger.

Il se fait en général de la manière suivante : la moitié du grain qu'on veut employer, sorgho ou millet, parfois un mélange de ces deux céréales, est mis dans la terre ou dans l'eau jusqu'à ce que la germination commence ; le grain est alors écrasé, puis ajouté à l'autre partie non germée, réduite également en farine ; quelquefois on y met un peu de miel ; on fait bouillir le tout à

deux ou trois reprises différentes, on le passe à travers une natte en forme de chausse, et on le laisse fermenter; au bout de trois jours cette bière est acide comme du vinaigre.

On fait encore avec le sorgho une boisson très-estimée qui s'appelle togoua. Épaisse et douceâtre au début, comme l'eau de gruau miellée, elle s'éclaircit en fermentant, et devient très-capiteuse. Comme il faut beaucoup de grain pour les fabriquer, ces breuvages sont toujours chers; la grande gourde ne se vend jamais moins de deux fils de perles, et les voyageurs la payent fréquemment dix khétés. Il y a quelques années, les Arabes avaient enseigné aux Vouanyamouézi à distiller le grain; mais ceux-ci retournèrent bientôt à leur boisson habituelle.

L'usage du pombé est commun à toutes les tribus de cette région; celui des autres produits enivrants est local. A Zanzibar et sur la côte, on a le tembo ou toddy, qui est fourni par le cocotier, et d'où l'on extrait, en différents endroits, un pernicieux alcool, appelé mvinyo. Les riverains du Tanganyika tirent de la séve de l'élaïs un breuvage qui, placé dans des vases malpropres, ne tarde pas à s'aigrir, et a l'âcreté du vin de Silésie dont les pauvres mettent des compresses sur les membres contus ou brisés.

Nous avons cité l'emploi du bhang et de la graine de datura.

L'un des liquides les plus appréciés de l'indigène est le vin de banane qu'il recherche en raison de la promptitude de son effet enivrant. Le fruit mûr, qu'on a eu soin de peler, est pétri à la main avec de grosse herbe verte; le jus qui s'en exprime se filtre au moyen d'un cornet en feuille de bananier, cornet qui l'entonne dans une gourde propre, et dont on ne bouche l'orifice qu'en partie; une poignée de grain concassé, ou torréfié, en accélère la fermentation, et après être restée deux jours dans une pièce chaude, cette liqueur vineuse, appelée mahoua, peut être bue.

Ces peuplades ne connaissent pas le bérille [1] étincelant des Abyssins et des habitants d'Harar, ni l'hydromel des Bushmen. Le miel est cependant commun dans le pays, où près des villages on voit des ruches suspendues à tous les arbres dont la cime est ombreuse [2].

1. Sorte d'hydromel.

2. Nous avons décrit plus haut ces ruches formées d'une partie de l'écorce d'un tronc d'arbre, et qui doivent à leur forme cylindrique le nom de mazinga ou canon.

Indépendamment de ces ruches, les abeilles pullulent dans les bois et dans les jungles, où elles remplissent un rôle important par le transport du pollen et la caprification. Leur miel, que les indigènes vont recueillir et qu'ils mettent dans des gourdes, est de triste qualité ; mêlé de boue et d'écorce, d'une saveur peu agréable et très-fluide, il rappelle la miellée des guêpes d'Europe, et ne donne que fort peu de cire ; du reste, il n'est pas cher. Le produit qu'on tire des ruches est infiniment préférable, et cependant bien inférieur au miel des pays civilisés, même à celui des Indes. Toutefois, c'est une ressource tant qu'il n'a pas vieilli; on en dégage une cire jaune de bonne espèce que les Arabes mélangent avec du suif, et dont ils font une bougie satisfaisante.

C'est après la mousson qu'il faut recueillir ce miel, et qu'il a toute sa valeur; mais l'indigène le conserve jusqu'à ce qu'il ait fermenté ; il le garde parfois deux ou trois ans, et n'a plus qu'un liquide chargé d'écume, d'un rouge brun et d'un goût détestable. Il est rare qu'il en extraie la cire, bien que les Arabes lui en donnent l'exemple en faisant passer le leur à travers des nattes ou des sacs de bananier.

Le prix de ce miel est de quatre à douze mètres d'étoffe la grande gourde. Lorsqu'il n'est pas cher, les Arabes en font du sucre en le déposant au frais pendant quinze ou vingt jours après l'avoir clarifié ; il se produit alors à la surface une granulation qui, par le goût et l'aspect, a du rapport avec le cassonade. Enfin, en ajoutant quatre parties d'eau à une partie de miel, vous avez au bout de quinze jours du siki, vinaigre faible et sans saveur qui est le seul de la contrée.

Excepté dans la zone maritime et dans le voisinage des lacs, où la canne à sucre vient spontanément, on n'a que du miel pour adoucir les mets et les boissons; même dans les endroits où la canne est le plus commune, les indigènes se contentent de la mâcher; il ne leur vient pas à l'esprit d'en extraire le sirop, et ils ne savent point en convertir la séve en liqueur enivrante, ainsi que le font les gens de l'Ousoumbara. Le sucre pourtant les attire comme les mouches; ils le trouvent délicieux, battent des mains avec transport quand ils en aperçoivent, l'achètent son pesant d'ivoire; et s'il en tombe une pincée devant eux, ils avalent une once de terre, plutôt que d'en laisser perdre un atome.

Dès qu'il a mangé, l'Africain est invariablement saisi d'un accès de torpeur, d'où il s'éveille pour employer l'après-midi comme il a passé la matinée : à causer, à jouer, à fumer, à chiquer de la terre douce. Vers le coucher du soleil, tout le monde sort de chez soi pour jouir de la fraîcheur ; les hommes s'asseyent à la porte de l'ihouanza ; les femmes vont chercher de l'eau pour les besoins du ménage, prennent ensuite leurs petits tabourets, leurs grandes pipes, et se rassemblent pour fumer et babiller.

En certains endroits cette heure est délicieuse; les naturels eux-mêmes, bien qu'étrangers à toutes les doctrines de l'esthétique, sont vivement émus par l'indicible beauté, le charme profond de la scène qui les entoure.

A l'approche de la nuit, les portes du village sont closes, on trait les vaches, on rentre dans sa case, ou l'on va s'accroupir autour du feu de l'ihouanza, et jaser avec les amis. L'Africain n'a pas encore eu l'idée de mettre de l'huile au fond d'un vieux pot, de faire une mèche et de l'y tremper. Quand il a besoin de lumière il allume une branchette de msasa, bois oléagineux, élastique, noueux et dur, fort employé dans la confection des cannes des arcs et des lances, et qui brûle pendant un quart d'heure en jetant une flamme brillante.

A minuit, chacun a retrouvé sa couche, et ronfle sans interruption jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Pour qu'il y ait jouissance complète, il faut que la nuit se passe dans une insensibilité absolue; et bien qu'on se lève de bonne heure, on prolonge la veillée, afin de pouvoir dormir une bonne partie du jour.

Il est certain que ces barbares mènent la vie assez lestement; la dissipation, toutefois, n'a point chez eux les tristes effets qu'elle produit parmi nous; ils ne connaissent pas les liqueurs spiritueuses, et, par conséquent, le *delirium tremens* qui en est le résultat. Leur seul travail d'esprit est borné à la satisfaction des besoins les plus simples, et aux combinaisons peu compliquées du jeu qu'ils affectionnent. Chez nous, l'état particulier du système nerveux horriblement surexcité, les conditions anomales où nous nous plaçons en nous entassant dans des villes trop étroites, malgré leur étendue, engendrent une foule de maladies affreuses qu'ignore l'enfant de la nature.

C'est au milieu de ce loisir perpétuel que l'Africain passe l'été. Quand s'annoncent les pluies d'hiver, la question du pain quoti-

dien lui fait secouer son indolence. Il sort de sa case entre six et sept heures, souvent sans avoir rien mangé (les vivres sont rares à cette époque); il travaille jusqu'au milieu du jour, et ne revient parfois qu'à deux heures prendre la nourriture qu'on lui a préparée. Il se remet à la besogne après dîner, et si le temps presse, ses femmes travaillent avec lui.

Au coucher du soleil tous les laboureurs se réunissent, et la pioche sur l'épaule, ils reviennent à leur case en chantant une espèce de dulce domum, à la fois simple et agréable à entendre.

Si la lune brille, l'esprit s'anime, la fureur du plaisir s'empare de toute la bande, le tambour fait rage, les chants s'élèvent, et l'on commence à danser avec l'ardeur sérieuse qui préside à cet exercice; mais bientôt la gravité fait place au délire, et la Terpsichore africaine mérite le reproche dont Mahomet s'autorise pour défendre la danse à ses disciples.

Rien de plus mauvais que la musique de cette région. Admirablement doués à l'égard du rhythme, les indigènes, dépourvus de toute sensibilité d'oreille, trahissent leur impuissance musicale en se montrant satisfaits des sons les plus monotones qu'ils ne cherchent ni à varier, ni à combiner entre eux. Ils manquent dans cet art, comme en toute chose, du souffle créateur, du moindre esprit d'initiative, et n'y font aucun progrès. Il est cependant impossible de ne pas remarquer la joie que leur procure la musique. Le canotier accompagne d'une chanson les mouvements de sa pagaie, le porteur chante en marchant, la ménagère en écrasant son grain; et le soir les villageois, assis autour du feu, répètent pendant des heures, avec un plaisir toujours nouveau, les mêmes notes et le même vers dont les paroles n'ont aucun sens.

Leur chant est un récitatif, interrompu par le chœur; le mode majeur y est presque toujours employé de préférence au mineur, d'où ne sort pas l'asiatique. Ils n'ont pas les notes suraiguës et fêlées du virtuose indou, et ignorent les modulations compliquées dont celui-ci fait usage, modulations qui semblent être le résultat d'un calcul transcendant plutôt qu'un effet d'harmonie.

Quant à l'orchestre, tous les instruments dont il est formé sont d'origine étrangère; ils viennent de Madagascar et des diverses parties de la côte. Les plus remarquables sont le zézé ou banjo, espèce de guitare monocorde se rapprochant, par le son, de la roubabah des Arabes qui fut l'aïeule de la guitare espagnole. La

caisse en est composée d'une gourde, ouverte par le bas; à la partie supérieure de celle-ci, est attaché au moyen de cordons un fragment de gourde triangulaire, fendu dans sa longueur pour recevoir le manche qui se projette à angle droit. Ce manche, de bois léger, a de cinquante à soixante centimètres de long; il présente trois touches, formées chacune par deux entailles, laissant un intervalle entre elles, ce qui porte l'étendue de l'instrument à six notes. Une seule corde, en fibre de raphia, est nouée au bout du manche qui se trouve auprès de la gourde, passe sur un chevalet fait avec une plume courbée, que l'on élève ou qu'on affaisse pour accorder l'instrument, et va se fixer à une autre saillie placée au delà des touches. Quelquefois une seconde corde est attachée le long du manche, et accompagne en bourdon le premier dessus qui se joue à l'étage supérieur.

La kinanda, prototype de la harpe, du psaltérion, du luth et de la lyre, est fort en usage parmi les tribus des environs de Quiloa.

Il s'en trouve de plusieurs espèces : l'une est formée d'une boîte de trente-trois centimètres de long, sur douze ou quinze de large, et cinq de profondeur ; cette boîte, creusée dans une planche, et par conséquent d'une seule pièce, est pourvue de onze ou douze cordes, montées au-dessus de la partie creuse. L'instrument est placé sur les genoux et se pince avec les deux mains.

L'autre kinanda est une sorte de mandoline composée d'une gourde ouverte, d'un manche, et d'un arc (celui-ci passe quelque fois à travers la gourde), l'instrument se tient de la main gauche, et la seule corde qu'il possède est frappée avec un bout de roseau d'environ trente centimètres.

Comme dans le zézé, la gourde en est souvent décorée d'arabesques peintes en noir, ou de petits clous en laiton, disposés de manière à former divers dessins, parmi lesquels figurent surtout des croissants et des cercles.

Une troisième espèce de kinanda paraît être le modèle sauvage de la lyre grecque, descendue comme la kisirka nubienne, du luth égyptien qui était formé tout simplement d'une corne d'oryx, augmentée d'une barre transversale.

Enfin on combine les avantages du zézé et de la première de ces trois kinandas, en joignant à celle-ci une large gourde, faisant l'office de sommier.

Les instruments à vent ne sont pas moins primitifs, quoique

beaucoup plus sonores. Le naï, ou saquebute de l'Inde, et le sihoua, énorme basson d'un mètre et demi, ne sont en usage que sur la côte. Les tribus de l'intérieur ont le d'hété ou kidété, nommé zoumari par les gens du Sahouahil. C'est littéralement le chalumeau des bucoliques : une tige de sorgho, percée de quatre trous à son extrémité ; l'embouchure en est libre, et les doigts n'ont aucune part à la variété des sons qu'émet l'artiste ; le gosier fait quelquefois une basse aux notes qui s'en échappent. Ce pipeau, d'une extrême faiblesse, a néanmoins un timbre familier aux oreilles européennes.

Le barghoumi est une corne d'oryx, de chèvre ou de coudou, percée d'une ouverture de la largeur de l'ongle, faite à six ou huit centimètres de la pointe ; cette dernière est souvent coiffée d'un tuyau de canne, où s'emmanche une queue de zèbre ou de girafe. Comme le d'hété, il se joue seulement des lèvres, et donne cinq ou six notes différentes. De loin, surtout dans le profond silence des nuits du tropique, il rappelle le son plein de mélancolie et de charme du cor de chasse français. Quand il est bien joué, on le prendrait facilement pour un bugle de musique militaire.

Il y en a de moindre dimension, dont les porteurs font usage en route pour s'appeler ou s'avertir.

Un curieux instrument est fait d'une petite gourde percée de trous nombreux ; on souffle par une de ces ouvertures, en appliquant les doigts sur quelques autres, et l'on obtient différents sons aigus et vibrants, qui déchirent l'oreille, et ont une analogie lointaine avec le piccolo d'Europe.

Où l'Africain excelle, particulièrement dans le Somal, c'est à siffler, talent qu'il acquiert pendant son enfance en gardant les troupeaux ; il tire de ses lèvres des sons mélodieux où il serait difficile de distinguer un air, et qui cependant sont une véritable musique. Veut-il appeler au loin, il souffle entre l'index et le médian et produit de la sorte un bruit égal au sifflet des chemins de fer. Les Vouanyamouézi, en pareil cas, se servent d'un tube de fer ou d'une petite corne d'antilope ; on dit que les Vouatouta emploient des sifflets de métal pour s'avertir pendant la bataille.

Mais l'instrument favori, c'est le tambour ; il donne l'alarme, invite au plaisir, accueille l'étranger, honore la puissance, est un moyen de guérison, une promesse de joie, une expression de bonheur. Sans le tambour l'existence de l'Africain serait vide.

La plus grande espèce est le ngoma kou; il est creusé dans une bille de mkenga ou de toute autre essence de bois tendre, et surmonte un cylindre qui lui sert de pied, de manière que la caisse puisse être plantée dans le sol, et rester debout. Le ngoma kou a d'un mètre à un mètre et demi de haut, sur une circonférence d'un à deux mètres; l'extérieur en est protégé par un filet en grosse corde. Un parchemin grossier, fait avec de la peau de veau, est tendu au sommet; le fond en est coiffé d'une peau brute, appliquée lorsqu'elle était fraîche, et qu'on a fait sécher en l'exposant au feu. Ce tambour est battu vigoureusement avec les poings, quelquefois avec de grossières baguettes.

Il y a de nombreuses variétés de cet instrument, qui se modifie plus ou moins dans chaque province; l'une des plus singulières est le timbrel ou tabret, qui d'environ, trente centimètres de longueur, est recouvert d'une peau d'iguane, et a la forme d'un sablier.

Le bruit des timballes s'imite en frappant sur de grosses gourdes, et sur divers objets également creux et minces. L'oupatou, sorte de tamtam, est un vase d'airain à fond plat, qu'on renverse et qu'on frappe avec un morceau de bois.

Dans certains districts le sanjé, gourde remplie de cailloux, qui fait l'office de grelot, est très en faveur auprès des femmes, des enfants et surtout du mganga; c'est le hochet des bébés européens.

De fréquentes réunions bachiques et, de temps en temps, une partie de chasse, rompent la monotonie des journées africaines. Dans le premier cas, les invités se rassemblent au point du jour, apportent leurs siéges, et forment un cercle où ils sont divisés par groupes de trois ou quatre individus, pour faciliter la circulation de la coupe. L'échanson, qu'on appelle mouandazi, fait le tour de l'assemblée, en observant les règles de la préséance à l'égard des chefs et des anciens, dont le sonzo est en outre plus grand que celui des autres convives.

Le sonzo, qui en voyage sert de bidon, est fait en général par les femmes; elles emploient, pour le fabriquer, soit une herbe appelée mavou, soit la fronde d'un palmier sauvage; les tiges de l'herbe ou les nervures de la fronde, ayant été fendues, sont converties en ficelle proprement faite, qui s'enroule à partir du fond, et dont les cercles concentriques sont maintenus par une lame

courbée de la même matière. Il en résulte un vase ayant à peu près la forme d'un fez turc, d'environ quinze centimètres de large sur douze de profondeur, et qui contient un peu plus d'un litre. C'est la coupe où s'abreuvent nos convives; remplie jusqu'au bord, vidée d'un seul trait, elle circule rapidement et fait de nombreux tours avant qu'on pense à l'arrêter. Quand elle se repose, les rires éclatent; on jase, on chique du tabac, on fume du chanvre; puis la coupe reparaît, et cela pendant trois ou quatre heures. Cela durerait davantage si le pombé était plus copieux. Lorsque celui-ci est épuisé, les buveurs, dont les paupières sont rougies, les traits contractés, la voix plus qu'épaisse, vont en chancelant trouver leur couche, et dorment jusqu'au soir.

Peut-être n'y a-t-il pas en Europe un seul endroit où l'on voie autant d'ivrognes que dans l'est de l'Afrique. Les femmes se réunissent aussi pour boire, mais se rassemblent entre elles, jamais avec les hommes.

L'indigène de cette région, qui est rarement assez riche pour tuer un bœuf ou une chèvre, attend avec impatience l'époque où les herbes pourront être incendiées. Lorsque le moment arrive, chacun prend son arc, ses flèches, son roungou[1], et les villageois font une battue de petites antilopes, de lièvres et d'oiseaux.

Pendant la saison brûlante où les noullahs et les rivières sont à sec, ils vont le soir se mettre à l'affût, au bord des mares, et y tuent la grosse bête. Il en résulte que les éléphants, éloignés des réservoirs que fréquentent les chasseurs, meurent littéralement de soif pendant la sécheresse, et n'osent pas, disent les Arabes, aller s'établir dans un autre canton, où ils seraient attaqués par les éléphants du pays.

On trouve souvent de gros blocs de bois, taillés en pointe, suspendus aux branches par des cordes, et que le pied de l'animal fait tomber en heurtant une espèce de trébuchet. Une foule de voyageurs ont également rencontré ce piége dans le midi de l'Afrique, et en ont donné la description[2].

Dans l'Ougogo et dans la zone maritime, la grosse bête se prend dans des trappes qui portent le nom de mtégo; ces fosses, d'assez grandes dimensions, qui diminuent de largeur à mesure qu'on

1. Espèce de massue.

2. MM. Galton et Cumming, le major Monteiro, *O Muata Cazembe*, chap. v; le Dr Livingstone, *Explorations dans l'Afrique australe*, chap. XXVIII.

approche du fond et qui sont recouvertes avec soin, constituent un véritable danger pour les caravanes ; dans cette région, elles sont toujours isolées, et non deux à deux, comme dans l'Afrique australe. C'est généralement auprès de l'eau qu'elles sont établies. L'enceinte des Indous, et le hopo des Bakouins, palissade en forme de V, aboutissant à une trappe où l'on pousse le gibier, sont inconnus dans ce pays-ci.

Dans la répartition des animaux sauvages ou même privés, le chef, suivant une ancienne coutume, a droit à la poitrine. La plupart des voyageurs dans le sud de l'Afrique y ont trouvé cet usage, que les Hébreux avaient probablement emprunté à l'Égypte[1].

L'éléphant se rencontre par bandes nombreuses dans toute cette partie de la péninsule africaine ; il recherche les terrains bas, où le séjour des eaux produit une végétation abondante. Malgré la chasse active qu'on lui fait dans ces parages, il n'y semble pas plus rare aujourd'hui qu'autrefois ; je dirai même que c'est aux environs de Pangani, près de Thogoué et de Tongoué, villages où les Béloutchis tiennent garnison, que les pistes de cet animal sont le plus nombreuses.

La chasse à l'éléphant est pour l'Africain un acte solennel ; il s'y prépare en allant acheter au mganga des amulettes qui le préservent des dangers qu'il va courir, des talismans qui lui assurent une chasse productive, et, ce qui est plus sûr, des leçons où il apprend à manier les armes.

La lance qu'il emploie pour attaquer l'éléphant ressemble plutôt à nos piques d'abordage qu'à celle dont il use à la guerre ; la lame en est large, effilée, tronquée à la base, emmanchée d'une encolure qui pénètre dans une forte hampe, où elle est maintenue par un fragment de queue de vache, posé à l'état frais et qui, en se desséchant, fait l'office de virole.

Cette lance est invariablement protégée par le mpigi, talisman infaillible, qui consiste en deux petites baguettes réunies par un cordon ou une lanière de peau de serpent.

Il est assez étrange que l'indigène de ce pays-ci, qui chasse dès son enfance, soit, contrairement à tous les autres sauvages, aussi peu habile qu'un Européen dans l'art de reconnaître le gibier.

1. *Lévitique*, chap. VII, 30 et 31.

Avant de partir, les chasseurs, au nombre d'une vingtaine, se livrent pendant huit jours à des libations et à des danses entremêlées de chants et de tambourinade. Les femmes, rangées en ligne, parcourent le village en frappant sur des houes avec une pierre, digne accompagnement des cris suraigus et prolongés qu'elles poussent en signe de joie. A chaque pas, tous les membres de cette colonne ambulante se jettent à droite, à gauche, pour imiter l'allure de l'éléphant, et brandissent la tête avec une violence qui menace le cou de dislocation; enfin, toute la ligne, dirigée par une femme qui porte deux houes qu'elle agite, mais ne frappe pas, s'arrête devant chaque maison d'Arabe, où elle s'attend à recevoir des perles, et, au milieu des contorsions les plus hideuses, simule les actes de différents animaux.

Leur tâche accomplie, ces dames vont boire entre elles, et reparaissent, quatre ou cinq heures après, avec une incertitude dans la démarche et une flaccidité des membres qui augmentent le charme de leur gesticulation. La journée se termine par une fackeltanz[1] du dernier grotesque.

Cette fête a probablement pour but de dédommager la femme du chasseur des privations qu'elle va subir. Il lui faut, en l'absence de son époux, renoncer à la bonne chère, à la toilette, à la pipe; elle ne doit pas sortir de la maison, et la moindre infidélité la rendrait responsable de l'insuccès de la chasse.

Ces dames cherchent donc à s'amuser avec d'autant plus d'ardeur qu'elles savent à quelle épreuve elles seront bientôt soumises. Les hommes, pendant ce temps-là, non moins animés que leurs femmes, gambadent avec la grâce et l'acquis d'un ours bien dressé, autour d'un ngoma kou violemment battu avec les poings, ou d'une caisse d'écorce raclée avec des pierres, et qui sert de basse et de table d'harmonie à une kinanda que l'on y applique, tandis qu'une espèce de fifre en corne de chèvre domine l'orchestre et le complète.

Plusieurs queues d'éléphant sont placées près du tambour; elles ont peut-être le même objet que le cadavre d'argile qui figurait autrefois dans les fêtes égyptiennes[2].

1. Danse où chaque figurant porte un flambeau.

2. Moins érudit, nous supposons que ces queues d'éléphant rappellent l'objet de l'entreprise à laquelle on préiude, et que ces trophées d'anciennes victoires sont là comme un heureux présage des succès qu'on espère. (*Note du traducteur.*)

Quand ils sont enfin saturés de bière, les chasseurs quittent le village au point du jour, munis de brandons enflammés qu'ils emportent dans la crainte de manquer de feu dans les jungles, et qu'ils placent devant leur bouche pour combattre l'influence de l'air froid du matin. Ces bandes sont quelquefois dangereuses pour les traînards des caravanes, surtout dans les contrées où le vol et le meurtre sont presque toujours impunis.

En quelques endroits, il y a des groupes de cases formant rendez-vous de chasse ; mais il est rare que les chercheurs d'éléphants en profitent ; car ceux-ci, une fois dépistés, ne reviennent que longtemps après aux lieux d'où ils sont partis.

Le grand art des chasseurs consiste à isoler du troupeau un animal qui porte de bel ivoire, sans exciter les soupçons ni de l'individu, ni de la bande, et à cerner la victime. Lorsque celle-ci est entourée, le mganga se lève en poussant un cri, et jette la première lance, qui est suivie de celles des autres. Les armes ne sont pas empoisonnées : c'est par leur nombre qu'elles deviennent mortelles.

Il est rare que l'animal ainsi attaqué rompe le cercle de ses frêles assaillants ; son obstination bien connue l'empêche de fuir ; il charge un homme qui se dérobe ; un cri est poussé, une lance lui est jetée par derrière, il se retourne, se dirige vers ce nouvel ennemi qui lui échappe ; et ainsi de suite jusqu'à ce que l'haleine et le cœur lui manquent ; il veut alors s'éloigner ; mais les coups se multiplient ; et, vaincue par la douleur, perdant son sang de toutes parts, l'énorme proie succombe.

Après avoir dansé et chanté, préliminaire de toute opération, les vainqueurs enlèvent soigneusement les défenses de la bête, au moyen d'une petite hache pointue ; la moelle qui remplit la cavité dentaire en est immédiatement extraite et dévorée, comme le foie du lièvre en Italie.

La chasse se termine par un immense repas, véritable curée dont la graisse et les intestins de l'animal font les frais ; et l'on revient triomphalement, chargé d'ivoire, d'ovals de cuir, dont on fera des boucliers, et de chapelets de viande odorante, enfilée sur de longues perches.

Dans toute l'Afrique orientale, la souris elle-même, suivant le proverbe du pays, ne marche pas sans bâton. L'éducation de la jeunesse, les exercices de l'homme fait, sont limités au manie-

ment des armes. Toutefois les tribus qui nous occupent n'y ont pas l'habileté des Somalis et des Cafres; leurs discordes perpétuelles les obligent bien à être sur le pied de guerre, mais leur condition agricole les dispense de compter sur leur adresse pour la nourriture quotidienne. D'un autre côté l'Africain, ainsi que l'Asiatique, n'étant jamais sans armes, ne sait pas employer sa force; quand il en vient aux coups il se bat comme une femme, et tout l'arsenal dont il est pourvu, ne supplée pas à son défaut de courage. Dans les endroits dangereux, tels que dans l'Ougogo, les Vouanyamouézi n'osent pas porter leurs armes de peur qu'elles ne provoquent leurs adversaires; tandis que chez eux, où ils jouissent d'une sécurité relative, ils ne sortent jamais sans avoir au moins leur massue.

Les armes les plus généralement usitées sont la lance et l'asségaï. L'arc et les flèches, l'assommoir, la dague, la hache de bataille sont d'un usage plus restreint. Dans l'intérieur il n'y a que les étrangers qui se servent du mousquet et du sabre.

La lance européenne, arabe ou indouse n'existe pas chez ces peuplades, à qui toute espèce d'équitation est étrangère. Les plus braves d'entre elles préfèrent, à celle qu'on jette, la lance avec laquelle on frappe et qui les rapproche de l'ennemi. L'emploi d'une arme courte indique une nation brave : le glaive de l'ancienne Rome, le briquet de l'armée française, le charaï des Afghans seraient inutiles aux mains des lâches. Sous cette impression que plus les hommes s'éloignent de leur ennemi, moins il faut en attendre, les chevaliers français avaient surnommé la poudre le tombeau de l'honneur; et les Anglais, leurs rivaux, disaient du canon, qu'il était fils de l'enfer, un instrument haïssable aux yeux de Dieu et des hommes.

Un chef des Cafres, agissant d'après le même principe, a de nos jours remis en action le trait que Plutarque rapporte de Camille : il brisa les asségaïs de ses *manifiques sauvages*, et défendit à ses guerriers de revenir sans avoir teint leur massue du sang de leurs adversaires. Il en résulta qu'ils fondirent sur l'ennemi, et gagnèrent la bataille.

La lance, appelée mkouki ou farara, est plutôt une arme de main que de jet; le fer en est long, étroit, non trempé, tellement souple qu'il se courbe sous le moindre effort, et malgré cela susceptible de se bien affiler. Arrondi à sa base, il porte au centre

une ou deux lignes longitudinales qui vont d'une extrémité à l'autre. Ainsi que nous l'avons dit ailleurs, la virole en est formée d'un fragment de queue d'animal; le fer emboîte quelquefois la hampe, et s'y appose à chaud afin que le métal, en se refroidissant, produise une adhérence plus complète. Cette hampe d'une longueur d'environ deux mètres, est formée d'une branche de mkolé dont la nuance est d'un brun sombre, ou de mtata qui est d'un jaune clair, et qui, l'un et l'autre, ont le grain serré, le bois souple, résistant et dépourvu de nœuds. Après l'avoir dépouillée de son écorce, on la redresse en la mettant dans les cendres chaudes, on enlève tout l'aubier, on polit le cœur avec un couteau; la branche ainsi parée, on la graisse avec soin pour l'empêcher d'être cassante, et on la frotte avec des feuilles de mkouba. Enfin presque toujours on la décore d'enroulements de fil de cuivre et de laiton, de plaques de zinc ou d'étain, et on la chausse d'une pointe de métal qui puisse permettre de la ficher en terre.

Chez quelques tribus, les Vouagogo du nord et les Vouamasai, par exemple, la lance a un fer de la largeur d'une pelle, et ne saurait être dardée.

Les meilleurs lances de guerre se font dans le Karagouah.

L'asségaï ou javeline, qui porte encore le nom de kikouki, est très en usage parmi les peuplades agressives, entre autres chez les Vouarori. Toutefois aucune de ces tribus n'emploie cette arme avec l'adresse et la vigueur des Africains du sud. L'asségaï a rarement plus d'un mètre vingt centimètres, la hampe en est légère, va en s'amincissant jusqu'à ne plus avoir que la grosseur du petit doigt, et le fer en est souvent barbelé. On le place sur la paume de la main droite, on le fait osciller jusqu'à qu'on l'ait mis en équilibre, et on le jette de toute sa force, en lui imprimant avec le pouce et l'index la direction qu'il doit suivre.

Quelquefois pour l'empêcher de se briser, l'asségaï est tout en fer, comme la *sangue* des Indous.

A peine l'Africain de cette région commence-t-il à marcher, qu'on lui met entre les mains un arc fait d'un morceau de canne, armé de flèches de roseau à pointe de bois, et qu'on l'exerce à tirer sur des gourdes et des citrouilles; il se considère comme un homme dès qu'il peut se vanter d'avoir des flèches à pointe de fer.

Chez beaucoup de ces peuplades *pudor est nescire sagittas.* Néanmoins les plus braves, telles que les Vouamasaï, les Vouakouafi, les Vouarori et les Vouatouta ne savent pas se servir de l'arc; à leurs yeux l'adresse d'un archer n'est pas plus une preuve de courage que de vigueur. L'habitant du Somal abandonne les flèches à ses esclaves.

L'arc dans cette partie de l'Afrique est toujours d'une seule pièce, et d'une roideur peu commune; il serait difficilement tendu par le plus fort de nos archers. C'est probablement un arc de cette nature que le roi Cambyse reçut d'Éthiopie avec le conseil de ne pas attaquer des hommes qui pouvaient courber de pareilles armes.

Lorsqu'il est droit, cet arc peut avoir un mètre et demi de longueur. On le fait, de même que les lances, d'une branche de mtata, laborieusement grattée de manière qu'elle se terminer en pointe aux deux bouts; il est imprégné d'huile ou de graisse, et quelquefois orné de plaques de métal et de fils de cuivre s'enroulant aux deux extrémités.

La corde en est faite avec du cuir, avec des boyaux, des tendons de bœuf, pris au jarret ou au cou de l'animal, parfois tout simplement avec des fibres ligneuses. Elle a environ le double de longueur du bois, dont elle entoure l'un des bouts, afin d'en augmenter la force, et pour que si elle casse, on n'ait qu'à la dérouler.

Quand on veut se servir de l'arc on le saisit de la main gauche; mais le pouce ne s'étend jamais sur le bois. La corde en est tendue avec les deux index courbés; quelquefois la flèche est tenue à la manière asiatique avec le pouce et l'index. Au lieu d'opérer la traction par un effort continu, ainsi que le font les Européens, une vive secousse est imprimée à la corde; les Somalis emploient le même procédé.

Ce sont les tribus voisines du Roufidji qui font les meilleurs arcs.

La flèche a une longueur d'environ soixante centimètres; elle est d'un bois léger, quelquefois même en roseau, et n'est jamais assez pesante. Pour blesser une antilope d'une manière grave, il ne faut pas en être à plus de quinze ou vingt pas; et l'on a vu des bœufs recevoir plus de vingt flèches avant de tomber.

Le porteur de mousquet méprise l'archer qui est à distance, et

redoute celui dont il est voisin, sachant, que pour une de ses balles, l'ennemi lui enverra dix flèches.

Depuis Franklin jusqu'à Silistria, Citate et Kars, les tacticiens-fantaisistes ont demandé qu'on substituât l'arc, ou tout au moins qu'on l'adjoignît au mousquet. Ils ont appuyé leur requête en faveur de cette arme primitive sur la légèreté qu'elle possède, la rapidité de sa décharge, et son action silencieuse, oubliant, qu'au dire de Xénophon, c'est une impiété chez celui qui n'a pas tiré de l'arc dès son enfance de solliciter une pareille faveur de la bonté des dieux.

Le trait rougi au feu est inconnu dans l'est de l'Afrique, et la flèche empoisonnée, cette arme des lâches, dont les Français et les Anglais n'ont jamais fait usage à l'époque de leurs guerres les plus cruelles, n'est employée que par les Vouanyika de Mombas, les Vouazaramo, les Vouak'houtou, les gens de l'Ourouhoua et ceux de l'Ousagara occidental.

Les Vouazaramo et les Vouak'houtou extrayent le poison à flèche d'une plante qu'ils appellent mkandékandé. Ils consentirent à nous vendre une feuille pleine de cette préparation, dont ils exigèrent un prix exorbitant, mais ne voulurent pas nous désigner le végétal qui la leur avait fournie. D'après la description qu'ils nous en donnèrent, il y a tout lieu de croire que c'est une euphorbiacée.

Suivant M. Werne[1], les riverains du Nil empoisonnent leurs flèches au moyen d'une asclépiade qu'ils écrasent entre deux pierres, et dont ils laissent épaissir le suc laiteux. D'après le docteur Livingstone, les Bushmen emploient pour le même usage une chenille appelée Ngoua, et se servent de l'euphorbe en arbre pour empoisonner l'eau[2]. C'est de l'euphorbe candélabre, dit M. Anderson, que les Ovahéréro, et les montagnards Damaras tirent leur poison à flèche.

Dans l'est de l'Afrique le suc des feuilles vénéneuses est recueilli dans un vase et mis sur un feu doux pour lui donner de la consistance. Lorsqu'il a suffisamment épaissi on en barbouille

1. *Sources of the White Nil*, chap. VIII.

2. Après avoir décrit les effets de la Ngoua le Dr Livingstone ajoute que le suc de l'euphorbe en arbre est néanmoins le poison à flèche le plus généralement employé; fatal au zèbre, surtout, il n'est pas mortel pour l'homme et pour le bœuf qu'il purge violemment. En certains endroits on y ajoute du venin de serpent, et le suc de l'amaryllis toxique. (*Note du traducteur.*)

avec un bâton l'extrémité de la flèche que l'on tourne ensuite entre les mains pour y unir cet enduit visqueux. L'opération terminée, le dard se trouve revêtu d'une couche brune et brillante, d'un aspect analogue à celui du goudron, et qui s'étend jusqu'à dix ou douze centimètres au-dessus du fer. Lorsque cette couche est desséchée on l'enlève en l'exposant au feu, et on la remplace par une autre.

Ceux qui font usage de ce poison en redoutent singulièrement la puissance, et ne manquent jamais de se laver les mains après y avoir touché. Suivant eux, l'homme ou l'animal qui reçoit une flèche couverte de cette préparation vénéneuse, perd la tête, va et vient, s'enfuit, chancelle et tombe après avoir fait un quart de mille. Disons qu'en général les peuples enfants s'exagèrent les effets toxicologiques; le poison à flèche des Vouak'houtou et de leurs voisins, est probablement comme celui des Somalis, un violent narcotique, mais dont il est rare que les conséquences soient mortelles.

La flèche africaine, trop légère pour ne pas être le jouet du vent, si elle n'était empennée, a trois ou quatre plumes de chaque côté du talon, où elles sont placées comme dans les flèches d'Europe. Le fer en est cruellement barbelé de pointes sinueuses; il se fixe à chaud sur le bois où son encolure, qui est dentelée, est battue avec une hache. Quelquefois on entaille la baguette pour qu'elle se rompe avant que l'extraction du fer ait pu avoir lieu.

Ces Africains ont aussi des traits fourchus; ils en possèdent encore à pointe en bois dur, dont ils se servent quand ils ont la certitude de ne pas pouvoir les retrouver. Au moment de décocher leurs flèches, ils ont l'habitude, comme les Tartares du Thibet avant de tirer leur coup de feu, de jeter en l'air une pincée de poussière ou de sable, non pas pour reconnaître de quel côté le vent souffle, mais pour avoir bonne chance.

Les guerriers dont l'arsenal est complet, tiennent de la main droite une lance et une botte de flèches; l'arc est dans l'autre main; un carquois bien rempli est suspendu à l'épaule gauche, et de l'autre côté, à la ceinture, est une petite hache qui servira quand tout le reste aura disparu.

Le carquois, appelé ronga, est un étui d'écorce fait avec soin, et qu'on prend la peine de teindre; il y en a de deux espèces : le grand carquois, fermé d'un couvercle, où sont contenues les

flèches empoisonnées; l'autre, plus petit, destiné aux traits ordinaires, qui le dépassent du tiers de leur longueur.

Le roungou est la massue africaine, un bâton dont l'extrémité présente un renflement considérable, et qui se retrouve du cap de Bonne-Espérance jusqu'au nord de l'Équateur. Il varie à peu près dans chaque district : ici la tête en est ronde, ailleurs allongée, ovale ou obovale, irrégulière, parfois tranchante, parfois traversée d'une hache ou surmontée d'un fer de lance.

Fait du bois le plus dur, il est généralement d'une seule pièce; en quelques endroits cependant, la masse est distincte de la poignée. Celle-ci a d'ordinaire soixante centimètres de longueur, elle est mince pour ne pas faire équilibre à la partie saillante.

Il est rare, dans la Terre de la Lune, de rencontrer un homme qui n'ait pas son roungou; c'est pour les Vouanyamouézi une arme de chasse et de combat; ils le préfèrent aux flèches du pays qui sont trop minces, à la lance qui est trop flexible; et ce casse-tête est l'instrument de beaucoup de meurtres.

On ne se sert pas ici de la poignée du bâton-massue en guise de plantoir, comme il arrive chez les Cafres.

Le simé, sorte de dague, est pour l'indigène de ces parages ce que le jambiyah est pour l'Arabe, le khandjar pour le Persan. Il se modifie dans chaque tribu; chez les Vouamasaï ou Vouahoumba, la lame en a plus d'un mètre de longueur, sur une largeur de cinq centimètres; la poignée, ronde et sans garde, est sillonnée de profondes cannelures, pour ne pas glisser dans la main, et recouverte de cuir; le fer en est excellent. La forme de cette arme a fait dire que les Vouamasaï fabriquaient des sabres sur le modèle de ceux des Templiers.

Dans l'Ouzégoura et l'Ougogo, le simé est réduit aux proportions d'un coutelas, et se rapproche du poignard des Somalis. Chez quelques peuplades il atteint des proportions encore plus grandes que chez les Vouahoumba (il en est d'un mètre et demi) et se porte dans un fourreau de cuir n'arrivant qu'à moitié de sa longueur.

En général cette arme a de cinquante à soixante centimètres; la lame en est droite, aiguë, à double tranchant, et quelquefois dentelée. Il s'exporte de la région du Tanganyika, un grand nombre de simés, qui ont depuis dix centimètres de long jusqu'à un mètre et demi.

La shoka, d'un usage très-commun au bord du lac, est une hache de bataille; sa lame triangulaire, un peu plus longue et plus mince que la hache de travail, est montée sur une massue à poignée courte, dont elle traverse la partie saillante. Toujours d'un bois très-dur, cette massue est fréquemment en bauhinia.

La hache d'armes est souvent remplacée chez les Vouasagara par le moundou, serpe d'une espèce particulière.

Nous avons décrit le bouclier de cette peuplade, et celui qui est en usage dans la Terre de la Lune. Les Vouavinza ont un écu en vannerie d'un mètre de large, sur une hauteur de deux mètres, et qui a souvent beaucoup de rapport avec celui des Cafres. Chez les Voua'houngou, c'est un large pavois en cuir de bœuf. Toutefois les boucliers sont rares; l'excessive humidité du pays, qui est désastreuse pour le cuir, en a sans doute empêché l'adoption; il est toujours un embarras pendant la marche, et il faut ici qu'on le porte sur la tête pour le préserver du contact de la rosée; chose à laquelle on ne parvient pas toujours, même par cette précaution.

On a eu l'imprudence de laisser les peuplades maritimes acheter des armes à feu, dont elles se servent pour attaquer les caravanes et faire des razzias d'esclaves. Une seule maison allemande leur a fourni, dit-on, dans la même année, treize mille mousquets. Les armes qui maintenant ont le plus de vogue parmi ces tribus, viennent d'Amérique et de Hambourg; elles se vendent quatre dollars; le fusil français à un coup est un peu meilleur marché, il vaut trois dollars et demi, terme moyen.

Dans l'intérieur, les armes à feu sont encore très-rares. Les Arabes ont trop de sagesse pour armer les populations qu'ils exploitent. Un vieux mousquet est un fort beau cadeau à offrir à un chef de la Terre de la Lune; les sultans les plus riches n'en possèdent guère plus de deux ou trois.

La poudre s'exporte de Zanzibar dans des barils de dix à quinze livres portant la marque américaine; elle est de qualité inférieure et salit le canon en quelques décharges. On la vend dans l'Ile de trois dollars et demi à sept dollars le petit tonneau, qui sur la côte a une valeur de cinq à dix dollars.

Dans la Terre de la Lune, on troque les munitions pour de l'ivoire et des esclaves; et quelques traitants ont chez eux jusqu'à trente barils de poudre qu'ils vendent en détail aux caravanes, à raison d'une ou deux shoukkahs la livre.

Les étrangers seuls portent l'épée; les facteurs esclaves et les gens du Sahouahil lui préfèrent le kittareh, sabre courbe fabriqué dans l'Oman, ainsi qu'à Hazramaout, et à son défaut l'ancien sabre de la cavalerie allemande. Pour se distinguer de leurs facteurs, les Arabes portent le faranji, épée droite, à deux mains; la poignée en est sans garde, et le fer, très-aigu, peut avoir un mètre vingt centimètres; le farangi coûte depuis dix jusqu'à cent dollars.

Bien que le coton abonde chez eux, les Vouanyamouézi n'ont encore, en fait de métier, que celui du tisserand primitif. Les riverains du lac sont les seuls, avec les Vouafyoma, qui travaillent le fer et le cuivre; la gourde est toujours la principale vaisselle de ces tribus; et c'est à fabriquer les paniers, les cordes et les nattes, qui leur sont indispensables, que se borne tout leur art.

Le charpentage n'a fait chez ces peuples aucun progrès; il ne s'y est pas trouvé un Dédale qui de leur couteau ait fabriqué une scie. Personne n'a rien imaginé en dehors des bancs, des kitandas où ils couchent; et ils s'en tiennent à creuser des canots, des mortiers, des bols, des terrines, des cuillers, dans une bille de bois plus ou moins grosse, et à menuiser des tabourets qui sont leur objet de luxe.

Un arbre est écorcé afin qu'il s'assèche; on l'abat avec la coignée, souvent avec la flamme; puis on le divise lentement, à grand'peine, à coups d'une hache qui est tout au plus le cinquième des nôtres; disons toutefois que cet outil enfantin est manié adroitement et, qu'il s'emploie dans une foule de circonstances, ou la coignée de nos bûcherons ne pourrait pas servir. La plane est connue, mais excepté les esclaves qui ont été élevés au bord de la mer, pas un natif de l'intérieur n'a vu un ciseau, une mèche ou une gouge.

Le coton est cueilli et nettoyé à la main; on le file ensuite, mais d'une façon grossière. Comme aux Paharis de l'Inde, il reste encore aux indigènes de cette région à inventer la quenouille; c'est à leur poignet gauche que s'enroule la matière qu'ils veulent filer. Ils ont deux sortes de fuseau; l'un est formé d'une petite baguette, passée dans un morceau de métal ou de terre cuite; c'est le bhaunri des Indous : une espèce de toton; l'autre est composé d'une planchette d'environ quarante centimètres de longueur, surmontée d'un croissant en bois, et d'un crochet de fer pour retenir le fil.

Leur métier, qui porte le nom d'Outanda, est horizontal et non pas dressé comme dans l'ouest de l'Afrique. Deux perches d'une longueur de quatre mètres, soutenues par quatre poteaux, sont croisées à angle droit par deux barres autour desquelles s'enroulent les fils qui doivent former la chaîne.

La pièce de calicot a d'un mètre cinquante à deux mètres de longueur, sur un ou deux de large. La trame en est faite au moyen de deux ou trois planchettes, sur lesquelles sont dévidés les fils qui doivent la constituer; une latte maintient l'écartement des brins de la chaîne; une autre qui est un peu plus large, et qui a servi à battre le fil avant de le monter, s'emploie pour serrer le tissu.

Comme il paraît à l'ouvrier que trois heures de travail par jour sont plus que suffisantes, il lui faut une semaine pour faire sa pièce d'étoffe.

La disposition de ces cotonnades indique un certain goût; parfois c'est un quadrillage blanc et noir, parfois des raies brunes variées de rouge, sur un fond blanc. Ces raies, presque toujours larges au centre de la pièce, sont étroites sur les bords. Quant au tissu, il rappelle nos toilats à sac.

Pour obtenir la nuance foncée des raies et des carreaux, c'est la séve du mzima qu'on emploie; elle donne au fil une teinte jaune qui passe au brun violet, et qui arrive au noir, quand il a séjourné deux ou trois jours dans la boue végétale des mares. Le rouge garance est produit par une décoction de la racine et de l'écorce d'un arbuste appelé mda'a; et l'on extrait un jaune ocreux de la matière qui colore la tige et les feuilles du sorgho rouge.

Toutes les pièces de cette cotonnade sont pourvues du tamboua, c'est-à-dire de la frange qui est indispensable dans cette région, où, par parenthèse, ce sont des hommes, jamais les femmes qui s'occupent du tissage et de la teinture des étoffes.

En résumé, c'est un triste produit, auquel chacun préfère les tissus étrangers; il ne protége ni du soleil, ni du vent, laisse passer l'eau, est roide quand il est sec, pesant quand il est mouillé, et gardant sa teinte écrue, a toujours un air sale.

D'après les Arabes on l'empèse fortement pour lui donner plus de consistance; mais au premier lavage cet empois disparaît, et l'on est obligé de maintenir le tissu avec des chevilles pour qu'il ne rétrécisse pas de moitié.

J'ignore quelle est la proportion des fils de la trame eu égard à ceux de la chaîne; tout ce que je puis dire c'est que le coton à demi sauvage, qui aujourd'hui en constitue la matière, est de qualité à ne pas fournir une étoffe solide.

Malgré le temps et la peine qu'il faut à l'ouvrier pour tisser et pour teindre une de ces pièces de cotonnade, on obtient les plus grandes pour deux mètres de calicot d'Amérique, ou pour deux houes du pays. On comprend dès lors que la fabrication en soit restreinte.

Le fer, à l'état d'outoundoué, c'est-à-dire enveloppé d'une gangue, se recueille au versant des collines de grès. En quelques endroits les indigènes font des fouilles d'un demi mètre, à un mètre vingt de profondeur et, d'après les Arabes, en retirent du fer en larmes, en nodules et en grain. Le fer pisolithique, bien qu'il soit commun dans la zone maritime, n'y est pas exploité.

Dans toute cette région la métallurgie en est encore à sa première enfance. On porte le minerai à la forge, simple hangar ouvert à tous les vents; un trou dans la terre qui fait l'office de fourneau, est rempli de charbon de bois qu'on allume, on y dépose le minerai, on le recouvre d'un nouveau lit de charbon, et la fonte à mesure qu'elle se forme coule à travers le brasier.

La ventilation est produite par un soufflet composé de deux auges d'environ dix centimètres de profondeur sur quinze de diamètre; creusées dans une pièce de bois, et prolongées de manière à former deux branches parallèles, ces auges grossièrement arrondies, percées de deux ouvertures latérales pour donner passage à l'air, sont recouvertes de peau, et munies de deux bâtons d'une longueur suffisante pour qu'un homme assis puisse les faire manœuvrer. L'appareil est chargé d'une pierre, afin de lui donner du lest, et le bout en est formé d'un tuyau d'argile, ou d'un fragment de tige de sorgho. Il y a parfois jusqu'à cinq de ces soufflets qui fonctionnent en même temps, et il faut une grande rapidité dans la manœuvre pour que le jet d'air soit continu.

M. Anderson[1] a trouvé le même engin au midi de l'Afrique, à cette différence près que les tubes d'argile qu'il a vus, étaient plus grands que ceux des Vouanyamouézi.

Le minerai, fondu plusieurs fois avant d'être assez pur, est

1. *Lake Ngami*, chap. XVI.

coulé dans des moules en terre, où il est mis en réserve pour l'avenir. La cémentation et la trempe sont ignorées dans ces parages; l'enclume et le marteau y sont généralement formés d'une pierre.

Les principaux objets dont le fer est l'élément chez ces peuplades sont d'abord les armes, les faucilles et les houes, puis des rasoirs, des anneaux et des bracelets. On en fait aussi des kinda, ces clochettes que les porteurs d'ivoire suspendent à leur fardeau; celles dont les élégants s'ornent les jambes, et qui beaucoup moins grandes se nomment kengéré ou kiougi. Enfin les plus habiles forgent des pipes d'une seule pièce, et de petites pinces pour les tenir, qui chose curieuse sont inconnues des Zanzibarites, beaucoup plus civilisés.

On ne trouve pas de cuivre sur la ligne que nous avons parcourue; mais il y en a dans le Kazembé, où il est souple, d'un beau rouge et d'un éclat qui le fait ressembler à celui du Japon; il s'exporte dans l'Oujiji, parfois même il arrive à la côte, et se vend en barres d'une longueur de trente à soixante centimètres. Quand il est bon marché, on se le procure dans l'Oujiji, à raison de huit mètres d'étoffe les quatre ou cinq livres [1]; ce qui est à peu près aussi cher que le cuivre apporté d'Europe. On en fait de grossiers pendants d'oreille à l'usage des deux sexes, des bracelets, et des ornements dont on décore les armes.

La céramique a fait peu de progrès dans cette région, où les potiers n'ont pas encore eu d'Anacharsis qui leur apprît l'usage du tour. C'est dans le lit des rivières qu'ils vont chercher la figuline, quelquefois dans la plaine. Avant de s'en servir, l'ouvrier la dégage des pierres et des cailloux qu'elle renferme, la pulvérise, en la roulant sur une dalle, la pétrit avec de l'eau, et divisant la masse qu'il en a faite, modèle son vase qu'il commence par l'orifice. Il y retouche quand l'argile a séché, l'expose au soleil, y retouche encore, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il soit satisfait de son œuvre. Enfin il y trace des lignes ornementales; et ces dernières étant achevées, les pots sont soumis au nombre de sept ou huit, à un feu d'herbe; le bois, dit-on, les ferait casser; mais la chaleur est insuffisante, et la cuisson incomplète.

L'argile employée d'ordinaire est d'un brun grisâtre, et devient

1. Dans l'Oujiji, ces huit mètres de calicot valent environ quatre dollars.

noire quand elle est cuite. Dans l'Ousagara, elle reste rouge comme le sol où on l'a prise, et qui contient de l'oxyde de fer.

Un habile ouvrier fait quatre pots en un jour; quelques-uns de ces vases contiennent plusieurs gallons[1], et leur parfaite régularité, leur forme souvent élégante m'a surpris plus d'une fois. Les meilleurs se trouvent dans l'Oujiji, dans le Karagouah et l'Ouganda; ceux de la Terre de la Lune sont de qualité médiocre; l'argile de Zanzibar est la plus mauvaise de toutes.

Ces vases, qui sont de différents genres, ont plus d'un rapport avec la poterie vernissée de l'antique Égypte. Le plus grand de tous est l'oukango dont on se sert en guise de cuve pour la fermentation de la bière. Le mtoungi, une espèce de cruche à large ventre, à fond plat, à col étroit et court, s'emploie pour aller chercher de l'eau et se porte sur la tête. Le choungou, la marmite du pays, est largement ouvert et se fait de diverses grandeurs. Le mkoungou est une écuelle peu profonde, exactement de la même forme que celles du tombeau de Moïse. Enfin, sur les bords du Tanganyika, on fabrique des vases de petite dimension dont quelques-uns sont munis d'un bec.

Mais la poterie n'en est pas moins un objet rare; à l'exception des marmites, c'est le bouyou (*cucurbita lagenaria*) qui fournit tous les ustensiles de ménage. Les indigènes, profitant de la flexibilité du bouyou, lui font prendre les formes les plus capricieuses; ils le décorent d'arabesques, d'ornements de laiton, y enroulent des fils de métal, et dans les endroits où il éclate, y remédient par un point de suture très-artistement fait.

Les plus grandes de ces gourdes servent de cruches, de seaux, de bidons et de barattes; on en fait des sommiers pour les instruments de musique; et l'on en contourne le goulot de façon à produire une espèce de narghilé; les plus petites servent de tabatière, de pot à onguent, de fiole et de boîte pour les drogues et pour les charmes.

Le fruit du baobab se nomme également bouyou; fendu et séché, on l'emploie en guise de cuillers; mais il n'est pas d'assez grande dimension pour remplacer la gourde.

Ce qu'il y a de mieux fait chez nos Africains, ce sont les bori ou mtemba, c'est-à-dire les fourneaux de pipe. Ils en ont de deux

1. Le gallon vaut quatre litres et demi.

espèces : les uns, fabriqués d'une pierre tendre, probablement de stéatite, se voient dans l'Ousonga, aux environs de l'Outoumbara et sur la route du Karagouah; ils sont rares et ont une valeur décuple des autres, parce qu'ils sont moins fragiles. La seconde espèce est formée d'une terre trop cassante pour servir au potier, et les pipes que l'on en fait se brisent invariablement à la naissance du tuyau si on néglige de les entourer de fil de métal. L'une et l'autre de ces pipes se modèlent à la main, et se font cuire de la même façon que la poterie.

A Mséné, où elle est le moins cher, la pipe d'argile se vend un khété de perles bleues ou blanches. Nous avons dit, en parlant de la Terre de la Lune, que la pipe y est à la fois gracieuse et préférable aux nôtres, en ce sens que son foyer conique ne renferme presque plus de tabac au moment où celui-ci devient âcre; c'est le contraire de ce qui se passe en Europe. Dans l'Oujiji, le fourneau est étroit, peu profond, arrondi et fragile. C'est dans l'Ouvira qu'on trouve les mtemba les plus artistement faits : noirs à l'intérieur, comme la poterie ordinaire, ils sont à l'extérieur d'un blanc grisâtre, historié de rouge, au moyen du colcothar, ou *crocus Martis*, le gérou de l'Inde.

C'est toujours dans un narghilé qu'on fume le bhang; parfois même on s'en sert pour le tabac. D'une capacité exceptionnelle, le fourneau de cette pipe énorme contient une demi-livre de feuilles sèches; il est fait de telle manière que sa partie supérieure se dirige vers le visage de celui qui l'emploie. Les riverains du lac ont un narghilé d'une forme gracieuse, analogue au chillam indou, et bien différent de l'appareil incommode et tortu, qui est en usage dans la Terre de la Lune et les provinces de l'Est.

Le tuyau de pipe ordinaire a de quarante à quarante-cinq centimètres de longueur; il est généralement fait d'une brindille creuse d'un arbre nain appelé méléhouélé. Comme pour le forer on emploie un fil de fer rouge, il s'y opère souvent des fentes qui obligent à lui donner une couche de cire ou à l'entourer de fil de cuivre; une petite lanière de peau, revêtue de poil, le fixe au fourneau, qui est lui-même prolongé par un tube. Les tuyaux de pipe en fer ou en cuivre sont extrêmement prisés; ils se vendent quelquefois deux shoukkahs.

Mais le travail favori des deux sexes, dans ces parages, est la fabrication des paniers et des nattes; les Arabes eux-mêmes se li-

vrent fréquemment à cette besogne, qui, dans leur pays, les ferait déroger. Du bord de l'Océan jusqu'aux rives du lac, on fait usage d'une corbeille appelée sengo; elle est généralement confectionnée avec de l'écorce de bambou, teinte de rouge et de noir à certaines places, et blanche dans tous les endroits où l'épiderme a été enlevé.

Le fond de cette corbeille, qui ressemble à un panier jadis très-commun dans l'antique Égypte, est soigneusement fait, et la partie supérieure en est maintenue par un cerceau de la même matière.

La kanda, au pluriel makanda, s'emploie dans les cases pour en couvrir le sol; dehors, elle se convertit en sacs où, pour mieux les préserver, on met les choses précieuses : balles d'étoffe, de rassade et autres. Elle se fait avec les feuilles du myara ou palmier nain (*chamerops humilis*). La fronde est pelée, séchée au soleil, fendue en cinq ou six, et les brins en sont tressés.

Nous avons souvent parlé du karagouah, la seule natte que l'on fasse dans l'intérieur de l'Afrique, où elle tient lieu aux indigènes de tapis et de couchette. Elle se gonfle par l'humidité, devient bientôt imperméable, et, en voyage, sert de tente au porteur. Il y en a de deux genres : les unes sont composées de brins d'herbe réunis en petites bottes, les autres sont faites des roseaux qui bordent les rivières. Une double ligne de points compliqués en maintient toutes les parties.

Les meilleures nattes s'appellent mkéké; on les fabrique à Zanzibar et sur la côte, des jeunes frondes du brab ou dattier sauvage; elles sont agréablement teintes de diverses couleurs. Les femmes de bonne famille se vantent de leur adresse à faire le mkéké, dont le prix n'est jamais au-dessous de quatre dollars. Dans la zone maritime, les chefs ont seuls le droit de s'y asseoir; ces distinctions n'existent pas dans l'intérieur, où le transport de ces nattes est confié aux esclaves.

On fait aussi avec le brab une espèce de chausse pour clarifier le miel, le pombé, tout ce que l'on veut tirer au clair. C'est un cylindre de trente à soixante centimètres sur dix ou quinze de large, dont on noue l'extrémité inférieure de manière à en former un sac.

Nous avons décrit les engins de pêche en parlant du Tanganyika. Un filet de chasse, à larges mailles, se fait avec les fibres

du baobab et d'autres essences ; on l'attache à deux bâtons qu'on enfonce dans la terre, et des rabatteurs y conduisent le menu gibier.

Les matières textiles abondent dans l'est de l'Afrique ; mais le transport y est difficile et coûteux, et de plus, il faudrait les embarquer à demi préparées faute de bras. Celles qui, à la souplesse, joignent le plus de résistance et qui se diviseraient le plus aisément, sont l'ananas, dans la région maritime, et le bananier, dans l'intérieur. Viennent ensuite le baobab et le myombo, qui fourniraient une bonne filasse, et dont l'Africain ne sait pas tirer parti. Au lieu d'en faire du fil qui serait solide, il tord tout simplement entre ses mains les fibres qu'il a obtenues en mâchant ou en écrasant l'écorce ; les plus grosses cordes sont ainsi fabriquées en une demi-heure, et se brisent au bout de quelques minutes d'une traction un peu forte.

Il se fait une jolie ficelle, d'un aspect soyeux, avec un aloès que les Vouasahouahili appellent mkongé, les Arabes massad, bab et kideh ; c'est le hig ou haskoul du Somal, où il occupe les terrains les plus pauvres. Il ne brûle pas complétement, et oppose une barrière infranchissable au bétail et aux jambes nues. Pour en extraire la filasse, on dépouille les feuilles, on en presse fortement l'extrémité entre deux pièces de bois, et la masse de fibres s'en retire comme une épée du fourreau.

Les fatilah, ou mèches de mousquet, se font à Zanzibar avec du coton ; dans l'intérieur, avec des fibres de baobab.

L'immense variété de maladies qui affligent les civilisés, réunis sur des points où l'air et l'espace leur manquent, sont inconnues, même de nom, chez ces tribus peu nombreuses dont l'existence est d'une simplicité relative. Leur principale affection sporadique est la fièvre, compliquée de cette multitude d'accidents secondaires que nous avons décrits dans les pages précédentes. Quant à leurs épidémies, la plus dangereuse est la petite vérole qui, développée spontanément, souffle partout la mort, et, à certaines époques, balaye toute la contrée. Depuis plusieurs années elle est en permanence dans la colonie arabe de Kazeh ; peu de temps avant le séjour que nous y avons fait cinquante-deux esclaves sur huit cents étaient morts en un mois.

Nous avons dit les ravages qu'exerce ce fléau parmi les caravanes, où les porteurs, attaqués par vingtaines, se traînent en

chancelant, et jonchent le sentier de leurs cadavres; où les mères communiquent le poison à l'enfant qui leur tient aux épaules, qu'elles entraînent dans leur chute, et qui meurt avec elles.

En quelques endroits les Arabes ont introduit l'inoculation, qui depuis longtemps est pratiquée dans le midi de l'Afrique; c'est entre les sourcils qu'on inocule la matière [1].

Les indigènes n'ont pas de remède contre la petite vérole; ils se reposent entièrement sur le *vis medicatrix*. Parfois la maladie offre un caractère moins grave; elle s'appelle alors shouroua et ressemble à notre petite vérole volante; on la traite, dans ce cas-là, par des bains froids, et une couche de terre ocreuse dont on barbouille le corps.

Les Arabes de Kazeh prétendent qu'à leur premier voyage au Karagouah, ils trouvèrent les habitants de ce royaume décimés par la peste; ils décrivent avec exactitude les bubons sous l'aisselle, la soif dévorante, le dénoûment rapide et fatal qui caractérisent cette affreuse maladie.

Au commencement de 1859, le choléra, qui, à partir de Mascate, s'étendit sur toute la côte d'Arabie et d'Afrique, a fait d'horribles ravages dans l'île de Zanzibar, et dans toute la zone maritime. Nulle précaution n'avait été prise pour limiter le mal, pas de quarantaine, de cordon sanitaire, et la maladie, néanmoins, ne pénétra pas dans l'intérieur.

La dyssenterie, et divers désordres du même genre, conséquences de la fièvre, atteignent les voyageurs qui parcourent cette région. Ainsi qu'en Égypte, bien peu d'étrangers sont exempts d'hémorroïdes, compliquées, dans l'Ounyamouézi, de coliques sérieuses et de douleurs ombilicales. On doit aux vents glacés qui traversent l'atmosphère, des rhumatismes, des catarrhes, des attaques de grippe; et dans les parties élevées de la montagne, les fluxions de poitrine, pleurésie et pneumonie, dé-

1. Rien dans le texte, ni la phrase, ni la ponctuation, ni le sens général n'indique si c'est par les Arabes, ou par les Africains du Sud, que le virus est inoculé entre les deux sourcils; nous avons conservé l'équivoque, dans la crainte de travestir la pensée de l'auteur. Disons néanmoins que dans le midi de l'Afrique plusieurs tribus sont vaccinées sur le front; que c'est au virus de la vache qu'elles ont recours, toutes les fois qu'elles peuvent s'en procurer; que dans quelques endroits où la matière de la maladie même a été inoculée, ainsi que le font les Arabes, il en résulta des petites véroles tellement graves que presque tous les habitants en moururent. (*Note du traducteur.*)

solent les caravanes. Parmi les marchands établis sur la côte, Indous et Arabes, un grand nombre a sur la peau des taches lépreuses que l'on traite avec divers onguents. Dans l'intérieur, bien qu'ils soient abondamment fournis de légumes verts et de viandes fraîches, les étrangers sont attaqués du scorbut, même en l'absence de l'humidité, du froid et du mauvais régime qui en sont la cause ordinaire. Pareille chose a été observée sur le Nil, dans la partie supérieure de son cours. Des Européens ont eu le scorbut, de la manière la plus grave, dans la région desséchée qui est à l'ouest de la mer Rouge; et les officiers portugais qui sont allés à Ousenda y ont horriblement souffert de cette fatale maladie.

Parmi les indigènes, le prolapsus et la hernie de l'ombilic sont des infirmités communes; cette dernière est traitée par une application de chanvre en poudre, quelquefois mêlée à du beurre fondu. L'épilepsie est fréquente chez les naturels, qui prétendent la guérir avec de la moelle de tibia de rhinocéros. De toutes les affections épileptiformes auxquels ils sont sujets, la plus redoutée est le kichyoma-chyoma. Nous en avons décrit les tortures à propos de l'attaque dont le capitaine Speke fut saisi; beaucoup d'individus en meurent. Il est facile de comprendre que chez un peuple ignorant, ces atroces convulsions soient attribuées à un maléfice, et qu'on essaye de les guérir par la magie. Les fous et les idiots ne sont pas rares, et leur état s'attribue également à un sort: *Ana ouazimo*, il a des ennemis, dit-on, en parlant d'un insensé.

Presque partout les gens d'un certain âge ont les yeux affaiblis par la fumée, l'éclat du soleil et la débauche. Nous avons vu en outre des cas nombreux d'ophthalmie aiguë.

Dans les basses-terres, les endroits malsains, l'arrêt subit de la transpiration occasionne des tumeurs, des dartres, des maladies de peau de diverses natures. Nous avons parlé du prurigo de l'Oujiji, et des terribles ulcères de la zone maritime. Le chokéa, est un orgéolet de belle taille, qui se développe ordinairement sur la paupière supérieure. Le founza résulte, à ce qu'on suppose, de la piqûre d'une grosse mouche; ce n'est d'abord qu'un point très-enflammé, qui grossit, perce quelque temps après, et d'où il sort un entozoaire blanc de douze à quinze millimètres de longueur. Le koumri est un furoncle ordinaire; le p'hambazi, une

pustule maligne qui laisse une profonde cicatrice, et fait perdre quelquefois l'usage du membre où elle se développe, quand elle naît loin du centre de l'appareil circulatoire. C'est le toutiya (vitriol bleu) qui sert de remède à tous ces maux.

Ainsi qu'on doit s'y attendre chez une race débauchée, directement en rapport avec une demi-civilisation, les maladies vénériennes y sont communes; elles ont passé de Zanzibar sur la côte, et ont pénétré jusqu'au centre de l'Afrique. Les indigènes et les Arabes sont convaincus, et donnent une foule de preuves à l'appui, que la syphilis se propage sans contact; c'est du reste une assertion reçue dans tout l'Orient, où le mal, dans sa plus grande virulence, se présente sous la forme qu'il offrait en Europe lorsqu'il y arriva. Toutefois la maladie s'éteint d'elle-même chez les peuplades de l'intérieur, et n'y prend pas racine comme chez les Américains du Nord et les insulaires de la Mer du Sud. Elle y a bien, en certains cas, une forme assez maligne; mais les accidents secondaires de nature grave, telle que la mutilation des traits, ne se remarquent pas de l'autre côté de la zone maritime. Les drogues minérales sont inconnues, excepté le sursulfate de cuivre; et l'usage du mercure n'y a pas encore exaspéré le mal. Quand ce dernier se présente sous une forme bénigne, il est peu redouté, et cède à l'emploi de quelques plantes; il a néanmoins pour conséquence la strangurie, la cystite, le rhumatisme et les maladies de reins chroniques.

Rien de plus simple que la pharmacopée de ces tribus; la croyance à la possession du malade par les esprits malins, réduit singulièrement le *methodus modendi*. L'écorce du kalakala, prise avec le potage, constitue le purgatif ordinaire. Les vomitifs sont plus variés; il en est d'une telle violence, que certains Arabes ayant eu l'audace d'en essayer se virent à deux doigts de la mort.

Le cautère actuel, en général très en faveur chez les barbares, est peu employé dans cette partie de l'Afrique. Au lieu de traiter les ulcères et les blessures par le feu, on gratte soigneusement la plaie; quand elle est bien au vif, on y met une couche de vitriol bleu en poudre, et le patient hurle pendant vingt-quatre heures.

Ils tirent du sang avec autant de verve que les Italiens, qui, lorsque l'effroi vous glace, ont recours à une petite saignée dont

le but est de rappeler vos forces. Ils attaquent franchement la veine avec un couteau aigu, mais estiment beaucoup plus les ventouses, et disent avec les Arabes :

« De ceux qui scarifient, peu se repentent. »

« De ceux qui saignent, peu se réjouissent. »

Le sommet de la tête est l'un des endroits où ils appliquent leurs ventouses de préférence. Après y avoir fendu la peau avec un rasoir ou une dague, le praticien opère le vide au moyen d'une corne dont il a mouillé les bords, et dont il ferme la pointe avec de la cire; cette dernière est fixée avec la langue ou avec les dents, et remplace le morceau de cuir, dont se sert l'Indou en pareille occasion.

La ventouse, appelée *kou hou mika* ou simplement *koumika*, est d'autant plus efficace aux yeux des indigènes, que le sang extrait par ce moyen offre des signes extraordinaires.

La morsure des serpents, qui est peu redoutée dans le pays, où il est rare qu'elle ait des suites fatales, s'y traite par excision.

Jamais on n'essaye d'y réduire une fracture, et, malgré diverses tentatives, la chirurgie indigène n'est pas encore parvenue à remettre les membres démis.

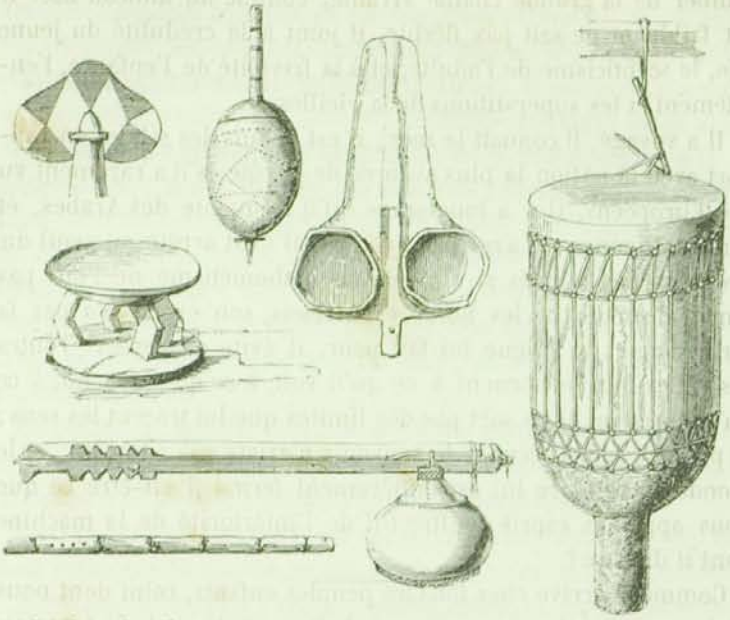
En dehors de ses autres fonctions, le mganga, envisagé comme médecin, est un personnage important. Il ne se présente chez le malade que revêtu des insignes de sa haute dignité : une corne d'antilope sur le front, une abondante couche de graisse, un chapelet de coquillages; et il n'examine le client qu'après s'être assis d'un air grave sur le trépied dont il est muni.

Comme le diable lui épargne l'embarras du diagnostique, il débute invariablement par demander un comestible dont le choix est calculé d'après la fortune du client; il affirme, par exemple, qu'il doit entrer une livre de graisse dans les médicaments, et qu'il est indispensable de tuer une chèvre dont la tête et la poitrine lui appartiendront. Vient ensuite le payement de ses honoraires, sans quoi pas d'ordonnance. La chose réglée, certaines questions, toujours les mêmes, insinuent que le malade est victime d'un empoisonnement, ce qui ne laisse pas le moindre doute sur la nature des charmes curatifs.

S'agit-il d'une maladie vulgaire, telle que la fièvre, le pieux docteur condescend à l'emploi des moyens profanes : on pourra faire usage de divers sternutatoires, ou frictionner la tête avec

une poudre végétale. Si le remède est inefficace ou produit trop d'effet, ce qui arrive quelquefois, le mganga disparaît aussitôt. Généralement, il se met dans l'impossibilité de revenir le lendemain, comme il l'avait promis, en dépensant en liqueurs le prix de sa première visite.

Il y a dans cette région, autant de femmes que d'hommes qui exercent la médecine; l'Afrique est, sur ce point, plus avancée que l'Europe.



Pagaie. — Sangé ou gourde (instrument à vent). — Soufflet. — Tambour — Tabouret. — Zézé (guitare). — D'hethe ou Kidété (chalumeau).

CHAPITRE XIX.

État social, religion, caractère des indigènes.

Etudier l'homme dans l'est de l'Afrique c'est l'envisager à l'état rudimentaire ; soumis complétement à l'influence des agents extérieurs, il n'y a fait aucun progrès, et ne semble pas y être perfectible. Au premier abord, on prendrait l'indigène de cette région pour un civilisé déchu, plutôt que pour un barbare sortant de la sauvagerie, s'il ne paraissait incapable d'avoir jamais fait mieux. Il n'a pas, comme le Nouveau-Zélandais, cette richesse native que l'éducation peut développer; rien chez lui n'annonce le métal que la fournaise purifiera; il semble appartenir à ces races enfants, destinées à ne jamais atteindre l'âge viril, et à

tomber de la grande chaîne vivante, comme un anneau usé. Il est faible et ne sait pas fléchir, il joint à la crédulité du jeune âge, le scepticisme de l'adulte, et à la frivolité de l'enfance, l'entêtement et les superstitions de la vieillesse.

Il a voyagé, il connaît la mer, il est depuis des siècles en rapport avec la nation la plus avancée de la côte; s'il a rarement vu des Européens, il y a longtemps qu'il fréquente des Arabes, et son intelligence ne s'est pas éveillée: il s'est arrêté au seuil du progrès. Les vérités si simples du mahométisme ne l'ont pas ému; absorbé par les besoins matériels, son esprit n'a pas la force d'agir; la fatigue lui fait peur, il évite de penser. Toutes ses réflexions se bornent à ce qu'il voit, à ce qu'il entend, à ce qu'il éprouve; il ne sort pas des limites que lui tracent les sens; le présent seul l'occupe; le souvenir n'existe pas pour lui, et le monde imaginaire lui est entièrement fermé. Peut-être ce que nous appelons esprit souffre-t-il de l'infériorité de la machine dont il dispose?

Comme il arrive chez tous les peuples enfants, celui dont nous parlons est un étrange composé de bien et de mal. Si toutefois celui-ci est en dominance, c'est qu'il est dans la nature des sociétés barbares de donner plein essor à tout ce qui est mauvais, et d'étouffer ce qu'il y a de généreux chez l'homme.

Nous comprenons à peine les tendances, les mobiles des grands peuples d'Orient; moins encore ceux des tribus barbares. Pour le civilisé, n'admettant d'autre empire que celui de la raison, l'homme primitif qui est l'esclave de ses instincts, qui agit sans but, parfois écoute le cœur, mais ignore toute discipline intellectuelle, est un paralogisme, un pur assemblage d'éléments contradictoires; ses penchants nous sont inconnus, ses motifs nous échappent; il redoute les effets dont nous ne voyons pas la cause, ses moyens nous répugnent, ses inconséquences nous surprennent, ses intérêts, sa politique nous paraissent d'une bassesse qui éveille notre pitié.

De même que pour l'Anglais à l'esprit conséquent, l'Indou est resté une énigme dont les massacres de Delhy et de Caunpore ont reculé la solution, notre Africain doit intriguer celui qui fait de la conscience le trait distinctif de la race humaine. Il a le caractère facile, le cœur dur; il est brave et poltron, batailleur et prudent, sociable et insensible, doux et bon par moment, violent,

et cruel l'instant d'après; superstitieux et plein d'irrévérence, servile et tyrannique, opiniâtre et changeant, avare et prodigue; fidèle à ses points d'honneur, et sans probité, comme sans foi; amoureux de la vie, et porté au suicide; ayant l'instinct de ce qui lui manque, et ne sachant pas l'acquérir.

Dépourvu de l'activité morale, de la puissance de perception et d'analyse de l'Européen, n'ayant pas davantage l'esprit de synthèse, la pensée réfléchie, l'idéalisme de l'Asiatique, il semble néanmoins être l'embryon de ces deux races supérieures; les traits caractériels du type oriental le plus bas, sont chez lui largement développés: esprit immobile, indolence du corps, absence de moralité, superstition, enfantillage, tout ce qui faisait dire aux Égyptiens, en parlant des Berbères et des noirs: la race perverse de Kous.

Le civilisé cache son égoïsme avec soin; s'il le montrait ce serait créer des obstacles à sa satisfaction. Le barbare n'a pas de ces ménagements; tous ses actes révèlent ce profond amour de soi qui, ailleurs, n'apparaît qu'en certaines circonstances; la gratitude n'existe pas chez lui, même à l'état d'espérance d'un futur bienfait; il regarde la faveur que vous lui accordez comme le résultat de votre faiblesse, et la preuve de sa force.

Peut-être gémira-t-il à propos de la mort d'un parent ou d'un fils; mais le lendemain il aura oublié sa douleur. Il ne connaît l'hospitalité que par intérêt; sa première question est toujours celle-ci : « Que me donneras-tu? » On assigne à l'étranger la plus mauvaise case du village, et s'il n'est pas satisfait, on lui répond qu'il peut camper dehors.

Tandis que le Bédouin met sa gloire à bien traiter son hôte, l'Africain de cette région vous oblige à tout acheter, et vous laisserait mourir de faim, au milieu de l'abondance, si vous n'aviez ni perles, ni étoffe. On ne serait même pas en sûreté dans l'asile qu'il vous donne sans la crainte que lui inspirent les armes à feu, et sans l'intérêt commercial qui pousse les chefs à protéger les négociants. L'indigène est lui-même un peu moins dur pour ces derniers dont il espère d'autres visites, que pour le simple voyageur; mais il refusera une gorgée d'eau à l'homme qui meurt de soif, et n'étendra pas la main pour sauver une cargaison, fût-elle de mille dollars, s'il n'est payé pour le faire. En revanche il vient à perdre une guenille, ou la moindre lame, il en éprouve un chagrin aussi violent que ridicule.

Parcimonieux, même à l'égard de ce qui le touche, il ne donne pas à manger à ses chiens qu'il aime pourtant comme ses fils; et rien n'égale sa surprise quand il voit un Arabe faire porter du grain à son âne.

Imprévoyant s'il en fut, il n'en est pas moins tellement avide qu'il vous demandera des perles pour vous indiquer la route. Il ne fera rien s'il n'est payé d'avance, et abandonne en un instant de caprice les valeurs qu'il a gagnées. Il sacrifie ses plus chers intérêts pour s'enfuir, poussé par ce fol amour du changement, qui caractérise le matelot européen ; et son avidité ne prévaut pas contre son indolence, d'autant plus irremédiable qu'elle résulte du climat.

Dans ces lieux d'une fertilité exceptionnelle, la nature a fait de sa générosité une malédiction pour l'homme ; en lui fournissant des racines, des herbes, des fruits, du gibier, quelques poignées de grain dont il se contente, elle l'a dispensé du travail, et rendu inhabile au progrès.

A ce degré de l'échelle sociale, la véracité n'est pas une vertu. L'hyperbole, une certaine dose d'imagination peut ajouter parmi nous au charme du récit. En Afrique le mensonge fait partie du discours sans qu'il y ait à cela ni profit, ni agrément. Dans la Terre de la Lune, vous dit-on qu'il n'y a pas loin d'un endroit à un autre, vous pouvez croire que la marche sera longue, et vice versa.

Mentir est partout à l'usage du faible et de l'opprimé, c'est un moyen de défense ; pour l'Africain c'est davantage : il désire qu'on lui mente. Mieux vaut qu'on vous trompe, dit-il, le plaisir est aussi grand que si vous trompiez les autres[1].

Comme la plupart des êtres primitifs ces Africains sont opiniâtres et indisciplinables ; ils se rapprochent des animaux infé-

1. Nous avons trouvé le même goût chez des natures excessivement honnêtes, qui auraient dit la vérité au péril de leur vie, s'il avait été question d'un intérêt sérieux, mais qui, à la fois très-bornées, très-ignorantes, et cependant très-avides de jouissances intellectuelles, trouvaient un grand charme au mensonge innocent; la défiance qu'il éveillait dans leur esprit, le travail qu'il exigeait pour découvrir la vérité, la joie de s'apercevoir de la fraude, le triomphe qui en résultait, jusqu'à la colère qui parfois naissait de l'erreur où on les avait mises, étaient une source de satisfaction pour ces pauvres créatures : elles y trouvaient un but, un intérêt, un quelque chose qui alimentait leur pensée, lui faisait prendre un tour ingénieux, bref qui leur donnait les plaisirs de l'imagination.

(*Note du traducteur.*)

rieurs par l'entêtement et la rétivité; si vous leur refusez le prix qu'ils demandent, et qui n'a d'autre base que leur caprice, non la valeur de l'objet qu'ils vous offrent, ils partent sans vouloir rien entendre. Faciles à irriter, ils font rarement une affaire sans qu'il en résulte des querelles.

La vengeance est une de leurs passions dominantes, comme le prouvent les guerres acharnées qui se perpétuent entre les clans d'une même famille. C'est, du reste, la conséquence de la loi du talion, qui, chez toutes ces tribus, est le principe de la justice.

Soumis au jugement de Dieu dans toutes les causes où la preuve directe échappe, n'ayant à compter ni sur leur droit, ni sur leur innocence, ces malheureux n'ont pas d'entrailles, et semblent ignorer tous les genres d'affection. Il est bien rare qu'ils versent une larme d'attendrissement, et rien n'est plus pénible que de voir avec quelle inhumanité ils abandonnent leurs camarades, leurs amis, qui, frappés de la petite vérole, tombent sur la route, ayant encore à vivre pendant plusieurs jours. Aucune instance, aucun salaire ne peut persuader à l'un d'eux de soigner cet agonisant; chacun le repousse, les villages se ferment à son approche; expulsé du kraal, il se construit un hangar, s'il lui reste assez de force pour le faire, et muni d'une livre de grain, et sa gourde pleine d'eau, il attend qu'il serve de proie à l'hyène et au vautour.

Une chose remarquable est la soudaineté de leur emportement; ils tombent tout à coup dans un accès de rage; et, comme les enfants, déchargent leur fureur sur le premier objet venu, qu'il soit animé ou non. En proie à une impatience nerveuse, l'attente ou la déception les irrite et les rend fous; néanmoins cette violence, à laquelle ils se livrent chez eux où elle est sans danger, disparaît dès qu'elle peut les compromettre. Ici des lions, là-bas des chiens, disent les Arabes.

Leurs disputes, leurs clameurs dépassent tout ce que l'on peut imaginer; ils ne sont heureux qu'en se querellant. Les visages s'animent, les voix s'élèvent, chacun avance et recule, les mains font des signes de menace, les hurlements, les cris, les malédictions s'échangent, et si les injures sont inférieures à celles des Asiatiques en pareil cas, c'est faute d'intelligence, non pas de bonne volonté. Lorsque la mesure est comble, les adversaires

éclatent de rire, ou, ce qui est plus rare, fondent en larmes : excitation des nerfs; ils pleurent comme des Goanais.

Si l'un d'eux est soufflété, il se couvre la face de ses deux mains, et sanglote à se briser la poitrine.

Nulle part on ne trouve de mégères plus hargneuses que dans cette partie de l'Afrique; c'est bien ici qu'il est vrai de dire : « On ne gouverne pas la langue des femmes. » Elles déchargent leur bile par des gronderies sans fin; et pleurent très-peu, en comparaison des hommes.

Les deux sexes adorent l'argumentation, qui est ici comme ailleurs, un échange de paroles perdues entre deux fous qui ne se persuadent mutuellement que de la sottise de l'autre. Ils fatigueraient l'Arabe le plus disert; cette tendance au développement oratoire est caractéristique de leur race; et le reproche manéno maréfou ! (trop longues paroles !) se répète inutilement cinq ou six fois dans une conversation.

Ils ont l'ivresse violente et irrascible; le fer de la flèche ou la pointe de la lance effleure souvent l'adversaire; mais il est rare que le sang coule.

On se borne en général à se pousser, à se tirer par les cheveux, à se frapper de bon cœur; il faut alors pour séparer les combattants le concours d'une demi-douzaine d'amis.

Les tribus agricoles de cette région sont pour la plupart assez faibles, et d'humeur pacifique; au reste, les peuplades belliqueuses y ont elles-mêmes une bravoure tempérée par la prudence; elles affectionnent l'affût, les embuscades où l'on est en sûreté; et, dans les batailles, la perte d'un guerrier sur cent motive le sauve qui peut.

De tous ces hommes à qui la crainte du danger fait prendre la fuite, il en est, et la chose n'est pas rare, qui se pendent aux soliveaux de leur case avec autant de sang-froid qu'un Anglais par un brouillard de novembre, et qui repoussent tranquillement du pied la sébile qui leur a servi d'échelle.

Ils tiennent cependant bien à la vie; suivant les paroles de Bacon, ils s'effrayent de la mort comme les enfants des ténèbres; et, de même que chez ces derniers, l'effroi qu'elle leur inspire s'augmente des récits qu'ils entendent. Il faudra que l'Africain subisse une transformation complète avant de regarder le trépas comme la fin de tous ses maux. « Qu'il est fâcheux de mourir!

de ne plus manger et boire, de ne plus porter de belle étoffe ! » s'écrie-t-il, lui qui n'entrevoit rien au delà de cette existence.

Mais quelle que soit la valeur qu'il attache à sa personne, il n'estime celle des autres que le prix d'une chèvre, alors même qu'il s'agit de ses parents.

Il a, comme presque tous les nègres, un vif amour de la destruction ; jamais il ne brise une chose sans rire d'une joie spontanée. Tout désastre l'amuse; à Zanzibar, dans les incendies, on a vu les noirs alimenter la flamme, et chanter et danser autour du feu avec ivresse. En pareil cas, les Arabes tirent sur eux comme sur des chiens.

Il est difficile de peindre et de juger une société où les faits qui nous révoltent ne sont pas même regardés comme une faute.

L'infériorité de l'ordre social où vivent ces Africains se révèle, surtout, par la nature des relations qui rapprochent les deux sexes; comme chez tous les barbares, voire dans les classes inférieures des peuples civilisés[1], le mariage n'est parmi eux qu'une affaire, un achat pur et simple.

Tous les hommes se marient parce que la femme est nécessaire à leur bien-être. Il en résulte que celle-ci est une marchandise avantageuse. Son père exige pour la céder autant de vaches, d'étoffe et de bracelets qu'il peut en obtenir : c'est bien et dûment une vente; l'acquisition faite, la jeune fille appartient au mari, qui la compte dans son avoir au même titre que ses esclaves et ses bestiaux; il peut la vendre à son tour; et si on la lui prend, il en réclame la valeur, qui est fixée d'après celle qu'elle aurait au marché.

L'une des raisons les plus puissantes qui poussent l'Africain au mariage, est le bénéfice qu'il pourra tirer de ses enfants : une nombreuse famille l'enrichit.

Comme tous les barbares, et même les peuples à demi civilisés, il ne connaît pas la dot, qui, changeant l'ordre naturel des choses, fait acheter l'homme par la femme.

Le mariage qui fait époque dans la vie d'un chrétien, et qui même est un événement pour les sectateurs de Mahomet, n'est ici qu'un épisode trop commun pour avoir de l'importance; la poly-

1. Est-ce bien dans les classes inférieures que la spéculation matrimoniale est le plus fréquenté chez les civilisés? (*Note du traducteur.*)

gamie n'y a pas de bornes : il est des chefs qui ont jusqu'à trois cents épouses légitimes.

Ce n'est pas une honte pour une jeune fille que d'avoir des enfants; néanmoins après le mariage la conduite est moins légère. Le séducteur d'une femme est puni d'une amende qu'il acquitte en bétail; s'il est pauvre, et n'a pas de quoi payer les dommages-intérêts, il peut être vendu. Toutefois les maris n'usent guère de tant de sévérité, l'injure dont ils ont à se plaindre n'ayant pour eux qu'une chétive importance. On a cependant vu des assassinats et des mutilations se commettre sous l'empire de la jalousie; mais c'est un fait exceptionnel.

En cas de divorce, dont les formalités se bornent à mettre l'épouse à la porte, les enfants appartiennent au père.

L'amour du foyer est très-vif chez la race africaine; mais ce qui l'attache à son village, c'est la sécurité, l'aisance qu'il y trouve, la réunion des amis, plutôt que les affections de famille. Maris et femmes, pères et enfants ont des intérêts distincts, et vivent sous le même toit sans tendresse apparente. L'amour paternel ne peut pas avoir beaucoup de force chez des gens qui ne repoussent pas la bâtardise, et dont la progéniture peut être vendue à toute heure. Les enfants de leur côté ne semblent pas affectueux; il leur arrive bien quelquefois de s'écrier : mama! mama! dans un moment de crainte ou de surprise, mais c'est à cela que se bornent tous leurs témoignages d'affection filiale.

La première enfance passée, le père et le fils deviennent ennemis, à la manière des animaux sauvages. Et cependant c'est une race éminemment sociable; ils se recherchent sans cesse; on en a vu devenir fous de la mort subite d'un ami; leur pauvre cerveau n'a pas la force de supporter ce qui l'ébranle. Il est probable que l'étude leur ferait perdre la raison, comme aux prêtres du Somal, qui une fois parvenus à lire le Koran, n'ont plus ni sens commun, ni intelligence.

De cet excès de sociabilité résulte l'irritation que leur cause le blâme; jamais ils n'acceptent de reproches; ils ont toujours une certaine somme de paroles à dépenser pour plaider une mauvaise cause, et prouver qu'elle est bonne.

La position des femmes, cette mesure infaillible de la tendance au progrès chez un peuple, est moins élevée dans cette région que dans certaines parties de l'Afrique australe. On y voit peu

d'endroits où le pouvoir soit entre des mains féminines. Les gens; de basse classe, surtout chez les Vouanyamouézi, consultent bien leurs épouses; mais ordinairement l'opinion d'un camarade prévaut sur celle des femmes.

Nous avons déjà parlé du peu d'intelligence de l'Africain en matière d'architecture; satisfait de sa case en forme de meule ou de ruche, de l'hémisphère de branchages, ou de la natte qui lui sert de tente, il a horreur des murs de pierre; beaucoup de Vouanyanouézi qui vont à Zanzibar ne peuvent pas se décider à mettre le pied dans une maison.

L'indigène de ces contrées est vorace; il paraît néanmoins préférer de nombreuses collations à des repas réguliers, plus copieux mais plus rares; le kisahouahili, qui est la langue des plus civilisées de ces tribus, n'a pas même de terme pour exprimer le déjeuner, le dîner, le souper des autres peuples. Ainsi que la plupart des sauvages, ces Africains peuvent se soutenir avec fort peu de nourriture; mais n'y étant pas habitués, ils sont incapables de supporter la soif.

La ration quotidienne d'un porteur est d'une livre et demie de grain; mais en y ajoutant quelques racines, quelques herbes comestibles qu'il sait découvrir dans des lieux où nul autre n'en soupçonnerait l'existence, il peut vivre pendant plusieurs jours de sa poignée de sorgho. Toutefois, avec cette légèreté qui lui fait oublier l'avenir, il est rare qu'il ne consomme pas immédiatement ses provisions, quitte à jeûner le lendemain. La vie, à ses yeux, n'a d'autre but que de manger; il n'y a que l'ivresse qui ait, pour lui, un attrait supérieur; il boit jusqu'à ce qu'il tombe; puis s'endort, et s'éveille pour reboire.

Les réunions bachiques sont, dans le pays, des solennités devant lesquelles disparaît toute affaire; l'orgie célèbre tous les événements : retour des voyageurs, naissance d'un fils, et chasse heureuse; nul ne veut travailler si on ne lui donne pas de bière; ils offrent du pombé à l'hôte qu'ils reçoivent avec honneur, et en placent un pot dans la tombe de leurs princes.

Ce n'est pas seulement, pour les notables, une jouissance que de s'enivrer, c'est encore un sujet d'orgueil que d'avoir la faculté de boire plus que les autres : beaucoup de bière et un peu de viande est le régime qui convient à la dignité royale. Demandez s'il a faim, au Mnyamouézi qui vient de manger,

il vous répondra affirmativement. ce qui voudra dire qu'il n'est pas ivre.

Ici les crimes sont excusés par l'ivresse ; sous l'influence du pombé, l'indigène sort de sa case, il chante, il danse, se jette sur un passant, l'injurie, le frappe, lui donne un coup de simé ou lui décoche une flèche, et se disculpe en disant qu'il avait bu.

L'instant qu'ils choisissent de préférence pour faire leurs libations est le lever du soleil, instant qui, pour le buveur africain ou asiatique, est non moins agréable qu'il paraîtrait incommode à celui d'Europe. Je pourrais en donner la preuve en citant les poëtes indous, persans et arabes ; la chose d'ailleurs est facile à comprendre : le civilisé n'aime pas à boire le matin, parce que la pesanteur d'esprit qui en résulte l'empêche de se livrer au travail ; le sauvage et le barbare commencent au contraire à boire dès qu'ils s'éveillent, parce que l'ivresse les délivre de la monotonie du jour ; le mal de tête lui-même, qui les dispose à dormir, ou qui les préoccupe et les distrait, ne leur est pas antipathique. Une fois l'habitude prise, elle devient partie intégrante de la vie de ces oisifs, et n'est jamais perdue.

La moralité, dans son acception la plus large, n'existe pas chez les membres de ces peuplades ; ils ignorent la bienfaisance, ont peu de respect, — le nègre est d'une race irrévérente — et bien que la bosse de la fermeté offre chez eux un certain développement, leur esprit est trop futile pour qu'ils soient énergiques. A peine s'ils ont le pressentiment de la justice ; la seule loi qu'ils reconnaissent est l'usage traditionnel, coutume vague et sans principe à laquelle ils se soumettent par amour pour la routine.

Chez eux, la voix de la conscience ne se fait jamais entendre ; la seule émotion qu'ils éprouvent, lorsqu'ils ont commis un meurtre, est la peur d'être hanté par le spectre du mort. Ils volent avec l'assurance de l'individu qui fait bien, et mendient comme si c'était leur métier. Dépravés à l'excès, ils donnent à la débauche la plus grossière tous les moments qu'ils ne passent pas à boire.

Par suite du manque de vénération, la société dans l'est de l'Afrique est d'une rudesse sauvage. Elle s'y divise en deux ordres : les maîtres et les esclaves ; excepté le chef de sa bourgade, l'individu n'y connaît que des égaux. Pas de courtoisie, pas de convenances ; la porte est-elle ouverte, même celle d'un étranger, ils entrent sans qu'on les y invite, s'emparent de la conversation,

et crient aussi fort qu'ils peuvent. Ils ont la voix rauque, aboyeuse, la parole altière, le regard effronté, les manières insolentes.

Ne voulant pas rester debout un instant, ils déposent leur personne huileuse sur votre tapis ou sur votre couche, et ne manquent jamais de choisir la meilleure place. En voyage, ils pressent le pas afin de s'emparer de la meilleure case ; le chef de la caravane est à la pluie, ou à la rosée, peu leur importe; il faut employer la force pour les déloger : « Ils n'ont aucune pudeur! » s'écrient les Arabes.

Le sans-gêne avec lequel ils satisfont leur curiosité est parfois insupportable; la seule chose à faire est de se résigner à leurs regards; si perdant patience, vous cherchez à les renvoyer, c'est comme si vous frappiez sur un essaim d'abeilles : ils assiégent la tente, en soulèvent les bords, se plaignent de l'occupant, et vont même jusqu'à user de violence.

En marche, vous êtes suivi par la foule, surtout par les femmes et les enfants, qui vous escortent pendant des heures. Rien de plus odieux que le spectacle de ces créatures grossières, courant au pas gymnastique, à demi vêtues, si ce n'est d'une couche de graisse, et, qui, les mamelles flottantes, poussent des cris plus rapprochés des hurlements de la brute que de l'articulation humaine.

Cette profonde ignorance de toute civilité se voit principalement dans les endroits que fréquentent les Arabes, dont les tendances nationales sont, comme chez les Italiens et les Grecs, essentiellement républicaines. Lorsqu'ils vinrent dans le pays pour la première fois, on les y reçut avec égards[1]; mais ils ne tardèrent pas à gâter leur position; ils allèrent s'asseoir, causer, échanger des plaisanteries avec les indigènes, souffrirent qu'on leur manquât de respect; en un mot laissèrent les natifs se mettre avec eux sur le pied d'égalité. Le mal est maintenant sans remède; quelle différence entre les manières d'un Indou et celles de ces païens!

Au moral, nous l'avons dit, l'Africain de cette région est inculte, et ne paraît pas avoir le don de s'instruire. Comme presque tous les êtres voisins de l'état sauvage, il observe exactement et

1. Cela prouverait que l'irrévérence n'est pas innée chez les naturels. (*Note du traducteur.*)

ne sait rien déduire des faits qu'il a remarqués. Son intelligence est surprenante, si on la compare à celle d'un paysan anglais qui n'a reçu aucune éducation; mais elle a des bornes étroites qu'il ne semble pas pouvoir franchir. Passionné pour la musique, il n'a su inventer que le sifflet; tous les insutrments dont il se sert lui viennent de l'étranger. Il adore le chant, et n'a pas deviné la versification; il improvise quelques mots qui n'ont pas plus de rime que de raison, et les répète à satiété sur un mode traînant où chaque phrase se termine par un son fortement nasal.

Comme les Somalis, il a des airs spéciaux pour différentes circonstances, telles que la moisson, la chasse ou la plainte. Dans ce dernier cas surtout, la mélodie prend une forme particulière. Quand les femmes pleurent, notamment lorsqu'on les a battues, elles font entendre un chant funèbre, dont chaque période finit par un gémissement qui lui est propre; il y a ensuite quelques sons naturels; puis la voix reprend en fausset la note gémissante.

De même qu'en Europe la chanson comique est souvent douloureuse pour celui qui l'écoute, les larmes chantées de l'Africain donnent envie de rire à l'auditeur.

L'étonnante loquacité de ces négroïdes n'a produit ni légendes, ni poésies, ni traits d'éloquence. Bien qu'ils soient sentencieux, comme la plupart des sauvages, ils se contentent de jaser ou de se disputer entre camarades; et ils trompent les ennuis de la marche en répétant des mots sans suite pendant quatre ou cinq heures.

Ils possèdent un idiome riche, une langue faite, harmonieuse, dont les mots composés de liquides et de voyelles n'ont pas de consonne finale, ainsi qu'on a pu le voir par les noms des lieux et des objets cités dans ces pages, et l'idée d'un syllabaire ne leur est pas encore venue.

Enfin la danse, qui fait leurs délices, est chez eux, malgré leur profond sentiment de la mesure, au dernier degré de la chorégraphie humaine.

Bien que les traits généraux du caractère soient les mêmes pour toutes ces peuplades, il y a cependant parmi elles des différences marquées. C'est avec terreur que l'on traverse l'Ouzaramo, et les caravanes s'estiment fort heureuses si elles n'y ont perdu ni marchandises, ni aucun de leurs membres. Les Vouasagara formaient autrefois une tribu paisible et hospitalière; les persécutions des gens de la côte les ont rendus soupçonneux et durs;

ils évitent maintenant les étrangers, et la crainte du péril a fini par les rendre agressifs.

Après les Vouazaramo, la tribu qui, sur cette ligne inspire le plus d'effroi, est celle des Vouagogo ; emportés, bruyants, querelleurs, avides, rien n'empêche ceux-ci de tuer et de piller, si ce n'est la peur de la loi du talion, et le sentiment de leur intérêt commercial.

Plus industrieux, plus aptes à la discipline, les Vouanyamouézi sont de tous leurs congénères les mieux titrés pour la civilisation ; mais leurs rapports avec la côte détruisent tous les jours les éléments de leur supériorité. C'est chez eux que nous avons le plus souffert du vol ; les Arabes n'y exercent aucun prestige, et n'y sont tolérés que pour les bénéfices qu'ils rapportent.

A mesure qu'on avance dans les terres, on s'éloigne de plus en plus de toute civilisation. Les Vouajiji, les Vouavinza, tous les riverains du lac se ressemblent : ils sont violents, cupides et vindicatifs ; aucun Mnyamouézi n'oserait parcourir seul leur territoire, et les caravanes peu nombreuses y courent de vrais périls.

Celui qui explore cette partie de l'Afrique ne doit jamais oublier les paroles de Bacon : « Agissez envers le sauvage avec douceur et justice, mais en vous tenant sur vos gardes. » Il faut considérer ces tribus comme hostiles, et ne pas se mettre à leur merci, surtout dans les questions de sécurité. Le salut d'une caravane dépend souvent de la crainte qui empêche les natifs de commencer l'attaque ; si l'affaire s'engage, la supériorité du nombre, la férocité des gestes et des regards, l'avantage d'être sur son propre terrain, la confiance qui en résulte pourront donner la victoire aux indigènes.

Toutefois il est des circonstances où l'on doit avoir recours à des moyens sévères ; la longanimité est l'un des points vulnérables que nous offrons au barbare : elle est prise pour de la faiblesse et encourage l'agression. Il faut faire à son égard, suivant l'expression des Indous, un emploi judicieux du brûlant et du tiède. Les anciens voyageurs sur la côte de Guinée ont observé que la meilleure manière de se conduire avec les noirs était de leur tendre une main, et d'avoir l'autre fermée, toute prête à la défense.

Voyageur ou négociant, quiconque séjourne parmi eux, ne

doit pas faire voir ce qu'il possède ; quel que soit le peu d'importance des objets qu'on achète, leur équivalent doit seul paraître aux yeux des vendeurs : n'excitez jamais leur convoitise.

En comparant ces lignes avec les récits qu'on lui a faits des Cafres, nation de la même famille que celles qui nous occupent, l'ethnologiste peut douter de leur exactitude, et croire qu'on ne lui présente que les ombres d'un tableau chargé. Mais on verra dans les pages suivantes que cette dégradation morale est en grande partie l'œuvre séculaire de la traite. Ces Africains ne sont plus aujourd'hui ce que la nature les a faits ; leurs rapports avec les étrangers leur ont été funestes. Ils ont conservé leur type, leur ignorance barbare, et n'ont gagné au contact des marchands, à demi civilisés, qu'une teinture commerciale qui les a corrompus.

Le fétichisme [1] est toujours leur unique religion ; son origine s'explique aisément par l'aspect des lieux, qui, en influant sur la pensée de l'homme en a inspiré la foi ; il reflète, en effet, le caractère fantastique et monstrueux des plantes et des animaux du pays.

La nature dans cette région est le plus souvent terrible ou désolée : ses forêts ténébreuses, ses jungles impénétrables, ses montagnes confuses, l'uniformité de ses vastes solitudes, ses torrents de pluie ou de lumière, éveillent chez l'indigène un sentiment de faiblesse indicible, une frayeur d'autant plus grande qu'elle provient d'une cause mystérieuse. Ne connaissant pas d'Être suprême qui puisse le protéger, il s'adresse aux objets qui le terrifient ; il se prosterne devant sa propre crainte, et cherche à s'en délivrer par les moyens qu'il emploierait pour apitoyer un oppresseur.

Les grands problèmes de la vie et de la mort, les admirables phénomènes de la création, pèsent de tout leur poids sur son ignorance, et n'éveillent dans son esprit que des idées effrayantes ; il incarne ses terreurs enfantines, et peuple ses ténèbres de démons et de spectres.

Augmenté de l'horreur que lui inspire le trépas, son effroi lui fait soupçonner ceux qui l'entourent : « Comment serais-je malade quand tous les autres vont bien, dit-il, si l'on ne m'avait pas jeté

1. Du portugais feitiço, action (sous-entendu surnaturelle), euphémisme de magie.

un sort? » De là sa foi dans le pouvoir magique de l'homme, et son exploitation par les habiles qui profitent de sa crédulité.

Le fétichisme est le culte, ou pour mieux dire, la propitiation des objets vivants ou inanimés auxquels est attribuée une influence mystérieuse. Il n'admet ni Dieu, ni anges, ou plutôt il ne les connaît pas ; il ignore l'alphabet des religions traditionnelles : genèse, résurrection, jugement dernier, l'âme, le ciel et l'enfer sont pour lui lettre close. Un certain athéisme pratique, plus ou moins modifié, est le caractère de toute superstition.

Il y a bien chez ces natures primitives le sentiment instinctif d'un Être supérieur, mais l'idée n'existe pas ; leur faible cerveau en possède le germe, elle n'y est pas conçue. Leur Mouloungou, l'Ouhlounga des Cafres, l'Outika des Hottentots, n'est qu'un soupçon vague de la divinité ; un quelque chose impersonnel sans attributs, sans providence ; le mot lui-même n'a pas d'acception fixe : il désigne à la fois un spectre, le firmament ou le soleil[1]. Un homme se qualifiera de Mouloungou, et même y ajoutera l'épithète de mbaya qui signifie mauvais, sans que le fait, qui se présente fréquemment, ait la moindre importance.

Mais si le fétichisme est l'un des produits de cette région, il n'est pas limité à l'Afrique, et la race noire n'est pas la seule qui l'ait jamais pratiqué. L'ancienne Égypte, premier berceau connu de l'idolâtrie humaine érigée en système, avec sa triade représentant les phases et les forces de la nature, est essentiellement fétichiste.

Dans l'esprit du Syrien, naquit tout d'abord l'idée de Melkart, Dieu de la terre, et celle des Baalim ou des Anges, ministres du Seigneur, et divinités locales ; mais c'est un fait exceptionnel ; il est prouvé par l'histoire des religions, que l'homme, soit qu'on le tienne pour déchu d'un état supérieur, soit qu'on l'envisage comme se relevant au contraire de sa bassesse primitive, n'est sorti de l'athéisme complet, dernier degré de la sauvagerie, que pour s'élever au fétichisme, premier pas moral de l'humanité enfant. Jamais, d'après Van Kennedy, « les expressions : amour ou crainte de Dieu, ne se présentent dans les livres sacrés des Indous. » Les anciens Perses étaient ignicolâtres et adoraient le

1. AÏ, mot féminin qui dans la langue des Vouamasaï veut dire créateur (il s'emploie souvent avec l'article, et fait Engaï) est synonyme de pluie.

feu éthéré. Confucius avouait qu'il ne connaissait rien des dieux, et que par ce motif il désirait en parler le moins possible.

En l'absence de tradition religieuse, l'homme a toujours confondu le Créateur avec la création, et n'a jamais donné le fardeau de la providence à une seule déité. Soumis à la matière, impressionné de la splendeur des astres, réchauffé, éclairé par la flamme, persuadé par ses rapports intimes avec les animaux qu'il y a une affinité mystérieuse entre lui et la brute, épouvanté par le combat des éléments, frappé de respect pour les héros et les sages qu'il vit surgir, l'homme primitif adora ces objets visibles, non pas comme des symboles, des émanations ou des représentants de l'Être divin, mais pour eux-mêmes.

La théorie moderne, inventée par l'homme adulte pour expliquer les folies de son enfance, et qui consiste à faire précéder la fable par son interprétation, disparaît en face de la pratique : l'Indou et le chrétien ignorant adorent en réalité l'image de l'homme ou de la bête devant laquelle ils se prosternent. C'est une erreur de supposer, qu'oubliant la matière qui les tient agenouillés, ils s'adressent de cœur et d'âme à l'abstraction dont elle est l'emblème ; la preuve c'est que la moindre tentative pour allégoriser l'image sainte, ou lui enlever ses caractères spécifiques, passerait aujourd'hui, comme autrefois à Rome ou en Grèce, pour une franche impiété.

Le fétichisme est donc une superstition grossière, dont l'idole tombe sous les sens, le culte abject de la peur, celui des races enfants qui ne sont pas encore arrivées, et qui peut-être sont incapables de s'élever au déisme, d'avoir une religion toute d'amour, et une foi entière aux destinées supérieures de l'homme.

Mais les vieilles croyances ont la vie dure; et l'erreur fondée sur nos instincts et nos faiblesses emprunte aux sentiments dont elle émane la cohérence et la logique de la vérité.

Une preuve que le fétichisme, au début de la vie spirituelle, est commun à tous les hommes, c'est qu'il a laissé chez eux de nombreuses racines, et qu'il se perpétue jusque dans le champ des religions révélées. La peur des morts, par exemple, qui est son principal appui, a survécu, malgré la propagation des livres saints. Le Rakshasa des Indous est un malin esprit dépouillé de la vie terrestre. L'apparition évoquée par la sorcière d'Endor était l'âme de Samuel, toujours attachée à la terre, et capable d'y

revenir. En passant par les mânes et les ombres des anciens, la foi à l'action des morts s'est transmise aux modernes, ainsi que le prouvent les noms d'esprit, d'âme en peine, de fantôme, de spectre, de revenant, qui se retrouvent dans toutes les langues où ils sont familiers.

Pas de différence entre le Koma ou le P'hépo de l'est de l'Afrique et les Banshees, les Pookas et autres entités du mal que redoute la vieille Irlande. Ce qui était la chair du défunt a constitué d'autres corps ; mais la portion immatérielle de son être vogue dans l'air, guette les hommes, hante les maisons, tue les enfants, attaque le bétail, sème la maladie et la ruine. Partout les esprits sont malfaisants ; on en connaît peu qui fassent le bien ; l'effroi qu'inspire la mort, et qu'on observe même chez les animaux, a fait attribuer aux défunts l'amour de la vengeance et de la destruction.

Quelques missionnaires ont cru voir dans l'habitude africaine, d'enterrer des esclaves avec les trépassés, de déposer des vivres sur les tombes, d'y faire du feu quand les nuits sont froides, la preuve d'une croyance à la vie future. Le désir qu'ils en avaient leur en a donné la pensée ; mais l'immortalité de l'âme est d'un ordre supérieur, et ne se produit, comme article de foi, que dans les sociétés grandies. L'Africain est tout dans le présent, tout à la matière ; quand il cherche à préserver ses morts du froid ou des tristesses de la solitude, il n'y a chez lui nulle pensée d'avenir, aucune idée de la vie spirituelle, l'opération même le prouve [1].

Suivant les anciens, l'homme est un être quadruple formé de la réunion des mânes, de la chair, de l'esprit et de l'ombre [2].

Otez les mânes et l'esprit sidéral, vous aurez la croyance africaine au fantôme, c'est-à-dire au revenant. Lorsqu'on demande aux habitants de la Terre de la Lune où sont leurs ancêtres, ils répondent « qu'ils ont fini. » Cela prouve leur infériorité. Les In-

1. Certes, l'Africain n'accorde aux trépassés que des besoins matériels ; il n'en connaît pas d'autres, et ne saurait leur prêter ce qu'il n'a pas ; mais c'est néanmoins l'affirmation d'une existence postérieure à la mort, d'une continuité de la vie au delà du tombeau, et même d'un progrès, puisque le défunt aurait ici-bas un pouvoir qu'il n'avait pas de son vivant. (*Note du traducteur.*)

2. « Bis duo sunt homini, manes, caro, spiritus, umbra :
Quatuor hæc loci bis duo suscipiunt
Terra tegit carnem, tumulum circumvolitat umbra,
Manes orcus habet, spiritus astra petit. »

odieux calculs. Toutes ses pratiques ont pour objet de détourner le mal de soi-même en le transférant aux autres. Il en résulte la recherche des moyens surnaturels, d'où l'influence de l'exorciste, qui découle nécessairement de la démonomanie.

Il est rare qu'un homme vienne à mourir sans qu'on accuse ses femmes, ses enfants, ses esclaves, toute sa famille de lui avoir jeté un sort. Nous avons dit les conséquences de cette accusation, et la cruelle sottise des procédés judiciaires.

Rien de plus absurde; et, néanmoins, des milliers d'individus exercent la sorcellerie de bonne foi; ils croient les premiers à leur pouvoir magique, et bravent toutes les tortures pour en faire usage au profit de leurs vengeances. Comme on l'a vu en Europe et ailleurs, non-seulement le sorcier avoue son crime en face du bûcher, mais il s'en fait gloire : « J'ai tué un tel, j'ai mis la maladie sur tel autre » s'écrie cet idiot en délire.

A part ce cas spécial, produit par une hallucination traditionnelle, le fanatisme est inconnu à ces peuplades. Elles n'ont pas remplacé le vrai Dieu par un Dieu jaloux, et les disputes théologiques leur sont aussi étrangères que les discussions politiques. Mais, en matière religieuse, tous les hommes se valent : le simple est comme le sage : « Tu dois croire à ce que je crois, sous peine de me blesser dans ma propre estime. » L'Africain, dont la foi est peu catholique, n'admet pas que, sur cette question, les autres en sachent plus que lui-même. Il jeûnera comme les mahométans, parce qu'un acte quelconque l'élève dans l'échelle des êtres; mais son esprit, empêtré dans ses superstitions, enchaîné par la coutume, ne paraît pas capable de recevoir les doctrines de l'Islam, qu'ont acceptées les Somalis, les Vouamrima, les Vouasahouahili dont la race est plus sémitisée.

Il faut dire aussi que les Arabes, dans la crainte de diminuer la distance qui le séparait d'eux, n'ont pas cherché à l'éclairer : un intérêt sordide leur a fait abandonner l'âme de ce païen à la perdition éternelle. Au reste, d'après leurs docteurs, on peut, avec l'épée, convertir des nations; mais l'apôtre échoue à l'égard des individus, ceux-ci n'ayant pas la force de rompre avec les habitudes sociales.

L'insuccès de la mission de Mombas a dû confirmer cette doctrine musulmane. Non-seulement les missionnaires, qui comptaient sur les moyens persuasifs, ont échoué dans leur tentative,

famine, la guerre, les maladies et la mort, et lit l'avenir dans la position relative de petites baguettes jetées par terre au hasard.

Londres, chez Simpkin et Marshall, 1851, prouve que l'indigène de l'Afrique occidentale partage ces opinions.

« Aimant à faire causer l'un ou l'autre de matières religieuses, dit M. Smith, je demandai au roi Pepple :

« Eh ! bien, qu'avez-vous fait ?

— Ce que vous faites vous-même : j'ai remercié Dieu.

— A propos de quoi ?

— Pour toutes les bonnes choses qu'il me donne.

— L'avez-vous vu ?

— Oh ! que non ! Si un homme voyait Dieu, il mourrait à l'instant.

— Et quand vous mourrez, est-ce que vous ne le verrez pas ?

— Je n'en sais rien, dit-il avec chaleur ; comment pourrais-je le savoir ? mais assez de ce palaver ; je ne veux pas qu'on m'en parle.

— Et pourquoi ?

— Ce n'est pas là votre besogne ; vous êtes ici pour trafiquer. »

Je savais, continue M. Smith, qu'il serait inutile de poursuivre l'entretien, et je laissai tomber la conversation. En lui parlant de sa mort j'avais touché la corde sensible, évoqué l'impression la plus désagréable ; je voyais au bouleversement de son visage, qu'un violent combat intérieur agitait le roi Pepple. A la fin, reprenant la parole :

« Supposez, me dit-il avec un regard et des gestes féroces, supposez que Dieu soit ici, je le tuerais sur-le-champ.

— Comment ? Vous tueriez Dieu ? m'écriai-je abasourdi par cette idée nouvelle et diabolique. Vous tueriez Dieu ! mais c'est de la folie ! vous ne pouvez pas tuer Dieu ! Supposez que Dieu puisse mourir, tout ce qui existe cesserait avec lui ; c'est l'âme de l'univers.

— Je sais bien que je ne peux pas le tuer ; et c'est là mon chagrin ; si je le pouvais, je le ferais tout de suite.

— Où Dieu est-il ?

— En haut (il me désigna le ciel).

— Enfin supposons que cela soit possible, pourquoi tueriez-vous Dieu ?

— Parce qu'il fait mourir les hommes.

— Mais mon ami, poursuivis-je d'un ton conciliant, vous ne voudriez pas vivre toujours.

— Si, si, toujours !

— Vous seriez bien vieux à la fin : vous deviendriez infirme comme ce vieillard (je lui montrais un homme décharné, qui s'était faufilé dans la cour pour demander quelque faveur) ; comme lui vous seriez boiteux, sourd et aveugle ; vous n'auriez plus aucun plaisir, vous souffririez sans cesse ; ne vaudrait-il pas mieux mourir alors, et céder la place à votre fils, comme votre père vous a cédé la sienne ?

— Non, non : je veux rester en vie.

— Mais supposez qu'en mourant vous alliez dans un endroit où vous seriez plus heureux et....

— Qu'est-ce qui me le prouve ? Vivant, j'ai beaucoup de femmes, d'esclaves, de canots ; je suis roi ; une foule de navires m'apportent une quantité de belles choses ; voilà tout ce que je sais, et je ne veux pas que cela finisse. » J'allais répondre ; mais il ne voulut rien entendre ; et changeant de conversation, nous abordâmes un autre sujet presque aussi désagréable : le payement d'une somme importante dont il était mon débiteur.

A Zanzibar les gens des classes supérieures vont le consulter, comme dans les autres parties de l'Orient les personnes crédules se rendent chez l'astrologue ou le géomancien, et en Europe chez la tireuse de cartes, ou chez le magnétiseur ayant un sujet lucide. La chose est moins absurde qu'on pourrait le croire: il est rare que le devin manque d'esprit; tout ce qu'il a entendu dire, soit en secret, soit ouvertement, figure dans ce qu'il révèle, et vous profitez à la fois de ses renseignements nombreux et de sa pénétration.

On aurait également tort de supposer que les vouaganga sont de purs imposteurs. Pour bien mentir à autrui il faut d'abord se mentir à soi-même. Tel est le secret de la réussite de tant de mauvaises causes gagnées par des gens qui ont foi en leur propre erreur, et qui doivent à leur crédulité l'enthousiasme, la force et la logique. Ces païens pèchent plus souvent contre eux-mêmes, par leur folie superstitieuse, qu'envers les autres par mensonge et par hypocrisie.

Comme on l'a vu dans les pages précédentes, les fonctions de mganga sont multiples ; celui qui s'en charge est à la fois mystagogue, instructeur criminel, grand juge, évocateur des nuages, exorciste, augure et prophète.

Règle générale : toutes les maladies, depuis un furoncle jusqu'au marasme sénile, sont attribuées par ces fétichistes au p'hépo, à l'houboub ou au souffle, trois termes synonymes.

En kisahouahili, p'hépo est la forme du pluriel d'oupépo, un zéphyr; à son tour on l'emploie au singulier pour désigner un grand vent, un tourbillon; et dans ce cas il représente un esprit irrité, en général celui d'un musulman. Houboub, qui en est la traduction arabe, veut dire souffle de l'air, et au figuré, signifie possession. L'indigène, pour exprimer qu'un homme est malade, emploie cette phrase : « *ana p'hépo*, il a un diable, » et la cure doit s'opérer par exorcisme.

Comme au temps de Saül, on peut faire usage de la musique pour chasser ce visiteur incommode; on a également reconnu qu'il est expulsé par une excitation violente, ainsi qu'en Italie le venin de la tarentule ; d'où il suit que le tambour, la danse et l'ivresse sont les principaux moyens curatifs du mganga.

Lorsque le tambour a suffisamment retenti, que le malade a bu ou dansé, *quod satis*, le p'hépo est sollicité de vouloir bien sortir

beaux de vêtements, des licous, des entraves, en signe de reconnaissance pour la guérison de leurs maladies ou de celles de leurs bestiaux[1].

La pharmacopée du mganga renferme encore d'autres moyens curatifs; nous n'en citerons qu'un seul : plusieurs petits brins de bois, pareils à des allumettes, sont trempés dans une bouillie ocreuse; ils servent de pinceaux pour faire des marques sur le corps du patient, un chant magique est psalmodié, le malade y fait un répons, et à la fin de chaque verset, au signal que lui donne le mganga en jetant par terre un de ses petits bâtons ocreux, un esprit malfaisant s'échappe du possédé.

Il est des malades qui sont hantés par une douzaine de p'hépo; chacun de ces êtres démoniaques a pour spécifique un charme qui lui est propre, exige un exorcisme à part, et vaut au mganga des honoraires qui se renouvellent à chaque séance.

Où il y a du danger, la crainte existe; où réside la peur, les philtres, les talismans, les amulettes sont en vogue; et, en tout lieu, dès que le surnaturel est recherché, il se trouve des hommes qui, moyennant rémunération, en fournissent plus qu'on n'en demande.

Ces rites bizarres reposent sur la même base que toutes les thaumaturgies : ils résultent de la foi aux exagérations grossières, accumulées par l'ignorance, la fourbe et la crédulité, sur des énigmes qu'il serait facile de résoudre par l'application des lois naturelles.

L'Africain est d'un tempérament plus qu'impressionnable; à la faiblesse du cerveau il joint une excitabilité nerveuse qui arrive à tous les genres de convulsions. Pas d'endroit où le mal caduc soit aussi commun que dans tout l'est de l'Afrique; et nous savons par expérience que, même dans les bas-fonds des pays civilisés, la brusquerie du saisissement, les contorsions, la rigidité, l'aspect des malheureux qui tombent frappés d'épilepsie, éveillent l'idée d'une influence invisible. Il n'est donc pas surprenant qu'avec son organisation le négroïde soit sujet au phantasme, cette folie contagieuse qui, aux époques d'agitation morale et de troubles populaires, a éclaté dans diverses parties de l'Europe, et qui de nos jours s'est montrée chez quelques spiritistes.

1. L'ex-voto florit toujours dans les pays les plus civilisés. (*Note du traducteur.*)

pour certain qu'un homme peut entrer dans la peau d'un lion ou dans la cuirasse d'un crocodile, en sortir et reparaître avec son propre corps. Mais les voyageurs qui ont vu dans cette foi au métamorphisme une croyance à la transmigration des âmes, se sont complétement trompés. Il s'agit ici d'un fait tout matériel, et non de la métempsycose; jusqu'à présent l'Africain ne s'est pas tourné la tête par la métaphysique; il n'a pas la moindre idée de l'âme et, par conséquent, en ignore l'immortalité qui paraît être un dogme de la race caucasienne.

La seconde attribution du mganga, et celle qui probablement lui est le plus profitable, est la découverte des cas de magie noire. Toutes les fois que la police est faite par celui qui profite du crime, et qui a pour le découvrir des moyens surnaturels, l'ordalie est fréquente. Sous le nom de Baga ou de Kyapo, celle de l'Afrique orientale n'est pas moins absurde, ni moins atroce que l'eau rouge des Ashanti, les poisons de Cassangé, le mouavi du Monomotapa, le tangina des Malgaches, l'eau amère des Juifs, les épreuves du moyen âge.

Dans l'Ousoumbara on plonge un fer rouge dans la bouche de l'accusé; chez les tribus méridionales, une espèce de grand clou, également rougi, lui est enfoncé dans les chairs à deux reprises diverses, et à coup de maillet. Les Vouazaramo lui trempent la main dans l'eau bouillante, les Vouaganda prennent de l'huile pour le même objet; les Vouazégoura lui traversent l'oreille avec des crins de gnou. Les Vouakouafi le gorgent de viande jusqu'à ce qu'il en meure. Dans la Terre de la Lune on fait infuser une écorce vénéneuse, appelée mouavi, qu'on a préalablement écrasée entre deux pierres; l'infusion est avalée par une poule qui représente l'accusé; mais si les parties ne sont pas satisfaites de l'épreuve, la boisson mortelle est administrée au prévenu.

Chez tous les Africains, nègres et négroïdes, au nord comme au sud de la ligne, depuis le Somal jusqu'au cap de Bonne-Espérance, le faiseur de pluie est un personnage important [1]; et il ne

1. La croyance à la faculté de faire pleuvoir, dit le Dr Livingstone, est l'un des articles de foi les plus profondément enracinés chez ces peuplades. Le chef Séchélé était lui-même célèbre dans cet art, et il était convaincu de son pouvoir; il m'a souvent avoué qu'il lui était plus difficile de renoncer à cette croyance qu'à toutes celles dont le christianisme lui commandait l'abjuration. (*Voyages dans l'Afrique australe*, chap. Ier, page 53. Voir le dialogue, pages 27 et suivantes).
(*Note du traducteur.*)

tres moyens de prophétie : quelques baies révèlent les choses futures en nageant dans un vase rempli d'eau, posé sur un tabouret, placé lui-même entre quatre bâtons, où flottent des queues de buffle ou de zèbre. Il y a le kasanda, série de triangles articulés, ayant de l'analogie avec ce jouet d'enfants qui, chargé de soldats, se replie et s'allonge pour les faire manœuvrer ; on le tient de la main droite, on le jette au hasard, et l'orientation qu'en désigne la pointe, indique la route qu'il faut suivre : c'est probablement l'essai le plus grossier de la prestidigitation.

Le shéro est un morceau de bois grand comme la main ; pourvu d'un manche, terminé en pointe allongée, creusé au milieu, il ressemble à un soufflet ; on en remplit la cavité avec de l'eau, on y dépose une graine, ou bien un petit brin de bois : si, en flottant, la graine ou le fétu se dirige vers les côtés du shéro, c'est d'un mauvais augure ; si au contraire la direction est longitudinale le présage est heureux.

En parlant des instruments de musique nous avons décrit le sanjé, cette gourde gentiment sculptée, où grelottent de petits cailloux, des grains de sorgho, des grains de maïs, et qui rend un son de crécelle. Le magicien porte presque toujours ce hochet dont il se sert pour annoncer sa présence.

Outre les devoirs importants de sa charge, le mganga remplit de menues fonctions qui en dérivent : à la chasse de l'éléphant, c'est lui qui jette la première lance et qui est responsable du succès de la journée. Il marque l'ivoire de signes cabalistiques pour le préserver des périls du voyage ; il approvisionne le kirangozi des talismans qui doivent le protéger contre la malice, auxquels sont toujours en butte ceux qui conduisent les autres, et lui défend de se laisser précéder, même par le chef de la caravane. En temps de guerre, il seconde la tribu de toute sa puissance ; il prend une abeille, prononce sur elle certaines incantations, et lui rend la liberté ; sur quoi l'insecte, allant réunir d'innombrables essaims, les dirige vers l'ennemi, pour qu'ils l'anéantissent.

Cette pratique fait comprendre la transition facile qui de la réalité conduit au surnaturel : les ruches sauvages abondent dans le pays, et les hommes n'ayant pas de vêtements qui les préservent de l'aiguillon, plus d'une armée ou d'une caravane s'est vue dispersée par les abeilles, comme l'herbe fauchée qu'emporte la tempête.

sur eux un droit illimité de vie et de mort dont il use vaillamment. Il va sans dire que nul ne peut se marier sans son autorisation.

On a vu que, dans le Karagouah, l'Ouganda et l'Ounyoro, le souverain est considéré comme un Dieu et reçoit des hommages qui tiennent du culte.

La seule barrière que rencontrent les caprices du monarque est l'*ada*, c'est-à-dire la coutume, qui, pour n'être pas écrite, n'en est pas moins plus immuable que les codes et les pandectes d'Europe. Ainsi que l'Asiatique, l'Africain est conservateur par nature ; et c'est à la fois la cause et le résultat de son inaptitude au progrès.

Chez ces peuplades ultra-monarchiques, le roi habite de grands villages peuplés de sa famille et de ses esclaves ; jamais il ne sort de sa case sans être escorté d'une foule de guerriers ; son orgueil est excessif, et il ne daigne pas visiter les voyageurs, même les Arabes les plus marquants. Ses sujets, légitimistes de la bonne école, se révolteraient à l'idée d'avoir pour chef un homme nouveau ; et la conscience de leur pouvoir donne à ces despotes une certaine dignité.

On se rappelle que les sultans dont la puissance a le plus de prestige parais-ent être d'une origine étrangère et d'une race supérieure.

Dans les provinces oligarchiques, où le pouvoir n'est plus absolu, telles que dans la Terre de la Lune, l'autorité du chef dépend de l'influence que celui-ci peut acquérir, de sa richesse, de ses qualités personnelles et surtout gouvernementales. Un mouami qui aurait le bras fort pourrait, sans aucun doute, s'élever au despotisme, et, une fois arrivé là, tuerait et vendrait ses sujets sans conteste.

Aujourd'hui même, il lui arrive parfois de n'agir qu'à sa guise, malgré le conseil d'une vingtaine de chefs et d'anciens, dont il doit prendre l'avis, et qui cherchent autant que possible à faire acte d'autorité ; mais, le plus souvent, les pouvoirs se balancent ; il n'est pas rare que les vassaux aient autant de guerriers que le suzerain ; et, lorsque celui-ci est d'un caractère faible, il n'a guère plus de pouvoir que le cheik d'une tribu d'Arabes errants, ou le patell d'un village indou.

Néanmoins, quelle que soit sa faiblesse à l'égard de son con-

petit tabouret à trois pieds; à porter des habits un peu meilleur, et plus de perles et de fil de laiton que le commun des martyrs.

Ces roitelets doivent envoyer un présent aux étrangers, en retour des offrandes que ceux-ci leur ont faites; dans certains cas, ce sont eux qui donnent les premiers cadeaux. Ils sont tenus d'écouter l'avis de leur conseil; et les anciens qui le composent, n'ayant pas d'appointements, exigent une portion du tribut et des taxes, interviennent dans toutes les questions de pénalités, d'amendes, de commerce, de profits quelconques, reçoivent des pots de vin des voyageurs, des épices de tous les réclamants; bref, ils ont une grande influence sur la tribu.

Dans toute cette région, le pouvoir est héréditaire; c'est au fils aîné qu'il revient de droit, excepté chez les Vouasoukouma, où l'on choisit de préférence le fils de la sœur du mort, comme offrant des garanties plus sûres de légitimité. Cet usage, tout africain, est également en vigueur dans le midi de la péninsule et fournit un de ces points de ressemblance entre les races nègre et sémitique dont s'appuient quelques auteurs modernes pour donner aux Arabes une origine africaine.

La singulière coutume des Vouanyamouési de distribuer son héritage à ses enfants illégitimes n'est pas admise quand il s'agit du pouvoir.

Lorsque le défunt a plusieurs fils, il est rare que le titre de chef ne soit pas entre eux un sujet de compétition; quelquefois, néanmoins, quand il y a deux frères, l'un consent à être le vassal de l'autre.

Chez quelques tribus, surtout dans l'Ousoukouma, le chef qui meurt sans enfants est remplacé par sa veuve.

Le code pénal, dans cette partie de l'Afrique, est tout ce qu'il y a de plus simple; la vendetta n'y est pas, comme chez les Arabes beaucoup plus civilisés, soumise à un dédale de formalités judiciaires; elle va droit au but; c'est la loi du talion dans ce qu'elle a de plus direct. Poussé par l'instinct, le sauvage tue celui qui a tué son parent ou son ami; l'offense est envers l'individu, non envers la société. Il faut que l'homme ait raisonné pendant longtemps pour se persuader que le crime ayant été fait contre la loi, c'est à cette dernière qu'il appartient de le punir; il a soif de vengeance, et peu lui importe la légalité, ou l'exemple nécessaire à la prévention du meurtre.

perles achetées avec l'ivoire. Quelques-uns de ces chefs ont, dit-on, d'énormes quantités de ces objets.

Sur toute la ligne où passe la traite, les sultans imposent les esclaves, et en reçoivent des cadeaux pour fermer les yeux sur les vols que ces derniers commettent.

Les présents que leur font les voyageurs sont pour les chefs une autre source de revenu. Quand ces principicules sont forts, ils demandent beaucoup et ne donnent rien ; les faibles envoient à l'arrivant quelque bagatelle (en général des provisions), et comptent bien recevoir, à leur tour, des monceaux d'étoffe et de rassade. On peut refuser leur cadeau et par conséquent n'avoir rien à leur rendre ; mais c'est contraire à l'usage, et il faut subir l'impôt tant qu'on peut l'acquitter.

Il y a les amendes, les droits et les menus coûts, d'une multiplicité désastreuse. Si la pluie se fait attendre, le mganga est appelé, désigne le malheureux qui retarde la mousson ; les biens du coupable sont confisqués, et leur propriétaire est mis à mort. Enfin l'avoir des criminels de toute espèce, même du serviteur exécuté par son maître, appartient au souverain.

Dans les tribus les plus démocratiques le prince vit du produit de ses champs, c'est-à-dire de la sueur de ses esclaves. Bref, cette région fournit une étude instructive de l'enfance des sociétés humaines.

Nous n'avons plus qu'un mot à dire sur un sujet qui frappe au cœur tous les hommes généreux : c'est désigner la traite. Son origine dans l'est de l'Afrique se perd dans la nuit des temps ; résultat probable de l'ancien commerce avec l'Arabie heureuse, la vente de l'homme est mentionnée dans le Périple, chapitre III, où l'on en parle comme d'une institution locale. Aujourd'hui, pour ne citer que la zone qui nous occupe, toutes les tribus comprises entre les bords de l'océan Indien et ceux du Tanganyika peuvent être considérées comme de race servile, à l'exception des Vouahinda, des Vouatosi et des Vouagogo. Le msahouahili, même le serf de Zanzibar, y est qualifié partout de mouroungouana, ou d'homme libre. Cependant beaucoup de ces peuplades achètent des esclaves plutôt qu'elles n'en fournissent ; elles vendent ceux qu'elles ont capturés, mais ne trafiquent pas des gens de leur tribu, à moins que ce ne soient des criminels convaincus de vol, de meurtre, de sorcellerie, ou d'avoir percé les dents de la mâchoire

clave, qui représente une valeur pécuniaire, peut être plus gras, plus heureux, qu'il ne l'aurait été chez lui; mais pour l'avoir on a fait une razzia.

Toutes les guerres africaines n'ont jamais que deux objets : l'enlèvement du bétail, ou la capture de l'homme. Quelques tribus pastorales établissent en principe que les bêtes bovines furent créées par leur premier père, que celui-ci leur en fit présent, et qu'elles ont seules le droit de posséder des troupeaux; en pratique, elles ne convoitent ceux des autres, et ne les enlèvent que pour se gorger de viande.

Mais cette théorie n'est à l'usage que de quelques hordes à demi nomades, telles que les Vouamasaï, les Vouakouafi, les Vouarori et les Vouatouta; l'esclave est bien plus fréquemment l'objet des expéditions armées. Passée dans les mœurs du pays, la poursuite du bétail humain est pleine d'attraits pour ces barbares. Au *multis utile bellum*, elle joint tous les plaisirs de la chasse[1], elle en a les dangers, les hasards passionnants, elle rompt la monotonie de l'existence, lui offre un but, ouvre une issue au courage, à la ruse, donne la gloire et des profits solides.

De là un état de guerre qui s'éternise; les razzias, les invasions se succèdent et tiennent lieu de calendrier par leur retour périodique. Un chef puissant ne permet pas à ses voisins d'être plus riches que lui; la querelle est bientôt trouvée, le fort attaque le faible, emmène le bétail, brûle les hameaux, s'empare des sujets du vaincu, et les vend au premier traitant qui passe. Ainsi les

1. Voir dans Barth (*Voyage au centre de l'Afrique*) les détails de l'une de ces chasses à l'homme dont il fut témoin. Les coffres des hauts dignitaires du Bornou étaient vides, il importait de les remplir. On arrive au Mosgou : le pays est délicieux, de vastes champs parsemés de villages, de grands arbres chargés de la provision d'herbe sèche, des mares creusées de main d'homme, des greniers soigneusement construits, des chemins bordés de haies bien entretenues, des tombeaux annonçant le respect des morts. Une heure après, villages et greniers étaient en ruines, les femmes et les enfants capturés, et cent soixante-dix hommes à qui les chasseurs avaient, de sang-froid, coupé la cuisse, attendaient que l'hémorragie terminât leurs souffrances. La chasse continue et ne s'arrête que lorsqu'un voisin, découvrant qu'on va sur ses brisées, vient défendre la proie qu'il se réserve.

Voir les détails de la razzia où faillit périr Denham, ces attaques odieuses, ces flammes où l'on jette les enfants trop jeunes, les vieillards trop âgés pour valoir qu'on les prenne, ces flots de sang où les chevaux trempent leurs naseaux. Voir dans l'ouvrage de M. de Lanoye*, l'éloquent résumé des faits rapportés, à cet égard, par tous les Européens qui ont visité la Nigritie. (*Note du traducteur.*)

* *Le Niger, et les explorations de l'Afrique centrale, depuis Mungo Park jusqu'au Dr Barth*, par F. de Lanoye. Paris, 1858, librairie Hachette.

que le maître s'installe dans un bon tembé, et séjourne parmi ses compatriotes. Cette coutume a énormément nui au commerce de l'intérieur, et prolonge de plus en plus la durée des voyages. L'esclave qui est ainsi chargé d'intérêts considérables, devient un homme important; il prodigue l'étoffe et les perles pour soutenir sa dignité, n'agit plus qu'à sa guise, et reste six mois où il devait passer huit jours. C'est de la sorte que l'ivoire, dont le prix, il y a douze ans, était à Kazeh d'un dixième de son poids en verroterie, s'y vend aujourd'hui livre pour livre; et le mal va toujours s'accroissant.

Nulle caravane ne peut s'aventurer dans l'intérieur sans une escorte nombreuse, et ce sont les mouhouallids qui veillent à sa sûreté. On ne les voit jamais sans leurs armes; ils demandent, empruntent ou volent de la poudre et des balles, et sont toujours sur la défensive.

Leur fardeau se compose des objets les plus légers : l'écritoire du maître, la natte qui lui sert de prie-Dieu, ou sa literie qui n'est pas beaucoup plus lourde. Les charger davantage serait les pousser à la désertion. Contrairement à ce que fait le libre porteur, qui dépose sa charge avant de prendre la fuite, ils s'en vont toujours avec ce qu'ils peuvent dérober. Ils vous tourmentent à propos de la nourriture, et comptent sur leurs armes pour en agir librement à l'égard des liquides et des femmes des indigènes.

Les esclaves sauvages se divisent à leur tour en deux classes : les enfants et les adultes; les premiers ont plus de valeur que les autres; on les islamise, et on les élève pour en faire des domestiques; mais ils sont toujours moins souples que les mouhouallids.

Quant aux hommes faits, on ne les achète guère que pour es travaux des champs; ils conservent leur indocilité et subissent peu l'influence de la domestication. Lorsque le maître n'a pas besoin d'eux, ils peuvent se louer ou voler pour vivre, nul ne s'en occupe. A leur mort, on les jette à la mer, ou dans le trou le plus voisin.

Ces maudits sont le fléau du corps social; personne n'est à l'abri de leur violence; et pour préserver ses jardins et ses champs contre ces affamés, il faudrait une légion de mousquetaires. Ils n'ont jamais d'armes; et cependant ils ont soutenu à Zanzibar des luttes aussi longues, aussi cruelles que les guerres serviles de l'ancienne Rome.

toujours à peu près nu ; il met ses habits en gage, ou va les vendre ; et n'ayant jamais rien, il dérobe, escroque et pille pour satisfaire ses passions impérieuses. La captivité semble développer son aptitude à la débauche ; il y puise un dévergondage qu'il ignorait dans son désert, il y trouve le déploiement de toute sa puissance brutale, surexcitée par les plaisirs d'une demi-civilisation.

Quand, par le clair de lune, le grondement du tam-tam répond aux cris aigus du fifre, il devient impossible de garder à la maison un seul esclave, mâle ou femelle. Tous se précipitent vers la place, et chacun s'enivrant jusqu'au délire de ses cris et de sa danse, la soirée se termine par une scène d'un singulier désordre. Ces bacchanales, appelées Ngoma, ont été défendues à Zanzibar par le saïd Séid, notre ancien imam de Mascate.

Le noir a pour celui qui le possède et le nourrit un certain attachement qui est le résultat de son égoïsme ; à ses yeux il est plus grave de manquer à son maître que d'insulter, sa mère, sa femme ou sa sœur. Néanmoins, nul propriétaire d'esclaves n'a confiance en eux, et ne compterait au besoin sur leur fidélité. « Il n'y a rien de bon chez cette race, » disent communément ceux qui l'achètent.

De même que les Somalis, les esclaves négroïdes, insouciants et joyeux à l'étranger, sombres et tristes dans leur pays, gagnent énormément par l'exportation ; elle leur fait perdre en grande partie l'humeur farouche et violente qui les caractérise à Zanzibar ; elle les dompte, et les dispose à une certaine déférence envers leurs supérieurs. C'est ainsi qu'à bord d'un navire de l'Inde, Sidi-Moubarak s'est concilié l'affection et l'estime générales ; mais Sidi a bu à la coupe fortifiante de la liberté ; il est bien avec lui-même et satisfait des autres ; admis dans la grande famille des hommes, il a identifié ses intérêts à ceux de ses frères, et ne se rattache plus à la servitude que par son origine [1].

1. Si Moubarak est la preuve de l'heureuse influence que le changement de milieu a sur l'esclave, il détruit tout ce qui a été dit plus haut de l'imperfectibilité de sa race. Nous croyons, certes, à l'ignorance et aux préjugés cruels de ces tribus enfants ; mais l'ordalie est un fait de notre histoire, et un fait tout moderne : il fut défendu à des juges français d'employer l'épreuve de l'eau pour convaincre les accusés de sortilége, et cela en 1601. La possession démoniaque est dans tous nos livres saints, y compris l'Evangile ; nos parlements ont débattu la question en pleine lumière : Urbain Grandier est contemporain de Corneille. A peine y a-t-il

être mobile, et dont l'enfantillage peut avoir des caprices sanglants.

De même que les nègres marrons de Surinam, autrefois si dangereux pour les Hollandais, les esclaves fugitifs de Zanzibar ont formé une espèce de Liberia entre le mont Yombo et la section Shimbalienne de la chaîne côtière. Ils attaquent les caravanes qui de Mombas vont directement dans l'Ousoumbara, et ont opposé une résistance victorieuse aux Mouasagnombé, sous-tribu des Vouadigo, dont le sultan les réclamait comme sujets.

Il y a encore, suivant les Arabes, une petite république de même origine aux environs de Goulouen, dans le voisinage de Brava. Les voyageurs parlent avec effroi de la violence et de la cruauté des fugitifs qui la composent; ils les accusent d'être même plus redoutables que ceux du Somal, qui pour la malfaisance ne peuvent se comparer qu'aux plus pervertis des gamins anglais.

On fait à Zanzibar des récits curieux de la malice des esclaves. Plus d'un maître sévère est mort de la main de ses gens; plus d'un a eu les yeux crevés pendant son sommeil. Un nommé Kombo appartenait à Mohammed-ben-Seyf dont il avait à se plaindre; il vola un panier de muscade au palais du saïd, le porta chez son maître et alla dénoncer celui-ci comme voleur. Un marchand qui voyageait dans l'Ougogo fut représenté aux indigènes, par un de ses esclaves, comme ayant tué des crocodiles pour en prendre la graisse et en faire du poison; les naturels se soulevèrent et le marchand faillit périr. Ces deux actions restèrent néanmoins impunies; on considéra les coupables comme ayant obéi aux instincts de leur nature, et l'on pensa que le châtiment n'aurait d'autre effet que de les pousser à la fuite.

Quant aux femmes de race servile, nous en parlerons peu, par égard pour leur sexe; elles n'ont pas plus de grâce et de beauté que de pudeur; il n'est pas un homme, voire un Arabe, qui ait confiance en la mère de ses enfants, et qui croie à la légitimité de ceux-ci, à moins d'en avoir la preuve.

On ne saurait donner le prix moyen des esclaves; je m'en suis convaincu par de nombreuses recherches. Cependant la question est importante; car c'est l'immense bénéfice de cet odieux commerce qui fait passer les traitants par-dessus toute considération.

Aucun objet, même le cheval, n'est d'un prix de vente aussi variable que la marchandise humaine; pour celle-ci la valeur

leur marché, on a un petit garçon pour trois soukkahs et trente fils de perles rouges; un adolescent pour cent ou cent cinquante de ces rangs de perles; un homme jeune pour quatre-vingts ou cent; l'homme mûr ne trouve pas d'acheteur.

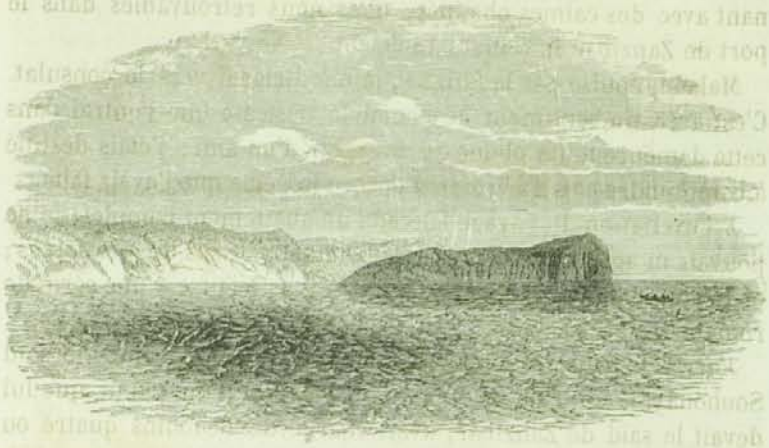
Ce n'est là toutefois qu'un aperçu général; comme pour l'ivoire et les denrées, le prix et la nature des valeurs qui le représentent varient à chaque district.

Je tiens du colonel Hamerton, qui avait à ce sujet des données positives, que le chiffre de l'importation annuelle des esclaves à Zanzibar est de neuf mille à vingt mille têtes, ce qui donne une moyenne de quatorze mille. Les pertes annuelles, causées par la fuite et la mortalité, sont estimées à trente pour cent; il faut donc renouveler son troupeau tous les trois ou quatre ans.

Un gouvernement ferme, qui en aurait la volonté, pourrait en peu d'années abolir l'esclavage à Zanzibar; et les propriétaires du sol, à qui cette mesure paraîtrait d'abord aussi vexatoire qu'aux gens de commerce, ne tarderaient pas à comprendre tout ce qu'elle aurait d'avantageux. Une escadre à vapeur, croisant ensuite près de la côte, parviendrait sans doute à empêcher l'exportation; mais ce serait ne détruire que l'effet, couper les branches de l'arbre, en abattre la tige et laisser aux racines une vigueur suffisante pour produire de nouveaux jets dès que la pression du dehors viendrait à se ralentir. Il n'est pas de règlement, ni de flotte, qui puisse arrêter la traite d'une manière permanente sur la côte, encore moins dans les provinces de l'intérieur.

Dans l'état actuel, l'Africain ne veut plus travailler; toute son ambition est de pouvoir acheter des esclaves qui cultivent, ensemencent et récoltent pour lui. Mais quand des relations plus étendues avec la zone maritime auront fait naître des besoins nouveaux chez ces peuplades qui, sans rien faire, ont maintenant ce qui leur suffit; quand le désir suscitera l'effort, quand les échanges auront établi la solidarité entre ces hordes qui aujourd'hui ne voient d'intérêt qu'à se détruire; quand l'homme enfin, utile à la société, lui deviendra plus précieux par son travail que par sa vente, nous verrons disparaître le mal; et la noire Rachel, qui jusqu'alors pleurera ses enfants, séchera ses larmes et s'endormira consolée.

En attendant, ceux des philanthropes qui sèment le bon grain et confient la moisson à l'avenir, apprendront avec joie que l'ex-



Rocher de l'Éléphant près du cap Gardafui.

CONCLUSION.

La battela que nous avions demandée pour notre excursion arriva le 9 février à Kondouchi; et le lendemain, descendant la côte, un vent frais nous poussait vers la Quiloa de Vasco de Gama et du Camoëns. Je réserve la description de ces lieux mémorables pour un futur ouvrage, qui sera spécialement consacré au Zanguebar. Qu'il me suffise de dire aujourd'hui qu'après avoir ravagé la côte orientale de l'Arabie et de l'Afrique, les îles de Pemba et de Zanzibar, et dépeuplé les établissements de la Terre-Ferme, le choléra nous enleva presque tous nos matelots.

Nous ne pûmes, en conséquence, remonter le Roufidji, qui est dans cette région la contre-partie du Zambèse, et dont le cours paraît destiné à servir de grand chemin pour pénétrer au centre de l'Afrique équatoriale. Personne ne voulut servir à bord du navire infecté; les Banians, qui monopolisent le copal extrait dans le bassin du fleuve, soulevèrent contre nous les chefs de l'intérieur; les eaux du Roufidji étaient débordées, et la ligne qu'elles décrivent semblait marquée dans le ciel par une traînée de gros nuages violets d'où s'échappait un déluge.

Pour augmenter la confusion, l'autorité locale rapporta que plusieurs vaisseaux, recueillant des émigrants noirs et des travailleurs libres, *per fas et nefas*, les enlevant au besoin, croisaient devant la côte de Zanguebar.

Il y avait quinze jours que durait cette agitation et que les bruits les plus insensés couraient de bouche en bouche, lorsqu'on annonça officiellement que *le Punjaub*, vaisseau de la marine de l'Inde, envoyé par le gouvernement de Bombay à la rencontre du saïd Souhouayni, l'avait trouvé près de la côte d'Afrique, et l'avait décidé à reprendre la route de Mascate.

On se félicita de part et d'autre; le canon fut tiré en signe d'allégresse; quelques bouggalous appartenant à la flotte ennemie, dont la tempête les avait éloignés, furent dûment capturés; les esclaves s'enivrèrent, dansèrent, chantèrent pendant huit jours; et des barques, surchargées de mercenaires de toute espèce, reconduisirent les gens de l'Hadramaout et les Béloutchis à leurs stations respectives.

Mais rien ne pouvait guérir le commerce du coup qu'il avait reçu; la saison était trop avancée pour que les affaires pussent reprendre, et la certitude de voir se renouveler avant peu les tentatives qui avaient amené cette crise désastreuse assombrissait tous les esprits.

Sa Hautesse, le saïd Médjid, m'avait fait l'honneur de me demander de rester à Zanzibar jusqu'à la fin de la guerre; je le lui avais promis d'autant plus volontiers que je désirais lui témoigner ma gratitude pour la protection dont je lui étais redevable, et qui avait puissamment contribué au succès de notre entreprise. Mais le consulat n'était plus pour moi ce qu'il avait été jadis; je connaissais trop la politique locale pour que ma société fût agréable au nouvel occupant.

Le 15 mars, comme je venais de finir mes comptes avec Ladha Dahma, ce respectable fonctionnaire me pria d'un air mystérieux de vouloir bien être le porteur de dépêches secrètes, adressées par son prince au gouvernement anglais.

Je devinais facilement la teneur de ces dépêches; il me répugnait de m'en charger, étant l'hôte du consul. Le procédé était d'ailleurs en dehors des convenances administratives; je le dis franchement à Ladha Damha, et rapportai cet entretien au capitaine Rigby. Comme on peut le croire, cet incident fit souhaiter de plus en plus à celui-ci de me voir partir.

Mais *le Dragon de Salem*, un clipper commandé par le capitaine Mac Farlane, se préparait à faire voile pour Aden, et je profitai de l'occasion qu'il me présentait.

Le consul, trouvant la barque trop pleine, s'abstint de me conduire à bord, politesse qui est assez ordinaire en Orient. Il fut toutefois parfaitement remplacé par Sidi-Moubarak, dont la comparaison faisait valoir l'honnête figure, et lui prêtait un charme tout spécial.

Le 22 mars 1859 les girofliers et les cocotiers de Zanzibar s'effacèrent de nouveau à mes yeux; et le 16 avril, après avoir franchi trois fois l'équateur, nous nous arrêtions près des noires murailles d'Aden.

La crise violente, que j'avais éprouvée sur les bords du Tanganyika avait jugé la maladie qui, changeant de nature et s'aggravant toujours, me torturait depuis l'Ouzaramo; j'avais cependant gardé la fièvre qui tenait à moi comme la chemise de Nessus.

A Zanzibar, M. Frost m'avait conseillé de revenir en Europe; le docteur Steinhauser, médecin civil d'Aden, me recommandait le repos. En conséquence, le 28 avril 1859, je dis adieu à la charbonnière de l'est; et en temps voulu, je saluai le rivage de mon pays natal.

FIN.

Nous avons vu que les principales marchandises importées dans cette partie de l'Afrique sont le calicot écru, la verroterie et le fil de laiton. A ces articles d'une valeur courante, se joignent en quantité minime, des cotonnades imprimées, du drap, du calicot blanc, des calottes, des couteaux, des aiguilles, de la quincaillerie, des fils de fer et de cuivre pour ouvrage en filigrane, des munitions de guerre, un peu de bimbeloterie ; enfin des épices, des drogues, des parfums, certaines denrées, et autres objets de luxe à l'usage des Arabes.

Le commerce lucratif de la verroterie est maintenant presque tout entier aux mains des capitalistes indous, qui achètent les perles aussitôt qu'elles arrivent, et les revendent avec tous les bénéfices qui découlent du monopole, c'est-à-dire avec tous les inconvénients que ce dernier a pour les populations qui le subissent. Que le voyageur se garde bien de s'en rapporter à ces Banians pour la rassade qu'il est contraint de leur prendre ; ils ne manqueraient pas de lui colloquer le rebut du magasin, ou de vieilles perles démodées. Il faut qu'il s'adresse à quelques Omanis arrivant de l'intérieur, et s'enquière auprès d'eux des variétés en vogue sur la route qu'il veut suivre. La moindre négligence apportée au choix de la verroterie est une cause d'embarras quotidiens, et peut arrêter une expédition au moment où elle aurait recueilli le fruit de ses efforts. C'est à la fin de ces longs voyages, à la veille d'atteindre le but, qu'il est douloureux d'échouer faute de perles ; et plus vexatoire encore d'avoir apporté jusque-là une cargaison ruineuse et qui ne peut pas servir : une monnaie soumise au goût le plus mobile, et démonétisée par chaque caprice de la mode.

Nous avons reçu des monopoliseurs de Zanzibar, neuf charges de perles blanches et noires dont il nous a fallu jeter une partie ; personne n'en voulait, même en cadeau.

Enfin je le répète, on ne saurait trop économiser les perles ; on les croit inépuisables, et rien n'est plus fugace ; les menues dépenses d'un Européen s'élèvent, l'une dans l'autre, à dix colliers par jour ; et il est rare que la charge d'un homme le défraye plus de cinq semaines.

Il existe, avons-nous dit, à peu près quatre cents variétés de ces grains de verre ou de porcelaine, dont chacune a plusieurs noms, et se trouve préférée dans tel ou tel endroit. Néanmoins, fabriquées loin des lieux où on les porte, elles demeurent toujours à peu près les mêmes, et sont dépourvues de cet attrait qu'un changement perpétuel donne aux articles de modes. Dans l'Ourori et l'Oubéna, anciens marchés presque abandonnés aujourd'hui, on trouve de la rassade antique, fort estimée des indigènes, et qu'il pourrait être avantageux de reproduire.

Pour la troque il est indispensable d'avoir un assortiment des principales espèces. A celui qui se borne à voyager, les grains écarlates, dits de corail, la porcelaine rose, et les grosses perles de verre bleu sont plus utiles que les autres. Il est cependant quelques endroits où même le corail nous a été refusé.

Le miranga ou gana, de dix ougoyyés.

A cet arbitraire se joignent les complications locales; dans la région centrale par exemple, le khété n'est que de deux bitils, et le foundo fie cinq khétés.

Le fil, sur lequel on dispose les perles est généralement formé d'une dbre de palme, et s'appelle out'hembo'ué (au pluriel t'hemboué); nous avons dit que le succès des opérations commerciales dépend beaucoup de la régularité des rangs de perles, surtout à l'égard de celles de première grosseur.

Rappelons qu'en Afrique la verroterie représente la monnaie de cuivre et d'argent des pays civilisés. Le khété, valeur dont l'usage est le plus commun dans les emplettes journalières, représente d'un à trois sous; à Zanzibar il équivaut, en moyenne à trois picés; le maund, ou les trois livres, en contient à peu près cent.

Le bitil est à peu près l'équivalent de nos centimes, le khété du décime, la shoukkah de cotonnade bleue en représente de six à douze, celle de merkani de vingt-cinq à trente, et le foundo serait notre pièce de cinq francs.

La shoukkah de barsati, le brassard de fil de laiton et les nœuds de perles représentent nos monnaies d'or. Mais tout cela n'est qu'approximatif; la shoukkah est bien la pire espèce de numéraire que l'homme ait inventée. Ce n'est pas assez de la différence de valeur que lui donne le plus ou moins d'éloignement de la côte, elle varie parfois de mesure, et l'étoffe qui la compose change de nom, de largeur, et d'aunage suivant le caprice des traitants, qui répandent le plus de confusion possible dans toute la matière commerciale afin de pêcher en eau trouble. C'est ainsi que la pièce de cotonnade varie de vingt-quatre à trente-six mètres, et que le taux même de l'argent n'y a pas d'échelle fixe. Le dollar à pilier ou dollar espagnol, nommé abou madfa par les Arabes, et riyal mazinga (dollar à canon) par les Vouasahouahili, vaut de six à huit pour cent de plus que celui de Marie-Thérèse; mais ce chiffre est loin d'être invariable.

La seule division qui en existe est le seringé (pistoline, ou petit quart de dollar) qui vaut dix pics, plus deux pies[1] (huit picés); tandis que le quart du dollar Marie-Thérèse en vaut trente-deux.

La pièce de cinq francs s'est élevée, en 1846, sous l'influence du capitaine Guillain; on n'en a plus demandé que cent dix au lieu de cent quatorze pour cent piastres d'Espagne. Elle n'a pas cours à Zanzibar; toutefois les Banians essayent de la passer aux étrangers à raison de cent huit contre cent Marie-Thérèse.

Pour en revenir à la verroterie, le samsam ou petit corail (de l'é-

1. Cent vingt-huit picés font un dollar, mais ce nombre lui-même est sujet à des fluctuations incessantes; les négociants civilisés comptent par dollars et par cents; les Arabes divisent le dollar en deux nousou, quatre rouba, seize annas, cent vingt-huit biyas ou picés.

l'Oujiji, pour le loyer des canots; sa valeur, relativement à l'étoffe, est de dix-neuf pour une shoukkah de merkani, et de quinze pour une de kaniki ou cotonnade bleue.

Le *sofi*, en italien *cannettone*, ressemble à des fragments de tuyaux de pipe d'environ seize millimètres de longueur ; il est blanc, rouge brique, ou noir ; chaque grain s'appelle masaro, et a le même usage que le picé dans l'Inde. Le khété en renferme de cinquante-cinq à soixante, et il se paye de deux à trois dollars les trente-cinq livres; mais il subit dans l'intérieur une augmentation beaucoup plus grande que les autres perles, en raison de l'insuffisance des quantités qu'on y importe. Il était fort demandé en 1858 dans tout l'Ousagara, l'Ounyamouézi, et les provinces occidentales, où il se payait autant que le samsam. Nous avions négligé d'en prendre à Zanzibar, et nous fûmes contraints de nous en fournir à Mséné (plus tard dans l'Oujiji), au taux d'une shoukkah de calicot écru les trente ou trente-cinq khétés, et de cotonnade bleue les quinze ou vingt-cinq fils. Nous eûmes de plus l'inconvénient de nous les voir refuser maintes fois dans l'Oujiji, en raison de l'usure, ou du bris des perles diminuées ainsi de longueur.

L'espèce courante est, pour le trafic, une porcelaine commune de teintes diverses, appelée à Zanzibar du nom générique de hafizi; elle se divise en trois catégories principales : la khanyéra (oushanga ouahoupa), c'est-à-dire perles blanches, est très-répandue dans toute la contrée; elle se paye dans l'Ile six dollars les trente-cinq livres. Dans l'Ounyamouézi, lors de notre passage, quarante khétés valaient une shoukkah de merkani, ou de vingt à trente celle de cotonnade bleue. Mais les habitants, ennuyés de ces perles qu'ils avaient en abondance (pour notre compte nous en apportions vingt mille khétés), préféraient un fil de samsam à trois rangs de khanyéra.

La seconde sorte, nommée kidoungourou, est d'un rouge brique terne; elle se vend de cinq à sept dollars, et n'est pas estimée dans l'intérieur où les natifs l'appellent par dérision khanyéra ya mk'-houndou.

Un autre genre de cette porcelaine, appelé merkani, est bien fait, d'un beau rouge, a de la ressemblance avec le samsam, et coûte de sept à onze dollars. Il se divise à son tour en quatre sous-variétés dont l'ouzanzahouira ou samouli (couleur de beurre fondu), qui est d'un jaune brillant et de belle qualité, vaut de sept à neuf dollars; on le demande dans le Chhaga et le Masaï; on le voit rarement sur la ligne centrale.

Le soukoli, porcelaine orange, ou couleur de rhubarbe, qui s'achète de sept à neuf dollars, est prisé dans l'Ousagara et l'Ougogo, mais peu recherché ailleurs.

Le nili, qui veut dire vert, nommé encore oukouti oua mnazi, ou feuilles de cocotier, est une petite perle de verre transparente; il y en a

On porte dans l'Ougogo, et chez les Vouamasaï, de gros fils de fer qui ne se placent pas ailleurs.

Les indigènes ont appris à étirer le laiton, et leur ouzi oua shaba, comme ils appellent leur fil d'archal, est d'une belle qualité. Ils achètent sur la côte les fils des numéros 22 à 25, dont ils font usage pour décorer leurs instruments, leurs pipes, etc. Le prix de ces derniers fils est en moyenne de douze dollars la frasilah.

Nous avons dit plus haut que le zinc, nommé bati par les naturels, ce qui veut dire étain, s'importe dans l'Oujiji.

Viennent ensuite les articles de luxe, destinés aux classes supérieures, et qui sont par conséquent l'objet d'un trafic moins étendu; les plus importantes de ces marchandises sont les étoffes de plusieurs nuances, dont il existe une grande variété. Dans quelques régions, telles que l'Ougogo par exemple, vous ne pouvez pas obtenir une chèvre, ou quelque objet de valeur pour du calicot uni; les sultans exigent des étoffes voyantes pour eux et leurs épouses, et y font ajouter de la cotonnade bise et de l'indienne bleue, qu'ils donnent aux gens de leur suite. Il arrive souvent qu'un morceau de drap écarlate, jeté au milieu d'une discussion interminable, fait cesser immédiatement toutes les impossibilités et renverse tous les obstacles.

Les tissus de couleur, dits étoffes avec un nom, sont de trois espèces : le lainage, la cotonnade, et le tissu soie et coton. L'étoffe de laine qui s'importe le plus communément est le joho, corruption du mot arabe johh, drap grossier écarlate ou bleu. En général, les indigènes, voire les Asiatiques, ne savent pas reconnaître la qualité du drap; ils l'estiment, comme ils font des armes à feu et des montres, par l'éclat qu'il peut avoir, et ne s'inquiètent guère que de l'aunage de la pièce, et de la vivacité de la nuance. A Zanzibar, le drap anglais à bas prix, se paye d'habitude cinquante cents[1] le yard (quatre-vingt-dix centimètres). Dans l'intérieur, il s'élève rapidement au double, au triple, au quadruple et devient un présent digne d'un prince. A Kahouélé, et dans les autres grands marchés d'ivoire, le joho, bleu ou rouge, est demandé; il se porte en shoukkah, autour des hanches par les hommes, et autour de la poitrine par les femmes, qui en veulent souvent une tobé ou double longueur[2].

1. Un demi-dollar.

2. La tobé, dont la longueur et l'usage varient suivant les lieux, se retrouve en Afrique depuis les bords de la mer Rouge et de l'Océan indien, jusqu'à l'extrémité occidentale du Soudan; c'est une draperie plus ou moins longue (dans la région qui nous occupe elle a huit coudées); on la porte de différentes manières; en été c'est tout bonnement une ceinture; quand il fait froid on s'en enveloppe entièrement; les hommes la mettent en écharpe, s'en entourent la taille et en rejettent sur l'épaule les deux bouts ornés de frange; les femmes laissent pendre ceux-ci, et en hiver s'en encapuchonnent. C'est la draperie antique, disposée suivant le goût individuel, et toujours d'une façon pittoresque.

(*Note du traducteur.*)

L'étoffe à drapeaux, cotonnade rouge appelée bandira, vient de Bombay; elle est recherchée par les femmes de l'intérieur. Le prix d'achat est très-inconstant, et va de deux dollars et demi à trois dollars et demi les vingt-cinq mètres; on la débite par gorah de sept shoukkahs et demie.

Il y a encore des indiennes de différente espèce; une rouge, à bandes jaune et verte, fabriquée en Angleterre, valant depuis un dollar et demi, jusqu'à deux dollars, les vingt-cinq mètres, est peu estimée dans l'intérieur. Celles qui obtiennent la préférence, surtout dans l'Ounyamouézi et l'Oujiji, sont de fabrique française ou hambourgeoise. La première de ces deux marques vaut, dans l'Ile, cinq dollars et demi les dix shoukkahs; la seconde est du même prix, ou un peu meilleur marché. La plus dispendieuse de ces étoffes est l'ajémi, dont les Persans font usage pour doubler leurs bonnets de peau d'agneau; elle se paye de cinquante cents, jusqu'à un dollar le mètre, ce qui fait qu'elle est rare même dans l'Ile.

Le khouzarangi, cotonnade européenne teinte en nankin rougeâtre, avec de l'écorce de grenade et autres matières colorantes, se vend à Mascate, où elle est à l'usage à peu près exclusif des Arabes qui en font un vêtement ordinaire : une longue tunique à manches qu'ils appellent dishdashah. L'apparition de ce vêtement parmi les shoukkahs, les manteaux flottants, et les tabliers minuscules des indigènes, est le signe de la décence et de la respectabilité exotiques, et le plus pauvre colporteur du Sahouahil ne manque jamais de se munir d'une de ces espèces de robes de chambre.

Le prix d'une dishdashah toute confectionnée est d'un demi-dollar à deux dollars et demi; et les dix-huit mètres d'étoffe non coupée, valent depuis deux dollars jusqu'à douze.

Le sohari ou ridia, fabriqué à Mascate, n'est pas moins supérieur au dabouani, que ce dernier l'est au barsati. A carreaux bleus et blancs, relevé d'une bordure rouge de douze à treize centimètres de large, finement rayée de rouge, de bleu et de jaune, et portant aux deux bouts une largeur plus ou moins haute de carreaux mêlés de rouge et plus grands que ceux du milieu, il constitue un présent très-digne d'être offert aux chefs. La qualité la plus commune, fort recherchée dans l'Ounyamouézi, coûte seize dollars les vingt shoukkahs; les plus belles qualités, dont il ne s'importe dans l'intérieur qu'une pièce contre quarante des autres, s'achètent dans l'Ile de vingt-deux à trente dollars.

Le shali, corruption du mot indou shal, est une imitation anglaise des châles de coton les plus inférieurs. Du jaune criard sur un fond rouge, avec la palme traditionnelle, et autres dessins analogues sont très-goûtés des chefs de l'Ounyamouézi. On les paye vingt-cinq dollars le kora ou la vingtaine.

Le taujiri (de l'indou *tanjir bura*), cotonnade bleu foncé à bordure

tale ; les vingt écharpes d'un peu plus de deux mètres se payent de vingt-cinq à cinquante dollars. Les plus chères se voient rarement dans l'intérieur.

Il s'importe quelquefois de Bombay une étoffe de soie rouge, appelée khési, et fabriquée à Tannah; la pièce qui, dans l'Inde se vend dix roupies, vaut dans l'Ile de cinq à six dollars ; c'est le cadeau que préfèrent les chefs Vouanyamouézi. Quand il est large et à raies d'or, le khési s'achète dix-neuf dollars ; il jouit d'une certaine faveur auprès des Banians et des Indous établis dans l'Ile.

Le masnafou, soie et coton rayé, fait à Mascate, n'est pas moins rare que le khési ; le moins cher coûte encore de deux à cinq dollars, la shoukkah d'un mètre soixante ; il est très-convoité dans l'Ounyamouézi. Les grandes écharpes de plus de deux mètres valent de cinq à six dollars ; et les Arabes payent de vingt à vingt-cinq dollars celles qui sont ouvrées de fils d'or [1].

Restent pour mémoire les menus objets d'importation restreinte ; deux espèces de calottes : un petit fez appelé koummah, fait en France, quelquefois à Bagdad, et qui se vend dans l'Ile de cinq dollars et demi la douzaine, à neuf dollars. Les moins chers sont préférés dans l'Ounyamouézi ; ils pénètrent dans l'intérieur par l'entremise des esclaves arabes, ainsi que des traitants du Sahouahil, et forment la coiffure favorite des sultans et des chefs de caravane. Le prix dans l'Ounyanyembé s'en élève à un dollar.

L'alfiyyah est le fez ordinaire de Surate; broché de soie sur fond de coton, il est affectionné par les dihouans et les chomhouis de la côte. Le vis-gol ou vingt-cinq points, préféré dans l'intérieur, coûte huit dollars la vingtaine; le tris-gol ou trente points, treize dollars, et le chalis-gol, ou quarante points, dix-huit dollars.

Un peu de quincaillerie se joint aux articles précédents ; les couteaux, les rasoirs, les hameçons, les aiguilles sont utiles, surtout pour la traversée de l'Ouzaramo ; toutefois comme objets de commerce, la spéculation serait mauvaise ; les indigènes, satisfaits de ce qu'ils possèdent en ce genre, ne donneraient rien pour avoir un peu mieux ; ils ont des haches, des lances, des simés, qui leur suffisent, et n'achèteraient pas de coutellerie dispendieuse ; de même ils se contentent de leurs gourdes et se soucient peu de notre vaisselle.

Les brimborions, dont les voyageurs s'approvisionnent lorsqu'ils vont chez les sauvages, seraient acceptés dans cette zone par les femmes et les enfants à qui on en ferait cadeau, mais ne procureraient pas une livre de grain ; les miroirs abondent à Zanzibar, ils ne s'y vendent pas cher, et cependant on en porte bien peu dans l'intérieur. Les naturels cherchent à s'inventer de nouveaux bijoux, mais ne veu-

1. Tous ces chiffres nous ont été fournis par les Banians et surtout par Ladha Damha, receveur des douanes de Zanzibar. Des échantillons de toutes ces étoffes ont été déposés à la Société géographique de Londres.

gembre, la muscade, le columbo, le cardamome, la cannelle, l'anis, le camphre, le benjoin, l'assafætida, le salpêtre, la potasse, le sulfate de cuivre, l'alun, la soude, le safran, l'ail, le fenugrec et autres drogues et épices viennent de Bombay et de la côte occidentale de l'Inde.

Les principales marchandises qui forment l'objet du trafic intérieur, depuis le bord de la mer jusqu'aux rives du Tanganyika, sont les esclaves, le bétail, le sel, le fer, le tabac, les cordes, les nattes et les écorces; nous en avons parlé ailleurs, à l'exception du sel.

Celui-ci est apporté à Zanzibar, de la côte orientale d'Arabie; on l'entasse pour la vente sur un terrain disposé à cet effet au pied du fort; il est de deux sortes : le sel gemme, de belle qualité, qui se vend six annas (dix-neuf cents) les trente-cinq livres; et un sel brun, inférieur et sableux qui vaut à peu près moitié du précédent.

Sur la côte les principaux villages se fournissent de sel marin, évaporé d'une façon primitive : des trous sont creusés près des lagunes, et reçoivent les particules salines des eaux dormantes; leur contenu est placé dans une espèce de passoire en terre; ce qui s'en écoule est recueilli dans un vase, où on le fait bouillir; il est ensuite desséché au soleil.

Le produit qui résulte de cette opération, et qui se présente sous forme de sable, s'échange après la masika, époque où il abonde, contre son poids de sorgho; il arrive plus tard à se vendre le double.

L'intérieur a deux grands marchés de sel; et la régularité des caravanes permet aux populations l'usage de ce condiment, qui pour les Abyssiniens, et les habitants d'Harar, beaucoup plus civilisés, est encore un objet de luxe : il mange du sel, dit-on, chez ces derniers, quand on veut dire qu'un homme est millionnaire.

La qualité qui s'exporte de l'Ougogo est très-inférieure à celle que l'on extrait sur les bords du Rousougi, à quelques jours de marche de Kahouélé. (Voir pour les prix et les conditions de la vente, les chap. V et VII.)

Les produits de cette partie de l'Afrique ne sont pas seulement intéressants par leur valeur intrinsèque, mais encore parce qu'ils donnent à la civilisation un moyen rapide de pénétrer chez ceux qui les possèdent. Les indigènes, qui ne peuvent se suffire, ne fermeront jamais les routes d'une manière permanente; et l'Arabe ne repoussera plus les étrangers dès que ceux-ci lui apparaîtront sous forme de capitalistes. Jusqu'à présent les intérêts européens ont été négligés dans cette partie de l'Afrique; le nom de l'Angleterre n'est pas même connu dans l'intérieur; en 1858 pas une maison de commerce anglaise n'était représentée à Zanzibar; aucun steamer ne reliait cette île importante avec l'Inde ou la colonie du Cap : il fallut neuf mois, pendant la morte saison, pour avoir la réponse à une lettre qui avait été adressée à Londres.

brun des jungles desséchées; elle est pointillée d'exsudations gommeuses qui gisent en morceaux épars autour de sa base, et infestée de fourmis, surtout d'une espèce allongée, demi-transparente, couleur de gingembre[1], et qui dans le pays se nomment maji-m'oto (eau bouillante) à cause de la sensation de brûlure qu'elle produit en vous mordant.

Le bois du msandarousi est jaune; la scie en détache de larges exfoliations; il prend, quand il est sec et poli, une teinte brune, et comme il est bien veiné on l'emploie à faire des panneaux de porte. Fraichement coupées, ses menues branches qui sont d'une grande souplesse, sont choisies, de préférence à toute autre, comme instrument de la bastonnade; en vieillissant elles deviennent cassantes.

La plaine alluviale du rivage, et le coteau qui marque le fond de l'ancienne baie, forment l'habitat moderne de l'arbre du copal; on le trouve encore au sommet de la dernière formation; mais il disparaît au pied de l'autre versant, et n'est pas connu dans l'intérieur.

Appelé *sandarous* par les Indous et les Arabes, *sandarousi* par les habitants du Sahouahil, le copal est employé chez les Vouanyamouézi, comme autrefois au Mexique, dans les incantations et le traitement des malades. Il y est nommé *sirokko* et *mamnangou*. Cette résine, à demi fossile, n'est pas charriée par les torrents et les ruisseaux, comme l'ont dit certains auteurs; elle est extraite du sol. Les habitants de la zone maritime la trouvent quelquefois en creusant la terre pour poser les fondations d'une hutte; ailleurs on la ramasse dans les endroits couverts par les grandes marées. La portion du rivage, comprise entre le cap Gomani, 3° lat. S. et le cap Delgado 10° 41′, sur une largeur moyenne de trente milles, pourrait être désignée sous le nom de Côte du Copal; chacune de ses parties exporte une quantité plus ou moins grande de cette résine précieuse. Il suffirait même de la section qui, de l'embouchure du Pangani, s'étend au Ngao (Monghou) pour fournir à la demande actuelle, si les mines étaient bien exploitées.

Le copal vert, que les Arabes et les Africains appellent *sandarousi zamiti* (copal d'arbre), ou chakazi dont les marchands de Zanzibar ont fait le copal jackass, se recueille sur l'arbre même, ou dans un sol meuble, comme le font les Zanzibarites; il y est voisin de la sur-

1. Il serait curieux d'étudier l'influence que ces fourmis peuvent avoir sur le copal; il est certain qu'elles en consomment une partie; mais elles peuvent en augmenter la sécrétion, et agir sur la nature même de cette résine qu'elles recueillent probablement. En Suède la fourmi fauve, celle dont on extrait l'acide formique, et dont tout le monde connaît la morsure cuisante, accumule la résine de génévrier et lui communique des propriétés nouvelles. Les Suédois en avaient inféré que l'ambre jaune pourrait bien avoir été enfoui de la même manière, et modifié, sinon transformé, par cette espèce de fourmis. (*Note du traducteur.*)

sept pour cent, le copal est rincé, mis au soleil pendant quelques heures, frotté avec une brosse dure, qui ne doit cependant pas en altérer l'empreinte; et les points noirs formés par la boue qui reste dans les cavités, sont enlevés avec un instrument en fer. On procède ensuite au triage, qui se fait d'après la teinte et le volume des morceaux. Le copal offre, dit-on, une foule de nuances et de particularités, connues seulement des personnes qui en ont fait une étude sérieuse, étude qui exige, comme pour le coton et les cachemires, des années d'observation attentive.

La première sorte est claire, et à demi transparente; viennent ensuite les variétés sans nombre qui arrivent par des degrés insensibles, du blanc terne au rouge sans éclat, en passant par toutes les nuances de citron, de jaune ambré, de jaune rhubarbe, et de rouge brillant.

Quelques échantillons paraissent avoir subi l'action du feu, du moins si l'on en juge par leur teinte noirâtre; il en est de remarquable par leur couleur vert pré.

Plusieurs personnes compétentes disent avoir observé, qu'en vieillissant, cette résine change de teinte.

Comme volume, elle est classée en fine, moyenne et grosse, avec toutes les subdivisions que peuvent comporter ces trois catégories. Les morceaux en général, pèsent depuis quelques grains jusqu'à deux ou trois onces; on en a connu de cinq livres; et l'on prétend qu'il en existe à Salem un bloc de trente-cinq livres.

Enfin lorsqu'il est trié, le copal est mis en caisse et expédié à destination. Les marchands de Hambourg ont à Zanzibar des tonneliers européens chargés de réunir et d'emballer tout ce qui est à leur adresse.

Il est presque impossible de donner la moyenne du copal qui s'exporte de Zanzibar. Suivant le colonel Hamerton, il s'en écoule de huit cent mille, à douze cent mille livres par an, dont cent cinquante mille vont à Hambourg; il s'en expédie à Bombay pour environ deux lacs de roupies (cinq cent mille francs).

Autrefois le copal de rebut s'envoyait dans l'Inde comme emballage; depuis quelques années la rareté de cette précieuse marchandise a rendu les trafiquants plus soigneux.

Le prix moyen n'est pas moins difficile à établir que le chiffre des quantités vendues; il est sujet à des fluctuations continuelles, et de quatre dollars et demi qu'il se vendait il y a quelques années, il s'est élevé graduellement jusqu'à douze dollars les trente-cinq livres.

D'après les Arabes, plus la terre est rouge, plus le copal est de belle qualité[1]. Dans les endroits où il se trouve, le sol est généralement composé d'un humus brun qui a parfois trente centimètres de profon-

1. Le sol rouge est également dans cette partie de l'Afrique celui qu'affectionnent les fourmis. (*Note du traducteur.*)

La meilleure sorte vient de Hounda et des districts voisins. Un état de guerre pour ainsi dire perpétuel avec les habitants de Mbouamaji empêche les mineurs de se hasarder à sortir des jungles; et deux barques suffisent aux Banians pour charger tout ce qu'ils retirent de cette région féconde.

Le prix du copal à Mbmouagi est de deux dollars et demi à trois dollars les trente-cinq livres.

Mais c'est au bord du Roufidji, surtout dans le district de Vouandé, sur la rive gauche, que se trouve le copal le plus fin. Les Vouavouandé le portent à Kikounya et autres villages maritimes, ou le vendent aux marchands qui passent Pris sur les lieux, il vaut d'un dollar et demi à deux dollars les trente-cinq livres; sur la côte il s'élève à trois dollars et demi. Dans tous ces petits ports le cours suit le tarif du marché de Bombay.

En 1858 l'enrôlement des travailleurs libres faisait languir l'exportation.

Aux environs de Quiloa, le copal est recueilli à quatre marches de la côte par les Mandandou et autres peuplades. Il y est un peu plus cher que sur les bords du Roufidji, grâce à la sécurité plus grande, et aux communications plus faciles qui amènent plus de concurrents. Celui de Ngao (Monghou) et de la crique de Lindi est bien meilleur marché que celui qu'on achète à Quiloa; mais il est de qualité variable; et la plupart du temps ce n'est qu'un chakazi d'un blanc terne.

Comme tout ce qui dans cette zone a rapport à l'industrie, l'exploitation du copal y est faite avec négligence et lenteur. Les fouilles y sont abandonnées aux gens de la dernière classe, et le nombre des individus qui s'en occupent est plus qu'insuffisant. Au bord de la mer l'extraction est faite par les Vouamrima; chaque bande de travailleurs a son chef, qui distribuant la besogne et les produits, s'adjuge la meilleure part et fait le moins d'ouvrage possible.

Dans l'intérieur le copal est exploité par les indigènes qui travaillent pour leur propre compte, et indépendamment les uns des autres. Quand les querelles ne ferment pas le sentier, ils apportent le produit de leurs fouilles au bord de la mer; autrement ils attendent le passage de petits colporteurs qui, à la tête d'une cargaison valant dix ou douze dollars, vont leur acheter leur résine pour de l'étoffe, des perles ou du fil de métal.

Le kosi, mousson du sud-ouest, ou saison pluvieuse, est la seule époque du travail; le kaskazi, ou temps de sécheresse, est la morte saison; les fouilleurs n'ont pas assez d'énergie pour triompher de la dureté du sol; puis il est difficile d'enlever le sable qui adhère au copal durant la saison sèche, et l'on casse souvent la résine en voulant la nettoyer. Enfin, règle générale, l'apathique musulman et l'imprévoyant négroïde ne travaillent jamais tant qu'ils ont une poignée de grain dans leur coffre.

débouchés; et la valeur s'en est accrue dès qu'on en a fait la demande.

L'éléphant n'a pas encore disparu du Zanguebar; il se rencontre à quelques milles de Pangani, surtout pendant la saison pluvieuse; et jusqu'aux rives de la Gama qui borne au sud le territoire des Vouazégoura. Les Vouadoé le chassent dans les environs du Shakini, montagne qui se découvre de Zanzibar; enfin il se trouve sur les bords du Kingani et du Roufidji, malgré la guerre que lui font les Vouak'-houtou et les Vouazaramo. Les gens de la côte vendent aujourd'hui leur ivoire (1858) de trente à trente-cinq dollars la frasilah, qu'on leur paye en étoffe, en rassade ou en fil de laiton. On trouve l'éléphant dans la partie de l'Ousagara, située entre le Mororo et l'Ougogi; mais les habitants, peu chasseurs par nature, se bornent à profiter des animaux qui périssent de soif, ou qui viennent mourir chez eux des blessures qu'on leur a faites ailleurs. Les chefs, qui voisins du rivage, connaissent les objets de luxe, réclament un prix fantastique de leur ivoire : pour une belle dent, par exemple (la vente au poids est inconnue dans l'intérieur) ils demandent un chaudron en cuivre, dont le prix est de quinze dollars, une écharpe de vingt dollars, et une quantité plus ou moins grande de cotonnade blanche ou bleue; d'où il résulte qu'une défense d'une cinquantaine de kilogrammes coûterait cinquante dollars.

L'Ougogo, et les déserts qui l'entourent sont très-riches en éléphants. Les indigènes, éminemment chasseurs, trappent ces animaux, et pendant la sécheresse, en trouvent beaucoup de morts dans les jungles, où la soif les a tués. L'ivoire est un peu plus cher dans l'Ougogo que dans la Terre de la Lune; il y est généralement échangé aux caravanes de retour, contre les esclaves que celles-ci ramènent de l'intérieur; cinq ou six de ces derniers forment le prix d'une belle défense.

L'ivoire qui s'achète dans l'Ounyamouézi, ou qui s'en exporte, y vient du Mgounda Mk'hali, de l'Ousoukouma, de l'Oumanda, de l'Ousagozi et autres districts voisins. Quand les Arabes pénétrèrent pour la première fois dans la Terre de la Lune, ils y payèrent ce précieux article dix fois moins que la porcelaine bleue ou blanche : cent soixante-quinze kilogrammes d'ivoire contre dix-sept et demi de ces perles inférieures. Le prix en est maintenant aussi élevé que sur la côte : de trente à trente-cinq dollars en étoffe, rassade ou fil de laiton la frasilah d'ivoire.

Il est vrai que les indigènes, ne connaissant pas l'art de vendre au poids, estiment leurs défenses à vue d'œil; les Arabes s'assurent de la valeur de celles-ci, au moyen de la romaine; et profitant de l'ignorance de l'Africain, font monter la frasilah de ce qu'ils achètent à quarante-huit livres, et tomber celle de l'objet qu'ils donnent à vingt-trois et demie. Quand, avec ce même ivoire, l'Arabe veut ensuite

lignes foncées, telles que des fentes superficielles et longitudinales, se dirigeant vers le petit bout.

D'après les détails qui précèdent, il est évident que les Arabes par leurs expéditions dans l'intérieur, ne gagnent que de quoi vivre d'une manière honorable. Une cargaison de mille dollars ne représente pas plus de soixante-dix farasilah d'ivoire (deux mille quatre cent cinquante livres); en portant le prix moyen de l'ivoire rendu dans l'Ile, à cinquante dollars la frasilah, on arrive à un total de trois mille cinq cents dollars; bénéfice brut : deux mille cinq cents; sur quoi nous avons à défalquer le prix du portage, qui, rations comprises, s'élève au moins à cinq dollars par frasilah; plus l'énorme intérêt du capital, les avaries de la cargaison, les chances de pertes qui sont effrayantes. Enfin, quoique le temps, la maladie et la fatigue, ne représentant pas une valeur monétaire, soient rarement pris en considération par les Orientaux, on doit cependant les compter au débet de l'entreprise.

Il est certain que de pareilles opérations commerciales ne peuvent être rémunératives que pour un peuple pauvre; il faut, pour offrir des avantages aux capitalistes, qu'elles se fassent sur d'autres bases, ce qui ne peut arriver que par l'amélioration des moyens de transport, dont l'énergie des Européens est seule capable.

Les fils de Sem et de Cham, qui, dans cette région, se contentent du portage à dos d'homme, s'y tiendraient encore pendant des siècles; un tramway [1] de la côte aux bords du lac, est la première pensée qui, en face de cette terre féconde, vient aux fils de Japhet.

La vente de l'ivoire, les connaissances qu'elle exige, tous les faits qui s'y rattachent n'ont pas moins d'importance à Zanzibar qu'en Angleterre ce qui concerne le sucre, et en Amérique le coton. Un traité complet serait ici hors de place, nous dirons seulement quelques mots de ce trafic pour donner l'idée de ce qu'il peut être.

Les Zanzibarites divisent l'ivoire de cette région en trois sortes; la meilleure qui est blanche, lisse, volumineuse, à cavité dentaire restreinte, vient du Banadir, de Brava, de Makdishou et de Marka. Une espèce quelque peu inférieure, en raison de son âpreté, s'exporte du Chaga, du Ngourou et de l'Oumasaï; les indigènes de cette dernière province gâtent souvent leur ivoire en le coupant afin d'en faciliter le transport; et, de même que les gens du Ngourou et d'ailleurs, ils le suspendent au plafond de leurs cases fumeuses, croyant que la suie dont il se couvre l'empêche de se fendre au soleil. La teinte rousse qu'il en contracte, faussement attribuée par les Zanzibarites à l'action du beurre fondu, est enlevée par les indigènes, soit avec du sang, soit avec de la bouse de vache étendue d'eau.

Les petites défenses de première qualité se vendent de quarante à cinquante dollars; quand elles atteignent six pieds anglais (un mètre

1. Chemin à rails plats, tel qu'on les faisait dans l'origine.

passerait ici pour fort ordinaire. Les échantillons de cinq farasilah (cent soixante-quinze livres) ne sont pas très-rares, et l'on a conservé le souvenir d'armures monstrueuses, dont chaque défense pesait deux cent vingt-sept livres, et même deux cent quatre-vingts.

Nous avons cité les dents d'hippopotame parmi les objets de l'exportation africaine. En dehors de la région maritime, elles entrent pour bien peu dans le chargement des caravanes. Dans l'intérieur, où elles s'achètent à la pièce, elles valent de dix à vingt khétés de perles; on peut quelquefois en avoir trois pour une shoukkah. Lorsqu'elles sont de belle sorte, elles se payent sur la côte jusqu'à vingt-cinq dollars la frasilah. Un lot, dont les dents pèsent en moyenne de six à huit livres, ce qui est considérable (il n'y en a pas au-dessus de douze livres), peut valoir soixante dollars la frasilah; à cinq livres, de quarante à quarante-cinq dollars; les plus petites de cinq à six dollars.

D'une extrême dureté elles servent en Europe à la fabrication des fausses dents; la porcelaine tend à les remplacer en Amérique.

Le gargatan (karkadan?), ou petit rhinocéros noir, à double corne, est aussi commun que l'éléphant dans les provinces de l'intérieur. C'est la dimension de la corne qui en détermine le prix; un jembé, houe en fer des naturels, vous en procure une petite; elles coûtent le double quand elles sont grandes. Sur la côte, on paye de six à neuf dollars, la frasilah, celles, qui dans l'Ile, se vendent de huit à douze.

Les indigènes en apposent des plaques sur les dartres et les ulcères, en coupent des morceaux qui, liés autour des membres avec de la ficelle, remplacent le mpigi, talisman en bois, ou s'y adjoignent.

Celles de grande taille s'expédient à Bombay, en Chine, et dans l'Asie centrale, où elles sont converties en coupes, dont on prétend que les parois laissent exsuder le liquide, lorsque celui-ci est empoisonné; elles jouent ainsi chez les Asiatiques le même rôle que le verre de Venise auprès de nos ancêtres; et ne sont pas moins estimées que ce fruit bizarre appelé coco de mer[1].

Les Arabes de Mascate et de l'Yémen en font des gardes d'épée, des manches d'outils, des poignées de dague, des tabatières et autres menus objets. Ils ont en grande estime la corne du kobaoba (rhinocéros blanc à corne droite), qui paraît ne plus exister dans la région qui nous occupe.

Il est rare que l'on amène des bêtes bovines de l'intérieur; le voyage est à la fois trop long et trop dangereux; cette branche de commerce peut néanmoins acquérir un très-grand développement.

Le prix d'un taureau varie de six à dix shoukkahs, suivant le plus

1. Fruit volumineux, désigné pendant longtemps sous le nom de *coco des Maldives*, parce que c'est sur la côte de ces îles que la mer avait porté les premiers qui nous furent connus; son origine mystérieuse lui avait fait attribuer de grandes vertus médicinales. En Chine il passait pour une panacée. Nous savons aujourd'hui que c'est le fruit du *Lodoicea*, palmier des Séchelles. (*Note du traducteur.*)

Le déboisement de l'île de Zanzibar et le développement qu'y ont acquis les plantations de girofliers ne permettent pas qu'on y récolte la quantité de grain nécessaire; néanmoins les tribus de la zone maritime sont les seules qui y transportent des céréales; un cabotage actif se fait à cet égard, par les Arabes, dans toute la région comprise entre Ngao et Tanga, et produit aux marchands des bénéfices considérables, surtout après les pluies, époque de la cherté des vivres.

Les Banians détaillent le grain par :

Double koubabah (pesant de deux livres et demie à trois livres);

Une kayla (faisant quatre koubabah);

Vingt-quatre kaylas (qui font une frasilah);

Une jizlah (ou soixante kaylas);

Un kandy (composé de vingt farasilah).

La koubabah, c'est-à-dire l'unité qui sert de base à ce trafic, est arbitraire, comme tous les poids et mesures du pays; elle se divise, ainsi que la palme, en petite et grande, et c'est une gourde qui la représente.

Le seul bois de service qui, dans cette région, soit un objet de commerce est le moukanda'a (manglier rouge et blanc), qui sert à la charpente dans l'île de Zanzibar. Il croît à l'embouchure des fleuves, dans les lagunes de la côte, et atteint des dimensions considérables sous l'influence des pluies et de la chaleur du tropique.

L'espèce la plus estimée est la rouge, qui colore le sable quand elle est jetée sur la grève. On la trouve sur les bancs vaseux, où elle s'amarre par ses racines ligneuses, et dont elle retient le sol mouvant.

La variété blanche, qui pousse dans les terrains plus fermes, se dispense de ces attaches radicales; elle est promptement détruite par les vers, et porte, dans le pays, le nom de *mti oua mouytou*, qui veut dire bois sauvage. Tous les chevrons qui, à Zanzibar, en sont construits commencent en effet à pourrir au bout de cinq ou six ans, lorsqu'ils sont exposés à l'air humide, tandis que ceux de Mascate, faits de la variété précédente, se conservent, dit-on, près d'un siècle.

Le transport de ces bois est fait par les barques arabes; ce sont les équipages de celles-ci qui abattent les mangliers, après avoir payé au dihouan deux ou trois dollars en étoffe pour en obtenir la permission de louer des travailleurs dans son village.

Autrefois le korjah, ou vingtaine de soliveaux, de manglier rouge, tout façonnés, coûtait dans l'Ile un dollar; le prix en a doublé et même triplé. On les exporte à Aden, et dans toute la région dépourvue de bois de l'Arabie méridionale; on a vu à Djeddah payer ces soliveaux un dollar pièce.

La zone maritime fournit aussi une petite quantité de bois de grenadille, appelé *abnus* et pingou par les indigènes, qui le confondent avec le véritable ébène (*diospyros ebenus*). Moins cassant que celui-ci, et plus dur même que le bois de gaïac, il ébrèche la scie ordinaire et se

popotame, trouve contraire à sa religion de faire commerce de ces coquilles. Sur la côte, ces dernières sont troquées pour du grain, mesure pour mesure. De Zanzibar elles prennent deux directions : les unes sont transportées dans la Terre de la Lune où elles s'emploient comme ornement, et dans la région qui est au nord de cette province, région où elles ont cours. Les autres, c'est la majeure partie, s'envoient sur la côte occidentale d'Afrique où elles servent de monnaie courante, sur le pied de cinquante fils de quarante coquilles chacun, pour un dollar.

Cette branche de commerce, autrefois très-lucrative, est aujourd'hui presque ruinée. Les cauris s'achetaient alors soixante-quinze cents la jizlah, qui représente de trois sacs à trois sacs et demi (beaucoup dans le nombre étaient sans valeur); le sac, embarqué dans l'Ile, valait un dollar quarante-quatre cents, et de huit à neuf à son arrivée sur la côte occidentale, ou sur le pied de deux mille francs la tonne ; (le terme moyen du prix anglais était de quinze cents francs). On estimait alors les bénéfices à cinq cents pour cent; par l'effet de ce trafic une seule maison de Hambourg éleva, dit-on, ses armements d'un navire à dix-huit, dont sept étaient consacrés au transport des cauris. Mais depuis cette époque les coquilles ont monté sur les lieux, de soixante-quinze cents à quatre dollars, puis en moyenne à six ou sept, et les profits ont décliné dans la même proportion.

Le cotonnier croît spontanément dans les régions les plus fertiles de l'est de l'Afrique, aussi bien que dans la partie de l'occident. Les échantillons de coton envoyés de Port-Natal et d'Angola font supposer que par la culture on pourra dans ces deux endroits, obtenir un produit qui, pour la pesanteur, la finesse et la solidité, égalera le coton ordinaire du nouveau monde.

A l'exception de l'Ougogo, dont le sol est trop aride et les sécheresses trop longues, tout l'espace compris entre la mer et le Tanganyika renferme des cotonniers sauvages. Plus rare dans l'Ounyamouézi, où le sol est un peu trop dur et trop sec pour qu'il y florisse, il prospère dans les terreaux gras et noirs, l'argile rouge et féconde de la Mrima, de l'Ousoumbara, de l'Ousagara et de l'Oujiji où l'eau est voisine de la surface du sol. Il trouve dans ces contrées presque vierges, toutes les conditions géologiques et atmosphériques de son développement. Un jour viendra où ces terres, aujourd'hui couvertes de forêts primitives, ou écrasées d'herbe et de roseaux, porteront des moissons égales aux récoltes célèbres de l'Algérie, de l'Égypte, de Harar et de l'Abyssinie.

Limitée aux besoins des naturels, par le défaut de moyens de transport, la culture du coton se borne à répandre la semence après la saison des pluies, et à l'entourer d'une haie qui le protége contre les animaux. D'après les indigènes, le cotonnier vit trois ans dans certaines provinces, ailleurs il est vivace.

chique pour la rendre plus mordante (les Somalis y mettent de la cendre); et dans l'intérieur, où manque le calcaire à l'état de roche, ils le tirent soit des cauris apportés de la Mrima, soit des coquilles lacustres ou fluviatiles.

Dans l'Ounyamouézi et les districts environnants, chacun fume, quels que soient son âge et son sexe. Plus loin la tabatière est préférée à la pipe. Nous avons décrit la manière dont prisent les Vouajiji.

Pour le tabac en poudre la feuille est torréfiée, broyée entre deux pierres, mêlée d'un peu de salpêtre, quelquefois parfumée avec le cœur du bananier, et serrée dans une gourde appelée toumbakira.

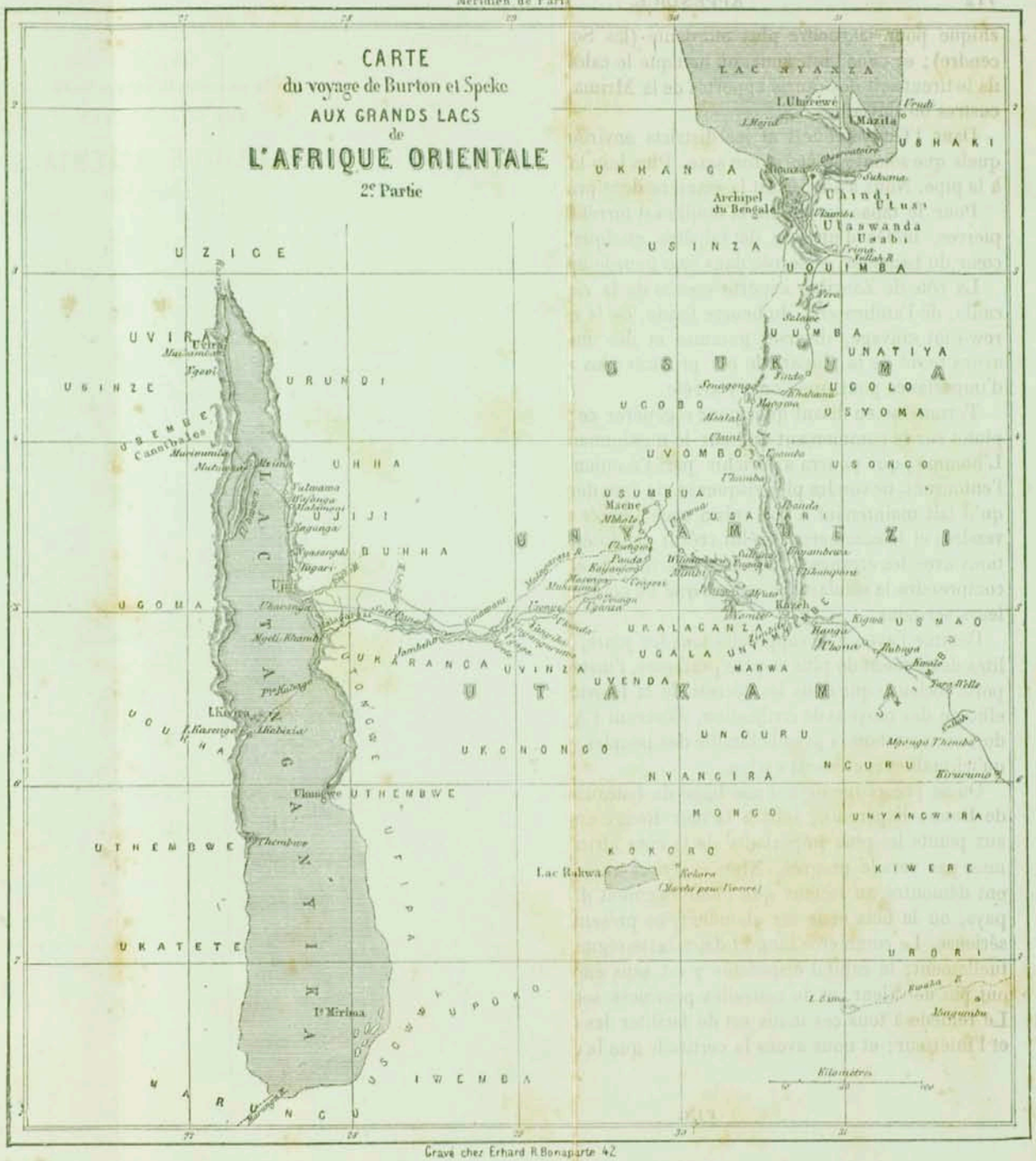
La côte de Zanzibar exporte encore de la cire et du miel, de l'écaille, de l'ambre gris, du beurre fondu, de la canne à sucre, de l'arrow-root sauvage, diverses gommes et des matières textiles. Nous avons parlé de la plupart de ces produits; les autres n'ont pas assez d'importance pour que l'on s'y arrête.

Terminons en disant que, pour régénérer ce pays fertile, c'est bien plutôt sur le commerçant que sur le missionnaire qu'il faut compter. L'homme, qui pourra s'enrichir par l'écoulement des produits qui l'entourent, ne voudra plus risquer sa vie dans des guerres perpétuelles, qu'il fait maintenant à son voisin avec l'espoir de le capturer pour le vendre; et le commerce, en lui créant des intérêts soumis à ses relations avec les étrangers, adoucira ses mœurs et lui fera bien mieux comprendre la solidarité humaine que ne pourraient le faire les meilleurs sermons.

Comme l'avenir se rapproche tous les jours, et que les impossibilités deviennent de plus en plus pratiques, l'instant arrivera où les rapports sociaux, qui dans les décrets de la Providence forment le plus efficace des moyens de civilisation, élèveront l'Afrique au rang qu'elle doit occuper dans la grande famille des peuples, et dont elle a été jusqu'ici malheureusement exclue.

On se préoccupe déjà d'une ligne de bateaux à vapeur qui, du cap de Bonne-Espérance, irait à la mer Rouge en touchant aux îles et aux points les plus importants de la côte africaine; ce serait le premier pas vers le progrès. Nous espérons que les pages précédentes ont démontré au lecteur que l'établissement d'un tramway dans ce pays, où le bois et le fer abondent, ne présenterait pas de difficulté sérieuse. Le commerce languit dans cette région, telle qu'elle est actuellement; le capital disponible y est sans emploi, les produits n'y ont pas de valeur, et de nouvelles provinces sont encore inexplorées. Le remède à tous ces maux est de faciliter les relations entre la côte et l'intérieur; et nous avons la certitude que la chose aura lieu.

FIN.



Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE I.

DÉPART DE ZANZIBAR.

Départ de Zanzibar. — L'Arabelle, corvette du Sud. — Motif et but de l'expédition. — Les principales de Nosibas. — Aspect de la Mrima. — Kasle. — Délogeables, leurs empêchements. — Choix de la Mrima. — Préparatifs de départ. — Difficultés. 3

CHAPITRE II.

ZANZIBAR ET LA MRIMA.

Zanzibar et la Mrima. — Rizzmoleno. — Population. — Mélis arabes. — Cases de la côte, Vouanarimis. — Caractère, mœurs et coutumes. — Femmes de la Mrima. — Commerce. 29

CHAPITRE III.

VALLÉE DE KINGANI ET DE LA MGETA.

Premier départ. — Craintes de l'escorte. — Consolation du nègre. — Végétation. — Délais. — Second départ. — Départ définitif. — Usage féminins. — Tombeaux. — Première station dangereuse. — Jalousie des Vouazarimo. — Moubogone, deuxième station dangereuse. — Halte à Mouhonyéra. — Mort du colonel Hamerton. — Vallée de la mort et de la faim. — L'ombre d'une aventure. — Récit de l'assassinat de M. Maizan. — Nuit d'alarme. — Funérailles. — L'âne africain. — Montagnes du Doutchoumi. — Horreur de K'boutoua. — Le Zoungomero 40

CHAPITRE IV.

PREMIÈRE ZONE — DÉTAILS GÉOGRAPHIQUES ET ETHNOLOGIQUES.

Région maritime — Formation géologique.— Vallée du Kingani. — Climat. — Maladies. — Routes. — Vouazaramo, leur extérieur, leur coiffure. — Albinos. — Costumes. — Ornements. — Armes. — Habitations. — Mobilier. Caractère. — Vols nocturnes. — Chefs de l'Ouzaramo. — Supplice infligé aux sorciers. — Saré, ou serment fraternel. — Coutumes. — Naissances. — Mariages. — Obsèques. — Industrie. — Vouak'houtou. — Leur physique, leur costume, leurs aliments. — Chefs et villages du K'houtou. — Vouadoé. — Leur défaite par les Vouakamba. — Leur cannibalisme. — Caractère, coutumes, armes, funérailles des Vouadoé. — Vouazégoura. — Élection du chef. — Rivalité des compétiteurs..... 91

CHAPITRE V.

HALTE DANS LE ZOUNGOMÉRO. — COMPOSITION DE LA CARAVANE.

Halte dans le Zoungoméro. — Deux maisons l'une dans l'autre. — Revue de la caravane. — Maître Vouazira. — La belle Halimah, et son maître Séid-ben-Sélim, chef de la caravane. — Mabrouki. — Valentin et Gaétano. — Le Djémadar et ses Béloutchis. — Kidogo. — Les fils de Ramji, mis en gage et non vendus. — Les âniers. — Les pagazis, ou porteurs. — Formation d'une caravane. — Cargaison : étoffes, rassade, fils de métal, équipement, provisions, armes et instruments, outils, vêtements, literie, chaussure, livres, objets divers. — Le chef, Grand-homme-de-préséance..... 118

CHAPITRE VI.

TRAVERSÉE DE LA CHAÎNE CÔTIÈRE DE L'AFRIQUE ORIENTALE.

Départ du Zoungoméro. — La fontaine qui bout. — Mzizi-Mdogo, ou le petit tamarin. — Changement de température. — Région salubre. — Paysage. — Rivalité de Ben-Sélim, chef de la caravane, et de Kidogo, chef des fils de Ramji. — Le tamarin. — Petite vérole. — Kraal de l'iguane. — Passage du Roufouta. — Bris d'instruments. — Ascension de la passe de Goma. — Zonhoué. Révolte des Béloutchis. — Repentir. — Gibier. — Paysage. — Contraste frappant. — Village en ruines. — Fourmis. — Tsétsés. — Passage de la Moukondokoua. — Pédomètre. — Chronomètre; expédient pour le remplacer. — Boussoles. — La Moukondokoua. — Figuier-sycomore — Le Roumouma. — Approvisionnements. — Habitants. — Climat. — Marenga Mk'hali, ou l'eau saumâtre. — Une tirikéza. — Première apparition du tembé. — Bassin d'Inengé. — Rencontre d'une caravane. — Acquisition de Zahouada. — Portrait de Qui-ne-sait-pas, son caractère et ses mœurs. — La Passe terrible. — La Passe tortueuse, ou Petit-Roubého. — Premier aspect de l'Ougogo. — Le val du diable..... 142

guide. — Ordre de la caravane. — Les Pagazis, le mganga. — En marche. — Haltes. — Kraal. — Repas. — Danse. — Chanson. — Sérénité de la nuit. — Vitesse de la caravane. — Architecture des indigènes. — Hutte circulaire. — Tembé. — Village commun. — Mobilier.. 272

CHAPITRE XI.

FIN DE LA TRAVERSÉE DE L'OUNYAMOUÉZI.

Départ de Kazeh. — Retards. — Séid-ben-Sélim tourne mal. — Bontés de Snay-ben-Amir. — Éducation culinaire de Valentin. — Yombo. — Jolies fumeuses. — Coucher de soleil. — Hospitalité de Sélim-ben-Séid. — Étiquette orientale. — Comment il faut faire cuire le riz. — Citation de Macaulay. — Msène, entrepôt de l'Ounyamouézi occidental. — Topographie. — Climat. — Plaisirs. — Insalubrité de Sororá. — Paralysie de l'auteur. — Ousagozi. — Vouanyika. — Le Malagarazi. — Mzog'era, le seigneur des eaux. — Dépression du centre de l'Afrique. — Note de sir Roderick Murchison. — Le maître du bac. — Passage du fleuve..... 325

CHAPITRE XII.

TROISIÈME ZONE. — DÉTAILS GÉOGRAPHIQUES ET ETHNOLOGIQUES.

Ounyamouézi, ou Terre de la Lune. — Étymologie — Traditions. — Beauté paisible des lieux. — Orages. — Moussons. — Climat. — Secousses de tremblement de terre. — Fièvre. — Faune. — Vouakimbou. — Vouanyamouézi. — Extérieur. — Coutumes. — Vêtements. — Parure. — Naissance. — Hérédité du bâtard à l'exclusion des enfants légitimes. — Position sociale des filles. — Mariage. — Travaux. — Funérailles. — Ihouanza ou club. — Préjugés à propos d'aliments. Industrie. — Foundikira, chef de l'Ounyanyembé. — Son avénement au pouvoir. — Il tombe malade. — Accusation des membres de sa famille et de sa suite. — Épreuve. — Tortures..... 357

CHAPITRE XIII.

ARRIVÉE AU TANGANYIKA.

District insalubre de Mpété. — Hangars d'écorce. — Bords du Rousougi. — Trafic du sel. — Désertion. — Aspect du lac Tanganyika. — L'Oukaranga. — L'Oujiji. — Kahouélé. — Géographie de l'Ouvinza. — Origine et marche de la mousson. — Climat de l'Oujiji. — Critique géographique à propos des Mocarangas. — — Distance de la côte à l'Oujiji. — Estimes qui en ont été données. — Fertilité de l'Oujiji. — Huile de palme. — Faune. — Vouajiji : extérieur, parure, vêtements d'écorce. — Poissons du Tanganyika. — Mœurs des Voujiji. — Leurs chefs. — Prix des denrées à Kahouélé. — Vouakaranga. — Vouavinza. — Vouatouta, leur caractère, leurs expéditions, leur manière de se battre. — Vouabouha. — Vouahha..... 387

CHAPITRE XVII.

RETOUR A LA CÔTE.

Le Banian Mousa Mzouri. — Sa fortune, son établissement, ses voyages. — Départ de Kazeh. — Le capitaine Speke est pris d'attaques de kychioma-chyoma. — Nouvelle organisation de la caravane. — Bombay est élevé aux fonctions d'intendant. — Excellent résultat des nouvelles mesures. — Dialogue entre l'auteur et le Kirangozi. — Propagande religieuse de Goul Mohammed ; conversation entre lui et un indigène. — Route de Kiringahouana. — Établissement de Roudi. — Bassin du Mararo. — Bassin du Kisanga. — Le chef Kiringahouna. — Village incendié par la négligence des fils de Ramji.—Indemnité. — Désertion en masse des porteurs. — Séjour forcé dans le K'houtou, par suite de cet abandon. — Détails sur l'Oubéna. — Les Vouarori. — Traversée de l'Ougogo. — Arrivée à la côte. 542

CHAPITRE XVIII.

SUR LA VIE DES INDIGÈNES DE L'AFRIQUE ORIENTALE.

Journée d'un habitant de la Terre de la Lune. — Aliments des indigènes. — Laitage. — Huile. — Bière. — Miel. — Instruments de musique. — Réunions bachiques. — Parties de chasse. — Importance de la chasse à l'éléphant. — Préliminaires. — Armes des naturels. — Flèches empoisonnées. — Industrie. — Coton. — Fonte du fer. — Poterie. — Pipes. — Nattes. — Matières textiles. — Maladie. — Pharmacopée. — Le docteur. 591

CHAPITRE XIX.

ÉTAT SOCIAL, RELIGION, CARACTÈRE DES INDIGÈNES.

Nature des indigènes. — Horreur de la mort. — Inaptitude au progrès. — Ivresse. — Irrévérence. — Différence morale entre les habitants des diverses provinces. — Fétichisme, son origine, son universalité. — Croyance aux esprits. — Sorciers, devins, conjureurs, oracles. — Vouaganga. — L'arbre du diable. — Possession. — Exorcisme. — Épreuves. — Gouvernement. — Revenus. Esclavage. — Razzias. — Chasse à l'homme. — État des esclaves sur la côte et dans l'île. — Prix de la marchandise humaine sur la place de Zanzibar et dans les différents marchés de l'intérieur. — Esclaves marrons. 630

CONCLUSION.

Départ pour le Roufidji. — Le choléra empêche l'auteur d'accomplir son projet d'exploration du fleuve. — Retour à Zanzibar. — Hostilités du souverain de Mascate. — Préparatifs de défense du saïd de Zanzibar. — L'affaire n'a pas de suites. — Départ du voyageur pour l'Angleterre. 676